This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

49555.12

Harvard College Library

FROM

THE LIBRARY OF

PROFESSOR E. W. GURNEY,

(Class of 1852).

Received 22 May, 1890.

H. Döring

# Johannes von Müllers

## sämmtliche

# Werke.

---

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

---

Neun und dreißigster Theil.

---

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

4955.12

22 May, 1890.
From the Library of
PROF. E. W. GURNEY.

Johannes von Müller

# Briefe an Freunde.

## III.

---

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

---

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

Johannes von Müller

# Briefe an Freunde.

---

## III.

## 185.

## A Mr. *de Hammer.*

à Vienne, 17 Oct. 1800.

Mon excellent ami, si pendant longtems je ne vous ai point écrit, c'est que j'ignorois ce que je pouvois préjuger et vous annoncer de l'issue des grands mouvemens qui remplissoient toute mon ame et qui ne peuvent qu'avoir les suites les plus importantes pour la patrie, pour l'Europe, et pour chacun de nous individuellement. Vous ne trouverez pas dans celle-ci la solution de ces grands problèmes; la nuit de l'avenir nous la dérobe encore: cependant ne pouvant différer ultérieurement, voici la chronique de ce qui s'est passé jusqu'ici.

Après que S. M. l'empereur, conjointement avec S. A. R. Msgr. l'archiduc Jean, s'étoit rendu à l'armée, et que la conviction personnelle de la disproportion des moyens l'eut engagé à l'armistice de Hohenlinden (qui doit durer jusqu'au 5 novembre), Mr. le baron de Thugut prit sa retraite, et il parut pendant quelques jours que Mr. le comte de Lehrbach devoit lui succéder. Cela changea néanmoins, et Mr. le comte Louis de Cobenzl, ci-devant

ambassadeur en Russie, fut *provisionnellement* décoré de la dignité de vice-chancelier de cour et d'état, devant *(dans un rapport perpetuel avec le cabinet)* diriger les affaires étrangères. Au milieu de ces commotions de l'intérieur, la dernière période de l'armistice approcha, et le nouveau vice-chancelier est parti hier, pour se rendre, selon les circonstances, au lieu du congrès. Il n'en est pas moins apparent que l'on se verra dans le cas (vu les conditions exigées par l'ennemi) de reprendre les armes dès la fin de l'armistice, et l'on s'attend de les voir conduites par l'héroique frère de Sa Majesté, entre les mains duquel elles ont été si souvent victorieuses. J'augure qu'il y aura incessamment des grands coups, dont la décision déterminera, si enfin les François seront dans le cas d'adopter des mesures modérées, ou bien si toute l'Europe est destinée à être envéloppée dans une anarchie, aussi destructive qu'universelle.

Au milieu de ces évènemens mourut l'Abbé *Denis*. Vous savez le désir que j'ai depuis longtems nourri, d'échanger les labyrinthes de la politique contre mon ancienne patrie, les bosquets des muses; et vous n'aurez aucune peine à deviner, que les circonstances du jour ajoutoient à la force de ce vœu ancien. J'ai demandé, et, grâces à l'intervention vraiment zélée de Mr. le baron de Thugut, j'ai obtenu la place, à la satisfaction (je ne puis que le dire) à peu-près universelle du public; quand je dis à peu près, c'est qu'il faut excepter celui des subalternes à la bibliothèque qui croyoient avoir la place en main. Il faudra tacher de les consoler par quelque augmentation; je n'y

manquerai pas, dès que l'occasion se présentera.

Pendant ces vicissitudes je n'ai presque rien lu ni composé: ayant surtout achevé un partie de l'histoire de la Suisse, concernant *la manière de penser* dans le 15me siècle, qu'on regarde comme une des compositions les plus intéressantes, cela m'a fourni l'occasion d'un point de répos naturel. —

Mr. de Sturmer a montré votre Troade au baron de Loccella. Ce savant l'a jugé avec un peu de sévérité; tant mieux; vous savez que je ne suis pas antiquaire de profession, et je suis d'après cela charmé d'être rassuré sur toute crainte qu'il y pourroit avoir de fautes plus graves qui me fussent échappées. Voici sur quoi ses critiques partoient. 1) C'est par mégarde que vous avez attribué à Pompée ce qu'a fait M. Antoine, le pillage du tombeau d'Ajax. 2) Pausanias rapporte que l'ouverture de ce tombeau est l'ouvrage des flots; il paroît donc qu'il y avoit alors un tombeau d'Ajax, ouvert du côté de la mer; voyez plus bas mon idée. 3) Le même auteur assure d'après l'Iliade (N. 585. 587. 612.) que les armes des héros, et notamment *αιχμη τϑ δοϱατος* d'Achille, étoient de bronze, et non de fer. Il semble d'après cela que la pointe de fer, trouvée dans le tombeau, avoit une destination différente. 4) *μυϱικη* est l'arbuste nommé tamarisque; et *λωτος* trifolium melilotus. 5) *ϑϱωσμος* en général signifie *tumulus*. A cela je dis que la signification du mot latin elle-même n'est pas tellement précisée, qu'elle ne puisse comprendre aussi un penchant de terrain, tel que vous l'avez vu entre Scamandre et Simoïs. 6) Loc-

cella refute votre hypothèse sur le tombeau de Hector assez victorieusement par Strabon, qui nous apprend que ce héros étoit enterré dans son bosquet près Ophrynium (et non au pied des Pergames). J'y ajoute 1) que le passage même de l'Iliade que vous citez, désigne un endroit, où les Troyens avoient à craindre une surprise des Grecs (ce qui ne se pouvoit, au milieu de la ville); 2) que le tombeau qui jamais n'a été ouvert ne peut être celui de Hector, puisqu'il constate par Pausanias, que ses reliques en ont été transférées à Thèbes. Quand je considère que selon Herodote *Ophrynium* étoit situé *sur* ou *vers* le promontoire Rhœtée, et que d'après l'étymologie (*οφρυς*) il faut qu'il étoit sur une élévation, je serois porté (moi) à croire que le tombeau que vous avez pris pour celui d'Ajax étoit celui de Hector et qu'Ophrynium étoit situé au-dessus ou à côté; la mer près de laquelle Ajax étoit enterré, aura, dans le laps de 30 siècles achevé de détruire le tombeau, déjà ouvert par son action il y a 17 siècles.

Vous sentez bien que l'ennemi à la frontière et la confusion dans le bureau n'ont pas permis qu'on s'occupe du voyageur, depuis quelque tems. Quand on saura qui restera maître de la place et quand on aura la paix, je ne manquerai pas de zèle pour vos intérêts.

Soyez heureux et souvenez vous de votre ami, aussi vrai que tendrement attaché.

## 186.

### A Mr. J. *de Hammer* à . .

à Vienne 13 Nov. 1800.

Ce n'est qu'aujourd'hui, mon très cher ami, que j'ai lu votre relation de *Chypre*. Elle est digne de vous, très-intéressante par la manière, instructive surtout ce que vous avez vu; elle m'a fait un très-grand plaisir par son contenu et par la nourriture qu'elle donne à l'imagination, qui poursuit les antiques adorateurs de la divinité d'Amathus dans les reduits de ces nombreuses grottes que vous nous décrivez, et où ils trouvoient des motifs à éterniser les objets de leurs feux par un de ces petits autels (que cependant je suis tenté de prendre plutôt pour des pierres sépulchrales), et un *χρηστε χαιρε*. A l'égard des inscriptions vous avez été, comme à l'ordinaire, moins heureux; je ne puis même me defendre de quelques doutes quant à l'exactitude des copies. Mais en les prenant comme vous les donnez, le *Ηραιον*, où commençoit l'allée pour se terminer au *λιθοστρωτον*, étoit évidemment un temple de Junon; le *λιθοστρωτον*, le parvis d'une maison illustre, de justice, ou du temple même de Venus; la dernière partie de la même inscription autant qu'on la peut déchiffrer, se rapporte au cas que quelqu'un détruisit une partie de cette plantation. Dans l'inscription de Paphos *ομονοια* signifie Concordia; il en est bien souvent question dans les monnoies; le mot se rapporte à la cessation des factions soit dans une ville ou province, soit dans l'état général de l'empire romain; c'est pour perpétuer un si heureux évènement et

pour faire la cour au parti victorieux, que des grands citoyens fondoient des portiques, des bains, des gymnases. A l'occasion de l'inscription de *Citium* j'ai d'abord été étonné de vous voir méconnoître en *ενιχη* la célèbre reine *Bérénice*, épouse de Ptolémée, dont la chevelure est éternisée dans les astres, et la vertu par les beaux vers de Callimaque. Mais, je l'ai été bien plus, de ce que vous prétendez ne connoître aucune expédition d'Egypte en Chypre avant le voyage de Cléopatre, tandis que depuis le premier des Ptolémées cette île ne cessa de faire partie de cette illustre dynastie Macedono-Egyptienne, et que précisément Cléopatre n'a fait ni n'a pu faire la guerre en Chypre, puisque Ptolémée Apion, fils de Ptolémée Lathyre, qui possédoit cette île comme en appanage, en avoit été dépouillé par les romains, lorsque Cléopatre étoit encore enfant. De cette inadvertance dérive l'étrange version „des chaines dont vous faites charger le com„mandant de *Κοιρανος*" dans la dernière inscription: *Κοιρανος Λαγειδας* est tout simplement Ptolémée fils de Lagus, roi d'Egypte et de Chypre, l'époux de Bérénice.

Vous vous trompez tout-à-fait dans l'interprétation de cette inscription: Elle est en honneur de Praxagoras, gouverneur de Chypre sous Ptolémée; il étoit natif de Crète, et je croirois bâtard du roi Demetrius ou bien de Demonicus, fils d'Evagoras, roi de Chypre. De ceci je ne m'en tiens pas sûr à cause de la corruption de la seconde ligne; mais le nom et l'emploi de l'homme est indubitable. Les vases que vous jugez fort bien avoir été destinés aux eaux de lustration, n'ont pu que me rappeller

un des plus anciens de cette espèce, que Salomon (imitateur en ces choses des Phéniciens, dont vous savez que Chypre eut beaucoup de colonies) a fait mettre dans son temple: 1 Reg. VII, 23. De bord à bord il y avoit 10 coudées (cubitus אמה); cinq en faisoient la hauteur. Il y en avoit dix plus petits. Les bords étoient ornés. Des figures des bœufs soutenoient le grand vase. Tout ceci conviendroit assez à celui que vous avez vu dans un état de dégradation. Ma conclusion de tout cela est, que ce que vous voyez, vous le voyez et le décrivez bien et que vos ingénieuses recherches vous font honneur; mais que privé de subsides littéraires, et n'ayant pas, avant votre départ, *approfondi* les détails de l'histoire des Grecs et de l'Asie, vous avez bien raison de vouloir qu'aucune de vos relations (j'en excepte celle de Troie) paroisse sous une forme quelconque avant que lors de votre retour vous ayez pu les rectifier sagamment. Bornez vous donc, mon ami, à *voir*, mais avec la plus grande exactitude; à copier, même ce que vous n'entendrez pas, mais bien scrupuleusement; et mettez dans votre style autant de précision, autant de clarté dans vos descriptions, qu'il y a parfois des élans d'imagination. Il n'y a qu'un pédant qui puisse se formaliser de ces derniers; mais ils doivent être rares, et jamais *dans* la relation, plutôt à la fin: il faut une certaine simplicité et maturité de style, non seulement pour accréditer vos rapports, mais pour les rendre vraiment plus exacts. Je les reçois, quoique je ne suis plus dans la chancellerie d'état, et je ne manquerai pas de continuer mes observations. Vous nous avez envoyé une plante, dont j'ignore

et la patrie et le nom, parceque dans la relation vous n'en parlez pas, et vous avez griffonné quelques mots sur l'envéloppe, que personne jamais a pu déchiffrer; c'est un véritable malheur que l'illisibilité de vos caractères. — On vous veut toujours beaucoup de bien; vous n'avez que gagné à cet égard: mais il est vrai que les circonstances ne permettent pas de songer à la littérature ni même aux affaires de l'intérieur de l'Asie; il faut attendre que l'édifice de la monarchie, si rudement sécoué, soit, après tant de commotions, remis sur sa base.

Je suis à vous avec les sentimens de tendresse et d'estime que vous me connoissez et que je ne cesserai de rendre actifs pour votre bien dans toutes les occasions. Adieu, mon tres-cher ami.

## 187.

## An Herrn D. E. in W.

22 Nov. 1800.

Verwundern Sie sich nicht, verehrungswerthester Herr, wenn die Langsamkeit meiner Antwort dem Vergnügen so wenig entspricht, welches ich aus der Lesung der in so mancherlei Rücksicht interessanten Briefe geschöpft, womit Sie schon unterm 8 Sept. mich so freundschaftlich überrascht haben. Die Zeiten allein sind daran Schuld. Ich erwartete Entwicklungen, die noch nicht erfolgt sind, Wendungen, ohne welche sich nicht viel Ersprießliches thun läßt, und selbst von Seite der neuhelvetischen Gesetzgeber, daß sie erkennen würden, wie unrichtig die Bahn ist, auf der sie (oder doch die meisten) die beste Verfassung für das Vaterland gesucht haben.

Meine Meinung war und ist, daß — nicht die im Jahr 1798 so leicht gestürzte, aber die wahre ursprüngliche Verfassung, wie sie in den ersten ewigen Bünden, und im Geiste der mehrsten Stadt- und Landrechte, und in der Idee vieler alten einsichtsvollen Vorsteher lag, für uns die beste sey, und allenöthige Ausbildung ihr angeschlossen werden und von ihr ausgehen müsse. Aber wie können wir dazu kommen, wenn über den Modeworten des Decenniums die Erfahrung der Jahrhunderte ganz vergessen wird? Wie, wenn ein fremdes Volk, das bei allen übrigen Vorzügen, von unsern Bedürfnissen, Sitten und Verhältnissen doch keine Idee hat, unaufhörlich darein redet, und niemanden aufkommen läßt, der etwas Anderes als der Copiste, als ein Echo seiner jedesmaligen Laune seyn möchte! So lange dieses währet, und so lange die Unsrigen sich in die Metapolitik versteigen, wo die Encyklopädie freilich mehr ist als Tschudy und Leu, wie läßt sich mit Hoffnung arbeiten! Ich bin ganz bestimmt der Meinung, welche Sie auch äußern; aber es ist die Stimme des Predigers in der Wüste, welche ungehört oder unverstanden verhallt. Dann, wenn Sie dem Großconsul begreiflich zu machen wissen, daß die wahre, nicht bloß titulare Neutralität, und daß die Freiheit eines jeden Kantons, sich zu regieren, wie er will, die Grundzüge seyn müssen, und daß nur die Herstellung der guten unschuldigen alten Schweiz mit Verbesserung der unläugbaren Gebrechen derselben, ihm den ewigen Dank dieser Nation verdienen kann, dann, sage ich, läßt sich mit Lust raisonniren, und will auch ich (so satt ich der politischen Geschäfte habe) meine innigsten Gedanken über alle Hauptpunkte mit Freunden mittheilen. — Der gegenwärtige Augenblick scheint mir noch allzu entfernt von dem, wo sich

gut rathen ließe, als daß ich den Muth fühlte, mich in das Detail der zu geschehenden Dinge einzulassen, und mit dem allerseitigen Parteigeist über die Grundfesten unserer Nationalglückseligkeit zu pactiren. Wenn Sie aber einst glauben, daß sich etwas thun läßt, so werde ich jede Ihrer Fragen mit Theilnehmung überlegen, und nach meiner Ueberzeugung beantworten. Empfangen Sie indeß ꝛc.

## 188.

### A Mr. *de Hammer* à . . .

Vienne, 15 Déc. 1800.

— Nous n'avons pas encore votre relation de Paphos; je la désire avec la plus grande impatience. Ma dernière vous parle de celle *d'Amathus* et de *Larnaca;* aujourd'hui j'ai devant moi celle de *Rhodes*, intéressante comme elles le sont toutes. —

Elle ne présente à l'inexorable sévérité de ma critique que peu de matière.

1) Vous trouvez que le rempart de *Rhodes*, faute de talus, ne sauroit durer; cependant vous même le trouvez admirablement conservé depuis au moins treize siècles; cela n'est pas le cas de plusieurs ouvrages de cette nature, bâtis d'après de meilleurs principes; il faut que la solidité de sa masse contrebalance les imperfections de son architecture.

2) L'idée m'est venue, que les ruines qu'on nomme *Vieux-Rhodes* pourroient être celles du premier établissement des chevaliers dans cette île; *vieilles*, non relativement à l'antique cité, mais à la moderne Rhodes, dont les chevaliers

firent la siège de leur puissance peut-être plus tard, en la rélevant de ses ruines. Au reste il est vrai que quelquefois on ne sait que penser de pareils noms. Il y a hors de Rome, du côté des monts où étoient situées Alba, Tusculum, un grand espace de terrain, couvert de ruines, qu'on nomme *la vieille Rome*, et ce n'étoit qu'une ville des empereurs gordiens, héritage peut-être du grand Pompée, mais qui ne sauroit lutter d'antiquité avec les sept collines.

3) Les inscriptions sont, comme à l'ordinaire, si non mal copiées, du moins très-mal conservées, non moins mal interprêtées, et à peu-près d'aucun usage. Il y a des bévues inexcusables; il y en a aussi qui le sont moins. Ce Marcus n'étoit pas un Seleucide, maître des provinces de l'Euphrate, mais natif de cette Seleucia, qui étoit bâtie sur l'Euphrate. Comment *Αθηναιας* peut-il signifier que les deux personnages de l'inscription étoient d'Athènes? J'ai aussi des grands doutes contre Troxenus Aradius; ce monsieur là pourroit bien avoir été *προξενος*, l'homme d'affaires lié par droits d'hospitalité avec les habitans de la ville d'Aradus. Mais j'en reviens au dire de ma dernière: copiez *avec l'exactitude la plus scrupuleuse*, et laissez les interprétations au loisir dont vous jouirez ici un jour.

Je ne puis accepter votre interprétation d'*Agareni* et de *Saraceni*: les anciens Byzantins confondent les deux noms, et ils étoient, comme leurs descendans, de la plus profonde ignorance en ces choses. *Agar* ne vient pas de la concubine d'Abraham; c'est le nom Arabe de l'Arabie petrée corrompu; et *Saraceni* se trouve dans les auteurs classiques longtems avant qu'on

ait imaginé leur filiation de Sara; voyez si dans l'ancien Syriaque ou le Chaldéen vous ne trouverez pas que Saraceni sont des gens, situés à l'Orient (de la Syrie)? Comme vous aurez Diodore de Sicile, j'espère, tout entier, il est inutile de vous envoyer copie d'un passage que vous ne sauriez vérifier avant un an, si tant est que jamais on retrouve ce tombeau de Cyrus. Je n'aime pas vous voir parler avec mépris de *Bagdad*, qui fut si longtems le siége des sciences (sans parler de l'empire) des Arabes, et où, peut-être, il seroit possible de déterrer encore quelque précieux manuscrit grec ou arabe. Adler croit les *Druses*, imbus du mysticisme qui fut le fondement de la foi de ce singulier Sultan Fatémide *Hakem*, qui, selon eux, étoit le dernier homme en qui Dieu se métamorphosa. J'ai peine à y ajouter foi; j'ai d'ailleurs trouvé un docteur Hakem qui seroit peut-être plus qualifié pour chef de secte que cet extravagant prince; et j'ai quelqu'idée qu'il faudroit prendre le nom comme appellatif, désignant *le Sage* par excellence. Vous me feriez plaisir de m'en dire votre sentiment. Pour moi je suis tenté de croire que c'est une communauté très-antique, ayant le système d'une de ces sectes gnostiques, si mal connues, du premier ou du seconde siècle, refugiée dans le Liban devant leurs cruels et implacables ennemis, les empereurs grecs et arabes. (Je suis persuadé que dans les montagnes de Tephrike (Divrigui) il y aura de même encore des vestiges du Manichéisme.) D'après cela, celui qui connoîtra le mieux cette philosophie des gnostiques, interprêtera le catéchisme des Druses mieux peut-être que M. Adler. Je vous re-

mercie beaucoup des nouveaux détails que vous me donnez sur l'emplacement de l'ancienne Troie; et tout autant des anecdotes piquantes sur un certain chapitre des mœurs des Arabes. J'ai trouvé, depuis peu, des auteurs du moyen âge, qui m'ont prouvé que du tems des croisades cela étoit devenu extrêmement commun aussi en France (où il paroît que le goût s'est maintenu).

— Je voudrois que vous n'eussiez pas appellé Bonaparte un petit homme, car il ne nous seroit pas fort honorable d'avoir été forcé à la paix de Campoformio et d'avoir été réduit à la trêve de Marengo par un homme médiocre; et en effet, je ne saurois l'apprécier ainsi: il a eu, plus que personne, l'art de profiter des fautes d'autrui, et celui encore de profiter des momens et des hommes; il faut le vaincre, et non l'injurier; est ce que les Romains ont mal parlé des talens d'Hannibal?

Continuez à m'écrire beaucoup, beaucoup; soyez sûr de toute ma tendresse et de mon empressement de vous rendre service, et aux lettres qui furent le lien primitif et éternel de notre amitié. Adieu, mon bien bon ami!

## 189.

### An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 29 Dec. 1800.

Ich danke Ihnen recht sehr, m. verehr. Fr., für die angenehme und lehrreiche Unterhaltung, die Sie mir über die falschen Haare und Perücken

verschafft haben *). Sie ist nichts weniger, als geringfügig, sondern hat mir zu mancherlei Betrachtungen Anlaß gegeben. Ich hätte wohl Lust, zu zeigen, wie die Ablegung der ehrwürdigen Staatsperücken, welche so manchem Senator ein gewisses Majestätsgefühl, und seinen Clienten einen unwillkürlichen Respect einflößten, an den leidigen Verderbnissen dieser Zeit wenigstens eben so viel Theil hat, als die so viel beklagte Aufhebung des Jesuiterordens, und daß manches muthwillige Gesetz aus so mächtig und hochbelasteten Köpfen unmöglich hätte hervorsprudeln können. Sie haben gewiß beigetragen, daß der venetianische Staat den Verlust von Morea und von antiker Tugend und seinen Schätzen länger, als ein halbes Jahrhundert überlebt hat. Ich habe in meiner Kindheit bei Reiz, in seiner Geschichte der Wiedergebornen, mit Schrecken gelesen, wie die zum Durchbruch gelangten Heiligen, in Entzückungsstunden, die Perücken unwiedergeborner Herren Pfarrer in der Hölle haben herumliegen sehen; ich begreife, daß man sie vorerst um diesen Nimbus bringt, welcher, so lange er auf ihren ehrwürdigen Schädeln säße, allen Spott satanischer Beaux-esprits zurückschrecken würde.

Nur zwei Bemerkungen, um Ihnen recht zu zeigen, wie aufmerksam ich gelesen:

Erstlich zwei Druckfehler: auf dem Titelkupfer steht ägiptisch für ägyptisch, und S. 64. satirisch für satyrisch. Ich setze nämlich voraus, daß Sie sich in keine der unseligen Verschwörungen wider die alte und wohlhergebrachte Existenz irgend eines unschuldigen Buchstabens oder Diphtongen ein-

*) Nicolai schrieb eine Geschichte derselben

eingelassen haben, sondern der classischen Art und Kunst getreu bleiben.

Bei S. 64., am Ende, weiß ich nicht, ob dieses Haarabschneiden neue oder Erhaltung der altdeutschen Mode war. Carolus, princeps Francorum, Pipinum filium (den Vater Karls des Großen) ad Luitprandum (der Lombarden König) direxit, ut ejus juxta morem capillum susciperet, qui ejus caesariem incidens, ei pater effectus est. *Paulus* Diaconus, Longobard. L. VI, c. 53., wobei Muratori's (Scriptt. rer. Italic. t. I. p. 508, wie auch 468.) gelehrte Noten zu bemerken sind.

Es wird mich allezeit außerordentlich freuen, auch im neunzehnten Jahrhundert der freundschaftlichen Güte gewürdiget zu bleiben, wovon Sie diese 29 Jahre hindurch mir so manchen unvergeßlich theuren Beweis gegeben. Leben Sie lang und glücklich, nicht uneingedenk Ihres ergeb. Fr.

## 190.

### A Mr. *Joseph de Hammer* à . . .

à Vienne, ce 17 Févr. 1801.

Mon ami!

Le porteur de cette lettre est Mr. *Freudenreich* de Berne. Il porte sa recommandation dans sa physiognomie, qui est bien celle d'un jeune homme du meilleur caractère, tel qu'il est, et aimable. Au surplus, son père, un de mes plus anciens amis, homme de bien et d'esprit, très attaché à la patrie et puis à l'Angleterre, où il a beaucoup vécu, a formé ce fils à toutes les vertus que lui-même possède, et lui a donné une éducation, appropriée au développement de ses talens. Il est officier dans

le régiment Stuart et part pour l'armée qui doit opérer en Egypte. Comme il m'a demandé une lettre pour vous, mon ami, je m'en acquitte avec plaisir, parcequ'il est propre à vous donner une idée avantageuse des jeunes gens de mon pays. Son désir est que vous le présentiez au héros d'Acri, et vraiment je vous supplie de tâcher de lui procurer de S. E. le Commodore un accueil qui lui prouve que la recommendation étoit bonne. Je garantis qu'il mérite tout ce que vous pourrez faire et obtenir pour lui, et je vous en aurai la plus grande obligation.

La conclusion de la paix d'Autriche est publiée; celle de l'empire en fait une partie. Tout va donc se concentrer dans les opérations d'Egypte et de la mer Baltique, à moins que le nouvel ennemi de la Grande-Bretagne tente quelque chose du côté de l'Inde, par les débouchés des montagnes de la moyenne Asie. Dans ce cas la présence d'un observateur de l'état des affaires en Perse pourra être fort utile. — —

## 191.

### An Herrn Doctor Sulzer in Winterthur.

Mit vielem Dank erkenne ich, mein wertheſter Herr, Ihre beiden letzten Briefe, deren Gegenſtand meinem Herzen anders nicht, als äußerſt intereſſant ſeyn konnte. Ich habe faſt zugleich Herrn Vogels Schrift erhalten. Auch ſonſt iſt mir über die Lage der Schweiz mündlich und ſchriftlich viel zugekommen.

Sie haben Recht; von innen iſt jetzt keine Hülfe

zu erwarten. Eine Hand kann das Beste thun, und heilen, die sie verwundet hat. Ob dieser Hand recht ist, wenn andere auch helfen wollen, ob sie das wünscht, oder ob die neugeborne Helvetia, wie die alte Pallas, von Kopf zu Füßen schon geharnischt, nur aus Jupiters Haupt hervorspringen soll, das weiß ich nicht. Hierauf kömmt auch weniger an, als daß der, ohne welchen jetzt gar keine, gute noch schlechte, Verfassung in der Schweiz aufkommen und bestehen kann, von unserer ganz eigenen Lage die richtigsten Begriffe habe. Wir haben ein allzeit kleines, von zwölf bis fünfzehnmal stärkern Nachbaren umgebenes, bloß zu einer geheiligten Vormauer, zu der Stille einer Freistätte geeignetes Ländchen: was andern vortrefflich ist, verderbt uns; jede Form, wodurch eine Uebereilung, eine Verführung, möglicher wird, ist in eben dem Grade unserem und unserer Nachbaren Vortheil zuwider; was wäre geschehen, wenn, ich setze, der Herr Schultheiß Steiger, als vollmächtiger Consul, mit wenigen Räthen, vor zehn Jahren uns in den Coalitionskrieg gebracht hätte? was ist geschehen, seit Andere uns in eine Offensivallianz brachten? wir Kleinen fehlen nicht ungestraft, und jeder Schlag mag vernichten.

Mir mißfallen die heftigen Ausfälle auf unsere alten Regierungen. Sie erbittern; und, ich darf beifügen, daß ein großer Theil ungerecht ist. Wer die Geschichte der mannichfaltigen, unglücklichen Versuche z. B. über die Regeln der Staatswirthschaft in ganz Europa kennt, kann der ihnen das Unrecht anthun, sie nach Grundsätzen zu richten, die vor wenigen Jahren fast gar nirgend galten, und böse Absicht nennen, was Irrthum der Zeiten war! Und was Wunders, wenn die arme Schweiz, die nur harmlose Stille wollte, vor Neuerungen, die

die Probe noch nicht ausgehalten, Scheu trug; wenn ihre politische Unthätigkeit mehr hausväterliche Tugenden, als hohe Talente entwickelte; wenn endlich in einem Kampf, den die gewaltigsten Staaten mit concentrirtester Kraft, mit Festungen, Heeren und Allirten, die wir nicht hatten, doch schlecht genug aushielten, das Ländchen, worin die Angreifer bedeutende Freunde hatten, schnell unterlag! Männer von verdorbenem Kopf und Herzen saßen in unseren Rathstuben einzeln, wie in allen Regierungen, so viele derselben von Moses bis auf Sieyes gestiftet worden sind; gab es seit vier Jahren keine mehr?? werden einst keine mehr seyn?

Ueber die Einrichtung der künftigen Zeit würde ich mich eher verstehen, als über eine solche Darstellung der vergangenen. Ich finde, daß man darin ziemlich allgemein übereinstimmt, eine kostbare und unangemessene Verfassung zu beseitigen, eine mit bloß allgemeinen Dingen, eigentlich mit dem Wiederzusammenbringen, Zusammenhalten und Leiten sich beschäftigende Congreßversammlung aus ganz wenigen Räthen zu wünschen, und in inneren Haussachen jedem Ländchen seine Wirthschaft, wie es deren unter sich eins wird oder ihr gewohnt ist, treiben zu lassen. Ueber die Ausmessung der Gewalten, die Form und Umstände und Manier wird man sich vereinigen, sobald es keine Ultraquisten mehr gibt, und sobald man die Vollendung, die Ruhe, die Consistenz, über alles, und je eher je lieber, von Grund der Seele will. Nicht Ideen, nicht Ressourcen, die Willenskraft großer Bürger, fehlt. Was wir sind, seyn und nicht seyn können, ließe sich mit solcher Klarheit vorlegen, daß man sich schämen sollte, den Rück- und Seitenblicken nachzuhängen, und gleich Prokrustes, den Mann dem Bett und nicht das Lager dem Mann anzu-

passen. Aber, noch sind wenige in reiner Kraft gebietender Wahrheit erhobene Stimmen gehört worden; doch die Noth, die Größe der Krisis, die Erinnerung des Vaterlandes, werden den kleinlichen Begriffen und Leidenschaften wohl endlich Stillschweigen gebieten.

## 192.

### An Herrn Pfarrer Stalder*) zu Escholzmatt im Lande Entlibuch.

Wien, den 11 Sept. 1801.

Im August erst, verehrungswürdiger Freund, erhielt ich Ihr Schreiben vom 21 Jun., hier. Ich war im Mai vierzehn Tage, nur zu Schaffhausen und Bern, im Jul. am erstern Ort nur 5 Tage noch gewesen. Gern hätte ich das liebe Entlibuch wieder gesehen. Aber der Anblick der allgemeinen Verstimmung und die frühere Erfahrung, daß der Parteilose sich nur ohne Nutzen aussetzt, mißverstanden zu werden, schreckten mich schnell aus der Schweiz fort. Wie sehr stimmt mein Herz in den Ton Ihrer Klage, Theuerster! Klage über das gewesene Vaterland, über den Verlust des einigen unter den Völkern! Wird je und wer und wann es uns wieder geben können! Weniger werden Fremde das hindern als unsere eigene Verblendung, wenn nicht die Vorsehung einen Mann voll Geist und Kraft sendet, den alten Sinn unter den Trümmern wieder hervorzurufen. Es ist mir tröstlich gewesen, aus Ihrem Brief zu sehen, daß

*) Nun Decanus, und Chorherr zu Münster; Verfasser des schweizerischen Idiotikons.

Sie noch leben und derselbige noch sind; denn wesentlich nährt die Existenz solcher Männer einige Hoffnung besserer Zukunft. Erhalten Sie sich derselben; bereiten Sie sie durch Wort und Schrift. Meiner treuen Liebe sey'n Sie gewiß. Schreiben können Sie mir aufs offenste ohne einige Gefahr; gemeinschaftliche Liebe des Wahren und Guten ohne Rücksicht, ob mehr oder weniger davon bei den Alten oder Neuen, bei den Aristokraten, Demokraten oder Monarchisten sey, halte uns ewig zu dem Zweck vereiniget, so viel, zumal auch für das weiland glückselige Vaterland, zu thun, als Beruf und Umstände jedem an seinem Ort erlauben. Ich bin Ihnen mit herzlicher Hochachtung und Freundschaft ergeben ꝛc.

(Herr Chorherr Stalder, welcher mir 1812, mit der ihm natürlichen Freundlichkeit, die von dem Verfasser erhaltenen Briefe zusandte (zwei andere enthalten bloß Geschäftssachen), theilte mir zugleich einen Brief des Herrn Säckelmeisters von Balthasar in Luzern an ihn vom 22 Aug. 1797 mit, aus welchem folgender Stelle wohl ein Platz vergönnt werden wird.)

„Der überraschende Besuch Herrn Hofrath Müllers und die persönliche Ansicht des so berühmten als liebenswürdigen Mannes hat bei Ihnen Leib und Seele in Wallung und in wahren Enthusiasmus gebracht. Das ersehe ich aus den Ueberströmungen und den mancherlei Herzensergießungen, mit denen Dero werthe Zuschrift an mich sich auszeichnet. Er verdient es, der edle, jedes Lobes würdige Patriot, sowohl seiner ausgebreiteten Kenntnisse, als vorzüglich seiner immer warmen und thätig-glimmenden Vaterlandes-Liebe halber. Müller war ein 20jähriger Jüngling — doch allschon Professor der griechischen Sprache in

Schaffhausen, als ich eine für mich rühmliche Zuschrift von ihm erhielt*), einen Brief, der allschon ahnen ließ, daß Edelmuth und Patriotismus sein Herz erfüllen, und einst mit Thathandlungen sich auszeichnen werde. Ja derselbe hat sich über uns alle emporgeschwungen und die allgemeinste Hochachtung sich erworben. Das ist einer der (wie mich in der Haller'schen Lobrede ausgedrückt) so seltenen glücklichen Schwimmer in dem sprudelnden Wirbel des Weltruhms, oder, wie Geßner sich ausdrückt: diese Größe zu erreichen, hat die Natur nur wenigen verzönnt, ihr nachzueifern ist rühmliches Bestreben." —

## 193.

### An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, den 5 April 1802.

Ihr Andenken aus jenen bessern Zeiten, und die öffentliche Probe Ihrer Freundschaft, welche Sie mir an der Spitze eines Bandes der unter ihrem wahren Vater wieder aufblühenden A. d. Bibliothek geben wollen, waren mir zu erfreulich, um nicht zugleich Ihre Bitte bestens zu erfüllen. Es existirt von mir ein vor fünf Jahren zu Glarus von Diogg verfertigtes Gemälde, und ein vor drei Jahren nach einer Zeichnung Kieningers von Pfeiffer gestochenes Kupfer. Da dieses in der That so gut wie jenes ist, so habe ich es Herrn K. für Sie mitgegeben. — Das Kupfer ist gut; nur der Arm etwas steif, und um mich her zu viel Eleganz für einen, der auf solche Dinge nicht sieht. — Der

*) S. oben, Nr. 5.

Charakter meiner Physiognomie ist schwer zu treffen, weil mein Gesicht nicht sehr hervorstechende Züge hat, und die Wahl des glücklichsten Momentes mehr Geist und Gefühl erfordert, als man bei den meisten Zeichnern voraussetzen darf.

Mein Name ist zwar seit 1790 Johann von Müller, zu Sylvelden, des H. R. R. Ritter; da ich mich aber auf meinen Büchern und sonst nur wie zuvor, höchstens Joh. von Müller, zu schreiben pflege, so dürfte vielleicht am besten seyn, auch hier es bei dem Johannes Müller, der ich, ille ego qui quondam, gewiß bin, bewenden zu lassen. Meine Titel sind, wirklicher (denn es gibt viel titulare und noch mehr jubilirte) k. k. Hofrath und erster Custos der Hofbibliothek; anbei bin ich Mitglied der königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin (und zwar in duplo, denn der gute ehrwürdige Herzberg sandte mir das Diplom aus Versehen zweimal), wie auch deren zu Erfurt und Mannheim. Wenn Sie es nicht begehrt hätten, so würde ich nie gewagt haben, von mir selber so lange zu reden.

Mit Recht beglückwünschen Sie mich, aus der dunkeln stürmischen See der Politik des Tages in den schönen Hafen der Bibliothek eingelaufen zu seyn. Das suave mari magno war schwerlich je besser angewendet. Man sieht auch die Zauberlaterne nicht, wenn man darin ist. Der Blick wird ruhiger, heller, außer dem Taumel. Man ist wenigstens froh, nicht verantwortlich zu seyn, und erlaubt sich Gleichmüthigkeit über einen Lauf der Dinge, welchen man nicht ändern kann. Dieses Privilegiums bediene ich mich in voller Maße, seit ich aus den mannichfaltigen Symptomen dieser Epidemie, durch Vergleichung meiner historischen Erfahrung, zu einem, wie ich glaube, ziemlich

sichern Urtheil über den bevorstehenden Ausgang gekommen bin.

— Das Wiedersehen ist auch mein lieber Wunsch, und es ist mir so viel Unerwartetes geworden, daß ich verlernt habe, etwas für unmöglich zu halten. Indeß bis der Leitstern Ihrer Schicksale Sie hieher oder mich dorthin führt, erinnern Sie sich mit Ihrer gewohnten Güte oft, daß Sie zu Wien einen Freund haben, der nie vergißt, mit welcher väterlichen Weisheit Sie vor dreißig Jahren das damals wilde Feuer seiner Jugend mäßigten, wie viel Sie durch Schriften, Briefe und einigemal auch durch Umgang ihm gewesen, und welcher gewiß, so lange er lebt, Ihnen und wem Sie für ihn eine Zeile geben, bei jedem Anlaß freudig die alte Freundschaft beweisen wird. Ich verbleibe ꝛc.

## 194.

### An Herrn Canonicus Gleim in Halberstadt.

Wien, den 4 August 1802.

Zuerst, mein edler, alter Freund, noch wie vor dreißig Jahren für Freundschaft, Menschheit und Vaterland warm, wollen wir die Geschäftssache, in Betreff der Briefe, abthun. Daß Friedrike Brun die jugendlichen Ergießungen meines Herzens, ohne mir ein Wort zu sagen, in die Welt laufen ließ, war mir anfangs nicht recht, obschon ich schwer daran komme, etwas zu mißbilligen, was die herrliche Frau thut. Endlich habe ich mich gefaßt, sie sind einmal da; es liegt mir nichts daran, daß böser Wille sie hie und da begeifert hat; macht er es Ihnen besser? Und Müller fordert nicht, was seinem Gleim nicht ward. Aber nun die an Sie! Was ich von meiner innigen Liebe zu Ihnen, was

ich überhaupt so sagte, daß es Ihnen gefiel, darauf bin ich stolz, das verhehle ich nicht. Urtheile mögen darin seyn, die ich bei reiferer Ueberlegung geändert hätte. Aber meine Hauptbedenklichkeit, Freund, ist diese: die Zeit am Genfersee war mir, bei mancherlei Beschränkungen, doch als die meines Aufblühens werth; schön war auch die an der Holtemme, im traulichen Hüttchen. Aber diese wird in den Briefen nicht vorkommen, weil ich bei Ihnen war. Der Berlinische Aufenthalt hatte das Unangenehme (worüber zwar mein Frohsinn meist hinausging), daß ich nicht erreichte, was ich suchte; da möchte in den Briefen verschiedenes vorkommen, das nicht vor das Publicum gehört: aber noch fataler war das zweite Jahr zu Cassel, wo jene mir sonst eigene Gemüthsfröhlichkeit durch mehrere Umstände niedergeschlagen wurde. Schlieffen zwar hatte ich, und der Edle ist noch jetzt mein Freund; aber er konnte allein jenes nicht hindern. Aus derselben Zeit erinnere ich mich, Ihnen oft von Fehlern, die mich quälen, Ihnen über religiöse Gegenstände beinahe katholisch geschrieben zu haben. Excidant illi dies aevo. Es war Mißstimmung des Gemüths. In den folgenden Jahren waren viele schönere Augenblicke; sie werden auch wohl nicht unwürdige Briefe hervorgebracht haben. Doch kam eine andere Inconvenienz: die politische Laufbahn brachte mich theils von der Freimüthigkeit ab, die mir sonst eigen gewesen, theils gewöhnte sie mich, gewisse Dinge mehr nach dem Augenblick, als in sich und im Großen, zu betrachten; daher einseitige Urtheile, die ich nach wenigen Monaten, oder unter vier Augen wohl am gleichen Tage, nicht bestätigt haben würde. Wer Lust hat, mag mich verdammen; wenn ich aber einst mein Leben beschreibe, wird, wer billig ist, viel entschuldigen;

und genügt hat mir dieselbe Laufbahn zu einem Schatz von Erfahrungen, den ich sonst nicht hätte sammeln können. Eben zu dem Ende möchte ich mein Leben einst erzählen, um viel in solchen Zeiten von mir Gesagtes und Geschriebenes zu berichtigen. Bis dahin geschieht mir kein Gefallen, wenn öffentlich gesagt wird, was ich selbst nicht glaube. Sie, unvergeßlicher Freund, haben in Ihrem hohen Alter einen feinern und richtigern Blick, als sehr viele in den muntersten Jahren; was in den Briefen Ihnen nicht anstößig ist, kann nicht ganz schlecht seyn. Ich überlasse Ihnen also die Wahl zutraulich *). Selbst lesen möchte ich die Abschrift freilich; das wird aber vielleicht nicht seyn können. Mit Einem Wort: was soll ich sagen? — Ich gebe mich meinem alten Freund preis, in dem Vertrauen, daß er, was in Stunden der Mißstimmung, in einer gedrückten Lage geschrieben ist, von selbst vertilgen wird.

Gehemmt war ich mehr und weniger seit vielen Jahren, bald durch die Menge von Geschäften, bald durch Klugheitsregeln, welche ich mir durchaus machen mußte. Auch hatte ich zwar viele Freunde, theilweise; so daß einer es mir in Ansehung meiner Kenntnisse, der wegen meinem Einfluß, der aus Vergnügen an meinem Umgang war; die meisten politisch. Einer, der mir ganz

*) Bekanntlich wurden diese Briefe erst 1806 von Herrn Domvicar Körte in Halberstadt herausgegeben, vorher aber die Handschrift Müller'n zur Revision übersandt, welcher selbst die Auswahl der abzudrückenden gemacht hat. S. des Verfassers Brief an Herrn Körte in der Vorrede zu dieser Sammlung.

gewesen wäre, wie ich allezeit schwärmerisch darnach getrachtet, so wie die wenigen großen Beispiele in den Jahrbüchern der Menschheit es sind; wie der Ueberwinder von Karthago, wie der Sohn Sauls, wie der gute Montaigne, wie Gleim und Kleist: einen, der sich meiner ganz bemächtigt hätte, und ganz mein geworden wäre, der den Gelehrten, den Geschäftsmann, alle Nebenverhältnisse vergessen hätte, um nur den Freund seiner Seele in mir zu sehen, um in den höchsten Regionen menschlicher Kenntnisse und in der muthwilligsten Freude brüderliche Liebe gleich Hand in Hand mit mir zu lustwandlen — den Einzigen suchte ich vergeblich; denn der hatte ein Amt, und der nahm ein Weib, und dem war meine Religion, oder etwas Anderes nicht recht, und der scheute Verleumdung. Nichts hat mich mehr gehindert, ganz der zu werden, der ich sollte.

Ehrwürdiger Freund meiner Jugend, Gott friste Ihr Leben; ich gebe die Hoffnung nicht auf, Sie noch zu sehn. Gingen Sie aber früher hinüber, wo sie Kleist im Kreise der Helden der Freundschaft erwartet, alsdann, o Vater, sagen Sie dem Edlen: auch im neunzehnten Jahrhundert schlage auf dem Erdenrunde wenigstens noch Ein der Freundschaft geweihtes Herz.

Mit Herz und Seele umfasse ich Sie; Gott erhalte Sie uns noch! Ihr Geist und Herz sind noch nicht erkaltet, und von innen kommt das Leben!

## 195.

### An Herrn Stadtpfarrer und bischöfl. Commissär Thaddäus Müller in Luzern.

Wien, 17 Dec. 1802.

Dank, recht herzlicher, mein ehrwürdiger unvergeßlicher Freund, für Ihre dem von Matt mitgegebenen Zeilen. Gelingt es ihm, wie dem Konrad Meyer (aus S. Urban) diesem musterhaft aufblühenden und sich herrlich entwickelnden Jüngling, so mag das Vaterland sich freuen. Das Vaterland kann eine andere Freude jetzt nicht haben, als die der Hoffnung auf die Zukunft, worin diese wirksam seyn können. Auch ein junger Feyrabend aus Engelberg zeichnet sich aufs löblichste aus. Gott segne Sie für Ihr mannichfaltiges Verdienst um die Bildung und Weiterbringung solcher Söhne des armen Helvetiens, die dasselbe ehren werden, indeß die alte Ehre hin ist; die sein Reichthum seyn werden durch die Keime von Tugenden und durch das ermunternde Beispiel, das fruchtbar seyn muß an edlen Thaten für die Herstellung des Glücks. Mit Wehmuth, mit zerrissenem Herzen, sah ich die höchst unweise Unternehmung, deren Folgen jetzt euch drücken. Oft habe ich an Sie gedacht. Bedenken Sie, daß beim Aufhören und Fall aller Autoritäten die eines Mannes von Ihrem richtigen Sinn und Ihrem tadellosen, kraftvollen Charakter die bleibende ist, welche durch Lehre und Einfluß alles stützen, alles ersetzen muß. Mir bleiben Wünsche nur übrig: nicht nur weil in meiner Lage ich sonst nichts vermag, sondern weil, wenn ich auch im Vaterland wäre, es nichts helfen würde; es fehlen Augen zu sehen und Ohren zu hören; wie könn-

ten die Parteien verstehen! Mit Begierde erwarte ich, was zu Paris, wenigstens für die zunächstfolgende Zeit ausgemacht wird; möge es gut seyn! Gleich viel der Ursprung, und die Form; möge nur Einmal die Zeit ruhiger Entwicklung erscheinen! Sie zweifeln gewiß nicht an dem Wunsch, daß es Ihnen in dem allem wohl gehe. Leben Sie wohl, eingedenk daß ich jederzeit Ihr Freund bin.

## 196.

### A Mr. *le Comte d'Antraigues* *).

— Il semble que la définition de la science eut du précéder, sans quoi on ne voit pas pourquoi, même in abstracto, ses ennemis pourroient avoir raison. La science, à mon avis, est la connoissance des rapports et de leurs résultats. Ce sont les divers genres de rapports qui font la diversité de sciences. Or, comment peut-il seulement paroître dangereux de savoir en quels rapports on se trouve et ce qui en résulte? L'on dira, „selon cette définition, tous les peuples, tous les hommes auroient de la science!“ Et cela est vrai, excepté des crétins. Ce que nous sommes accoutumés de distinguer de cette science universelle, n'en est que le

*) Stellen aus einem Briefe von 7 Bogen, unter dem Titel: Remarques de J. Muller sur un mémoire de Mr. le Comte d'Antraigues concernant *l'éducation nationale en Russie.* Décembre 1802. Das Meiste wird hier weggelassen, besonders was ohne Original, welches unter den Papieren des Vers. fehlt, nicht verständlich ist.

perfectionnement vrai ou prétendu, et il ne sera jamais vrai que la science elle-même puisse paroître dangereuse, ce ne sera que la dégénération de la science, qui l'est assurement. — — Pourquoi défendre qu'on dîne et qu'on soupe, parcequ'il y a des gens qui prennent des indigestions et des ivrognes? Dîner et souper n'est pas plus nécessaire à l'homme physique, que ne l'est la connoissance de ses rapports (la science) à l'homme moral. — Ce qui fait du mal, ne vient pas des progrès, mais de ce que l'on n'accommode pas les autres institutions humaines aux progrès de l'esprit humain, qui sont irresistibles et la gloire de l'humanité. Je dirais, que le souverain doit diriger et surveiller le développement successif. Car, tout n'est pas progrès ce qui s'appelle ainsi, il y a de la contrebande; s'il y en a des vrais, il en doit être sur-le-champ averti, pour en faire son profit.

§. Voltaire avoit beaucoup plus de brillant que de véritable science. Jamais un homme, qui connoit ce qu'elle est, sauroit la dédaigner, jamais aussi s'en enorgueillir, sachant (comme vous le dites très-bien, ainsi que Lessing) que la recherche est pour les „hommes, la science est pour Dieu."

§. *Eclairer sa nation* n'est pas l'affaire du souverain, mais de *surveiller et diriger* ceux qui travaillent au devéloppement moral de sa nation.

§. Je ne suis pas de ceux qui aiment à déprécier le vrai mérite de notre siècle, en comparaison de celui de nos aïeux. Celui de Louis XV étoit le devéloppement de celui de Louis XIV, et quoique les poètes et les orateurs étoient *peut-être* moins grands (comme dans le siècle

d'Alexandre il n'y eut plus un Homère) avouons que le siècle de Louis XIV n'a pas eu de Montesquieu, de Buffon etc., qui ont été plus utiles que les plus fameux beaux esprits du grand Alexandre.

§. „Dangers de la culture des sciences:" *) — il n'y a pas le moindre. Disons dangers de l'indifférence ou de la stupidité, avec laquelle les gouvernemens ont jusqu'ici négligé ou corrumpu l'étude des sciences. Eh, les dangers de l'ignorance seroient-ils moindres? Voyez l'Espagne, le moyen âge, les Turcs!

„Absence du savoir — désirable:" Jamais. Qu'est ce qui a donné à l'Angleterre, à la Hollande, à la Prusse, un si grand ascendant, en comparaison des pays que jouissent de cette „désirable absence du savoir?"

§. Il faut que le souverain donne la surintendance de l'instruction publique à un homme très-instruit, mais qui ait plus de *sens* que ce qu'on nomme *esprit*, et qui avec un grand pouvoir réunisse une grande *fermeté*. Les souverains trouvent tous les hommes qu'il leur faut, quand ils savent les chercher et les soutenir.

§. „Le peuple immense de la Russie:" Je dirai de la 9me partie de la terre habitable, et d'une foule immense de peuples, de peuplades, et de hordes errantes. — Inculquez leur bien que l'empereur ne doit pas plus chercher à faire d'un Ostiake un Russe, que d'un Russe un Français ou Italien, qu'un jour cela se fera, mais de soi-même, par le lent effet du tems; en un mot, qu'il plaise à S. M. de ne pas abattre l'arbre pour

*) Worte des Memoire ſelbſt.

pour cueillir des fruits. L'empereur Alexandre doit considérer comme suffisant à sa gloire l'institution du collège d'instruction publique et les soins d'en rendre l'existence *constitutionnelle*

§. Le souverain doit jamais penser à produire un siècle littéraire; ils ne sont que les fruits de circonstances, et la marche naturelle de l'esprit humain ne peut qu'en produire quelque fois. Mais il faut qu'il fasse en sorte, que *chacun sache ce qu'il doit savoir selon son état.*

§. Heeren dans l'histoire de l'étude des Classiques a fait voir, comme moi-même aussi en quelques endroits de mes écrits, que cette étude n'a jamais été vraiment abandonné. Mais on ne les comprenoit pas; leur siècle et ceux où on les lisoit différèrent trop; il fallut le luxe des Medicis et le devéloppement que les guerres civiles donnèrent à l'Italie, pour revenir à *comprendre* ce qu'on admiroit comme les vieilles femmes le latin de la messe.

§. „Quintilien — grand homme:" Quintilien étoit un fort bon professeur, homme à talens et de probité; mais — „grand homme!" c'est beaucoup; quel nom donnerons-nous à Scipion? „Grand écrivain:" mais comment alors nommer Tacite? Rollin a fait la manière d'étudier; mais on ne l'appèle pas grand homme, ni Nicole et les autres éducateurs Portroyalistes. Je suis un peu chiche de ce terme, je le garde pour celui qui sauvera l'Europe.

§. Cette vaste république europenne, formée en grande partie par l'influence de la cour de Rome, a confondu les traits primitifs des caractères et assimilé un peuple à l'autre: cependant des vestiges de caractère sont conservés, il est d'autant plus instant de les remettre

en activité. En Russie c'est plus aisé, la cour de Rome n'y a pas eu d'influence, et ses peuples sont plus originaux que les autres, parceque l'action des prêtres grecs a été moins universelle, moins systématique, moins destructive.

§. „Université unique!" — Sans doute vous ne voulez pas dire que tous les Russes de Petersbourg à Kamczatka et d'Archangel à Teflis, qui veulent étudier la médecine, doivent se rendre à Petersbourg, mais que tous les instituts de l'empire où elle est enseignée, sont sous la direction du collège de médecine qui fait partie de cet établissement dans la capitale que vous nommez université. Vous créez une hierarchie littéraire, dont l'empereur est le pape, et qui par mille gradations tient à tout, comme le moindre curé est dependant du souverain pontife. Vous ne trouveriez aucune contradiction, si vous aviez la bonté de définir le sens que vous attachez aux termes. Communément on attache au terme „Université" l'idée d'un institut littéraire, où l'on peut apprendre ce qu'il faut pour être théologien, jurisconsulte ou médecin avec plus ou moins de cet amalgame de connoissances, qu'on comprend sous le nom de faculté philosophique. De ces universités il y pouvoit en avoir vingt en Russie, mais votre université est un corps qui dirige, qui inspecte, qui est entre le souverain et le peuple pour la partie de l'instruction. Voilà ce qu'il faut commencer par dire, sans quoi ils ne vous comprendront pas. C'est en général les définitions qu'il faut mettre en avant pour éviter les mésentendus. — — — Comment dans tout cet empire, il n'y auroit qu'un seul et unique endroit, où l'on pourroit prendre une idée générale de

la littérature? et l'homme de Irkutsk qui peut-être trouvera une école de médecine à Nertschinsk, aura la bonté de partir en suite pour Orenbourg, s'il veut assaisonner sa médecine d'un peu de philosophie? Je voudrois qu'il y eut *dans chaque gouvernement de l'empire* (il y en a 38 ou 42) *une école*, dépendante de ce que vous appelez université, et dans laquelle, selon la méthode prescrite, on pourroit apprendre *tout* ce qu'il faut savoir dans ce gouvernement; p. e. il seroit fort inutile d'enseigner dans la Tauride le droit romain: eh bien, on expliquera le Coran d'après un commentaire à composer selon la diverse teneur de la tradition des quatre sectes; ailleurs au lieu de la Bible on expliquera les dogmes du Samanéisme (et l'on y glissera la morale chrétienne). Mais partout on doit trouver à sa portée tout ce dont on a besoin, et l'université doit protéger tous les enseignemens dans leur rapport au caractère de chaque province. . . . . Je voudrois qu'il y eut dans chaque ville de gouvernement des *écoles pour tous les facultés*. — L'empire russe est immense, il faut *faciliter*, non l'acquisition des connoissances *brillantes*, mais des sciences utiles aux provinces éloignées. La diversité du caractère physique et moral des provinces exige des enseignemens appropriés à chacune; il faut que chacune les trouve à sa portée, et complets. Cela n'empêche pas qu'ils émanent tous de l'université mère. Montpellier et Toulouse étoient l'une à côté de l'autre, en comparaison de Jenisseïsk à Moscow.

§. Toutes les sciences se tiennent; il faut que qui s'attache à une, aie *une idée* au moins de ce qui dans les autres y a quelques rapports.

S'il n'en connoît aucune hors la sienne, ses idées se rétrécissent, il devient pédant.

§. A mon avis l'importance de l'université nationale ne devroit pas consister en ce qu'elle enseigne autant que dans l'impulsion, la direction, qu'elle donne. — Je ne voudrai pas faire du siège du luxe et de la corruption d'une ville de cour le siège des muses où toute la jeunesse viendroit chercher la sagesse et les mœurs. — Le choix des professeurs *doit* dépendre de l'université mère.

§. Ne soustraisons pas l'inspection de l'enseignement de théologie à l'université mère; les évêques ne doivent pas s'en mêler. C'est qu'il n'est pas de nécessité qu'un évêque soit savant; il l'est que le professeur en théologie le soit. Tel prélat peut être d'une simplicité tout-à-fait édifiante, sans savoir le grec, l'hebreu, les conciles, l'histoire ecclésiastique. — Je crois que l'inspection du synode ou plutôt l'admission de quelques membres les plus éclairés du clergé dans le conseil de l'université suffiroit.

§. La théologie est la religion traitée scientifiquement: c'est un *étude des plus grandes et des plus belles.*

§. *La religion d'état* ne doit comprendre que ce qui est de toutes les religions. . . Convaincu de la supériorité réelle du christianisme, l'empereur doit y conduire peu à peu par le développement de leur esprit et toute sorte de moyens tous les sujets qui ne le connoissent pas; mais l'état doit protéger *toutes* les religions qui reconnaissent un Dieu, une providence et une vie à venir.

§. „Défendre la religion d'état:“ Elle n'en a aucun besoin, elle se défend par elle-même,

si elle est la vraie. Ceci est sujet à des grands abus. Il faut prendre garde que les horreurs de la révolution ne nous fassent oublier les horreurs de l'inquisition. — — Disons bien aux souverains, qu'elle est cette religion; sans quoi ils la croiront en danger pour une omelette au lard, et bientôt la bigotterie fera regretter la licence. Prenons extrêmement garde de ne pas tomber d'un extrême à l'autre! A tout prendre, j'aurois mieux aimé vivre sous le grand Frédéric que sous Philippe II. Je ne puis assez conjurer mon ami de ne pas employer ses talens à nous faire (rentrer) sous un joug, insupportable à nos pères et à nous-mêmes. —

— Je ne dirais jamais aux souverains: Soyez Athées, moquez-vous de la religion! (C'est un tort inexcusable de la jeunesse de Frédéric). Mais: ayez-vous-même cette grande religion (dont ci-dessus j'ai fait le catéchisme dans une ligne); protégez tous les cultes où il y a ces trois vérités; ne vous embarrassez d'autre chose que de les maintenir tous en paix; gardez-vous surtout de l'asservissement sous un ordre quelconque, et soyez le père et le défenseur de tous. Le bien que vous dites de la religion est très vrai, mais je vous supplie d'ajouter qu'il ne s'agit pas de telle ou telle *secte* de religion. Dieu sait qu'il y a peu d'hommes plus attachés par sentiment à la religion que moi; mais c'est par amour d'elle que je ne voudrois pas voir renouveler les scènes qui l'ont fait méconnoître, et mon ami, dans des momens d'humeur, oublier la Ligue et la S. Barthélemy pour ne se souvenir que des excès, non moins (mais aussi pas plus) condemnables des prétendus philosophes.

§. „La moindre déviation amène des conséquences fatales:“ C'est qu'on a toujours dit aux empereurs de Constantinople; c'est qu'ont dit les dominicains à tous les rois pour leur persuader l'inquisition. Je ne suis point du tout de cet avis. Laissez *dévier* si l'on veut, laissez agir les opinions selon leur pente, *jusqu'à ce qu'il paroisse que la tranquillité publique y pourroit être compromise.* Dès-lors usez de moyens de douceur ou de vigueur, selon les circonstances, mais, sans vous y intéresser de cœur (sans quoi le souverain est perdu), moquez-vous de tous les partis, traitez les tous en père impartial, et faitez finir cela par des bonbons ou la verge.

„On ne pactise pas avec la religion:“ Mais toujours il faut préciser ce qui est *religion.* Par exemple quand Jésus-Christ nous assure, qu'il n'y a que le père qui connoisse qui est le fils: et quand 500 ans après l'un veut savoir que le fils est *ὁμοουσιος,* et l'autre qu'il n'est que *ὁμοιουσιος,* appellez-vous cela de la religion? Cependant demandez aux pères de l'église, et ils seront bien de votre avis que c'étoit une „déviation dont les conséquences devoient être „(et l'ont été, grâces à eux!) très fatales.“

§. „La plus légère altération de la *méthode*“ (soit interdite): — Mais, je vous supplie: S. Augustin n'a-t-il pas eu une autre méthode que S. Paul? et quel ressemblance trouvez vous entre la méthode de S. Athanase et de S. Jean Chrysostome? Puis, Bossuet parloit-il comme les controversistes du XVI^me^ siècle? La méthode *doit* changer, et quoique puissent faire toutes les puissances ensemble, elle *ne peut* qui changer, à moins que vous ayez le pouvoir

d'arrêter le mouvement de l'esprit humain, et la faculté de rendre l'Europe un second empire de la Chine (dont les empereurs cependant ont été tout aussi souvent détrônés, que les nôtres). Le souverain ne doit pas du tout se soucier, si on traite le 8me article de la théologie avant le 4me ou après le 57me. Qu'est ce j'ai dit, et que l'état soit tranquille! A quoi nous reduisez-vous, mon cher ami! La *Summa* de S. Thomas d'Aquin est elle même une nouveauté, car avant 1260 elle n'existait pas: il y avoit une autre *méthode*, et dans le XIXme siècle on n'oseroit pas changer de méthode! Vous usez avec la religion comme ferait ce général qui voyant nos derniers malheurs, voudrait nous engager à nous en tenir à l'art militaire, pratiquée devant la ville de Troje. Et ces altérations de méthode ne produiront des malheurs que lorsque le souverain paroîtra leur donner de l'importance.

§. En Autriche, dont le gouvernement ne peut pas être accusé d'indifférence pour la religion catholique, les protestans ne sont pas exclus de la fréquentation des leçons de l'université, en Prusse et ailleurs des juifs ont été même admis au doctorat. Je ne conçois pas comment vous pouvez vouloir exclure des leçons l'université des individus qui ne professent pas la religion dominante. Qu'est ce qu'il m'importe que mon médecin croie au concile de Nicée ou à Alcoran! Dans un empire, tel que la Russie, bien loin d'établir de ces règles du 17me siècle, j'établirois dans la première faculté des professeurs de chacune des sectes chrétiennes et même des autres religions, pour que chacun y trouve sa croyance, enseignée

sous la direction du chef de l'état. Je vous avoue que je ne conçois pas comment vous pouvez proposer d'exclure des collèges supérieurs ces millions de sujets russes qui sont catholiques, ou protestans, ou mahometans, ou samanéens etc. Est-ce là le profit de l'expérience de tant de siècles qui ont élevés des barrières entre les sectes, et cimenté par là la permanence des haines religieuses! Comment, vous voulez traiter tous les Polonais catholiques, tous les Livoniens protestans etc. comme en Allemagne on ne traite pas les juifs!

§. Gœttingue doit tout ce qu'elle est au ministre d'état hannoverien, Mr. de Munchhausen, modèle de tous les grands *curateurs* d'université: il ne demeurait pas à Gœttingue, mais à Hannovre. Il n'est ni nécessaire ni bon que la direction réside dans la même ville avec le corps littéraire. Cela la préserve du danger des résolutions précipitées.

§. Quant au réglement de la méthode je n'y tiendrois pas: Appellez les premiers hommes de chaque science, et laissez les faire. C'est généralement le défaut des universités catholiques, où il y a encore du monachal; on gène les meilleurs professeurs, et on les dégoûte. Que les principes soient bons, alors laissez au savant illustre que vous avez appellé, le soin de ranger ses cahiers.

§. Croyez-moi je ne dis pas que ces mouches sur le timon de la voiture, qu'on appelait les beaux esprits de Paris, n'aient terriblement bourdonné; mais ce n'est pas eux qui ont renversé la voiture; le conducteur s'étoit endormi! Les beaux esprits de Frédéric n'ont pas détruit la Prusse; quand ils s'émancipoient,

il donnait un coup de pied au cul, même du chantre de la Henriade.

§. Je resume: Que les souverains veillent sur l'instruction publique, rien de plus juste; ce n'est pas un droit qu'ils ont, c'est un de leurs premiers *devoirs*. Il est clair qu'il faut un ministre et des conseillers pour cette vaste partie des affaires. Tous les instituts littéraires, depuis une université-mère, modèle de tous les autres, jusqu'à la dernière école de village, et tout le débit des productions littéraires, seront sous l'inspection de ce département, les instituteurs en dépendront tous. Il est utile que l'université-mère soit très à-portée de cette haute influence. Tous les établissemens du même genre en seront les copies. Mais je croirois qu'on ne peut pas assez inculquer, que le souverain doit juger les choses en grand, et se garder de devenir minutieux. Il doit laisser au développement des connoissances toute latitude, qu'il peut avoir sans ébranler les vérités primitives et les cultes reçus de la religion, les lois fondamentales de l'état et le respect personnel pour ses chefs, enfin cette partie des mœurs dont les vertus domestiques dépendent. Mais en protégeant ces grandes intérêts, le souverain ne doit pas prendre fait et cause pour ou contre les subtilités des prêtres, ne pas se troubler d'esprit par les frayeurs des tyrans qui dans la moindre chose leur montre le couteau qui va couper le cheveu auquel tient l'épée suspendue sur leurs têtes, ne pas enfin prétendre à éteindre toutes les passions ou foiblesses de l'humanité alors qu'elles ne troublent pas le répos public. En tout ceci, mon excellent ami, reconnoîtra ses

propres principes; je les retrouve dans cet écrit: seulement il m'a paru que le sentiment recent des criminels abus que des factieux ont fait d'une philosophie équivoque, lui a fait fermer les yeux sur les abus non moins sanglans et humilians que l'intérêt particulier autrefois a fait commettre sous l'égide des noms encore plus sacrés. Sans cela nul doute que mon ami eut dans sa conception embrassé aisement *tous les tems*, et mis des gardefous, pour ainsi dire, non d'un seul, mais de tous les côtés, pour préserver ceux à qui il parle de *tous* les extrêmes. Cependant, dès qu'on sera assuré d'une suite des souverains douée du talent des *bons choix*, nul embarras; et si cela est difficile, il suffira d'un bon souverain pour qu'il pose des limites à l'action de ses successeurs, pour préserver ses peuples de tomber dans cette nullité, qui depuis 250 ans a énervé la monarchie espagnole et d'autres états jadis florissans.

## 197.

## Auszüge aus Briefen an N.

### 1802.

Ce matin, occupé de mon extrême souci, de sa santé, je me suis souvenu de ce tendre poème qui m'a toujours charmé, *cur me querelis exanimas tuis**). A présent je lis ces choses avec une nouvelle ame, la tienne. Ah que je l'ai bien compris.

---

*) Horat. Od. L. II, 17, ad Maecenatem.

Ah te, meae, si partem animae rapit
Maturior vis, quid morer altera —
— Ibimus, ibimus,
Quocunque praecedis!

Mais ce qui m'a singulièrement plû, c'est que notre ami Horace a tenu parole, il a été favorisé des dieux au point de mourir la même année, et, je crois, le même mois avec son meilleur ami; et il a été enterré à côté de lui.

---

J'ai trouvé dans la bibliothèque *il discorso dell' incomparabile ed eroica amacizia degli illustrmi sigri Nic. Barbarigo et Marco Trevisano* *). — Parlons de ces deux amis „qui esponevano la „vita ed impiegevano l'onore, nulla stimando „le cose del mondo per rendre il nome l'uno „dell' altro eternamente glorioso.“ C'étoient deux nobles Vénitiens, d'anciennes maisons: l'un, *Barbarigo*, „d'animo regio e di nobilis„simi costumi dotato,“ éprouva je ne sais comment, des grandes peines, des graves périls, il fut calomnié, l'intrigue et la cabale se déchainoient contre lui. *Trevisani*, son ami, risqua pour lui le repos, l'honneur et la vie, et, au lieu d'abandonner lâchement son ami, comme on fait des gens persécutés, calumniés, il s'en rendit le garant et il s'afficha partout avec affectation son ami. Trevisani avoit donc une grande ame; c'étoit un homme, d'ailleurs, fort instruit, mais qui aimait à vivre bien, qui en faisoit, qui voyageoit; en un mot, ruiné, au point que ses dettes surpassoient le capital,

---

*) Venez. 1629. 4. Von Agostino Superbi.

et que ses propres frères ne vouloient plus avoir aucune communication avec lui, de peur d'être assaillis par ses créanciers. Que fit Barbarigo? il lui remit une dette de 4000 ducats, il lui fit présent de 2000; puis il l'introduisit dans sa maison, et déclara à tous ses gens, à sa femme même et à ses filles, que son ami étoit la moitié de lui-même, qu'il lui confioit l'administration de tout son bien de façon à pouvoir s'en servir comme de sien, et qu'avant ni après sa mort il ne pourroit jamais être tenu à en rendre aucun compte. Trevisani, par là independant, vécut „con lautezza, con splendore et autorità singolare, caritate vole de „miseri, gran mécénate de virtuosi," comme le père des filles et le frère de la femme de son ami. Sa propre mère vivoit encore et il avoit des frères, mais il laissa aussi à son ami la jouissance à vie de tout son bien. Le tout publiquement et par actes de notaires de l'an 1625, 29 Oct., 1626, 15 et 17 Mars. L'admiration de cette amitié fut universelle, comme si l'on avoit vu tout d'un coup reparoître quelques grands hommes de l'antiquité. Des académies leur écrivirent, pour avoir honoré l'Italie et les tems modernes d'une amitié que paroissoit n'être plus possible. Le grand-duc de Toscane étant venu à Venise ne désire aucune chose curieuse autant à voir que les deux amis. Rien ne faisoit plus de plaisir à Trevisani que de s'entendre désigner aux étrangers par aucun autre titre que *d'ami de Barbarigo*, et Barbarigo n'aimoit pas tant qu'on dit qu'il avoit été proveditore, qu'il étoit procuratore di S. Marco, qu'il avoit la stola d'oro, que quand on ne disoit, si non, *l'ami de Trevi-*

*sant.* Le roi d'Angleterre écrivit à Venise pour avoir les portraits des deux amis. Agostino Superbi, après les trois volumes du „Trionfo d'onore" des grands hommes de la république, fit un écrit particulier sur eux; c'est celui que je viens de lire. —

---

Il meurt un des principaux conseillers de la chancellerie de cour et d'état . . . . . plusieurs personnes, apostées ou non, sont venus me sonder si je voudrois sa place. J'ai balancé. J'ai écrit au Baron de Thugut, pour le consulter. Thugut m'a toujours traité avec une grande considération, pendant qu'il étoit prevenu de ne pas se fier à moi; et depuis qu'il n'est plus ministre, il a vu ma loyauté; je lui ai fait la cour, que je ne lui faisois pas pendant sa puissance. (30 Juin 1802.)

---

Volney iſt ein Mann von Kopf, aber ohne einige Moralität, falſch und bitter. Dieſen frug neulich der erſte Conſul um die Mittel, jene Ehrenlegion zu dotiren. Er nannte einige, die dieſer verwarf, weil er nun Reſpect gegen Religion und Moral heuchelt. Volney hierauf: Ah, pardieu, vous êtes plaisant; vous voulez être Cromwel et Grandison à la fois: je vous avertis que ces mélanges ne vont pas, et que vous finirez par vous rendre ridicule. Darüber fiel er in die conſulariſche Ungnade und reiſet jetzt nach England.

---

Je n'ai été que comme courrier à Rome pendant peu de tems: mais je me suis d'abord fait

conduire sur l'ancien Forum, et de là, sans complication, je me suis trouvé chez moi, j'ai reconnu les arcs de Severe et de Titus, le chemin du Colisée, le temple de Jupiter Stator, de la Concorde et de la Paix, le Palatium et le Capitole. Quel effet pour moi! Dès qu'en descendant de la montagne de Viterbo j'ai peu à peu commencé à entrevoir le local de la ville éternelle; comment te dépeindrois-je les mouvemens de mon cœur en entrant au Panthéon, en voyant la colonne du bon Trajan; et tout cela s'animoit; je vivois dans mon ancienne patrie; je suis un romain, à tant d'égards; je te jure qu'au milieu de la Suisse je ne me suis jamais trouvé autant chez moi. Et ce beau jeune Trasteverin que je vis sur la roche Tarpejenne, à qui je disois: que feroient les anciens ils voyoient Rome moderne! et qui me dit avec un soupir sentimental, ils rentreroient dans leur tombes! Puis le beau spectacle de tout ce paradis; et la ville de Florence, la patrie des Médicis, et ce Terni, la patrie de Tacite, et ces vues uniques des Apennins et de cette colline où est Loretto, les superbes rives de l'Adriatique, sans parler de ce que je n'ai pas vu, de ce golfe de Naples etc. etc. etc. Que nous goûterions alors Virgile! Nous lirions toute l'histoire romaine sur les lieux . . . . . Ne dis pas que Rome ne vaut plus la peine d'être vue depuis le vol des François; ils y ont laissés les sept collines, S. Pierre, le Panthéon, les souvenirs éternes et indestructibles; que nous faut-il de plus*)?

*) Der Verfasser hatte das Project, mit seinem Freunde nach Italien zu reisen; es wurde aber vereitelt.

Es ist ja wohl eine höhere Region, über die Affectionen und Interessen des Pöbels der Welt, über Furcht und Mißtrauen, über alle egoistische Rücksicht hinweg, mit seinem Herzensfreund

— bene munita tenere
edita doctrina sapientûm templa serena;
despicere unde queas alios passimque videre
errare atque viam palantes quaerere vitae.

Wie froh, wie gut, wie wohlthätig das macht! Seelenlose Menschen nennen Schwärmerei, daß man ein Ideal von Vollkommenheit suche, und die Kindesfreude einen Gefährten gefunden zu haben. Der Uhu krächzt in Rittensberg verfallener Mauer; das kümmert den König des Vogelreichs nicht, er steigt majestätvoll zur Sonne empor.

---

Ich hatte diese Nacht einen gar nicht lieblichen Traum, der doch mit mir selbst mich nicht unzufrieden machte. Ich war zu Bern; alles lag in Ruinen, verbrannt, über einander, daß ich kaum vermochte, einen Tritt sicher zu fassen, überall der Feind, Verwirrung, Unmuth. Ich aber sprach aufmunternd: frisch auf! laßt euch die Mühe nicht dauern, das Werk der Jahrhunderte wieder zu bauen; der Mensch vergesse sein selber nicht, so hat er nie alles verloren! Da dachte ich aufwachend: Nun, wenn mein Leben geordnet, wenn J. bei mir ist . . dann kömmt mein Geist wieder zur Kraft, dann flöße ich wieder männliche Lehre in gebeugte, erschrockene, herabgewürdigte Gemüther!

---

Immer lebe ich in Gedanken viel bei der Nachwelt und möchte gern Beweise hinterlassen dessen,

was in mir war. — Voraus ist endlich ziemlich viel geschehen; bei 10,000 ungedruckte Urkunden, über 1500, meist wichtige, zum Theil große, Werke habe ich vollständig excerpirt; und unter der Last dieser Scripturen ist mein Geist nicht erlegen; mein Herz hat ihn emporgehalten. Diese meine Eigenheiten machen mich auch nicht pedantisch oder mürrisch; im Gegentheil macht mich der Gedanke der alten Welterfahrung und der Zukunft über viel Verdrießliches gleichgültig, und heiter zum Lebensgenuß.

---

Oft erhöht mein Herz der Gedanke der Freundschaft, welchen so wenige ganz fassen. Dann gehen die großen Helden dieses Gefühls bei mir vorbei. Edler Jonathan, du selbst siegreicher Krieger und unter deinem Volke groß, was band dich an Jesse's herzvollen Sohn, daß ihr euch liebtet wie Ein Herz und Eine Seele? Wie süß der Augenblick, da ihr eure Rüstungen wechseltet! und wie groß du, da du gewiß wußtest, der Thron Israels würde von deinem Geschlecht entfremdet an David übergehen, und du zürntest deinem Vater und retteteſt deinen Freund. Daher ging mir's immer durchs Herz und bewegt in diesem Augenblick meine Seele der Ausruf desselben bei deinem Tod: „Es ist mir leid „um dich, Jonathan, mein Bruder! „Ja, wun„dervoll war unsere Liebe und weit über Weiber„liebe.“ — Dieser opferte dem Freund einen Thron; ich weiß nicht, ob Scipio nicht mehr, da er den Lälius nicht weniger liebte, obwohl Neider den Ruhm des besiegten Carthago ihm rauben wollten, um nur alles den Anschlägen des Lälius zuzuschreiben. Den Freunden war es gleichgültig; wie wenn ich einst mit neuem Schwung der Väter beschreibe

und

und es sagte jemand, „die besten Stellen hat sein „Freund gemacht.“ — Was Scipio gefühlt, sah ich einst mit Rührung bei einem traulichen Mittagessen tête à tête mit dem Helden von Crevelt und Minden, dem braunschweigischen Ferdinand; er hatte auch einen Freund. Da wurden alle Thaten und Plane des Prinzen diesem beigemessen. Er erzählte mir es (Ferdinand), lächelte und sprach: „Wie gleichgültig das einem ist, wel„cher die Freundschaft kennt!“ — Es höre im Schattenreich der Sohn Sauls, es höre der Sieger bei Zama und Braunschweigs biederer Ferdinand, daß ihrer würdige Herzen ihrer Liebe mit Rührung gedenken! Es freuen sich die liebenden Geister, und wandeln mit beschleunigtem Schritt freudiger durch die elysäischen Auen.

---

Il faut vous faire une fois ma confession. J'ai de la religion, et *beaucoup;* mais ce n'est pas plus le concile de Trente que la confession helvétique ou celle d'Augsbourg, dont je la tiens; au contraire les distinctions de parti ne sont rien pour moi, et s'il faut pour raison s'en tenir dans un pays à l'une ou l'autre, cela m'est d'une indifférence parfaite. Ma religion est en moi, fondée sur la tradition, l'observation et l'expérience; je regarde le reste comme livrée, wie ein Modezuschnitt. Je ne suis pas un déiste, encore moins un athée (ces derniers ne savent ce qu'ils disent, ni les premiers ce qu'ils rejettent): mais ma foi ne tient pas aux usages extérieurs, je me conforme à ceux que l'on préfère.

---

Erinnerst du dich, wie einst Cicero gegen den Atticus bemerkt, wie gerührt er sey, Morgens beim Herabgehen aufs Forum, unter den Schaaren sogenannter Freunde, die ihn, den Consul, umgaben, keinen zu finden, mit welchem er vertraut reden oder frei scherzen möchte. Das fühle ich beim Ueberblick der mich umgebenden, auch wohl heimsuchenden Menge: ich sehe nur — daß der Freund fehlt.

---

So gelehrt Manche mich glauben, so wenig halte ich darauf. Es ist damit wie mit dem Geld; auf dem Gebrauch beruht der Werth; nur freilich, was einer nicht hat, kann er nicht gebrauchen. Meines Lebens Trachten war, was die Alten Weisheit nennen: Kenntniß der Natur des Menschen und seiner Verhältnisse. Darum war ich in Schriftsteller, die der Natur am nächsten waren, immer verliebt. Das Nützliche suchte ich; nicht Witz, sondern gesunden Verstand, nicht Schein, sondern Seyn. Ich habe nichts weniger, als überspannte Ideen, bin ein Feind der Schulgrübeleien, der metaphysischen Formeln. Meine Sache war erstlich, in den Alten ganz zu leben (sie sind so groß, so ganz Natur und Humanität und Energie); zweitens, von den großen Ereignissen mir dadurch den möglichstrichtigen Begriff zu erwerben, daß ich nur die Augenzeugen oder Mitwirker davon höre (zugleich erzählen diese mit einer Theilnehmung, die kein Fremder hat, und das ergreift meine warme Seele). —

---

Ich fiel heute auf die Werke des Francesco Pe-

trarca, nicht die wälschen, sondern die lateinischen. Er war ein Mann, der sehr mit mir übereinstimmte, für die Alten der großen Zeit enthusiastisch. Unter andern finde ich fünf artige Briefe an große Männer des Alterthums, gleich als lebten sie noch; voll von Vaterland, von Gemeinsinn, warm aufs äußerste allem Guten und Großen; eine zarte gefühlvolle Seele; und wie einst ich, wenn ich ganz unabhängig seyn werde, hochgeehrt und nützlich. — Die Briefe der großen Männer, wodurch man so ganz in die Haushaltung, den ganzen Geist ihres Wesens, kömmt, haben für mich etwas besonders Anziehendes. —

Ich gestehe dir's, Freund, von meiner ersten Jugend an suchte ich (du findest's in meinen Briefen an Karl von Bonstetten) über die modische egoistische Beschränktheit unserer Zeitgenossen mich in die Sphäre einer dauerndern, wohlthätigen Wirksamkeit auf künftige Jahrhunderte emporzuschwingen; aber einsam, gedrückt — wie war es möglich! Den hielt ein Weib, den sein Amt, den der Aberglaube, den der Eigendünkel ab, zu solchen Dingen ganz mein und mit mir zu seyn. Darum, Freund, wenn ich dein gedenke, ergießt sich gleichsam ein Strom neuer Lebensgeister durch alle meine Nerven; alle entschlafenen Hoffnungen meiner Jugend erwachen; mit dir fürchte ich keine Arbeit; große Kraft liegt in dir; nur mußt auch du den zehnjährigen Staub erst abschütteln; siehe, der Winter ist vorbei, die Chrysalide durchbricht ihr selbstgesponnenes Grab, mit goldenen Flügeln, glänzend von allen Farben des Regenbogens erhebt sich die verschlossene Seele dem Schmetterling gleich, in frohem Sonnenlichte den Lebenstag freudig zu genießen; nicht kurz wird er seyn; siehe, Apollo ergreift sie, die flatternde, und heiliget sie

im Tempel der Musen, zum unsterblichen Denkmal, was treue Liebe vermag *).

---

Die griechische Kunst, mit Leben und Genie behandelt, liebe ich sehr. Nie in der Welt hatte eine Nation für das höchste Ideal der Schönheit einen so richtigen Sinn; es ist wahrer Genuß, ihn in dem geringsten Zug, in jeder Falte des Gewandes, aufzuspüren; und der allgemeine Charakter, die erhabene Ruhe, die Bestimmtheit, die stille Majestät, wie lehrreich ist er!

---

Es war ein rührendes Schauspiel auf dem Burgplatz, alle die segnenden Thränen und Wünsche für die abreisende Königin **); sie war so wohlthätig. Ihr letzter Besuch war in der Gruft ihrer Mutter (Maria Theresia). — Das allgemeine Gespräch ist von ihr und ihrer unbeschreiblichen Wohlthätigkeit. Ich freue mich der bei Hofe der niedern Dienerschaft verwendeten; viele machte ihr ganzes Leben glücklich. Sie soll, nur in den letzten Tagen, 400,000 fl. hiezu aufgewendet haben. Ich habe sie vor ihrer Abreise nicht gesehen, weil ich nie irgend jemanden bei Hofe belästigen will; wer mich rufen läßt, dem bin ich zu Befehl; für das Antichambriren fehlt mir die Zeit, und für die dédains der Höflinge die Geduld. Uebrigens bin ich sehr für diese Königin eingenommen, und wenn sich's handelte zu ihr, oder mit ihr nach Spanien zu gehen, ich wäre bereit.

---

*) Nie wurde eine schönere Hoffnung grausamer zerstört, als diese des Verfassers!

**) Karolina von Neapel.

— L'archiduc (Jean) est extrêmement affligé du départ de la Reine, qu'il regarde avec raison comme la perle de la famille pour son esprit et sa grande ame. Elle aussi m'a parlé de lui, à la rédoute, tout haut, avec les plus grands éloges.

---

Hast du Gibbon's von ihm selbst beschriebenes Leben nie gelesen? Ich vor einigen Monaten mit vielem Vergnügen, er lebte mit einem Freund, das war mir ein großer Punkt; auch sonst waren Aehnlichkeiten auffallend. Die Lebensart selbst war äußerst lieblich: in der schönsten Position an dem lemanischen See, im Schoße der herrlichsten Cultur, im Angesicht der ewigen Alpen, sorgenfrei, ganz dem großen Werke, das er schrieb. Im Ganzen finde ich, daß die größesten und weisesten Männer so ein Leben dem glänzendsten vorgezogen haben. Ich lese sehr gern Lebensbeschreibungen: man lernt diesem das und einem anderes ab, vergleicht und vervollkommnet sich. Wie haben mich Fontenelle's Elogen, wie viel mehr Plutarch entzückt!

---

Gestern kam ich wieder auf einen Lieblingsschriftsteller meiner Jugend, welcher mich äußerst anzog, weil er so viel zu denken giebt, Montesquieu, der ein so guter Mann als großer Geist war; ich habe mit Freunden von ihm gelebt; als Jüngling suchte ich immer die Alten. — Nun wozu rede ich von Montesquieu? um die einen Vorschlag zu thun. Der Präsident ging als ein sehr gelehrter Mann den Weg der Erfahrung; die neuern, nichts weniger als unterrichteten

Philosophen gingen den ihrer grundlosen Speculation, woraus die Revolution entstanden ist. Unstreitig hat dieses fürchterliche Experiment, dessen Unkosten die Menschheit bezahlt, viele alte Sätze auf Probe gestellt, vieles ist verworfen und wieder hervorgesucht, vieles ausposaunt und alsdann unthunlich erfunden, vieles freilich auch genauer als vorhin bestimmt worden. Also hätte ich Lust (wenn du einmal hier bist), den ganzen Esprit des lois bedächtlich mit dir zu lesen, und seine Sätze mit diesen neuen Erfahrungen zu vergleichen. Meistens werden wir sie bestätiget, aber doch hin und wieder modificirt finden. Es wird uns aber angenehm seyn, die großen Gegenstände alle wieder einmal die Musterung passiren zu lassen, und die Grazie der Einkleidung wird uns oft angenehm überraschen. Vieles werden wir besser, als seine Zeitgenossen verstehen. Hinwiederum solltest auf einem andern Wege du mich begleiten. Siehe, ich habe die Hauptwerke über die Kriegskunst genau gelesen; darum hat man auch meine Schlachtenbeschreibungen, meine Definition der schiefen Ordnung und viele hingeworfene Reflexionen immer besonders gut gefunden; aber der Krieg, den du mitgemacht hast, hat auch auf viele neue Beobachtungen geführt; zum Theil sind sie schon stark und laut in öffentlichen Schriften gesagt. Ich möchte aber mit dir z. B. die Rêveries des Marschalls von Sachsen, Verschiedenes von Friedrich und den Lloyd lesen, um zu hören, was von ihren Lectionen du bestätigt oder unprobhaltig erfunden hast: damit ich bei fernern Anlässen mich in meinem Urtheil darnach bestimme. — Das ist ja die Weisheit, welche wir suchen, von allen göttlichen und menschlichen Dingen, von Staat und Krieg, von Moral

und Lebensglück, uns die richtigsten Begriffe zu erwerben; benützen werden wir sie nach Umständen; aber an sich schon ist Licht vergnüglicher, als Finsterniß; und wie können wir würdiger die Stunden füllen, als indem wir uns geschickt machen, zu jeder Zeit in allem als die zu erscheinen, die wir seyn sollen!

---

Heute*) ließ man mir den Tod des Kurfürsten von Mainz sagen, der mich sehr rührt; er hatte viel Gutes und Edles und für mich viele Liebe; mehr, er hatte den hohen Sinn eines großen Fürsten, wie viele zum Thron Geborne ihn nicht haben. Requiescat in pace Domini! —

Lieblich ist mir die Erinnerung seines Scherzes, wie er etlichemal nach den Geschäften, wenn ich das Portefeuille wieder gefüllt, mir mit all dem Ernst, welcher seine Fürstenmiene selten verließ, auf einer Ecke des Tisches ein wie vergessen liegendes Papier zeigte. „Aber, mein lieber M., vergessen Sie doch das nicht!" und da lagen 40, 50 Luisd'ors darunter; weil er ausgekundschaftet hatte, daß mein Beutel wieder leer war. Allein folgendes rührte mich mehr. Anfangs Mai 1790, unter meinen größten Arbeiten während des Interregnums, bekam ich von meinem Bruder die Nachricht, es scheine unsere Mutter sich ihrem Abschiede zu nähern, ihre physische Kraft sey gebrochen, ihre Gestalt verfalle. Diese Mutter war 66 Jahre alt, schwach von Körper, stark, unerschrocken, allzeit ruhig, munter von

---

*) 50 Jul. 1802.

Geist, und hatte etwas ungemein Herzliches. Ich wurde äußerst erschüttert, und es ging mir sehr zu Herzen. Dieses bemerkte mein Kammerdiener, beobachtete die Post, und brachte den zunächst mit schwarzem Siegel ankommenden Brief der Frau von Coudenhove Hatzfeld, des Kurfürsten und auch meiner Freundin. Alles schwieg: mich riß der Schwall der Arbeiten hin. Endlich kündigte der Kurfürst mir an, daß er auf acht Tage abreise, und fand Ursachen, mich, was er sonst nie that, zurückzulassen; ungemein freundlich und herzlich war sein Abschied. Ich war nun allein in meinem Pavillon in der kurfürstl. Favorite. Bald kam der Kammerdiener mit allerhand Fragen über den Zustand der Mutter, so daß ich zuletzt das Geschehene errieth; da gab er mir den Brief. Nun hatte der Fürst schon dafür gesorgt, daß ohne Noth mich in diesen Tagen niemand belästige. Ich hatte Zeit mich auszuweinen. Durch einen dritten sandte er mir freundlichen Trost, mich verweisend auf ein schönes Capitel in S. Augustins Confessionen, von welchem er wußte, daß ich es sehr liebte. Ein andermal war ich sehr gefährlich krank, so daß niemand mein Aufkommen glaubte. Unter den Mainzischen Gelehrten hatte ich einen würdigen Exjesuiten Jung oft gesehen, oft mit ihm von der katholischen Religion mit zärtlicher Ehrfurcht gesprochen. Dieser, als das Gerücht meiner Todesgefahr kam, ging zu dem Generalvicarius: „er vermuthe, daß ich wohl „hätte mögen katholisch werden! ob er mich nicht be„suchen dürfe?" Anfrage bei dem Kurfürsten. Dieser schrieb zurück: „Ja; doch mit dem ausdrück„lichen Befehl, mit Müller nicht ein einziges „Wort über die Religion zu sprechen, wenn er „nicht selber anfängt." Der Geistliche kam eini-

gemal, ich wußte von nichts, wir sprachen von hundert Dingen, von jenem kein Wort; lange nach meiner Herstellung erst kam ich zur Kenntniß dieser Geschichte. So war der ehrwürdige Friedrich Karl, der großen Theresia, der er alles dankte, zärtlicher Verehrer, und nur unter Joseph durch dessen Beleidigungen von Oesterreich abgewandt.

---

Ueber die gestern kritisirte Störrigkeit unsers Freundes N. muß ich sagen, daß im Grunde sie mir doch weit lieber ist, als die fade Eintönigkeit allumfassender Philanthropie. Was ist Liebe und Achtung eines Mannes, dem zu Haß und Verachtung die Kraft fehlt?

---

Jean Jacques Rousseau war nie mein Mann; seine Gesichtspunkte sind meist unrichtig, und Eitelkeit, Krankheit oder furchtsame Schwäche hatten ihn endlich an die Menschheit fast ungläubig gemacht. Aber die ursprüngliche Kraft seiner Seele, das Wetterleuchten des heiligen Feuers, das er im Herzen trug, verehre ich dennoch. Einer seiner Vertrauten, der einige, der ihm blieb*), theilte mir einst viele Briefe von ihm mit. Hier die Maximen von Jean Jacques über Freundschaft: (was ich nicht mit „" bezeichne, ist Raisonnement seines Freundes).

Comment voulez-vous que l'homme qui a le plus cru à l'amitié, ait oublié de s'en expliquer avec moi? Si à la fin de sa vie il a cru qu'elle étoit une chimère, c'étoit le désespoir de Brutus après la bataille de Philippi. Mais je suis

---

*) Der Graf d'Antraigues.

la preuve que son cœur démentoit ses principes, n'ayant jamais cessé d'être son ami jusqu'à sa mort.

Il disoit, que „les ames humaines veulent „être accouplées pour valoir tout leur prix, et „la force unie des amis, comme celle des la„mes d'un aimant artificiel, est incomparable„ment plus grande que la somme de leurs for„ces particulières.“ — Que vous semble-t-il de cette maxime? Est elle d'un homme qui ignorat le pouvoir de l'amitié, et la puissance qui en est le résultat? C'est elle qui fait trembler les sots; leur instinct animal les porte à deviner ce qu'ils ont à redouter de l'amitié, alors même qu'ils sont incapables de la connoître.

„Il est des amitiés circonspectes, qui crai„gnant de se compromettre, refusent des con„seils dans les occasions difficiles, et dont la „reserve augmente avec le péril des amis. „Mon amitié ne connoît point ces timides pré„cautions.“

„Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne„t-elle pas aux raisonnemens d'un sage!“

Celui qui a écrit cela avoit le cœur encore plus sensible qu'il n'eut la tête forte. Dans les grandes affaires ce sont les sentimens auxquels on cède, et non aux raisonnemens. Tout homme qui prétend n'être ému que par la raison, est un sot qui n'a ni cœur ni raison.

Le 16 Août 1777 m'écrivit:

„Je ne crois pas aux amitiés faciles, nées „dans un état de bonheur réciproque, ou tout „est fait, ou il ne reste qu'à jouir. Non; ami„tié a besoin pour s'élever, d'être cultivée par „le malheur; comme ces chênes qui ont tra-

„versé les siècles, n'ont acquis toute leur vi„gueur, qu'en soutenant et en bravant les „orages.“

---

Strabo ist der Fürst der Erdbeschreiber. Nicht ein Wort ist ohne die genaueste Wahrheit. Ich habe Reisende gesehen, die in einer Sturmnacht mit einem unerfahrnen Steuermann glücklich zu Athen angekommen sind, weil sie ganz dem Strabo folgten. — Ich kann dir nicht beschreiben meine Idolatrie für solche Männer. So für den ältern Plinius. Die hochbelobte Buchdruckerei ist nicht ohne Nachtheile: vor Alters, wo alles weit schwerer in die Welt zu bringen war, machte man jede Zeile gedankenschwer, und mancher große Mann schrieb mit Anstrengung der besten Kräfte in den schönsten Stunden seines Lebens — Ein (unsterbliches) Werk: so wie Thucydides, der es nicht einmal vollendete. Das ist das Wahre, was so aus der Seele fließt. —

Dieser große Meister Thucydides ist mir weit mehr als Tacitus; aber er ist unbekannter, man hat es also nicht bemerkt; an Tiefsinn, Hoheit, Majestät, der erste Geschichtschreiber. Sein Lieblingsautor war Homer, und er wurde Lieblingsautor des Demosthenes (und Kaiser Karls des Fünften). Darauf bin ich stolz, daß dieser Mann mich so unterjochte. Da ist nicht Ein müßiges Wort, nicht ein parteiisches, obwohl er das Opfer einer Partei war. Ueber 28 Jahre schrieb er an seinem Buch. Lang zeigte man den hohen breitschattichten Platanus, sein Lieblingsplätzchen, wo er zu schreiben pflegt. Ich kann dich fast nicht lossprechen, griechisch mit mir zu lesen. Welche Quelle mannichfaltiger Freuden! Da ist der wahre

Prototype des guten Geschmackes. Sie sind weit über die Römer; Horaz sagt es selbst. Wenn du nur die Buchstaben kennst, und von Conjugationen und Declinationen, von dem Sprachbau, das Hauptsächliche weißt, dann lesen wir sogleich, wenig im Anfang und mit Mühe, in drei Monaten hast du's für dein Lebenlang. General Schlieffen war, als er's lernte, auch über 30, und versteht es so gut als ich. Der unlängst verstorbene österreichische Staatsminister Baron Kressel lernte erst in seinem 40sten Jahr griechisch, und benützte es hierauf bis an seinen Tod mit größtem Vergnügen. Verliebt, sag' ich, würdest du in die griechischen Classiker. Und jetzt fängt Griechenland neu an. In einigen Decennien ist es wieder frei und civilisirt. Wir gehen vielleicht noch es zu besehen. Was denkst du, wenn wir lustwandeln durchs thessalische Tempe, bewundernd hinaufgehn vom Piräus durch die Ruinen in der Pallas unzerstörbaren Tempel auf der Burg, oder fahren von Insel zu Insel durch die altberühmten ägäischen Gewässer; mit welchem Auge werden wir zurückblicken auf die Jahre, da uns das Leben öde war. — — —

---

— Ich habe mich wieder in die Arbeit geworfen. Das sind die untilgbaren Urzüge meines Wesens: Arbeit und Liebe. Unsterblich zu seyn, darnach brannte ich von Jugend auf. Nur zwei Wege waren, schreibwürdige Thaten oder thatenerregende Schriften. Zu jenen gehört eine Lage, deren Bestimmung nicht von uns abhängt; also mußte ich mich auf letzteres werfen. Gern that ich's; in Erwägung, wie Eine Stelle unserer vor 2—3000 Jahren verblichenen Freunde auf uns Menschen des

neunzehnten Jahrhunderts wirkt: was ist dagegen die Wirkung des größten Staatsministers — längst durch den Wirbel der allzerstörenden Zeiten bis zur Unkenntlichkeit vermischt! Also war mir nie recht, Einen Tag vergebens gelebt zu haben: sie müssen der Freundschaft heilig seyn, oder in meinem Plan mich vorwärts fördern. Diese, nicht erlernte, angeborne Stimmung (mein guter Großvater mag den zarten Keim zuerst entwickelt haben) machte mich gegen alle andern Dinge (als die nur Mittel, nie Zweck mir sind) gleichgültig, und gab mir in der ersten Kindheit einen Ernst, welchen nur die Liebe mildern mochte; die Kinderspiele waren mir so wenig, als jetzt Whist und Lhombre; über einem innigen Freund vergaß ich auch damals die Bücher gern, aber nicht auf lange, denn wenn er an diesen meinen Sachen kein Interesse nahm, wurde das Band doch etwas lockerer. —

---

Ich komme eben von einer kleinen Expedition in meinem Bücherzimmer; mit Götterlust im Tacitus, Virgil und Sueton einige Blätter gelesen, weil ich dich neben mir dachte, und das Zusammenfühlen der Seelen bei begeisternden Objecten. Ich habe gewisse Lieblingscharaktere in der Historie, über die ich eigene Gedanken habe; wie wird mich freuen, sie zu produciren, dich darüber zu hören! So habe ich, wie der große Haller, für Augusts Weisheit ungemeine Verehrung; so gehe ich dem Dictator Cäsar nach in alle Schlupfwinkel, wo er von seiner großen Seele etwas sehen läßt; und aller Fürsten Muster ist mir Trajan. Ueber alle drei las ich heut, mir denkend, ob sie dir auch so gefallen werden?

---

Was werden wir diesen Winter alles durchspüren *)! Ich bitte dich, geh' nicht in die Assembleen: sie sind so langweilig wie allenthalben; interessante Menschen finden wir sonst genug, und was brauchen wir viel? Die Künste, die Vorwelt, die Liebe, die großen Schriftsteller, werden uns nicht viele Zeit lassen. Es wird ein horazischer Epikuräismus seyn. Aber andächtig gehen wir auch in die Hallen St. Peters, wo wahrlich alles hohe Gedanken gibt. Glückliche, aber auch herrliche Menschen wollen wir trachten zu seyn. Ich würde kindisch vor Freude, wenn ich mir alles dächte, was wir zu Rom Großes und Hohes und Liebes und Schönes mit einander genießen werden. Weißt du, was wir mit so viel Nutzen als Vergnügen thun könnten? Die römischen Autoren von der ältesten Zeit in der Ordnung, wie sie nach einander gelebt haben, mit einander lesen; dann herumfahren, die Orte und Monumente zu sehen; kleine Landreisen machen wir im Latium überall, nach Alba, Antium, Terracina; zu den Volsken; bis in die campanischen Gefilde und an des fruchtbaren Samniums Hügel. Du wirst denken, sollte dein Freund wohl nicht ein rechter Pedant seyn? Gar nicht, m. Fr., nichts weniger als bekümmert um erudite Kleinigkeiten, aber gern sehe ich, das ist wahr, die merkwürdigen Lande und Leute, weil man vieles besser verstehen lernt, und also in dem Urtheil über gewisse Erfahrungen berichtigt wird. Und was ist die Weisheit, wenn nicht gesunder Begriff von Staat und Krieg und Sitten? (Man hat eine unglaubliche Menge Miß-

*) Es war die Rede von einer gemeinschaftlichen Reise nach Italien. H.

begriffe über das alles; eben darum geht alles zu Grunde); was bleibt den armen Sterblichen:

than just to look about us, and to die *).

Und wo wir hingehen — tanta nobilitas omnium locorum, tanta rerum claritas; tota illa vitalis ac perennis cœli temperies, tam aprici colles, tam innoxii saltus, tam opaca nemora .... Aber ich will dir den Plinius nicht abschreiben. Jedermann, der solche Sachen sucht und liebt, ist nicht nur da am rechten Ort, sondern beliebt, verehrt, begünstiget in allem; seit, nach der Weltherrschaft, auch die der Schlüssel des Himmelreichs in Abnahme gerathen ist, fühlen die Römer wohl, daß nur dieser Glanz noch einen Schimmer von Ruhm und Größe ihnen erhält.

— Die Schweiz fliegen wir durch, sprechen mit keinem Menschen über politische Fragen. Dann folgt die schauervolle Pracht des Montblanc, an dessen Fuß wir vorbeifahren.

Et jam praeteritos ultra memenisse labores
Conspectae propius demsere paventibus Alpes;
Cuncta gelu canaque aeternum grandine tecta
Atque aevi glaciem cohibent. Caligat in altis
Obtutus saxis, abeuntque in nubila montes.

Da wirst du die Augen aufreißen und aller Bücher vergessen über die Majestät der Natur. Das Eis der aufgehäuften 7000 Winter wird unsere Herzen nicht kälten; sein Anblick führt auf hohe Betrachtung der Theorie und Bildung des Erdballs. Herab wieder; siehe dort Brunette die Felsenburg; dort Augustus Cäsars Tropäum der besiegten Alpen. So abwechselnd fort, und oft werde ich die

*) „denn sich eben umzusehen — und zu sterben."

Bücher hervorlangen, wo über die Gegend etwas nachzulesen ist. Plötzlich fallen die einem aus der Hand! plötzlich wo die Schlünde sich öffnen, eine gränzenlose Aussicht über Italiens Garten; freundlich ladet sie, die alte Mutter der Großthaten, die Freunde, die römischen Männer, in ihren classischen Schoß; und wir, faventibus cum bonis Diis, mit guten Wünschen für unsere transalpinischen Lieben, lassen uns von den Höhen bei Suze nicht ungern herab in die fruchtreichen Gefilde.

---

Auf Chateaubriands Werk (Génie du Christianisme) fiel am heutigen Sonntag meine Wahl. Ich weile mit meinen Gedanken gern bei dem Vater der Liebe: nicht nur ihn zu demonstriren (überflüssig!), sondern aufzuwallen in Dank, um alle seine Güte und zuversichtlich ewigen Genuß alles Guten von ihm zu erwarten. Niemand faßt ihn so, wie ein liebendes Herz. Von ihm haben wenige gut, die meisten nach der Kleinheit ihrer Seele oder vergänglicher Politik geschrieben; über Gott gefallen mir wenige Schriftsteller, weniger mündliche Vorträge. Würdest du gerne sehen, daß ich täglich in eine Gesellschaft ginge, wo Leute ohne Gefühl für meines Freundes Güte und Größe ihn mir wie einen launigen zornmüthigen Tyrannen schilderten! Darum gehe ich in die Kirche so selten, pour ne pas entendre dire du mal de Dieu. Die von jeher in mein Wesen verwobene Religiosität nahm einen höhern Schwung durch die Kenntniß der unzähligen Stämme des Menschengeschlechts, die wechselnden Begriffe eines jeden Zeitalters, und mein eigenes Selbstgefühl; denn was ich in meiner Seele Gutes fühlte, wie konnte ich es mir anders, als unendlich so gut in dem

denken,

denken, der mir es gab? So erkannte ich, was er ist, und was für menschlichen Ordnungen in guter oder unreiner Absicht, mit Weisheit oder Unverstand, von Zeit zu Zeit, da oder dort, die Sanction seines Namens aufgedrückt worden ist. Jenes erste weiß mein Herz: denn das ist unser Glück, der Muth, von der unendlichen Güte nichts zu besorgen, aber unermeßlich viel zu erwarten; und das ist unsere Moral, sie zum Beispiel zu nehmen; und das ist unsers Wohlthuns Frucht, die Liebe in Freiheit und Ruhe; von diesen, den Formen, weiß ich, was ich zu denken habe, aber weit entfernt, sie zu kritisiren, lasse ich die erhabnen, rührenden mir fröhlich gefallen, und lege in den übrigen auch gern hohen Sinn herein. Darum habe ich auf die Klugheit und Menschenkenntniß der Jesuiten und auf die römische Hierarchie allezeit besonders viel gehalten. Sie wußten, was sie wollten, und daß die Menge Führer braucht. Hohe Feierstunden werden wir haben, m. Fr., unter uns bei großen Gedanken oder Begebenheiten; und unter vielen Tausenden, wenn wir erfüllt mit einer wahren Vorstellung des eigentlichen Sinnes geheiligter Geschichten und Männer im alten Lateran oder in St. Peters wundervollem Bau ihre Gedächtniß mitfeiern. Thun wir, was wir sollen; desto freudiger genießen wir, was wir wollen. —

Obiges französische Buch über die Religion hat die gewöhnlichen Fehler der Uebertreibung (welche auch zur Parteilichkeit in Beurtheilung der andern führt). Von dieser habe ich in meinen ersten Jahren viel erlitten, weil ich's redlich meinte, und dann verzweifelte, als ich die überspannten Forderungen unausführbar fand. Das bringt bei finsteren Charakteren Melancholie hervor; mich, der ich lustiger Natur bin, machte es jeter le

bonnet par-dessus le moulin; zehn Jahre (von 1772—82) mochte ich gar nichts mehr von den Sachen hören; kam nach diesem, durch mancherlei niedergedrückt, endlich zurück, aber in die vorigen Leiden, in das halbe Leben zwischen der Natur und dem System; später wurden meine Begriffe heiter und ich ruhig. Seither kann ich die Uebertreibungen weniger als je ausstehen. So hatte ich einst einen wahren Unwillen, als ich ehrliche, aber sehr bornirte Kirchenväter die großen Männer der alten Zeit, die es so edel meinten, zu Höllenbraten machen sah, weil sie nicht geglaubt, wovon ihnen kein Mensch gesagt hatte. Ich habe mir oft vorgenommen, für die Religion kein Buch mehr zu lesen; mein Herz macht mich gläubig, aber die Vertheidiger stören allen meinen Glauben. Wenn Chateaubriand in der Folge nicht besser wird, so werfe ich ihn weg.

---

Plautus ist einer der allervriginellsten römischen Schriftsteller, mehr kräftig als elegant. Luther, als er Mönch werden mußte, und nur Ein Buch zu seinem Vergnügen haben durfte, wählte Plautus; und Luther war ein Mann von großem Verstand. Des Aristophanes zügellosen Witz (der mich freilich weit mehr belustiget) hat er nicht, aber ich bin ihm doch mehr als Ein Lachen schuldig.

---

Eben war der gelehrte Sailer, Professor zu Landshut, und sehr guter Schriftsteller bei mir. Er ist wirklich ein sehr denkender Kopf mit rechtschaffenem Herzen. Wir sprachen von der unseligen Verstimmung der jungen Welt, welche nun einmal alles Alte und Positive nicht mehr mag, und nichts an die Stelle zu setzen weiß, als den

unermeßlichen Dünkel willkürlicher Theorien. Der fast allenthalben ausgegossene Schwindelgeist, die durchgängige Schwäche, die überall drohenden Staatsbankerutte, die Erschütterung aller Vorstellungen, worauf das Gebäu der menschlichen Gesellschaft ruhete und Bonaparte's unsicherer Thron! über den Schlund eines noch nicht erloschenen Vulcans; hier Fieber, die höchste Spannung, hier Abzehrung vor Alter und ein unsinniges Bestreben, die Geistesthätigkeit, welche man erwecken und leiten sollte, niederzuschlagen: was anders, als die schmerzhafte Ausgeburt einer ganz andern Gestaltung der Dinge wird durch das alles verkündiget! Ich hoffe, unsere bessern Studien und der Charakter unsers Geistes soll uns vor der Ansteckung vom herrschenden Wahnsinn bewahren: wir werden uns und die Unsrigen hoffentlich retten; aber über der Asche, welche verborgenen Brand unsicher bedeckt, ein prunkhaftes Gebäude politischer Größe uns zu erbauen, dazu sind wir zu vernünftig. —

---

Ungern lasse ich ein angefangenes Buch unvollendet; man muß die Beharrlichkeit üben. Also war ich gestern den ganzen Abend mit Chateaubriand, nicht ohne Interesse; doch stieß mein Gefühl oft an eine rauhe Ecke. Ich kann nicht leiden, daß man, was wir glauben oder haben, ohne Herabsetzung alles andern, nicht glaubt, rühmen zu können. Ich bin der toleranteste der Menschen, als der ich weiß, daß im Garten Gottes der schönen Blumen viele mannichfaltige zugleich seyn müssen. Das ist der umfassende Geist, welcher das Gute überall herauszufinden weiß. Zum zweiten sehe ich, daß die Alten mich für unsere Mönchstugenden ganz verwöhnt haben. Jene erlauben, mit

Maße, alles; diese versetzen in immerwährenden Kampf mit unserer Natur. Dergleichen Kampf hatten auch jene, aber gegen die Faulheit und Unmäßigkeit und Sittenrohheit. Sie waren immer an ihrer Stelle, in der Welt, in ihrem Staat; und uns hat man immer schon hier wie im Himmel wollen leben machen, von dem wir keine Idee haben. Ich halte mit jenen dafür, daß Gott will, wir sollen unser Leben lang Menschen seyn, was er uns gibt, genießen, und besonders den höchsten Genuß uns sichern, welcher darin besteht, andern zu seyn, was Er uns, nämlich wohlthätig, hülfreich; bist du auch dieser Religion?

---

Ich nahm gestern Boccacio hervor, den vortrefflichen Maler fröhlicher Sitten, und sehr belustigte mich seine unvergleichliche Art. — In des hohen Dante schwerem Gedicht fühlt man den großen Sinn, gleich eines der Alten; nicht in sanftwärmendem Sonnenschein führt er durch anmuthige Landschaften, Blitz und Donner erhellen und durchhallen die schauervollen Geheimnisse des schrecklichen Reichs unseliger Schatten, auf das dieses mächtige Genie unglücklicher Weise verfiel. Hätte er menschlicher dichten mögen! Aber er war ein ernster, tiefer, in sich verschlossener Geist, Feind seiner ungerechten Mitbürger, seinem Zeitalter zürnend, und, wie Haller, so streng von Stimmung, daß er auch den Unendlichen als Rächer und unerbittlichen Richter, und trostlose ewige Nacht besser malen mochte, als die holde Vergebung des Vaters der Erbarmungen. Sechs Gesänge, oder sieben las ich; es hielt mich sein gewaltiger Geist, vielleicht nehme ich diesen Abend ihn wieder; den Sinn des Hohen und Großen hat die Liebe mir nie ge-

nommen, weil sie selbst mir tiefer Ernst ist, und auch die Sympathie meinerseits am ehesten mit den großen und mannhaften Seelen sich zeigt. Ich kann das Freundliche, Liebliche, Artige, Leichte, und all seine süße Grazie innig fühlen und lieben, aber wo ich beharrlich seyn soll, gehört jener andere Seelenstoff, auf den sich freilich das alles auch brodiren läßt, auf den Grund.

---

Voltaire war fähig, einem gut erzählenden Unglücklichen alles zu ersetzen; derselbe, wenn Sirven ihm langweilig erzählte, wie er in effigie gehangen worden, sagte naiv: C'est bien dommage que vous ne l'aiez été en effet; cela rendroit le tableau plus touchant. Denn er dachte nur an Witz und Bücherschreiberei.

---

Es ergriff mich eine Bewegung, als ich den 20 October heute schrieb. Das war vor 62 Jahren der erste Tag der Herrschaft der großen Theresia; denn an diesem Tag erlosch der Mannsstamm von Habsburg. Dieses vergegenwärtigte mir jene Zeit, und ich verglich sie der unsrigen. Auch dazumal kam der Feind nach Linz, und, mehr als jetzt, Prag war verloren und Olmütz bedroht. Aber die Menschen beiderseits anders: Friedrich größer, aber so mächtig bei weitem nicht, wie der jetzige Zwingherr Europens: Geld und Soldaten fehlten, aber die große Frau wußte alles herbeizubringen; für sie alle Herzen, die theilnehmende Verehrung der ganzen Welt; der Thron mit Majestät umgeben, diese durch Güte mit Würde zugleich gemildert und erhöhet; also der Anfang der größten Regierung, wo nach Länderverlust und

mancher verlornen Schlacht Oesterreich durch der Herrscherin Weisheit blühender und mächtiger als je unter den alten Habsburgern ward. Und wo ist von dieser Weisheit ein Buch, zur Lehre der Enkel! Die große Frau hat keinen Tacitus noch Plinius. Wir wollen bei aller Gelegenheit in unsern Büchern den Glanz dieses vorleuchtenden Gestirns durch die Nebel hervorbrechen lassen, womit kleinliche Eifersucht und nachmalige Schwäche denselben umzogen haben. —

---

— Ich weiß mir keine andere Zerstreuung als in Betrachtung solcher Gegenstände, welche die Seele ganz füllen. So excerpirte ich heut allerlei große Resultate der neuen Entdeckungen über die Natur der Erde und über die Größe des Weltalls. So unermeßlich sie ist, so wenig erniedrigend scheint sie mir für den Menschen von Erde und Staub. Der, den ein Hauch zerstören kann, und doch die neunzehn Millionen Meilen von seiner Wohnung zur Sonne, und die 206,264mal so vielen von der Sonne zum nächsten Fixstern, und die unerforschlich scheinenden Tiefen des Alls gemessen hat, und wie es ward und was es ist, doch sich wahrscheinlich zu denken vermag, so viel von der ältesten Welt weiß, und in die künftige zu blicken wagt, in diesem Geschöpf ist ein göttlicher Geist. Nichts ist er, wenn auf sich beschränkt; verdoppelt durch Verbrüderung, in Gemeinschaft mit sympathetischen Geistern aller Zeiten, und erweitert durch die Umfassung der größten Gedanken — ist er nicht mehr, als die Erdscholle, um deren Benutzung man Kriege führt. Ist er nicht congenialisch mit dem, der alles erhält? Alles liegt in diesem Gefühl. Mir sagt's, daß, so gewiß ich bin,

so gewiß ich immer seyn werde..... Genug; das ist die Religion,

Die ihre Größe nicht beschaut, nur wonnevoll,
Anbetend nur, an Gott sich sonnend fühlt,
Nur ahnen darf, und dann die Blicke schließt! *)

---

Auf das allerniedlichste beschloß ich den Tag mit Fabeln, welche Herder mit der zartesten Empfindung auf den Fonds der griechischen Mythologie gestickt hat. Gott, wie groß der Garten, seit Mose und Homer in aller Welt gepflanzt, woraus ich Früchte und Blumen und Blümchen pflücke nach Herzens Lust!..... Herder ist unter allen deutschen Schriftstellern einer, der vornehmlich sympathisirt mit mir, der mir tausend Vergnügen gemacht hat, mich liebt, und es bezeugt hat, öffentlich; seine Frau ist ein Muster weiblicher Tugend. Wann werde ich ihn wieder sehen, den geistvollen Greis!.....

## 198.

### An Herrn Joh. von Batsányi in Wien.

8 Jänner 1805.

Voici, mon cher B., la lettre que vous voulez bien avoir la bonté de faire parvenir à Mr. le Comte *de Festetics*. Je ne sais pas s'il est conseiller intime; car je ne trouve pas son nom dans le nombre des élus qui sont consignés dans l'almanac de la cour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans le cœur je le nomme excellence, et

---

*) Aus Lavaters Gedicht, das menschliche Herz

par-dessus cent autres excellences qui ne le sont que sur les adresses des lettres; et que d'ailleurs il a trop de bon sens pour penser que je l'aie voulu lui manquer de respect, au moment où je lui en donne des preuves. Faites moi donc le plaisir de soigner l'incluse; il s'agit d'un homme très-utile et honnête qu'il faut mettre à sa place *); vous savez que j'aime à faire cela; si dans le monde chacun étoit à sa place, quel bonheur! — Mais aussi *quels changemens!* Bon soir.

## 199.

### An Herrn Pater Niclaus Feyrabend im Gotteshaus Engelberg.

Wien, 14 März 1803.

Ihnen, ehrwürdiger und wertheſter Herr, bin ich Dank ſchuldig für den großen Werth, welchen Ihr Herz dem Wenigen beilegt, was ich für Ihren achtungswerthen Bruder **) thun kann. Sein Fleiß, die liebenswürdige Unſchuld ſeines Herzens, ſein ächt vaterländiſcher Biederſinn, und ſeine Fortſchritte machen ihn mir immer intereſſanter, und ich zweifle nicht einen Augenblick, daß er alle Hoffnungen wohl erfüllen, und was an ihm geſchieht, dem Vaterland reichlich erſetzen wird. Er hat eine tugendvolle reine Seele, und recht gute Einſichten.

*) In eine von dem Herrn Grafen von Feſtetics auf ſeiner Herrſchaft in Hungarn errichtete wiſſenſchaftliche und landwirthſchaftliche Lehranſtalt.

**) Arzt im Kloſter Engelberg, der zu Wien ſtudirt hatte.

Aber auch Sie sind mir nicht nur durch Ihren herzlichen Brief an mich, sondern auch durch andere, die Ihr Bruder mir gezeigt hat, so respectabel als lieb geworden, und haben den anmuthigen Eindruck erneuert, welcher mir von Ihrem stillen Engelberg seit 26 Jahren geblieben ist. Immer liebte ich, wie Sie aus meiner Geschichte sehen können, diese wohlthätige Communität, ohne welche das Thal nicht halb das, was es ist, wäre, und ihre damalige Blüthe unter dem billig unvergeßlichen Leodigari nebst dem guten brüderlichen Ton im Kloster hatte mich noch mehr eingenommen. So entfernt ich bin, abläugnen zu wollen, daß nicht manches in den klösterlichen Einrichtungen durch der Zeiten langen Lauf unzweckmäßig werden mochte, so redlich wünsche ich die Erhaltung und Emporkunft solcher Institute, wie Ihre Engelbergische Haushaltung, wo ein guter Geist einmal herrscht, und wo nichts Anderes den Verlust ersetzen könnte. Ich hoffe auch, die frommen Unterwaldner werden das mit ihrem Gemeinwesen zugleich aufgewachsene Stift nicht fallen lassen; glücklicher Weise ist es auch nicht so reich, starke Versuchungen zu veranlassen. Aber das hoffe ich eben so zuversichtlich, daß das Kloster fortfahren wird, Vater seines guten Volkes zu seyn, und daß alle überhaupt, welche dem gegenwärtigen Sturm entkommen, durch verdienstvolle Anstalten, jegliches nach seiner Art, auch unserer und folgenden Zeiten beweisen werden, zu wie Vielem sie gut sind. Wenn die Mehrheit der Religiosen Ihren Geist hat, lieber ehrwürdiger Herr, so wird das gewiß erfüllt. Ich sehe mit Vergnügen, wie Sie sich bestreben, auch in der literarischen Welt und in den Revolutionen derselben kein Fremdling zu seyn: und weiß, daß Ihr gerader Schweizersinn Sie und

Ihre Freunde leicht wird unterscheiden machen, was vom Neuen brauchbar, oder worin das Alte besser ist. — Ich wünsche Ihnen und Ihren Freunden herzlichst gutes Wohlergehen, empfehle Sie der Vorsehung, welche in 700 Jahren Ihr Engelberg manchmal sinken, doch nie untergehen ließ; mich aber, Ehrw. Herr, Ihrem Gebet und freundschaftlichen Andenken.

## 200.

### An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 11 Nov. 1803.

Mein werthester Herr und Freund!

Seit 32 Jahren sind Sie es, und außerdem ein gerechter Mann, heuchlerischer Bosheit Feind! Also hoffe ich, heute nicht vergebens Ihre Rechtliebe und Freundschaft zugleich zu reclamiren.

Lesen Sie die Anekdote auf der 643sten Seite im 161sten Stück des Freimüthigen. Jedermann sieht, daß ich gemeint bin. Von der Absicht, von dem Eindruck, den bitteren, verderblichen Folgen mag jeder urtheilen.

Es ist baare Lüge. Hier existirt eine Verordnung, nicht jedes Buch von gewisser Art jedem noch unbefestigten Jüngling zu lesen zu geben — das ist alles, und, wie ich glaube, eine wohl begreifliche Vorsorge. Aber weder geht sie auf durchreisende Gelehrte, noch begreift sie 4000 Bücher; Notesquien namentlich ist ganz erlaubt. Ich habe die Verordnung selbst nicht, konnte sie also jenem auch nicht vorzeigen.

Die ganze Anekdote ist eine, meiner Vermuthung nach, absichtlich verbreitete Verleumdung; ich kann nicht genug eilen, sie zu erklären für das, was sie

ist; ihr auf den Grund zu kommen, wäre mir sehr wichtig.

Indeß habe ich dem Herausgeber des Freimüthigen mit heutiger Post Beiliegendes zum Einrücken gesendet. Wird er es thun? Ich kenne ihn nicht. Im Fall des Unterbleibens bitte ich Sie auf das dringendste, für derselben Publicität auf andere Weise sorgen zu wollen. Wenn irgend eine Behörde, irgend ein Mann von Wirksamkeit hiefür requirirt werden müßte, so bitte ich Sie, jeden zu versichern, wie unvergeßlich mir jede Gerechtigkeitsübung, jeder Freundschaftsbeweis, in dieser höchstverdrießlichen Angelegenheit seyn wird.

Einheimische und auswärtige Gelehrte werden das Zeugniß der größten Zuvorkommenheit mir nicht versagen; aber eben so bekannt bin ich durch die Verehrung der Gesetze, und weit entfernt, auf sie oder die Autorität, von der sie emaniren, irgend einen, geschweige so ganz grundlosen, Spott zu werfen.

Ich bin heute zu unmuthsvoll, mehr zu sagen, als daß ich Ihr Freund und Diener wie allezeit bin.

## An den Herausgeber des Freimüthigen zu Berlin.

Den 12 November 1805.

### Zum Einrücken.

In dem 161sten Stück des Freimüthigen, auf der 643sten Seite, wird, mit sehr kenntlich machenden Umständen, von einem Bibliothekar erzählt, wie er eine Instruction seines Landesfürsten einem Durchreisenden mit spöttischen Bemerkungen, und auf eine grundfalsche Art mitgetheilt habe. Der Verleumder wird aufgefordert, sich zu nennen; oder der Herausgeber, anzuzeigen, von wem er den giftigen Dolch zum Meuchelmord an der

Ehre und Ruhe eines vollkommen unschuldigen Mannes bekommen habe.

Zusatz: Nach einem folgenden Brief an Herrn Nicolai hat er M's Wunsch erfüllt. Worüber ihm letzterer schrieb:

„Sie haben durch die Uebersendung der Blättchen aus dem Freimüthigen Nr. 187 mir einen dankwerthen Beweis alter Freundschaft gegeben. Meine Empfindlichkeit hatte guten Grund: ich hörte nach wenigen Tagen viel über die Sache commentiren (in dem Sinn, wo das Wort vom lateinischen commentum herkömmt): ich sollte die Verse (wovon kein Wort wahr ist, als daß, Gott weiß wer und wo, gewiß nicht in der Bibliothek zu Wien, sie gemacht hat) selbst haben abdrucken lassen; es wurde mysteriös, nach Art vorzubereitender Delationen, von dem bewußten Artikel gesprochen. Ich bin übrigens ganz Ihrer Meinung: die Auskunft ist schal, gezwungen — indeß die einige, welche zu erwarten war, und in so fern sage ich auch weiter nichts."

7 December 1803.

Der damalige Herausgeber des Freimüthigen wollte obige Aufforderung an den Verfasser jener Anekdote, als „sehr heftig geschrieben" nicht buchstäblich abdrucken lassen, erklärte nur, daß sie gar nicht von der Wienerbibliothek rede, sondern „vielleicht" von der Bibliothek in einer andern Residenz u. s. f., und wagt endlich zur Ehrenrettung seines Correspondenten die wirklich alberne Hypothese: „obgleich er den Verfasser jener Erzählung „nicht kenne, so glaube er doch mit Bestimmtheit „behaupten zu dürfen, er meine keine wirklich „existirende Residenz, keinen wirklich existirenden Bibliothekar, er habe überhaupt keinen wirklichen, sondern nur einen um der

„Nutzanwendung willen erdichteten Vor-
„fall erzählen wollen, dessen Möglichkeit hoffentlich
„im ganzen römischen Reich nicht statt findet.
„So habe er geglaubt die Erzählung ansehen zu
„müssen, als er sie drucken ließ!!" — Das sieht wirklich aus wie ein Stückchen aus der höhern Kritik! A. d. H.

## 201.

### A. Mr. N. à Vienne.

Berlin, 28 Févr. 1804.

Mon bon ami; j'apprends ton prochain retour à Florence et qu'il est éminemment probable que je ne te retrouverois plus, lors même que je reviendrois sur-le-champ. Je n'ai plus de connoissance dans la Toscane; je connois fort bien ceux qui l'ont habitée il y a quelques siècles, mais pas les sujets de S. M. Etrusque. Je te prie de me donner des nouvelles de la famille Grimaldi. J'aimai tant celui qui est mort à Paris. — Au reste je ne doute pas de l'inaltérabilité de nos sentimens; leur base est trop forte; elle est en nous indéstructible comme j'aime à croire que l'ame est. C'est l'amour commun du vrai, du bon et du beau. J'y demeurerai fidèle; il me semble que je commence à renaître en vivant avec des gens qui me parlent des sciences avec intérêt et amabilité. Il manque à cette ville le climat de celle où tu vas; d'ailleurs elle a bien des points de ressemblance avec Florence; je ne les dirai pas tous: mais la beauté des bâtimens et une sorte de fleur d'esprit repandue généralement, peuvent être cité comme des rapports incontestables.

Je te supplie, mon cher ami, de rester fidèle à nos études communes et de garder également de nouveaux philosophes, qui nous ramènent la scholastique, et de cette classe de gens qui a ses bonnes raisons pour vouloir nous remettre dans la barbarie. Tiens-toi aux anciens, toujours modérés, toujours pleins de préceptes possibles à pratiquer; ceux qui en médisent, sont à plaindre, ils ne les entendent pas. Puis, en général, lis histoire: même Villani, Malespina; ils te rameneront toujours la vieille Toscane pleine d'énergie et d'inconséquence, ce peuple aussi incapable d'obéir que d'être libre, cette anarchie ochlocratique qui fraya le chemin — à ce que nous voyons; il y a là des grands exemples qui avertissent de ce qu'il y a, de ce qui sera. Mais il faut aller dîner; c'est ce que firent les héros d'Homère, quand le conseil de guerre ne savoit pas parvenir à une décision; imitons ces grands hommes. Je t'embrasse, bon et joli et aimable ami, que je n'oublierai que quand je ne me souviendrai plus de moi-même. Adieu.

## 202.

### An den Herrn Abt Bernhard (Meyer) zu Rheinau.

Basel, Jul. 1804.

Wie es kam, daß Dero verehrliche Zuschrift vom 6 Jun. nach länger als 3 Wochen erst in meine Hände gerieth, wird ein anderer Freund Ihres Hochlöbl. Gotteshauses, welchem ich es erläuterte, Hochdenselben allenfalls begreiflich machen. Mit zärtlicher Ehrfurcht danke ich für die gütige Ein-

ladung, und hoffe bei meiner Wiederkunft in die Schweiz Ew. Hochw. Gn. und das ehrwürdige Stift in fortdauernd gutem Wohlseyn begrüßen zu können. Hochdieselben sehen hieraus, wie sehr meine Wünsche mit den Ihrigen übereinstimmen. Sie gründen sich auf die mannichfaltigen Betrachtungen, vornehmlich auf das Gefühl von Billigkeit und Recht, und auch auf die Ueberzeugung, daß die von Alters her diesen Instituten geweihten Fonds auf keine andere Weise je gut fructificiren werden, als wenn sie in den Händen derer, welchen sie gegeben wurden, zu solchen moralischen Zwecken, wie jedes Zeitalter sie erfordert, ferners verwendet werden. Wie leicht kann ein wohl disciplinirtes Kloster, ohne Verabsäumung des Gottesdienstes, der Mittelpunkt guter Erziehung der Jugend oder der Verbreitung wichtiger physischer und landwirthschaftlicher Kenntnisse unter dem Landmann des Districts werden? Ich habe von nahen Stürmen eigentlich nicht gehört; gewiß würde ich solche, meist zu bereute, Maßnehmungen auf alle Weise mißrathen haben. Indessen ist immer höchst nöthig, bei den einsichtsvollsten Vorstehern des jetzigen Schirmortes*) die beste Stimmung zu begründen und zu erhalten. Dieses dürfte wohl dadurch geschehen, wenn Ew. Hochw. Gn. selbst oder durch die geschicktesten Religiosen bei jedem Anlaß, theils Zutrauen auf Billigkeitsgefühle, theils den besten Willen bezeugen, das Gotteshaus, wenn es bei Stand und Wesen bleibe, auf mehr als Eine Art, wie oben gemeldt, für die umliegende Gegend und gemeines Vaterland nützlich zu machen, und auf den ersten Wink des Beifalls den Plan einer recht

*) Zürich.

interessanten Unterrichtsanstalt vorzunehmen. Unmöglich kann dieser Gedanke schaden, aber wahrscheinlich sehr nützen, und vielleicht Rheinau vor andern Gotteshäusern retten.

Daß der Verlust gewisser alten, verjährten, ja ursprünglich ganz natürlichen Rechte Sie schmerze, ist nicht zu verwundern. Leider hat man seit einigen Decennien willkürliche Rechtsgrundsätze dem urkundlichen Besitz entgegengestellt. Sehr unweislich für die Regenten, welche dadurch sich selbst einer Hauptstütze ihres Ansehens berauben, und eben so schädlich für die Völker, da niemand bei seinem Eigenthum sicher ist, wenn die Urkunden nichts mehr gelten. Doch das können wir wohl sagen, aber niemand will hören, obschon die Erfahrung selbst schon laut genug spricht. So bleibt in solchen Dingen allein übrig, zu schweigen, und Gott anheim zu stellen, wie Er über kurz oder lang die Menschen zu der Ueberzeugung bringen will, daß Irrthum und Eigennutz sie geblendet habe. Unter den herzlichsten Wünschen für S. Fintans tausendjährige Stift und für ihres würdigen Vorstehers lange, mit Glück und Ruhm bekrönte Verwaltung, verharre ich ꝛc.

## 203.

A Son Alt. Impériale Monseigneur *l'Archiduc Jean* *):

à Berlin, ce 29 Juillet 1804.

Monseigneur!

J'étois loin de prévoir, lors de la dernière gra-

*) Von Sr. Kaiserl. Hoheit allergnädigst (nebst vielen

gracieuse audience dont V. A. R. m'honora dans le mois de décembre le changement qui a eu lieu avec moi depuis; bien que des certaines choses me peinoient, je n'avois pas l'idée de quitter. C'est la voix publique, qui à mon arrivée dans le nord de l'Allemagne se prononça décidemment pour une mesure, qui favorisat la publication de mes ouvrages, dont j'ai été entraîné. S. M. le roi de Prusse, informé de ce vœu de, j'ose le dire, toutes les classes, m'en offrit des moyens. J'ai différé de décider sur mon sort, jusqu'à ce qu'à mon retour je fus pleinement informé de l'impossibilité de faire paroître, tant que je serais à Vienne, la suite de l'histoire de mon pays, et de la nullité d'une perspective quelconque dans la carrière où j'étois. Dès lors j'ai cru devoir employer les moyens qui faciliteroient ma démission. N. et N. s'employèrent avec succès à me faire obtenir ce que je désirois avec une grace qui laissa pour jamais dans mon cœur l'impression d'une tendre reconnoissance. Je n'oublierai jamais les derniers mots dont je fus honoré de la part de Sa Maj. l'empereur. Je ne puis me figurer ce qu'auroit dit, si Elle avoit été là, V. A. R.: Car, vraiment je ne peux me figurer, comment alors, j'aurois fait pour gagner sur moi, de quitter. Oui, Monseigneur, le souvenir de tant d'intéressans momens qui s'écoulèrent entre Elle et moi, il y a plusieurs

---

andern) mitgetheilt, und (auszugsweise) zum Druck bewilliget. Der Briefwechsel fing sich 1799 an und wurde bis zu Müllers Tode fortgesetzt.

A. d. H.

années, l'amour et l'admiration des vertus et des connoissances et des lumières que je vis se développer en Elle, l'idée des vœux, des vains projets que je formois quelquefois pour les tems où V. A. R. seroit dans le cas d'agir pour la gloire et le bien de l'état, tout ceci est ineffaçable de mon cœur. La reconnoissance, le dévouement particulier, que je Lui dois, se perpétueront. Qui peut prévoir ce que la Providence tient caché dans la nuit de l'avenir? Le maître que je sers et celui que j'ai servi, n'ont plus, à le prendre au vrai, d'intérêts opposés, il n'y a rien dans mes nouveaux rapports qui m'empêche d'avoir pour Elle les mêmes sentimens d'autrefois; la manière de vous les temoigner, depend des circonstances inconnues, des tems qui viendront. Mais toutes les fois que dans mes ouvrages je peindrai avec tendresse un jeune héros qui prend un noble essor vers les régions de la vraie gloire, pensez, que votre image anima mon imagination, et en général que dans mes écrits je parle bien souvent à V. A. R.; aussi je les Lui enverrai. Ai-je besoin de le dire, que si des officiers, des savans, des voyageurs, honorés de son intérêt, venoient ici, Elle doit se souvenir d'avoir à Berlin un serviteur ardent et fidèle qui le sera toujours: le roi ne prétend pas rompre les liens du cœur. Puisse, Monseigneur, le génie tutélaire de tant d'illustres Princes dont Ell descend et dont Elle égale les meilleurs, Lui donner occasion d'immortaliser son nom, en secondant les vues bienfaisantes de l'empereur et en contribuant à perpétuer la dignité et la puissance de ses ancêtres! Oserai-je me flatter, que Muller, qui l'aimoit tant, qui Lui doit

tant, ne laissera pas de conserver quelque place dans son souvenir, et qu'il lui sera permis de la reclamer, de la renouveler, quelque fois! — Du moins je dirai avec vérité que la perpétuelle invariabilité de mes sentimens pourra la mériter. C'est ainsi que je suis

Monseigneur

de V. A. R.

le toujours très-devoué serviteur.

## 204.

### An Herrn M. Pfister, (damals) Diaconus zu Vaihingen an der Enz (Verfasser der Geschichte von Schwaben).

Berlin, 5 August 1804.

Ich kann es nicht über mich erhalten, mein wertheſter Herr, nicht wenigſtens durch dieſe Zeilen, da es aus Zeitmangel nicht hat mündlich geſchehen können, Ihnen meinen Dank für die freundſchaftlichen Zeilen, die Sie für mich zu Wien hinterließen, und noch mehr für den ſo intereſſanten Umgang zu erſtatten, welchen ich bei Ihrem Dortſeyn zu genießen das innige Vergnügen hatte. Sie haben meine ungeheuchelte Achtung bald geſehen, und bemerken können, wie meine Theilnahme, meine Freundſchaft für Sie immer zunahm. Laſſen Sie daher auch in Zukunft uns einander nie fremde werden. Begierigſt erwarte ich die Hohenſtaufiſche Zeit. Mein aufrichtigſtes Urtheil ſoll durch die Liebe zu dem Verfaſſer nie beſtochen werden; denn ich weiß, daß Sie die Wahrheit von mir wollen. Daß ich aber über Ihre

Fortschritte mich freue, als wenn sie meine eigenen wären, das müssen Sie mir erlauben. Dafür bin ich Ihnen immer zu Handen, wenn Sie über dieß oder das meine Gedanken wissen wollen, oder ich Ihnen einen Dienst leisten kann. Es soll uns bei der Nachwelt rühmlich seyn, einander auf alle Weise unterstützt zu haben. Auf das gebe ich Ihnen meine Hand. Ich selbst kann erst im October meine Bücher auspacken; alsdann vollende ich vorerst einen, und schreibe sofort einen folgenden Theil meiner vaterländischen Geschichten. Hierauf möchte ich meine Universalhistorie (erlauben Sie, daß ich der Kürze wegen das unschickliche Wort brauche) überarbeiten. Da ich, unter anderm, Historiograph des Hauses Brandenburg geworden bin, so ist Pflicht, für die Landesgeschichte auch etwas zu thun. Diese und einige kritische Nebenarbeiten füllen mein Leben. Ein großer, der einige Genuß, der dasselbe sonst erheitert, ist das Andenken oder der Umgang solcher Männer, wie Sie, in denen sympathisirende Tendenz hervorleuchtet. Macte virtute esto, und mein eingedenk, als

Ihres Freundes ꝛc.

## 205.

### Aus Briefen an Herrn Conrad Meyer von Solothurn *).

### I.

Berlin, 21 Aug. 1804.

Etwas später, als ich gedacht, bin ich hier an-

*) Damals in Wien studirend; hernach Archivarius

gekommen, vortrefflicher Jüngling! Später also bekam ich Ihr Schreiben, und las es mit der theilnehmenden Liebe, welche Ihr Schicksal, welche das edle Emporstreben Ihres Geistes in mir von jeher erregte. Dank dem Himmel und Ihrem herrlichen Freunde für Ihre Wiederherstellung; ich theile mit Ihnen die zärtliche Verbindlichkeit, welche Sie Ihrem Freunde, dem Herrn von Stransky, haben. Sagen Sie mir mehr von ihm, beschreiben Sie ihn mir genauer. Daß ich Ihre Schrift*) noch nicht habe, hat nichts zu bedeuten; ich habe nichts desto weniger nachdrücklich Ihrentwegen geschrieben, und die Abhandlung angekündiget. Sobald sie kömmt und ich sie gelesen habe, wird sie gefördert. Ausnehmend freue ich mich, daß Sie die Griechen lesen und fühlen. Vornehmlich empfehle ich Ihnen den Aristoteles; nicht als mißkennte ich Plato, aber dieser empfiehlt sich besonders Jünglingen, durch den Zauber seiner Sprache und seinen hohen Schwung, selbst: wo hingegen Anstrengung und viel kaltes reifes Urtheil nöthig ist, dem tiefsinnigen Stagiriten zu folgen. Verlassen Sie sich aber auf die Belohnung der Mühe; er war ein großer Beobachter; bei jedem wiederholten Studium werden Sie mehr in ihm finden, oft mehr in Einem Capitel, als in großen Tractaten anderer; ich spreche hier nicht sowohl von seiner Metaphysik, die ich weniger kenne, als von der Ethik, Zoologie, Politik, Rhe-

---

zu S. Gallen; seit 1811 Conventual des Gotteshauses S. Urban im Kanton Lucern; im December 1812 starb dieser edle, geistreiche Jüngling.

*) Ueber die Fichte-Schellingische Philosophie. Der Verfasser hat sie nie herausgegeben.

torik und Poetik; er ist ein bewundernswürdiger, allein stehender Geist, welcher zum Scharfsinn, zur Ordnung, zur Bestimmtheit bildet, und sehr sicher führt. Lernen Sie von diesen Alten besonders auch die schöne, ganz unaffectirte Sprache, die nie mehr noch weniger sagt, als sie soll, und dieses aufs einfachste. Je mehr Sie sich von ihrem Geiste durchdringen lassen, desto sicherer werden Sie sich durch die Verwirrung unserer Zeit finden, und, von Luftgebilden unverblendet, die ächte Lebensweisheit erkennen. —

## An Ebendenselben.

### II.

29 Mai 1805.

— „Die Geschichte Ihres Geistes, Vortrefflicher! hat mich äußerst interessirt. Der Grundirrthum lag in der Vorstellung, daß völlige Befriedigung auf irgend einem Wege zu erhalten sey; welches in dieser Forschungsperiode unserer Existenz unmöglich, und so wenig bei den Philosophen als bei den Mystikern zu finden ist, obwohl der umfassende Blick oder die prächtigen Formeln jener täuschen mag, und der Innigkeit letzterer unser Herz so zusagt, daß wir augenblicklich uns im Klaren glauben. In der That sind wenige Uribeen, Gott weiß, ob dem Ersten von Erde und Staub eingeschaffen, oder aus den Trümmern vergessener Cultur einer uralten Zeit übrig: dergleichen erhielt Moses, hat Jesus erneuert, auch Zerduscht, Budda, Mohammed, jeder nach Zeit und Ort, ans Licht gebracht. Philosophen spielen damit und zerlegen das Wenige, bald so, bald anders, in verschiedene Schächtelchen; die mystische Kindlichkeit schwatzt

gern darüber im traulichen Cirkel, und so vergeht das Leben, und man ist nicht weiter, als in diesem Leben sich kommen läßt. Alles dieses Hinaufklettern an dem Zaun, in dem wir eingeschlossen sind, heißt nichts; wir sollen mit der erhaltenen Ausstattung die Lebenshaushaltung besser führen; Tyrannei, Aberglauben, Rohheit, alles, was trübt, kränkt, drückt, bekämpfen, entfernen, vertilgen — hoc opus, hic labor; und in diesem Sinn sind Harmodius, Tell, die Oranier, Doctor Luther, mir mehr als die Schulen allesammt."

## 206.

### Herrn Geheimen Rath von Dohm, Kammerpräsidenten des Eichsfeldes ꝛc. zu Heiligenstadt.

Berlin, 4 Sept. 1804.

Was werden Sie von meinem langsamen Antworten denken, liebster alter Freund! Ich habe Ihren Brief doch gewiß ganz durchfühlt. Aber ich habe mit meiner Hauseinrichtung sehr viel zu thun, und viele Versprechen zu erfüllen, welche ich den Literaturzeitungen gethan habe. Auch werden Sie in den Jenaischen unter Ths. manches von mir finden, viel auch in der Hallischen (ich weiß nicht, ob sie dort auch sigla daruntersetzen). Ueber den Umgang in Heiligenstadt glaubte ich nicht, so ganz übel gesprochen zu haben, ich meinte nur, daß nicht eben viele Ressource da sey für einen Mann, wie Sie; doch ist mir sehr lieb, mich geirrt zu haben. Und noch erkenne ich hierin Ihre menschenfreundliche Genügsamkeit, und daß Sie das Beste in sich finden, und in der Gesellschaft lieber *geben*, als nehmen.

In der That hoffe ich, daß einige Ruhetage zu

Aufheben, und besonders das Gefühl, daß Sie dem Lande und Staat nützlich sind, Ihnen einige Jahre dieses Aufenthaltes erträglich machen soll.

(Es ist hier manchmal die Rede von Organisirung der neuen Länder: Minister S — will gar nichts an sich kommen lassen, daß er allda zur Krise gerathen, und glaubt nicht, daß sie in die Länge bestehen möge. Baron Stein, der edle verstandvolle Deutsche, soll, höre ich, für sein Westphalen die Annahme eines fixen Pauschquantums erwirkt haben, das eine große Wohlthat und wohlthätig auch als Beispiel wäre.)

— Ich bin sehr wohl und arbeite viel. Berlin gefällt mir immer mehr. Wenn ich nur einst ganz in Ordnung bin! Indeß studire ich täglich meine 9 — 10 Stunden, und genieße auch in dem Uebrigen meines Lebens; einstweilen, da noch viele meiner Bekannten abwesend sind, esse ich oft am Ferdinandischen Hofe, zu Tegel bei Minister Schrötter, bei Hardenberg, Struensee, bei der Frau vom Berg, beim alten Merian ꝛc., und wenn ich nicht gebeten bin, in dem mir sehr werthen Casino, wo die besten Zeitungen und periodischen Schriften mit der angenehmsten Gesellschaft anzutreffen sind. Bisher konnte ich, wegen Abgang meiner Bücher, die noch nicht aufgestellt sind, bloß recensiren und lesen, hierauf werde ich die Geschichte der Schweiz fortsetzen, alsdann die allgemeine überarbeiten, und indeß auch Herders und Nekers Leben beschreiben. Während dieser Arbeiten gedenke ich für die zu sammeln, welche ich als Historiographe des Hauses mir zur Pflicht mache, und worüber ich Ihren Rath, mein verehrter Freund, mir erbitte. Es ist das Leben des großen Königs, der von Jugend auf mein Held war, den ich schon in jener Vorrede zur ersten Auflage der Schweiz, im Buch vom

Fürstenbunde und in der Anzeige seiner Werke gelobt. Daß ich alles über ihn Gedruckte kritisch lesen werde, versteht sich. Die handschriftlichen Nachrichten werden mir nicht versagt werden. aber das ist die Frage, welche am besten Sie mir beantworten können: wie heißen eigentlich alle die Depots, wo Papiere von historischer Brauchbarkeit über die Thaten und Regierung Friedrichs für mich zu suchen wären? Wie viele solcher Archive gibt es? Nicht jetzt aber bedarf ich ihr, da ich von anderen Geschäften überhäuft bin, ich werde auch noch den Winter hingehen lassen, wünschte aber sehr zu wissen, bei wem ich dieses oder das zu suchen hätte; desto mehr würde ich solche Personen für die Sache indeß zu gewinnen trachten, desto fleißiger mir den Weg bereiten. Es soll nach meiner Idee ein Stück der antiken Kunst, aber mit der Lebendigkeit gearbeitet seyn, welche in ihm war, so geschrieben, wie er stritt und herrschte, in jener seiner erhabenen Einfachheit und Kraft, nicht weniger zum Denkmal als zum aufrufenden Muster, con amore (ich könnte nicht anders), aber gerecht und ernst, wie seine Größe es verträgt.

Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos.
Jam vulgor armorum fugaces
Terret equos equitumque vultus.

Wenn ich so ins Poetische falle, wird auch mein Herz von alter Freundschaft wieder warm, und dann möchte ich bei Ihnen seyn: wie schön verfloß der letzte Abend, als wir im Discurse über die größten Dinge, Gott, Welt, Zukunft, unsere Gefühle wechselten! Oefters freilich sollten wir uns sehen, es wird sich thun lassen; was man fest will, gelingt; jedes Jahr soll sein Plänchen haben;

der Genius guter Freundschaft begünstige sie. Leben Sie wohl, mit Ihrer, mir so sehr lieb gewordenen Frau; mit Ihren so schön aufwachsenden Kindern. Trachten Sie gesund zu seyn, man lebt von innen heraus; Ihr Geist wird Sie erhalten. Meiner treuen Freundschaft sey'n Sie überzeugt.

## 207.

### An Herrn Professor und Bibliothecarius R. Vogt in Frankfurt.

Berlin, 15 Sept. 1804.

Nichts Anderes, theuerster Freund, hat meine Antwort auf Ihren mir so werthen Brief vom 6 August verspätet, als weil ich Ihnen zugleich über das System des Gleichgewichts schreiben wollte, und nichts verzögerte die Recension des letztern, als mein Gefühl der Wichtigkeit des Buchs, und der Wunsch, demselben eine ungestörte Aufmerksamkeit zu widmen. Dazu war aber die Zeit schwer zu finden, theils weil ich mit den Geschäften meiner hiesigen Einrichtung sehr beladen war, theils weil bei siebenmonatlicher Zerstreuung meine Schuldigkeiten als Theilhaber an Journalen und als Correspondent einer ziemlich beträchtlichen Zahl Menschen sich überaus gehäuft hatten, u. s. f..... Dieses, damit Sie weder meine Freundschaft noch mein inniges Gefühl der Wichtigkeit Ihrer Schriften, th. F., bezweifeln mögen.

Es war mir ungemein erfreulich, aus Ihrem Briefe zu sehen, daß Ihre Geschichte von Mainz sich der Vollendung nähert; sehr freue ich mich auf den Geist, welchen Sie darein gelegt haben werden, und welcher andere befeuern sollte,

den abgehenden geistlichen Fürsten ähnliche historische επιταφιος λογος zu halten. Es wird über die Natur dieser Verfassungen, worüber unsere Zeit ohne Ueberlegung abspricht, und welche die nächste Zeit wohl kaum noch kennen dürfte, die Resultate jahrhundertjähriger Erfahrungen liefern. Macte virtute esto!

Im Uebrigen habe ich selbst während meines Aufenthalts zu Mainz zwar viel gearbeitet, aber ohne Erfolg: denn das Politische, zur Zeit des Fürstenbundes, wurde, gewiß nicht durch unsere Schuld, sondern durch die gebietende Macht Größerer, bald verwischt; im Innern war kein festes Verwaltungssystem, und also meist nur möglich, wie ich's auch that, bei einzelen Fällen etwas Gutes zu wirken, das noch dazu bei dem erfolgten Krieg auch wieder zerstört wurde. So daß nichts mich von der Eitelkeit politischen Wirkens an einem Hofe, der nicht der größte ist — und selbst solche sind wandelbar — mehr überzeugt und für das ganz andere gewonnen hat, welches Tacitus, Thucydides und andere unsere Meister seit Jahrtausenden, wenn zwar auch nicht auf den Gang der Staatssachen, aber auf das Herz und den Geist der besten und edelsten Menschen auszuüben nicht unterlassen.

Wenn Sie über dieses oder jenes, das ich von dem vorigen Fürsten genauer wissen könnte, von mir einen Aufschluß wünschen, so sey'n Sie nur so gütig, mich bestimmt darüber zu fragen. Wahrhaft, wenn auch vielleicht unvollständig, soll die Erläuterung ausfallen.

Meine herzliche getreue Freundschaft, die Frucht so genauer Kenntniß Ihres Genie's und Ihrer freien edlen Denkungsart, bleibt Ihnen, so lange ich lebe.

## 208.

### An Herrn Ludwig Stekling, D. Philos. in Prenzlau *).

Berlin, 28 Sept. 1804.

Für den schönen Brief, lieber Stekling, den herzlichsten Dank. Wie konnte ich Ihr inniges Gefühl des Schönen und Guten, die Empfindsamkeit Ihrer Seele, Ihre zutrauliche Offenheit, anders als mit Erwiederung lohnen, da von dieser Gemüthsstimmung mir nichts unbekannt ist; manchmal, in den Jahren, wo noch nicht Geschäfte, große Arbeiten und oft Sorgen mich so ganz gefesselt, hatte der sympathisirende Trieb mich mißleitet: unsere Herzen aber antworteten einander. Fahren Sie fort, zu seyn, wie Sie sind; nur daß Sie Ihr Leben mit irgend einem würdigen Arbeitsplan so wohl derowegen füllen, um nie langweilige Stunden zu haben, als um sich täglich mit dem Gedanken zu erfreuen, nicht vergebens lebe ich; einen Siegeskranz habe ich mir vorgesteckt; einen Schritt täglich nähere ich mich! Sey das nun, wie wir sagten, die Bearbeitung der alten vaterländischen Dichter, die großen Genuß und vielen Ruhm verspricht, oder eine andere Unternehmung. Hiernächst versäumen Sie nie die Alten. Sie wissen aus meinen gedruckten Briefen schon, was Sie mir sind. Sie geben dem Verstande, dem männlichen Sinn und verbreiten über alles das feine Gefühl für Natur und Menschheit. Weiter, mein l. Fr., stärken

*) Von diesem treuen Freunde des Verf. S. Th. XXXIII. 49. und 280.

Sie sich und seyen Mann; eine Lage idealisch vollkommen ist nirgend, nicht hiefür ist diese Periode der menschlichen Existenz, hier muß gekämpft und gedauert seyn; glücklich, wem holde Freundschaft den balsamischen Labetrunk reicht! Der kann Ihnen nicht fehlen. Schreiben Sie mir oft von allem, wie es in Ihnen und um Sie aussieht; melden Sie mir, daß Sie immer froher werden, über Ihr zu zartes Herz mehr und mehr gewinnen, um sich glücklich zu fühlen. Die Zukunft wird sich nach den Umständen entwickeln, jetzt halten Sie sich an die Gegenwart. Ihr Gedicht hat mir gefallen, es ist schön, man erkennt, daß der Dichter aus dem Herzen sang. Sonst ziehe ich die griechische Mythologie, als fruchtbarer, verfeinerter, frohsinniger der trübern, rauhern und weniger mannichfaltigen des Nordens vor. Hierin hat aber jeder seine Art und Kunst, alle sind gut, wo Genie und Charakter ist. Nur die Neigung zu sanfter Melancholie, die ich in Ihnen bemerkt zu haben glaube, macht mich wünschen, daß Sie froheren Musen huldigen. —

Lebe wohl, geliebter Jüngling, mein eingedenk, prüfe meine Rathschläge und mache deine Einwürfe, wenn sie dir nicht gut scheinen. Liebe mich wie ich dich.

## 209.

## An Ebendenselben.

Berlin, 12 Oct. 1804.

Wie leid ist mir, lieber St., Ihnen nicht früher haben schreiben zu können, daß ich die Annahme der in Frage stehenden geistlichen Aemter ungemein billige. Die von Ihrem Herzen Ihnen

vorgehaltenen Gründe sind an sich überwiegend: nie muß man über ungewisser Zukunft und Verdiensten, die auch, wenn sie gewiß, doch nicht die zu allererst pflichtmäßigen wären, eine Gelegenheit versäumen, die ehrwürdigsten Gesetze der Menschheit in Erfüllung zu bringen: der Segen des väterlichen Hauses, die Lust der Seinigen und der Freunde zu seyn, geht über allen gelehrten Ruhm. Nebenstunden werden Sie für Lieblingsstudien immer haben. Diese gelingen am besten, wenn man nicht für Buchhändler arbeiten muß, um zu leben. — — Gehen Sie an den Ort, voll des Gefühls, daß Sie thun, was Sie sollen. Erfüllen Sie sich mit der Idee, daß kein schönerer Beruf ist, als nächst den Ihrigen einer Gemeine, die Lehre, Trost, Rath bedarf, guten Menschen in ihren wichtigsten Augenblicken, an den feierlichsten Tagen ihres Lebens, alles zu seyn: lehren Sie sie nicht Metaphysik (sie ist zu hoch), nicht immer Moral (ihr Herz dictirt sie auch ihnen), aber die erhabene Historie von den Leitungen der Vorsehung (in der Bibel so häufig) das, was in der Natur, womit sie umgehen, Schönes und Großes zu dem Urheber leitet, was die in unserer Brust schlafenden Ahnungen, von dem, was wir seyn und werden sollen. Es feßle sie Ihre liebevolle Seele nach dem Beispiel dessen, der sagt, es sey ihm alle Gewalt gegeben im Himmel und auf Erden, und nicht zuließ, daß man seiner Umarmung die galiläischen Bauerkinder entziehe. Lernen Sie ihn selbst, den Religionsstifter, besonders nach den Schriften des Jüngers, der ihn am besten kannte, weil er ihn lieb hatte, genauer kennen, und sein Bild in Ihrem Ton und Leben ausdrücken. Ich wünsche, daß Sie sich in Predigten nicht an hohe Philosophie und neu erfundene For-

meln, sondern an den ersten Geist halten, welcher die frühen Lehrer beseelte. Lesen Sie Johann Chrysostomus (wenn Sie nicht griechisch können, von Cramer übersetzte) Homilien, besonders über historische Theile der Schrift: nichts ist angenehmer, als diesem großen Menschenforscher, z. B. über die Gleichnisse vom reichen Mann und dem verlornen Sohn folgen; er ist wenigstens ein Tullius der Kirche. Lesen Sie des Züricherischen Antistes Heß mit wahrer Popularität ausgemalte Geschichten. Solche Vorträge werden die Aufmerksamkeit Ihrer Gemeinde äußerst fesseln. Ihre Predigt wird ihre schönste Unterhaltung seyn. Sie haben ein schönes Ausmalen, geschicktes Dichtertalent. Verlassen Sie die kalte Walhalla; Ihr sind nicht die olympischen Götter; aber der Reichthum der biblischen Muse ist nicht geringer, und näher trifft sie aufs Herz. Von diesen und andern Dingen wollen wir oft reden, wenn ich weiß, daß Sie dem Rufe gefolgt, wo Sie sind und was Ihre Seele bedarf. Lieben Sie mich, wie ich Sie, das ist, gewiß zärtlich, wahr und stark.

## 210.

### An Herrn Joh. Conrad Stokar von Neuforn, von Schaffhausen,

(im Kaiserl. Militair-Institut zu Wien).

Berlin, 25 Oct. 1804.

Schriebe jeder Gedanke sich von selbst zum Briefe, Sie würden, liebster Stokar, schon eine Sammlung besitzen: sehr vielfältig, zumal beim Anblick von Ihresgleichen, ist meine Erinnerung an die uns so oft interessant verflossenen Stunden;

ja, sehr traurig war mir der Abschied aus der Akademie, wie der von der Bibliothek, die selbst, und bei der mehrere würdige und gute Menschen durch ihre Anhänglichkeit, mich über vieles getröstet. Interessanter war der liebe Husar mir immer geworden, je mehr Ihr Geist und Charakter sich entwickelte, fester, freier, männlicher ward. Um so mehr Vergnügen gab mir Ihr Brief, welchen ich nicht abgewartet hätte, wenn ich nach siebenmonatlicher Zeitvergeudung nicht überschwenglich viel zu thun gefunden, und nur selten zu freiem Genuß mich hätte sammeln können. Daß ich bei Ihren Eltern*) und bei dem ehrwürdigen Großvater**) von Ihnen nach meiner Empfindung und Ueberzeugung sprach, werden Sie wohl erwartet haben; wie konnte ich anders! Meine Theilnehmung an dem Gang Ihrer Schicksale ist auch keineswegs geringer, als da wir uns wöchentlich sahen. Schreiben Sie mir alle Ihre Geschichten, was Sie thun, lesen (kurz wird er seyn, dieser Artikel), wie es in der Akademie Ihnen glückt, wer besonders Ihr Freund ist, ob sich Bekanntschaften knüpfen, die Ihnen nützlich werden können, was für Ideen auf die Zukunft Ihnen einfallen, sich anbieten, besonders ob ich durch Rath oder Empfehlungen Ihnen helfen kann. Wenn je das seyn sollte, so weiß ich, Sie werden mir's frei sagen; Sie kennen mich; was ist meine Freude, als

*) Hrn. Säckelmeister David Stokar von Neuforn, zu Schafthausen, ein Mann von ausgezeichneten Verdiensten, Geist und Charakter. (Gestorben 7. Jul. 1814.)

**) Hrn. Bürgermeister von Meyenburg, zu Schafthausen. Gest. 1804.

als wenn ich meinen Freunden dienen und mit ihnen mich freuen kann!

Indeß, Lieber, fahren Sie fort, aufmerksam den Unterricht zu benutzen, durch gute Bücher, auch Briefe, Ihre Schreibart zu vervollkommnen und sich Ideen zu sammeln. Verstand und Herz ist die Hauptsache; zum Gelehrten habe ich Sie nie machen wollen: aber der Verstand wird, wie durch Erfahrung, so durch gute Geschichtbücher gebildet, wo man die schwierigen Lagen sieht, und wie ein Mann von Geist und Muth sich daraus zu finden weiß. Vom Herzen sage ich nichts, die Begierde nach Ruhm, nach Zutrauen, nach Tagen der Auszeichnung auf immer, fehlt Ihnen nicht, und daß der berühmteste, wenn er nicht auch der edelmüthigste und als Mensch der Liebe und Ehrfurcht werth ist, seine Rolle unbefriedigend spielt, wissen Sie auch. Folgen Sie Ihrem unverdorbenen Gefühl; wissen Sie auch Freund zu seyn; ob das einer weiß, ist ein großer Prüfstein; wer es nicht ist, dessen Charakterlosigkeit wird ihn nie in etwas groß werden lassen. Alle Tugenden, die des Mannes würdig sind, gehören zusammen; der Keim von allen ist in Ihnen; fragen Sie nur immer Ihre Seele, wie Sie nach den Augenblicken, wo Sie mit sich über etwas uneins sind, wünschen würden gehandelt zu haben. Allein ich falle ins Predigen, und Ihr Lehrer ist in Ihnen, Ihr Ehrgefühl.

Etwas auch von mir zu sagen, ich bin wohl, sehr wohl; meine Wohnung liegt in einem großen Garten an der Spree, still, bescheiden, artig. Ich beschäftige mich, die Geschichte unserer Nation bis auf die Reformation ununterbrochen fortzusetzen. Diese zwei Theile, die Tage bei Granson, bei Murten, Nancy, Giornico, die acht Siege im

Schwabenkrieg, bei Novara, und die Heldenniederlage bei Marignano, der Bruder Nicolaus, und Waldmanns Glanz und Fall, die Aenderung der Sitten, die Blüthe des kriegerischen Charakters, das kömmt alles, hoffentlich, im künftigen Jahr, nebst einer neuen Ausgabe der frühern Theile, und einigen Bändchen vermischte Schriften. Für die Zukunft habe ich größere Arbeitsplane. Der Gesellschaft habe ich darum gewissermaßen mich entzogen, doch bleiben ihr täglich ein paar Stunden. Winters werden der Abhaltungen mehr seyn, doch was man will, was seyn muß, geschieht: ich suche mich zu der gehörigen Zeit hinwegzustehlen, und lebe sehr mäßig, um in jeder Stunde der Arbeit gewachsen zu seyn. —

Lesen Sie des Herrn von Bärenhorst (aber der Name steht nicht auf dem Titel) Betrachtungen über die Kriegskunst, Leipzig 1798 und 99, mit den Randglossen 1802; solche Bücher öffnen den Geist und schärfen das Urtheil über Ihr Metier; auch General Tempelhof, ein guter Kenner, rühmt das Buch; es sind 4 kleine Bändchen. —

Ich umarme dich herzlich, du lieber Husar, und bin ewig dein guter Freund M.

NS. Der brave Ott*) ist hier gewesen und hat von Euch allen mir viel erzählt; er selbst wahrlich ein Patriot im edeln Sinn, ein Mann, dergleichen wenige so moralisch gut sind.

---

*) Maler, von Schaffhausen, gestorben 1808. (Th. XXXIII. 189.)

## 211.

## An Herrn D. Stekling.

Berlin, 21 Oct. 1804.

Ich armer sündiger Mensch erkenne und bekenne mit reumüthiger Herzenszerknirschung den gottlosen Muthwillen und Leichtsinn, womit ich die Götter und Götterhalle meines geliebten Stekling zu lästern mich habe erfrechen dürfen, und nehme in demüthiger Dankbarkeit an, daß, anstatt mir die Hand abzuhauen oder die Zunge auszuschneiden, wie dieses mancher Theologe anderer Confession wohl eher gethan haben könnte, der edle Jüngling lieber durch Gesang mich zu bekehren versucht. Gewiß nie, wenn bei dem Gedanken der nordischen Heroen die Nebel und Eisfelder mit einem Gefühl des Frierens mich ergreifen und von dem Bier in Walhalla Ganymed oder Hebe mit ihrem Nektar mich ablocken, und statt eines feindlichen Schädels ein dädalisches Prachtgefäße mir anbieten wollten, nie werde ich Ihrer begeisterten und begeisternden Muse, der hohen und reinen, für die unkeuschen Haine am Olympus und die erweichenden Lieder vergessen. In vollem Ernste; kraftvoll, es ist wahr, und mannhaft ist ihr Skaldengesang und in sofern moralischer und stärkender als der jonische. Verzeih; Sie müssen erst präsentiren, Ihre Unsterblichen; ohne Ihre gelehrten Noten hätte ich von zehn acht nicht gekannt; man findet sie dann groß, und über alle griechischen Schwächen hinweg. Helden sind es, des Nachstrebens würdig; unter ihnen wird niemand verzärtelt; es ist eine gewaltige Natur. So singe sie denn. Dich entmenschlicht sie nicht. Du verzeihst, wenn ich mit den Dirnen des Pin-

dus und ihrem Apoll bisweilen auch buhle. Die Lieder Jerusalems wirst du noch lieber vergeben; Da schmettert man auf nordisch die Kinder Babels an Felsen zu todt. Trinke immer mit deinen Braven den „göttlichen Meth;" präsentirt von deiner geliebten Hand, will auch ich davon schlürfen; den Kuß wirst aber auch nicht verachten, den Venus quinta parte sui nectaris imbuit. Ich danke dir, dein Lied ist schön; und du bist so gut und so edel, daß ich nicht weiß, was du mir nicht lieb machen könntest.

Ich bin dießmal in der größten Arbeit, es kommt in diesem Theil meines Geschichtbuchs viel der dichterischen Ausmalung Würdiges. Sie kaufen nichts mehr, das versteht sich von meinen Schriften; es wird mir eine Freude seyn, sie Ihnen zu schicken; nehmen Sie sie an, lächelnd, wie Ihre nordischen Mädchen die abscalpirte Hirnschale, die der Liebende aus dem Zweikampf heimbringt. Es geht auch bei mir nicht viel besser; die Eidgenossen geben kein Quartier; Sie haben schon gesehen, wie sie Stüssi mitspielten.

Ich finde Ihre Gründe im Allgemeinen für die Wahl der nordischen Mythologie so, daß ich zwar voraussetze, Sie verdammen auch die Bearbeitung anderer nicht, aber Ihnen den Beifall nicht versagen kann. Sie sollen wissen, daß ich die Darzählung der besondern Gründe Ihnen nicht erlasse; ich höre Sie gar zu gern; plage Sie auch mit Einwürfen, auf daß Sie mich widerlegen. Es ist süß, von dem, den man liebt, sich widerlegen zu lassen. Folgen Sie dem Trieb Ihres Genie's; er pflegt die Stimme der individuellen Natur in uns zu seyn und was die will, das führt sie aus.

Mich ruft ein rauheres Lied — der Schlacht-

gesang des Tages bei Granson; ich muß abbrechen. Schreiben Sie mir alles, was Sie thun, lesen, entwerfen, was Sie freut und ärgert, erheitert oder kümmert; standhaft, nicht wahr, sind im Norden verbrüderte Freunde; ich verlasse mich darauf; sing' es mir ein wenig, daß ich sehe, wie du es fühlst; was du singst, dem seh' ich gleich an, ob es recht von Herzen kömmt; sieh, du kommst nicht in Walhalla, sie jagen dich fort, die Sänger, die Helden, wenn du deinem treuen Freund nicht innig anhängst, wie er dir, oder ich fluche mit Latiums Muße

Tum pater omnipotens adigat te fulmine ad umbras;
Pallentes umbras Erebi noctemque profundam!

Also recht herzlich, wie zur Zeit jener ersten — nein, wie nach unserer immer wachsenden Liebe, bleibe ich dir, du mir. Lebe glücklich in allem! mein geliebter Stekling.

## 212.

### A S. A. I. *l'Archiduc Jean a Vienne.*

à Berlin, 9 Nov. 1804.

Monseigneur!

Je ne puis assez exprimer à V. A. R. le plaisir que j'ai éprouvé en reconnoissant votre main et plus encore votre grande et belle ame et cette ancienne bienveillance pour moi dans la lettre que V. A. R. a daigné m'écrire. Quoique sans doute les sentimens que je suis accoutumé de lui exprimer craignent aussi peu que mes raisonnemens politiques la publicité, et que par conséquent notre correspondence n'a pas besoin de précautions extraordinaires, je

suis charmé de l'occasion du départ du prince de Ligne, pour m'expliquer avec encore plus de précision et de franchise.

Les sentimens que je porte à V. A. R. seront aussi durables que ma vie et que la conviction de l'importance décisive des services qu'Elle pourra rendre à la chose publique de toute l'Europe, en déployant dans celui de son auguste frère ce zèle, cette valeur et ce génie que j'ai vu germer et se développer en Elle depuis tant d'années. Je suis très-affligé d'être éloigné d'Elle. C'est parcequ'on n'a pas voulu me délivrer de Jénisch à la bibliothèque, ni me permettre de publier l'histoire de mon pays, qui à présent n'en paroîtra pas moins. Au reste j'ai ici tout mon tems à ma disposition et pleine liberté de faire tout ce que je veux. Comme je ne perds pas une occasion de parler et d'écrire dans le sens de la cause vraiment commune, je ne puis me rendre le témoignage, de n'être pas perdu pour votre auguste maison, qui ne peut se maintenir que par des pareils principes. Je n'attribue point du tout à mes discours, mais à l'empire des circonstances, et en partie à la sagesse de l'accueil fait à Prague et à Vienne aux princes et officiers prussiens, le rapprochement visible des deux cours. Si, comme je pense, il s'opère tout-à-fait, j'aurai encore plus de facilité de prouver à V. A. R. que la bêtise ou la malice de quelques individus sont entièrement oubliées chez moi, pour ne penser qu'à ce que je dois au bien public et à une cour à laquelle je ne puis qu'être toujours dévoué à bien des titres.

Il est tems sans doute que de bonne foi l'on se réunisse; il ne s'agit pas de ce que font, de

ce que sont les Anglois, avec lesquels je n'ai aucune liaison, mais de l'indépendance et de la dignité de tous les états de l'Europe, qui, s'ils tardent à le sentir, seront avant peu assujettis à Bonaparte comme le monde ancien le fut à Rome. C'est avec bien de la satisfaction que je vois ici le retour à ces sentimens élevés qui conviennent au successeur de Frédéric II; le Roi a trop d'honneur, son nouveau ministre des affaires étrangères pense trop bien, pour se prêter aux indignités.

Néanmoins je suis plus inquiet que jamais: car, de ce qui se fera dans ce moment, dépend absolument l'existence de tous les états, le malheur seroit incommensurable, irréparable; à-peine au fond de l'Asie ou de l'autre côté de l'Océan on pourroit se soustraire, à un joug infame. Pénétré de ces terribles vérités je ne saurois être tranquille, tant qu'on ne verra les hommes des plus grands talens *et de caractères non moins grands* à la tête des affaires politiques et militaires, tous les préparatifs à un tel point de maturité pour qu'il ne s'agisse que d'un clin d'oeil, afin de rendre les armées mobiles, et la Russie avec toutes les forces de son immense empire en mesure et en route pour donner de la force et de l'appui. Les incertitudes et les défiances ont fait perdre beaucoup trop de tems en vaines phraséologies; tandis qu'il faut avec une précision infinie convenir des choses les plus fortes et essentielles.

Si vous pouvez, Monseigneur, quelque chose (et du moins indirectement et parmi des hommes dont l'ordre et l'influence peuvent le plus, vous pouvez beaucoup), daignez insister sur la plus urgente nécessité de tout cela. L'imprudence

denen Zweck Vereinfachung, Bestimmtheit, Reinigkeit ist. Ich kann mir das Bewußtseyn nicht versagen, daß ich alles quwende. Aber bei dem allem ist und soll dieses Buch nie eine Lectüre werden, die kein Nachdenken brauche. Das ist, was so verweichlicht; unsere Memmen wollen lauter Toilettenbüchelchen. Uebrigens bin ich sehr für Ihre Ideen vom ersten Rebf-Monat (wird vermuthlich der November seyn!), daß eine kraftgehende Mythologie Bedürfniß wäre. Aber, wie sollen Ihre Götter dazu taugen? Erstlich kennt sie kaum der Gelehrte, dem Volk sind sie so fremd, als der Vitzliputzli; zweitens sind sie längst zu Fabelwesen zu degradirt, um Realitäten vorzustellen; drittens sind wir von allem poetischen Hochgefühl zu Alltagsmenschen herab vernünftelt. — Mir scheint, Mythen sind nicht für den Anfang des neunzehnten Jahrhunderts. Glücks genug, wenn es dahin zu bringen wäre, daß man für Ehre, Gut und Leben, für Bruder, Freund, Vaterland wieder fühlte; es ist aber allerwärts schnödes Hingeben, und nichts weiter. Daher wir uns mit allerhand Poetereien und Historien belustigen; aber nicht hoffen können, das caput mortuum noch zu beleben. Wenn diese elende Zeit einst vorübergeht, wird freilich wieder eine poetische kommen, deren Grundanlage aber kaum in veralteten Mythen seyn dürfte. Dann kann seyn, daß auch, was unser einer nun dichtet, und auf die Nachwelt bringt, als ein Zeugniß des in verdorbener Zeit erhaltenen Sinns für Wahrheit und Recht geehrt wird. Ihr Rath, meine an 30, 40 Stellen vorkommenden Gemälde in ganz wenige zu ziehen, paßt für ein Compendium, aber nicht für eine, den Lauf der Jahrhunderte hinab ihren Gang fortführende Geschichte, wo jede Revolution

Schattirungen, Varietäten veranlaßt, welche gerade mit der ganzen Umgebung deſſelben Zeitalters in Verbindung ſind. Wahrlich: lies Thucydides, ſelbſt Livius, anmuthig ſind ſie nicht, ſo wenig als de Thou, als Guicciardini. Es iſt eine ernſte Sache um die Hiſtorie.

Die verſchlungenen Perioden ſuche ich auszuweichen; immer (das iſt mir leid) mag es wohl nicht geglückt haben. Aber es wird einmal aus dieſer jemand eine kurze Hiſtorie mit Schönheit herausbilden; mag dann meine vergeſſen werden — gut! ohne ſie hätte jene doch nicht können werden. Wer weiß, was die Lectüre zu einem kritiſch wahren Geſchichtbuch, was die dazu nöthigen Reiſen und Erkundigungen erfordern, und wie viel doch Beruf, Zerſtreuungen, andere Pflichten Zeit wegnehmen, wird nicht von Einem alles erwarten.

Ich kann heute nicht mehr, ich kann nicht genug ſagen, wie arbeitvoll mein Leben iſt. Ich liebe dich, beſter, edelſter Jüngling; ſage mir immer die Wahrheit; wenn ich gleich mich entſchuldige, ſo macht es mich doch aufmerkſam, das Möglichſte zu thun.

## 214.

### An Herrn Rector Gründler in Glogau.

Berlin, 7 December 1804.

T.

Ihre Zuſchrift hat mir ſehr großes Vergnügen gemacht, hat mir für Sie ſehr lebhaftes Intereſſe eingeflößt, und verdient meinen Dank, den ich thätlich lieber, als in Phraſen ausdrücken möchte. Ich denke mich ganz in Ihre Lage, fühle mit

Ihrem Geist, welchem sie viel zu enge ist, und erkenne in Ihren Aeußerungen den Drang einer kraftvollen Seele. Ihr Plan für die deutsche Geschichte ist vortrefflich; seine Ausführung, wahre Bedürfniß, und ein Menschenleben erforderlich, derselben die Vollkommenheit zu geben. Daß er über Schularbeiten der Art, wie Sie mir die Ihrigen schildern, und bei Abgang fast aller Quellen unausführbar ist, fühle ich ebenfalls. Sie können sich leicht vorstellen, daß, nicht nur Ihres liebenswürdigen Zutrauens wegen, sondern aus innigem Interesse für die Sache selbst, ich nichts mehr wünsche, als Ihnen die Mittel zu verschaffen, die große Unternehmung zu wagen. Ich sehe auch wohl ein, daß dazu eine Bibliothek von beträchtlichem Reichthum — und die freie Disposition des größern Theils der Zeit nöthig ist. Wenn wir einmal da wären, so wollten wir dann alle zerstreuenden Nebenarbeiten aufgeben, um der großen That, dem Werk Ihres Lebens, alle vom Beruf zu erübrigenden Stunden ungetheilt aufzuopfern. Ueber den Plan der großen Arbeit viel zu sagen, verspare ich: wenn wir Zeit und Mittel dazu bekommen, so werde ich mein Leben lang über alles Ihnen meine Gedanken mitzutheilen nicht unterlassen. Jetzt und indeß wir dahin kommen, bleibt mir nichts übrig, als der Wunsch, daß Sie mit dem Gedanken eines der Unsterblichkeit so würdigen Werks mehr und mehr sich erfüllen, daß er nicht nur über die gegenwärtigen Verhältnisse, sondern über alle vorübergehenden Ansichten und Interessen Sie zu dem Gefühl der hohen Würde des Geschichtschreibers erhöhe, und daß Ihre ganze Art und Kunst nicht die des Decenniums, sondern der Alten werden möge, die die Probe von Jahrtausenden ruhmvoll bestanden haben.

Daß Sie alles dessen fähig sind, glaube ich aus Ihrem Brief und Ihren Schriften abzumerken. Seyen Sie all meiner Theilnahme versichert; sie ist herzlich; möge sie eben so wirksam und glücklich seyn! Es soll nicht an mir fehlen. Leben Sie wohl! Wir überlassen die gewöhnlichen Formeln denen, die sich nichts Ungewöhnliches zu sagen haben. J. v. M.

N. Sch. Sagen Sie mir auch noch, welche Geschichtschreiber in Ansehung des Sinns und Ausdrucks die sind, mit denen Sie sich die meiste Analogie fühlen? Ihre Schrift über den Geist des Zeitalters ist voll trefflicher Ideen und erhabener Gefühle. Leider ist nur die gerühmte Achtung für die Menschheit nie schamloser aus den Augen gesetzt worden, als seit Proclamation ihrer Rechte; nie wurde sie sträflicher getäuscht, nicht nur bei solchen, die sich die Würde nationaler Selbstständigkeit abschwatzen ließen, sondern bei der präpotenten Nation selbst. — Ich danke sehr für das Denkmal des Gryphius. Sind seine Werke nicht gesammelt? — Für die Staatsinquisition zu Venedig, die gar nicht war, wofür man sie ausgab, sondern die Ressource der Unterthanen, und bis auf den letzten Augenblick die Stütze der Verfassung, möchte ich um Revision des Urtheils bitten.

## 215.

## An Ebendenselben.

Berlin, 26 Januar 1805.

— Ein Buch las ich diese Tage, das nach Inhalt, Form und Geist dem künftigen Geschichtschreiber der Deutschen genannt zu werden ver-

dient: den zweiten Theil von Pfisters Gesch. von Schwaben (den ersten Theil habe ich vor einem Jahr in der Jenaer A. L. Z. recensirt). Er ist ein Jüngling wie Sie, oder noch jünger; aufstrebend und genialisch auch er. Eben so zu Landshut in Bayern der Hofrath Breyer, dessen Universalhistorie Sie in eben derselben Zeitung beurtheilt finden. Eben wie diese, und wie Sie blühet in Wien das Genie des Freiherrn von Hormayr auf, der die Geschichte vom Tyrol schreibt (worüber Sie in der nämlichen Zeitung auch etwas finden). Der Historiographie steht also unter den Deutschen eine schöne Epoche vor, und billig begeistert Sie der hohe Gedanke, welchen Sie erfaßt, das Ziel Ihres Lebens. Verlieren Sie ja keinen Tag, ohne einem der großen Meister, ohne Herodot oder Thucydides oder Xenophon, oder Polybius, Cäsar, Sallust, Livius, Tacitus, oder auch Machiavelli, oder Davila, oder Hume Eine Stunde geweihet zu haben; und über die deutsche Geschichte selbst excerpiren Sie, wie viel immer Sie können; es ist Vorarbeit, und bringt immer tiefer in den Geist. (Es versteht sich, daß ich nur von Quellen spreche.) Am bequemsten für nachmaligen Gebrauch scheint mir die chronologische Art, nach Jahren oder Zeiträumen, so daß Sie einst bei der Ausarbeitung alles irgendwo über einen Zeitraum Gelesene beisammen finden. Da Sie den Zusammenhang ohne Zweifel schon gut im Kopf haben, so ist gleich, wo Sie anfangen; nehmen Sie, was Sie jetzt haben können; vorerst freilich, was Sie (z. B. Manuscripte) anderswo nicht mehr haben könnten.

Sie sehen, daß ich nicht unterlasse, lebhafte Theilnahme zu fühlen; schreiben Sie mir von Zeit zu Zeit; wolle Gott, daß ich etwas Gutes Ihnen

zu schreiben habe; das wenigstens wird wie selbst, daß ich Ihnen von Herzen zugethan sey. Leben Sie recht sehr wohl. J. v. M.

## 216.

### An den Freiherrn Joseph von Hormayr in Wien.

Berlin, den 26. December 1804.

Mein unvergeßlich theurer Freund, für Ihren Brief, dieses schätzbare Pfand Ihres Andenkens, und für den Almanach danke ich herzlich. — — Was über die Beiträge*) gesagt wurde, werden Sie in der Jenaer A. L. Z. gesehen haben. Sie anzuführen hatte ich mehr als Eine Gelegenheit in dem gestern nach Leipzig abgegangenen 4ten Theil der Geschichte der Schweiz. Daß mir eine große Freude ist, Ihren ausgezeichneten Talenten und Ihrer patriotischen Stimmung öffentlich Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, davon werden Sie der Beweise im Lauf meines Lebens recht viele bekommen. Mit großer Begierde erwarte ich Ihre Geschichte Tyrols; oft werden Sie, wo es Berührungspunkte gibt, die der Schweiz berichtigen; da ich nur Wahrheit will, so werde ich Ihnen immer dafür dankbar seyn. Uebrigens gedenke ich 1805 den fünften Theil, und eine neue Ausgabe der drei ersten, nebst einem, oder ein paar Bändchen kleiner Schriften herauszugeben; recht bestimmt ist mein weiterer Plan nicht; wer weiß auch, wie es in der Welt wird? Einerseits sollte ich dann eine Reise in die Schweiz machen, um über die Reformationshistorie eine unbenützte reiche Quelle zu gebrauchen, andrerseits wäre

*) Beiträge zur Geschichte Tyrols.

meine Schuldigkeit, etwas für die Geschichte des k. Hauses zu thun, und die Universalhistorie erfordert eine langwierige Ueberarbeitung; das wird alles, wenn ich lebe, geschehen, aber die Umstände werden die Ordnung bestimmen. Vor der Hand ist mein erstes die Ausarbeitung einer Vorlesung in der Akademie der Wissenschaften; zu deren Gegenstand habe ich die älteste Zeitrechnung, besonders in Anwendung auf die ersten zwei Dynastien der persischen Geschichte gewählt. Sie sehen ungefähr, daß ich meine Zeit nicht verliere: in der That arbeite ich mehr als je, und habe erkämpft, daß ich nun Abends fast immer zu Hause bleiben kann, und alsdann auch nicht leicht jemand mich besucht. Das ist wirklich nothwendig, wenn man die Quellen, die größten Muster und die neuesten Schriften, ohne Abbruch der einen durch die andern, fortstudiren will. Sie, theuerster Freund, haben eine Laufbahn, worin diese Beschäftigungen Nebensache sind: es ist besser, zu thun, als erzählen, was andere thaten, und bedürfen wir mehr Geschäftsmänner von Ihrem Fleiß, Ihren Einsichten, und Ihrem regen Gefühl für Vaterland, dem Fürsten, die Ehre und Größe des Staats, als Geschichtschreiber der vergangenen Zeit. Machen Sie, daß ich viel zu rühmen bekomme; die größte Bereitwilligkeit ist da; auch versichere ich Sie, daß wenn durch die Weisheit der österreichischen u. a. Regierungen die Stürme dieser Zeit beschworen werden, ich die ganze alte Historie liegen lasse, um den brillantesten Panegyrikus der allerneusten zu schreiben.

Der mir empfohlene Jüngling gefällt mir wirklich, zumal durch seine Bescheidenheit und Sittlichkeit, sehr wohl. Wenn Sie Donnerstags zu Baron Wunsch kommen, so bitte ich Sie, ihn, und die

ganze

ganze traute liebenswürdige Gesellschaft recht herzlich von mir zu grüßen. Es ist wohl kein Haus in Wien, wo ich mit so vieler biederen Herzlichkeit so manche vergnügte Nachmittage genossen, die ich nie vergessen werde. Sie aber, liebster H., beschwöre ich, besser für Ihre Gesundheit zu sorgen. In sehr jungen Jahren erwarben Sie Ruhm und gutes Glück, es liegt in Ihnen reichlich, was in beiden Fächern, welche sie lieben, dem Staat, der Welt, Ihnen wohlthätig, und vom gedeihlichsten Nutzen seyn kann: aber das Feuer in Ihnen verzehrt Sie, zu wenig sind Sie mit sich und mit der Welt zufrieden: Gott! wer hätte mehr Ursache es ganz zu seyn! Mäßigen Sie Ihre Arbeit, bekümmern Sie sich nicht so sehr, wenn manches nicht wird, nicht geht, wie es soll; mit ruhiger Beharrlichkeit wird doch alles erstiegt. Liefern Sie sich mehr den sanften Gefühlen, welche Balsam in das Blut gießen. Lassen Sie mich hören, daß Sie in völliger Gesundheit blühen; gewiß nehme ich daran den größten Antheil. Was Sie von der Tyroler Geschichte mir anführen, erregt meine äußerste Begierde darnach. In dem venetianischen Archiv mag verschiedenes zu Ausfüllung über Welschtyrol seyn, wie viel mehr in dem Trientischen und Brixenschen! Sie sind glücklich — daß Sie so jung, und bei solchen Quellen sind. Was können Sie nicht leisten! besonders wenn Sie mir folgen und eins nach dem andern thun, ohne durch übermäßige Anstrengung Ihre Kraft zu brechen. Sie nehmen meine Predigt mir nicht übel, denn Sie sehen die reine Quelle.

Uebrigens befinde ich mich wohl (gebe hierin meinen Freunden ein gutes Beispiel), da mir den ganzen Tag niemand einredet, und ich doch immer so zehn Stunden studiren kann. Das Klima ist

gesund und mein Quartier liegt frei — Secreta parentis Anchisae domus arboribusque obtecta recessit. Leben Sie wohl, th. Fr. ꝛc.

## 217.

### An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Berlin, 30 Dec. 1804.

Zwei Ihrer liebenswürdigen Briefe, Bester, liegen vor mir. Zürnen Sie mir nicht. Ich habe erst am Weihnachtstag den vierten Theil meiner vaterländischen Geschichten absenden können; um halb fünf Uhr, oder um 4 Uhr zwanzig Minuten besserte ich noch daran. Dann hatte ich von Thibault's weitläuftigem Werk eine mit Besonnenheit beurtheilende Notiz abzufassen. Darüber ist mein ganzes Briefwesen in Unordnung. Wenigstens zwanzig liegen, zum Theil seit langem, unbeantwortet. Zweifeln Sie nur nie an meiner theilnehmendsten Freundschaft. Ueber diesen Punkt sollen Sie wenigstens durch mich den Glauben an die Menschheit nicht verlieren. Ueberhaupt wollte ich nicht, daß, was ich von der Elendigkeit des Zeitalters in Ansehung auf Kraft und Beharrlichkeit großer Dinge geklagt, Ihnen den süßen Traum verscheuchte, worin wir zu des Lebens Glück oder zu Anfrischung für löbliche Unternehmungen bleiben müssen. Würden Sie wohl eine Geliebte eben so lieben, wenn Sie sie sich unter dem anatomischen Messer malten? Eben so ist es mit den Menschen in der moralischen Welt; man darf und soll die Motive nicht so genau analysiren; auch nicht mathematisch berechnen zu können wähnen, was Gutes aus unserer Wirksamkeit wohl hervorgehen dürfte. Wir wissen es nicht, und sind gemacht, von Einge-

hungen unserer Natur kindlich geleitet zu werden. Denen folge man, wenn sie nicht gegen die mächtige Hinderniß in der gesellschaftlichen Einrichtung anstoßen. Thun Sie das, so muß man durchzuschlüpfen und diesem mit möglichst weniger Reibung auszuweichen suchen. Mit den Planen, wovon Sie sprechen, ist's eben so. Man muß weder aufgeben, noch zu sanguinisch hoffen; der Same werde gestreut; aber es muß besonders günstige Witterung seyn, und man muß alt werden, um, ich sage nicht von den Früchten zu genießen, sondern wenigstens zu sehen, was daraus werden wird. Das ist eben die arbeitvolle Lebenseitelkeit, die man sich muß gefallen lassen: denn sie ist unser Theil. Daraus folgt, Lieber, daß Sie ja ihren göttlichen Enthusiasmus, das Allerhöchste in Ihnen, nicht ersticken, aber auch darüber sich nicht eben zu Tode grämen sollen, wenn es mit der Walhalla nicht so fort will. Wer Herz und Phantasie hat, wie Sie, singt nie ins Leere; er trifft ein Herz und macht sich sein Publicum; früh oder spät; und indeß war in der Hervorbringung selbst der schönste Genuß. Es geht mir auch so. Das Land, welchem ich zunächst schrieb, ist unaufhaltbar untergegangen: das Buch selbst, was mir unglückliche Mühe jetzt noch kostet, ist nicht für das Zeitalter, wo jeder in der Eile lies't und kein Mensch nachdenken will, und doch schreibe ich's mit dem größten Vergnügen; denn ich weiß, was ich hineinlege, und bin gewiß, daß einst jemand, wenn ich lange nicht mehr bin, es den Leuten sagen wird.

Ich bin hier unterbrochen worden und fange wieder an, mit dem Dank für das schöne Gedicht auf den Helden von Laupen, der militärisch und moralisch ein wirklich großer Mann war. Sie haben, lieber Freund, ein schönes Talent, das Große

und Edle, wo es ist, aufzufassen. In Betreff der Wahl des Stoffs zu einer Epopöe eilen Sie nicht; er muß in so vielen Beziehungen erwogen werden. Homers und Virgils waren national und aus Zeitungen der Ueberlieferungen, die dem Dichter große Freiheit lassen. So umfaßt das Interesse des Miltonischen die sämmtliche Nachkommenschaft Adams; doch war die Scenerie so leer, daß er allegorische, eingebildete Wesen zur Ausfüllung brauchte. Der Camoens wählte die größte That seines Volks, und obwohl eine neue, doch auf so wenig bekannter Scene, daß er diese nach Wohlgefallen schmücken mochte. Schweizerische, auch nordische Helden haben weniger allgemein Anziehendes, oder sie sind, wie Gustav war, zu bekannt, um der Dichtung viel zu erlauben. Darum haben auch, freilich nicht ohne Schuld der Verfasser, die in der Schweiz aus der Nationalgeschichte gehobenen Dramen nicht sonderlich geglückt. Verwerfen würde ich den Stoff deßwegen nicht; er ist groß durch den Namen der Freiheit, durch das Edle des biederen Sinnes und die Alpennatur, die friedlichen Thäler und die erhebenden Anblicke würden zur Auszierung viel wirken. Da sollte aber der Dichter wohl sie gesehen, durchgefühlt haben. Oder haben Sie sie (welches seyn kann) aus den Beschreibungen aufgefaßt, wie es zur Darstellung erforderlich ist? Mit Einem Wort, wir wollen hierüber weiter reden. Ferners öffne sich Ihre Seele allem Großen; stärke und erhebe sich durch den Eindruck; dann wird etwa unversehens der, den Sie singen sollen, sich Ihnen mächtig aufdringen.

Sehr danke ich für die Stelle aus Eberhard. Das eben ist's, was ich sagen wollte. Indeß verstehe ich Sie. Die Atriden, meinen Sie, und die Herakliden wären eben nicht viel besser gewesen, als

Ihre Herrn; die schöne Sprache, die Dichter haben sie zu Göttern gemacht. Wahr! dabei wurde nun jedoch durch die schönere Natur begünstiget; es friert einem so in jenen Nebeln, in dem ewigen Gestöber auf Ihrem Eise. Und dann waren bei den Griechen mannichfaltigere Liebesabenteuer: das schmeichelt sich sanft ein, und wir sind so sündhaftig, daß wir gern davon reden hören; in solchen Dingen seyd Ihr Skalden etwas kalt, gar züchtig und idealisch.

Und nun treten Sie froh in das neue Jahr! So ein Tag ist wie die Pforte einer ungesehenen Welt von Begebenheiten; wer weiß, wie die seyn werden, welchen wir jetzt entgegnen! Sie aber und ich, die wir sie nicht zu leiten haben, wohl aber sehen und betrachten werden, lassen Sie uns die Freudigkeit des Geistes erhalten, die noth ist, um nicht fortgerissen zu werden, sondern richtig zu urtheilen, uns selbst und denen, die jedem nahe sind, zu Trost und Rath und Stärkung. Ihr Feuer erhalte sich, aber ohne Sie zu plagen, vielmehr erleuchtend und zur Liebe des Guten und Schönen in Büchern, in Sachen und an Menschen begeisternd.

## 218.

### An Herrn Sander, Buchhändler in Wien.

den 28 Jänner 1805.

T.

Theuerster Herr Sander, wenn Sie noch nicht angefangen haben, drucken zu lassen, so thun Sie mir doch den Gefallen (wenn es seyn kann) deutsche Lettern zu nehmen: ich finde einmal nicht, daß Cicero sein Latein mit griechischen Buchstaben geschrieben habe, und es ist doch gar infam, daß

wir uns unserer Schrift zu schämen hätten. Ich bin von denen, welche die Deutschen nicht möchten zu Franzosen werden lassen. Ich will die Schmach der Deutschheit tragen; die Reformation ist auch nicht mit lateinischen Buchstaben bewirkt worden. Wer mich lesen will, lerne deutsch. Gott befohlen.

## 219.

### An Herrn Professor Niclas Vogt in Aschaffenburg.

Berlin, 29 Jänner 1805.

Seyn Sie willkomm, theuerster Freund, auf die deutsche Erde zurück; ich habe Ihnen oft nachgesehen, mit dem wärmsten Wunsch der segenreichsten Wirkung. Wie viel dieses Schauspiel Ihnen werth gewesen seyn muß! Wie viel aus alter und neuer Zeit Ihnen anschaulich wurde! Daß Sie das mir schreiben, war ich nicht so unbescheiden, zu erwarten: aber so summa capita rerum mit halben Worten, mir wohl verständlich, hätten Sie dennoch so in ein paar Zeilen andeuten können, damit ich wisse, ob Sie bezaubert sind, oder es noch der Mühe werth halten, Deutscher zu seyn; ob Sie glauben, den Stein gesehen zu haben, der Nebucadnezar's Bild vollends zertrümmern soll, oder ob der Apostel noch Recht behalten dürfte, daß auch dieser Welt Wesen vergeht. Beiträge zu den Staatsrelationen, liebster Vogt, weiß ich wahrlich nicht zu geben: bedenken Sie, daß ich dieses Jahr den fünften Band der Schweiz. Geschichte (ein Resultat von wohl 7000 zu ordnenden und zu belebenden Stellen aus Urkunden und Chroniken) eine revidirte Ausgabe der vorigen Theile, ein paar Bände ver-

mischter Schriften *), anbei Recensionen für Halle und Jena, zu schreiben, über dieses Briefwechsel, und die Leidenschaft des Fortstudirens habe, endlich doch ein paar Mémoires für die Akademie liefern muß und der Gesellschaft nicht ganz mich entziehen kann. Wo soll ich nun Zeit hernehmen? Ein anderes Jahr habe ich der Verbindlichkeiten viel weniger; da wird es eher gehen. — Von Herzen wie immer Ihr treuer Freund. M.

## 220.

### An Herrn J. C. Pfister, Diaconus zu Vaihingen.

Berlin, 14 März 1805.

Mein werthester Herr und Freund! Mit Erstaunen habe ich Ihren zweiten Theil **) bekommen; es schien mir kaum möglich, daß Sie eine solche verwirrte Masse von Urkunden so schnell durch, daß Sie ein so schönes Kunstwerk sobald herausarbeiten können. Bereits vor 14 Tagen habe ich eine Notiz davon nach Jena geschickt. Nun muß aber vielleicht der gutwillige Freund für den strengen Geschichtskritiker um Vergebung bitten. Ich habe nämlich zum Lobe des Verfassers eher zu wenig als zu viel gesagt, und mir dieses so geboten: dann habe ich die mir aufgestoßenen σφαλματα nicht unterlassen, zu Verbesserung bei einer neuen Ausgabe, anzuzeigen. Daß ich beides that, ist an sich mir nicht leid; es war meine Pflicht, nicht weniger für Sie als das Publicum. Aber es kömmt mir

*) Sie kamen nicht heraus.

**) der Geschichte von Schwaben.

vor (da die Recension fort ist, so redet nun das Herz wieder), daß ich gleichwohl zu trocken gewesen seyn möchte. Also, liebster Pfister, bitte ich, wenn es gedruckt zu Ihnen kömmt, mir freimüthig sagen zu wollen, wie Sie zufrieden sind? nämlich, ob Sie die Einwürfe wirklich selbst gegründet finden, und ob in Ihren übrigen Verhältnissen Sie vielleicht gewünscht hätten, daß ich dieses oder jenes noch gesagt hätte. Meinen besten Willen werden Sie freilich nicht mißkennen; das schmeichle ich mir; und daß ich auch geliebten Freunden, sobald ich zum Publicum rede, nichts schenke, das ist nun einmal so.

Allein, ich habe etwas Wichtigeres auf dem Herzen. Sie sind wirklich ein trefflicher Forscher sowohl als Darsteller. Ersteres hat mich neulich veranlaßt, an Sie zu denken, als von Errichtung einer Gesellschaft gesprochen wurde, welche eine vollständige Ausgabe der Scriptor. rer. Germanicar. auf muratorische Art unternehmen möchte. Chronologisch, wie die Verfasser auf einander gelebt, je nach der besten Ausgabe, oder wenn ein Mitarbeiter diesen oder jenen Codex hätte, sollten sie inner 15 Jahren in etwa 30 Bänden geliefert werden. Man würde Subscriptionen sammeln, und wenn, wie zu hoffen, diese hinreichen, jedem ein recht gutes Honorar setzen. Hätten Sie Lust Theil zu nehmen? Es wäre zu wünschen und man sucht es, daß in verschiedenen Kreisen Mitarbeiter zu finden seyn möchten, deren übernähme dann jeder, was er am besten kennt, wofür er die besten Subsidien hat.

Das sind noch nicht alle meine Gedanken für Sie; sehr oft gedenke ich Ihrer, und halte für Pflicht, Ihnen zu rathen. — Ich möchte Ihnen rathen, was ich selbst gethan. In den Jahren,

welche ich in der Schweiz verlebte, von 1774 zumal bis 80, las ich fast keine gedruckten Bücher; es müßten denn seltene gewesen seyn: lauter ungedruckte Urkunden und Chroniken, die jetzt mir stattlich dienen, und ich um keinen Preis bekommen könnte. Solche Lecturen, die den Geist munter erhielten, wurden in Nebenstunden verlegt. Als ich am allerstärksten componirte, war nicht, wie man glauben möchte, Tacitus, sondern die Novelle von Boccaz diese Nebenlecture, zu Erhaltung der Lebendigkeit.

Ich denke, 1495 wird wohl Ihre nächste Epoche seyn? oder eine andere? — Sie sehen, wie herzlich ich Ihnen zugethan bin; geben Sie mir öfters Nachricht von sich. Meiner Gesinnung seyn Sie versichert.

## 221.

### An den Herrn Freiherrn Friedrich Heinrich von der Hagen in Berlin.*)

Berlin, 18 März 1805.

Mit Begierde erwarte ich, mein werthester Herr, was diese Probe verspricht: sie hat meinen vollen Beifall, indem sie keinen antiken Zug vermischt, und alles Dunkle genugsam beleuchtet. Das ergreifende, durchdringende Werk, voll Kraft, Schrecken und Wunder, ist Ihrer Bearbeitung würdig. Ganz der Ihrige J. v. M.

*) Diese Billets beziehen sich auf die an Mü übersschickte Probe der Ausarbeitung der Nibelungen in der Monatschrift Eunomia, wodurch die Bekanntschaft beider Freunde anfing. H.

## An Ebendenselben.

S. d.

Der Plan, m. Fr., ist recht gut; führen Sie ihn aus. In einer Vorrede *) ihn vorzulegen, scheint mir unnöthig. Man wird schon sehen, was Sie geliefert. Ich bin immer für in mediam rem. Der Leser thue die Augen auf, so sieht er, was da ist, wie er ein Gemälde erkennt, ohne daß der große Meister darunter geschrieben, was es vorstellen soll. Indessen thun Sie hierin, was Sie wollen; auszusetzen weiß ich an der Vorrede nichts.

Ich war, wie Sie gestern kamen, sehr zerstreut, weil ich eben mitten in einer Ausarbeitung begriffen war. Beurtheilen Sie nicht nach solchen Augenblicken meine Gesinnung für Sie. Doch, Sie selbst wissen, wie die Composition einen außer sich bringt. — Immer werde ich mich freuen, Ihnen meine wärmste Theilnehmung, meine große Hochschätzung und meine Freundschaft zu beweisen. —

## An Ebendenselben.

S. d.

Ich bin wirklich beschämt, mein werthester Herr, diese Blätter **) so lange bei mir zurückbehalten zu haben. Sie enthalten eine in der That schöne, wohlgerathene, das Alterthum so treu als verständlich darstellende Arbeit, und die von Ihnen

---

*) Bezieht sich auf eine ungedruckte Vorrede zu meiner historischen Einleitung der Nibelungen.
(Anm. des Hrn. Einsenders.)

**) Die vollständige Handschrift von der Herrn v. d. H. Ausgabe der Nibelungen. H.

in der Eunomia aufgestellten Grundsätze sind auf die Bereicherung und Verschönerung unserer Sprache sehr wohl berechnet. Ich erwarte begierig, was Sie für eine historische Einleitung herausbringen werden. Ich denke, Sie werden zuerst die Zeiten Gontabars und Ezels, wie die Völker, Länder und Sitten Europens dazumal waren, dann was über den Ursprung und die Gestalt des Werks muthmaßlich ist, hierauf die Ueberarbeitung desselben und wie die neuere Heldenzeit aus dem 10ten Jahrhundert mit jener alten zusammengeworfen ward, was also aus der einen in die andere gehört, und wie national, wie groß aber auch, wie erhebend, hinreißend das Gedichte ist, beschreiben; mit den großen Epopöen anderer Völker dasselbe paralelisiren, und so die Erwartung und Lesbegier recht erwecken, auf daß man bereit sey, den ganzen Eindruck zu fassen.

Gleichwie in den Perserkriegen die *Τρωικα* *) sehr aufgefrischt und

Graecia Barbariae lento collisa duello

das Factum wurde, womit Herodot alle Historie anfangen zu sollen geglaubt, so dürfte wohl auch die große Noth im zehnten Jahrhundert vor den fürchterlichen Ungarn, welche man für Hunnen hielt, Anlaß gegeben haben, den Mythos der Nibelungen, die Rache; die Klage Chriemhildens, wieder hervorzuziehen, und mit hochverehrten Namen der spätern Zeit in Verbindung zu bringen.

Der Geist von „Tronv Hagene's" möge über Sie kommen und Ihnen alles auslegen. Aber die liebenswürdigern Sitten des neunzehnten Jahrhunderts bleiben Ihnen doch. Vereinigt mit jener

*) Die alten Gedichte vom trojanischen Krieg.

Kraft und Treu machen sie das Ideal eines edeln Freundes und Mannes. Leben Sie wohl!

## An Ebendenselben.

Recht sehr danke ich Ihnen für die gütigst gestattete nähere Einsicht *); Durchlesung wäre nun mehr Mühe, da Sie, th. Freund, eine Abschrift haben. Wir wollen uns lieber durch möglichst schnelle Rücksendung fürs künftige empfehlen. Wie viele Freude ich aber darob empfinde, daß diese altdeutsche Art aus der verwirrenden Dunkelheit hervorgebracht wird, und der entzaubernde Ritter Sie sind, wie auch über die wirklich edle Bereitwilligkeit der deutschen Gelehrten, das kann ich besser fühlen, als sagen. Multo virtute esto! Lieben Sie mich, wie ich Sie!

21. Mai 1806.

## An Ebendenselben.

Mit Dank für die nochmals verschaffte Einsicht sende ich Ihnen, mein edler Freund, diesen schönen Codex **) zurück und beglückwünsche Sie zu den merkwürdigen Beobachtungen, wozu er sie veranlasset hat. Wenn Sie ihn, wie Sie ohne Zweifel jetzt gleich thun werden, in seine Heimath zurückschicken, so vergessen Sie nicht, auch in meinem

---

*) Bezieht sich auf den Dresdner-Codex des Heldenbuches, den ich durch M's Vermittlung und Bürgschaft erhalten.

(Anm. d. Einsenders.)

**) Bezieht sich ebenso auf den Münchner-Codex der Nibelungen. A. d. E.

Namen dem verdienstvollen Hrn. von Aretin für die liberale Mittheilung sehr zu danken, ihn zu versichern, wie hoch ich seine vielfältigen literarischen Entdeckungen schätze, und wie verpflichtet ich mich ihm und jedem seiner Freunde für das, was er Ihnen geleistet, achte. In Wahrheit interessirt mich das löbliche Bestreben vieler braven Männer, in München und in benachbarten Ländern, für das Emporkommen der wahren Gelehrsamkeit, worin sie es den protestantischen Ländern bald, wo nicht bereits, zuvorthun werden. Sie haben viel Ungebrauchtes verborgen, dabei eine innwohnende Kraft, und in den schönen Ländern, wenn sie augenblicklich leiden, große Ressourcen. Leben Sie selbst mein geliebter Freund, recht wohl; ich bin ꝛc.

14 August 1808.

## An Ebendenselben.

— Mit innigster Rührung trenne ich mich (nur dem Körper nach) von Ihnen, Edler! Beurtheilen Sie meine Liebe zu Ihnen nicht nach dem Aeußerlichen. Theils mein von jeher arbeitvolles einsiedlerisches Leben, theils viele unausweichliche Zerstreuungen haben mir nicht erlaubt, Sie in Ihrem Hause, wie ich so oft wollte, aufzusuchen. Verzeihen Sie meiner Lebensweise diese Unartigkeit, wovon ich selbst vornehmlich gelitten, und beurtheilen Sie, ich wiederhole es, nicht danach, was Sie meinem Herzen sind. Recht sehr viel sind Sie ihm und werden es seyn, so lange in meiner Brust für das Schöne und Gute ein warmes Gefühl schlägt. Wir sehen uns noch wieder, vor meiner Abreise. Leben Sie wohl, mein herzlichstgeliebter Freund!

13 Oct. 1807.

## 222.

## An N.

Berlin, den 9 April 1805.

— Tief hat mich gerührt, was Sie mir von den schrecklichen Aergernissen sagen, über denen Herders hohes Genie sich zermartern mußte. Ja wohl hätte er in einer andern Lage leben sollen. Nur in N. nicht, wo der Professor-Neid noch etliche Jahre früher ihn zu Tode geärgert hätte. Zu Dresden, zu Berlin bei der Akademie! Aber das wollte Gott nicht! Der Allwissende weiß warum? — Daß die neue Schule von ihm nichts wissen will, hat er mit Cicero und Montesquieu gemein; auch Friedrich II ist den jungen Herren nichts: die Aufgeblasenheit, der Selbstdünkel ist aufs höchste gestiegen. Mein Bruder sah neulich auch einen dieser Verkehrten, von dem wurde Herder denn eben auch kaum in Ehren genannt; Heyne sey gar nichts, unter aller Kritik; ein erbärmlich schwacher Kopf sey Cicero u. s. f. Indeß ist das nur eine Secte, und ihr Augenblick wird bald vorbei seyn, sie findet auch nicht großen Eingang, wo irgend Verstand bei Hause ist.

## 223.

## A S. A. I. Monseigneur *l'Archiduc Jean* à Vienne.

à Berlin 29 Avril 1805.

Monseigneur!

Je n'ai pas besoin d'exprimer à V. A. R., ce qu'Elle aura prévu, l'extrême satisfaction avec laquelle j'ai lu ses deux admirables lettres,

et entendu, au milieu d'autres beaux éloges, plusieurs étrangers qu'Elle a vu, faire celui de sa bonté persévérante pour tel qui Lui est bien véritablement dévoué. J'aurois repondu il y a long-tems à sa première lettre, si je m'étois fié aux postes: celles d'ici ne me donnoient aucune appréhension, mais je sais qu'ailleurs on est sujet à être mal compris et mal jugé. C'est pour cela que j'ai attendu une occasion.

Rien de plus vrai que tout le raisonnement de V. A. R., sur l'état des affaires générales: peu de jours avant sa lettre j'ai lu un mémoire de notre prince Louis dont le résultat étoit bien parfaitement le même: depuis ce tems le chef du gouvernement françois n'a fait que confirmer ce point de vue. Prendre sans accord avec les plus intéressés le titre d'une couronne annexée à une autre depuis 841 ans et d'une nation qui existe encore sous plusieurs souverains, n'est ce pas annoncer qu'il n'y a d'autre droit public que la volonté arbitraire. C'est en effet très-conforme à l'arrêté du conseil d'état du 5 Févr. sur le rapport de Talleyrand, de ne jamais embrasser un système de paix, que toutes les puissances continentales „ne soient reduites à la conviction de l'impossibilité d'aucune résistance aux volontés de la France.“ Je sens comme un autre les avantages de la paix mais il faut pouvoir l'obtenir sans se déshonorer, sans asservir soi-même, l'état, la postérité. Il est trop évident que l'anéantissement est une mort et non une paix; et s'il faut opter entre les genres de mort, celui qui est glorieux est sans doute préférable à une vie infame mille fois pire que la mort. Je vois que de plus en plus on le sent généralement. L'homme

dont il s'agit, n'est pas fait pour endormir en amadouant: son char de triomphe roule avec un fracas épouvantable sur les têtes de tous ceux qui se courbent devant lui. Il est vrai que de résister, d'essayer à borner sa fureur, excitera une guerre qui sera la plus grande crise de l'Europe depuis la bataille de Zama qui décida du monde ancien. Si on la fait mal, je veux dire, si tous ne la font et de toutes leurs forces, s'il y est question de défensives, de cordons, de dédommagemens, d'arrondissemens, tout est perdu irréparablement. En ce grand tema de danger public, Monseigneur, on vous écoutera certainement; et vous ferez tout pour faire reduire les entreprises à un but seul et unique, et pour le faire déclarer avec la plus grande publicité: quel autre peut il être que de forcer Bonaparte à la paix, mais à une paix à laquelle on puisse se fier. Il faut remettre les portes de l'Italie en des mains non-suspectes (rendre aux Suisses le Valais, Genève, la Valteline, et la partie de l'évêché de Bâle ou cet évêché tel qu'il a été; rendre à la maison de Savoye l'héritage de ses aïeux) et réunir toute la Belgique avec la Hollande en une république ou un Stadhouderat dans les anciennes liaisons avec l'Angleterre et la Prusse. La rive gauche du Rhin et la Lombardie sont des objets, militairement parlant, du second ordre, mais bons certainement, sur-tout la dernière, à reprendre ou du moins, à séparer tout-à-fait de la France. Mais il ne faudroit rien décider sur leur sort avant la paix, et en attendant se servir de leurs ressources pour la poursuite de la guerre. Quand on pense aux grands moyens des cours et à la faveur de l'opinion tout cela paroît fort possible. Mais

il

il faut le vouloir, et si fortement qu'on y sacrifie toutes les petites jalousies, tous les souvenirs désagréables. On le fera dès qu'on aura une vue claire des objets, et la conviction qu'il n'y a de moyen de salut que dans cette façon d'agir ouverte et honorable. Quant aux alliances, aux concerts, il y en aura. Jusqu'ici je ne suis point surpris qu'on y ait répugné.

Votre modération, monseigneur, la vie retirée, le silence, l'impénétrabilité que vous avez, sont des qualités qui plus que toute autre font voir combien votre ame est élevée et faite pour les grandes choses. Un jour ces sentimens si long-tems comprimés n'en agiront qu' avec plus d'énergie sur l'armée et dans les conseils. Jusque-là les grandes idées, simplifiées, tous les moyens moraux, toutes les maximes propres aux succès, mûrissent de plus en plus dans l'ame de V. A. R. On le sait, ce n'est plus un secret dans l'étranger ni dans votre patrie; les espérances qu'on a d'Elle sont grandes. Cette persévérance et cette ardeur qui est d'autant plus concentrée qu'au-dehors Elle se montre moins, sont des qualités que moi-même je connois en Elle et qui pourront produire des grandes choses.

J'espère qu'alors le choix des commandans sera conforme à l'opinion; que dès-lors, instruits du but, on ne gênera pas sur les moyens; qu'au lieu de partis, devoués l'un à tel et l'autre à un chef différent, il n'y en aura qu'un, celui des restaurateurs de la gloire des armes et d'un solide équilibre. V. A., je le sais, ne veut pas des favoris à Elle; mais des alentours devoués à la grande cause de la patrie. Elle n'écoutera d'autres raisonnemens que sur

les plus surs moyens de vaincre; et Elle ne pensera point à la paix tant que le but ne sera pas obtenu. Car cette fois il n'y aura de choix qu'entre *être* et *ne plus être*.

Quoique je ne doute que V. A. R. aura déjà vu ce discours de la vie de Frédéric, comme j'y ai proposé l'idée du nouvel équilibre à fondre sur l'union de l'Autriche et de la Prusse; j'ose le joindre encore, avec deux autres petites choses. D'ailleurs je fais souvent des notices pour des journaux, parceque c'est par eux qu'on agit le plus directement sur les opinions. En quelques semaines je pourrois mettre à Ses pieds le quatrième vol. de l'histoire des Suisses, en la priant d'honorer de Ses regards cette adresse à la nation qui tient lieu de préface. Je fais tous les jours quelque chose, et jamais rien, dont la tendance ne soit la rectification des sophismes par lesquels on veut tromper le monde. Leurs auteurs et prôneurs, naturellement, ne m'aiment pas; mais j'ai le plaisir de voir que ses choses ne laissent pas de faire impression. Lorsqu'on pourra nommer les masques, j'en serai aussi et je leur donnerai des beaux noms. Il me semble que plusieurs de ceux qui pendant la revolution me haïssoient parceque je n'ai jamais de ma vie donné dans les choses extravagantes, sont à-présent assez contens de voir que malgré la réaction je ne laisse pas d'aimer la *vraie* liberté. En tems de factions on ne peut qu'être calomnié et je m'imagine que cela m'arrive aussi; mais si j'ai le Bonheur de vivre encore quelques années, on verra par la teneur constante de ma façon d'agir que je n'ai jamais eu que le vrai bien public en vue. —

Je remercie V. A. R. bien affectueusement des Ses renseignemens sur les communes allemandes en Italie. Veuille V. A. R. agréer etc.

## 224.

### An Hrn. GR. v. Dohm M. in Heiligenstadt.

Berlin, 20 Mai 1805.

Ich war in der letzten Zeit außerordentlich beschäftiget, besonders mit der Revision des ersten Theils meiner Geschichte der Schweiz für eine neue Auflage: die Arbeit ist der mühsamsten eine, bei anderthalbtausend Verbesserungen aller Art einem schon bestehenden Werk einzuflicken: dazu kam die Vorrede des 4ten Theils (eine Adresse an die Nation), und nun habe ich für eine historische Einleitung zu Herder's Cid Untersuchungen in der castilianischen Geschichte anzustellen. Auch habe ich Ludens Leben des Thomasius mit einer Vorrede versehen. Diese Dinge und die in Berlin einmal unausweichliche Zerstreuung, nebst zufälligen Ereignissen, haben mich, theuerster Freund, abgehalten, Ihr geliebtes Schreiben früher zu beantworten.

Daß Sie krank gewesen, wußte ich; es war ein mir schmerzliches Bewußtseyn, weil ich in der That fürchte, daß an völlige Herstellung in der Lage schwerlich zu denken seyn dürfte: und doch sind Sie noch heiligern Verhältnissen schuldig, ihrer Erhaltung alles aufzuopfern; jetzt hoffe ich von der Jahrszeit. Möchte aber doch, ehe sie wieder verstreicht, sich etwas bereiten lassen, wodurch ein besserer Winter zu erhalten wäre! Urlaub, Veränderung, was immer, wenn nur die Wiederholung so einer harten Probe, wie die jetzt ausgehaltene, abzuwenden ist.

Ihre Schrift über Goslar hat mir, wie Sie vorsahen, Ihres Inhaltes und Verfassers wegen große Freude gemacht, sonst aber auch eine schmerzliche Empfindung zurückgelassen. Was für eine Verfassung schon dazumal, da ein so rechtloser Vergleich, wie der von 1552, Bestand behielt! Wo ein Dellinghausen ungerochen bleiben konnte! Das ist aber der natürliche Effect aller Historie, je genauer sie die Menschen darstellt, ein gewisses Grausen zu erregen, und alles unsicherer zu fühlen, als man in biederer Gutmüthigkeit es sich sonst so vorstellt. Nun bilde ich mir ein, hat es mit der Erbschutzherrlichkeit wohl seine Wege; die 100 Rthlr. und 2 Fässer Bier werden die guten Leute nun wohl behalten: aber traurig muß jedem der Anblick der Forste und Werke seyn, welche die Stadt, wenn sie ihr geblieben wären, so blühend machen konnten. Uebrigens hoffe ich, daß den neuesten Plagen geholfen werden soll.

Ich habe über Goslar, Eichsfeld und andere neue Provinzen viel mit dem Minister von Stein gesprochen; der einsichtsvolle Mann fühlt ganz, wie unrecht man hatte, und geht sehr damit um, die Länder zufrieden zu stellen.

Der 4te Theil meiner Geschichte der Schweiz wird Ihnen, theuerster Freund, ohne anders zugeschickt werden; eben so werden Sie zu gehöriger Zeit die neue Ausgabe bekommen. Die wird aber wohl erst in einem Jahr zu haben seyn. Ich gehe damit um, sie den Lesern angenehmer zu machen, indem ich die Noten an das Ende jedes Theils zusammenwerfe, und nicht einmal durch Anführung derselben den Text unterbreche. Der 5te Theil wird noch eben so ausführlich wie diese werden; es ist die heroische Zeit. Dann aber werde ich die neue-

ren Sachen in einen oder zwei Theile Denkwürdigkeiten möglichst bündig zusammendrängen.

Bisher habe ich noch nichts Anderes unternommen, auch seit mehreren Monaten nichts oder wenig recensirt. Ich gebe dieses nur darum nicht ganz auf, weil es ein guter Weg ist, manches einem an dem Herzen Liegende schnell und für ein größeres Publicum zu bringen.

Die, wie niemand besser weiß als Sie, unermeßliche Arbeit über Friderich II kann nur nach den von Ihnen angegebenen, und mir größtentheils bereits versprochenen Quellen gedeihen. Man hat sich zu sehr beschränkt, ihn als Krieger und Gelehrten darzustellen, die Führung des Innern verdient gleiche Aufmerksamkeit: überhaupt, wo ist der Mann außer Ihm, von dem aus einem halben Jahrhunderte beinahe von jedem Tag mehr als Ein geistreicher Gedanke aufzufinden wäre! Wie viele scharfsinnige Ansichten oft in einem Worte! Indeß habe ich der anderen Geschäfte wegen hiemit noch nicht anfangen können, es kann einst so schneller gehen. — —Ich bin mit Berlin, zumal aber dem König, den ich wirklich liebe, immer sehr zufrieden: um so herzlicher durchdringt mich die Erwägung von Dingen, welchen, wie die Welt nun ist, irgend ein Land, ein paar Jahre früher oder später, nicht entgehen dürfte.

Sie wissen, daß ich über die allgemeine Geschichte etwas — nicht herausgegeben, aber geschrieben habe: Materialien dazu sind seit 26 Jahren fast unzählige gesammelt worden. Oft beschäftigt mich die Idee, wenn einmal über unser Staatensystem das Consummatum est ausgesprochen würde, diese Recapitulation alles Guten und Bösen, was darin war, erscheinen zu machen.

Jacobi hat Ihnen viel nachgefragt, ein Sie ge-

wiß nach Verdienst liebender Weiser und Edler. Mehrere Musensitze blühen in Ober-Deutschland auf: Heidelberg hebt sich sehr. Treffliche Plane hat Nürnberg vor (und die Ausgleichung scheint nahe). Hingegen das arme Weimar, das alte Jena, haben ihre Zeit gehabt.

Erhalten Sie sich, lieber vortrefflicher Freund; schreiben Sie mir, wenn auch nicht eigenhändig, bald; wenn ich nun wieder in Ordnung komme, so werde ich auch genauer seyn. Gruß von Herzen Ihrer mir unaussprechlich theuren Gemahlin! Leben Sie wohl, lang, und vergnügt wirksam!

Im Jul. habe ich vor, Schliessen in Mecklenburg zu besuchen: da wollen wir Ihnen die Ohren auch klingen machen. — *)

## 225.

### An Hrn. Domvicar Körte in Halberstadt.

Berlin, 21 Mai 1805.

Dank, der herzlichste Dank für die übersandten Briefe **); ich werde sie Ihnen in wenig Tagen wieder senden. —

Ihr Brief hat durch seine offene Zutraulichkeit mein ganzes Herz gewonnen. Sie beobachten, wie ich sehe, alle Regeln der edelsten Delicatesse; Sie

---

*) Beide Freunde setzten Ihren vertraulichen Briefwechsel fort bis zu Müllers Tode. Die Güte gegen seinen Freund setzte Herr von Dalm auch gegen mich fort und vertraute mir ihn ganz an. H.

**) Müllers an Gleim, die nachher mit denen von Heinse im Druck erschienen. Zürich 1806. II. 8.

sind vollen Zutrauens würdig; die Freundschaft, welche Gleim und ich zusammen hatten, sind Sie würdig zu erben. Lassen Sie sich durch die herben Erfahrungen zu keinem Unglauben an die Menschheit verführen. Noch lebt sie in mancher Brust; nicht immer, das erfahre leider auch ich, da wo man sie zuerst suchen sollte. Aber sie ist, das fühle ich, fühlen Sie, und ich glaube, keiner von uns wird je sich an dem andern irren; glauben müssen wir einander jetzt, man muß das wagen, sobald man Grund zu haben meint, sonst kann die zarte Pflanze nicht aufkeimen.

Sehr gut, daß Sie Winckelmanns Briefe den meinigen anschließen *), wir hatten manche Analogie, in Ansichten und Gefühlen mehr als einer Art; er war einer der Edlen und Guten, auf die eine Nation und ein Zeitalter stolz seyn darf.

Die Darstellung Ihres innern Lebens, th. K., war für mich ungemein anziehend; ich habe alles wohl begriffen. Es ist auch bei mir nicht methodisch zugegangen; der einige Unterschied war mein von früher Jugend an auf einen Zweig der Kenntnisse gerichteter Sinn. Obwohl ich keine Verse mache, war immer Poesie in mir, ihr Gegenstand aber der Mensch, besonders in der großen gesellschaftlichen Verbindung. Meine Jugendpläne sind auch (wenigstens noch) nicht ausgeführt worden, wie ich sie vor Augen habe; die Schuld ist aber an andern wenigstens so viel an mir selbst; vielleicht wäre mir im Alterthum besser gegangen. Indeß da ich doch nicht ganz vergeblich gelebt, viel gethan, auch genossen, so gebe ich in Erwartung des noch Kommenden mich zufrieden, und suche die inwoh-

*) Dieß ist in gedachter Ausgabe nicht geschehen. H.

nende Freudigkeit möglichst emporzuhalten. Sie haben einen Reichthum von Begriffen, und von denen ist keiner überflüssig: was Sie in die Seele gelegt, nährt sie auf, weckt, und wenn Sie in irgend eine Laufbahn sich ganz bestimmt werfen wollen, so wird alles Stelle und Anwendung finden. —

## 226.

### An Hrn. D. Stekling in Prenzlau.

25 Mai 1805.

— Lavater *) hatte etwas ungemein Inniges, Ergreifendes; Hineinfühlendes in des Menschen Seele. Ihr Urtheil über seine Dichtung, als solche, ist richtig. Die Prosodie war so wenig als die Grammatik meine Sache: sie war mir viel zu trocken; Sie sind weit gelehrter. Auch sandte ich Ihnen das Gedicht bloß wegen gewisser, aus der Seele innerster Tiefe emporgehobener Gefühle, wofür nie ein Sterblicher glücklichere Ausdrücke fand.

Nun steht er da, der Alpenbau vom Splügen bis ins Hasli, von Bellenz bis über Lucern herab — auf unserer Kunstkammer. — Hier die Beschreibung des Reliefs **). Ich habe dabei seyn müssen, wie der König und die Königin es sahen; es ist nicht möglich, daß ein liebenswürdiger Edelmann freundlicher und mit mehr Verstand gespra-

---

*) Es war die Rede von seinem Gedicht, das menschliche Herz, besonders dem fünften Gesang von der Freundschaft.

**) Ein Relief von diesem Theil der Schweiz, von Hrn. Müller aus Engelberg verfertiget, welches des Königs Maj. kaufte.

chig seyn kann, als beide Majestäten. Von der Königin weiß es jedermann. Für den König aber faßte ich schon, als ich ihn zum erstenmal sah, wahre Liebe mit Vertrauen; auch Er wird mir gewogen und sprach mehr und offener als gewöhnlich. Seither sah ich sie wieder bei dem letzten Hauptmanöuvre.

Den Enthusiasmus für Euripides will ich nicht mindern; aber unter den drei großen Tragikern ist er der wenigst große, weil er zu viel raisonnirt. Wie wird Sophokles Sie erhöhen! Wenn Sie fester in der Sprache sind, so sollen Sie auch Aristophanis alles übertreffenden Witz kosten (nur ist unumgänglich vorher Thucydides zu lesen: sonst versteht man, wenn auch die Worte, die Anspielungen und Charaktere nicht); auch den so leichten als geistreichen Lucian. Es wird mich außerordentlich freuen, wenn Sie Horazen hören: vos exemplaria Graeca nocturna versate manu, versate diurna. Werfen Sie sich sehr in die Alten: sie haben die Proben aller Jahrhunderte bestanden.

Einst werde ich Ihnen Merian's Mémoires sur l'influence des sciences sur la poésie zu verschaffen suchen; in sämmtlichen Mémoires der Akademie ist nichts Geistreicheres; dabei große Gelehrsamkeit, der feinste Geschmack. Er zeigt, daß man die Poesie ja durchaus nicht durch Beimischung der Wissenschaft verderben darf.

Ihre Predigt über die Unsterblichkeit senden Sie mir; über diesen Artikel bin ich unersättlich, wie über die Freundschaft. Es ist etwas in mir, höher denn alle Beweise, ein Gefühl unsterblicher Kraft, so wie ich auch in dieser Welt lange zu leben glaube. Verdruß, Sorgen, können für

Augenblicke mich hinwerfen: aber Gott und Freund und Studium helfen mir gleich wieder auf.

Es plagt mich sehr zu finden, daß die Historie in den Romanzen vom Cid fast durchaus unrichtig ist; nun ich aber das Interesse doch erhalten möchte, suche ich alles auf, was dienen mag, dem Glauben des Lesers mit etwas zu Hülfe zu kommen.

## 227.

### A Mr. *Joseph de Hammer* à Constantinople.

à Berlin, 29 Mai 1805.

Plusieurs raisons, mon excellent et éternellement cher ami, ont interrompu notre correspondance. . . . J'étois alors dans une position indifférente à l'égard de la cour. Elle changea vers la fin de 1804; on me rendit enfin justice, on reconnut et la bonté de mes principes, et ma sincérité. Vous vous étonnerez que j'aie pris ce moment pour quitter. Cela est arrivé fort accidentellement. Je faisois un voyage en Saxe, dans ce cercle littéraire que vous connoissez; l'envie me prit, et j'eus la permission, d'aller aussi à Berlin, où j'avois d'anciens amis. J'y voulois rester 15 jours. A mon arrivée je reçus un accueil qui tenoit de l'enthousiasme; c'étoit un enfant de la maison qu'on avoit cru perdu et qui revenoit. Il y a ici une libéralité de principes, un amour de la patrie et de la gloire de la Prusse, une susceptibilité d'exaltation, une culture si générale, une telle hospitalité, que moi-même je crus renaître; j'avois perdu l'habitude de tels hommes. Le roi lui-même a quelque chose qui dès la première audience me captiva; et cela m'est

constamment arrivé depuis; je l'aime vraiment. On me fit des propositions. A Vienne ils crurent qu'il s'agissoit d'une augmentation de pension; en effet ils m'en offrirent une, assez belle. Mais toute l'Allemagne me demandoit la poursuite de mes travaux littéraires; vraiment, sans me déshonorer, je ne pouvois y renoncer pour 2000 fl. de plus. Je revins donc à Vienne, demandant 1) la permission de faire imprimer l'histoire de la Suisse en pays étranger, sans censure, sauf à la laisser prohiber, si on vouloit, en Autriche; 2) la première place ou l'expectative de la première place à la bibliothèque impériale. Il y eut des obstacles que mes amis ne crûrent pas pouvoir vaincre, et la reponse fut: que l'histoire de la Suisse étant celle d'une révolution, heureusement exécutée, la publication ne sauroit être admise, et que je ne pourrois avoir la première place à la bibliothèque tant que je serai protestant. Je fis sentir alors que de cette manière je ne pourrois être heureux à Vienne. Car je manquai le but de ma vie, et j'avoue que la seule vûe de J. à la bibliothèque m'étoit insupportable. Il me fut permis alors de profiter des offres du roi. Je dois dire que j'eus les preuves les plus manifestes du regret de la partie la plus estimable du public, et que, malgré mes raisons, j'ai quitté Vienne avec bien de la peine: les nations autrichiennes sont bonnes et il y a de l'étoffe, il y a quelque chose de cordial, et c'est une si belle monarchie. Alors, prenant par Salzbourg, Munich (je nomme les cours où je me suis arrêté), la Suisse (depuis Schaffhouse par Berne à Genève), Carlsruhe, Aschaffenbourg, la Thuringue, Halle, je suis arrivé à Berlin vers la fin du Juillet et deux

mois après j'ai reçu mes livres, mes papiers. Après l'ennui des premiers arrangemens j'ai achevé le 4me vol. de l'histoire de la Suisse qui vient de paroître; j'ai du revoir les précédens pour une nouvelle édition (chose très-pénible, d'insérer dans un livre déjà fait cette quantité de corrections et de supplémens); puis j'ai publié un discours sur la vie de Frédéric le Grand, lu dans l'académie à la séance publique — l'article du grand prophète des Arabes tiré de mon histoire universelle — une préface à la vie de Thomasius, par un de mes jeunes amis, Luden — et un grand nombre de notices dans les journaux de Halle et de Iène. Il y a un autre ouvrage dans lequel vous y êtes, mon ami, pour quelque chose: Herder, comme vous savez, est mort, et vous vous souvenez peut-être que j'étois lié d'amitié avec lui et sa famille; ceci m'a porté à me charger de la revision d'une partie de ses ouvrages, pour le recueil général qu'on a fait. A la tête de la partie historique il y a 15 lettres sur Persépolis: il ne sait trop ce qu'il dit quant à l'origine du Tchilminar, mais ce qu'il dit des figures, et de la religion, est plein de génie de vues grandes et nouvelles. Eh bien à ces lettres étoient annexés quelques supplémens qui appartiennent à vous et moi: l'article de Dshemshjd, que vous avez traduit de Mirkhond et enrichi de quelques notes, aux quelques j'en avois ajouté beaucoup d'autres, ainsi qu'à la traduction du Dshemshjd de Ferdusj par le Comte de Ludolf. Vous vous rappellerez que nous lui envoyâmes tout ceci il y a plusieurs années. Comme il en vouloit faire usage, comme les choses en elles-mêmes sont intéressantes, comme en les

rétranchant le volume perdroit sa proportion, par celles et d'autres raisons, j'ai conservé tout: comme je ne veux pas vous faire des affaires avec la censure de Vienne, je n'ai laissé subsister de votre nom que les initiales; d'ailleurs je prendrois naturellement tout sur moi. Je suis fort occupé à-présent d'un seconde ouvrage de lui, du Cid; il y a traduit, on ne peut rien de mieux, d'antiques romances espagnoles, il chérissoit cet ouvrage, mais il mourut sans le doter: je fouille donc dans les chroniques et les poésies de l'antique Castille pour y mettre une préface et une introduction. En vous disant tout ceci, mon ami, vous voyez aussi, combien il a du me rester peu de tems pour la correspondance. —

Que Muradgea ne vous empêche pas de récueillir l'histoire des Ottomans. Il n'a pas le génie historique; il craint d'aborder son sujet de ce côté. Les Abbassides excepté il n'y eut pas en Orient de dynastie aussi longue: des grands hommes la formèrent, mais comme entre Sulejman et Morad IV l'intervalle a été long et que depuis il n'y eut pas de Padisha qui osat prétendre à un titre dans l'histoire, il faut que dans les instituts et les mœurs il y ait des choses particulières, et vous le montrerez. De plus, leurs vices et leurs vertus diffèrent des nôtres jusqu'à un entière opposition: quel intérêt que d'observer influence *impartialement!* Enfin quelque défectueux que je me représente leurs annales, toujours il y a de quoi glaner des notices sur les pays et les peuples qui pour leurs pères sont si intéressans à tout le monde cultivé. Ne dédaignez pas les notices de Lao-

nicus Chalcondylas et d'autres Byzantins; ils sont souvent très-raisonnables.

Il y a une bonne raison de ramasser des histoires en laissant là les poésies. Celles-ci sont en vous; vous le faitez comme eux; mais sans sources il n'est pas possible de savoir l'histoire.

— Mes remercimens de la lettre que m'a portée B. . . . Autres remercimens bien plus forts — et ici je ne puis que revenir à te tutoyer, parceque mon cœur est trop ému: c'est de n'avoir pas douté de mon amitié malgré un si long silence. Généreux ami, tu avois bien raison, mais une ame commune auroit moins bien jugé de la mienne. Neuf ans ce sont écoulés depuis que nous avons fait notre amitié. Je t'aime plus qu'alors, c'est beaucoup dire. C'est que je te trouve toujours digne de toi, remplissant toutes mes espérances, luttant avec les obstacles et supérieur à la fortune et aux hommes vulgaires. Non, Hammer, aucun tems (et il en peut venir de mauvais, d'orageux), aucune distance ne saura nous arracher l'un à l'autre. Je sais que (quoique *bien* avec la cour que tu sers), cependant — il n'est guères en mon pouvoir de t'être utile, et que si un accident quelconque te faisoit quitter, il y a une autre nation, plus d'une peut-être, qui te tendroit les bras: mais dans toutes les vicissitudes imprévoyables pense que tu as un ami, qui, s'il le falloit, trouveroit bien moyen de te servir toujours et essentiellement; nos liens, fondés sur la communauté du goût de la littérature, sur les sympathies d'ames libres et honnêtes et sur le charme indéfinissable de l'amitié ne seront jamais dissous. Un jour, je n'en désespère nul-

lement, nous nous réverrons, Dieu sait où: en attendant nous nous aimerons comme nous aimons des certains anciens, avec la différence de pouvoir communiquer, au moins, selon ton plan, deux fois par an, et quelquefois par occasion de voyageur. . . . . Si je t'ai toujours aimé, cher Hammer, ta lettre, respirant la magnanimité envers tes ennemis et cette noble conscience de ce que tu vaux, me donne de la vénération pour ta belle ame. C'est là la vraie vertu, d'être *homme* au milieu de ces vils êtres rampans, devoués au mépris de tous ceux qui les connoissent et les connoîtront, nuls dans les grandes affaires, puissans par les délations, et se bouffissant d'orgueil dans le vain espoir de cacher leur nullité. — — —

## 228.

## An Herrn D. Stekling.

B. 6 Jul. 1805.

*) — Wie ſieht es denn mit dem aufkeimenden Geſchlechte aus? Welche Ausſichten! Ueberhaupt wankt Europa. Die Traurigkeit, die mich bisweilen befällt, hat keine andere Urſache, es übernimmt einen mitunter der Gedanke über die Unnützlichkeit der ganzen Lebensmühe: Wer glaubt unſerer Predigt? . . . . . Sorgſam bin ich, das iſt wahr, über ſolche Dinge, doch nicht niedergeſchlagen. Am Ende wird die ewige Ordnung ihr Recht immer behaupten, das Gute nie ohne ſeine

*) Es war vom Zuſtand der öffentlichen Sittlichkeit die Rede.

Gemeinde bleiben: nur wenn alles nicht mehr taugt, ist ein Land zur Verwerfung reif, wie seit zweitausend Jahren Griechenland brach liegen muß, und eines Auflebens kaum fähig scheint.

— Manchmal schaden große Männer, wenn nicht bald eben so große kommen, um das, was zu ihrer Zeit nothwendig war, umzugestalten und zu mildern nach veränderter Zeit. Sonst schlendert man unter der Firma des großen Namens fort.

Dank für Ihre Schilderung; über dieses Capitel mehr öfters: denn kein Studium geht mir über das des Landmanns; ich versichere Sie, daß das Beste in meinen Schriften vom Volk erlernt ist. Ich habe es in der Jugend viel gesehen; in den Chroniken auch sieht man das Volk; die Sitten der Meinigen waren stadtbürgerlich, aber die heiligen vestigia ruris sind in unsern, dazumal seit 300 Jahren unangetasteten Städtchens sehr sichtbar, und da ist Natur,

> Sacra Deum sanctique patres; extrema per illos
> Justitia excedens terris vestigia fecit.

Vortrefflich (wie alles) Ihre Geduld über die Griechen und Ihre Selbstbeherrschung, nicht einen zu unterbrechen, weil Sie eine schönere Ausgabe von einem andern bekommen. Ich sage Ihnen, m. St., und trüge mich nicht: herrlich wird die Ernte seyn, Sie gehen auf den Grund, sind beharrlich: das ist in allem der Weg zum Sieg.

Sprach ich Ihnen nie von Ihrer Predigt? Gelesen habe ich sie mit recht vielem Vergnügen für mich, und Stellen gefunden, die, wenn irgend offene Köpfe in der Gemeinde waren, Wirkung nicht verfehlen konnten. Hüten Sie sich nur vor

der

der ματαιολογια *) der Philosophie, zumal vor der Sprache derselben, die das Herz läßt wie eine Eisgrube, und den Verstand eben auch nicht recht helle macht. Verstehen Sie mich nicht unrecht; ich bin zufrieden; aber, mein Held in diesem Fall ist Chrysostomus. Was ich so sehr an ihm liebe, ist vorerst, daß er sich sehr an die Bibel hält und sie wirklich auslegt; daß er aber hierin, wie in allem (wenn er nicht eben über eins der dummen Controversen predigen muß), immer auf das Herz losgeht, welches er kannte, wie keiner; kein Theaterstück, kein Roman enthält einen solchen Reichthum der feinsten Beobachtungen. Man ist ganz erstaunt zu sehen, was er in dem Text zu finden weiß, und es ist darin. Er ist der Christen Tullius, ich möchte bald sagen, mehr als Tullius.

## 229.

### An Herrn Friedrich Perthes, Buchhändler in Hamburg.

Berlin, 13 August 1805.

Dank, edeldenkender Mann, für Ihre Zuschrift; es ist Labsal, solche deutsche Gefühle zu finden; ohne Sie gesehen zu haben, wurde ich dadurch Ihr Freund. Die Zeit ist da, wo alle Gleichgesinnten sich einander brüderlich anschließen müssen, in dem Werk der Nationalrettung, und wenn es mißglückte, in Aufrechthaltung eines unüberwindlichen Bestrebens für Herstellung und in warmer Theilnehmung eines jeden an dem Schicksal des andern,

*) Dem „unnützen Geschwätz."

wie Ein Mann zu seyn. Hiefür nur hat für mich das Leben noch Reiz.

Die Idee der Uebersetzung des Venetianischen Werkes *) möchte ich in die eines freien, aber genauen, authentischen Auszugs verwandeln; so daß kein Factum ausgelassen und Hauptdepeschen ganz geliefert, nur die Wiederholungen oder was ganz unbedeutend scheint, weggelassen würde; hiedurch würde es wenigstens um ein Drittheil reducirt. Bleiben muß die Form; die Depeschen, die Decrete, müssen sich ohne Zwischengeschwätz folgen; nicht nur der Authentie wegen, sondern weil die ganze Höllentragödie dem Leser um so gegenwärtiger wird; man sieht die schnöden Kerls sammt ihrem Führer nach und nach in Schafskleidern auftreten und diese abwerfen, sobald Oesterreich nichts mehr vermag; sofort plaudert B. mit der verworfensten Insolenz, und die jämmerlichen Leute zu Venedig, von Schurken hintergangen, geben sich hin. Wird es anders seyn, wenn es zu neuen Auftritten kömmt? Welche Versicherungen wird man hören, so lange Oesterreich noch steht! Was nachher seyn wird, ist in dem Buch zu lesen; wie man aus demselben auch sieht, daß das Unglück nicht einer Volksmißstimmung, sondern der trägen feigen Unbesonnenheit der Verwaltungen zuzuschreiben war und ist und seyn wird. Mit welchem Gemüth glauben Sie wohl, daß ich nun den altverehrten Namen auch meines Volkes und sein

*) Raccolta cronologico-ragionata di documenti che formano la storia diplomatica della rivoluzione e caduta della republica di Venezia. 1799. (Die Recension des Verfassers von diesem höchstmerkwürdigen Buch wird im folgenden Bande abgedruckt.)

Plätzchen unter den Staaten Europens verschwinden sehe! Das können Sie aus der Vorrede des 4ten Theils meiner Geschichte beurtheilen. Ich kann es nicht aussprechen. Aber, nun bald ohne Vaterland, fühle ich desto mehr, daß ich der Gesellschaft männlicher Vertheidiger des Rechts und der Wahrheit allein zugehöre.

— Es ist der größte Augenblick, auf dem die Schicksale alles Guten und Edlen in der gesitteten Welt vielleicht auf lange Geschlechtalter beruhen .... Ich verzweifle noch nicht: wenn wir noch nicht durchaus verdorben sind, so wird sich eine öffentliche Stimme hören lassen, die, wäre es auch im äußersten Unglück, wo nur der Muth der Verzweiflung bleibt, Einmal noch einen Gemeingeist entflammen könnte. Sobald nur der Deutsche sich fühlte, und daß nicht von einer fremden, sondern von der allereigensten Sache, über die gleichgültig zu seyn ein Widerspruch mit der menschlichen Natur ist, daß vom Seyn und Nichtseyn aller Nationalität, Literatur, Ehre und Wohlfahrt die Rede ist, von dem an wäre nichts mehr zu fürchten. Aber — sind wir da? Allein — ich will nicht klagen. Es ist eine innere Kirche, eine unsichtbare Verbrüderung der Gleichgesinnten, die bei jedem Worte sich erkennt: diese, wozu Sie gehören, m. Fr., ist das Salz der Erde; wer da sich zusammenfindet, ist Bruder und Freund, mehr als mit vielen, die er lebenslänglich gesehen; darauf hin muß man arbeiten, daß wenn das ganze Machwerk, von dessen Erhaltung die, welche es am wenigsten sollten, die Hände abziehen, zerbrechen sollte, der Keim einer Erneuerung doch bleibe, und nicht ein paar unglückliche Schlachten ein allzu gutes Volk, wie wir Deutschen sind, dem Joch des Uebermüthigen unterwerfen. Könnte ich machen,

daß alle Rechtlichen in diesen Bund vereiniget wären; diese Coalition sollte wohl die kräftigste seyn .....

## 230.

## An N. —

(August 1805.)

— Wenige Stunden vor meiner Abreise (nach Mecklenburg) ließ Prinz Louis mich zu sich rufen, und gab mir Ihren vortrefflichen Brief, der ihn ungemein ergriff. Er wird Ihnen geantwortet haben; aber sagen muß ich, daß die Stelle, qu'il devroit s'entourer de gens à talens et énergie, sein Gemüth besonders begeistert hat, einen Gedanken, den auch ich schon hatte, ernstlich zu betrachten: ob es nicht so möglich als gewiß höchst heilsam wäre, eine feste innige Vereinigung solcher Edlen, welche die Erhaltung der Freiheit Europens wünschen, welche Geist, Muth und Kraft haben, jeder seines Orts dafür zu wirken, und die durch diesen hohen Zweck und den Haß der Tyrannei unverbrüchlich verbrüdert wären, hervorzubringen! Sie wissen, was durch dergleichen Maßregeln in der Welt oft Böses geschah: sollte nicht Einmal die mißbrauchte Waffe für die gute Sache aufgenommen werden? Hielten die Jesuiten nicht den Fall der Hierarchie auf? Waren sie, wo man sie verstand und wirken ließ, nicht öfters auch den Regierungen nützlich? Wie viel mehr ein eben hauptsächlich für die Existenz unabhängiger Regierungen geschloßener Verein, dessen Zweck die verdienstvollste Zusammenwirkung wäre! Aber, da er einen gewaltigen Feind und seinen, wohl organisirten, wohl unterstützten Anhang wider sich hätte,

so müßten erstlich alle sonst für die schlimmsten Zwecke mit unaussprechlicher Geschicklichkeit angewendeten Mittel zu unauflöslicher Befestigung und undurchdringlicher Geheimhaltung der Mittheilungen und Unternehmungen, alles, was mit Einem Wort in den succesvollsten Verbindungen dieser Art probhaltig erschienen, Vorschrift und Grundlage werden; zweitens die durchaus erforderlichen Unterstützungen besonders anfangs nicht fehlen: dahin gehört ein sicheres Centrum — das würde wohl zu finden seyn; es gibt Fürsten, die es begünstigen würden: Geld für die Deckung der nothwendigen Auslagen, als für Reisen, Correspondenz auf nicht gemeinem Wege, Buchdruckerei u. dgl. Auch das (was nicht unermeßlich seyn kann) sollte, dächte ich, entweder von Fürsten, deren Interesse dabei ist, oder von bemittelten Wohlgesinnten zu erhalten seyn. Wenn man bedenkt, wie wichtig es wäre, mit Berichtigung der öffentlichen Meinung, der Zeitungsnachrichten, der heillosen Bücher, die abspannen, die verblenden, verwirren, mit genauer Notiz des wahren Zustandes u. s. w. mit einförmigem Einfluß, mit systematischer Leitung sich zu beschäftigen, wie sollte nicht jeder von der Gefahr überzeugte Hof nicht das begünstigen?

Mit Besprechung über diese Ideen verging derselbe Abend, und ich habe mir in der Einsamkeit des Reisewagens noch mehr dazu gedacht. Angestoßen bin ich nur an der Hauptschwierigkeit alles Guten in unserer Zeit: wo nehmen wir ein Duzend Köpfe her, die können und wollen? Denn flache gemeine Seelen sind hiebei nicht brauchbar. Genug; Sie haben den Gedanken; wenn etwas Aehnliches Ihnen ausführbar scheint, so zählen Sie auf mich, in allem, was retten kann, auf meinen Ei-

fer und Muth. Sie wissen, wir sind über den individuellen Werth der Deutschen verstanden: die Aufgabe ist, wie demselben durch Verein Uebergewicht zu geben? Der Zweck ist erstlich, das drohende Uebel zu beschwören, und wenn die Welt wirklich doch geliefert würde, noch dann das heilige Feuer zu bewahren, gemeine Sache, wie die Christen in der Verfolgungszeit, nicht weniger zu halten, und wenn in fremden Zonen Ansiedelung zu suchen wäre, bei einander zu bleiben — die Elite der alteuropäischen Welt.

Etwas dahin Führendes habe ich vor weniger Zeit auch den Russen vorgeschlagen: es wird in allen öffentlichen Blättern so tückisch und frech gelogen, daß gemeine Sterbliche nicht mehr wissen, was sie denken sollen. So halte denn der Autokrator irgendwo in der Mitte Europens 5, 6 talentvolle Männer, von ihm bezahlt und geschützt, welche das einige Geschäft haben, die Lügen zu enthüllen und die vertuschte Wahrheit zu Tage zu fördern; Männer von Thätigkeit, Kenntniß, Muth, Beredsamkeit, ohne alle Sorgen (da er sie unterhält), ohne alle Furcht (da, wenn sie fliehen müßten, Beibehaltung und Anstellung in dem gewaltigen Reich ihnen zugesichert wäre).

Den Eindruck dieser Idee kann ich noch nicht wissen; eine andere aber hat gefallen, und man denkt an die Ausführung. Die ewige französische Leserei hat den russischen Großen eine Menge falsche Begriffe beigebracht. So werde dann in Petersburg eine Anstalt für künftige Minister und sonst große Herren gegründet, wo vortreffliche Lehrer der Geschichte im hohen Sinn einig damit beschäftigt seyen, durch die Erfahrung der Jahrhunderte und ächte Darstellung der großen Verhältnisse die Ideen zu berichtigen, und Ruß-

lands wahre Würde, Sicherheit und Macht in dem Schutz Mittel-Europens, des Kerns der civilisirten Welt, zu zeigen.

## 231.

### An Herrn Domvicar Körte in Halberstadt.

Berlin, 30 August 1805.

Was soll ich sagen über den Abdruck der Briefe, wozu Sie so freundlich meine Zustimmung begehren? Sie glauben, daß Sie Jünglingen nützlich seyn dürften. Möglich ist, daß einige sich daraus merken, wie man bei aller Schwierigkeit der ersten Schritte in der Welt sich emporhalten kann, wenn man ein höheres Ziel unverrückt im Auge behält. Genug, um mich hinzugeben. Aufopferung ist es immer: man wird finden, daß der Mann unter dem Ideal blieb, das er als Jüngling sich vorgebildet: man täuscht sich (es soll so seyn) über die Größe des zu bewirken möglichen Guten, und es wird durch die Erfahrung gebeugt. Indeß wird man doch wohl nur Mißmuth über die Launen des Glücks, nicht unmännliche Niedergeschlagenheit finden. Ueber jene kann die Sympathie edler Gemüther am besten trösten; man wird aus diesen Briefen sehen, wie dem Verfasser Freundschaft immer das höchste Labsal gewesen, die Laura, die er sein Lebenlang suchte. Auch dazu mögen sie gut seyn, von der kalten Selbstsucht, welche isolirt und schwächt, aufzurufen zu der Empfindung, welche (wie im Heroenalter oder wie in den Stürmen der alten Republiken) in gegenwärtiger Erschütterung der Formen Europens und aller Verhältnisse der gebildeten Welt, eine nothwendige Stütze des Lebens der Guten und Edlen ist. Ueber die Vorstellung, daß Freundschaft und Muth in eini-

gen jungen Gemüthern bei Lesung dieser Briefe gewinnen könnten, vergesse ich also, was darin zu meinem Nachtheil ausgelegt werden dürfte, und selbst unreife Urtheile, die in späteren Schriften ihre Berichtigung fanden oder noch finden werden. Mehr zu sagen, wäre eitel, da das Buch weder für die große noch für die Nachwelt bestimmt ist; für Jünglinge ist's, in deren Herzen die Freude, die Klage des liebenden Jünglings von selbst wiedertönt, welche den Jubel der ruhmvollen Projecte bei aufblühender Kraft, alsdann die Verstimmung, die Herabstimmung, aber auch das mitfühlen, daß, obgleich der Mensch selten kann, was er will, er immer doch mehr oder weniger kann, in welcher Maße er sich selbst nicht verläßt. Leben Sie wohl, mein Theurester!

## 232.

A S. A. I. Monseigneur *l'Archiduc Jean.*

à Berlin 21 Sept. 1805.

Monseigneur!

Lorsque j'ai reçu la lettre d'ailleurs excellente que V. A. R. m'écrivit le 1er Août, je savois à n'en pouvoir douter, que la voie que très-sagement Elle croyoit la meilleure, ne pouvoit plus avoir lieu, et que d'ailleurs Elle eut été d'un succès très-problématique: mais j'ai été ému dans le fond de mon cœur de vos dispositions vraiment héroïques de servir la patrie et son auguste chef de la manière qu'on le veut, et de ne pas vous laisser décourager par des mortifications ni troubler par un esprit de parti. Je ne peux vous exprimer combien mon respect, mon admiration,

mon dévouement, je ne peux exprimer quels sentimens élevés et tendres, ont augmenté en moi par tout ce qui m'est parvenu sur le compte de V. A. R. et qu'Elle-même m'a écrit. Que ne suis-je aujourd'hui où j'étois, pour ne penser et n'exister que pour la grande et belle cause dont aujourd'hui, comme tant de fois dans les siècles de la grandeur Ottomane, votre auguste maison est le glorieux rempart et défenseur! Si vous le vouliez, je viendrois, en sacrifiant tout; votre bel empire, le nom sacré que vous portez si dignement, tout peut périr dans cette terrible lutte, mais ne vaut-il pas mieux périr que survivre? Je ne sais, si, après celle-ci, je pourrai vous écrire une autre lettre; votre Altesse sera aux armées, et les évènemens peuvent rendre impossible de Lui faire parvenir quelque chose. Ainsi souffrez qu'en ce moment je m'abandonne à l'émotion de mon ame. Je vous remercie des sentimens dont, pendant plusieurs années, V. A. R. m'a donné tant de marques. Soyez sûr que les admirables vertus que j'ai vues en vous, furent la cause de mon attachement extrême. Je savois bien que de vivre et de mourir pour la patrie étoit votre unique ambition; et je voyois combien V. A. R. vouloit du bien aussi à la mienne. Le tems de la grande crise est arrivé! L'existence de l'Europe dépend du bonheur des armes, que vous avez prises en main. Puisse la valeur de vos ancêtres de Lorraine, et la constance de vos aïeux de Habsbourg se trouver réunies à la grande maxime, de faire cette guerre, comme vous le disiez un jour, de toutes les forces, sans perdre un jour ni une occasion, pour accabler l'ennemi et la terminer victorieusement

J'ai été enchanté de la dernière note du ministère impérial d'Autriche, du 3 Sept.; je n'ai jamais rien vu de plus digne de la cour par la puissance des raisons et par la mesure des expressions. Un autre, un nouvel esprit me paroît animer la cour; si on se bat, comme on écrit, l'Autriche est sauvée et l'Europe aussi. Faites ce que vous pouvez par l'ascendant qui vous appartient, Monseigneur, pour faire entièrement oublier en ce moment extrême tous les effets de l'esprit de parti, toutes les vues personnelles, même les opinions, et fût-ce des convictions, contraires au grand but. Animez votre admirable armée de l'enthousiasme qui dans le jour du combat pourra renouveler les beaux jours du grand Eugène. Je sais qu'en toutes les délibérations V. A. sera pour les partis les plus nobles, les plus fortes, les plus décisifs, sans lesquels il n'y auroit pas chez nous cette exaltation du courage, nécessaire à braver chez l'ennemi le souvenir de ses victoires récentes. Si (comme la destinée le fait quelquefois arriver pour éprouver la fermeté) s'il y avoit quelque fâcheux accident, je sais que vous ne vous abandonnerez pas vous-même ni l'espoir de la chose publique; car vous vous souviendrez que les défaites ne sont funestes que quand on les prend pour telles, et que Guillaume d'Orange a réussi dans ses grands plans contre Louis XIV pour n'avoir jamais cru qu'il étoit défait quoiqu'il fut souvent vaincu. Je prévois aussi que si la fortune enfin se déclaroit pour la cause juste, il n'y auroit ni cet abus qui ranimeroit chez les ennemis le courage du désespoir, ni celui qui armeroit les jalousies. Il y a, je le vois, des hommes si sages à la tête de vos affaires,

que cette guerre, si elle est heureuse, sera le sujet d'une joie pure de l'Europe, et, si elle ne l'étoit pas, elle feroit déployer en ceux qui commandent et parmi vos peuples ces ressources invincibles, qui en imposent aux vainqueurs et souvent tournent contre eux les avantages, dont leur orgueil abuse. D'ailleurs ceux qui bravent les malheurs, sont les seuls qui excitent un intérêt, souvent efficace, parmi ceux qui ont des motifs pour craindre leur extrême revers. On craint pour ce qu'on aime beaucoup: c'est ce qui me fait penser à des cas que Dieu veuille épargner aux défenseurs de la bonne cause. J'aime bien mieux penser que V. A. R. recevra celle-ci dans mon pays, que personne des indigènes connoît plus parfaitement, ou que des victoires la conduiront à le délivrer aussi, en faisant éprouver le sort de Charles le Téméraire à celui dont l'orgueil démésuré et insatiable ressemble à cet infortuné prince, bien plus qu'aux héros qu'il se flatte de surpasser. Je ne puis dire de moi à V. A. R. si non que jour et nuit je m'occupe, sans fruit, du même objet qu'Elle, et qu'oubliant pour ce tems les choses anciennes, je voudrois n'exister et vivre que pour celles du moment. Si dans quelque vicissitude je pouvois servir la cause, Elle ne doute pas, que les services les plus essentiels seroient ceux que je voudrois lui rendre, au prix de tout. Mes principes, mes sentimens sont invariables. Mes vœux, mes plus affectueux sentimens vous suivront partout. Si quelqu'un de l'armée ou de votre connoissance venoit ici ou que tel autre moyen se présentât, daignez, d'une seule ligne, me dire que V. A. R. ne m'a pas oublié, et Ses ordres si Elle en a pour moi.

C'est ainsi qu'avec l'émotion la plus vive de mon ame je lui renouvèle les hommages si souvent et toujours si sincèrement exprimés de celui qui est pour la vie.

Monseigneur de V. A. Royale.

le plus fidèlement et le plus affectueusement dévoué serviteur etc.

Je ne parle pas des nouvelles; les plus grandes sont plus à Sa portée, ou encore incertains. J'attends avec impatience le retour du prince Louis qui doit arriver aujourd'hui. Cette lettre est écrite fort à la hâte et très-mal; mais Elle y reconnoîtra mon cœur.

## 233.

### An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Berlin, 14 Dec. 1805.

Ich las dieser Tage etliche Blätter in Hagens Bearbeitung des Nibelungen-Lieds und fand Ihre Bemerkung ganz bestätiget. Zeiten, die man aus weiter Ferne im Helldunkel sieht, passen für die epische Dichtung. Eine gewiß höchst dunkle Sage von vielleicht ein paar Zeilen macht den Grund dieses Liedes; alles übrige ist Erfindung und an Homerische Wahrheit und Genauigkeit nicht zu denken; denn Homers Stoff war kaum 150 Jahre alt, er mußte treuer seyn. Mir däucht, wo die Urkunden beginnen, hört der Mythos auf; es müssen denn sehr unbekannte Personen gebraucht werden können, wie Kotzebue aus meiner Historie mir die Namen Ottons von Granson, Cuno's von Estavaiel und der Johanna von Montfaucon nahm. Der Fabelstoff ist darum reich genug; der ganze Orient, Kreuzzüge, America, die alte Welt bis

auf Thucydides, der ganze Nord weit herab; und wenn man dazu nimmt, was mit weniger Freiheit, aber großem Eindruck, wenigstens dramatisch, aus wirklicher Geschichte (wie Shakespear, Voltaire gethan) erborgt werden kann, welches freilich noch mehr Kunst erfordert, um nie die Täuschung zu stören. (Daher Schiller im Tell der Sage möglichst treu bleibt.) Ihre Betrachtungen hierüber sind ganz richtig.

Die Ueberarbeiter des Nibelungen-Liedes (nicht Hagen — sondern Eschenbach oder wer es ist) haben sich zu viel erlaubt. So einen Hof hatte Gonthahar gewiß nicht; sie malen das fünfte Jahrhundert nach dem eilften. Spuren nur leuchten durch. Man kann erkennen, daß ein älterer Stoff gewesen.

Gelesen habe ich meist Memoires unserer Akademie; die sind nun nicht eben poetisch; außer die vortrefflichen Stücke des alten Mertans über die Dichter. (Dieser Greis ist's, für den allein ich wöchentlich von der Regel nie zu Nacht zu essen, eine Ausnahme mache. Denn er hat mich sehr gern, und ich von Jugend an habe für das Alter eine kindliche Verehrung. Donnerstag Nachts bin ich also gemeiniglich sehr lustig, trinke auch ziemlich, um ihm Freude zu machen.)

Dann habe ich allerhand Ungedrucktes über Staat und Krieg gelesen; meist mit bitterm Schmerz über den Zustand Europens, die Zukunft, die Unwürdigkeit der meisten Vorgänge. Ich mag das gar nicht weitläuftiger sagen. Sie haben Augen und sehen nicht. Mein Trost ist, daß wenn noch etwas Gutes mit uns europäischen Menschen zu erzielen seyn sollte, die allesleitende Hand, bei dem offenbaren Bankerutt aller unserer Staatsweisheit, leicht eingreifen und mit einem Augenblick alles ändern kann.

Ich habe auch wieder von Jean Paul etwas gelesen: das Campaner-Thal; mit Interesse, weil ich immer über die Unsterblichkeit gern etwas Genialisches höre. Hierüber kann mir niemand zuviel vorpoetisiren. Ich habe ein starkes Gefühl derselben in mir. Lasen Sie nie Lessings Erziehung des Menschengeschlechts? Der hat einiges Herrliche; es ist sein bestes Werk. Haben Sie es nicht, so sende ich es Ihnen, nicht zum Lesen, sondern zum Studiren, um sich ganz eigen zu machen die hohe große Ansicht. Mit solcher Speise sollen Sie sich nähren; das gibt Mark für die Seele.

W. sende ich Ihnen beiliegend. Ich liebe dieses Philosophiren über Historiographie nicht. Die That muß lehren. Ich bin wie der alte Ziethen: raisonnire wenig über Plan, wenn es aber zum Werk geht, bin ich da.

## 234.

### An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

Berlin, 17 Dec. 1805.

Zwei Dinge verspäteten meine Antwort, edler deutscher Mann! Sobald ich das Unglück hereinbrechen sah, nicht durch die Niederlagen, sondern durch die Erstorbenheit auch des allervulgärsten Gemeinsinns, wollte ich auf alle Fälle, daß ich arbeiten dürfe oder alles aufzugeben habe, mich frei machen, verwendete daher alle Zeit auf die Vollendung der neuen Ausgabe meiner Geschichte der Schweiz, und brachte sie endlich am 11ten zu Ende. Zweitens gab ich mir alle Mühe, den innern ächten Stand der Dinge wohl zu erforschen, um Hoffnungen und Plane darnach abzumessen. Hievon

war das Resultat ergreifend schmerzlich. Was Sie in Ihrem ersten Briefe sagten, war vortrefflich: aber Christus sagt: wer Ohren hat zu hören, der höre. Dieser Sinn, wie auch die Augen, sind jetzt nicht allen gegeben; ist's der auf sie geworfene Zauber oder der unüberwindliche Schlaf? Aber die, zu denen ich reden sollte, zu denen die eindringendste Rede von allen Seiten, in Wort und aufrufenden Thaten, erschallte, hören so wenig, wie das ewige Eis der Alpen, wenn du es anschreist, Einmal zu fühlen. Die bisherige Ordnung der Dinge, wobei in den schönsten Ländern der gesitteten Welt hundert mehr oder minder selbstständige Staaten, hundert Mittelpunkte des Fleißes, der Wissenschaften, und Freistädte für Humanität blühend bestanden, die Würde der großen Häuser, die Freiheit ist hin. Die Macht von Oesterreich, lange Vormauer der furchtbaren Barbarei der Türken, hält nicht gegen den eben so türkischen Despotismus im Westen; der großgesinnte Alexander, der uneigennützig sich darbot, und noch nicht ermüdet, wird endlich mißmuthig die sich selbst Verlassenden verlassen. Dann werden die Präfecturen unter mancherlei Namen bestimmt, und nach und nach die Länder, gleich der schönen antiken Welt, sowohl durch das, was die Verres rauben, als was die Attalus und Seleuciden und Ptolemäer schenken und leihen müssen, aller Mittel zur Unterhaltung der bestehenden Anstalten beraubt werden. Es ist anderseits freilich kaum zu begreifen, wie die so innigen lauten Gefühle für Gutes und Großes, welche z. B. den Deutschen durch so viele weise Männer eingeprägt und zu öffentlichem Ton erhoben worden, vor dem Heer seiner Spionen erstummen und unser Volk das fremde Joch tragen könnte. Aber wenn die altanerkannten Vorsteher einmal niedergedrückt oder

nach und nach vernichtet worden, sind Wenden möglich, aber Herstellung der Unabhängigkeit kaum je zu hoffen. Es ist auf jeden Fall nichts besser, als die stille, aber desto wärmere, vollkommnere Zusammenstimmung und Verein der Vaterlandsfreunde aus allen Gegenden von den Alpen an die Ostsee. Diese, durch wenige einfache unverbrüchliche Grundsätze verbunden, durch die Zusammensicht talentvoller Männer geleitet, unsichtbar wie die Vorsehung, aber allgegenwärtig und wirkend, so viel den Menschen gegeben ist, können allein das Uebel wo nicht heben, doch mäßigen, und unvorzusehende Zeiten benutzen, einst es zu heilen; verbunden, für jeden alle, jeder für das Ganze; der ersten Kirche gleich, die mit geringern Mitteln gegen die Cäsarn bestand, sie überlebte und ihre Ueberwinder unterwarf; wodurch anders, als daß Leute von Kraft ihr sich ganz weiheten, Gehorsam geboten, Ordnung hielten, keiner den andern, keiner die Sache verließ oder verrieth, und mit der unwandelbaren Treu der wärmste Eifer sich paarte, so daß keiner versäumte, andere zu gewinnen, und für das Allgemeine thätig zu seyn. Ich, th. Fr., bin von allem diesem erfüllt; von Jugend auf war ich für ächte Freiheit, und ihre Schutzwehr, ein Gleichgewicht; in allen meinen Schriften zeuge ich wider das Weltreich, und ermuntre zu Kraft und Aufopferung. — —

Deutschlands Verfassung ist unschuldig: war es nicht dasselbe, da man dem großen Ludwig sieghaft widerstand? Wann war Spanien glänzender und größer, da es mehrere Könige hatte, oder seit Ein übles System die ganze Nation getödtet? Es ist recht gut, daß Jeder etwas Eigenes zu verlieren habe. Nicht die Menge der Staaten, sondern die Degradation der Menschen durch Verweichlichung.

So=

Sophisterei und kurzsichtigen Egoismus, das ist das Uebel!

## 235.

## An Herrn D. Stekling.

Berlin, 29 Dec. 1805.

Einem neuen mythischen Kyklos zu einer Zeit, welche mehr politisch als religiös, weniger kriegerisch als niedergeschmettert, überhaupt entnervt und hingegeben scheint, ist eine zwar schwere Unternehmung doch nicht unmöglich, Liebster! Man ruhet gern an der Mutter Schoß, träumt gern sich zurück in die frohere Jugend und sucht in alter Natur die vergeudete Labung und Kraft wieder auf. Daher in Zeiten, wo kein lieblicher Dichter das Bedürfniß befriedigte, mannichfaltiger Aberglaube, Mysterien, Legenden, die gierigen Seelen gefüllt. Ihr Gedanke ist schön, groß, wohl würdig, die Arbeit eines Lebens zu seyn; angemessen ist er auch darin den Zeiten, daß Sie den Grund der Herzen ohne gerade Auflehnung wider die oberherrschende Gewalt bearbeiten. Der Lehrer von Nazareth trug auch in Parabeln die Weisheit vor, welche den Thron Tiber's und die Lehrstühle der Stoiker überlebt. Ich dächte, Sie machten bei der ersten öffentlichen (anonymen) Probe den Gedanken in einer nur kurzen Vorrede sichtbar. Er ist einfach und groß.

Von dem Predigen werde ich nie mehr sprechen. Ihre Erfahrung, Ihre Idiosynkrasie schließt mir den Mund. Ueberhaupt ist es durch die angenommene Form sehr gesunken; die väterliche Homilie zum akademischen Discurse (wie der alte Formey bisweilen seine Predigten wenig verändert in der Akademie vorgelesen); ein trockenes todtes Geschwätz, das ich

nicht hören mag. Machen Sie keine weitaussehenden Plane; überlassen Sie Ihren Weg der Vorsehung, die sich uns genugsam bewährt. Es ist noch nicht erschienen, was sich entwickeln wird; und da Sie noch nicht aufgetreten sind, wüßte ich nicht woher, bei irgend einer Wendung, Verdruß oder Verfolgung Ihnen kommen könnte. Jene ihre schöne Tendenz erfordert, daß Sie unter den Deutschen bleiben. Ein Geschlechtalter mag doch vorübergehen, ehe, wenn es ja seyn soll, die Anstalten und Hülfsquellen alle ersterben und versiegen; und kann indeß jener Same gestreut werden; so ist für die Nachwelt ein Großes geschehen. Auch ich, geliebter Freund, habe mir vorgenommen, auszuharren, bis, wie in meinem Leben immer, ungesuchte Veranlassung etwas Neues bestimmt. Der Mann, von dem Sie reden, kann kommen; es kann auch seyn, daß zu weit getriebene Unterdrückung, Raubgier und Indolenz von selbst bricht und nicht Ein Mann, sondern Ein Geist dem Uebel hilft.

Militärisch ist nichts mehr geschehen; alles ruhet, wie die Natur, niemand weiß, was seyn wird; Bonaparte scheint alle Bande, welche Fürsten und Völker seither verbunden, durch mancherlei Tausch und Versetzungen schwächen und lösen zu wollen, und hierin weniger nach einem System, als nach vorübergehenden ungebundenen Launen zu Werk zu gehen.

(Aus spätern Briefen an Herrn Stekling.*)

J. Ueber den im Uebel liegenden Keim des Bessern, wovon, wie Sie, Viele mir sagen, bin

*) Es sind derselben eine beträchtliche Anzahl, von welchen aber ein großer Theil für das Publicum

ich doch nicht eben gesichert; was ist nach der Schlacht bei Chäronea, was nach den Triumviraten durch den elenden Despotismus Besseres zur Reife gekommen? — tausend Jahre Mittelalter, und dann unsere, jenen alten Völkern oder ihren Enkeln, eben nicht glorreiche Zeit! Eine einmal erstorbene Menschenclasse ersteht selten wieder zur verlornen Schönheit. Es mag in America, es mag auf Owaihi trefflich gut werden: aber sollte es mit uns nicht zu Ende laufen? für immer? noch nicht! däucht mir; wenn es aber käme, glaube mir, es wäre für allezeit. Doch — von dem aufblühenden Geschlechte erwarte ich Besseres. Es will mir nicht in den Kopf, daß die deutsche Nation sich von einer andern für immer unterjochen, plündern lassen, und Sprache, Namen, Literatur, alle Eigenheit hingeben soll!

Die Schweizer sind einiger als je, brüderlich, entschlossen, es zu bleiben. Sie sind aber auch so vorsichtig nicht den geringsten Anlaß zu geben, daß man von der Politik und von den Armeen dort gar nicht, als in der vertrautesten Gesellschaft spricht. (Oct. 1805.)

§. Die Dinge dieser Welt, welche allerdings im Argen liegt, scheinen mir doch nicht für immer verloren; es kommt auf die Menschen an. Jetzt, wo nur Einer feste Willenskraft hat und über alle Maßen thätig ist, mag wohl eine Periode des Durcheinanderwerfens, der Auflösung seyn, und, wo nicht ein großer Mann dagegen auftritt, es bleiben. Der Zerstörer besitzt aber nicht einen eben so glücklichen Bangeist; er täuscht nicht, sondern fällt mit der Thüre ins Haus; er gibt nichts, er nimmt

---

wenig oder kein Interesse haben kann; hier noch einige abgerissene Stellen aus denselben. H.

nur; er erhöhet zum Schein einen Augenblick, um tiefer und für immer herabzusetzen; er schläfert nicht ein, sondern rüttelt auf. Seine letzte Stunde wird auch kommen — und was dann? Wird, was in ihm ist, erblich seyn? Ich sehe nichts vor, als neue Verwirrungen, deren Wendung und Ausgang niemand weiß. Genug, noch nicht den Todesschlaf, dazu ist die europäische Menschheit noch zu wach. Alles also beruhet darauf, daß sie das bleibe, daß die Hoffnung nicht aufgegeben werde, und daß ein guter Sinn für Wahrheit und Recht aufkomme. Auf das kömmt es an; jetzt ist man unter dem Zuchtmeister, der bleibt aber nicht ewig.

Ihr Mißmuth ist zu mißbilligen. Ich, 54jährig, verliere den Muth nicht; wie viel wahrscheinlicher, daß bessere, größere Zeiten du, Jüngling, erlebest! Und seit wann lebt unser einer für die Spanne Zeit? Mögen die sich hingeben, denen weder Nachwelt noch Fortdauer etwas ist! Also — geschwind wieder hinter die Griechen und an den Gesang! (Febr. 1806.)

H. Ich sende Ihnen diese Schrift von Genz, weil Sie auf Sie wirken wird, wie auf mehrere Gute und Edle, welchen ich sie mitgetheilt. In der That, man muß den Muth auf alle Weise emporhalten, denn Augenblicke können sehr leicht erscheinen, auf die man bereit seyn muß, um sie ja nicht zu versäumen. Ich zweifle kaum, daß wenn wir Einmal wieder fühlen, wie tief man durch die Untreu an den Grundsätzen des Rechts gesunken, die Vorsehung eine Rückkehr begünstigen wird. Ein, zwei Todesfälle, Ein Augenblick der Erhebung eines großen Mannes kann schnell das Gute wenden. Wir sind jenem Israel gleich, das unter die Benachbarten fiel, sobald es aufgehört, in seinen Gesetzen sich selbst zu ehren.

Kein Ehud, kein Gideon, bis es innig empfand, wie tief der Fall! Darum ist, je größer die Noth und je schwerer die Verwicklung, meine Hoffnung steigender. (Mai 1806.)

§. Sie haben in Ihrem letzten Brief sich über die französische Literatur sehr ereifert. Ich weiß aber doch wahrlich nicht, weßwegen der Telemach vor allen Weibern und Kindern so sorgfältig verborgen werden sollte, und was denn in Bossuet, Montesquieu, Buffon, Bonnet, so entnervendes und Vergiftendes wäre; Mabillon und Montfaucon scheinen mir noch ganz passable Gelehrte: mit Einem Wort, ich sehe, Sie wollten von den schlechten Büchern reden; deren gibt es wohl auch unter uns einige, und gewöhnlich wird eines Körpers Schönheit und Kraft nicht ganz nach den Excrementen beurtheilt. Gleichwie bei uns nicht alles Gold ist, was schwer, so habe ich auch wohl unter dem leichten Franzenrock ein edles Herz und einen offenen Kopf gefunden. (Jan. 1807.)

§. Heinrichs deutsche Reichsgeschichte ist, wie seine von Frankreich, nicht ein Werk des Genie's, keiner der Alten, auch nicht Macchiavelli noch Davila; es ist aber eine schlichte, wohlgeordnete, wahrhafte, hinreichende Erzählung der deutschen Geschichte bis 1798; wenigstens weiß ich in dem Zusammenhang und in der Vollständigkeit nichts Besseres.

Ihr Zögling soll, Plutarchs Biographien zu seinem lebenslänglichen Handbuch machen; nichts ist so geschickt, einen Charakter zu wecken und empor zu halten.

## 236.

### An den k. k. Ober-Lieutenant Hrn. J. C. Stokar von Neuforn zu Peterwaradein.

Berlin, Dec. 1805.

In den Zeiten, die wir durchlebt haben, Theuerster, war mir nicht leicht etwas angenehm, so wie Ihre fast unerwartet schnelle Beförderung: ich habe diese Nachricht mit dem größten Vergnügen empfangen, und weil der Postenlauf schon damals unterbrochen seyn mochte, sogleich an Ihren Vater berichtet. Alle meine Wünsche, wenn ich Ihren Muth, Ihren Durst nach militärischer Ehre, Ihren ganzen edlen Trieb nach Auszeichnung sah, hat das Schicksal zu früher Erfüllung genähert. Nicht glücklich, es ist wahr, sind für dießmal die Waffen gewesen, unter welchen Sie zu streiten berufen waren: aber dadurch lassen Sie sich nicht niederschlagen. Bei allem Verlust ist, nach Rußland und Frankreich, die österreichische Monarchie immer die größte. Die begangenen Fehler können lehrreich seyn; bessere Wahl der Leute und weisere Maßregeln können in kurzem helfen, und entweder herstellen, was verloren ging, oder, wenn dieß auf später hinaus verschoben wird, anderwärts dasselbe reichlich ersetzen. So wie ich die Vortrefflichkeit der Truppen kenne, kömmt alles nur auf die Führung an. Befähigen Sie sich täglich, liebster St., nicht nur selbst ein untadelhafter, sondern ein vorleuchtender Officier zu seyn. Unterlassen Sie nie die Ausbildung Ihres Geistes in Kenntniß der Kriegskunst, und Ihres Gemüths in dem Studium des Beispiels großer Kriegsmänner: jeder edle Mensch muß in seinem Beruf der vortrefflichste zu werden trachten; und gute

Studien sind eine Nahrung der Seele, wodurch sie zu allem tüchtig wird. Ich vermuthe wohl, daß es mit Büchern zu Peterwardein schlecht aussehen mag. Sagen Sie mir, was Sie haben oder wünschen? Der Erzherzog Karl hatte vor, die Regimenter mit einem militärischen Büchervorrathe zu versehen: aber es ist mir nicht bewußt, ob dieses ausgeführt worden.

Wahr ist übrigens, und noch in diesem Kriege bewiesen worden, daß das Wesentliche beim Officier in seinem Charakter und in seiner Fähigkeit zu allem mehr, als auf der gelehrtesten Taktik beruhet. Alles, was den Geist entwickelt, und besonders der feste innere Wille, sich hervorzuthun, gehört zu dem Studium Ihres Lebens. Wenn gleich die alten Helden unser Genieweſen nicht gekannt, sind sie als Männer zur Nachahmung lehrreich. Ihren Muth, Ihre Ruhmbegierde, liebster Freund, die lassen Sie ja nie einschlummern; immer wohne der Gedanke Ihnen bei, einst der Erste zu werden.

Im Vaterland ging es ziemlich ruhig, doch ist auf nichts in der Welt sicher zu rechnen. Es kann dem gewaltigen Mann einsmals einfallen, es zu zerstückeln oder einem neuen König zuzuwerfen. Darum predige ich unsern Landsleuten immer, sich auf nichts zu verlassen, als auf das, was in ihnen ist, wodurch man in den bösen Zeiten sich auf die bessern erhält, alten Schweizersinn; er hilft durch die Welt, und kann dem Land einst auch wieder zusammenhelfen. —

Liebster bester Stokar, sey'n Sie meiner Liebe, meiner wahren Hochschätzung, meiner warmen Theilnahme an Ihrem Wohlergehen für immer innigst versichert. Schreiben Sie mir von Ihrem Thun und Lassen, von Ihren Beschäftigungen, von dem

Land und Leuten, wo Sie sind. Fahren Sie fort in den edlen schönen Tugenden, welche Ihre Jugend zieren, in dem Festhalten über einen vortrefflichen Zweck, und in Erwiederung treuer Freundschaft zu Ihrem guten Freund J. v. M.

## 237.

## An Hrn. B. in S.

21 Jänner 1806.

Mit sehr vielem Vergnügen, liebster B., habe ich sowohl Ihren Brief als öftere Nachrichten von Ihnen durch meinen lieben Bruder erhalten, weil ich daraus sehe, wie fest Sie auf dem Wege bleiben, zu welchem der Beruf in Ihrem Herzen ist. Bei dieser Lauterkeit des Zweckes und Herzens und Ihren guten Anlagen kann es Ihnen nicht fehlen. Die Methode, die Bücher, so wie nach dem Gang der Stunden die Lesung von dem oder diesem rathsam ist, kann mein Bruder, schon der Nähe und genauern Kenntniß wegen, Ihnen am besten angeben. Eine Menge von eigentlich gelehrten Kenntnissen sind vor der Hand unnöthig; vielmehr die Hauptsache, daß Sie von der Natur und den Bedürfnissen der Menschen überhaupt, von den Eigenschaften Ihrer nächsten Landsleute besonders, und von dem, was die Religion in ihrer Urquelle als Befriedigung und Leitung an Handen gibt, einen lebendigen Begriff sich machen, und so denn mit Herzlichkeit und Geisteserhebung an das Werk gehen. Die Homilien der ältesten Väter, deren z. B. die von Chrysostomus Cramer übersetzt hat, Luthers Predigten oder Auslegung über das erste Buch Mosis (wenn man die Controversen abrechnet) und mehrere der größten Lehrer, z. B. der

Zürich'schen Kirche, von Lavater, von Heß, sind so aus dem Herzen geflossen, wie die Umstände es mitbrachten, und es hat sie großer Segen begleitet. Ich will damit nicht sagen, daß gelehrtere Ausbildung, daß beständiges Fortschreiten im historischen Verständniß der Schrift, in der Kirchengeschichte und in allem, wodurch Natur und Mensch immer genauer erkannt wird, nicht lebenslängliches Geschäft bleiben soll: im Gegentheil werden Sie, einst auch im Amte, keinen Tag vergehen lassen, ohne etwas zuzulernen, und immer weit fern bleiben von der selbstgenügsamen Eitelkeit, welche glaubt, über das, was sie nie ergründet hat, absprechen zu können. Meine Meinung ist bloß, daß Sie vor's erste den kürzesten Weg suchen, und sich von den mannichfalten kritischen Fragen und philosophischen Deutungen, wodurch Sie nebst Ihrer Gemeinde nur irre werden dürften, entfernt halten. Jener simple Weg (wobei schon Arbeits genug ist, um auf die großen Lebensgeschäfte sich zu bereiten, und auf jede Belehrung, jeden Trost, jede Befestigung, jeden Rath, so man vom Prediger fordert, gefaßt zu seyn) wird Sie jetzt ganz beschäftigen: hierüber kann man dort Ihnen am besten rathen, weil man die Stufe der Bildung jener Gemeinden und Ihrer bisherigen Lehrer besser kennt. Bilden Sie besonders Ihren Styl nicht neologisch, sondern wie für den Vortrag am besten ist; mit Würde und Einfalt haben die größten Redner Bewunderung erworben. Alles, was die Menschen schildert, wie sie sind, sey Ihre Lecture, Ihr Beobachtungsstudium. Theaterstücke, Romanen wären nicht auszuschließen, aber die meisten sind verführerisch, weil sie überspannt sind, weil sie über die Natur hinausgehen. Daher ist wichtig, sich bloß an die besten zu halten, überhaupt

wenig zu lesen, aber viel zu studiren; es ist besser, Einem großen Schriftsteller ein Jahr lang nachzugehen, als sich mit journalistischer Polyhistorie zu füllen. Das Meiste aber und das Beste muß der Wille thun; erfüllen Sie sich ganz mit dem Zweck, so werden Sie alles Vorkommende dahin zu beziehen wissen; was aus dem Herzen kömmt, verfehlt den Weg des Herzens nicht. — — Leben Sie wohl, eingedenk Ihres guten Freundes.

P. S. Beim Ueberlesen kömmt mir vor, daß fast lächerlich scheinen dürfte (gewissen Leuten nämlich), von Luthers und andern alten Predigten mit Lob sprechen zu hören: ich aber habe in der ersten Jugend Ludwig Lavaters, des alten Antistes, Predigten über Nabal mit so vielem Vergnügen gelesen, wie nachmals Chrysostomus über den armen Lazarus. Analyse des Herzens und Darstellung der Dinge war bei diesen Alten mehr, als Mancher glaubt, und hilft mehr als die Dissection der Dogmen, welche man fälschlich für Zeitbedürfniß ausgibt. Suchen Sie nur in allem den Menschen; an den sind Sie gesandt, ihn sich selbst kennen zu lehren, und ihm die Vervollkommnungsmittel zu zeigen.

## 238.

### A Mr. P —

7 Févr. 1806.

Mon excellent ami! Je ne puis m'empêcher de vous dire une chose, qui me fait une vraie peine. J'ai rencontré aujourd'hui au dîner de Mad. N. Madame d'O — qui me dit d'abord, „que je serois étonné si je savois combien j'ai „causé de peines l'autre jour chez vous, inno-

„cemment, au Baron de F —, qui étoit devenu „le plastron de toutes leurs plaisanteries *comme* „*Auteur*, après que j'étois parti.“ Il est vrai, que, très-satisfait de l'excellent livre qu'il a fait pour la défense de son pays, je l'avois loué. Mais pouvois-je croire qu'il y avoit là de tels Vandales, pour qui ce parût un titre d'ignominie, d'avoir écrit; et que le plus bel emploi qu'il pouvoit faire de son tems, put être un objet de persifflage. De quel œil doivent elles donc regarder tous les hommes qui travaillent pour l'instruction publique! Je vous avoue que rien depuis long-tems ne m'a autant frappé que ce discours. Il m'a prouvé que ce dont nous nous glorifions, est un titre de mépris pour ces dames. Je n'ai, Dieu merci, jamais aspiré à écrire pour leur plaire, mais pour exciter dans quelques ames bien faites, dans le laps des siècles, un noble élan pour le rétablissement de la liberté des peuples: mais, cela m'a bien prouvé qu'il faut se tenir éloigné de ces sociétés, où il n'y a que des fats qui puissent recueillir des suffrages, des sottes qui les distribuent.

Je ne reverrai pas ce jeune homme, pour ne pas confirmer cette réputation qu'on trouve si ridicule: mais, avouez qu'on mérite de périr, lorsqu'on se moque des talens, consacrés à la défense de la patrie. Quelle honte! Dans le moyen âge, chez nos pères, les barbares, les femmes s'honoroient à enflammer aux vertus, et chez les anciens c'étoient elles qui y formoient leurs enfans et leurs amis; aujourd'hui elles se moquent d'un jeune homme parcequ'il n'est pas fainéant. Eh bien, si mes éloges ont attiré des sarcasmes à F., il y aura peut-être

des occasions pour en montrer le ressentiment dont je suis pénétré, et dont je me fais un devoir.

Pardon, mon ami! Mais il a fallu exprimer ma peine à quelqu'un.

Dites donc à ces dames, quand vous les verrez, que Mr. de F. est très-ignorant, qu'il ne sait à peine qu'écrire son nom, que c'est moi qui ai fait son livre (je m'en honorerois) et qu'elles peuvent en faire leur amant sans risquer la moindre infection de littérature; en un mot, qu'il n'y a rien de vrai en ce que j'ai dit de lui. Car je vois à-présent, que pour plaire il faut n'être bon à rien. Aussi je me tiendrai à honneur de déplaire toujours a de pareilles dames. *O tempora, o mores* *). (Pour finir en pédant, tel que sont tous les *auteurs.*)

J. M.

## 239.

### An Herrn von Batsanyi.

Berlin, 14 Febr. 1806.

— Die schönen, ganz neubelebten Gedichte deiner Geliebten **) habe ich an die Königin gesandt. Sie verdient ganz die Empfindungen deiner Freundin; sie hat einen erhabenern Sinn, als Viele glauben. Im Uebrigen bedarf ich nicht dir zu schildern, was ich bei den Ereignissen gedacht, wie hungrig ich bin auf Nachricht von meinen Freunden (deren du weißt, daß ich wenige zähle), wie sehr

*) O Zeiten! O Sitten!

**) Gabriele von Baumberg, Gattin des Herrn von B.

ich das eigentliche Wahre von dem Benehmen der Ausländer wissen möchte, auch ob sie literarische und artistische Schätze weggebracht haben; besonders endlich, wie es nun geht, was für ein Geist jetzt aufkömmt, ob es noch ist, wie ich es sah; von der Bibliothek möchte ich zumal auch wissen. Was das Politische betrifft, so bedarf ich davon keine Nachricht; über Literatur, Denkungsart und Sitten wird erlaubt seyn zu schreiben, besonders zu der Privatnotiz eines Freundes, der wahrhaftig nicht übel gesinnt ist. Meines Orts habe ich in den Tagen der Unfälle viele Zeit verloren, doch zuletzt mich ermannt: wohl, mußte das alles geschehen, und ist noch mehr zu erwarten; gewisse Auswüchse lassen sich nicht ohne Höllenstein wegbeizen; manches Uebel heilt nur durch Uebermaß: dann hebt sich die unterdrückte Lebenskraft. Ich zweifle nicht, daß viele auch jetzt über das Gewöhnliche sich nicht erheben, und andere gar aufgeben werden; aber für das Allgemeine ist Probezeit; von dem, wie diese bestanden wird, wie man sich empor hält oder sinken läßt, hängt ab, ob die Zuchtruthe vorbeigehend oder vernichtend seyn wird. Bisher ist's unentschieden und sehe ich bei dem Einen mehr Kraft des Willens, der Persönlichkeit, als Kraft im Bau des Werkes, das zum Ueberleben gemacht wäre. Welchen Theil ich nehme an allem nun sich Bereitenden, und was ich gäbe, recht eigentlich zu wissen, was mir noch räthselhaft ist, kannst du dir denken, wie auch meine Wünsche. Wie war, wie ist mir, wenn ich den Namen, die Siege, die Helden des Volkes, dessen Geschichte einen Theil meines Lebens beschäftiget, untergehen sehen soll! Indeß, jetzt gibt es Menschen, die wirken, und solche, die nicht wirken können. Letztere sollen in sich und in Gleichgesinnten das heilige Feuer der

Gefühle für Recht und Menschenwürde auf bessere Zeit verwahren; jene, denen es ihr Schicksal so gut werden läßt, durch That oder Wort, oder Schrift, im Feld, im Rath, oder vor dem Publicum zu wirken, sollen, wie der edle römische Jüngling, welcher sich in den Pfuhl stürzte, nichts bedenken als ihre Pflicht, durch Selbstopferung das gemeine Wesen zu retten. —

## 240.

### An Herrn Diaconus Pfister zu Vaihingen.

Berlin, 18 Febr. 1806.

Viel hat sich in der Welt verändert, seit wir uns sahen, mehr seit ich Ihnen geschrieben, unvergeßlicher, werther Freund! und wer weiß die endliche Entwicklung und ihre Folgen selbst auf die Literatur? Nicht, als wäre der gegenwärtige Stand der Dinge nicht evident genug; aber was auf Einem ruhet, wie wird es nach ihm seyn? Und nicht als glaubte ich leicht möglich, die Literatur zu vertilgen; aber wird sie zum Emporhalten des Muthes und eines Nationalgefühls laut bleiben? Auch in gewissen Ideen, wovon wir uns schrieben, hat sich manches geändert: wie nun Scriptor. Rer. German. zu Stande bringen, wo man kaum weiß, wo und was Germania ist, und eben der vorige Zustand für die Menge das Interesse verliert! Und an wen sich wenden, wo ist die Nation, wer ihr Haupt? So mit den Universitäten, wovon ich sprach. Alle nicht dringend nöthige Ausgabe findet unbeantwortliche Einwürfe. Ueberhaupt schwächt sich die warme Theilnehmung an viel Gutem, so mit einer andern Lage zusammenhing. Es ist kein anderes Mittel, als sich geschickt

zu machen für möglichst vieles, gefaßt auf alles, im Uebrigen die Schickung walten zu lassen. Ich habe seit Vollendung des 4ten Theils von den Geschichten der Schweiz eine neue Ausgabe der vorigen 3 veranstaltet, Herders Schriften mit ein Paar Vorreden, Beilagen und einer kritischen Geschichte des Cid vermehrt, auf Veranlassung eine Notiz meines Lebens gegeben, eine akademische Vorlesung, und hin und wieder eine Recension drucken lassen, und werde wohl nun den 5ten Theil schreiben.

Ich bin begierig über die Entdeckung, daß die Schweizer eine schwäbische Colonie seyn sollen. Sonst hielt ich die in dem Gebirg eher für Gothen, die übrige deutsche Schweiz allerdings für alemannisch, die wälsche für burgundisch. Einzelne Colonien, z. B. im Rheinwald, habe ich bemerkt. Aber Sie mögen auf Urkunden gekommen seyn, die mir entgingen, und ich werde der erste seyn, Ihrer Entdeckung volle Gerechtigkeit widerfahren zu lassen.

Allerdings wird der größern Arbeit, der Fortsetzung Ihrer schwäbischen Geschichte, die Uebersicht, welche in dem Chaos seit 1269 Einheit, und in dem vergangenen den (überall vorhandenen) Keim der Gegenwart zeigt, vortrefflich den Weg bereiten, und in der Ueberzeugung, daß Sie mit den Factis aufs reine sind, wünsche ich sehr, daß dieses kleine Werk sehr bald erscheine *).

Uebrigens freut mich sehr, daß Sie allezeit sammeln: erstlich weil Sie sich Schätze bereiten auf eine Zeit, wo andre Geschäfte Sie an sich reißen dürften; aber auch zweitens, weil für den, der nicht muß, und in gewissen Lagen, es eben jetzt

*) Sie wurde gedruckt in Stuttgart 1815.

nicht die beste Zeit zum Sprechen ist. Sie kann, ich hoffe, sie wird kommen. Alsdann glücklich, wer sein Licht kann leuchten lassen, ohne, wie die thörichten Jungfrauen, erst um das Oel auszugehen!

Mit nicht weniger Vergnügen las ich von Ihrer Entdeckung der Sindelfinger Chronik und der vortrefflichen Sammlung über den schwäbischen Bund. Wie sehr würde ich's dem Herrn C. R. Schmidt danken, wenn er mir über den Krieg 1499 etwas mittheilen wollte *). Herr Pfarrer Rink hat über meinen Hans von Rechberg, ohne Zweifel vieles, das ich hätte wissen sollen; ich hoffe, seine Geschichte einst für eine neue Ausgabe meines 4ten Theils zu benutzen. Sie wird doch gedruckt? In demselben Fall werde ich sie alsbald recensiren. Aeußerst leid ist mir, die Subscriptionszeit für Herrn Diacon Cleß würtembergische Kirchengeschichte versäumt zu haben; wäre nicht mehr zu helfen? würde er sie durch Ihre Vermittlung nicht noch annehmen? Der Plan ist vortrefflich. Arbeiten, wie die Ihrigen und Ihrer Freunde, sind meine trostvollste Zerstreuung, und begründen meine Hoffnung, daß man den Namen der Väter, das Eigenthümliche deutscher Art, nicht wird lassen untergehen.

Ich kann Ihnen nicht sagen, wie herzlich ich an dem Glück so vieler Ihrer Entdeckungen Theil nehme. Wäre nicht möglich, zuweilen ein Bändchen Quellen erscheinen zu lassen? Nichts ist für die Literatur, aber auch für den National-Charakter in den Landen, wo altdeutsche Zeitbücher noch Leser finden, interessanter, bildender zu dem, was

zu

*) Herr C. R. Schmidt hat diesen Wunsch des Verf. gütigst erfüllt.

zu seyn wir die Anlage hatten; und sie ist noch, aber überrostet oder durch Flitter entstellt oder geradezu unterdrückt.

Nach diesem, bitte ich Sie, Ihren Freunden zu sagen, daß ich auch der ihrige sey. Die edlen Anerbietungen haben meine ganze Seele bewegt; so soll es seyn, so bin auch ich: wir wollen alle Eins; ob das Glück diesen oder jenen mit einem Fund begünstiget, sobald er Wahrheit und Recht befördert, so ist freudige Theilnahme und Mittheilung natürlich. Die vier von Herrn Cleß zu Zwiefalten gefundenen Burgundica würde ich mit gleichem Dank, wie jene obigen Stücke vom Schwabenkrieg, benutzen und wieder senden; aber wenn ich zu lange gewartet, und er sie etwa nicht mehr hätte, so sey auch für das Anerbieten, die freundliche Geneigtheit, ihm von mir aufs wärmste gedankt. Ueberhaupt liebe ich sympathetisch die Kraft, den deutschen Sinn, jener obern Gegenden. Es läßt sich viel thun. Es ist mir lieb, daß Sie auch mit dem Freiherrn von Aretin in Verbindung sind; wollten Sie ihn wohl einmal meiner verehrenden Anerkennung seiner verdienstvollen Thätigkeit versichern?

Ich wollte diesen Brief durchaus nicht noch einen Posttag liegen lassen, bin aber sehr im Gedränge. Verzeihen Sie, daß ich nicht mehr sage von allen Gefühlen, die das Wiederlesen der Ihrigen aufs neue in mir so lebhaft rege machte. Bald wieder; wir dürfen uns nicht fremde werden; mehr und mehr sollen alle Gleichdenkenden sich einander zusammen anschließen.

Der Ihrige von Herzen.

## 241.

## An den Freiherrn Joseph von Hormayr in Wien.

Berlin, 2 April 806.

Ich danke recht sehr für das mit dem Schreiben vom 8 März mir zugekommene, so interessante Stück der Geschichte Ihres, dem meinigen an Würdigkeit und Unglück allzu ähnlichen Vaterlandes. In derselben erkannte ich mit Freuden den fühlenden und weisen, nicht weniger als den gelehrten Mann; sobald Sie mir das Titelblatt, die Vorrede — wann eine ist — werden zukommen lassen, so will ich auch diese verdienstvolle Arbeit nach Ihrem Werth bekannt machen. Bei diesem Anlaß, obschon ich mit theatralischen Stücken in der Regel nicht viel zu thun habe, werde ich nicht umgehen können, auch die Empfindung, mit der ich Friedrichen von Oesterreich*) las, in Gemüther, welche ihrer werth sind, zu ergießen; es hat mich sehr ergriffen. — Aeschyls Perser sind meine Lieblingsstück, obgleich Salamin und Marathon nicht Sempach oder Murten sind; — aber wie dort, wo man sogar unsern Corneille-Collin zu römisch hat finden wollen?! — Daß der Geschmack, wie der ganze Charakter des Zeitalters, verweichlicht ist, und eigentlich darauf gearbeitet werden sollte, ihn zu neuer Mannskraft zu stählen, ist gewiß; aber was man thun sollte, nicht immer so beachtet, wie das, wobei man am meisten Gewinn hofft. Mehr nicht, als daß ich Sie ernstlich bitte, in Ihren vielen Arbeiten fortzufahren, und

*) M's Recension dieses Schauspiels s. Th. XXVII, 227.

die edle Frucht, welche diese Darstellungen in empfänglichen Gemüthern hervorbringen müssen, den Launen der Mode und der Charakterlosigkeit nicht aufzuopfern.

Meine kurze Lebensgeschichte erhalten Sie hier. Es ist sehr schwer, vor dem Publicum, und bei seinem Leben, von sich zu reden. Wahr ist alles, einiges hätte mehr entwickelt, einiges noch kräftiger gesagt werden können; aber Sie wissen bei jeder Lectüre sich in die Stelle des Verfassers zu versetzen. Was zu Wien ihm im Wege war, und ihn großentheils zu der geschehenen Veränderung veranlaßte, war das Werk des nun endlich verstorbenen, schwachen Mannes, der so leicht zu mißbrauchen war. Wenigstens wird man finden, daß der Verfasser seine Grundsätze nie geändert, und nie sich zur Vertheidigung böser Dinge entweihet hat; wie Sie S. 109 Ihrer Geschichte wohl bemerken, daß feile Gelehrte etwa thun.

Es war mir sehr tröstlich, daß die literarischen und artistischen Schätze unberührt geblieben; das Gegentheil aber war verbreitet worden; die Bilder-Galerie, die Bibliothek, und ich weiß nicht was für ein chemisches Laboratorium sollten namentlich gelitten haben, so daß Verzeichnisse des Raubes von Paris aus erwartet wurden; ich gestehe auch, daß Denon's Reise mir selbst verdächtig war. Es ist sehr gut, daß es bloße Lüge schadenfroher Menschen gewesen.

Vortrefflich, daß Collin, wie ich schon vor Jahren wünschte, an Mithridat geht. Ich höre, daß auch der neuliche Uebersetzer eines Fragments von Polyb *) den Charakter jenes großen

*) Graf d'Antraigues.

Königs in Bearbeitung hat. Nächst Appian und Plutarchs Leben von Sylla, Lucull, und Pompejus, empfehle ich unserm Freunde die vom Justin excerpirte Rede Mithridats. Der einzelnen Züge von ihm haben die Alten eine Menge; vermuthlich hat Collin die vornehmsten angeführt. Aber, nachdem er das Allgemeine des großen Charakters anfaßt, findet Collin die beste Quelle in unseren Erfahrungen, in seinem Gefühl über die jetzige Zeit.

Vorläufig viel Dank für die Rubriken jener Churischen Urkunden. Höchlich interessirten mich die Nachrichten aus Tyrol. Sie sind sehr gut; so muß der Feind es halten; überhaupt wird geholfen werden durch die Ueberpracht. Eines freilich ist sehr zu fürchten, daß der Unwille zu früh entbrenne; hievor soll der Unterwaldner Beispiel warnen. — Der Mißmuth, die Beschämung, der Zorn der Völker, in allen Ständen, und der Heere, steigt, und muß aufs äußerste steigen. Dann endlich wird Frankreich erfahren, wen es überwand, nicht die Nationen, auch die Krieger nicht, und daß sein ganzes Gebäude auf Schein, auf blindem Gespensterglauben, beruhet.

Ich habe gar wohl gefühlt, was Sie von der Nothwendigkeit sagen, ganz anders zu handeln. Ihr Buch ist auch das Vehikel trefflicher Lehre. Wie daß Sie der Spuren des Mißmuthes sich reuen lassen! Sind keine bei Tacitus? Bei Livius selbst! Wer könnte von den alten Zeiten schreiben, ohne daß ein Schrei ihm entführe über den Schmerz der jetzigen! Mehr nicht! Es kocht in mir, wenn ich die Unwürdigkeiten betrachte.

## 242.

### A Mr. *Joseph de Hammer* à Constantinople.

Berlin, ce 30 Avril 1806.

Non, jamais l'électricité n'a produit une commotion plus forte, plus intime, plus universelle, que mon ame a éprouvée en voyant le paquet, que l'excellent Argyropolo m'a apporté *). *Mon ami* — mais non, je voudrois un mot moins usité, plus expressif de tout ce que je sens pour toi, mon fils, mon frère, enfin tout ce que tu peux imaginer pour rendre les sentimens les plus énergiques, les plus tendres, mon *ami!* Je venois de me lever, lorsque son domestique vînt; ce jour fut complètement — non perdu, mais consumé dans une sorte d'ivresse, tantôt je relisois tes lettres, tantôt un chapitre du livre de guerre ou un morceau d'un conte, ou je pensois à mon ami; et comment! Après tant de tems, tant d'expériences, de me retrouver si heureux de te ravoir, de te reconnoître tel que je t'avois aimé dans le premier feu de notre amitié, tel que j'avois aimé te suivre lorsque le héros anglais et le noble amiral de la marine ottomane eurent le sens de découvrir tes qualités admirables! De te voir ce même amour des sciences, cette élévation de l'ame, cette ardeur, cette puissance et du caractère et du talent! Tu sais que je ne t'ai jamais flatté, mais je ne peux en ce moment retenir l'effusion de mon cœur. Tu as surpassé,

*) Seine Freude darüber beschrieb der Verf. auch seinem Bruder; s. Th. XXXIII, 78.

non mes premières espérances, mais (je te l'avoue) celles avec lesquelles nous nous sommes quittés la dernière fois: je craignois alors que .... Non, à-présent, plus de crainte, plus de doute, je puis en pleine sécurité m'adonner à toi, certain que jamais tu seras autre. Mais, traitons en ordre les matières; parlons de l'état du monde, puis des lettres, puis .... il faudra bien m'abandonner encore un peu à mes sentimens pour mon Youssouf tant aimé.

D'abord ce qui a extrêmement exalté mon amour de lui, étoit la première partie de la lettre, celle où il fut question des affaires publiques; *fraternis animis* nous voyons l'un précisement comme l'autre, et nous sentons les malheurs publics avec la même force. —

Il me semble quelquefois que la vieille Europe a fini son rôle, qu'il faut recommencer en Amérique, en Asie. En effet, il paroît qu'avant peu le Pérou et le Mexique seront soulevés par les Anglois, ou à l'occasion de la révolution qui menace l'Espagne. Je sais par Alexandre Humboldt, combien ces pays surpassent l'idée que nous en avions par rapport à la culture. Mexique n'est pas moins grand que Berlin, et l'apparat des sciences physiques et d'astronomie y est plus riche et plus beau, l'école des arts une des plus grandes du monde. Puis, quel beau pays, quelle végétation, quelle prodigieuse nature! Quant à l'Asie, j'espère d'autant plus des Russes, que, repoussés de l'Europe, ils seront contraints d'y chercher leur gloire et leur indemnité. Déjà le Caucase, lorsqu'il sera pacifié, offre des asyles charmans: que sera ce s'ils parviennent à s'aggrandir vers le Khorasan, si Balck et Samarcand et Nischabour et Tus, reprennent

leur belle place dans la géographie des pays cultivés! Je m'attache extrêmement à ces perspectives, et, je l'avoue, surtout de l'Asie, quoique un jour indubitablement le principal siége de la puissance sera au Mexique. —

Parlons de mes travaux, puis des vôtres, parceque je pressens qu'après ceux-ci je ne voudrois pas revenir à ceux-là. Je vous envoie le 4me Vol. de l'hist. des Suisses, non dans l'idée que ce *pays* pourra vous intéresser, mais parceque vous pourrez le parcourir comme toute autre histoire (les hommes, les peuples, les rois, sont partout intéressans lorsqu'on les peint au naturel) et parceque c'est de celui que tu aimes. La préface, le premier et le 4me chapitre auront peut-être quelque intérêt. J'y joins ma vie; dois-je t'en faire l'apologie? Mais elle eût été plus intéressante, si j'avois pu lui donner plus d'étendue, et si je ne l'avois écrite que pour Youssouf, il y auroit eu des articles qui y manquent tout-à-fait. J'ajoute l'histoire critique du Cid, que j'ai faite pour les romances de Herder. Comme j'ignore si tu les possèdes, j'ai cru devoir te faire parvenir mon manuscrit original etc.

Je reviens à votre lettre: ce sera d'abord par une question sur l'authenticité de cette notice qui vous fait remonter avec les 1001 Nuits jusqu'au tems du fondateur de Bagdad? Ce seroit extrêmement remarquable, et d'autant plus que je ne crois pas qu'il y ait des traces d'une sorte de culture de lettres en Perse, si près de la ruine des Sassanides.

Quant au livre de Mewlana Achmed il ne manquera pas de faire son apparition si tôt que possible, sous le titre: die Posaune des heiligen

Krieges in dem Munde Mohamed, des Sohn Abdallah, des Propheten der Moslemin. J'ai envie de faire de vous un Turc, ami de moi, qui pour s'exercer à la carrière diplomatique aura traduit ce livre en allemand, le dédiant à moi, et dans cette dédicace on appercevra le but.

L'aîné Argyropolo m'a aussi parlé d'Ibn Calldoun; ce seroit un grand mérite d'en faire un extrait de votre façon.

Vous avez fait avec Gibbon comme moi avec tous les auteurs qui ont écrit l'Hist. de la Suisse avant moi: j'ai extrait 10,000 documens et chroniques, mais je n'ai pas lu *un* auteur, qui ne fût pas *Source:* depuis je me les suis en partie procurés, et en composant, je les ai ouverts autour de moi, pour ne pas donner un mérite de nouveauté à ce qu'ils avoient trouvé aussi; mais je n'ai pas voulu être influé par eux; le point de vue doit être appuyé des *sources* seules.

Les rêves de *Bryant* sont pitoyables, mais c'est la fureur du siècle d'annuller, de détruire ce qui a été et ce qu'on a cru, pour y substituer les plus grands absurdités. *Du Theil* n'a-t-il pas prétendu que Herculanum n'a péri que l'A. 471; comme si un culte païen, parfaitement établi, et toute l'ordonnance domestique de maisons romaines avoient pu y exister, 80, 90 ans après la suppression du paganisme, avec le zélé S. Paulin dans le voisinage, et 15 ans après la dévastation de tout ce côté par Genseric! *Richardson* lui-même n'a-t-il pas adopté cette fable d'un grand roi dans l'intérieur d'Iran, dont Darius et Xercès etc. n'auroient été que les Satrapes. Et où étoit-il donc ce grand roi lorsqu'Alexandre pénétra jusqu'aux Indes? Personne connoîtroit sa cessation; et aujourd'hui

les noms de Darius et Xerces ont été déchiffrés dans les ruines de Tchilminar. C'est comme *Dupuis* fait de Jésus-Christ le soleil et des 12 apôtres le zodiaque; d'autres en font un Indien. La pétulance de la soi-disante critique est au comble.

Qu'est ce qui est arrivé de vos 70 alphabets, laissés à Wilkins; je n'ai jamais oui dire qu'il en ait rien paru. Croyez-moi que ce que vous jugerez devoir paroître, il faut le donner aux Allemands: c'est la seule nation qui ait une *activité littéraire*; les autres sont remplis d'un dédain ridicule, et ils n'ont pas un commerce de librairie, pareillement organisé; leurs publications se font lentement, pompeusement, et au bout du compte, peu de gens peuvent acheter leurs magnifiques impressions, souvent très-fautives.

Je n'ai rien compris aux Hiéroglyphes de Palin; ce qui m'est plus probable, est le sentiment, moins sublime, de Heeren; vous me paroissez tout-à-fait du même avis. —

— N. est un être des plus bassement intrigans et vils. Je ne puis vous dire qu'elle aversion m'inspirent de pareilles gens; c'est pour cela que j'aime mieux des sacrifices considérables que de vivre avec eux. Je vis seul; je ne sors ni le matin ni le soir; on vient à la vérité me voir, mais ce sont en général gens qui pensent bien, qui aiment les lettres ou la bonne cause de l'antique Europe; j'ai souvent voulu renoncer tout-à-fait aux dîners, aux assemblées, mais on y apprend pourtant et la distraction renouvelle les forces. Je vous trouve en ceci *tout-à-fait* conforme à moi, de nous renfermer tant que possible dans les lettres, de ne rien

chercher dans cette carrière d'humiliations et de déboirçs qu'on appelle diplomatie, et de rester où nous sommes jusqu'au dernier homme. Si je ne vais en Russie (chose que je n'ai pas recherchée, que je ne désire pas, mais que je ne rejetterai pas sans quelque motif prépondérant): il y a des rafraîchissemens que la providence m'envoie pour me soutenir, comme tes lettres, mon chérissime ami! Il n'est pas à dire quel plaisir j'en ressens, c'est un baume de la vie de penser à un tel ami, et au plaisir qu'il aura si j'agis, si j'écris de telle et telle façon. Je ne veux absolument pas désespérer de te revoir; l'état de l'Europe est fertile en choses imprévues. De Berlin à Constantinople il n'y a que 53 lieues de plus que d'ici à Petersbourg. Et celui qui est fatigué du monde, pourroit aller vivre à Sympheropol, où est Pallas; là on seroit comme ensemble. En un mot, Youssouf, *aime moi*, mais dis le moi *bien* et *souvent*, j'aime tant à te le voir répéter; dès lors tout se pourra, un peu plus tôt, un peu plus tard. Quant aux puissances, que ce soit notre seule intrigue, de pouvoir correspondre. Il s'entend sans dire que deux frères de cœur tâcheront de se faire tout le bien possible en toute conjoncture. — —

Adieu — puisqu'enfin il faut finir, je m'arrache de toi — adieu, *ami!* Mon cœur sent plus qu'il ne peut exprimer; tu me connois, je laisse à ton cœur le commentaire de ce bavardage froid et insipide. Ecris-moi ton train de vie, ton ordre du jour, tes travaux, tes plaisirs; envoie-moi tes ouvrages; dis-moi des folies — tu sais qu'il y en a que j'aime tant! Et si tu n'es pas heureux, dis-le moi aussi, pour que

je m'afflige avec toi et que je songe à des conseils, des remèdes. En un mot, mon doux frère, mon plus cher ami, aime-moi comme je t'aime; plus — cela n'est pas possible.

## 243.

### An Herrn Werner.

(Verfasser des Schauspiels: Luthers Weihe der Kraft.)

Berlin, 5 Mai 1806.

Ich habe den Luther gelesen. Vorerst nur ein paar Kleinigkeiten, für die ich, wenn Ihr nicht wollt, auch keine Rücksicht fordere:

Der Moriz von Sachsen war dazumal eben erst ein Jahr alt.

Friedrich könnte am Reichstag nicht von Weib und Kindern sprechen: er war unverheirathet sein Lebenlang.

Vom Bauernkrieg war noch keine Rede: er kam 3 Jahre später.

Aber die Hauptsache: ich habe alles wohl begriffen und vielleicht besser als jemand verstanden, von denen, die es sehen werden. Es wird ein Zeichen des Widerspruchs seyn, das viele anbeten, viele verdammen werden. Das Hohe, das Göttliche, hoffe ich, soll es erhalten; das ist Bedürfniß. Ich weiß nicht, welches Werk ich um den Reichstag nicht gäbe. Aber daß alles sich um ein Privatverhältniß, um den heiligen Ehestand, windet, als wäre précis der die Vollendung Luthers — ich weiß nicht; ich will lieber bekennen, daß ich das nicht verstehe. Aber ich sehe doch nicht, daß Luther nach der Heirath größer geworden, daß zu seiner Kraft ihm diese Weihe abging, daß

Deutschland durch die Pfarrersfrauen so erstaunlich gewonnen hätte, daß das so einwirkend gewesen. Die Bekenntniß am Reichstag, die Augsburgische Confession, siehe da Hauptangeln, um die sein Werk sich dreht, und welche Folgen schwer wurden für die Nationen, die Jahrhunderte. Es ist wie im Tell: sobald die Freiheit errungen ist, möcht' ich hinaus, und das fühlen. So wenn der Reichstag vollendet ist. Dann hätte ich S. Augustin auch wohl kommen lassen, weissagend die Schicksale, die Bestimmung und Entwicklung. Aber was geht es den Ehrwürdigen an, ob Luther heirathe? Allenfalls wenn ein großer Mann davon entsprossen wäre; aber es waren ehrliche gute Bürgersleute, an denen die Welt und Kirche nicht viel gewonnen. Die Episode seines Lebens ist in den Vorgrund gebracht. Aber auch die Hauptaction wie geschildert! Herrlich. Um derentwillen verehre ich das Stück, ungeachtet der Heirathshistorie. Heil dem Verfasser! Glück seiner Arbeit! und Zuschauer, die Seelen haben, den Hochsinn zu fassen!

## 244.

### An den Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 5 Mai 1806.

Fast nicht gestehen darf ich's mir, theuerster Herr Professor, daß ich erst am 5 Mai beantworte, was schon am Auferstehungstage aus Ihrer schönen edlen Seele sich in mein Herz ergoß und ich wie die freundliche Ermunterung eines guten Dämons oder aber eines Mitwallers auf den

dunkeln Pfaden unserer Lebensbahn so selig empfunden. Ich danke Ihnen sehr. Es ist Bedürfniß, bisweilen da, dort her, zu hören, daß man verstanden wird. In Zeiten voll Mißtönen ist der Einklang eines Gemüthes, wie das Ihrige, eine wahrhaft labende Wohlthat, und unter dem betäubenden Geschwätz der feilen und verrückten Sophisten ist unschätzbar, hin und wieder einen Geist zu treffen, der von unsern Alten und aus Perioden gesunden Geschmacks und Verstandes wie auf uns herab gekommen. Ich sehe und erkenne genug in Ihrem Brief, daß wir gemacht sind, uns brüderlich zu umarmen. So ein heiliger Bund Gleichgesinnter muß seyn, auf daß das heilige Feuer unterhalten und von jedem seinen Umgebungen freudig mitgetheilt werde. Ich habe starke Zweifel an die Herstellung des Guten in unserm Europa — Zweifel, noch nicht Unglaube! — Aber was wir in den Alten geliebt, und einer im andern lieben, beruhet nicht auf dieser oder jener Localität oder Zeit; es ist ewig wahr und unvergänglich schön, geht nicht auf dem Schlachtfeld verloren und wird nicht eines raubenden Siegers eitler Triumph: an das wollen wir uns halten, das in uns bewahren, und, wo es sey, suchen und entzünden; so nur bekömmt das Leben Einheit und Würde, und alle Mühe ihren Werth; mit den äußerlichen Dingen läßt sich paisciren, wenn das Innere ist, wie es soll. Wie unaussprechlich freue ich mich eines Fundes, wie den Ihr Brief, liebster W., mir entdeckte! So etwas macht neue Lust zu Leben und Arbeit. Heiliger hätten Sie den Auferstehungstag nicht feiern können. Meine Seele hat Sie ganz verstanden und Ihre vortreffliche Tendenz. Durch welches Glück ist geschehen, daß Sie den blendenden Abwegen dieses

Zeitalters entgingen! Ihr Weg ist ganz und einig der rechte. Sie lauschen der Natur der Dinge ihre hohen Geheimnisse und der Menschengeschichte den Rath der Vorsehung ab. Es freut mich sehr, daß wir wenigstens in letzterm uns so zusammentreffen, daß Sie in meinen Schriften die Sympathie entdeckt, ohne welche Sie mir nicht geschrieben hätten. Gut; Sie sind von nun an der Würdigen und Geliebten einer, die ich mir denke, wenn ich schreibe; Sie sind in mein Herz gegraben und sollen es bleiben; Sie sehen, Sie an meine Brust schließen, wäre mir Wonne, und warum sollt' ich's nicht hoffen; die Zahl meiner Jahre ist nicht gering, aber noch jugendlich der Sinn und die Kraft, so daß ich wohl noch reisen kann. Sie sind, wenn ich eine Stelle Ihres Briefs fasse, Gatte und Vater, und demnach durch süße Bande gefesselter: aber was ist nicht in den Zerrüttungen gleichwohl möglich! Ohne uns den Kopf zu zerbrechen, wie wir einander nützlich seyn können, wollen wir es dabei bewenden lassen, daß wir einander nun kennen, daß wenn wir uns Rath oder Ermunterung oder den Genuß einer frohen Stunde mitzutheilen Lust haben, wir uns zu finden wissen, und sich alles von selbst geben wird.

Ausgenommen eine Menge Recensionen, von welchen ich einmal ein Verzeichniß machen sollte, haben Sie, glaube ich, meine Schriften wohl alle. Von den ersten 3 Bänden der Gesch. der Schweiz ist eine neue Ausgabe erschienen, die ich in die kurfürstliche Bibliothek zu senden gedenke, darin wird etwa die kurze Vorrede im ersten Theil Sie interessiren u. s. f. . . . . .

Es ist mir heute nicht vergönnt, mehr zu sagen; ich glaube aber, in der Hauptsache ist's aus-

gemacht, und der Bund unserer Gemüther richtig und fest. Leben Sie wohl, vortrefflicher Freund; lassen Sie mich mehr von Ihnen hören, und von Ihrem Thun und Wesen; meiner wärmsten Theilnehmung, meiner besten Freundschaft seyen Sie gewiß. Wandeln Sie nur fort auf dem glücklich eingeschlagenen Pfad, ewig treu der unüberwindlichen Wahrheit und dem Guten und Schönen. Ich bin ꝛc.

## 245.

### An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

1 Jul. 1806.

— Die Weltbegebenheiten (worüber ich am 24 un. zu Dresden Reinharden unvergleichlich predigen gehört) sind nun über alle politische Berechnungskunst erwachsen; gewöhnliches hilft nicht mehr; auch zeigt sich, auch ist kein Schein von Hülfe; Gott muß Einen wegnehmen, oder einen größern wecken, oder sonst etwas Unvorsehbares herbeiführen. Zorn und Furcht sind von mir gewichen. Die Scene wird zu feierlich. Der Alte der Tage sitzt zu Gericht; die Bücher werden aufgethan, und die Nationen und ihre Fürsten gewogen. Welcher wird der Ausgang seyn! Eine neue Ordnung bereitet sich, ganz etwas Anderes, als die ahnen, welche die blinden Werkzeuge sind. Was ist, wird nicht bleiben; was war, schwerlich so wieder kommen.

— *) Ich bin der Geschäftslaufbahn fremde und habe gewiß keine Lust, mich wieder hineinzu-

*) Von etwas späterm Datum.

werfen; sie hat wenig Anlockendes, auch bei dem besten Willen, bei der hellsten Einsicht, was kann der Einzelne, der doch nie freie Hand haben würde? Allein wird die augenblickliche Lage die nämliche immer bleiben? Ich will nicht sagen, daß der Fürst oder Staat in Nöthen einem dieß oder das auftragen könnte, dem sich zu entäußern unehrlich wäre, wodurch man aber unterbrochen *) und im Fall des Mißlingens der Verfolgung des Siegers ausgesetzt wäre; aber auch in der größten Entfernung von Theilnehmung ist man in der Gefahr, bei Verwirrungen, beim Verfall und Fall, Gehalte verschwinden zu sehen, und von der Widerpart gedrückt zu werden: Widerpart zu haben, ist bei der Verdorbenheit und Einseitigkeit und bei der Macht des Neides unvermeidlich: wer auch nicht operirt, wer jetzt nicht einmal schreibt, kann, wenn er irgend sonst ausgezeichnet ist, nie so unerforschlich bleiben, daß man nicht wissen sollte, wie er denkt. Alles dieses macht einem ehrlichen Mann vor weitführenden Unternehmungen in dieser Zeit etwas bange. —

— **) Soll ich Ihnen die Wahrheit sagen, ich bin mit diesem Streit nicht zufrieden. Correspondenzen berühmter Männer sind von jeher gedruckt worden; um vieles möchte man die eines Grotius, Erasmus, Philelphus, nicht entbehren; ich selbst habe viele und bin begierig nach mehreren. Wenn der Herausgeber vollends den etwa noch lebenden ihre

*) Es war von einer literarischen Unternehmung die Rede.

**) Ueber einen damaligen Streit, betreffend die Jörte'sche Ausgabe des Briefwechsels Gleims, Heinse's und Müllers.

ihre Briefe zur Revision schickt, so daß sie, was sie wollen, ausstreichen können (wie Körte dieses mir gethan, und, ohne ein Wort einzuwenden, zugab, daß ich wohl ein Drittel ausstrich), was ist ihm denn so groß vorzuwerfen? Und hat diese Sammlung nicht allgemeinen Beifall? Was ist's wenn über Oberon ein Urtheil (von Heinse) darin ist, welches er nun verwirft? Die Sevigné hat ihren Ruhm dadurch nicht eingebüßt, daß sie geglaubt, Racine werde sich nicht so lange halten wie Benserade, und Thomas Gray ist ein nicht weniger hohes und schönes Genie, obwohl er Rousseau's Heloise schief beurtheilt hat. Selbst was unser Freund (Jacobi) von Locke anführt, wird es jemand an Verehrung seines Andenkens stören? Hierin hat jeder, es ist wahr, seinen Sinn: ich mache mir nichts daraus, geirrt zu haben, und daß man es wisse, dafür bin ich Mensch.

## 246.

## An — —

1806.

— Ohne mich fehlerfreier als viele Andere zu fühlen, halte ich dafür, daß der Mensch, auch der edelste und beste, sich nicht scheuen soll, nach dem Tod ganz, wie er war, gezeigt zu werden. Wie sonst sollen wir je zur Menschenkenntniß und einer auf sie gebauten Moral gelangen? Der wahren Größe schadet es nie; (wo wäre Cäsars, wo Friedrichs Ruhm!) die Mittelmäßigkeit schaudert hievor. Dadurch ist unsere neue, zumal deutsche Geschichte, so viel weniger interessant, als die alte, die den Menschen ganz zeigt. Es mag unangenehm seyn, zu hören, in welchem Tabaksdampf

der erste der Idyllendichter gelebt, und daß Cato's Ernst bisweilen vom Schmause nicht mit ganzer Haltung heim kam. Aber es sind Züge, die im Gemälde der Männer nicht fehlen sollen. Wer dem Publicum wohl will, gibt eben so gern sich Preis, als einige ihren Körper der Anatomie vermacht haben, um todt noch gemeinnützig zu seyn.

## 247.

### An Herrn Diakonus Cleß*) zu Schorndorf.

Berlin, 11 August 1805.

Ich bin über mein langes Stillschweigen, verehrtester Herr — denn wir wollen für immer die Etiquette beiseitesetzen, um nur das Gefühl reden zu lassen — wirklich beschämt. Wenn ich anführe, daß Ihr Werk und Ihr Brief dem Datum nach ziemlich spät mir zugekommen, daß ich vor der Antwort jenes lesen wollte, durch eine Reise nach Dresden darin unterbrochen wurde, die Ausarbeitung einer schweren chronologischen Abhandlung für die Akademie der Wissenschaften mehrere und endlich der Aufenthalt eines mir adressirten Fremden die vorige Woche mir weggenommen, so ist alles dieses freilich sehr wahr, mir jedoch selbst nicht genügend, und ich bedarf immer Vergebung, nicht wenigstens den Empfang Ihnen kürzlich gemeldet zu haben. Von Ihrem Werk habe in die Hallische A. L. Z. eine ziemlich ausführliche Notiz am 25 Julius eingesendet, und Sie werden

*) Verfasser der Kirchen- und Cultur-Geschichte von Würtemberg. (Die Recension s. Theil XXVII, S. 169 — 177.)

(ich weiß nicht, ob sie bereits abgedruckt ist) aus derselben erkennen, mit welchem Beifall und Vergnügen ich es gelesen habe, und wie begierig ich die Fortsetzung erwarte. Die schweizerischen Schriften, die mir nur zum Theil unbekannt waren, habe ich längst gelesen und werde sie Ihnen mit Dank zurückschicken. Das letzte Stück scheint Fragment einer weiteren Ausführung, die aber Ihnen wohl selbst abgeht. — Was ich durch unsern trefflichen Pfister, nun aber vollends durch Sie selbst von Ihnen weiß, macht mir die Geschichte Ihrer ferneren Arbeiten, so wie Ihrer Schicksale ungemein werth und interessant. Wie freut es mich, die Lage Ihres schönen Ortes gesehen zu haben, um mich in die sie umgebende Natur hinein zu denken; und doppelt verlangt mich nach einer Reise in mein Vaterland, weil sie durch Würtemberg führen würde. Indeß beschäftiget mich der fünfte Theil schweizerischer Geschichten, nach dessen Vollendung ich das Werk auf so lange werde müssen liegen lassen, bis ich einen halbjährigen Aufenthalt in Zürich machen kann. Es ist noch nicht entschieden, was ich während der Zeit ausarbeiten werde. Meine Amtspflicht und des Königs Wunsch ist für das Leben Friedrichs des Großen, wozu die Sammlung aus allen Depots wohl vier Jahre wegnehmen würden. Sonst habe ich ehemals eine Universalhistorie geschrieben, welche (mit den Beweisstellen) herauszugeben ich schon oft angegangen worden bin. Allerdings ist eine möglichst beschäftigende Arbeit nothwendig, um die Zeiten zu vergessen, und bei aller Anstrengung will es doch nicht recht gelingen. Doch muß es seyn: denn so lange einem nicht gegeben ist, sie zu ändern, so ist nichts Edleres, als das Bild der Vergangenheit für die Nachwelt lehrreich zu entwerfen, und, was die Brust jetzt verschließen

muß, in den Schoß der kommenden Geschlechter zu ergießen. Es ist eine Zeit, welche nichts anders, und auch nur im brüderlichen Mitgefühl der Guten und Edlen einigen stärkenden Genuß übrig läßt. Lassen Sie sich durch die kalte Aufnahme Ihrer Schrift nicht niederschlagen: aller Sinn für das Literarische ist vom Geräusch der Waffe übertäubt; Besorgniß für das Nächste will nicht erlauben, sich mit dem Vergangenen viel abzugeben; hiezu kömmt eine gänzliche Verstimmung der Urtheile und des Geschmacks durch den Mißbrauch der neuen philosophischen und ästhetischen Ansichten und Sprache, welche zur Scholastik und Barbarei führen; endlich bedenken Sie, wie vielen Werken von anerkannter Vortrefflichkeit es anfangs übel ging; Hume's Erfahrung ist Ihnen bekannt, und nun steht er unter den Neuern doch fast oben an. Ich glaube, daß auch meine Geschichte nicht viel gelesen wird: denn diese Art erfordert studirt zu werden und unsere Lesewelt ist sehr eilend. *Κτημα εις αει, μαλλον η αγωνισμα εις το παραχρημα*, soll Trost und Wahlspruch seyn. Am Ende wird das Gold doch bleiben, wenn der Flitter verfliegt. Halten wir uns an die, deren Ruhm die Probe vieler Jahrhunderte ausgehalten; indeß ihre nächste Zeit eine Menge Ausstellungen an ihnen zu machen hatte. Die Sammlung der Scriptorum rerum Germanicarum ist nicht vergessen; aber die Zeit ist ihr nicht günstig; weder Fürsten noch Verleger unterstützen jetzt, was die selige Mutter Germania betrifft. Vielleicht — vielleicht ersteht sie, erneuert, schöner, (denn was war, wissen wir, und sehen, was ist; wer aber weiß, was kommen kann?) Bleiben wir uns immer nahe und gut, wie es unserer Studien und unserer Denkungsart würdig ist. Leben Sie wohl, edler, vortrefflicher Mann.

## 248.

### An den Herrn Leibarzt und Professor Windischmann zu Aschaffenburg.

Berlin, 12 August 1806.

— — — Schreiben Sie mir, was immer Ihr Herz Sie mir zu sagen drängt. In diesen Zeiten des Entzweireißens der Völker müssen gleichgestimmte Gemüther desto enger zusammenhalten: theils um durch Mitgefühl sich zu trösten, theils manchmal einander zu rathen, auch wohl gelegentlich, wenn man kann, sich zu dienen; denn was gewesen ist, wissen wir (es ist vergangen, wohl für immer); wir sehen, was ist, wer aber vermag durchzudringen in die Zeit, welche kommen wird! Es ist einstweilen nichts anders uns gegeben, als in der Kraft der unwandelbaren Grundsätze uns und unsere Freunde, auf alles bereit, empor zu halten; was kömmt mit Klugheit zu gebrauchen und mit Muth zu tragen, und in Wort und That, wie es jedem gegeben ist, seiner selbst würdig zu bleiben. Die alten Weisen von Athen und Rom, wo irgend für Vaterland, Freiheit und Würde etwas zu thun war, haben Beispiel und Lehre gelassen; aus der spätern Zeit, nachdem alles verdunkelt und gefallen war, haben wir das neue Testament, ohne politische Regeln, bloß von den Tugenden, welche jeder einzeln üben kann. In welche Periode unsere Zeit gehören soll, hängt von der öffentlichen Stimmung ab; manche Erniedrigung ist nur Erweckung. Es ist noch nicht so weit, wie bei jenem Volk der alten Zeit, welchem auch die eisernen Feldgeräthschaften genommen waren, und wie glorwürdig erhob es sich wieder, sobald der Geist der Na-

tionalehre und des Heldenmuths (das ist der Geist Gottes) Gideon ergriff! Wenn wir es noch werth sind, wenn die Sophisten noch nicht allen Glauben an Gott und Recht und noch nicht alle Keime alter Deutschheit wegdisputirt haben, so wird wohl auch unsere Stunde einmal wieder schlagen. Mit solchen Hoffnungen stärke ich mich, und sage auch Ihnen davon, weil Ihre edle Seele derselben würdig und empfänglich ist.

Lassen Sie mich nun Ihre zwei Briefe durchgehen. Sie bewegen den innersten Grund meines Herzens; so viel heiliges, reines Gefühl fand ich selten; halten Sie darüber ja fest, als über dem größten Schatz, dem schönsten Erbtheil, das Sie den Ihrigen lassen können; es wird Ihnen wohl gehen; was die Felsluft einem durch Gewitterssturm verscheuchten Täubchen, das ist einer stillen redlichen Seele bei dem um uns heulenden Sturm die Religion des Gemüths. Das sind Perlen, die die Schweine nicht erkennen, aber wem die Augen im Innern geöffnet sind, erkennt daran seine Freunde, wie die Freimaurer an ihren Symbolen oder die Feldherren die mit Medaillen prangenden Krieger. Verlassen Sie sich darauf, daß nie, was immer einer mir sagen möchte (das zwar noch nie geschehen ist), an Ihnen, mein W., mich irre zu machen fähig ist: unvollkommen ist auch der Beste, vollends hat Verleumdung selbst Gottes Sohn Baal Sebub genannt: aber der aus Ihnen mich ansprechende Geist hebt alle Zweifel (die ich zwar nie gehabt), und wer den Weg weiß, sollte er auch ausgleiten, findet ihn allezeit wieder. — —

Attila ist von einem Jüngling, dem ich bloß die Bücher geliehen; er ist aber ein trefflicher Kopf. Ich kenne der hoffnungsvollen viele unter den deutschen Jünglingen, und hoffe auch deßwegen sehr.

Ich arbeite an einem fünften Band, aber nicht ohne viele Unterbrechungen. Ist er zu Stande, so gedenke ich an die Universalhistorie zu gehen; der Gedanke erhebt, aber Grauen überfällt mich, wenn ich ihn fasse. Nach des Königs Wunsch, nach dem der Preußen und nach meiner Pflicht soll ich des großen Friedrichs Leben beschreiben, und es ergriff mich noch vor wenigen Tagen gewaltig auf der Terrasse zu Sanssouci, in seinem Bücherzimmer, unter allen Monumenten seines eigenthümlichen Seyns. Glücklicherweise habe ich täglich zweierlei Stunden: zum Geben und Nehmen, zum Sammeln und Verarbeiten: also werde ich nach den Umständen für das eine Werk vor-, und das andere ausarbeiten, so daß jedem an jedem Tag sein Theil werde.

— — Adieu; den Ihrigen meinen besten Gruß. Schildern Sie mir auch einst Ihr Haus, m. L., und sprechen Sie mir von Aschaffenburg, das mir unvergessen, obwohl — viel geändert! — vorschwebt. Leben Sie wohl.

## 249.

### An Herrn von Barfuß, Lieutenant im kön. preußischen Leib-Grenadier-Bataillon, zu Berlin.

Berlin, 22 Aug. 1806.

Das kleine Büchlein (Mohammeds Posaune des heiligen Krieges) zeigt Ihnen, durch welche Mittel Mohammed sein stilles Volk zur Eroberung der halben Welt entflammt hat und was der Krieger vermag, wenn er Krieger durchaus ist. In der Schweizerhistorie finden Sie sehr viel allgemein Merkwürdiges über die

altrömische Weltherrschaft, über die Verfassung der mittlern Zeiten, die Charaktere Rudolphs von Habsburg und seines Sohnes, den biedern Bund der drei Männer, den tragischen Ausgang Albrechts, die Schlachten bei Morgarten, Laupen, Sempach, Näfels und in den Appenzeller Kriegen, die wohl kein ächter Soldat ohne einige Bewegung lesen mag, und viele andere gute und böse Beispiele. Es mag Ihnen gleichgültig seyn, die Schweiz zu kennen; aber lesen Sie dieses Buch, wie etwa der alten einen, nicht um zu wissen, was in dem und dem Ländchen vor Alters geschah, sondern wie der Mensch in allen Zeiten ist, und auf welchen Empfindungen und Ideen das Glück und der Ruhm, zumal des militärischen Lebens, beruht.

Vor einigen Monaten habe ich die strategischen Vorlesungen General Pfuhls bei Prinz Louis mit Vergnügen und Unterricht angehört. Der Geschichtschreiber muß das Militär wohl kennen und lieben, sonst schreibt er schlechte Historien. Ich aber liebe es auch als Mensch, und als Freund, als eifriger Freund der Freiheit und Nationalehre, und weil ich in der Schlechtigkeit unserer Zeiten doch noch die meiste Redlichkeit, den geradesten Sinn und die meiste Kraft der Gefühle unter dem Militär zu finden meine.

Die vorige Woche war ich wieder einmal zu Sanssouci — mit welchem Gefühl! welche Erinnerung! —

## 250.

## An den Freiherrn Joseph von Hormayr in Wien.

Berlin, 11 Sept. 1806.

Mit sehr vielem Vergnügen, theuerster Freiherr, habe ich das erste Stück des tyrolischen Sammlers gelesen: das ist die wahre Manier mit einem würdigen Volke in seiner unglücklichen Lage zu sprechen, so daß es einerseits vernünftige Trostgründe für den Augenblick, aber auch die Ueberzeugung bekomme, daß es nicht vergessen sey, und man sein Gutes auch in diesem Augenblick süche. Dieser erste Aufsatz hat mich aufs innigste gerührt. Auch der fünfte. Das war immer meine Sorge, die Schweiz möchte getheilt, es möchte auch in jenen Gebirgen alles durcheinander geworfen werden. Sehr gut sind die Erinnerungen Kozebue's berichtiget: es fallen einem die schönen Aufsätze wieder Coxe und Spazier aus dem Schweizer-Museum bei. Ueberhaupt ist nichts zweckmäßiger als dieses die Nationalität zusammenhaltende Journal für Tyrol. Ich werde nicht unterlassen, es in der Jenaer Zeitung mit patriotischem, obwohl vorsichtigem Lob (so aber, daß der Werth ganz gefühlt werde) nächstens anzuzeigen.

Die Anzeige des Plutarchs *) habe ich durch den Freimüthigen zu verbreiten gesucht. Ich hätte mich von allen Recensionsanstalten längst losgesagt, wenn das Vergnügen, gute Werke schneller zu verbreiten, mich nicht zurückgehalten hätte. Ich

---

*) Der österreichische Plutarch von H. v. H:

zweifle nicht, Sie werden wahrhaft Plutarchisch erzählen, und den panegyrischen Ton vermeiden. Gewiß werden viele Feldherren und Staatsmänner zu wohlverdienter Würdigkeit emporsteigen: auch dieser und jener Charakterzug mag die wenig bekannten Regenten der letzten Jahrhunderte veredeln. Patriotisch ist aber, wie Sie ganz recht sagen, eben so gut, anzudeuten, wie man war, als wie ganz anders man manchmal hätte seyn sollen. Denn das bleibt wahr, daß Herren von einiger größerer Genialität aus dem herrlichen Stoff dieser Völker und Länder ganz etwas Anderes hätten machen können. Die alten Habsburger sind schon viel interessanter als die spanisch erzogene Linie; doch war auch diese nicht, wie man aus Unwissenheit sie manchmal schildert, und gewiß wird eine rechte Darstellung offenbaren, daß die Mißgriffe nicht in ihrem Charakter, sondern in den spanischen Maximen gelegen, welche seit Philipp II durch die Erziehung, besonders Ferdinands II am spanischen, und durch die jesuitischen Directoren an ihrem Hofe leitend geworden. Doch Ihr Fleiß und Geist wird alles finden. Man fängt an mehr und mehr auch in der Literatur den Druck zu fühlen; sie wird mit ihrer Freiheit ihr Anziehendes verlieren und nach und nach abnehmen. Haben Sie nicht gelesen, daß in Holland über politische Sachen auch nur zu sprechen verboten ist, außer im Kreise der Familie eines jeden? Das ist's, unter andern, die (vernünftige) Freiheit im Aussprechen des Gedankens, wozu die Efforts, welche, wo nicht im Augenblick, doch bald geschehen werden, wieder helfen sollen; wo nicht, so bleibt nur Schmeichelei und Sophisterei. Wollen Sie diese seltsame Schrift (die Posaune des heiligen Krieges) nicht auch lesen, theuerster Freiherr, und

etwa dem Erzherzog Johann in meinem Namen zustellen?

## 251.

### An Herrn Prof. Fr. Rühs zu Greifswald *).

Berlin, 15 Sept. 1806.

T.

Zu keiner Zeit war nöthiger, alle freiheitrettenden Heroen des alten Europens, und vorzüglich den großen Gustav, auf alle Weise unter allen Gestalten hervor zu rufen, um etwa irgendwo in einem das heilige Feuer zu entzünden. Ich habe daher vorerst das wirklich treffliche Stück einer Selbstbiographie **) desselben mit großer Theilnahme gelesen, dann auch in den Gedichten den würdigen Sinn erkannt, welchen die damaligen schönen Geister für solche Größe hatten.

Sie haben mir, mein werthester Herr Professor, theils ein sehr angenehmes Geschenk gemacht, theils durch die Zueignung eine erfreuliche Ehre bewiesen: es ist mir nämlich sehr lieb, daß jedermann meine Uebereinstimmung mit einem Mann wisse, der die Vorrede dieses Buchs aus sichtbar vollem Herzen geschrieben hat. Lange schon verehrte ich Sie als Geschichtschreiber, um so mehr, da über viele Punkte wir ganz besonders zusammen stimmen: was Andere, selbst unser Schlözer, sich begnügen, wegzuwerfen, haben Sie gesichtet, gewürdiget, wie es seyn soll. Ueberhaupt erwarte ich nur einige

---

*) Jetzt (1814) zu Berlin. Andere Briefe des Verf. betreffen bloß Privatangelegenheiten. H.

**) Von Herrn Rühs herausgegeben.

Tage Muße, um die Geschichte von Schweden wieder zu lesen, und Ihnen über verschiedenes ausführlicher zu schreiben, um so besser werden Sie sehen, wie groß meine Schätzung und meine Theilnahme ist. Ueber Gustav Adolphs Lieder erwarte ich nächstens, die bessere Auskunft geben zu können. Da ich die von Ihnen angeführte Ausgabe meines Fürstenbundes nicht habe, und eben jetzt nicht vermag, die Stelle zu finden, so weiß ich wirklich nicht, ob ich Gustav Adolph auch als Verfasser der Lieder angab*): allein, das wird sich finden: Leonhard Mayer hat sie (2 oder 3) in seinem Théâtr. histor. (Schaffhausen 1665); dieses Buch erwarte ich. Der tolle Bülow, der alles lästert, um nur Einen zu erhöhen, hat den großen König vor kurzem unverantwortlich mißhandelt: unter anderm habe er „die Religion zum Deckmantel seiner heimlichen Lüste" gebraucht. Ich habe zwar wohl von einem natürlichen Sohn gelesen, das war aber doch kein so unerhörtes Verbrechen. Wissen Sie, ob diesem verleumderschen Geschwätz irgend eine andere Klatscherei zum Grunde liegt? Es ist zwar an sich gleichgültig, aber von Ihm mag man gern alles wissen: etwa um die verschiedenen Heldennaturen zu vergleichen, oder die Verleumder auf ihren schimpflichen Irrwegen kennen zu lernen. Im Uebrigen ist Bülow's Tadel eine Ehre, Friedrich kömmt noch viel schlechter weg, und zwar so ist dieser ein schlechter General, und hat bei Leuthen eine Menge dumme Streiche gemacht. Die Verwirrtheit der Köpfe in unserm Zeitalter ist

*) Er war es nicht; es sind alte Lieder, die der große König oft sang, z. B. das Morgenlied: aus meines Herzens Grunde sag ich dir Lob und Dank u. s. w.

in der That über alle Vorstellung. Man muß sich dagegen verbinden, auf daß die Nachwelt nicht glaube, wir haben alle im Irrhause gelebt. Gäbe uns nur Gott solche elende Feldherren, wie den Sieger bei Roßbach und Leuthen, und solche Heuchler, wie Gustav Adolph, dann soll uns für dem Helden Bülow's nicht bange seyn. Empfangen Sie die wärmste Versicherung meiner Hochachtung, meiner wahren Theilnahme an allem, was Sie angeht, und meiner innigsten Ergebenheit!

N. S. König Gustav Adolph kann die in Frage stehenden Lieder nicht gemacht haben, denn eines wurde gleich bei der Landung 1630 gesungen. — Um Vergebung, mein wertheſter Herr, wenn ich Ihren Titel etwa nicht recht weiß. Sie begreifen, daß ich Ihnen im Herzen die würdigsten gebe.

## 252.

### A Mr. *Joseph de Hammer* à Yassy.

Berlin, 7 Oct. 1806.

De retour d'une petite course à Hambourg, où Mad. Reimarus m'a beaucoup parlé de vous d'après les lettres de sa fille, je trouve l'heureux avis de Breitkopf, de pouvoir enfin vous faire parvenir un paquet, que j'avois fermé, il y a je crois deux mois. Je n'ai pas su le départ de Mr. Argiropolo, et je ne me rappelle pourquoi; il me semble que j'étois à Dresde. C'est une plaisanterie de m'imputer l'observance de l'étiquette, de même que la paresse; je vous aurois sûrement écrit, si je l'avois su. Je le fais aujourd'hui à l'entrée d'une crise des plus effroyables: tu ne saurois te figurer l'enthousiasme de toute notre armée depuis les généraux jusqu'au dernier tambour, ainsi que ce-

lui de toutes nos provinces, ni l'attente impatiente de l'Allemagne poussée à bout, et de toutes les puissances qui tiennent encore. De jour en jour le public s'attend à la rupture. Il y a cependant encore des doutes, la crainte d'astucieuses négociations, de reviremens subits. Je ne les partage pas: il me semble qu'on a été trop loin pour reculer. Toutefois ce n'est plus de quelques provinces ni de l'équilibre politique, c'est de la sureté individuelle de chacun qu'il s'agit. Vous aurez lu le jugement contre *Palm* (qui comprenoit aussi notre pauvre Kupfer); Berthier a dit avoir ordre de faire fusiller quiconque *liroit* des écrits tels que ceux d'Arndt, Gentz etc. La guerre internecive contre l'opinion, l'extinction des pensées, est à l'ordre du jour. Ah qui me donneroit l'oreille de quelques princes bien pensans, peut-être pas bien informés! Mais tout ce qui va arriver, retentira sur les bords de Pruth comme sur ceux de la Sprée; tout est caché dans la nuit des décrets éternels! Seulement des hommes qui se sentent supérieurs aux évènemens, se trouveront toujours le plus à la hauteur des affaires, dût-on être réduit à n'y pas survivre. Comme ma place ne m'appelle pas à une activité politique, je ne m'y ingérerai non plus, à moins d'ordres positifs: si de tels me parviennent, je ne resterai au-dessous d'aucune espérance. Si, comme il est possible, on me laisse à moi, je suivrai mes plans pour des ouvrages qui peut-être survivront ces agitations éphémères.

J'ai été fort inquiet de votre translocation avant que Mr. Argiropolo m'eut assuré que c'est un avancement lucratif. A présent comme je vois que vous y perdez tant de tems, je me

console de l'idée que, selon toute apparence, vous n'y serez pas pour bien des années. On ne sait ce qu'on se doit souhaiter ni à ses amis. La position où vous êtes, ressemble à la mienne de 1787—92; je me rappele qu'après avoir une fois perdu quelques jours, je me suis trouvé avec 172 numéros de papiers officiels à lire et rapporter. Aussi dans ces six ans j'ai extrait environ 150 ouvrages, et depuis les deux que je suis ici, 305; au surplus ce que j'avois fait de bon, a été détruit par la guerre, incessamment après: il m'en est resté l'expérience, et fort peu d'envie de me rejeter à une telle carrière. —

Vous m'avez appris, quand et comment il faut lire Ovide, dont les *Tristia*, mais bien plus les Héroïdes, m'ont excessivement ennuyé, d'abord par leurs éternelles répétitions, et puis par la mollesse de son ame; je me plais parcontre aux fastes dont je regrette fort la seconde partie, et aux métamorphoses; (dont je viens de lire que des prêtres espagnols en Amérique se sont servis contre les Protestans: ils avoient un exemplaire avec des estampes, nommèrent le livre l'Evangile de Luther, et expliquoient alors les diables qui étoient les objets du culte protestant). Les vers que vous me citez, sont touchans; peut-être en les lisant la première fois, j'étois trop heureux. Il est vrai qu'il y a eu pendant une grande partie de ma vie de la joie en moi; à présent je suis trop heureux quand je peux me maintenir tranquille. C'est la distraction des études qui le rend possible. Ne leur deviens jamais infidèle, mon bon ami; si elles te rendoient odieux à quelques sots bouffis de morgue, elles couronnoient ta jeunesse aux yeux des hommes distingués, elles

te délasseront à Yassy; qui sait où elles te conduiront après? Avec elles et l'amour on ne sera jamais tout-à-fait malheureux ou long-tems sans ressource. Je n'ai pas comme toi une amie; je n'ai pas ici non plus d'ami tel que toi et peu d'autres; mais je vis dans des sociétés aimables et instructives, et ce n'est probablement que ma faute, de ne plus m'y livrer autant: on prend de la défiance avec l'âge; des travaux absorbent; on se détâche d'un monde qu'il faut bientôt quitter. Cependant pour ceux que j'aime, il me reste mon ancien feu; tes lettres me font d'autant impression que d'un frère, d'un fils. Je suis ressasié du monde, mais jamais d'un ami de ton esprit, de ton noble et aimable sentiment. Adieu; la nécessité me fait mettre fin à la lettre. J'espère de commencer la prochaine de plus belle humeur.

## 253.

## An Herrn von Salis-*) in Königsberg.

Berlin, am 17 Oct. angefangen, vollendet am 24 1806.

Wir ſind in Zeiten gekommen, verehrteſter Freund, wo man eine natürliche Bedürfniß hat, ſympathiſirenden Edlen bisweilen zuzurufen: auch ich lebe noch, in dieſem Wirbel, wir wollen einander nicht vergeſſen. Ich habe in den letzten Monaten verſchiedene Reiſen gemacht, und Arbeiten gefördert, worüber mein Briefwechſel in Unordnung verfiel; ſonſt ich Ihr theures Schreiben früher

*) Königl. preuß. Geh. Rath — ſo viel mir bekannt iſt. H.

her beantwortet haben würde. Indeß ist die große Weltkrise ihrer Entwicklung mit starken Schritten näher gerückt. Bei den stündlich wechselnden Gerüchten, und eben nicht ermunterndem officiellen Schweigen lebt man in einem Fieber, das gewöhnliche Arbeit nicht zuläßt: Menschen, Männer, nicht Bücher, will nun das bewegte Gemüth. Ein Patriotismus, dessen Beispiel kaum unsere alten Annalen kennen, hat sich der preußischen Krieger und Völker bemächtiget: wäre der verdiente Sieg dem nicht gegeben, so weiß ich keine bestehende Verfassung, von der noch zu hoffen wäre, so ist alle Politik der Rechtschaffenen in der 16ten Epode unsers Flacons. Doch was seyn und jeder thun oder leiden soll, ist im unbekannten Rathe des Höchsten, und noch grünt Hoffnung, das Heldenheer Friedrichs werde durch Wunder seines Muthes den Fehler des überlangen Zuwartens redressiren. Ich komme auf die Gegenstände, worüber Sie mir schrieben.

Beschäftiget über noch Einem Theil vaterländischer Geschichte (auf den eine Pause wird folgen müssen), versäume ich darum Friedrichs Geschichte nicht: sie erfordert eine mehrjährige Sammlung in den Archiven; der König begnehmigte sie; ich wurde neu verpflichtet, und besuche nun das geheime Staatsarchiv täglich auf einige Stunden. Der Charakter Friedrichs ist in der That so vorzüglich, daß man seine Fehler sagen darf: er würde selbst es billigen; denn es ist Spur genug, daß er sie erkennt. Ich rechne darunter die zu freien Grundsätze in Ansehung des öffentlichen Rechts, die Schwächung der moralischen Kraft in Gemüthern, besonders wo Glaube und Gefühl das Meiste vermögen, und die Vorliebe für die Sprache und Manier einer Nation, welcher der deutsche Werth nie

aufzuopfern war. Alles dieses äußerte die Folgen so lange nicht, als seine große Seele das Ganze zusammenhielt. Aber es ist hohe Zeit, wenn ja noch Zeit, zurück zu kommen auf die bessere Politik seiner späteren Jahre (schon 1779 faßte er die Idee des Fürstenbundes, er selbst, niemand gab sie ihm), auf die Art von Religion, welche seit so vielen tausend Jahren Bedürfniß gewesen, und die Vorsorge des Menschenschöpfers jederzeit erhalten hat, und auf die praktische Weisheit unserer Väter. Das alles hätte er gethan, wenn er jetzt anfinge; und das darf, soll man zeigen. Es war in ihm ein so reges Genie, ein solcher Wille, und in Wahrheit so viel Großes, daß er weder Ehrfurcht noch Liebe verlieren kann, dadurch, daß man zeigt, er war Mensch. Der Tod seines Neffen Louis hat mich sehr geschmerzt: er war in den letzten Zeiten immer trefflicher geworden; und so fallen an der Pforte der längst ersehnten Laufbahn! Doch gut, wenn dieses Opfer noch mehr anfeuert, und sein Blut, wie das bei Bündnissen etwa vergossene, das Symbol der unbegränzten Hingebung für die Sache wird. Alsdann wird sein Schatten sich freuen, wenn er weder beklagt noch vergessen, sondern durch die Ausführung seines Wunsches befriediget wird. Sein ganzer Wunsch in der letzten Zeit war die Befreiung der Deutschen.

Schreiben Sie mir, verehrtester Herr und Freund, von dem Glück, dessen Sie sich durch Ihre eheliche Verbindung froh gemacht — von Ihrem Wohlseyn — und ob der Geschichtschreiber Rhätiens auch den alten Stamm bald durch die Geburt eines Erneurers der väterlichen Tugend aufgefrischt sehen wird. Wir im alten Vaterlande sind so ziemlich froh, vergessen zu werden. „Die Schweizer," schrieb B. dem K. von B., der uns in den rheini-

schen Bund wollte, „die Schweizer sind eigensinnig und arm; es ist nichts mit ihnen anzufangen.“ Wollen Sie nicht uns hier wieder einmal besuchen? Die Verwirrung der Dinge, welche nicht ohne Einfluß auch auf meine Arbeiten blieb, hat mir noch nicht erlaubt, Preußen zu sehen; und für dieses Jahr . . . . .

Hier war ich vor acht Tagen, als der Donnerschlag von Auerstädt hier erschallte. Gott! Sie erwarten wohl keine Schilderung; auch nichts von den Ursachen: es ist viel über diese zu sagen; die allgemeine ist aber, daß der militärische Geist unsern Körpern unmöglich so eingebläut werden kann, als er bei ganz andern Sitten in weit empfänglichere Menschen von selbst hervorbricht. Habe ich nicht vor schon 20 Jahren in der Geschichte unsers Vaterlandes von den Künsten des Gewinns auf die einzig nothwendigen, Landbau und Landwehr, ernst genug zurückgerufen? Allein wer kann raisonniren? oder an sich denken! Ich war in den ersten Tagen wie physisch gelähmt; moralisch bin ich's in so fern noch, daß ich nichts Zusammenhängendes arbeiten kann. Denn — unermeßlich ist das Unglück; ruit alto a culmine Troja; der Name, die Hoffnungen selbst. Alles Alte ist hin; siehe, etwas Neues wird; die große Periode der mancherlei Reiche seit dem Untergang des römischen ist geschlossen. Uns bleibt, wenn wir es fassen wollen, zu Ruhm und Glück kein anderer Weg, als durch Künste des Friedens; Krieg zu machen gelingt nicht. Ich, obwohl Hunderte mich in die Emigration haben fortreißen wollen, bleibe; ich habe mich so ziemlich wieder zusammen genommen, um, wenn es gut geht, mein Leben in gemeinnütziger Thätigkeit hinzubringen, oder, wenn ich's einbüßen sollte, mich nicht zu

grämen. In Zeiten der Auflösung müssen die Bande der Privatfreundschaft enger geflochten werden; wer weiß, welcher durch ein empfehlendes Wort dem andern wichtig dienen kann? Und schon der Trost, einander die Gefühle mitzutheilen, ist groß. Also, theuerster Freund, halten Sie mich im Andenken; ich ehre, ich liebe Sie, und werde nie Sie vergessen; Ihr treuer

J. v. Müller.

P. S. Man weiß hier nichts; tausend Lügen circuliren. Es wird unterhandelt. Auf welche Basen? Eine Sicherheit auf der Westseite, daß man sich nie etwa wieder rühre; auf der Ostseite Tilgung jener ersten großen Ungerechtigkeiten (1773—95). Das ist das Vermuthlichste.

## 254.

### An den k. k. österr. Ober-Lieutenant im Genie-Corps, Herrn J. C. Stokar von Neuforn zu Wien.

Berlin, 25 Oct. 1806.

— Zu Berlin bin ich geblieben, da viele Tausende — ohne Noth — auswanderten, und mir ist nicht das Geringste begegnet, weßwegen ich es bereuen sollte. Die anfängliche Erschütterung meiner ganzen Lebenskraft hat sich gelegt; die Betrachtung so vieler Revolutionen in der Geschichte, etwas guter Glaube, und eine natürliche Neigung zur Heiterkeit erleichtert es einem. Nur mit meiner gewöhnlichen Arbeitsordnung will es noch nicht gehen: wenn ich wenige Tage nach der Schlacht bei Auerstädt (unserm Arbela) die von Zorndorf oder Leuthen, oder Murten hätte beschreiben wollen, es hätte mir die Brust zersprengt: ich habe also in

den Stunden, wo ich arbeiten konnte, bald über die alten ägyptischen und griechischen Chronologien Untersuchungen angestellt, bald Mſc. excerpirt, welche ich so eben von Zürich bekommen. In meinem Hause liegen bisher keine Franzosen; es ist mir, wenn auch kämen, eben nicht bange, mit ihnen auszukommen. Fuchs mag sehen, daß gut aufgetischt werde. So suche ich mich, in Erwartung der Dinge, die kommen sollen, bestmöglichst empor zu halten. Ich finde in der Geschichte, daß wenn zu einer großen Veränderung die Zeit da war, alles dawider nichts half; die wahre Klugheit ist Erkenntniß der Zeichen der Zeit; die wahre Tugend ist, nicht schlecht zu werden, wenn diese oder jene Form verfällt; wer sich selbst nicht vergißt, wer durch Geschicklichkeit und Muth Werth hat, den wird auch der Weltherrscher nicht verachten. Dieses, liebster Freund, sage ich, damit auch Sie der Anblick des allgemeinen Umsturzes nicht niederschlage, sondern zu Ueberlegung der Ursachen, und zu der Gemüthsart leite, oder in der befestige, wodurch der Mann, wenn alles fällt, doch bleibt, weil sein Werth im Innern ist. Warum springen alle Federn? weil man sie hat einrosten lassen. Schein-Künsteleien des Paradeplatzes — Aeußerliches — hat man für das Wahre genommen. Geburt und Anciennetät, nicht Brauchbarkeit, haben die Avancements entschieden. Dem Soldaten hat man den militärischen Geist einbläuen wollen, aber er muß im Innern seyn. Und wahrlich, er entscheidet. Wenn in einem Heer Eine Seele ist, und es streitet wider ein anderes aus zwei Menschenclassen (der Prügelgebenden und Prügelempfangenden), ist die Wage da gleich? Darum, Lieber, ging alles, wie wir sehen; denn es geschehen keine Wunderwerke, um unsre Selbst-

vernachlässigung mit Sieg zu krönen. Eine Lection soll das seyn für alle Zeitalter. Es freut mich unaussprechlich, aus Ihren Briefen zu bemerken (und ich habe es auch sonst gehört), daß Sie den Geist Ihres Berufes haben, und auf dem Weg der Auszeichnung sind. Ich habe Ihren großen Augen immer angesehen, daß eine Seele dahinter wohnt. Ihre Lebendigkeit und Ihr offenes Wesen haben mir bewiesen, daß Sie nie zurück bleiben werden. Um so mehr erfreut mich Ihr Andenken. Es schmerzt mich zwar sehr, nicht zu wissen, ob, wann, wo, wir uns wieder sehen werden; doch nichts ist unmöglich in einem Zeitalter, wo alles durcheinander läuft; und am Ende bin ich's ja gewohnt, am meisten mit Abwesenden, zu Todten, zu leben, liebe und verehre auch viele der letztern mehr, als alle, die ich sehe. —

Ermüdet komme ich von einem Spaziergang zurück; nicht des Weges halb, sondern der Gefühle wegen: wie, wenn ich zu Sanssouci gewesen wäre! Doch, Friedrich ist bei Cäsar und Scipio, und bleibt groß mit ihnen, ohne daß unsere Erbärmlichkeit seine Lorbeeren verwelken mache. Intaminatis fulget honoribus. (Ich weiß, Sie verstehen nur Husarenlatein; Ihr Freund kann es Ihnen übersetzen.)

Nun, für einmal wieder, ein trautes Lebewohl! Gedenken Sie mein, und schreiben mir zuweilen. In großen wundervollen Zeiten müssen edle Menschen, die sich kennen und lieben, einander nie aus dem Gesicht verlieren; es ist ermunternd, tröstlich, und nach Umständen manchmal nützlich und wichtig. Adieu, mein guter und geliebter Konrad!

## 255.

### An Herrn Oberhofprediger und Kirchenrath D. F. V. Reinhard in Dresden.

Berlin, 30 Jänner 1807.

Verehrtester Freund, Wir pflegten ja sonst wohl einander unsere Predigten zu schicken, und ich bin sehr im Rückstande. Empfangen Sie mit gewohnter Güte diese Casualrede *). Sie hatte auch ihre Schwierigkeiten. Möchte ich mich so schön daraus gezogen haben, wie ich von allen Seiten, und ohne Verwunderung, höre, daß Sie mit der Rede über den Frieden und die neue Würde gethan! Gleichwie dieses für Sie mir das größte Vergnügen gemacht, so preise ich aufs gerührteste die Vorsehung für ihren Gang mit dem guten Sachsenlande und seinem würdigen Herrn. Von uns ist noch nicht erschienen, was wir seyn werden. Dieses Wir nehme ich im genauesten Sinne: ich weiß so wenig, ob der Platz für mich haltbar bleiben wird, als irgend was Anderes. Die Hauptsache ist, daß ich bisher über nichts zu klagen, über die Güte der Ueberwinder vielmehr mich zu beglückwünschen habe. So lebe ich in den Tag hinein; „chaque jour a sa malice;“ sagt die alte Genferbibel, aber es ist sehr erträglich. Nun bin ich begierig zu wissen, ob ich mit dem Schiffchen meines Friedrich zwischen Scylla und Charybdis so ziemlich durchgekommen bin: einen größern Steuermann wüßte ich nicht zu fragen.

Ich verbleibe ꝛc.

---

*) Die akademische Rede, vom Ruhm Friedrichs.

## 256.

### An Herrn Geh. Leg. Rath N. Vogt in Frankfurt.

Berlin, 11 Febr. 1807.

Ich übersende Ihnen, theuerster Freund, beiliegenden Aufsatz, eigentlich um Anlaß zu haben, Ihnen für Ihr letztes Schreiben zu danken. Es hat mir wahrlich das größte Vergnügen gemacht, zu sehen, daß auch Sie sich emporhalten, und nicht, wie so Viele, ganz am gemeinen Wesen des Vaterlandes verzweifeln. Freilich, mit physischer Kraft ist jetzt nichts zu machen, aber die moralische vermag mehr oder weniger, und am Ende doch das Meiste. Wie oft gedenke ich des edeln Primas, der alten Hoffnungen, dessen, was er noch thun und fördern möchte! Man sollte sich ihm mehr anschließen. Ihre Idee einer allgemeinen deutschen Akademie ist vortrefflich, und ich glaube auch, daß sie gerade in den primatischen Landen, und eben wo Sie sind, am besten paßte. Sollte bei Theilung der doch reichen Erbschaft unsers alten Reichskörpers von dem Universalerben sich nicht irgend ein Fonds zu dergleichen Nationalinstitut erwirken lassen!

Indessen von uns zu reden! freue ich mich Ihrer Anstellung in Frankfurt, welche sehr zweckmäßig und angemessen ist. Was aus mir wird, weiß ich noch nicht. Wenn ich drei oder viertehalb Jahre ruhig mit Ausarbeitung meiner Universalhistorie beschäftiget, von der Mühe meines Lebens diese Frucht auf die Nachwelt bringen, und aus dem Ertrag meine nicht sehr erheblichen Geldschulden tilgen könnte, so würde ich sehr zufrieden hinabsteigen zu den Männern der Vorzeit,

mit welchen ich allezeit am liebsten gelebt. Bleiben Sie, Teſter, Geliebteſter, mein Freund, wie ich der Ihrige.

## 257.

### An Herrn N.

Berlin, 28. Febr. 1807.

— In dem Discours de la gloire de Frédéric hat man Anſpielungen finden wollen, an die mir kein Sinn kam. S. 9. *) geht offenbar auf alle Stände. S. 13. **) haben Sie nicht unterſchieden, was zwiſchen dem Redner und Geſchichtſchreiber für ein Unterſchied iſt. Jener ſpricht nach Zeit und Ort; dieſer für alle Zeiten. Alſo habe ich z. B. von des Königs Irreligioſität mildernd, auch von den Uebertretungen des öffentlichen Rechts ſchonend geſprochen, wie ich in der Geſchichte nicht ſo gethan hätte. Ueber den Deſpotismus hätte es der Entſchuldigung vollends nicht bedurft; er hat ſich nicht die geringſte Gewalt angemaßt, welche er nicht ererbt hätte. So habs ich über die Hintanſetzung des Bürgerſtandes beim Militär lieber etwas halb Wahres ſagen wollen, als daß er die keines Ehrgefühls fähig erachtet, welche ſich ſo viele Jahre unter den Stock geſchmiegt hatten. Auch Cicero hat von mehrern, die er in Reden verfolgt, anders gedacht; hier wollte ich nur zeigen, daß auch wir einen Mann der Größe hatten, für deſſen Mängel immer ſo viel zu ſagen iſt, daß er dennoch — intaminatis fulget honoribus.

---

*) Neue Ausgabe, Th. XXV, 279.

**) Ebend. 282.

Hätte ich zeigen sollen, was aus Irreligiosität, Ungerechtigkeit, Laune, Eigensinn entsteht, würde man nicht gesagt haben, ich habe ihn herabgesetzt? Wer hieß mich ihn anders messen, als nach der Elle, die bei andern großen Männern, und nicht Idealen, angewendet zu werden pflegt? Ohnehin — der Kammerpräsident von Dohm, mein alter Freund, war neulich hier und hörte, daß ich in dieser Rede eine fortlaufende Parallele zur Herabsetzung Friedrichs gezogen habe; er las sie und bezeugte das Gegentheil; „ja, gelesen haben wir sie nicht," war die Antwort. Andere haben von Briefen und großen Geschenken erwähnt, welche ich bekommen hätte. Die Wahrheit ist, daß ich wohl einem braven Mann, der um den Kaiser ist, nicht aber ihm selbst sie geschickt, nicht weiß, ob er sie zu sehen bekommen, und vollends nicht, was er davon denkt. —

(Aus spätern Briefen an eben diesen.)

Was Sie über meine Unterscheidung des rednerischen und historischen Vortrags edel sagen, wäre ganz anwendbar, wenn ich gemeint hätte, daß der erste sich auch wohl Unwahrheiten erlauben dürfte. Ich setze aber nur darin den Unterschied, daß, indeß der Geschichtschreiber den Mann, wie er in allem, wie er unter allen Gesichtspunkten erschien, darzustellen hat, so der Redner nur die zweckmäßigen wählen mag, so daß er, wenn nicht alle, immer doch die Wahrheit sage. Dieses scheint mir aus der verschiedenen Bestimmung einer Schrift für alle Zeiten und Völker, und einer für ein augenblickliches Bedürfniß abgefaßten, wohl zu rechtfertigen, und ist immer so angesehen worden. Ganz anders spricht Paulus zu Athen, vor Agrippa,

und vor den Parteien des jüdischen Volkes, und räth selbst allen zu Einem guten Zweck alles zu werden. Die Catonische Ueberspannung habe ich nicht einmal als Jüngling für gut gehalten; was hätte Cato nicht wirken können, wenn er sein Leben auf Cäsars Tod gespart, und dann mit seiner Kraft, nicht für eine idealische, sondern eine etwa noch haltbare Republik die Gemüther vereiniget hätte? —

## 258.
## An Herrn N—

(März 1807.)

Ihrem reinen guten Herzen bedarf ich nicht zu verhehlen, daß das meinige sehr zerrissen ist. Ich habe in keine Unternehmung irgend Einfluß genommen, weder durch Rath noch That; habe in den wenigen Recensionen den Nationalgeist, wie es jetzt irgend noch möglich ist, emporzuhalten und vernünftig zu leiten gesucht: und muß hören, daß man mich der Abtrünnigkeit, der Verrätherei an dem Namen der Deutschen beschuldigt — zu einer Zeit, wo aus andern Gegenden theils der Ausdruck der Sorge, ich möchte zu frei seyn, theils Lobsprüche und Dank für die guten Lehren kommen. Wahrhaftig, es ist gar zu toll! Um mit der Hälfte meiner Besoldung aus einer geschäftlosen Stelle in der schönsten Stadt von Deutschland auf eine kleine Universität in einer geringen Stadt zu gehen, und von Staatsrath und allerlei, was ich sonst wohl war, Professor zu werden, dazu bedurfte es wohl wahrlich, daß ich Namen und Vaterland und Freiheit aufopfere! Ueber die Dummheit! Soll ich die Feder ganz niederlegen, oder soll ich die unge-

rechte Philisterei recht feurig und heftig angreifen? Es ist unleidlich; aber es ist allen so ergangen, und man muß im Bewußtseyn Kraft suchen. —

Das stille Tübingen, so nahe den Alpen, so nahe dem hercynischen Wald, gewinnt immer mehr Reize für mich. Die Begierde, die Braut meiner Jugend, die Geschichte der Schweiz, hübsch ausstaffirt und vollendet auf die Nachwelt zu bringen, gibt einen gewaltigen Sporn. Schon das Wehen der nahen Alpenluft, schon die Nähe des holden Italiens, wenn ich auch nie wieder hinginge, ladet sehr. —

Ich bin keiner von denen, welche einen alten Römer verdammen, daß er, um der Unmöglichkeit, für seine Denkungsweise ein Asyl außer Nero's Welt zu suchen, die Last des Daseyns von sich warf. Dazu ist's jedoch bei uns noch nicht gekommen. Es bleibt noch viel freie wohlthätige Wirksamkeit, viel Trost der Hoffnung, mehr als ein Ausweg, und noch lastet auf uns keine solche Gewalt unbeschränkt. Es hatte dazumal die öffentliche Meinung noch keine Druckerei zur Basis. Es scheint möglich, daß diese Scenen gut endigen, viel todtem Formenwesen, viel unverantwortlicher Erschlaffung ein Ende machen.

## 259.

### An den Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 6 März 1807.

Wie ein Laut aus besseren Welten kommt jetzt die Stimme redlicher Freundschaft. Sie hat mich

sehr erquickt in Ihrem neulichen Schreiben, mein Vortrefflicher! Auch hätte ich sie längst erwiedert, hätte nicht die Nothwendigkeit vieler Arbeiten und die Hyder meines Briefwechsels die süße Stunde unvermeidlich verzögert. Kaum kam ich von Hamburg zurück und wollte Ihren vorletzten Brief eben beantworten, als anfangs der Tod eines Prinzen *), den ich liebte, und bald der Fall der Monarchie Herz und Kopf einnahm. Daß mir nicht übel ergangen, sahen Sie aus den Zeitungen. In der That ist nicht möglich, einen Gelehrten ehrenvoller und freundlicher zu behandeln, als mich der Kaiser in jener langen Unterredung, und vor und nach derselben die Ersten seines Gefolges und die obersten Behörden. Weder der Kaiser hat auch nur Ein Wort wider die bisherigen Verhältnisse gegen mich ausgesprochen, noch irgend jemand mir etwas zugemuthet, was mit irgend einer ältern Pflicht gestritten hätte. Man schien mich wie so einen der Alten zu betrachten, der nur in und für die Nachwelt lebt; nie ist die Würde der Geschichtschreiberei besser geehrt worden, als von dem, der den reichsten Stoff dazu gibt. Gewiß ist eine erstaunliche Empfänglichkeit bei der Nation; hundert Zugänge mehr, als bei vielen andern, mir bekannten Militärs. Also habe ich mitten in dem Lärm der fallenden Thronen ruhig an meiner Schweizergeschichte gearbeitet, und hin und wieder ist ein Ths in die Jenaer Zeitung gekommen; dabei habe ich viele der Alten, den ganzen Muratorischen Thesaurus inscriptionum und andere gedruckte und ungedruckte Bücher excerpirt. Die Umstände haben viele interessante Men-

*) Des Prinzen Ludwig von Preußen.

schen hergeführt, welche mir oft angenehme Stunden gemacht. (Ich zähle unter dieselben mit Vergnügen den badischen Gesandten von Dahlberg.) Bei dem allem können Sie wohl denken, daß ich weder den Zustand Ihres noch meines Vaterlandes und meine eigene Lage (woran ich doch wahrlich am wenigsten dachte) ohne viele Unruhe, oder vielmehr herzliche Theilnahme sehen konnte. Letztere (weil der Freund von der auch wissen will) ist noch ganz unbestimmt. Eigentlich war hier mein Geschäft, Friedrichs Leben zu beschreiben; dazu waren mir vor kurzem alle Archive geöffnet worden: aber wird man das auch noch wollen? Einen Gehalt hiefür wohl verwendet glauben? Selbst was mit Berlin wird, wer kann es wissen? Leiden, viel ärger als alle erfahrnen, sind möglich. — Unter diesen Umständen dürfte ich wohl endlich in Süd-Deutschland auf einer Universität ein Asyl der literarischen Ruhe wählen. Doch ist, wie gesagt, noch nichts ausgemacht. Hier haben Sie den treuen Abriß meines bisherigen Lebens, worin das Tröstlichste ist, Männer von biederm Herzen und redlicher Liebe zu wissen, welchen man sich ohne Gefahr der Mißdeutung aussprechen darf.

Im allgemeinen haben wir Zeiten der Vorbereitung zu großen Entwicklungen, wo (ich rede nicht von mir, ich bin schon zu alt, aber) Männer von rüstigerm Alter ihr Plätzchen sich werden ausmachen können. Fahren Sie fort in Ihren schönen Arbeiten. Hüten Sie sich vor der Anhänglichkeit an den Ton oder Staub irgend einer Schule; fassen Sie die freiste, höchste Ansicht. Schon dadurch zu allem gefaßter, werden Sie in der Anwendung der Grundsätze auf die Lebensgeschäfte desto glücklicher seyn.

Das Werk, wovon Sie mir sprechen, und dem ich von ferne ansehe, daß es aus Ihrem Geist und Herzen geflossen ist, kann anders nicht, als voll der schönsten Ideen seyn; lassen Sie es zugleich populär, das ist, ohne modische Formeln und ungewöhnliche Kunstwörter seyn; diese haben ihre Zeit, ewig ist nur die Natur; durch sie bleibt Plato immer der göttliche, und Scholastiker unsers Mittelalters, vielleicht scharfsinniger als er, lies't niemand mehr. Ich sage nicht, liebster W., daß Sie diesen Fehler haben, im Gegentheil, ich glaube es nicht, aber nicht genug warnen kann ein Freund den andern. Oefters schon empfahl ich Ihnen täglich etwas in einem der Alten zu lesen, aber ich setze die Beschränkung hinzu, daß ich wollte, Sie läsen auch aus den Alten keinen Platoniker, sondern den Plato, keinen Peripatetiker, sondern Aristoteles; überall ist nichts reiner, als die Quelle.

Ich danke Ihnen für das schöne Geburtstagsgedicht. Wer und wo ist dieser treffliche Jüngling; ich kann Ihnen nicht sagen, wie mich freut, irgend so ein zur Wahrheit und Tugend aufstrebendes Genie, eine Hoffnung des Vaterlandes, zu erkennen; das erhöhet den Muth. Darum bin ich auch auf Ihr Werk sehr begierig und werde Ihnen viel darüber schreiben. Lassen Sie sich durch kein Hinderniß, keine kalte Aufnahme, abschrecken; der gute Same findet immer sein Feld, wir werden von vielem die Ernte nicht sehen, sie ist nichtsdestoweniger sicher. —

## 260.

## An N.

Berlin, 14 März 1807.

Nicht leicht, mein wertheſter Herr und Freund, hat etwas mich ſo tief geſchmerzt, wie Ihr Brief; ich ergoß meine ganze Seele (denn, troß meinen Verleumdern, ich habe eine) in meine geſtrige Antwort, welche ich jetzt umſchreibe, um einiges zu mäßigen.

Mein Syſtem — die beiden großen deutſchen Staaten und mit ihnen das Reich Mittelmacht zwiſchen den großen Kaiſerthümern — iſt bekannt (Vorleſung über Friedrich, 1805 und wie viele Recenſionen). Man wollte nicht hören, am Ende 1805. Es ſchmerzte mich. Doch blieb einige Hoffnung auf den ſcheinbaren Enthuſiasmus der preußiſchen Armee, der doch halten könne, bis andere ſich regen. Habe ich noch zu H. anders geſprochen? Was geſchehen iſt, wiſſen Sie. Da gab ich auf. Denn wenn auch hinterher die allerentſcheidendſten Siege gewonnen würden, ſo bald kein großer deutſcher Mann und keine Nationalmacht ſie erringt, iſt der Kampf nur, ob Deutſchland Franzoſen oder Ruſſen zu dienen habe?

Ich pflege meine Grundſätze nie zu ändern. Wie ſie in den Briefen an Bonſtetten zu leſen ſind, ſo ſind ſie noch: So viele Freiheit, Würde, Glück, als nach den verſchiedenen Umſtänden und Formen für die Nation irgend erreichbar ſind. Aber nie ſah ich auf Perſonen, ſondern auf die Geſchäfte, ſchrieb für die Preußen in der guten Sache des Fürſtenbundes, wider Preußen in der ſchlechten Sache des Separatfriedens. Und nun, da die Nation, deren

Ver-

Vereinigung ich so lange vergeblich geprediget, ihre Selbstständigkeit für den Augenblick eingebüßt, war ich (in den Recensionen) für Emporbringung neuen Gemeingeistes und guter Gesetze, als Keime einst besserer Entwicklung. Aber nicht war ich für die gefährliche Täuschung durch falsche Gerüchte oder unselige Aufruhren oder unsinnige Hoffnungen. — Es ist mein Glaube, daß man die Zeit nicht verlieren, wohl aber abwarten, und indeß sich innerlich stärken und reformiren soll.

Das sind Gedanken. Was that ich? Lange — nichts. Ich blieb, weil ich nicht mit allen meinen Sammlungen fliehen konnte, und weil ich so wenig von England als Frankreich oder irgend sonst einer Macht bestochen war. Ehrten die Sieger dieses Zutrauen, oder den Geschichtschreiber? Ich weiß es nicht, aber sie behandelten mich mit Achtung. Ohne mein Zuthun ließ mich der Kaiser rufen. Sollte ich etwa nicht hingehen? Vom König, von der Königin, von Preußen, von mir, meinen Wünschen, Planen, sprach er nicht eine Sylbe. Nie wurde ich von irgend jemand ausgefragt, sondirt. Das Hauptquartier ging nach Polen. Seither in den vierthalb Monaten keine Zeile, nicht eine Sylbe, an mich. In den 15 Wochen 4 oder 5 Mittagessen bei den französischen Behörden, mit Humboldt und vielen Andern. Einmal habe ich etwas empfohlen: für einen meiner Landsleute einen Accisennachlaß, und er wurde — abgeschlagen. Endlich schrieb ich für die Jenaer Zeitung ein paar Recensionen, und so, daß mir von einigen Orten für die heilsamen Winke (zur Reorganisirung von Landständen u. a.) herzlich gedankt, von andern die Sorge geäußert wurde, ob ich auch mit Sicherheit so schreiben dürfe; überhaupt munterte man mich durch Be-

richte von gutem Eindruck auf. Diese und jene Souverains, auch edle Jünglinge ergriff neue Hoffnung, es ließe mit der Zeit sich noch etwas machen.

Es ist wahr, über unsre unverantwortlichen Fehler schwieg ich nicht, unterstützte nicht die tollen Erwartungen, ja ich schrieb scharf in die Schweiz für die Completirung der versprochenen Regimenter, darum, weil ich für gewiß vernahm, daß die äußerste Gefahr der Vertheilung oder des Untergangs der Verfassung über meinem armen Vaterland schwebt.

Aber schweigen, schweigen, meinen die Biedermänner, hätte ich sollen! Als der vaterlandsliebendste der Propheten seinem Volk mit Thränen zurief, dem, welchem auf eine gewisse Zeit durch die Hand der Vorsehung Asien übergeben sey, für die bestimmte Zeit sich zu fügen, schien den Juden patriotisch, ihn zu steinigen, aber Jerusalem wurde verbrannt. Warum schwieg er nicht? Weil der Gott in ihm, ihm zu reden gebot.

Das ist die „Achselträgerei, die Falschheit und Verrätherei," welche die „sehr schätzbaren Männer" an mir finden. Die Heuchler! Jedes Verbrechen hat sein Motiv. Glaubte ich meinen Ruhm zu vermehren? Gewiß nicht. Also Interesse! Ja. Der Verdruß macht mich das schöne Berlin, den Geh. Kriegsrath, 3000 Thlr. Gehalt, eine sorgenfreie Stelle, hingeben; ohne Zweifel, um nach Paris zu gehen mit einer sehr großen Pension? Nein, um mit 2000 bis 2500 Gulden in dem Städtchen Tübingen Professor zu werden, und die Ehre zu haben, meine Schulden abzuverdienen. Das ist das brillante, eminente Glück, dem der Mühe werth war, Nation, Freiheit, Ruhm, aufzuopfern.

Ich bin müde, einem undankbaren Zeitalter, einem nichtswerthen Geschlecht, feige zur That, und verleumderisch in Worten und unsinnig im Wahn seiner Hoffnungen, mit unausgesetzter Lebensmühe und oft wahrhafter Gefahr mich aufzuopfern. Ich gedenke in einem kurzen sehr kräftigen Aufsatz dem Publicum dieses alles zu sagen, und mich von ihm zu verabschieden. Collegia werde ich wohl lesen müssen (denn, im Vorbeigehen, es hat nicht C—, sondern der König selbst und auch sein Minister der Erziehungsanstalten mich berufen), aber ich habe das Vertrauen in die Kraft mündlich vorgetragener Wahrheit, daß die Ueberzeugung der Jünglinge für die Ungerechtigkeit älterer Zeitgenossen mich entschädigen soll.

Hart, sehr hart, fällt es mir. Ich hätte gern, so lange noch ein Fünkchen Hoffnung war, dem Guten emporhelfen mögen, und ich gestehe, daß die Göttingische Recension der Schweizergeschichte die Lust an meinen Arbeiten neu entflammt hatte. (So freut man sich, Einen zu finden, dem man verständlich ist.) Es ist auch schwer, den inneren Trieb zu ersticken. Aber die Meuchelmörder meiner Ehre haben alle Wirkung meiner Bemühungen vernichtet. Richte es Gott!

Verzeihen Sie die Bewegung meines tiefverwundeten Gemüths. Ihre unverhohlene Redlichkeit erhöhet meine Hochachtung für Sie. J. v. M.

P. S. Was Sie sagen, wie Sie denken, das könnte nicht besser seyn; was aber die Herren erwarten, verstehe ich nicht. — Nehmen Sie, wen Sie wollen (als Haupt von Deutschland), wird denn nicht immer gut seyn, daß die Deutschen unter sich einen wohleingerichteten Bund haben? Was will ich anders, als daß der sey, und daß er wohl eingerichtet werde? Wer hat

über Bundessachen mehr gearbeitet? Und wie kann Ihr Freund Auflösung nennen, was Vereinigung bezweckt?

## 261.

### An Herrn Friedrich Perthes in Hamburg.

Berlin, 6 Mai 1807.

— Hier haben sich die Nachreden *) doch etwas gelegt: man fängt an, zu begreifen, daß „für „jetzt Schonung der Sieger zu suchen, und für „die Zukunft aus der ältern Geschichte vor „Kurfürst Friedrich Wilhelm Stärkung zu schö„pfen," so böse gemeint nicht war, und Napoleons Compliment für Friedrichs Schatten die zwo Zeilen Gegencompliment auch verdiente. Als er zu Sanssouci in das runde Cabinet kam, wo die Bücher sind und Friedrich zu arbeiten pflegte, wurde letzteres, weil er alles so genau wissen wollte, ihm auch erzählt. Sofort wandte er sich zu seinen Umgebungen: Messieurs, je vous avertis, que c'est un endroit qui mérite notre respect; nahm den Hut ab, verbeugte sich gegen den Ort, wo der König zu sitzen pflegte, und alle thaten es nach. Ist nun Verrätherei, das zu sagen?

Ueber die Wahrheit, daß ein permanenter wohlgeordneter Staat noch nie wie Minerva aus Jupiters Haupt geharnischt hervorsprang, sondern collective Wirkung der Einsicht und des Willens eines verständigen mannhaften Volkes ihn am

*) Gegen den Verfasser, wegen seiner akademischen Rede de la gloire de Frédéric.

ſicherſten hervorbringt, werden wir uns nicht ſtreiten: das eben iſt in der ganzen Geſchichte der Schweiz gezeigt; auch die engliſche beweiſ't es; auch in meiner Univerſalhiſtorie wird vornehmlich ins Licht geſetzt, wie die groſſen Reſultate gewöhnlich die gereifte Frucht einer Menge vorbereitender Umſtände geweſen. Auch Luther, Alexander, Cäſar, hatten bloß die Keime der Revolutionen, welche ihr Zeitalter bezeichnen, aufgefaßt, und ſind ſo nicht Schöpfer, ſondern die Kinder der Zeit.

Man ſoll allerdings auf die fremden Urtheile den Werth nicht ſetzen, unſer Inneres darnach zu modificiren: doch da man, um etwas zu wirken, Gehör finden muß, war es in dieſer Periode der Mißſtimmung mir nicht unangenehm, von Goethe, Heeren, Ebeling, mich verſtanden zu wiſſen. Daß man für Vaterland, Wahrheit und Recht auch den Tod nicht ſcheuen ſoll, habe ich wohl auf allen Seiten meiner Bücher geſagt; ich weiß aber auch gar nicht, was ich gethan hätte, das dawider wäre, noch bin ich auf die entfernteſte Weiſe in dem Fall geweſen, wählen zu ſollen. —

Möchten wir der Entwicklung bald näher kommen! Aber, geſichtet von lügenhaften Gerüchten, reducirt ſich, was man weiß, auf zu wenig, um auch nur mit Wahrſcheinlichkeit muthmaßen zu können. Der Menſch iſt auf ſich und Gott reducirt. Eigentlich war es immer ſo, doch ſichtbarer, wo die Stützen alle ſinken, die man im gewöhnlichen Zuſtande der Geſellſchaft zu haben glaubte. Wir wollen den Muth nicht verlieren, lieber Freund. Der alte Weiſe, voll Glauben, den wir zu Wandsbeck beſucht*), ſtärke darin ſeine

*) Herr Matthias Claudius, Herrn Perthes Schwiegervater.

liebe Tochter; Sie selbst, ich weiß es, stehen fest im Bewußtseyn und Vertrauen; das thue auch ich und warte ruhig der kommenden Dinge.

## 262.

### An Herrn D. und Professor der Theologie Ludwig Wachler in Marburg.

### I.

Berlin, 7 Mai 1807.

Verehrungswürdigster Herr und Freund!

Nicht bloß Ihrer Schriften wegen sind Sie mir das, obschon der treue Fleiß, die durchgängig treffliche Tendenz und der überall durchscheinende Geist ächter Weisheit Verehrung allerdings sehr verdienen: Sie sind es mir vielmehr noch durch die Manier, wie Sie das Unglück ertragen; ich treffe Sie an bei den Hauptquellen, deren Labung auch mir die emporhaltende Stärke gibt: Erwägung der Geschichte und Religion. Sehr schwere Stunden hatte ich, und sie kommen zuweilen wieder: aber nie haben diese großen Hülfsmittel mir die heilende Kraft versagt.

Ihr vorletztes Schreiben mit dem Plan ist mir richtig worden: das undatirte letzte habe ich vor einigen Tagen bekommen. Bei Empfang des ersteren war ich noch in der Art von Lähmung, welche der Donnerschlag des 14ten Octobers mir gegeben; unfähig mich mit irgend etwas zu beschäftigen, und scheu einen Gedanken zu fassen, der die Wunde aufreißen könnte, hatte ich mich in die trockensten Studien geworfen. Zu eben der Zeit sah es bei Ihnen so übel aus, daß ich, dem das gute Hessen immer noch sehr lieb ist,

kaum daran zu denken wagte. Hierüber haben sich meine Briefe gehäuft, und meine Arbeiten sind in Stockung gerathen, so daß ich jetzt in allem zurück bin. Also erstlich verzeihen Sie die so späte Antwort u. s. f. . .

An dem Kriege habe ich gezweifelt, bis Prinz Louis umkam; es schien mir zu kühn, nun ohne Alliirte mit einem ungeübten Heer zu bestehen, was man zehn Monate früher in Gesellschaft Oesterreichs und Rußlands nicht gewagt. So gering nun meine Erwartung, so überraschend war mir doch der so kurze Augenblick der so gänzlichen Auflösung. So hatte ich's mir nicht erwartet! — Meine Freunde wollten mich in die Flucht mitfortreißen. Ich wollte nicht. Wer kann dem entfliehen, den die Hand des Höchsten über schlaftrunkene Völker führt! Auch wollte ich meine vieljährigen Sammlungen dem soldatischen Muthwillen nicht preisgeben. Und siehe, es fand sich, daß vor kurzem französische Journale meiner gedacht hatten, daß dem Staatssecretär Maret mein Name, auch Andern dieß und das bekannt war. Also fand ich bei dem Ueberwinder Achtung, behielt mein volles Gehalt, wurde von der Einquartirung befreit, sah und sprach den Vollzieher der Verhängnisse Gottes. Endlich konnte ich wieder arbeiten. Ich habe ungefähr 200 S. des 5ten Th. der Schweizergesch. (die Tage von Granson, Murten, Nancy, Giornico, Bruder Clausens volksrettende Tugend ꝛc.) diesen Winter geschrieben. Dann haben die Jenaer (doch eigentlich Goethe) mich hingerissen, über etliche Gegenstände in der A. L. Z. etwas hören zu lassen. Auch habe ich in einer öffentlichen Rede den alten Ruhm Friedrichs zur Aegide seines Volks machen, und dieses durch Erinnerung des dreißigjährigen Kriegs,

und der auf ihn gefolgten Zeit des großen Kurfürsten wieder aufrichten wollen. Vieles ist von Verblendeten mißverstanden worden: als hielte ich für erwünscht, was ich zu dulden, zu mildern, zu benutzen rieth. Ging es dem Seher von Anathot doch auch nicht besser! Wohl freilich geht hier ein Morgen, dort ein Tag, über dem Gefühl der Zeiten, über der ungereimten Sorge um verborgene Zukunft, über Plane, Ideen, verloren, die wohl nie reell werden dürften. Unter letztere gehört, was, nach etwa bevorstehender Entscheidung über den Staat, auch für den Einzelnen zu thun seyn dürfte? Wider solche Unruhe finde ich kein anderes Mittel, als unsere geliebten Studien. Also excerpire ich Abends alle diejenigen Alten, an denen ich diese Operation nicht früher vorgenommen, und sie thun mir den treuen Dienst, mich über unsere Erbärmlichkeiten hinwegzurücken. In Gesellschaft lebe ich, wenn sie mich ruft, mehr, als mir im Grunde lieb ist. So, mein th. H., schwinden diese dunkeln Zeiten mir hin, und ich glaube, daß dieses alles von Wenigen so gut verstanden wird, wie von Ihnen; was Sie in Ihrem Letzten mir sagen, klang sympathetisch in mein Herz.

Was Ihren Plan*) betrifft, so habe ich ihn mit dem größten Vergnügen gelesen: wie viel müssen Sie haben, so ein Werk auszuarbeiten? Wie viel jeder Mann von Kenntniß und Gefühl, einst es zu lesen? Alle andere Geschichte erscheint in minder vortheilhaftem Lichte: Thorheiten der Völker und ihrer Hirten, vergängliche Maschinen; bei Ihnen die Sammlung und Verwendung des

*) Vermuthlich zu einer allg. Geschichte der Literatur.

Schatzes der Menschheit, des Besten, was sie hervorbringen mochte, die Sönderung und Vorhaltung dessen, was die Lust und Lehre aller Guten und Edeln in allen Jahrhunderten war, ist und seyn wird. Was kann ich Anderes darüber sagen als macte virtute esto. An dem Plan, der so einfach als umfassend ist, wüßte ich nichts zu ändern. Es versteht sich, daß wenn ich über den oder diesen einzelnen Gegenstand von Ihnen gefragt würde, ich meine Ansicht oder Notizen Ihnen willfährigst mittheilen würde; es versteht sich, daß bei der ersten Erscheinung ich meine Freude darüber laut machen werde: aber, bei der erstaunenswürdigen Menge Notizen, die Sie gesammelt, und bei der Klarheit, worin alles vor Ihrem Geiste liegt, kann ich kaum hoffen, Ihnen je etwas Neues zu sagen: erzählen nur kann ich Andern, was in diesen Ihren Büchern liegt. — Bisher hat mich der Gebrauch zumal des Handbuchs der Literargeschichte sehr befriediget. Ich habe mir vorgenommen, was ich künftig allenfalls vergeblich suchen dürfte, für Sie auf einen Zettel zu schreiben, weil nicht menschmöglich ist, in so einem Werk nichts zu vergessen. Bisher, wie gesagt, ist mir kaum ein paarmal begegnet, etwas nicht zu finden; es ist erstaunlich reichhaltig, und Ihre Gedanken und Urtheile führen sehr sicher.

Jetzt nichts mehr, ich muß abbrechen; doch sey es nicht, ohne Ihnen meine innige Hochschätzung und wahre Freundschaft noch Einmal bezeugt zu haben. Leben Sie wohl, und lassen Sie mir's wissen, denn mein Herz nimmt wahrhaft daran Theil.

## 263.

### An den Herrn Leibmedicus und Prof. Windischmann in Aschaffenburg.

Berlin, 12 Mai 1807.

Wenn es möglich wäre, mein edelster, liebster Freund, so möchte ich um Ihren letzten Brief Sie noch feuriger lieben, als um jede vorige Ergießung Ihres gefühlvollen Herzens. Mit Fleiß rede ich vom Herzen: aus dem Anschauen, aus der innigen Erfassung, entsteht alles Hohe und Gute, was, durch den Verstand geordnet, endlich hervorgeht zu Erleuchtung der Welt. Manchmal geht es unter, wenn man sich's nicht verdeutlichen kann, oder wenn das Zeitalter nicht empfänglich dafür ist. Wenn aber der Funke in eine sympathisirende Seele fällt, wäre es auch nach tausend Jahren, siehe er zündet. So habe ich viele heilige Ideen der Ketzer aus den ersten Jahrhunderten, viele Flüge der Phantasie mystischer Seelen mit Begierde aufgefaßt, und aus mir selbst besser als aus den Büchern verstanden. So bin ich auch gewiß, daß, welcher Profane gewisse Stellen Ihrer Briefe läse, daran ein wunderbares Aergerniß fassen dürfte: ich aber verstehe sie alle recht gut, und freue mich des Heiligthums, woraus diese Blitze strahlen.

Am allermeisten freut mich, daß Sie die ruhige, hoffnungsvolle Ansicht der bevorstehenden Zeiten durch die reinigenden Gewitterstürme sich nicht stören lassen. Was unsere, die schweizerischen mitgerechnet, was unsere Staaten gewesen sind, war so arg, als man thut, nicht: was aber ärger ist als arg, war die Erschlaffung, wozu der Vortrag

von Religion und Philosophie, wozu der Mechanismus der Heere und Rechtsformen, wozu die höfliche Verweichlichung und Empfindelei, wozu so viel Anderes wirkte. Plötzlich der Aufruf: stehe auf, der du schläfst! Freilich das ist störend; mancher wird auch ziemlich barsch aus seinem behaglichen Bette gerissen. Findet sich nun die Schlaftrunkenheit unheilbar, so läßt die Vorsehung die Unwürdigen fallen — und dann kömmt Joch, Barbarei, alles dessen man werth ist. Rüttelt aber das Uebel schlafende Kräfte auf, so kann, wie Sie sagen, eine herrlichere Zeit werden, als je zuvor. Sie mag selbst in jenem Fall kommen, nur bei uns nicht, sondern auf Küsten, Inseln, in Regionen, wohin die Elite der Besten aus dem zusammenstürzenden Gebäude ihre Flucht nehmen wird. Genug! Nachdem die alte Römerwelt der Fortdauer unwerth worden, hat unsere Väter der Papst lange mit schulmeisterlicher Zucht gegängelt; sie sind ihm endlich entwachsen, und haben als Jünglinge (doch unter Königen als Hofmeistern) viel toll Zeug, doch nicht ungenialisch, getrieben; jetzt ist eine Krisis: werden wir Kraft haben sie zu überstehen, herrlich; wo nicht, so ist Absterben möglich. Also, lieber W., ist mein Gang, die Menschen möglichst empor zu halten, ihnen Kräfte einzuschreien, und mich da nicht sowohl um die oder diese Form zu bekümmern, als daß das Leben bleibe und wachse. Da nehmen viele ein Aergerniß daran, und meinen, man sollte denen, die den Schlaf gestört, mehr fluchen, und die Völker wieder in schmeichelhafte Träume singen. Aber, so lange dieses geschieht, so lange wir nicht mit Schmerzen wieder geboren werden, und Gemeinsinn und die Einfalt kraftvollen Verstandes die Oberhand nicht gewinnt, hat der gute Gott den Zweck seiner

Cur noch nicht erreicht, und ist die Zeit noch nicht da, wo es wieder gut werden kann. Nicht ein Stratagem, nicht ein militärisches Mißgeschick, nicht ein General entscheidet hier; es muß höher genommen werden; die Hand des Höchsten waltet, eine Zeit ist vorbei (ach, es war meist nur eine halbe Zeit), eine andere ist im Anzug; und wie die seyn soll, beruhet auf unserer Selbstreform. —

In welchem Morgenblatte stehen Ihre Erfahrungen über die Empfindlichkeit der Metalle und des Menschen für Wasser ꝛc. Ich pflege unsere uralltesten sowohl mosaischen als mythologischen Vorstellungen für Trümmer einer früheren, untergegangenen, hohen Geistescultur zu betrachten; daher die Beseelung der ganzen Natur und Affinität der Wesen für mich gar nichts Zurückstoßendes hat; ich glaube in der Mythologie selbst Spuren zu finden; das sind die Elohim, welche der Alleinselbstständige zu gegenwärtigem Weltsystem verordnet, und sie bildneten es. Den Geist höherer Lehren halte ich für das Esoterische jeder guten Religion, der aber, zumal bei uns unruhigen Europäern, früh verflog, und nachmals wieder kömmt, wenn die Schale bis zu gänzlicher Erschöpfung ausgesogen und verkant ist. Alsdann legt er sich, wie der Schmetterling, eine neue schönere Hülle zu, von der, wie sie aussehen werde, wir noch nicht wissen, wohl aber, daß der inwohnende Geist immer derselbe bleibt. —

Ihre Bemerkungen über die Alten billige ich sehr: Livius war ein schöner Geist und ehrlicher Mann, der die dunkeln Zeiten bis auf den Kampf mit Carthago theils wohl geordnet und ausgemalt, theils mit seiner, einer gut republicanischen Politik ausgestattet, Späteres aus Polyb, und ohne Zweifel das Neueste aus verlornen Chro-

niken meist nur übersetzt hat; von kühnem Schwung weit entfernt, aber ein Muster seiner Klarheit, und lehrreich für praktisches Leben; aber er lebte nach der Republik, und es waren keine Römer mehr. Daß Tacitus nichts geahnt, geben Sie ihm mit Unrecht Schuld: unter Trajan, in dem nie herrlichere Weltreiche, urgentia imperii fata zu erblicken (Germ. 33.), zeigt ein doch nicht blödes Auge. Aber was entstehen würde, konnte er nicht wissen. Stehen doch wir, nach 1700 Jahren der mehreren Erfahrung, im Zweifel, ob Anarchie, Militärdespotie oder eine glückliche Freiheit der Ausgang unserer Sachen seyn wird. Aber Sie thun sehr wohl, auch diese Alten mit Prüfung zu lesen; Privat- oder Zeiteindrücke pflegen unmerklich auch die Besten zu blenden; und jeder, wenn auch überhaupt und ewig unterrichtend, gehört immer doch zunächst seiner Zeit, und trägt ihre Farbe: auch soll es wohl nicht anders seyn: für das Ganze, das All, die Ewigkeit sorget Gott; uns sind Schranken gesetzt, jenseits deren der Blick sich verwirrt. Uebrigens fahren Sie ja fort: Sie werden nicht allein bei den Alten, so Sie noch nicht lasen, auch in den mittleren Zeiten, viele Befriedigung finden, und an der Hand oft recht weiser Männer den Lauf der Welt und den Menschen immer genauer kennen lernen. Ihre Zweifel, Ihre Beobachtungen werden uns zur angenehmsten Unterhaltung dienen.

Mein Bleiben oder Gehen und Wohingehen ist noch nicht ausgemacht; immer haben über mich Umstände entschieden, die kaum vorzusehen waren, oder kaum die Hoffnung darboten. Indeß habe ich ein paar hundert Seiten über die Geschichte der Schweiz geschrieben, und hoffe, Sie sollen mit einigem, z. B. der Art, wie ich Bruder Clausen dargestellt,

einst nicht unzufrieden seyn. Abends lese ich meist immer die Alten, gegenwärtig Tertullian. —

## 264.

## An N — *).

(Mai 1807.)

„Ich hatte nicht im Wahn preußischer Siege gelebt; nicht das trübte so meinen Blick. Aber mehr erwartete ich doch von den Deutschen, liebte den zuerst gefallenen Helden als Freund, und trauerte um den so schnellen Beweis, daß der große König wirklich so früh, und so durchaus, wie einer der plutarchischen Helden, aufgehört habe. Nicht, ja nicht, als hätte ich universalhistorisch verzweifelt: ich fühle, ich sehe, daß der Uebergang nothwendig ist; unsere geistlosen Formen, unsere Täuschungen mußten aufhören, und eine Ordnung der Dinge, welche entwickelnder, und also größer, schöner, genußreicher werde, ist, ungeachtet alles widrigen Scheins, mir sehr wahrscheinlich. Ich beruhige mich in dem obersten Genius, der seit Jahrhunderten mehr der Mittel, als je zuvor bereitet hat, auf daß die Menschheit nie wieder allenthalben von dem erreichten Grad ihrer Bildung zurücksinken könne. Man muß nur sich zusammennehmen und emporhalten, sich ermuntern, die Geistesgegenwart nicht zu verlieren, und die Liebe des Guten und Schönen wie ein heiliges Feuer, durch eine Schaar von Liebenden umgeben, vor den Stürmen bewahren." —

---

*) Aus der Jenaischen Allg. Lit. Zeitung 1811, S. 492 abgedruckt.

## 265.

### An Herrn Hans Karl Dippoldt, D. der Philosophie (damals), Privatdocent der Geschichte zu Leipzig und Custos der dasigen Universitätsbibliothek*).

### Vorwort.

Wenn der Inhaber dieser köstlichen Briefe, die ihn zum glücklichsten Jünglinge seines Zeitalters gemacht, und die außer den vertrautesten Freunden seines Herzens und seiner Jugend bisher niemand gelesen, dieselben vor ein größeres Publicum bringt, so wünscht er von Verständigen und Wohlwollenden nicht gemißdeutet zu werden.

Das Lob, das ihm hier in einem höhern Grade zu Theil geworden, als er verdient, kann er nur mit Erröthen gedruckt lesen. Gern hätte er's unterdrückt, wären nicht so die herzlichsten Ergießungen seines geliebten, väterlichen Freundes verunstaltet worden; aber er will weder der Meinung der Menge dadurch imponiren, noch verlangte er, daß diese eben so günstig von ihm urtheile, bevor nicht sein Leben, sein Wandel und seine Schriften vor jedermann offen liegen. Jetzt, da der Verklärte nicht mehr unter uns, glaubte er der Welt ein so reiches Erbtheil nicht länger vorenthalten zu

---

*) Von Hrn. Dippoldt selbst schon im Oct. 1809 mir mitgetheilt: doch mit der ausdrücklichen Bedingniß, daß sein Vorwort mit abgedruckt werde. Der hoffnungsvolle Mann starb im J. 1811 als öffentlicher Lehrer zu Danzig. Die übrigen Briefe folgen nach der Zeitordnung. A. d. H.

dürfen; er hielt's für Pflicht, zum Gemeingut zu machen, was ausschließend sein war. Er wußte, daß auch diese Briefe manchen Beleg, manchen Aufschluß über des Unvergeßlichen letzte Jahre und Verhältnisse geben, daß sie Sein ewig junges, zärtlicher Freundschaft offenes Herz, Sein trautes Anschließen an Jünglinge, Seine Empfänglichkeit für deren Entwürfe, die an Jahren, Wissenschaft und Thaten weit unter ihm standen, Sein edles Streben und reinen Sinn aufs neue beurkunden würden, die in des Lebens verwickelten Verhältnissen, und durch die Eifersucht, die über alle Größe wacht, so oft geneidet, angetastet, gemißdeutet wurden. Wohl dem, dem ein solcher Stern auf seinem Wege geleuchtet!

Dippoldt.

Durch Joh. v. Müllers Briefe, so dieser als Jüngling geschrieben, zum historischen Studium geweckt, hatte sich Dippoldt schriftlich an den gewendet, den er nie mit Augen gesehen, aber lange schon und tief verehrt hatte. Der Brief enthielt eine kurze Geschichte seiner Studien, einen Plan seines künftigen Lebens, eine gedruckte Abhandlung über die altdeutschen Chronisten (aus der Abendzeitung 1806) und den ersten Versuch seiner Einleitung zur Geschichte Karls des Großen.

Joh. v. Müllers Antwort.

Es ist doch ganz fatal, daß ich die liebsten Briefe, wohin das Gemüth mich reißt, immer mit Entschuldigungen anfangen muß: schenken Sie mir diese lieber, mein theuerster D., und glauben Sie auf mein Wort, daß ich nicht wohl eher schreiben konnte. Würden Gedanken gleich zur Schrift, wie würden Sie des Gefühls erfreut worden seyn, womit

ich

ich Ihren Brief, Ihr Gedrucktes und Ihr Geschriebenes las! Das Aufblühen des ächten historischen Geschmacks gründet eine meiner schönsten Hoffnungen auf die fortschreitende Entwicklung deutscher Nation: nichts bringt dem Herzen praktischen Verstand und wahre vaterländische Tugend näher. Wir, so wenig als die Römer, haben einen Homer; uns muß die Historie zur Würdigkeit unserer Väter aufnähren, und da diese selbst nie zur völligen Reife gediehen, größere Beispiele anderer Nationen zu Hülfe nehmen. Daß dieses weder durch das Gedächtnißwerk, noch durch den juristischen Ton älterer, noch durch die Scholastik der neuern Darstellungen möglich sey, ist offenbar. Daher sind Sie auf dem ganz rechten Wege, aus den Denkmälern der ersten deutschen Art in den Chroniken, die meist Nationallectüre waren, den Weg zu entnehmen, wie die historische Musa bei uns populariſirt werden kann. Auch mir ist nicht leicht eingefallen, einen philosophischen Historiker unserer Zeit zu beneiden, wohl aber Gilg Tschudy, Königshofen und solche, deren malerische Einfalt jetzt nicht mehr zu erreichen ist. Sie sind den Alten, weil der Natur, am nächsten, welche allein die große Meisterin ist. Es freut mich sehr, zu sehen, daß Sie an solchen Schriften Behagen gefunden, weil ich daraus erkenne, daß das Gemüth in Ihnen ist, welches Wahrheit und Schönheit in ihrer ungeschmückten Gestalt faßt. Fahren Sie fort, nur die Quellen zu lesen, den Ausdruck des Volks zu studiren, diejenigen Schriften zu lesen, welche am längsten und allgemeinsten viel gewirkt, alles dieses nicht bloß in schriftstellerischer Absicht, sondern als Mann, als Bürger sich anzueignen, und dann nicht wie zu einer Akademie oder Schule oder einem Recensenten-Tribunal, sondern zum Zeit-

alter, zu unserer (verwahrlos'ten) Nation zu sprechen. Macte virtute esto, edler, lieber Jüngling; ich reiche dir in gleicher Laufbahn die brüderliche Hand; laß uns den verwachsenen Weg wieder öffnen, den einst der hochgesinnte Sohn des Olorus, und Xenophons liebliche Weisheit, Sallusts Welterfahrung und des großen Dictators Genie zu der Höhe gefunden, auf welcher sie die Probe von Jahrtausenden bestanden. Ja, kein Schulton, keine Metaphysik, noch wunderseltsame Terminologie: in uns, beim Volke, bei denen, welche es verstand, müssen wir lernen. Mir hat in früher Jugend Thüring Frickhard's Twingherrenstreit weit mehr und dauerndern Eindruck gemacht, als alles, was dazumal de modo scribendi und über den historischen Styl erschienen war.

Bis hieher gestern, da ich unterbrochen wurde.

(Es folgt hierauf eine umständliche Kritik der genannten Einleitung, welche seitdem ganz umgearbeitet worden. Aber unverzeihlich wäre, folgende Stelle zu übergehen. Der Verfasser hatte bei Gelegenheit der Reise Stephans II zum Frankenkönig Pipin in einer Anmerkung gesagt: „wie Johannes v. Müller in den g e- „h a l t v o l l e n Reisen der Päpste so k ö s t l i c h „geschildert, daß, damit verglichen, meiner Be- „schreibung nicht gedacht werden kann." — Der Unvergeßliche hatte, bis auf das Citat, Alles weggestrichen, und Folgendes bemerkt:)

— Ist viel zu übertrieben. Wir sollen einander mit Achtung und Liebe erwähnen, um des Guten willen, das empfohlen werden muß; wir sollen, wenn einer gefehlt, es liebreich ahnden, aber unserm Gefühl nicht so den Lauf lassen, daß es Andern zu viel dünke —

ut ne quis malus invidat
cum tantum sciet esse basiorum.

(Unter uns mögen wir nach unserm Herzen sprechen.) Also habe ich mir die Freiheit genommen, hier etwas auszustreichen.

— — — — — Ich werde abermals unterbrochen; à demain!

Also zum drittenmal, ich habe aber sehr wenige Zeit. Ihr Brief hat mich durch seine trauliche Offenheit vornehmlich gefreut. Behalten Sie ja diese liebenswürdige Eigenschaft, welche mehr, als all andres die Herzen fesselt. Ihr Entschluß ist schön und edel, aber sehr wünsche ich doch, Sie bald versorgt zu sehen, wenn auch über einer Berufsarbeit ein guter Theil des Tages hinginge. Mit guter Zeitwirthschaft läßt sich von den 24 Stunden doch wohl 1/3, und wäre es endlich nur 1/4, für das Lieblingsstudium ersparen: diese Stunden sind um so glücklicher, weil man sie heilig hält, weil man durch die Arbeit der übrigen sie erkauft hat. Jetzt ist mit Universitäten wenig zu thun, ehe Friede, ehe die Austheilung und Verfassung Deutschlands bestimmt ist; alsdann, glaube ich, wird sich Manches thun lassen: mehrere neue Fürsten haben den Sinn, sich durch Schirm der Wissenschaften zu ehren; auch außer Deutschlands Gränzen sehen Sie es. Benutzen Sie die Zwischenzeit, um Ihr Werk so zu vollenden, daß man es mit Zuversicht als etwas Treffliches vorlegen kann. Ob und wo ich Einiges wirken könnte, kann ich noch nicht sagen: aber wann und wo ich etwas vermöchte, da zweifeln Sie wohl nicht an mir, nicht an der Wärme meines Willens.

Das Verzeichniß Ihrer Quellen ist reichhaltig: lesen Sie sie möglichst in chronologischer Folge,

und unterscheiden ja immer genau, was wahrhaft Quelle, was neuerer Gedanke ist; ob Sie Gaillard und solche haben, kümmere Sie nicht; häufig haben diese Neuern falsche Ansichten.

Sie wollen eine Vorrede von mir, Lieber! Sie ist unnöthig; das Buch wird sich genugsam preisen; auch habe ich wirklich sehr wenig Muße. Aber abschlagen ist schwer — mein Herz fühlt es wohl. Also, zweierlei: 1) machen Sie das Buch und lassen Sie es alsdann mich lesen; vielleicht entzündet es etwas in mir, und ich sage es dem Publicum. 2) Sollte mein Name es dem Verleger empfehlen, und Ihnen bessere Bedingnisse verschaffen, wie könnte ich dann es nicht thun! Sollte aber der Verleger das nicht fordern oder auf das nicht insistiren, so verspreche ich Ihnen, sobald es erschienen ist, eine sorgfältige Recension, wodurch das Vorzügliche in das beste Licht gesetzt werde. Mit Einem Wort, ich werde meinen lieben Dippoldt beim Eintritt in die Laufbahn nicht verlassen. Ihr Brief, die Wärme Ihres Gefühls und Ausdrucks hat mich sehr ergriffen; Sie haben den Weg zu meinem Herzen recht gut gefunden, ich fühle es. Nun muß ich abbrechen, und thue es nicht gern. Fahren Sie fort, wie Sie angefangen, in allem; was immer Sie auf dem Herzen haben, sagen Sie mir; mein Rath, mein Trost soll nie fehlen; möchte ich auch helfen können! Wir wollen es hoffen. Leben Sie wohl!

Berlin, 27 Jun. 1807.

## 266.

### An Herrn Buchhändler Perthes in Hamburg.

Berlin, 11 Jul. 1807.

Die verschiedenen Gemüthsbewegungen, welche die öffentlichen Begebenheiten in mir erregt, muß auch Ihr Gemüth empfunden haben. Jetzt, gewöhnt seit langem nicht mehr das Größte, Höchste zu erwarten, finde ich mich durch das mildere Gestirn, das hervorzugehen scheint, angenehm überrascht. Es ist der Menschheit viel werth, daß die Kaiser sich gesehen haben; des Nordens langer Friede und ein frohes Emporblühen der Künste desselben kann hievon die Folge seyn. Indeß können schönere bessere Länder der Cultur wieder gegeben werden. Eine Erscheinung, welche wie alles auf dem Erdenrund vorübergehend, aber da wir nur Augenblicke da sind, wenigstens für unsere Zeit etwas Beruhigendes zu haben scheint. Wer weiß nicht, daß alles an einem Faden hängt! Aber wer den immer im Aug' hätte, könnte nie lebensfroh werden. Doch dieser Faden ist am Thron des Ewigen befestiget; er wird nicht reißen, ehe seine Stunde da ist.

Was Preußen betrifft, so hoffe ich, daß Alexanders Freundschaft mehr erwirken dürfte, als seine Waffen. Mein Wunsch alsdann wäre nur, daß die hergestellte Regierung den Charakter der Zeit und ihre Lage wohl erkenne, in Selbstreform und musterhafter Weisheit einen schönern Ruhm suche, und größerer Zukunft ungestört entgegenreife. —

Wahr sind Ihre universalhistorischen Betrachtungen über den Charakter der Zeit: ich glaube, daß das alte Formenwesen seine Unhaltbarkeit bewiesen hat, aber daß wir die Entwicklung dessen, was seyn soll und wird, noch nicht sehen; es ist ein Un-

terschied zwischen Wegräumung des Schuttes und Herstellung des bessern Baues. In Ansehung des letztern bin ich fest auf den Grundsätzen, die ich allezeit hatte, welche in allen großen und guten Menschen in allen Perioden herrschend gewesen sind; aber daß in dem Gewesenen so gar kein Geist mehr sey, das hatte ich nie gedacht, bis wir es sehen mußten. Auch von der den Deutschen zukommenden Rolle denke ich wie Sie; sie müssen nur geweckt, entfesselt werden, und sind auf dem Wege dazu. Zu universalhistorischem Ueberblick ist nun die Zeit gekommen; in Wort und Schrift, oder nur in letzterer, nach den Umständen, werde ich meine Ansicht redlich und gewiß ganz unparteiisch geben; von da sollte die Erziehung der werdenden Geschlechter ausgehen. Dieser Gedanke ist mir heilig; den kann ein persönliches Verhältniß nicht verstümmeln; ich habe auch ein gewisses Gefühl, nicht eher zu sterben, bis er ausgeführt ist.

— Für Deutschland sehe ich doch manches Gute keimen: 1) Unität. Wie viele Jahrhunderte hätte es gebraucht, um die Völkerschaften des Königs Hieronymus in Ein Centrum zu vereinigen, worin doch immer 2) Keim einer freiern Verfassung liegt, wenn das, was ich höre, Grund hat. Alles kömmt nun an auf die Erhaltung: 1) der Sprache, 2) einer Nationalliteratur, 3) eines guten Geistes darin. Ihr vielverleumdeter Freund, an dessen Grabe man geglaubt hat weinen zu sollen, ist hiedurch, durch diese Rücksichten, abgehalten worden, Mittel zu ergreifen, durch die er sich auswärts ein glänzenderes Loos hätte machen können.

In diesen trüben Tagen pflegte ich in freien Augenblicken Lehre, Trost, Heiterkeit — nie vergeblich — zu suchen, bei dem Weisen zu Wandsbeck. Es ist eine erstaunliche Fülle, wahres Genie, bei

ihm; ich war manchmal ganz entzückt. Er ist Deutschlands Sokrates. Bei aller Gelegenheit predige ich seinen ehrwürdigen Namen.

Es ist mir die Probe einer Uebersetzung meiner Schriften aus Paris zugeschickt worden. Es ist Etwas, aber gar nicht das. Im Herzen ist's mir lieb, so ganz deutsch zu seyn. Denn im Grunde dürfte der Kosmopolitismus doch wohl dem Weltschöpfer überlassen seyn, und unser einer vor der Thür seiner Nation genug zu kehren haben.

## 267.

### An Herrn Diaconus Cleß zu Schorndorf.

Berlin, 21 Sept. 1807.

Mein verehrtester Herr! vergeben Sie mein allzu langes Schweigen: Ein Jahr lang hab' ich so wenig als möglich geschrieben, aus begreiflichen Ursachen, und auch weil ich von Woche zu Woche die Entscheidung meines eigenen Schicksals erwartete. In der That war ich schon früh im Jahr eingeladen in die schönen oberdeutschen Gegenden, wo ich Sie und noch einige vortrefflich aufblühende oder schon sonst mir ehrwürdige Männer mit großer Freude sehen würde. Vieles reizte mich, und besonders muß ich rühmen, mit welcher Gnade des Königs Majestät allen meinen Wünschen zuvorkamen. Indeß müßte ich mir doch immer eine förmliche Entlassung von dem König in Preußen vorbehalten, welcher gütige Fürst mich mit so vieler Liberalität empfangen hatte, daß ich nur wegen der erlittenen großen Verluste und Verminderung der Einkünfte die Entlassung hoffen konnte. Diese Erwartung ist nicht eingetroffen. Anstatt meiner Dimission habe ich solche Gegenvorstellungen be-

kommen, welche das Gefühl eines jeden rechtlichen Mannes in Anspruch nehmen. Anderseits ist die Lage dieses Staates noch bei weitem nicht im Klaren, und möglich, daß manch schöner Plan unausführbar bleibt. In dieser Lage und bei Annäherung des Winters habe ich den König von Würtemberg um eine längere Frist gebeten, weil ich hoffe, daß alles während des Winters sich entwickeln soll. So steht es nun, und Sie sehen, daß ich die Hoffnung nicht aufgebe, Ihnen nahe zu kommen, obwohl für den Augenblick sich viel dagegen sträubt.

Indeß ist mir vor einigen Wochen der 2te Theil Ihres vortrefflichen Werks zugekommen; ich war eben ganz beschäftiget, einem Stück der Geschichte der Schweiz, das abgedruckt wird, seine Vollendung zu geben. Dieß allein konnte mich abhalten, ein solches Buch sogleich zu studiren; die Uebersicht des Inhaltes, und was ich so aufschlug, reizte mich sehr; und nun werde ich daran gehen; Sie sollen bald lesen, welchen Eindruck es mir gemacht. Das Interesse steigt, und ich bemerkte schon mehrere schöne Erörterungen.

Auf der k. Bibliothek hat man Reuchlins Proceß mit den Dominicanern nicht gefunden *);

*) Der selige Cleß schrieb an den Verfasser: (28 Jan. 1807.) „Gerne möchte ich meinem Landsmann, „Johann Reuchlin, der sich um Wiederherstellung „classischer Literatur und des Studiums der orien„talischen Sprachen so sehr verdient machte, ein „etwas größeres Denkmal setzen, als es in meinem „Werke der Raum erlauben wird. Semler sagt „in seiner Autobiographie, daß in einer Berliner „öffentlichen Bibliothek die gesammten Acten seiner „Händel mit den Dominicanern vorhanden seyen.

vielleicht steckt er in einer andern. Wollten Sie mir gefälligst die Blattseite in Semlers Leben nachweisen. Es könnte auf die Spur bringen, und, wenn man es findet, so verspreche ich, Sie sollen das Manuscript oder eine Abschrift bekommen. Ich freue mich sehr auf diese Biographie.

Mit der lebhaftesten Theilnehmung habe ich sowohl Ihre Versetzung nach dem anmuthigen Schorndorf als die Auszeichnung Ihres Werks durch die Oberstudiendirection vernommen. In letzterer erkannte ich ganz den Edelsinn des Herrn Ministers von Spittler. An erstem Ort wird mir ein Fest seyn, Sie zu besuchen, sobald ich meinen Ausflug nehmen kann. Das ganze Thal hat mir auf meiner Durchreise vor 14 Jahren den lieblichsten Eindruck gemacht. Ueberhaupt, wenn Manches nicht eben reizte, Tübingen Berlin vorzuziehen, so hat die Natur, die Nachbarschaft und der schwäbische Nationalcharakter mich hingegen sehr eingenommen.

Auch die Idee über Aeneas Sylvius *) ist sehr interessant und schön. Doch bin ich auf Reuchlin begieriger, weil Sie nicht nur mehr Neues beibringen können, sondern ohne Zweifel die ganze herrliche Periode aufwachender Literatur in Schwaben und am Rhein zugleich umfassen werden. Die ganze Nation erhielt um dieselbe Zeit einen

---

„Wäre es nicht erhältlich, daß ich hier zu Lande „von diesen merkwürdigen Stücken Gebrauch ma„chen könnte?"

*) Eine „Geschichte des Aeneas Sylvius und Schil„derung der Periode seines Lebens nach seinen „Schriften und Briefen" lag im Plan des Herrn Eleß. H.

vielversprechenden Schwung, der nur durch die Controversen wieder unterbrochen worden. Aber es zeigte sich eine höchst schätzbare Originalität. Natürlicher Weise sprechen Sie von seinen Freunden, und das waren alle vorzügliche Männer.

Ihre Gesundheit, welche mit dem Predigerstand sich nicht verträgt, ist entscheidender Grund; sonst weiß ich nicht, ob der Pfarrer zu Schorndorf nicht behaglicher lebt, und mehr reine Muße hat, als der Professor zu Stuttgart. Ich supponire, daß man Bücher von da und von Tübingen auch nach Schorndorf leiht.

Bei dieser Gelegenheit bitte ich Sie, mir freimüthig zu melden, wie es zu Tübingen mit der Bibliothek aussieht? Ich habe nie viel davon gehört; hoffe aber, daß Se. Majestät, welche sonst mir so gnädig waren, den Gebrauch der Stuttgartischen mir wohl nicht versagen würden.

Hier soll eine große Landesuniversität mit der Akademie der Wissenschaften und den vorigen literarischen Instituten combinirt werden, und Berlin im Lehrfache zu einer Art von Centrum des Nordens machen. Immer ist gut, daß in allen Ländern die Tendenz literarischer Cultur bleibt und gehoben wird.

Ueberall und in allen Zeiten verbleibe ich aufs theilnehmendste und achtungsvollste, mein theuerster Herr, und, ich darf beifügen, Freund,

Ihr ergebenster.

## 268.

### An Herrn Diaconus Pfister zu Vaihingen.

Berlin, 22 Sept. 1807.

Wenn die Zeiten nicht so wären, verehrtester Freund, so würde ich nicht ohne wahre Beschämung

die Data Ihrer Briefe vor mir sehen. Es ist aber auch gewiß, daß sie nicht so lange unbeantwortet geblieben seyn würden. Ich habe dieses ganze Jahr fast niemandem geschrieben; es schien mir, daß, wie nach Koheleth alles, so auch das Schweigen seine Zeit hat. Hiezu kam, daß ich immer hoffte, über meine eigene künftige Bestimmung etwas Endliches sagen zu können. Gewiß hat meine Liebe, meine Hochschätzung für Sie in dieser Zeit nicht ab-, sondern sehr zugenommen. Ich las mit Bewunderung Ihre, in der Art einzige Recension der neuen Ausgabe der Schweizergeschichte. Nichts ist Ihrer Genauigkeit entgangen: Ihre Berichtigungen waren mir sehr schätzbar. Wenn wir uns sehen, so werde ich über einige Punkte Ihnen meine Gründe sagen, aber überhaupt fand ich sie sehr wahr: wie ist es auch möglich, bei einem durch so mannichfaltige Geschäfte und Weltzerstreuungen zu oft unterbrochenen Studium eine Nationalgeschichte durch viele Jahrhunderte zu führen, ohne mehrere einzelne Mängel? Ich danke Ihnen dabei für viele Stellen, worin ich Ihre Güte für den Verfasser erkannt, und Sie sehr wohl haben fühlen machen, daß Sie seinen Sinn in diesem Werke ganz gefaßt. Nachdem ich dieses Meisterstück von Recension gelesen, wollte ich Ihnen gleich schreiben; an demselben Tage kam wieder einer von den gewaltigen Schlägen des Schicksals, wodurch der Staat, worin ich lebe, zertrümmert ward. So etwas warf mich allemal aus der Fassung; ich konnte allenfalls excerpiren, aber aus mir selbst schreiben nicht. So habe ich auch Heeren in Göttingen, der von demselbigen Werk eine ganz verschiedene, aber auch sehr schöne Anzeige schon im Jänner für die Göttinger Anzeigen gemacht, bisher noch nicht geschrie-

ben. Seit dem Frieden, seit ich den Ruf nach Tübingen dem König mitgetheilt, erwartete ich täglich eine Entscheidung meines Schicksals, von der ich meine Freunde benachrichtigen könne — — — *).

Ich durchgehe jetzt Ihre Briefe, mein wertheſter Herr. Die Direction der A. L. Z. hatte mich ſelbſt gebeten, anzugeben, von wem ich glaubte, daß die Geſchichte der Schweiz am richtigſten beurtheilt werden könnte, und ich habe den Geſchichtſchreiber von Schwaben genannt. Ich bin ſehr begierig auf Ihre Ueberſicht der neuern Geſchichte Schwabens, und hoffe, daß ſie Ihnen zur weitern Ausführung den Weg bahne. Es iſt eine große, Ihres Fleißes und Talentes würdige Aufgabe; wer ſie löſ't, hat ruhmvoll gelebt. Laſſen Sie ſich durch keine Schwierigkeit abhalten, die Fächer der Ueberſicht auszufüllen: wenn Sie alles Vorkommende, alles Ihnen und Ihren Freunden Erreichbare, wenn ſie jedes günſtige Zeitereigniß unermüdet benutzen — Sie, noch in der Jahre voller Kraft — Sie können, Sie werden es ausführen. Die Hauptſache iſt, durchs ganze Leben Ein Zweck, Ein Wille; das Unmöglichſcheinende wird dadurch erreicht. Wie viel gäbe ich, Sie nur ein Paar Stunden zu ſprechen! Jetzt eben. Später zwar auch; aber wie viel werth wäre es mir nun! Indeß, welches immer die Localverhältniſſe ſeyn mögen, die Grundſätze bleiben, und nach denen kann man einem Freunde ſicher rathen.

Der Gedanke von Scriptt. rer. Germanicar. iſt wie ſo viel Anderes jetzt nicht ausführbar; auf-

*) Was folgt, betrifft ſeinen Ruf nach Tübingen, und iſt im Weſentlichen ſchon in den vorigen Briefen. H.

geben soll man ihn doch nicht. Vielleicht daß einst ein edler Fürst diesen Ruhm bei der Nation zu erwerben Lust hat. Auch hier, in Berlin, wird künftig mehr geschehen, wenn die Idee einer großen Universität, mit einem Nationalinstitut und allen bisherigen Anlagen und Anstalten in Verbindung, ausgeführt werden kann.

Was Sie mir einst von dem Ursprung der Schwyzer schrieben, ist im Grunde eben so schwer zu widerlegen, als wenn man sie von den Gothen herführt: immer fehlen Quellen; aber der Stamm in den Waldstätten und im Oberland scheint mir von dem der übrigen deutschen Schweiz nach allen Charakteren verschieden. Zusammengetroffen hat er sich mit Schwaben. Es mögen auch wohl nur ganz wenige Menschen gewesen seyn, welche in dieser Wüste sich fortgepflanzt.

Vielen Dank für das Schreiben der Baseler an Bischof Heinrich.

Leid ist mir, daß das Stück bis 1495 jetzt noch nicht erscheint. Wenn wir uns näher kommen, so lassen Sie es mir lesen; auch die Stücke über den dreißigjährigen Krieg aus einem Kirchenbuch. Nichts studire ich begieriger: in dem nicht Gedruckten ist immer mehr Wahrheit. Ich excerpire eben eine sehr große Sammlung solcher Aufsätze über alle europäischen und vorderasiatischen Höfe zwischen 1530 und 1650 von italienischen Verfassern.

Genug für heute, guter vortrefflicher Pfister. Viel wird noch möglich werden; fahren Sie jetzt immer fort zu sammeln, zu ordnen. Niemand sieht nun weit hinaus, oder kann sagen, wo und wie er helfen kann; aber an der Bereitwilligkeit, an dem Eifer dafür dürfen meine Freunde nie zweifeln, und alsdann werde ich allezeit und überall mich Ihnen bewähren. Leben Sie wohl.

## 269.

### An Herrn Hofrath Heeren in Göttingen.

Berlin, 22 Sept. 1807.

Als ich in der Mitte des Februars, verehrungswürdiger Freund, einst spät am Abend Ihre Recension der neuen Ausgabe der Schweizergeschichte bekam *), war ich in der betrübtesten Stimmung über das Unglück, in meiner Vorlesung sur la gloire de Frédéric, und einigen Anzeigen in der Jen. Allg. Lit. Zeitung, vom Rheinbunde, so durchaus mißverstanden, und so hart beurtheilt worden zu seyn. Außer, daß an jenem die Sprache mißfiel, und als Verläugnung der Nationalität gedeutet wurde, nahmen viele rechtschaffene Menschen sehr übel, daß ich Berlin dem Sieger empfohlen, daß ich vom Bund als einer dauernden Einrichtung ernsthaft gesprochen hatte, da doch nächster Tagen das alles sich ändern, Preußen hergestellt, und der Rheinbund zertrümmert seyn würde. Ich bekam anonyme Briefe, wie an einen gefallenen Engel geschrieben, und selbst in unterschriebenen, schlecht verhüllte Vorwürfe einer Verrätherei; welches alles, bei dem Bewußtseyn der besten Absicht, und bei meiner Ueberzeugung, daß man den Kaiser Napoleon nun gewiß nicht besiegen werde, gleichwohl mich sehr mißmuthig, und an den einsamen Winterabenden traurig machte. Als ich Ihre Recension gelesen, stand ich eilig auf und wandelte lange auf und ab, voll der innigsten Rührung, daß doch Ein Mann mich

*) In den Göttingischen gelehrten Anzeigen 1807. St. 19.

ganz verstanden, ganz gefaßt, und mit solcher aufrichtenden Kraft mein Herz anspreche. In der Ungewißheit zwischen Ihnen und einem Andern, hatte ich vor, an den anonymen Recensenten in einem Briefchen, das ich Hrn. HR. Heyne zuschicken wollte, meinen feurigen Dank auszudrücken. Welcher Zufall verhinderte, daß es nicht gleich geschah, das erinnere ich mich nicht mehr. Ich habe in dem ganzen Jahr fast niemanden geschrieben; oft warfen plötzliche Schläge des Schicksals den nieder, welchem sie zwar nicht unerwartet kamen, der aber durch den ganzen Ruin immer sehr erschüttert wurde; bald kam eine Zeit, wo man nicht wußte, was man schreiben soll; endlich meine eigenen Ungewißheiten. Ich hätte immer gern zugleich schreiben mögen, wo ich künftig seyn werde; auch das entschied sich nicht. So geschah durch die Zeitumstände, daß Sie mir zwar immer gegenwärtig waren, und mein Dank und meine Liebe zuverlässig um nichts abnahm, aber selbst Ihr späterer Brief die lange Zeit unbeantwortet blieb. Verzeihen Sie es mir, verehrtester Herr; in den entsetzlichen Zeiten ist der einzige Grund. Gelesen, excerpirt habe ich bei 86 Bände, und nicht kleine; componirt habe ich einen großen Theil des 5ten Bandes der Schweizergeschichte; alles das war zerstreuend. Von mir, von der Lage, zu einem Freund, vermochte ich kaum zu sprechen. Endlich nun, da ich jenes Stück der Schweizergeschichte eben unter die Presse geschickt, obwohl ich noch nichts ganz Sicheres über meine eigenen Sachen weiß, habe ich 8 Tage der Erledigung meiner Briefschulden gewidmet, und diese Zeilen an Sie sind von den ersten.

Erstlich also nochmals Dank — und Bewunderung, des in der Recension liegenden hohen und

edlen Sinnes, der nur in Ihnen so ist. Wie mächtig Sie zu mir sprachen, kann ich nicht ausdrücken; es war mir erhebend wie eine Stimme der Nachwelt, entschädigend für die ganze Arbeit mehr, als was Fürsten geben können. — Ihre Ansicht ist groß, und bei aller Gelehrsamkeit die Stimme des Weisen von weltumfassendem Geist, und des Freundes, welcher im Gefühl selbsterfahrner Mühseligkeit solcher Arbeiten dem in gleicher Laufbahn sterbenden Freund edle Ermunterung zuruft. Nie werde ich's vergessen, und jenen Abend. Jetzt kürzlich von meiner Zukunft, so viel ich weiß *) u. s. f.

In Ansehung des protestantischen Deutschlands halte ich mich für die Fortdauer der Cultur gesichert genug; denn sie kam, wie bei den Griechen, von unten, von der Nation. Sie ist unzerstörbar; die von oben kommende leidet gewaltigen Abbruch durch den Tod ihres Stifters. — Kirchner'n habe ich über sein treffliches Geschichtbuch von Frankfurt geschrieben; ich gedachte es zu recensiren, es ist mir aber zu Jena einer vorgekommen, der seinen Werth nicht so ganz gefühlt haben dürfte. Wenigstens wäre ich nicht für die Abkürzung. Die Geschichte von Münden werde ich kaufen, so bald sie heraus ist. Allerdings; Stadtgeschichten sind unentbehrlich, wenn die deutsche Interesse haben soll. Sind nicht in der von Zürich und Bern Männer des Alterthums würdig? Augsburg und Nürnberg hatten auch solche; aber wer kennt sie — carent quia vate sacro! —

269. b.

---

*) Nachricht von des Verf. Ruf nach Tübingen, aus vorigen Briefen schon bekannt.

## 269. b.

### A Mr. N. — *)

(1807.)

V. E. Il m'est revenu de plusieurs côtés que la Suisse va être assujettie au gouvernement d'un chef perpétuel et héréditaire. Si telle est la volonté de S. M. l'empereur, elle sera faite. Outre qu'elle est irrésistible, elle tient sans doute à quelque principe du plan, que son génie a tracé pour le gouvernement du monde. —

Après cette déclaration préliminaire que votre excellence me permette de supposer le contraire, de ne ranger cette nouvelle que parmi les bruits dont il se répand un grand nombre, et de lui confier des observations sur les inconvéniens de cette mesure et sur la nullité de ses prétendus avantages.....

On est généralement très-content dans la Suisse de la constitution préscrite par S. M. qui porte l'empreinte de la plus scrupuleuse équité et sagesse, et que j'ai toujours regardée comme un de ses chef-d'œuvres, on ne souhaite que sa permanence; il ne tient qu'à quelques mots rassurans pour faire avoir à l'empereur toute la confiance, tout l'amour de la nation.

Il n'est pas douteux cependant, que tous désirs ne peuvent s'accomplir dans une constitution qui n'offre aucune ressource à l'ambition ni à la cupidité; il y a des messieurs qui

---

*) An einen, dem Kaiser Napoleon immer nahen Minister.

désireroient une cour*); ils qualifient les rêves de leur imagination de voix nationale, eux, la partie la moins estimable de la nation, et qui de la part de l'empereur mérite le plus de défiance: car, s'il ne s'agissoit pour eux que de leur fortune, il y a beaucoup de cours, anciennes et nouvelles, où ils pourroient la chercher; mais ils veulent se rendre puissans chez eux, pour disposer occasionnellement de leur pays selon des vues qui pourroient n'être pas toujours celles de la France.

La Suisse est un pays encore plus pauvre qu'il ne le paroît. Elle a eu trois siècles de paix et un gouvernement qui ne levoit pas d'impôts, qui n'entretenoit point des troupes, dont les membres n'étoient point ou misérablement payés (l'avoyer de Berne avoit 6000 livres), et qui n'étoit parvenu qu'en économisant sou par sou à se créer quelque ressource. Ces circonstances avoient fait naître une aisance générale, dont une bonne culture fut la cause et l'effet. Cependant il n'y eut jamais de richesse (vous savez combien le fameux trésor de Berne répondit peu à sa réputation, et il y eut à peine un millionnaire au nombre des plus riches des Cantons); les dernières 9 années ont anéanti les trésors publics et notablement diminués les épargnes du particulier. Cette aisance d'ailleurs n'appartenoit qu'à la partie du pays où il y a des villes. Dans les petits Cantons et dans les Grisons il n'y eut jamais qu'une pauvreté générale; quelques

*) Der Verfaſſer hatte den Beweis dafür in Händen. A. d. H.

officiers étoient parvenus à se faire quelques milliers d'écus dans les services étrangers. Depuis la révolution, dans la plûpart des Cantons, on a peine de soutenir les établissemens d'éducation et de charité et de suffire aux intérêts des dettes. Encore les vieux deniers, ramassés par la parsimonie antique, n'ont pas partout et tout-à-fait disparu. Quand une fois ils seront loin, pas moyen de les remplacer; le service ne rapportant plus, la culture étant bornée par la nature du pays, et le commerce anéanti par les systèmes de tous les voisins. Comment ce pays soutiendroit-il une cour, des troupes, un gouvernement royal! Ce seroit le plus triste et le plus pénible des gouvernemens: les revenus étant pris sur le fonds et non sur la rente, et le chef accablé de demandes de tous les gens marquans dans tous les cantons, qui tous mettroient à prix leur patience, leurs prétendus sacrifices. Ce gouvernement, à peine suffisant pour se maintenir, seroit nul pour la fédération générale. La nécessité où il seroit de s'emparer du domaine de toutes les villes et de péser sur toutes les fortunes, exciteroit des réclamations continuelles, un mécontentement sourd, et, en tems de crise, des rebellions, qui se communiquant au Tirol et au Piémont ne laisseroient d'embarasser.

Cela conduit à des réflexions sur la position géographique. Des 72 passages des Alpes il est certain que les plus importans pour la France lui appartiennent directement et absolument: mais le maître de l'Europe embrasse des plus grandes conceptions. Cette chaîne qui sépare le nord du midi doit être partout

et toujours et directement à lui; il est trop dangereux d'en donner les clefs à un autre: cet autre pourroit en des tems critiques devenir le pivot et le centre de bien dangereux projets; ou si son pouvoir étoit mal assuré, se trouver hors d'état de maintenir les passages à la disposition suprème. Combien de fois la politique de la cour de Turin n'a-t-elle pas favorisé les ennemis de la France, tandis que durant cinq siècles les Suisses jamais ont accordé le passage des Alpes à aucune puissance, pas plus que sous les Romains les 44 peuples dès Alpes ont fait le moindre mal à l'empire; dès qu'il y eut des chefs puissans ils ont bravé César même. Rien p. e. de plus dangereux que de donner les Grisons à la Bavière: ce seroit les joindre aux Tiroliens, que d'ailleurs on aura une peine infinie de contenir. Ce seroit rendre sa force à la Rhétie, que Drusus et Tibère eurent tant de peine à diviser, et que l'on a toujours évité de réunir sous un seul chef.

Ajoutez que ces montagnards diffèrent de tous les autres peuples par l'immutabilité de leurs opinions et de leurs mœurs. Les Suisses des villes sont presque comme les autres peuples, excepté qu'ils sentent d'avoir perdu la domination du pays et la gloire des armes. Les montagnards sont une poignée des hommes: mais ils ne calculent pas. 900 hommes d'Unterwald ont bravé les 16000 du général Schauenbourg; et qui voudroit être noté dans l'histoire par une victoire comme la sienne! Sous un roi, sous les formes et les lois monarchiques la plus forte partie de la Suisse deviendra une Vendée jusqu'à ce que toute la nation soit extirpée. Avant cela il y aura des Tell, très-certainement.

Pour avoir voulu faire un royaume du pays de ces pauvres gens, le plus grand moment du genre humain pourra être interrompu, et comme du tems de la mort du premier des Césars le développement des plus grandes vues abandonné aux hazards. Après l'horreur d'une telle idée mon esprit ne peut suivre d'autres considérations politiques; mon sentiment épuisé et glacé ne trouve plus de mot, si non, *Ne le faites pas!* ou s'il le faut pourtant, sougez que c'est une *très-grande affaire* pour le salut de l'empire et du monde, et tâchez qu'elle soit parfaitement *bien faite* *).

## 270.

### An Herrn Baron von Menu, Major im königl. Cadettenkorps in Berlin.

Berlin, 25 Sept. 1807.

Zeilen von Ihnen, theuerster Freund, sind mir immer ein sehr werthes Geschenk. Sonnabends hoffe ich Sie zu sehen; ich habe zwar einen Katarrh, kann aber nicht sterben, ich habe allzu viel noch nicht vollendet, bin noch nicht fertig mit dem Leben. Von dem König von Würtemberg habe ich längere Frist begehrt, und gedenke den Winter durch abzuwarten, wie es hier wird, und ob die schönen Plane **) ausgeführt werden. Was man Ihnen von L. ***) gesagt hat, ist alles ganz buch-

*) Verständige Leser werden diesen Brief nach den damaligen Zeitumständen zu beurtheilen wissen. H.

**) Von der in Berlin zu errichtenden Universität.

***) Von Lombard, der zum Secretair der Akademie der Wissenschaften ernannt worden. H.

stäblich wahr; wissen Sie denn noch nicht, Liebster, daß zu unsern Zeiten das Unwahrscheinlichste immer das Gewisseste ist? — — Gleichwohl (wenn die Zahlungen fortgehen, damit man leben kann) bin auch ich für heitern Muth, und hoffe, die Vereinigung braver Männer soll einen Einfluß bekommen. Ich erwarte mit äußerster Begierde, wie Herr von Stein in dieser Lage sich finden wird.

Ich traure um allerhand Privatunglück, z. E. in Koppenhagen: über das Allgemeine bin ich ruhig; ich hoffe eine größere Entwicklung, zum Besten der Völker, der Deutschen. Aber so mußte es vorher kommen, auf daß jene geschehen könne. Darum habe ich auch nicht gesucht außer Deutschland zu gehen, dahin gehöre ich, und will ein deutscher Geschichtschreiber bleiben. Daß die Nationen militärisch werden, daß man durch Künste des Gewinns sich nicht verweichlichen lassen, daß man nicht einschlafen soll auf Pergamenten und in der Wiege der Formen, habe ich schon vor 27 Jahren in der Geschichte der Schweiz warm gepredigt.

Zur Erläuterung Ihres beabsichtigten Werkes *) wird Muradgea d'Ohsson, und Choiseul Gouffier (Ricault unter den Alten) wohl am besten seyn; auch in Denon's Reise, ja Niebuhrs, des alten Stenius, des Arvieux, ist manches zur Ergänzung. Was ich habe, steht zu Befehl.

Schön, daß Sie so bibelfest sind! **) Sie se-

*) Einer Sammlung von 220 gezeichneten Kleidertrachten der Völker des türkischen Reichs.

**) Herr von M. hatte unten an seinen Brief 1 Maccab. XII, 18. citirt: „und bitten um Antwort."

hen, daß ich selbst apokryphischen Büchern sogleich gehorche. Das thut man jedoch nur, wenn das Gebot den Neigungen schmeichelt; wäre es das Gegentheil, so schlägt man Kennicott nach, ob nicht eine Variante ist. Leben Sie wohl, bester Major, auf baldiges Wiedersehn!

## 271.

### An Herrn Professor Rühs in Greifswalde.

Berlin, 23 Sept. 1807.

T.

Ich danke Ihnen zugleich für Ihre freundschaftlichen Zeilen, und die vor einigen Tagen mir zugekommene Erdbeschreibung Schwedens. Indeß habe ich mit großem Vergnügen ihre schwedische Geschichte einmal recht studirt: ich sage nichts von der eigentlich historischen Zeit, welche Sie nach allen Erfordernissen der Kritik beleuchtet, und in einer klaren Stellung sehr interessant vorgetragen haben: ich war dießmal auf ihre Behandlung der Vorgeschichte besonders aufmerksam, da ich kurz vorher, das — soll ich sagen Luft- oder Kunstgebäude Suhm's gelesen hatte. Ich betrachte dasselbe ganz wie eine chronologische Darstellung etwa der griechischen Mythologie, von der jedermann weiß, daß die historischen Veranlassungen meist unergründlich sind, welche man aber nicht ungern so natürlich als möglich, nach dem Sinne der vornehmsten Sagen, geordnet sieht. Die Hauptsache war, den in langen Reihen folgenden Helden jedem sein Ländchen und seine Zeit der Coëxistenz mit andern auszumitteln, wie man mit den ägyptischen Katalogen

thun würde, wenn wir solche Gesänge und Mythen aus jenem Uralter übrig hätten. Sie haben diese Fabelzeit meist verschmäht, und nur das reine Resultat aufgenommen. Aber bei diesem Anlaß lernte ich viele wichtige Schriften von Ihnen kennen, welche ich seither zu bekommen suche, worin einzelne sehr wichtige, für meine Neugier höchst reizende Punkte besonders untersucht werden. Bei meinem, eine Zeit lang durch politische Geschäfte sehr gestörten Studienleben waren diese Schriften mir entgangen, weil ich oft Monate lang keine Journale lesen konnte. Sonst würde ich um so mehr mich darum bemüht haben, da Sie mir auf dem Wege zu seyn scheinen, den ich selbst liebe. Unser Schlözer wirft gleich weg; ich trachte zu erklären, etwas heraus zu dechiffriren; dieses ist Ihnen, wie ich merke, öfters glücklich gelungen. Also mit der Zeit hierüber mehr, nur die Versicherung jetzt, von meiner steigenden Theilnahme an allem, was Sie geschrieben haben, von meiner Verehrung der Resultate Ihrer scharfsinnigen und mühsamen Forschungen. Ich habe auch in Rücksicht auf Sie, mein wertheſter Herr, einen recht warmen Antheil an den Gefahren genommen, welchen ihr Vaterland ausgesetzt war. Ich darf sagen, daß Privatunglück mich jetzt am meisten betrübt: was die öffentlichen Angelegenheiten betrifft, so habe ich eine Ansicht, welche mir verbietet, sie mit Leidwesen zu betrachten. Offenbar ist, was wir sehen, Uebergang: das vorige maschinenmäßige Wesen ohne Treu, und Glauben, ohne irgend einen Grundsatz und ohne Seele, konnte nicht länger dauern; ich habe es an den großen Höfen zu viel gesehen, um dessen nicht überzeugt zu seyn: alle diese statistischen Kartenhäuser mit ihren Tabellen wurden durch den Hauch eines dazu in die Welt

gekommenen Mannes umgeworfen. Keime aber des Bessern sind ausgestreut, und Noth wird Sie zur Reife bringen. Die Krisis (hoffe ich noch von dem Geist der civilisirten Welt, auch von Deutschland besonders) dürfte, mit Glorie für den, der seine Rolle jetzt macht, zum nachmaligen Besten der Völker ausfallen, wenn sie es werth sind. Sind sie es nicht, so verdienen sie's nicht besser. Aber die Vorsehung rief sie auf. Jetzt ist, scheint mir, die Hauptsache, sich selbst, und jeder in seinem Kreise das heilige Feuer ächter Weisheit und Freiheit zu erhalten.

Man muß durchzukommen, aber genug Zeugnisse und Erben der Wahrheit zu hinterlassen suchen. Wie viel würde sich mündlich hierüber commentiren lassen! Uns Geschichtschreibern ziemt, um so freier die Wahrheit darzustellen, und hervorgehen zu lassen, was für Ursachen an den Grundfesten der fallenden Staatsgebäude längst nagten. Doch die Materie führt weit; fahren wir fort in unsern Historien. Ich habe ein großes Stück des fünften Theils von der Schweiz unter die Presse gegeben; mögen wir bald die große Zeit Gustav Adolphs und Karl Gustavs durch Sie sehen! Welches Glück, in den alten Zeiten Zerstreuung zu finden! Ich habe nie eifriger studirt. Leben Sie wohl, mein verehrtester Herr, sey'n Sie meiner Freundschaft und innigsten Hochschätzung für immer gewiß.

## 272.

### An Herrn J. von Hammer in Wien.

Berlin, 30 Sept. 1807.

Mein bester, geliebtester Freund! Der Umsturz des Staates, worin ich lebe, und die bisweilen eingetretene Unmöglichkeit einer Mittheilung wird dir mein Stillschweigen begreiflich gemacht haben; ich habe aus Vorsicht, aus Unmuth, und auch darum fast niemanden geschrieben, weil ich so oft nicht wußte, was ich schreiben, ja wohin ich meinen Freund bitten sollte, seine Antwort zu adressiren. Zwar manches ist noch so, doch endlich kann ich mich nicht länger halten, es muß geschrieben seyn; zumal dein letzter Brief mir sehr vorzügliches Vergnügen gemacht, und mich mehr als je einer von der zeittrotzenden Unvergänglichkeit der unsere Gemüther vereinigenden Bande überzeugt hat. In den Unruhen dieses Jahrs ist es mir nicht übel ergangen. Nach dem Tode des Prinzen Louis, eines sehr genialischen und zum Helden gebildeten Jünglings, mit welchem ich vertraut war, wollte man mich in die Flucht mit fortreißen. Aus vielen Gründen beschloß ich zu bleiben. Da ich zur Composition die nöthige Geistesruhe freilich nicht hatte, unternahm ich die 4 Folianten von Muratori thesaurus inscriptionum zu excerpiren, um einige Zerstreuung zu haben. Das gute Glück wollte, daß kurz vorher in französischen Papieren ich einigemale erwähnt und ein paar trefflichen Männern auch sonst bekannt war. So geschah, daß Kaiser Napoleon mich unversehens rufen ließ; ich war anderthalb unvergeßliche Stunden bei ihm; ich kann dir sagen, eine mannichfaltigere Unterhaltung nie gehabt zu

haben: die Ausdehnung seiner Kenntnisse und die Bestimmtheit seiner Resultate, und eine Art Gemüthlichkeit, welche er hatte, machten diese Zeit mir zu einem Augenblick. Von dem an erhielt ich, wie sonst vom König, mein volles Gehalt, wurde der Last der Einquartirungen befreit *), lebte und studirte in geehrter Ruhe. Eine Hälfte des fünften Theils von der Schweiz nebst mehrern Recensionen ist ausgearbeitet, etwa 90 Bücher sind excerpirt worden. Der König von Würtemberg berief mich nach Tübingen; auch andere Aussichten öffneten sich. Tübingen, obschon klein und eine Universität, welche ich nicht eben liebe, reizte mich wegen der Nähe der Schweiz, wo so viele Manuscripte für mich sind. Ueberhaupt wäre mein Wunsch, fünf Jahre in einer Einsamkeit meine Vorlesungen über die Welthistorie zu überarbeiten. Also verwarf ichs nicht. Aber der König von Preußen scheint ungern an meine Entlassung zu gehen, und du kennst mein Gefühl, wenn man mit Zutrauen und Liebe sich dessen bemächtiget. Also wird nur Eines mich wegbringen, wenn die Gehalte nicht mehr bezahlt werden könnten. Da ich kein eigenes Vermögen habe, so würde die Nothwendigkeit mir alsdann gebieten. Ich war immer gewohnt mit einer gewissen aisance zu leben. Vor's erste scheint mir, daß ich den Winter über hier bleiben werde. Man will ein großes Lehrinstitut für den Norden hier aufrichten: die besten von Erlangen und Halle mit der Akademie der Wissenschaften und unsern trefflichen medicinischen, anatomischen, mineralogischen Anstalten vereinigen. Berlin bleibt immer eine prächtige Stadt; immer herrscht eine

*) So wie Herr von Humboldt. A. d. H.

liberale Denkungsart und die größte Lebensfreiheit; nur fortgehende völlige Erschöpfung an Mitteln könnte alles vereiteln.

Deine 1001 Nacht, gel. Fr., habe ich mit unaussprechlichem Vergnügen gelesen. Mit der Herausgabe bin ich aber noch nicht weit gediehen u. s. f. . . . Wie wenn wir sie deutsch lieferten! ich ließe sie hier unter meinen Augen übersetzen; dieß ist sehr nöthig *). —

Ich kann nicht anders als dich aufs zärtlichste beschwören, daß du doch Einmal die Wichtigkeit der Vollendung erkennest. Was macht die Alten so probhaltig, als daß die letzte bessernde Hand nirgends fehlt. Das macht den Zauber, dieß zieht an; man ist es der Welt und Nachwelt schuldig, oder sie rächt sich für die versäumte Achtung. Wie kannst du mir vorhalten, daß ich dich noch Jüngling nenne? Junge, hätte ich sagen sollen, wenn ich an deine leichtsinnige Lebhaftigkeit denke. Aber, es beleidige dich nicht; ich bin auch 20 Jahre jünger als mein Taufschein; Leute, wie wir, sind gemacht, ewige Jünglinge zu seyn. Doch sieht man, hoffe ich, im Schreiben mir es nicht an; ich vollende auf das sorgfältigste. Das thue auch du, mein Geliebtester! In allen deinen Sachen ist erstaunliche und seltene Kenntniß, und dein Herz ist rein wie Gold aus Ophir, und wie liebenswürdig du bist, weiß ich allzu wohl: dieß Eine fehlt dir, das gib dir, die Besonnenheit, wenn du fürs Publicum schreibst! —

---

*) So viel ich weiß, sind sie bis jetzt weder deutsch noch französisch im Druck erschienen. Herr von H. hat sie aus einer morgenländischen Handschrift übersetzt. H.

Ueber viel Privatunglück (z. E. Prinz Louis Tod; nun, Kopenhagen u. a.) war ich sehr traurig. In Ansehung des Ganzen sind meine Aussichten heiter. Es ist eine Zeit des Uebergangs; sie mußte kommen, viel auszumerzen, zu wecken, Keime des Bessern zu streuen. Letzteres geschieht auf mancherlei Weise (die neuen Constitutionen enthalten viele; viele entwickelt das Treibhaus der Noth) und eine Reife wird kommen. Die Geschichte war mir nie interessanter; wie hat sie in diesem Jahr mich gestärkt, wie belehrt! So daß ich die falschen Hoffnungen schnell aufgab, und mit höchstem Interesse das große Schauspiel mit ansehe.

Meine Gesundheit ist immer sehr gut. Ein Freund wie du, mein Joseph, ist die einzige Bedürfniß, welche ich nicht befriedigen kann; um deßwillen ist mir ein wahres Himmelsgeschenk, von dir und sehr wenigen einen recht freien trauten Brief zu empfangen. In vorigen Zeiten war es nicht so; da hatte ich Bonstetten und mehrere jetzt Verstorbene; es scheint, man müsse in späteren Jahren sich durch sich selbst halten lernen. — Ganz herrlich von dir, daß du den Alten treu bleibst. Wenn ich einen Beweis nöthig hätte, so würde dieser mir hinreichen, daß du einen richtigen Geschmack und (das seltenste Talent) einen geraden richtigen Sinn hast. Hingegen ist recht impertinent, daß du nicht glauben willst, was ich in der Vorrede zur Posaune (d. heil. Kriegs) von dir sage *); als kennte ich dich nicht besser, als du!

---

*) „— Ein Jüngling, unermüdet im Forschen, sonderbar glücklich im Finden, eifrig im Benutzen „unbekannter Schätze, gleich vortrefflich in dem ge-

wer hat je sein eigen Gesicht recht gefaßt? — Eigentlich hatte ich Unrecht, dich über den Jüngling Cäsar in deiner Ode zu tadeln; er war damals 35 Jahr alt, welche Zeit für die des Uebergangs genommen wird. Aber weit mehr Unrecht hast du, im 32sten nicht mehr Jüngling seyn zu wollen. 35 ist angenommen, ich kann dir aber ein Buch Bischofs Romuald von Salerno zeigen, welcher die Jugend bis ins 49ste, das Mannesalter zum 70sten erstreckt. Es ist mit dir wie mit meinem Freunde Bonstetten: dieser schrieb mir vor acht Tagen aus Italien einen Brief, des größten Geistes voll; zugleich sandte er mir ein schönes philosophisches Werk über die Einbildung; Friederike Brun aber verklagte ihn um einen erztollen Streich, den er gethan. Noch nie, schrieb ich ihr, sah ich in einem Individuum Montesquieu und Bonnet und den ragazzo (er ist 62 Jahre alt) so beständig vereiniget. Laß uns ja nicht eilen; die Jahre werden dir früh genug kommen, vor denen Horaz

---

„lehrten und im allerthätigsten Leben, durch sein „Feuer, seine redliche Offenheit und sein vortreff„liches Gemüth nicht nur unter mehrern christlichen „Völkern, sondern auch unter türkischen Großen „den Edelsten und Besten theuer wie mir.“ Welche Freude für den Verfasser, wenn er seines edeln Freundes patriotische Reise nach Paris im Spätjahr 1809 noch erlebt hätte! wo Hr. von Hammer, ohne alle diplomatische Unterstützung, bloß durch sich selbst und durch unausgesetzte Thätigkeit über hundert der wichtigsten orientalischen Handschriften, welche Denon von der kais. Bibliothek zu Wien weggeschleppt hatte, demselben wieder entriß und nach Wien zurückbrachte!

den Ligurinus warnt. (Im Uebrigen hat niemand je geläugnet, daß Alexander, daß Christus als Jünglinge gestorben.)

Wenn ich doch erhalten könnte, daß du Geschichtwerke der Morgenländer (genau, heißt das) übersetzest, oder aus Mirchond einen lesbaren Auszug machtest! Welch ein Geschenk! Und wo sind die 70 Alphabete von Rosette? Schade, daß du das merkwürdige Buch so hingabst; das ist der Charakter des Reichen!

Sehr freut mich, daß du Plutarch im Original gelesen. So sollst allen thun. Du glaubst nicht, was in den minderbekannten Schönes, Delicioses, noch steckt. Mit Entzücken las ich in diesem Jahr die Reden des Chrysostomus, Themistius; nicht alles ist herrlich, unterrichtend jedoch alles. Hingegen welch erbärmliches Zeug die Neugriechen als Muster aufstellen! Ich habe die vor etlichen Jahren zu Constantinopel erschienene Briefsammlung (meist von Aler. Maurocordato) *) gelesen; welch unausstehlicher Wortprunk! —

Und nun, geliebter H., Freude meiner Seele, Zierde meiner Erinnerung, im Geist umarme, küsse, drücke ich dich an die Brust, unter der es für dich schlägt; schreibe mir bald, sogleich will ich dir antworten. Sey glücklich; edel und redlich und fleißig, wie immer; besonders aber erwidere die herzliche Liebe, die ich für mein Leben lang zu dir trage, liebe mich, treuer Bruder, wie ich dich.

---

*) Von dieser s. oben Th. XXVII, S. 218.

## 273.

### An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Berlin, 14 Oct. 1807.

Ich sende Ihnen, verehrtester alter Freund! Ahmed Effendi's Berichte *) zurück, die ich mit Vergnügen gelesen habe. Der von Berlin ist bei weitem der interessanteste, und die geographischen Anmerkungen Hammers geben ihm noch mehr Werth. Sonst haben beide keine eigentliche Wichtigkeit; man sieht nur, mit welchem Auge ein muſulmanscher Staatsmann unsere Sachen betrachtet. Friedrich leuchtet auch hier vortrefflich hervor; seine Größe drang durch die dicke Schale der osmanischen Vorurtheile. Es mag auch der Effendi von der neuern Theologie etwas gemerkt haben; darum rühmt er die Berliner um ihren Glauben an die Einheit Gottes, und meint, sie wären nicht ungeneigt, Moslemin zu werden. Vielleicht könnten Sie die Berichte in die Monatschrift einrücken. Aber auch sonst sehe ich nicht ein, daß die Franzosen gegen diese Publication die geringste Einwendung machen könnten; ihrer wird mit keinem unziemlichen Worte gedacht, und die Facta sind notorisch. Außer ein paar Stellen, wo ich Schreibfehler gebessert, habe ich nichts angemerkt. Man will hier nicht Statistik lernen; die osmanischen Mißgriffe sind zu auffallend lächerlich, um irre zu führen; man will den Effendi nur selbst hören.

---

**) Azmi Ahmed Effendi's Gesandtschaftsberichte von Wien und Berlin vom Jahr 1757; von Nicolai herausgegeben.

Und nun, l. Fr., schleudert der elektrische Schlag, den heute vor einem Jahr die preußische Monarchie enthielt, in Folge der allgemeinen Commotion, auch mich von der Spree an den Neckar zurück. Wer kann sagen, was gut ist oder böse? Wir wissen die Gegenwart kaum recht, geschweige die Zukunft. Wer nicht gutwillig dem Schicksal folgt, der muß. Ich folge, ohne weibische Klagen. Keime des Bessern sind mitten in der Zerstörung unverkennbar, und ich verzweifle nicht an einer endlich guten Entwicklung. Indeß hilft unser einem die Wissenschaft durch, zerstreuend, stärkend, empfehlend; vornehmlich die Erinnerung und Uebersicht der Welthistorie. Ich werde Sie noch besuchen, theurer alter Freund; aber empfangen Sie auch schriftlich meinen herzlichen Dank für alle auch während dieser vierthalb Jahre mir bewiesene Freundschaft. Bei mir ändert Entfernung nichts: vor 35 Jahren war ich Geschichtforscher wie jetzt, und so schlägt mein Herz für Freundschaft noch, wie in jenen, aus derselben Jugendzeit gedruckten Briefen. Immer der Ihrige ꝛc.

## 274.

### A Monseigneur .....

à Paris, 14 Nov. 1807.

**Monseigneur! Permettez-moi d'oublier en ce moment le .....*); car c'est d'un ami que j'ai besoin, et j'ai beau songer, il n'y a que vous parmi les 6 ou 700,000 habitans de cette ville, qui réunisse ce qu'il faut à ma confiance.**

---

*) Hier werden die hohen Stellen dessen genannt, an welchen der Brief geschrieben ist.

Je voudrois vous prier de dire un peu de mal de moi et de me faire descendre plusieurs degrés de l'éminente place qui m'est destinée.

Il est vrai que je n'aimois pas Tubingue ni la vie de nos universités: si l'empereur m'avoit fait jurisconsulte du département des affaires étrangères (place qu'avoit Pfeffel) ou historiographe ou bibliothécaire, il m'eut rendu complètement heureux: mais ce travail de tous les jours de l'année, cette observance continuelle des formes très-compliquées, cette vie d'antichambres, et de petites attentions pour les dames, vous savez combien j'y suis peu propre; j'ai passé ma vie avec les anciens et les Suisses; le genre de mon esprit est bien plus poétique que métaphysique, et je vais descendre de la réputation d'un homme qui a bien fait son métier à celle d'un secrétaire d'état qui fera bien des fautes et qui finira par être disgracié. Que ne puis-je rester historien: des secrétaires d'état il y en a toujours, et il y a des siècles qui n'eurent pas d'historien.

N'y avoit-il pas quelque doute à suggérer au roi de Westphalie sur ma capacité à remplir cette place; quelque soupçon que je sois Allemand? Quoique peu content de Tubingue, être bon palefrenier vaut mieux qu'être mauvais général; il vaut mieux être le premier dans une catégorie qui semble inférieure que le dernier dans une plus élevée aux yeux du monde. On diroit que je me suis trouvé trop malade, trop vieux pour une carrière nouvelle; et moi, en me faisant malade, j'irois chercher en Allemagne

*Secretum iter et fallentis semitam vitae.*

Seroit-ce acheter trop cher le bonheur de n'être qu'aux études et à l'amitié! Proposer cela moi-même, paroîtroit ingrat, car tout autre se tiendroit comble de bonheur par ces titres, et les appointemens qui y sont annexés. Mais l'inestimable amitié sauroit peut être ouvrir les voies d'une belle issue: et chaque heureuse soirée parmi mes livres, et chaque idée ou description digne de votre suffrage me rappelleroit le dieu qui m'eut fait ce loisir. *) —

## 275.

## An Hrn. C. A. Wetter von St. Gallen, in Berlin.

Paris, 24 Nov. 1807.

— Du wirst aus den Zeitungen wissen, daß ich zum Minister Staatssecretär des Königs von Westphalen ernannt worden bin; eine allerdings viel Zutrauen voraussetzende Stelle, da sich's von der Gründung eines ganz neuen Staates handelt; eine Stelle aber, die ich so weit entfernt bin je gesucht, oder auch nur gewünscht zu haben, daß ich vielmehr mit innigem Schmerz dem vorigen Lebensplan für die Zeit entsagt habe, da diese Stelle währen mag. Du kennst meine Liebe der Wissenschaften und einer stillen Unabhängigkeit, meine Projecte verschiedener Werke, von welchen

*) Einen fernern ebenfalls vergeblichen Versuch von der westphälischen Stelle loszukommen, machte der Verf. bei einem Staatsminister, der beständig um den Kaiser war, wofür der schriftliche Beweis vorhanden ist. H.

ich Ruhm und Nutzen hoffte, meine Liebe zu freundschaftlichem Lebensgenuß. Allein, das Schicksal riß mich fort; die Hoffnung, etwas Gutes zu wirken, tröstete mich; die Ueberzeugung, daß ich auch wieder und vielleicht bald zu meiner literarischen Wirksamkeit zurückkehren werde, kam dazu. Ich nahm die Würde an mit gleichem Gemüth, wie ich sie einst ablegen werde, und unter dem Ordensband schlägt dasselbe Herz, welches das deinige und unser Vaterland allezeit redlich geliebt. Um den 7ten, 8ten Dec. hoffe ich in Cassel zu seyn, und auf deiner Heimreise dich zu umarmen, für die Deinigen und die Meinigen dir hundert Küsse mitzugeben, und unsere Freundschaft aufs neue so fest zu knüpfen, daß nichts sie je soll schwächen können. Wir schreiben uns, wenn auch manchmal kurz, doch ununterbrochen unsere Schicksale, die Geschichte unsers Herzens; und was jeder für den andern oder seine Freunde irgend Gutes wirken kann. Treuer, edler Freund, bleibe mir immer derselbe; mein Aeußerliches mag seyn, wie es will, der innere Mensch bleibt der er war, ewig; die Deutschen und Franzosen sollen sehen, daß ich nur das Gute will, und Glanz mich weder blendet noch ändert. Alles ist das ganz eigentliche Werk des Kaisers, der seinem Bruder einen der Nation und ihres Vertrauens nicht unwerthen Minister geben wollte. Mein Schicksal ist bisher günstig, und nichts fehlt mir, als die Ueberzeugung, daß meine besten Freunde mir zugethan bleiben. Lebe wohl, th. Fr., gedenke meiner ꝛc.

## 276.

## An Ebendenselben.

Paris, 8 Dec. 1807.

Mit innigstem Vergnügen erhielt ich gestern Abends deinen am 21 Nov. geschriebenen Brief, der deine edle Empfindung so ganz ausdrückte, und so thätig bewährte. Zum Dank vernimm, wie du es verdienst, meine ganze Lage aufs wahrhafteste. Daß alles plötzlich kam, und nicht, wie die ... glauben, vorbereitet war, ist am besten dir bekannt: wie wäre ich so toll gewesen, 120 Centner Bücher, Schriften u. a. und Fuchsens Familie nach Tübingen zu senden! Eben das Unerwartete überraschte mich; es fiel mir nicht ein, es ablehnen zu dürfen. Erst in Fontaineblau kam der verlangensvolle Rückblick auf meine vorige Lage wieder zu Kraft; aber meine Vorstellungen wurden übersehen; man glaubte, ich würde mich gewöhnen, und der Glanz mich etwa blenden. Aber täglich, glaube mir's, steigt mein allersehnlichstes Heimweh nach meinen Studien, nach der stillen Wonne meines einsamen Lebens; und nie hat der Ehrgeizigste nach einer Stelle so getrachtet, wie ich, derselben los zu werden. Noch hoffe ich auf den Kaiser; er ist meinen Studien gewogen, vielleicht gibt er mich ihnen zurück. Geräusch, Glanz, Ceremonien, Formalitäten, alle Charaktere des Hoflebens sind, noch weit weniger, als ich je gedacht, meine Sache. Die Welt, obschon ich ihren Genuß nicht in allen Stücken verschmäht, ist gleichwohl bei weitem nicht so, wie die Nachwelt der Gegenstand meines Trachtens. Demnach, liebster Freund, kann ich so ganz Entscheidendes dir noch

nichts sagen (ich hoffe noch); das nur nimm für gewiß, 1) daß, wer mich mir und meinem Studienleben wieder gibt, mein größter Wohlthäter seyn wird; 2) daß, wenn dieses nicht mehr zu erhalten wäre, und ich mich wider meinen Willen fügen muß, ich die Stelle mit dem festen Entschluß antreten werde, Gutes zu wirken, und im Fall dieses nicht möglich wäre, sie bei der ersten Gelegenheit niederzulegen. Glaube sicher, daß dieser Augenblick der schwerste meines Lebens ist. — Die Gegenwart ist angenehm und interessant, aber die Zukunft kümmert mich; nicht Paris, sondern Cassel, und nicht die Arbeit, sondern der Hof. Leite das der gute Genius, welcher in den merkwürdigsten Epochen meines Lebens mir gemeiniglich half! — Höchst wahrscheinlich ist, daß wir einander wo nicht gleich, doch bald wieder nahe kommen, und oft und viel zusammen seyn werden. Auch ist mir sehr wichtig, in diesem Augenblick einen Freund an dir zu haben, der der Zeuge meines ganzen Herzens sey, und wenn ich auch selbst es nicht mehr könnte, doch nach mir unserer Nation Zeugniß davon geben könne, was darin vorging *). —

*) Herr W. sah den Verf. zu Berlin im J. 1807 fast täglich und genoß sein ganzes Vertrauen, welches er auch durch viele thätige Beweise treuer Freundschaft vollkommen verdiente; er hat sie auch nach Müllers Tode fortgesetzt. H.

## 277.

### An Hrn. D. Dippoldt in Leipzig.

Cassel, 18 Jänner 1808.

Wenn ich Ihre Briefe erhalte, mein lieber D., so möchte ich Ihnen immer gleich antworten: es ist, ich weiß nicht was, darinnen, das mich äußerst anzieht; wenig hat gefehlt, daß ich nicht Ihren letzten Brief so fort und im Styl unserer Väter und Muster, der Alten, mit Du beantwortet hätte; es ist eine gewisse Sympathie. Indeß erlaubt mir bald Arbeit, bald Zerstreuung nicht oft, in solchen Regungen dem ersten Trieb zu folgen; jetzt besonders, wo mein ganzes Hauswesen in der Verwirrung ist, welche der Transport so vieler Bücher und Schriften in ein weit entferntes Land veranlassen muß *).

Ich bin sehr zufrieden mit Ihrer Abhandlung über den Geschichtschreiber **); Sie erkennen die Würde des Berufs, und sind würdig ihn zu erfüllen. Vieles ist mir aus der Seele geschrieben Ein Geschichtschreibern, sagte ich 1780 in der Vorrede der allerersten Ausgabe der Geschichte der Schweizer, bedarf einer freien Seele und fast aller Kenntnisse eines großen Königs; jene muß er haben, und nach diesen streben.

Ueber den principe (von Machiavell) bin ich einverstanden; nur haben Sie bisweilen allzustarke Ausdrücke. Sie erfordern zur Staatskunst

---

*) Er war damals im Begriff, nach Tübingen abzugehen.

**) Welche, nach abermaliger Bearbeitung, abgedruckt worden im Prometheus. 1808. Hft. 6.

eine „übermenschliche Größe.“ Woher nehmen wir zu der Menge von Regenten lauter übermenschliche Menschen? Es ist, zum Glück, nicht nöthig. Cäsar, Alexander, Friedrich müssen solche seyn: zu ordentlicher Geschäftsführung in einem unanmaßenden, ruhigen Staat ist gesunder Verstand hinreichend. Daß „heillose Schäden grausame Mittel erfordern“ möchte ich auch nicht sagen: es wird mißverstanden und mißbraucht; Ernst, Strenge, durchgreifende Mittel reichen hin; es ist genug, daß der Verbrecher mit großer Feier zum Tode gebracht, und allenfalls mit dem entseelten Leichnam allerlei getrieben werde, ohne daß ich eben zu Phalaris glühendem Ochsen oder zu Heinrichs 6 Thronen von glühendem Eisen meine Stimme geben möchte *). Man kann wohl nicht sagen, daß unser Herz Macchiavell's Vorschriften „verachte;“ schrecken können sie es, in Entsetzen bringen; aber was nicht schwach ist, wird nie verachtet.

In den „Gedanken über Eroberer“ gesteh' ich, liebster D., „eine aus der Wissenschaft des Unend„lichen geborne Anschauung“ nicht zu verstehen; denn ich weiß nicht, wie das Endliche Wissenschaft des Unendlichen hat, noch wie man aus einer Wissenschaft, besonders einer so abstracten, anschaut. Was Sie beifügen, macht es freilich deutlicher; ich kann mich aber nicht enthalten, Sie vor solchem amphigouri zu warnen: welcher der Alten hat je so geschrieben? welcher Mensch von Verstand sich so ausgedrückt?

*) Es versteht sich von selbst, daß der Vf. des Aufsatzes dieß nicht gewollt; er hatte sich ungeschickt ausgedrückt. D.

Es ist die Scholastik des Decenniums, von der geschrieben ist: das Wesen dieser Welt vergeht. Begnügen Sie sich, lieber zu schreiben, wie der Dictator Cäsar, wie Sallust, wie des Olorus tiefsinniger Sohn, der jetzt die Probe von 22 Jahrhunderten ausgehalten hat. Denn die menschliche Natur, denn Einfalt und Wahrheit bleiben: die Schulen ändern sich. Ich vergebe das Kunststück, wenn man lauter gemeines Zeug mit dem Flittergolde decken will: aber das braucht weder Ihr Geist, noch Ihre Gelehrsamkeit, Sie dürfen sich zeigen auf menschliche Weise, und sprechen, so daß jedermann weiß, was Sie wollen; lassen Sie die bunte Waare den Armen, die Etwas scheinen möchten. Fragen Sie sich bei gewissen Stellen: würde wohl Xenophon sich so ausgedrückt haben? oder rufen Sie einen gebildeten Ungelehrten, ob der es versteht. Ich spreche hierüber darum so viel, weil Sie sonst vortrefflich schreiben, voll Kraft, voll Leben.

In Ansehung der Höhe der Wissenschaft, welche unsere Nation erreicht habe, kann ich nicht ganz mit Ihnen einig seyn. Es ist erstaunlich viel Methodisches, Mechanisches aufgekommen, das die Stelle der Weisheit aus dem 15 Jahrhundert, die der Kraft Luthers, des Verstandes der Helden, eingenommen hat; wir sind aus Männern Scholastiker, Exerziermeister und was nicht alles geworden, außer was wir seyn sollten. Ich hoffe, die Noth wird uns darauf bringen, in uns zurückzugehen, hinabzusteigen aus der superlunarischen Welt in unser zerrüttetes Hauswesen, und, statt auf unerhörte Worte, auf mächtige Thatkraft zu sinnen. Uebrigens fühle ich Ihr Leid ganz und bin durchdrungen von der gleichen Empfindung.

Besonders theuer und lieb ist mir der Gedanke

von Verbindungen ernster deutscher Jünglinge und Männer; solche ἑταιρίαι sind das Wichtigste, das allein Thunliche, das Nächste zur Wirkung. Dazu wird man mich allzeit finden; es ist die ächte antike Freundschaft jener rettenden Heroen. Was thut's, wenn gemeine Seelen es verleumden? Wer Herz hat, weiß, was er in Andern zu suchen hat, und im Bruder findet.

Ueber die Eroberer habe ich Sie ganz verstanden, und sage auch, es ist besser, daß es nicht erschien. Sonst wiederhole ich, war ich mit beiden andern Stücken recht wohl zufrieden.

Am 28sten gedenke ich abzureisen, und bald in Schwaben zu seyn: da wird mein Standort ohne Zweifel Tübingen; dahin schreiben Sie mir; wenn ich auch abwesend bin, so wird es mir nachgeschickt, und findet mich gewiß.

In diesem Augenblick ist mir allerdings unmöglich, das Manuscript zu lesen: es ist aber auch nicht nöthig.

— Bis hieher zu Berlin im October. Wie ich unterbrochen ward, meine seitherigen Reisen und Schicksale sind Ihnen wohl aus den öffentlichen Blättern bekannt. In diesem Augenblick ist mir nicht möglich, den Brief fortzusetzen. Sey'n Sie der treuen Unveränderlichkeit meines Gemüths für meine Freunde und die Studien völlig gewiß. Leben Sie wohl; und Glück begleite Ihre Fortschritte in allem, mein lieber Dippoldt!

## 277, b).

## An Seine königl. Hoheit Ludwig Carl August, Kronprinzen von Bayern *).

Cassel, 8 Febr. 1808.

Durchlauchtigster Kronprinz,
Gnädigster Herr!

Durch einen Zufall, welchen ich mir nicht zu erklären weiß, ist Eure königl. Hoheit verehrtestes Schreiben vom 15 Jänner mir nicht eher zugekommen, als mit vorletzter Post.- Höchstdenselben vermag ich nicht mit der Feder auszudrücken, welche Gefühle und Erinnerungen dasselbe in mir geweckt. Es ist Eure Hoheit mehr nicht als würdig, den großen Gedanken der germanischen Walhalla, diesen Trost und Muth einflößenden Gedanken, theils nicht fallen, theils auch nicht durch Einmischung unwerther Namen entweihen zu lassen. Ich sende heute keine Namen; ein Verzeichniß, das ich nachsehen möchte, liegt bei meinen Papieren, welche erst in zehn Tagen endlich ausgepackt werden können: so lange wollte ich es nur nicht anstehen lassen, Ew. kön. Hoheit sowohl den Empfang als meine Freude über Ihre Zuschrift zu bezeugen. In ein paar Wochen erhalten Höchstdieselben ein motivirtes Verzeichniß. Bei mehrern legt einem die Unmöglichkeit ähnlicher Abbildungen Zwang an. Wo ist eine rechte Gestalt jener Hohenstaufenschen

*) Von Sr. kön. Hoheit selbst gnädigst bewilliget abzudrucken (nebst Nro. 301 und 350.) A. d. H.

Friederiche, durch Geistesgröße der Ersten ihrer Zeit, und auf welche wir allerdings stolz seyn dürfen! Wo ist der große Otto, arbeitvoll, wohlthuend, unser Rächer an Rom? Sollten nicht Steine, wie Kenotaphien, bloß mit dem Namen, aus dem Moos hervorleuchtend, ihre Stelle unter den Großen vindiciren? Doch ich wollte alles auf den folgenden Brief sparen.

Ich habe sehr oft das Vergnügen gehabt, von Ew. kön. Hoheit mit sympathisirenden Männern zu sprechen; vielfältig hat sich das verehrte und geliebte Andenken erneuert. Sonst habe ich sehr viele Zeit rein verloren. Die Hälfte des fünften Theils der Geschichte der Schweiz liegt gedruckt vor mir, ohne daß ich sie noch hätte fortsetzen können. Auch zumal darum habe ich mich möglichst zurückgezogen, weil ich dieses Denkmal meines, auch deutschen Volkes nicht unvollendet lassen möchte. Das Können hängt von Umständen ab, der Wille, das Trachten, von jedem. Aber in allen Zeiten meines Lebens, und bei niederschlagenden Gedanken wird mich die Erinnerung an Ew. kön. Hoheit erhalten und heben. Empfangen Sie dafür die Huldigung meines ganzen Herzens, den Ausdruck der Verehrung und Liebe, womit ich ewig bin,

Durchlauchtigster Kronprinz
Euer königl. Hoheit

Ganz besonders ergebenster
gehorsamster Diener
J. von Müller.

## 278.

### An Herrn Joseph von Hammer zu Wien.

Cassel, 16 Febr. 1808.

Mon bien cher et tendre ami — oder reden wir lieber deutsch — ich habe deine Briefe vom 7 Nov. und 10 Dec. Daß ich dir nicht früher schrieb, war nicht meines Herzens Schuld: sobald man hörte, daß ich Minister sey, kam aus allen Winkeln Deutschlands wie ein Wolkenbruch von Briefen *). Als erschütterte Gesundheit und noch mehr die Sehnsucht nach meiner alten Ruhe und unsern geliebten Studien mich bewog, diese Würde mit dem Staatsrath und der Generaldirection des öffentlichen Unterrichtes zu vertauschen, hörte dieses nur wenig auf, so daß ich noch gestern 261 Briefe unbeantwortet liegen hatte. Könnte ich da dem Herzen folgen, so würde ich freilich vor allen dir antworten. Beruf, Mitleiden, mancherlei Rührungen, geben zu oft ein anderes Gesetz: des zu linderuden Elendes, der Trostbedürfnisse sind viele. —

Eilf Cahiers deiner 1001 Nächte wurden von bei weitem dem gelehrtesten und genialsten Mann in diesen Landen dieser Tage mit größtem Enthusiasmus gelesen; es ist derselbe der französische Staatsrath und hier einstweiliger Finanzminister Beugnot. Er fand auch dein Französisch recht gut, in den Wendungen la touche du génie; nun

---

*) Müller war anfangs im ganzen Ministerium der einzige Deutsche; natürlich also wandte jeder, der etwas zu klagen oder zu begehren hatte, sich zuerst an ihn. H.

ist er ungemein dafür, daß dieß Werk sogleich erscheine; nur einen vollkommen sprachkundigen Jüngling sucht er, welcher die wenigen grammatikalischen Schnitzer ausmerze. Uebrigens haben zu Paris de Sacy und Langle's deiner in vielen Ehren gedacht, und, nicht ohne Begierde dich zu besitzen, auch andere deiner vielfältig erwähnt.

— Einen vortrefflichen Jüngling hoffte ich dieser Tage (vergeblich; er wurde es nicht) als Legationssecretair unserer Gesandtschaft zu dir ziehen zu sehen; derselbe ist ein auch sehr liebenswürdiger, moralisch trefflicher Mann, Baron von Harthausen, Domherr zu Paderborn, der bei Langle's persisch gelernt und ganz in Iran lebt und webt; mir eine wahre Freude. Mit solchen habe ich kein größeres Vergnügen als von dir zu sprechen.

Vor meiner Abreise von Berlin habe ich deine Uebersetzung zweier türkischen Gesandtschaftsberichte gelesen; sie haben ihr eigenes Interesse, und lehrreich sind deine Noten; unentschlossen war noch Nicolai, jetzt oder später sie erscheinen zu lassen. — Was mich betrifft, so habe ich nun 5 Monate für Studien und Composition eingebüßt: doch so viele Jahre vorgearbeitet, auch diese Periode auf andere Weise benutzt, und so viel Eifer für jede noch zu erübrigende Stunde mitgebracht, daß der Verlust wohl nicht unersetzlich ist. Meine Gesundheit (es ist wahr) hat gelitten; doch bei meinem bald wieder heitern, zur Freude geneigten Humor doch wohl nicht unheilbar. Hiezu, Geliebtester, kannst du viel beitragen: Briefe, nach deinem Herzen geschrieben, sind mir wahrer Lebensbalsam. Schreibe mir öfter, mein Bester! Du verjüngst mir die Ansicht der Welt; aber nicht wieder entziehe mir, wie am 16 Jänner, unser freundliches trautes Du. — Was jenen betrifft,

von dem du sagst, ich habe mich ihm genähert, so ist dieses geschehen, weil er doch viel Gutes und Lehrreiches zu Tage gefördert, und ich, was er vielleicht zu mir einst war, darüber vergessen habe; so wie es auch nun ohne Objet seyn würde. Ich vergesse immer zuerst, was mich betrifft. Aber was N. dir war, das ist mir tief eingegraben; dummer Boshaftes kennet ich nicht; aber erinnere dich, wie schnell nach seiner Ernennung er auch gegen mich den lächerlichsten Stolz affectirte. Wie doch Menschen, sich selbst zur Plage, so seyn können! Sein Ruhm ist auch unter seinen Collegen kein anderer, als der verdiente; er hat keinen Freund. Meines Orts bin ich immer derselbe, bereit mein Großkreuz aufzugeben, aber nicht einen Freund. —

Unaussprechich freute mich immer auf Krieger zu stoßen, welche in Aegypten gewesen, den Eindruck der Gefühle beim ersten Anblick von Tentyra, von Theben zu hören, die Sitten der Araber mir erzählen zu lassen! Es ist nichts über die orientalischen Naturen. Jetzt, bei uns, blüht Israel wieder auf; ich war am Dankfest für die Befreiung von allen eigenthümlichen Lasten; viele fassen Schwung; auch literarische Schätze der Väter kommen wieder zum Vorschein. Sende mir doch die einst versprochene Elegie des guten Padisha Selims über seine Absetzung *).

Adieu, treuer, guter, mein ermunternder Gefährte auf des Lebens oft ermüdender Bahn; ich umarme, küsse dich im Geist!

---

*) Sie wurde seitdem in den Fundgruben des Orients abgedruckt, Bd. ... .

## 279.

### An Herrn Ober-Hofprediger und Kirchenrath D. Reinhard in Dresden.

Cassel, 17 Febr. 1808.

T.

Mit einer kaum je so gefühlten Rührung nahm ich die Predigten zu Hand, welche mit Ihrem Schreiben vom 26 October erst vorgestern mir zukamen; einige Tage vorher brachte mir der Herr von Manteufel und sein würdiger Mitgesandte Dero Schreiben vom 19 Jäuner. Es war mir dieses alles wie so eine Erscheinung aus besseren Welten, die zeige, daß es dergleichen gibt. Besonders, um von jenen Predigten nicht zu sagen, fühlte ich den ältern Brief, Ihre Leiden und wie Gott Sie erhält. In der That begreifen wir nichts weder vom öffentlichen Gang der Welt, noch von unseren eigenen Fügungen; mir wenigstens ist der Schlüssel der mich betroffenen, völlig mysteriös: ich glaubte meinen Plan vernünftig, und wie der lautersten Moral so Gottes Willen mit dem Zweck meines Lebens gemäß, und er wurde vereitelt. Manchmal kömmt mir vor, als wolle der Höchste uns suchen, um Sünden der Unterlassung, (mich) des Leichtsinns, und als wäre die Vernichtung der großen Gedanken Strafe. Bald scheint er doch wieder, der Erbarmer, einen nicht hinzugeben, eher emporzuhalten. Und so mit den Nationen: alle leiden Züchtigungen, doch daß ferne Hoffnung noch leuchtet. In der That glaube ich, daß wir alle (von mir und von der Welt, nicht von Ihnen, Auserwählter, rede ich), daß wir es durch Erschlaffung und Gleichgültigkeit über die ächten Grundfesten versehen haben, und nun die Spiel-

werke

werke unſeres Ruhmes, Reichthums und guten Lebens verlieren, bis wir wieder aufmerken, und erkennen, worauf es ankömmt. Es kann einer das, worauf er ſich zu Gute thut, alles verlieren: wenn er nicht mehr iſt, wird ein gutes Werk, ſo er that oder ſchrieb, nichts deſto mindern Segen bringen. Es kann auch ein Volk alles einbüßen, und faſt zu ſeyn aufhören; wenn es aber iſt, ſo weit es ſoll, ſo iſt nicht unmöglich, daß es ſchöner hervorgehe. Alſo habe ich mich ergeben, keine Plane mehr zu machen, ſondern jeden Tag das Vorkommende ſo gut als möglich zu thun. Anfangs hatte ich hier auch nicht Eine Stunde; jetzt vermag ich, die Abende von 8 Uhr an mir zuzueignen, um da in Studien etwas zu ruhen. Vielleicht, wenn die 260 Briefe beantwortet ſind, welche ich geſtern vor mir zählte, ergeben ſich noch ein paar Stündchen, zu Vollendung meines 5ten Theils, zu dieſer oder jener Ausarbeitung. Alle andere Zeit iſt für die Berufsgeſchäfte, den Staatsrath und die Generaldirection der Studien. Haß und Neid derer, die mich nicht kennen, zeigt ſich wohl mannichfaltig; aber warum ſollte ich ungeduldiger ſeyn, als jener große König, da ihm Simei fluchte! Meine Geſundheit hat gelitten, und ich laſſe eben jetzt den Arzt rufen, um zu wiſſen, ob ich nicht ein Gallenfieber bekomme? Doch hoffe ich mehr auf Heilung von innen heraus, von Erinnerung der Grundſätze, von der Praxis jenes ergebenen Gleichmuths, den ich zu oft mehr rühme als habe, von größerer Fülle des ſeit einiger Zeit manchmal periclitirten Glaubens. Zu niemanden ſpreche ich ſo, wie zu Ihnen, verehrteſter Herr und wahrer Freund! Ob und wo in der Welt wir uns wiederſehen, iſt verborgen; aber immer iſt Ihr Andenken mir gegenwärtig als Troſt, Erhebung und Lehre. Sey der Höchſte mit

Ihnen für Ihre guten Thaten und Worte! Vergessen Sie, wenn Sie Ihm Ihre Gemeinde empfehlen, auch derselben entferntes unsichtbares Mitglied nicht,

Ihren aufrichtigst ergebenen
J. v. Müller.

## 230.

### An Herrn Geheimen Justizrath Heyne in Göttingen.

Cassel, 18 Februar 1808.

Längst, Verehrungswürdigster, war mein Gedanke hinüberzukommen: unter allem, was sich zugetragen, war des seltenen Trostes etwas, daß ich Sie, den Vormann der Georgia Augusta, Sie, den festen Weisen, doch noch wieder sehen könne. Geschäfte und manchmal die Gesundheit haben mich dieses zu verschieben genöthiget. Aber der erste Ausflug soll zu Ihnen seyn, damit Sie in Ihren Armen mich segnen auf eine bessere Zeit. Wie viel hätte ich Ihnen zu sagen! Wir wollen lieber heute gar nicht anfangen. Das nur, daß ich Ihnen schwöre, für unser geliebtes Göttingen alles zu thun, was möglich ist. Noch ist sichtbarlich nichts, doch schriftlich und mündlich zur Befestigung oder Stimmung nicht wenig geschehen. Käme Ihnen einer jener weisen Anschläge, irgend einer jener so oft glücklichen Gedanken, so schreiben Sie mir nicht; was sollen Sie noch Buchstaben malen! Sagen Sie es für mich Ihrem Schwiegersohn Heeren, aus dessen Feder und Mund mir alles anmuthig wie von einem Bruder klingt. Im Uebrigen halten Sie selbst sich empor, als der der Zeiten Wandel aus

allen Jahrhunderten weiß, und wie unsere mütterliche attische Erde, auch nach dem schaudervollen Augenblick Lysanders, doch Plato und den Stagiriten und noch 800 Jahre lang wie viele! für Welt und Nachwelt hervorgebracht; indeß die bloß gebietende Macht oft schnell für immer ihr Zama oder Jena gefunden. Dadurch leuchte uns Ihre vielerfahrne Weisheit vor, daß wir in Ihnen heitern Muth finden, wenn geringern Seelen der letzte Tag gekommen scheint. In der Hoffnung, Sie auf den Frühling wohl zu sehen, umarme ich Sie im Geist ehrerbietig,

Ihr alter Verehrer und Freund ꝛc.*)

Sine dato. Das (hoffe ich) günstige Resultat meiner Bemühungen möge Ihre Sorge für die Georgia Augusta wieder zerstreuen, und kann allein auch mir das Leben wieder heiter machen. Denn übrigens bedaure ich es mit Wehmuth, meinen Studien mich entrissen zu sehen. Was ist zu thun,

---

*) 66 Briefe schrieb Müller an Heyne vom 1 Mai 1808 bis 18 Mai 1809; sie handeln durchaus nur von Amtsgeschäften und sind nicht für die Publication geeignet. Nur wenige Stellen allgemeinern Inhaltes füge ich obigem, dem ersten, bei. Der ehrwürdige Heyne übersandte mir selbst noch diese Briefe (am 15 August 1811) und schrieb mir dazu: „Hätte der Kummer ein Gewicht, das sich in Summen bringen ließe: wie „viel-tausend Centner würden in diesen Blättern „auf einander liegen! Wohl dem, der davon befreit worden ist; und wie wohl wird dem seyn, „der sie, wie er hofft, bald selbst auch abwerfen „wird!“

als alle Kräfte des Geistes und alle Macht des Credits und persönlicher Verbindungen für die Erhaltung dessen vereinigen, was uns immer das Liebste und Größte gewesen. Auch sieht, wer nur immer noch in Europa ein rechtlicher Mann ist, mit Interesse auf diesen Kampf wider die Zeiten. Ich fühle, daß nichts anschließender ist, als Gefahren, welche man zusammen besteht; Sie waren mir immer ehrwürdig, aber nie mehr, als in der Geistesgegenwart und in dem hohen Muth, in welchem Sie jetzt hervorleuchten.

3 Mai 1808. — Ueber einen uns viel näheru, trefflichen Mann möchte ich auch noch ein vertrauliches Wörtchen sagen. Derselbe ist Haller, des großen Albrechts würdiger Enkel, ein starker Denker, ein Mann von besonderer moralischer Kraft. Hr. HR. Meiners wird der k. Societät desselben neuestes Werk, die Staatskunde, übergeben haben, oder nächstens zustellen. Es ist ein vorzügliches Buch; ich verehre die Kraft und Wahrheit vieler Gedanken, aber noch ist die glückliche Mitte nicht gefunden. Mir bleibt allezeit die brittische Verfassung die glücklichste Lösung: da nur ist weder zu viel noch zu wenig. Er ist in Bern Professor. Es würde ihn dort nicht wenig empfehlen, wenn er Mitglied oder doch Correspondent der Societät werden könnte. So ein Enkel eines solchen Mannes gehört in dieselbe; Sie fühlen es wohl, wie ich; er ist auch Enkel der bei Ihnen liegenden Marianne; wenn ich nicht irre, so war auch sein Vater, Gottlieb Emanuel, der Societät angehörig. Er ist an Geist weit über den Vater, und ähnelt dem Großvater in Vielem; ein origineller, seltener Kopf. Ich will ihn sondiren (ich bin seit Jahren Freund mit ihm), vielleicht käme er zu uns. Für das Katheder wäre er trefflich. Wir

wollen aber niemand von ihm sagen, bis er unser ist. *). —

8 Mai. Sie können wohl denken, daß ich die Extravaganzen der neuen medicinischen, philosophischen und ästhetischen Schule ungefähr so, wie Sie betrachte; et ego antiquorum hominum sum. Verfolgen, drücken, ist nie meine Sache; vielmehr benutzen, was an diesem und jenem Gutes, und wenn er etwas leitsam ist: aber die Georgia Augusta ist ein Heiligthum, dahin möchte ich nie einen irrenden Ritter setzen. Auch frage ich Sie, damit Sie mich freimüthig warnen.

Welch eine treffliche Schrift, Brandes über den Zeitgeist; wahr, tief gesehen und frei gesprochen!

22 Jun. Daß ich über die Geschichte mit W. mich zu viel geärgert, mag seyn. Es kömmt aber auch so viel zusammen, daß das Maß zuweilen überläuft; Sie können sich kaum den rechten Begriff von meiner Lage machen; selige Stille Tübingens, daß ich dir entrissen ward!! Meine meisten Verdrießlichkeiten haben drei Quellen: 1) die Anmaßungen der Präfecte, welchen allerdings, unbegreiflicher Weise, ursprünglich die Aufsicht über die Studien in den Departements aufgetragen wurde, und welche nun fortfahren, hinter meinem Rücken zu operiren und correspondiren. — (Das ist auch wahr, daß diese Herren zu überladen sind, um über alles selbst genau zu wachen.) So hat B. mir so eben wieder etwas gethan,

*) 15 Sept. „Dank für Haller's schönen Brief. Er hat auch mir geschrieben. Gut, daß er nicht kömmt! sage, mit gleicher Empfindung, ich wie Sie."

wozu ich unmöglich schweigen kann: zu N—h—m die ganze Schuleinrichtung verändert, ohne daß jemand mir ein Wort gesagt hätte. Eben so betragen sich einige andere. Mit Hrn. v. Hövel bin ich zufrieden. 2) Unüberwindliche Vorurtheile gegen die Zahl der Professoren, die Nothwendigkeit gewisser Lehrfächer — (einmal wurde mir die Nothwendigkeit der Anatomie angestritten) — die Natur der Fonds und Genauigkeit der Zahlungen, die Nachtheile einer Stockung der Institute ꝛc. ꝛc. 3) Die Unordnung, welche zum Theil artificiell ist, indem der Stand der Sache manchmal verhehlt wird; ich kann die Präfecte nicht dazu bringen, über die Schulfonds, Stipendien u. s. f. mir die verlangte Auskunft zu geben. Aus diesem allem entsteht so viel Aerger, daß ich mehrmals gedacht habe meine Stelle niederzulegen; das Eine hält mich ab, daß ich fürchte, sie komme in gar unrechte Hände.

22 Aug. Mit inniger Rührung las ich Ihr Schreiben zum Andenken des edelmüthigen Baron Asch; besonders die, Sie selbst angehenden Stellen. Eine habe ich mir sofort abgeschrieben: etiam senectuti ingruenti aditus obsepiri potest, animi virium intentione. Obniti, ne velis esse senex, est aliqua retardatio. Wer kann dieses besser wissen und würdiger sagen, als Sie! Sonst war in mir ein Gefühl, recht sehr alt werden zu sollen, und ich machte Plane bis aufs achtzigste Jahr. Aber seit Jahresfrist hat sich's sehr verloren; das Alter ist gekommen; der Hof hat es mir eingeimpft.

29 Aug. Die Gel. Anzeigen lese ich immer, sobald sie kommen, und, wie seit vielen Jahren, mit der Feder in der Hand. Ich halte sie für ein Hauptverdienst der Universität. Würden Sie doch

französisch übersetzt! (Z. B. der treffliche Auszug aus Eggers und andern Preisschriften.) Durch die Anzeigen bekäme das Ausland den wahren Begriff von deutscher Gründlichkeit, Präcision und Mäßigung. Möge Gott mir den Mann zeigen, der nach Ihnen (wenn ich dann noch seyn sollte!) diese Direction in Ihrem Geist fortsetzte! Hoc opus, hic labor!

31 Aug. Das ist ein Nationalunterschied: bei uns war dextra fidesque so gut wie eine Unterschrift, nun wird keinem Menschen getraut — und man wird mehr betrogen. So war es unter Joseph II, und jenes unter Mutter Theresia.

1 Sept. (Ueber die Conscription): darin habe ich nun meine eigene Denkungsart: ich finde im Bedürfniß der Zeiten des Vaterlandes, daß die Jünglinge sich an die Waffen gewöhnen. Jede Periode der Weltgeschichte hat ihren Charakter; für unsere ist Gemächlichkeit nicht an der Tagesordnung. Alle Welt ist aufgeschreckt, und eben so viel, als wir sahen, bevorstehend; bis entschieden ist, ob Europa sich noch einst emporschwingen, oder ob man dem Rath folgen soll, Phocaeorum velut profugit execrata civitas. In solchen Umständen werden von den Meisten die Bücher auf eine Zeitlang geschlossen, bis erscheint, was wir seyn sollen. So wollen es die Götter; es wird auch wieder anders kommen. Jetzt freilich übernimmt einen bald Gram, bald bitterer Aerger; indeß ist nothwendiger als je, einander empor zu halten, um geschickt zu bleiben, die Rolle gut auszuspielen. Es ist sehr schwer nun sich vor dem Publicum hören zu lassen; ich gehe mit einer Vorrede um zu der schon vor einem Jahr abgedruckten ersten Hälfte meines 5ten Bandes über die Schweiz; nie war mir etwas so schwer, als zu reden so, daß, wer

mich verstehen soll, es ganz fasse, und wer jenes nicht soll, es nicht so nehme. Nie erinnert man sich mehr jener Zeiten des alten Cicero, der Jugend Horazens, crudi adhuc servitii et libertatis improspere repetitae; wie ein Traum scheiden die Jahrhunderte hin, das Alterthum steht wieder vor unsern Augen; aber nicht leicht geschieht je wieder das Gleiche; neue Entwicklungen vermannichfaltigen das Drama der Welthistorie. Es ist auch die Scene weit größer: wenn ich nun von meinen Alpenvölkern schreibe, so denke ich mir, daß es in verborgenen Thälern der Peruvianer Anden einst Gefühle wecken und Rath geben sollte. Allein — was träume ich, statt das Vorliegende zu thun? — 280 Briefe liegen unerlediget vor mir! — Das geht Einem so, daß die entflammte Phantasie manchmal durch den Nebel der künftigen Jahrhunderte dringt, indeß der Mensch in die Pfütze fällt vor seinen Füßen, der er ausweichen konnte.

24 Oct. Mit mannichfaltiger inniger Rührung las ich Ihre schöne Vorrede *) und das herrliche Verzeichniß großer Namen, welche in der Societät, welche auf der Georgia Augusta geblüht haben; und wie viel sagte die Vorrede mir, was nicht jeder darin lesen wird. Auch ist, was mich persönlich angeht, zwar allzu gütig, und hat Freundschaft hier die Feder geführt; gleichwohl fühlte ich mich mehr gerührt, als beschämt: es ist ein so nothwendiger Trost im wechselweisen Zusammenhalten derer, die noch den alten Sinn haben. Von Abhandlungen habe ich nur erst zwei lesen können. In dem Verzeichniß ist mir S. 39 ein kleines Feh-

*) Zum XVI Bande der Göttingischen Commentationen.

lerchen aufgestoßen: Johann Trembley ist längst nicht mehr, wie er dort bezeichnet wird; mehrere, ich glaube fünf Jahre, lebte er zu Berlin als Mitglied der Akademie der Wissenschaften; von da zog er an die Garonne, wo er ein Landgut gekauft, und allem, auch den Wissenschaften (sagte er) für den Landbau und das Gefühl freier Unbekanntheit entsagt hat. — Gebe Gott, Sie, die die Laufbahn der ersten Zeit hiemit schlossen, mögen die neue mit segnendem Zuruf eröffnen. Warum nicht! Es ist heutiges Tages eben so wohl alles zu hoffen, als zu fürchten. Genug, was war, und einmal in dieß Archiv consignirt ist, wird niemand uns nehmen, und Ihr Schild ist einmal im Tempel des ewigen Ruhmes aufgehangen. — Leben Sie wohl, ewig Verehrungswürdiger! Es ist — eine schwere Zeit, sie wirkt auch auf meine Gesundheit.

20 Nov. Uebrigens muß ich dieses Leid mit anderm schlucken, das wirklich anfängt meine Gesundheit zu untergraben. Meine Stimmung ist schon zum Theil aus der Vorrede des 5ten Th. der Schweizer-Geschichte abzunehmen: doch, noch hatte ich Hoffnung, durch die Aufopferung meiner selbst etwas Gutes für die Wissenschaften zu erwirken. Sie verläßt mich, mehr als je, seit einem vor wenigen Tagen erhaltenen Schreiben des Herrn Ministers Simeon *). Es ist so, daß wenn die Plane ins Werk gesetzt würden, ich mir schuldig wäre, augenblicklich zu quittiren. Oder sollte ich auch dazu meinen Namen leihen, daß bei zweihundert Familien rechtschaffener gelehrter Männer an den Bettelstab kämen, und einige zwanzig Städte

*) Es betrifft unser gesammtes Literaturwesen.

Hauptquellen ihres Erwerbs verlören? Sie sehen mich vielleicht bald, ohne Gehalt, ohne Vermögen, verschuldet, meinem Gefühl alles aufopfern. Seit, statt des guten Aubert, Petitain, der faiseur des Ministers ist, weiß ich's kaum auszuhalten *). Doch, bis den letzten Tag werde ich nicht aufhören, das Beste zu thun. Wider meine Gewohnheit habe ich jenes Ministerial-Schreiben seit mehrern Tagen ohne Antwort liegen, um durch irgend eine Wendung noch zu helfen. — Hier wurde ich unterbrochen, und mag das fatale Thema für dießmal nicht reassumiren, ich fange an, dem Gefühl zu erliegen.

Saepe mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector et incerto fluerent mortalia casu?

Entschuldigen Sie dem braven Thiersch, daß ich sein treffliches Schreiben noch nicht beantwortet. Ich wollte zuvor seine Schriften lesen, und bin erst vor kurzem fertig geworden. Ich studire nicht mehr — meine schönsten Plane einstweil in spongiam incubuerunt — und doch ist kein Fertigwerden. Freilich, Leiden der Seele schwächen endlich auch die Kraft; außer im Affect vermag ich jetzt nicht mehr, was vor einem Jahr, zu bestreiten.

Leben Sie, das ist eine Hauptsache: wohl, so gut es das Glück gestattet, oder Ihre ächte Weisheit es über das Glück vermag. Ewig Ihr ganz eigener Freund.

28 Nov. Wenn ich, im Vertrauen, Ihnen, Verehrungswürdigster, sage, worauf es ankam,

*) Von diesem s. den Brief vom 5 Dec. 1808.

auf die Abschaffung von drei oder vier Universitäten, Verminderung der übrigen, und Entziehung aller öffentlichen Unterstützung den sämmtlichen Gymnasien und Lyceen, und wenn ich beifüge, daß kurz zuvor Lehrern zweier aufgehobenen Institute nichts weniger als ihr Gehalt gelassen wurde, so werden Sie meinen Unmuth wohl nicht übertrieben finden. Der unselige Petitain, ohne einige Kenntniß, am wenigsten unserer Sachen, zumal ohne alles Gefühl, setzt dem Minister solche Ideen in den Kopf; dann bekomme ich sie, ministeriell aufgestutzt. Dießmal habe ich mich nicht enthalten können, meinen lebhaftesten Unwillen auszudrücken. Sollte ich nicht lieber zu Fuße fortgehen, als scheinen, solchen Dingen meinen Namen zu leihen? Doch, es wirkte, — scheint's! Die Idee wurde aufgegeben. Es war eigentlich, daß die Gemeindecassen und Schulgelder unsere Gymnasien und Lyceen erhalten sollten. Jetzt man hier mich im Wege gefunden, sollen alle Prediger nur von den Gemeinden bezahlt werden. Mir ist als Staatsrath und als Mensch auch das nicht gleichgültig; doch ist nicht so ganz mein bestimmter Beruf, mich darein zu mischen; da mag die öffentliche Stimme und der Jammer der Familien das Beste thun.

27 Februar 1809. Wenn ich Ihnen schreibe, so vergesse ich diese Zeiten. Aber sonst, ich gestehe es, steigt bei mir ein wahrer dégoût an den Universitäten. Die Sittenroheit nimmt der Jugend alles Interesse. Wozu, daß wir uns plagen, wenn die raufsüchtigsten Bengel die Oberhand erhalten, ohne daß die Weisheit und Menschenkenntniß so vieler Gelehrten sie zur Humanität zurück zu bringen im Stande wäre! Was ist das für ein Musensitz, wo keiner ohne Furcht einer Beleidigung, welche Blut kostet, über die Straße gehen kann? Hierin

ist man unaussprechlich lau; überhaupt scheint man es nicht so recht zu fühlen.

26 März. Ich habe nun bald alles Interesse, noch mehr als Sie verloren. Mit Ihnen sehe ich, daß durch Verarmung, durch Conscription, durch den ganzen Zeitgeist, die Literatur sinkt und erstirbt. Was ich aber noch darüber hinaus glaube, ist, daß wenn auch alle Fonds auf 2, 3 Schulen und Eine Universität vereinigt werden, dennoch diese wenigen doch nicht blühen würden. Der Geist ist's, der da lebendig macht, sagt Jesus von Nazareth. Und wie denn zu Alexandria alles concentrirt und hübsch pensionirt, auch mit allen Hülfsmitteln prächtig ausgestattet war, was kam da heraus, der Alten Würdiges? Der Geist — ach seit Chäronea! .... Selig, wer mit froher Aussicht, nicht unglücklich, wer in voller Geistesfreiheit mit einem sardonischen Lächeln den Schauplatz menschlicher Thorheit verläßt! — Empfangen Sie die Huldigung meiner Liebe, Verehrungswürdigster, ja wohl, Sie Mann der alten Zeit in jedem Sinn!

18 April. Villers trefflicher Bericht *) verdient eine sorgfältige Anzeige. Hae tibi erunt artes, o Vaterland! Welche Thätigkeit, welches Leben, in dem Einen, was der Privatmann für sich thut! Man darf an solcher Literatur doch noch nicht verzweifeln.

18 April. Kozebue's Werk **) habe ich ganz und aufmerksam gelesen. Es athmet einen Geist, wozu er sich auf seinem liviſchen Gute freier he-

*) Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante etc.

**) Geschichte von Preußen.

bekennen mochte, als wenn er dem Vulcan näher wohnte; jenen Geist edler Rechtliebe, der ja nicht untergehen darf. Im Wesentlichen ist das Werk von dem gründlichen Forscher Hennig. Sobald dieser schweigt, und fremde Geschichte nöthig ist, merkt man es. Als Geschichte des alten Preußens ist es ein gewiß geltendes Werk. Schlözer wird immer mit Respect erwähnt. Ich habe dem Verfasser 40 oder 50 kleine Sphalmata in Zahlen u. dgl. gezeigt, aber unmöglich wäre mir, die 4 Bände für eine Recension wieder zu lesen. Das Buch wird übrigens vielen Widerspruch finden; gegen den Orden ist er hart, ich möchte oft sagen, ungerecht. Auch werden die Polen sich an Jagello wenig ergötzen. Aber der Beweise, das ist wahr, hat er für jedes Factum unzählige. Den Damen will es nicht gefallen; es ist für sie nicht genug Kotzebuisch. Der Geist übrigens ist — ganz wie er seyn soll. — Schlözer, erfahre ich eben, ist mit Kotzebue recht sehr zufrieden.

2 Mai. Ich bin wieder an meinen Geschäften. Der letzte Abend (zu Göttingen) bei Blumenbach, war herrlich, wie das Dessert der schönen Genüsse. Welch ein genialischer, umfassender, und auch herzlicher Mann! — Ihnen, das zärtlichste Rückgefühl der Freude, Sie wieder, und so wohl, gesehen zu haben. Quem fors dierum cunque dabit, appone lucro, sagt der Weise, dessen Art nun die rathsamste ist *).

*) Der letzte Brief an Heyne ist vom 18 Mai, eilf Tage vor des Verfassers Tod. Wie der ehrwürdige Greis Müller'n liebte, davon zeugen die zwei sinn- und empfindungsvollen Gedichte über seinen Tod, welche Herr Hofr. Heeren der Lebensbeschreibung Heyne's beigefügt hat. (S. 480 ff.)

## 281.

### An Herrn Hofrath Heeren in Göttingen.

Cassel, 18 Febr. 1808.

Unbegreiflich muß es Ihnen vorkommen, mein theuerster Freund, da Sie wissen, wie ich Sie verehre und liebe, und in den zwei Monaten meiner Nachbarschaft noch weder mich, noch eine Zeile von mir gesehen. Dieses Räthsel hat seine leichte Lösung dadurch, daß ich mir selbst nicht angehört hatte. Nicht nur Geschäfte, leider auch oft Trübsinn, hatten sich meiner bemächtiget. Ich war, ohne einige Vorkenntniß dessen, was mir begegnen sollte, einem wohl überdachten Arbeitsplan, woran meine Seele hing, für ein sehr lästiges unruhiges Amt entrissen worden; bis fortgesetzte heftige Erschütterung meiner Gesundheit zugesetzt, welches mir Anlaß gab, die Stelle niederzulegen, und mich mit dem Staatsrath und Generaldirection der Studien zu begnügen. Aber die Besuche, und besonders die Correspondenz hörten darum nicht auf. So lagen vorigen Sonntag noch 261 Briefe unbeantwortet vor mir; 17 schrieb ich seither, da brachte die gestrige Post wieder 12. So ist geschehen, daß, der ich sonst monatlich ein paar Folianten zu excerpiren pflegte, in diesen 2 Monaten kaum ein Octavbändchen *) vollendete. — — — Eure Gefahren, Euer Abbruch, sind auch mein. Mit Einem Wort, Edler, vergeben Sie mir mein Schweigen, es war unausweichlich. Künftig hoffe ich Besseres. Schon habe ich die Abendstunden von 8 Uhr an wieder für meine Studien erobert, und wenn Einmal jene

*) Eginhardi vita Caroli M. H.

Briefschuld abgethan ist, erschleiche ich auch wohl zur Ausarbeitung ein paar Stündchen. Im Frühling besuche ich Sie. Wir wollen treu an einander halten, als die wir einst auch wohl zusammen zu der Nachwelt wandeln. Wie liebenswürdig sagte das seinem Tacitus Plinius!

Mit Vergnügen sehe ich auch Sie auf dem rechten Fleck zu richtiger Ansicht unserer Zeit. Unhaltbar erscheint, was um uns her bei dem ersten Stoß fällt, und freilich war Weichlichkeit und Maschinerie nicht eine gute Grundfeste. Es läßt sich eine neue Entwicklung erwarten. Aber da verwirrt sich der Blick; die Zeichen sind mir noch nicht lesbar genug. Ich traue den Menschen unserer Zeit nicht recht viel zu; noch sehe ich überall Egoismus, und nur Gemeinsinn kann helfen. Unsere Jünglinge für so große Augenblicke zu bilden, das ist unsere klarste Pflicht.

Von meinem 5ten Theil sind 416 Seiten gedruckt. Er hat einige sehr feierliche bewegende Scenen; aber ich fürchte, die letzte Hand fehlt; es war oft allzu schwer, in Berlin, in dieser Zeit!

Ueber Göttingen erwarte ich noch Detail: wie stark der Fonds noch bleibt? wie viel erforderlich ist? Ideen von Hülfsquellen u. s. f., um dann einen allgemeinen Vortrag darüber zu machen; einzelne Angelegenheiten lassen sich hierauf leicht entscheiden. Wenn Ihnen etwas beifällt, so Sie als nicht ganz bekannt voraussetzen können, so thun Sie mir die Liebe, und der guten Georgia Augusta den Dienst, es mir zu schreiben. Daß ich in der ganzen Sache mit der äußersten gewissenhaftesten Sorgfalt zu Werke gehe, versteht sich von selbst. Möchte nur der Begriff von der großen Anstalt vollständiger gefaßt werden! Das Ausland hat so etwas nicht. Doch ist schon Manches berichtigt worden.

Mehr heute nicht, aber desto öfter, wenn auch kurz. Es ist mir zu Paris viel, nicht nur von Göttingen, sondern auch von Ihnen gesprochen worden. Leben Sie wohl, und lieben Sie ein wenig.

Ihren guten Freund

J. v. M.

## 282.

### An Herrn D. und Prof. Karl Wilh. Justi in Marburg.

Cassel, 20 Febr. 1808.

Ich danke Ihnen recht herzlich, mein wertheſter Herr Professor, für Ihr Schreiben und die zugeschickten Bücher: *) dieſe und jenes haben den ſchönen Eindruck Ihrer Persönlichkeit bei mir aufs vortheilhafteſte und angenehmſte erneuert. Noch konnte ich die Bücher nicht ganz leſen, und behalte mir vor, Ihnen ferners zu ſchreiben, wenn ich etwas Beſonderes darüber zu bemerken haben ſollte. Doch fiel ich gleich auf mein Lieblingsſtück 2 Sam. 1. und las die Bearbeitung deſſelben mit größtem Vergnügen; ſo wie mit Bewunderung Ihres Fleißes, und Beifall des Tons und der Grundſätze die Geſchichte des Kloſters Haina; begierig erwarte ich die Blumen althe-

*) Nationalgeſänge der Hebräer; neu überſetzt und erläutert von Karl Wilhelm Juſti, Marburg 1803. 8. Das Hoſpital zu Heina. Verſuch einer Darſtellung ſeiner ehemaligen und gegenwärtigen Beſchaffenheit. Marb. 1803. in 4. A. d. E.

bräischer Dichtkunst. Sie haben jene Seele, die so nöthig, als die Gelehrsamkeit, und viel edler ist, zu schauen, mitzufühlen, was jene großen Seher des Morgenlandes. Dadurch erhob sich Herder's Genie, daß die größere Sprachkenntniß Michaeli's und die Vertrautheit des Hebräischen bei Mendelson den Schwung nie erreicht, welchen er, selbst ein Seher, hoch, wie diese Alten genommen. Ich bitte Euer Hochwürden, meiner lebhaften Theilnahme an Ihren rühmlichen Arbeiten, meines Wunsches und Eifers bei erster Möglichkeit etwas für Sie zu thun, und der großen Hochschätzung versichert zu seyn, womit ich ganz aufrichtig bin ꝛc.

## 283.

### An Herrn Hofrath Breyer, Mitglied der königl. bayer. Akademie der Wissenschaften, in München.

Cassel, 21 Febr. 1808.

Ich umarme Sie mit wärmster Begeisterung, mein edler Freund, für Ihren Aventin. Ich hatte die kleine Schrift verlegt, gestern fand ich sie wieder. Pfeffel ist gut, ich las dieß Leben sehr gern; aber jener ist mir congenialischer. Es ist eine prächtige Vorlesung. Wie fühlte ich S. 61 f.! Wer den Vater der Geschichte seines Landes so darstellt, ist würdig, neben Herodot als Thucydides zu kommen. Wie ermunternd für die große Arbeit, nach 274 Jahren aus dem Munde eines würdigen Redners so hervor zu gehen! Nicht wahr, das XVte und XVIte waren doch herrliche, kraftvolle Jahrhunderte, wo, angeschmiegt an Alte und Natur,

der Geist eines Mannes in seiner Einfalt das Größte erfaßte. Was zumal der Deutsche vermag, ist allda zu suchen. Wir können es nicht genug heraushеben, nicht genug dahin weisen. Haben Sie Dank, mein brüderlicher Freund; er, der Arbeitvolle, Biedere, viel Geplagte, kann Ihnen nicht danken; ich thue es für ihn, und umarme Sie im Geist mit Rührung, und einer gewissen ganz eigenen Empfindung, als wäre Johannes Aventinus dem Johannes Müller nahe verwandt! Vale; macte virtute esto.

## 284.

### A Mr. *Siméon*, Ministre de Justice etc. à Cassel.

23 Févr. 1808.

Les universités d'Allemagne, selon la nature de leur institution primitive et selon les mœurs que l'habitude a consacrées à leur égard, ont cela de particulier, qu'elles ne sont pas, comme d'autres établissemens semblables de l'étranger, des écoles d'instruction pour des enfans dans un âge, à peine échappé à la férule des maîtres d'école: elles s'emparent de la jeunesse au moment dangereux du premier développement des passions, du premier sentiment de ses forces, à l'âge ordinairement de 17 — 18 ans; ils étoient déjà accoutumés dans les gymnases supérieurs, à être traités plus libéralement; ils restent à l'université jusqu'au moment d'entrer dans des places; il en vient même de tout état pour suppléer dans un âge plus avancé aux négligences de leur jeunes années; les bibliothèques en attirent qui veulent travailler à des ou-

vrages. De sorte que toute cette population consiste en des citoyens passagers qui changent tous les 2 — 3 ans, en grande partie étrangers, mais généralement placés entre la maison paternelle qui les a vu partir avec inquiétude, et un monde auquel ils ne sont pas encore habitués. La nature singulière de cette jeune société a porté les fondateurs de tous les tems à donner aux universités une forme d'administration particulière, qui tient le milieu entre l'autorité paternelle et celle des magistrats ordinaires. C'étoit pour habituer la jeunesse à l'obéissance aux lois, sans que leurs écarts d'inexpérience ou de légèreté les perdissent pour toujours. C'étoient des conseils, des censures, des mesures de prudence, des concerts avec les parens et les magistrats du pays de chacun, et des punitions absolument propres à cette société, dont la plus grave étoit la honte de la séparation publique et solennelle du membre incorrigible. Cette jurisdiction étoit entre les mains des professeurs qui l'exerçoient d'après des formes déterminées. Eux-mêmes, ordinairement étrangers, se soumettoient au jugement de leurs pairs. Les querelles des artisans, que l'université avoit acceptés pour le service de ses membres (libraires, relieurs, tailleurs, cordonniers, restaurateurs) furent également jugées selon les formes de son tribunal.

C'est l'habitude de cette constitution, particulièrement adaptée à la nature de son institution, que l'université de Gœttingen, et avec elle sans doute les autres, cherche à conserver en la modifiant selon les formes nouvelles, en faisant sentir dans le mémoire ci-joint, adressé au Préfet du département de la Leine,

que le lustre, la fortune, presque l'existence de son institut en dépend; elle réclame la même indulgence pour cet intérêt majeur et naturel, comme pour les affaires de commerce qui ne sont pas tout-à-fait traitées selon la forme commune: elle propose la délégation d'une commission permanente ou l'incorporation d'une telle au tribunal pour ce but particulier. Mr. le Préfet, sans oser se permettre un avis prononcé, soumet la question à la sagesse de V. E. Il a bien raison: l'application de la loi selon les circonstances est le secret de l'art de bien gouverner.

## 285.

### An Hrn. Hofrath Heeren in Göttingen.

Cassel, 5 März 1808.

Ihren Brief, voll der wahrsten Gedanken, verehrtester Freund! kann ich nicht lange liegen lassen. Hauptsächlich bitte ich Sie sehr, an Herrn Villers zu seyn, daß er etwas schreibe, wodurch die Wichtigkeit unsers Universitätswesens für das gemeine Wesen aller Literatur und Menschheit so ins Licht gesetzt werde, daß mit dem Gedanken von irgendeinem Abbruch eine Art Schande verbunden scheine. Das ist nun unser Alles, die öffentliche Meinung; sie muß uns erhalten; es gilt die Pergama; wer die wahren hilft, den wollen wir ewig rühmen. Der edle la Place hat Göttingen auch den hiesigen Ministern sehr empfohlen. Dieser Patriotismus der Pariser Gelehrten verdient höchlich erhoben und ermuntert zu werden. — — — — Weiter heute nichts von der Universität; ich erwarte begierig den Etat. Mit was für Schwierigkeiten Ihr

Freund kämpft, sollen Sie mündlich von ihm erfahren, und werden es leicht begreifen. Aber wie sagte Themistokles zu Eurybiades*)? Ich nähre mich dennoch mit guter Hoffnung, wenigstens für Göttingen, für die Akropolis der Wissenschaft. Ich weiß, leider! wohl, daß die öffentliche Meinung schon ein Paarmal schlecht geschont worden, doch daß dergleichen wohl nicht durchaus vermeidlich sey, sagt man sich, und auf die Hauptsache wird es ankommen. — — Ganz einverstanden über die Institute: alles gehört zusammen; der Verein macht Göttingen.

Ich gedenke für die Zeit hinüber zu kommen, wenn der König seine Reise durch die Departements macht, und folglich kein Staatsrath gehalten wird. Es wäre mir lieb, wenn Sie S. Croix über die Geschichtschreiber Alexanders, der auf der Bibliothek seyn wird, mir auf ein 8 Tage leihen könnten. Wenn ich sage, daß ich noch über 200 Briefe zu beantworten, und sonst allerlei Zerstreuungen habe, so werden Sie dieses Buch mir wohl nicht eben nöthig finden: aber dergleichen sind meine höchstnöthige Erholung; ich bin noch nicht ruhig genug, mit meinen Schweizern fortzufahren. Bei weitem kein Vergnügen habe ich je so geliebt, wie historisch-kritische Untersuchungen. Ich breche ab, und werde desto öfter kommen. Von Herzen Ihr Freund **).

---

*) Als Eurybiades in einer wichtigen Sache eine entgegengesetzte Meinung hatte, und den Stock aufhob, um den Themistokles zu schlagen, sagte dieser: „schlage zu — aber höre mich denn auch!"

**) Die folgenden Briefe an Hrn. Hofrath Heeren betrafen meist nur specielle Angelegenheiten der Aka-

## 286.

### An Hrn. Geheimen Legationsrath N. Vogt, Director des öffentlichen Unterrichts zu Frankfurt a. M.

Cassel, 8 März 1808.

Ich habe das Werk vom europäischen Völkerbund, mein verehrtester Freund, mit Entzücken vollendet. Es ist ein Schwung, ein Reichthum und eine zusammengepreßte Kraft in demselben, wie nicht leicht in einer andern Schrift neuerer Zeit. Es ist eine Einleitung in das politische Leben eines jeden Weltbürgers. Die treffliche Art, Quellen und quellenmäßige Schriftsteller selbst reden zu lassen, gibt einen Eindruck von Wahrheit und Leben, der die verschiedenen Jahrhunderte anschaulich darstellt, und die seltene Kunst erleichtert, jedes nach sich, nicht uns, zu beurtheilen. Mit Einem Wort, es ist Ihrer gelungensten, größten Werke eines. Es ist mir sehr leid, gegenwärtig nicht vor dem Publicum davon reden zu können: aber ich kann von jetzt an wohl vier Wochen lang auch nicht eine Zeile lesen, geschweige ausarbeiten. Die Sachen der Universitäten und Schulen in gegenwärtigen großen Verlegenheiten, und die Menge auch anderer Briefe erfordern, daß ich diese Zeit ausschließlich ihrer Erledigung widme. Was ich sage, schmerzt mich tief; aber ich sehe gar nicht vor, wie und wann ich wieder an die Fortsetzung literarischer Arbeiten werde kommen können. Denn ich habe wirklich keine hülfreiche Hand bei

---

dennie; so wie auch die an die Herren Eichhorn, Blumenbach, Stäudlin u. a.

der weitschichtigen Correspondenz; die außerordentlichen Ausgaben der letzten Monate erlauben mir diese Erleichterung fürs erste nicht. Was ich aber schriftlich und mündlich thun kann, um das Verdienst Ihrer vortrefflichen Arbeit anzupreisen, halte ich für meine angenehmste Pflicht. Die Verbindung unserer Gemüther, unsere Freundschaft ist ewig.

J. v. M.

## 287.

### An Hrn. Buchhändler Fr. Perthes in Hamburg.

Cassel, 11 März 1808.

— Das Hauptsächlichste, so mir begegnet, ist in den Zeitungen. Dem Freund habe ich nur beizufügen, daß der ganze Ruf mir so unerwartet kam, als den guten Leuten von Lowerz der Einsturz ihres Berges, und daß ich zu Paris alles Mögliche versucht habe, mir und meinen Studien wiedergegeben zu werden. Als ich hieher kam, und nun offenbar meine ganze Zeit und Kraft Geschäften gewidmet schien, welche unmöglich für mich ein ähnliches Interesse wie die Geschichtschreibung haben konnten, da, ich gestehe es, unterlag mein eigentliches Leben. Ich habe einmal in einer Unterredung die Sprache, auch sonst öfters die Besinnung verloren, und halte für gewiß, daß ich es nicht ein Vierteljahr ausgehalten hätte. Die Ursachen kann ich nicht alle angeben. Also legte ich die Stelle bald nieder, behielt nur noch wenige Wochen die Functionen, und übernahm hierauf, was ich nun trage. Seither hat meine Gesundheit sich erholt; besonders da ich eine schöne heitere Wohnung bezogen, und mich mit meinen Büchern

und Schriften umgeben habe. So weit freilich ist's nicht gediehen, daß ich noch zur Zeit an die Fortsetzung meiner Werke denken könnte. Die 5 oder 6 Universitäten und die vielen Schulen des Königreichs, auf deren Emporhaltung mein Bestreben geht, und welche in Ordnung und Vollständigkeit bleiben sollen, erfordern unsägliche Schreibereien; Sie können sich's denken, wo so viele Gelehrte in Verlegenheit sind, so viele anzukommen wünschten, so viele dieß oder jenes vorzubringen haben; und Sie wissen, daß ich auch zuvor viele Correspondenz hatte. In der That habe ich über 240 Briefe zur Beantwortung vor mir, und liegen mir sehr wichtige Vorträge ob, so daß, ich will nicht sagen zur Ausarbeitung, sondern selbst für Studiren mir keine Zeit bleibt. Die großen Unkosten, welche ich in diesem halben Jahr zu tragen hatte, erlauben mir jetzt nicht, mir die Erleichterung eines Secretairs zu verschaffen. Verstohlner Weise und aus wahrer Bedürfniß nehme ich mir etwa des Abends vor Schlafengehen ein paar Stündchen zur Lectüre. Diese Lebensart, mit der vorigen und mit meinen Planen verglichen, hat, Sie können es sich vorstellen, keinen Reiz für mich: allein ich bin unausweichlich hineingekommen, und werde dabei bleiben müssen, bis ein günstiges Schicksal mich in die vorige Thätigkeit zurückführt. Sonst kann ich mit meiner äußern Lage, dem König, meinen vorigen Collegen im Ministerium und dem, was mir vom Publicum bezeugt wird, anders nicht als sehr zufrieden seyn. Auch ist möglich, daß meine Einwirkung für das öffentliche Erziehungswesen, diese sonst blühenden Universitäten und viele ehrwürdige Männer von einigem Nutzen ist. —

Daß in all diesem ich dennoch häufig auch von den Besten werde mißkannt und von Andern ver-

leumdet worden seyn, ist sehr natürlich; ohne es zu wissen, denke ich es mir, und vergebe es zugleich. Gibt die Vollendung meiner Werke einst meinem Lebenslauf, wenn ich sagen darf, seine Rundung, so werden die Werke für mich reden. Sollte dieses mir nicht bestimmt seyn, so lasse ich mir gefallen, wie so viele Weisere und Bessere, eben auch unerkannt abzutreten. In Apologien und Rechtfertigungen werde ich mich nie einlassen. Seliz ist, mein Freund ist, sagte der Menschensohn, wer sich nicht an mir ärgert.

Uebrigens werden, die mich sahen und hörten, von meinem Willen und meiner Tendenz nicht übel zeugen. „Thun, besser als schreiben!" — Wohl wahr, doch muß man frei handeln können; und dann zerstört Ein Tag — ich will nicht sagen, so ein zerbrechliches Ding wie die Wirkung des Ministers Eines nicht großen Reiches, sondern die Frucht des Wachens Friedrichs und seines Vaters und seines Urältervaters, aber noch wirkt, und wie weit und lang mag wohl noch wirken, was Cicero, was Sallust geschrieben!

Gott tröste Sie und Ihre Caroline um den lieben kleinen Engel, der auf den wahren Auen des Lebens jenseits dem Grabe die reinen unschuldigen Händchen den guten Eltern einst entgegenstrecken wird. Grüßen Sie sie herzlich, und den Freund Besser. Sie sind ein Lateiner; commentiren Sie ihnen, was es heißt, Ille ego, qui quondam; schwören Sie dabei, daß es gewiß wahr ist.

## 283.

## A Mr. *Charles Villers*, Correspondant de l'Institut National de France, à Lubeck.

Cassel, 21 Avr. 1808.

Depuis bien des années, Monsieur, j'entretiens une vraie vénération pour la justesse et la pureté de vos principes et de vos vues et pour le noble courage de vous en avouer le défenseur. En effet sans ces généreux efforts les vérités les plus constatées tomberoient dans un oubli total; on ne travaille plus, on ne trouve plus dignes d'examen les points de vue les plus essentiels pour fixer des maximes solides. Vous êtes de ces témoins de la vérité qui jadis dans le moyen âge conservoient le feu sacré pour les tems où il pouvoit derechef prendre son essor. Je prends le plus tendre intérêt à vos entreprises; puisse-je dans la moindre parti en être le promoteur!

J'ai remis l'ouvrage sur la Reforme à Sa Maj. et je vous écrirai derechef, quand j'aurai reçu ses ordres; alors aussi je saurai si vous pouvez lui dédier l'excellent livre *sur les universités*. Je l'espère; le royaume de Westphalie réunissant les universités les plus célèbres. Que j'admire la disposition de ce beau travail; que de vérités qu'il ne fut jamais plus à propos de dire, plus important d'inculquer! Collignon vient de me remettre le 1er Chap.; je me fais une fête de le lire, et de vous en dire mon avis avec cette liberté qui doit régner entre les amis du bon et du beau.

Mon frère à Schaffhouse, le plus honnête homme du monde, et plein de connoissances rares, a pour vous un véritable enthousiasme. Mais j'ai tant de choses à vous dire qu'aujourd'hui je ne veux pas même commencer; je manquerois la poste. Cette lettre, si vous le permettez, sera la première de beaucoup d'autres; il me semble, que nous sommes faits pour ne plus nous devenir étrangers. Je suis à vous avec tous les sentimens de la plus haute estime et de cette amitié que la sympathie sur les plus grands objets fait naître si naturellement.

## 289.

### An den Hrn. Professor Michaelis zu Heidelberg.

Cassel, den 25 April 1808.

Meinen aufrichtigsten Dank für die Uebersendung Ihres Werks über die französische Sprache und Literatur. Es ist voll der scharfsinnigsten Ideen, die meinen ganzen Beifall haben. Die Geschichte der Nationen aus dem Sprachschatz einer jeden schreiben zu wollen, war eine Idee meiner Jugend, wovon mir der Plan schon die herrlichsten Aussichten und einen Reichthum neuer Beobachtungen eröffnete. Die Sprache eines jeden Volks steht im Verhältniß zu der Rolle, die seiner Einwirkung auf die menschliche Gesellschaft von dem leitenden Weltgenius (deutsch Vorsehung genannt) angewiesen ist.

Indem ich mir vorbehalte, bei etwas mehr Muße Ihnen ausführlicher zu schreiben, muß ich Ihnen noch vorläufig danken, daß Sie die heillose Furcht derjenigen widerlegen, welche von der au-

genblicklichen Gestalt der Dinge den Untergang unserer Literatur und Sprache erwarten. Ich halte dieses für unmöglich; auch Rom hat ja die griechische nicht verschlungen, und damals war keine Druckerei, wenig von Bibliotheken, kein Heer von Schriftstellern.

Aber höchst wichtig ist zusammen zu arbeiten, um dieß einige Band, wodurch von Bern bis Reval, und von den vogesischen Bergen bis mitten in Siebenbürgen noch eine Nation ist, recht fest zu knüpfen, und der Sprache alle erdenklichen Vorzüge zu geben.

Nun bitte ich Sie noch, mich in der Kenntniß Ihrer fernern Fortschritte und Unternehmungen zu erhalten, woraus Sie meine lebhafte Theilnahme daran erkennen mögen.

Mit Hochachtung habe ich die Ehre zu verharren ꝛc.

## 290.

### An Herrn D. Stekling in Prenzlau.

Cassel, 25 April 1808.

— Von der Galerie der Preußen (preußischer Charaktere) habe ich gehört, sogar einer anonymen Apologie für mich, nicht aber das Buch gesehen. Das ist nun meine allerletzte und allerkleinste Sorge; in der Mitwelt sind Parteien; wenn eine schimpft, so entschädiget ihre Gegnerin. Die Nachwelt wird nach den Schriften und nach dem Zusammenhang des Ganzen urtheilen, und würde auch sie getäuscht, was ist der Tand von Ruhm und was der Traum des Lebens! Könnten Freunde irre werden, so waren es wohl nicht wahrhafte.

— Ich halte meine Seele empor, so gut ich kann; es hält aber sehr schwer. Die Erinnerung

rung voriger Zeit, wo ich in der Freiheit oder unter gütigen Fürsten in Ruhe die Geschichte schrieb, erregt in mir gewöhnlich — Neigung zu Thränen. Da erfahre ich wirklich den Werth höherer Ansichten: bei dem Gedanken des Höchsten, der Ewigkeit, wie kann die Niedergeschlagenheit sich festsetzen! So wenig, daß ich oft ganz ruhig werde — doch nicht leicht je einen ganzen Tag! Ich umarme dich im Geist, treuer Freund; halte dich; deine Arbeit über dich selbst wird es dir erleichtern. Verlaß nicht leicht, die dich kennen, die deiner gewohnt sind, und am Ende dich lieben und ehren. Gedenke des Täubchens in Davids Liedern, das in der Felsenritze harrt, bis der Sturm sich legt. Vergiß nie, ich beschwöre dich, das Höhere; nur das gibt Consistenz. Oft zu schreiben mangelt mir Zeit, selbst meinen Bruder mußte ich zwei Monate warten lassen. Vielleicht will ein gütiges Geschick die mich Liebenden nach und nach gewöhnen, mich nicht mehr zu haben. Vielleicht ist's aber nur Prüfung des Glaubens an die Freundschaft; herrlich bestandest du sie bisher. So sey ferner mein immer gleicher Freund, wie ich dein.

## 291.

### An Herrn D. Kremsier in Leipzig.

Cassel, 26 April 1808.

Ich habe in den mit Dank zurückkehrenden Bogen *) allerdings sehr viele, diesseits Rheins sonst nicht ausgesprochene, und seit verschiedenen Jahren

*) Ein Manuscript von einer „philosophischen Strafrechtswissenschaftslehre."

auch jenseits nicht mehr herrschende Ansichten und Ideen gefunden. Frei gesprochen, wie Ihr mir bewiesenes Zutrauen es verdient, finde ich, daß die angegriffenen Institute durch Erschlaffung vor Alter und durch den Wandel der Zeit, in die sie nicht mehr passen wollten, zu vielen Reclamationen Anlaß geben; gleichwohl hat ihre revolutionäre Abschaffung weder die Völker glücklich gemacht, noch ist das Werk der Speculation an dem Platz des Werks der Jahrhunderte haltbar gefunden worden; meistens kommt an die Stelle des Alten, mit den größten Aufopferungen und nach unbeschreiblichem Elend und Jammer, wieder etwas Aehnliches, das in kurzem wieder eben so seyn wird.

Vergleichen Sie die alles zermalmende französische Revolution mit jener altschweizerischen: hier blieb der Adel, hier ward die Fürstengewalt nur im Laufe langer Geschlechtalter gelegentlich und großentheils durch Auskauf abgethan; jene hat sich keine 10, diese über 500 Jahre mit oft beneidetem Glück erhalten. Daher haben mir Evolutionen, Entwicklung durch kluges unausgesetztes Wirken auf die öffentliche Meinung, dem Umwerfungssystem immer weit vorzuziehen geschienen.

Uebrigens lasse ich der Kühnheit Ihrer Ideen Gerechtigkeit widerfahren. Auch der weise Haller sagte einst voll Jugendfeuer:

Ich will ins Heiligthum, wo diese Götzen stehen,
Die Tand und Wahn bewacht, mit kühnem Schritte gehen.

Selbst daß Sie, was Sie denken, öffentlich sagen, dawider habe ich nichts. Ich bin nicht so furchtsam, zu glauben, daß ein Buch die Natur der Dinge ändern könne; immer wird man auf das ne quid nimis! der alten Weisen zurückkommen müssen. Auch wird manches von dem, was Sie

sagen, wohl erst nur durch die Anwendung mißverstanden. (Nicht, z. B. daß kein Adel, sondern daß ein anderer sey, davon handelt sich's.)

Gern würde ich Ihnen helfen, wenn ich wüßte wie? Auf Universitäten kommen solche Vorträge um volle 15 Jahre zu spät, und würden alle Parteien wider sich haben. Gern möchte ich Ihnen aber sonst in einer unschuldigern Wissenschaft, oder einer andern Lebensbahn ein Plätzchen zu finden gönnen; doch wird freilich jetzt wegen zufälliger Umstände, die sich wohl einst ändern werden, die Anstellung eines Fremden in diesem Königreich überhaupt schwer. Sey'n Sie wenigstens meines guten Willens versichert. Das Schicksal jedes Mannes von Talent und Muth liegt mir am Herzen. Ich verbleibe mit Werthschätzung ꝛc.

## 292.

### An Herrn Professor Bredow in Helmstädt.

C. 28 April 1808.

*) — — Alles, es ist wahr, wankt; aber wo nicht? Lassen Sie die beiden Kaiserthümer wieder in Mißverhältnisse kommen, so ist leicht möglich, daß der dazwischen liegende Staat vollends zertreten wird; eher vielleicht, als man sich's versieht. Und auf der einen Seite bleibt gleichwohl immer Civilisation und Cultur vorherr-

*) Mehrere Briefe betreffen bloß Particularangelegenheiten; Herr Bredow hatte einen Ruf auf eine andere Universität; Müller that alles Mögliche, um ihn für Helmstädt oder Göttingen oder Halle zu erhalten. H.

schend. Wir finden immer mehr Menschen im West, welche uns verstehen und mit uns sympathisiren. Von Sicilien bis an die Eyder (und jenseits), von Brest bis an den Bug sind viele Asyle dessen, der mit Frugalität und Geisteskraft nur Wahrheit sucht und bei Studien und Freundschaft sich vergnügt. Wir wollen freundlich zusammenhalten auf dem dornigen Lebensweg; jeder Tag gibt den andern; es lassen sich jetzt keine weitgehenden Plane bestimmt fixiren.

Bosse ist ein ganz ausnehmend fleißiger, an die schönste Ordnung gewöhnter, geschickter und gelehrter Jüngling *).

— Es ist meine ganze Absicht und auf deren Erreichung ich zähle, die Einkünfte der Universitäten vom Wechsel der Zeiten, Minister und Regenten unabhängig, auf eigene Fonds (liegende Güter) zu radiciren. Es wird geschehen; nur auf Einmal läßt sich nicht alles thun; besonders da wir noch nicht genau sagen können, wie viele wir am Ende selbstständig behaupten können, oder mit andern vereinigen müssen.

10 Sept. — Sey'n Sie gutes Muthes, erhalten Sie sich nur gesund. Ich begreife aus eigener Erfahrung, „was neckt und schreckt." Aber die Zeiten sind so, daß man über dem Allgemeinen sich selbst vergißt. Es ist eine der Epochen, wo die leitende Vorsehung das Regiment selbst übernommen hat, und es zu einem, wohl den meisten unerwarteten Zweck führen wird. Mehr als Ein Ausweg, mehr als Eine Entscheidung der großen Krisis ist möglich. Wir können dabei nichts Anderes als das Beste des Reiches, dem wir

*) S. Theil XXXII, S. 187.

angehören, den Flor der Anstalten, woran wir Theil haben, und das, was in uns ist und unsern Werth macht, wohl zu fördern.

## 293.

### A Mr. *Charles Villers* à Lubeck.

Cassel, 29 Avr. 1808.

Monsieur!

Je pose les 18 premières feuilles du Mscpt. de votre bel ouvrage*); j'en suis *enchanté;* c'est un chef-d'œuvre; jamais il n'y en eut de plus excellent, ni venu plus à propos sur ces grands objets. Que ne puis-je le colporter par toute l'Europe! Ce que je désire surtout, c'est qu'il trouve un grand public à Paris, et qu'il réforme l'opinion sur nos instituts. La nation allemande, la république des lettres, l'humanité, Monsieur, vous en auront une reconnoissance éternelle. —

Je suis plus que jamais à vous. Vous ferez un grand bien; mais quand ce ne seroit pas, est-ce que Démosthène et Tullius sont mesurés d'après le succès? Je vous embrasse cordialement.

*J. de Muller.*

---

*) Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante; en particulier du royaume de Westphalie à Cassel à 808.

## *Au même.*

à Cassel, ce 6 Mai 1808.

Monsieur!

Commençons par l'ouvrage et finissons par l'homme. J'ai lu avec un plaisir progressif jusqu'à la 28me feuille. Rien de plus vrai, ni de mieux dit; j'ajoute l'élogo d'une délicatesse et d'une prudence admirable. Que ne puis-je mettre ce livre d'or entre les mains des souverains et des ministres, de qui dépend le maintien des restes les plus précieux de la culture européenne. Je sais qu'on ne lit plus, excepté des journaux, et qu'il n'y a de beaux livres que les ouvrages de luxe. Cependant le nom célèbre et respecté que la providence vous à donné pour accréditer vos ouvrages, le titre, l'intérêt particulier de celui-ci, doit lui valoir une exception. Oui, je l'espère qu'il finira l'indécision, si par grace et magnanimité spéciale on veut condescendre à faire à ces instituts l'honneur de les conserver provisoirement. Ce que vous dites contre la manie des nivelleurs, qui ne veulent qu'un mode pour tous, est la sagesse même: ils me rappellent ce nouveau riche qui s'étant fait former et arranger une bibliothèque, le prémier jour qu'il la vit, fit couper de tous les grands in-folio, grands in quarto etc. l'excédant de leur hauteur sur celle d'un in-folio, d'un inquarto ordinaire. — Rien de plus lumineux que ce que vous dites des juris dictions. Chez nous la question n'est pas encore tout-à-fait décidée; on a pris l'avis des diverses universités, et j'en ferai un rapport lorsque je l'aurai. J'ai été très-content de ce que vous dites dans

l'ouvrage des suppressions: quant à moi je tâche tant que je puis, qu'il n'y en ait pas. Il y aura d'autant moins d'établissemens pour des gens de lettres; des pauvres villes qui en vivoient, seroient réduits en hameaux; j'aime d'ailleurs la variété des aspects, je ne suis pas pour une monotone conformité de l'enseignement; enfin, Gœttingue même (cela n'est-il pas arrivé à Athènes?) peut un moment dégénérer: alors les Conringes, les Mosheim, les Carpzow, se reproduiront à Helmstedt. Ici, je dois rendre cette justice au roi et au ministre de l'intérieur, Mr. Siméon, on n'a pas pris de résolutions précipitées, l'on tâche ou d'éviter à faire du mal aux villes ni aux professeurs, ou, si finalement il étoit inévitable, d'en faire le moins que possible. —

Ce que vous dites de vous et de moi, mon très-cher Monsieur, m'a fait le plus grand plaisir: nous ne voulons que la vérité, que le bien de nos semblables; cette sympathie nous tiendra toujours réunis. Malgré que je me suis apperçu dès la première jeunesse, que mon métier est d'être historien, et que proprement je ne l'ai jamais perdu de vue pour *un* jour, j'ai perdu du tems dans des affaires, souvent bien plus ennüyeuses qu'instructives. Aujourd'hui même, depuis que je suis ici, la pensée d'être enlevé à ma vocation, a rendu mes jours souvent extrêmement tristes; enfin, accoutumé, comme (je pense) vous aussi, de ne pas m'isoler de Dieu, j'ai repris courage et repos par ce simple raisonnement: que si cette vocation, que je croyois avoir, est d'en haut, je lui serai rendu en tems et lieu convenable; au lieu que si je m'étois trompé, tant mieux alors, d'en demeurer

distrait. Mes principes, en politique, étoient les mêmes lorsque j'écrivois à Bonstetten, et à Vienne, Berlin, Cassel; mais les tems apportent des modifications à la pratique. Quand Jérémie conseilla de faire le bien du royaume où une partie de son peuple avoit été emmenée, ce n'étoit pas une pension, mais le bon sens et l'amour de la nation qui dirigeoit ses conseils. Ce que vous me dites de vos seules passions dominantes, de l'amitié et des lettres, est exactement la base de mon propre caractère. J'ai à me reprocher, de n'avoir pas résisté comme j'aurois dû, à l'ardeur de mon tempérament par rapport à des plaisirs sensuels, mais non d'avoir jamais été détourné du plan de ma vie par la vanité, l'ambition, l'intérêt: aussi j'ai la perspective, puisque l'âge aide à vaincre le premier défaut, que le reste de mes jours s'écoulera à faire mon devoir sans distraction. Je ne puis vous exprimer, combien je suis charmé de me trouver avec vous; c'est un ami, qui sente tout et avec qui je puisse m'entretenir sans crainte d'être mésentendu, qu'il me falloit; c'est un présent du ciel, je l'accepte avec respect. Oui, soyons amis; je vous aime et vous admire; et si je vous voyois jamais dévier, je serois le premier à vous le dire; vous ferez de même. Nous ne nous sommes pas vus; nous n'avons non plus vu Cicéron, ni Horace, ni Tacite ou Plutarque, le roi David et son divin fils; nous connoissons, nous aimons pourtant, chacun en son degré, et si aujourd'hui Thucydide ressuscité entroit chez moi, je lui parlerois assurément avec plus de confiance qu'à aucun habitant de cette ville. Ecrivons-nous donc surtout ce que vous voudrez et tou-

jours; il ne faut se séparer pendant l'ouragan, l'on se donne un à plomb mutuel. —

Pour ce qui est de la dédicace, je ne vous comprends pas trop; jamais, en faisant un livre, j'y ai songé; aussi je n'ai dédié qu'à l'ami de ma jeunesse, à ma bonne ville natale, et d'ailleurs à ma nation, ou à personne. Je dirai bien au roi, combien vous êtes sage, et j'obtiendrai l'agrément de la dédicace. Mais .... j'avoue que c'est une des choses qui ne sont pas en moi. Je ne dédie qu'à celui dont je peux *présumer* qu'il s'en trouvera honoré et flatté. C'est un archaïsme, un Helvéticisme; je ne saurois qu'y faire. Quant à la dédicace à moi, vous n'avez pas besoin de permission; nous aurons, j'espère, des occasions pour avouer devant le public notre amitié; prenez celle-ci ou une autre, c'est égal. Je vous ai donné mon cœur, cela vous dit tout, et vous userez de mon nom etc. avec une liberté fraternelle.

J'ai commencé conventionellement avec Mr. Villers; au milieu de la lettre je l'ai trouvé *mon cher Monsieur;* à mesure que je pense à vous, et que je lis vos papiers et votre lettre, je suis tenté de finir à mon cher Villers, et même mon cher Charles, comme nos amis, les anciens. Adieu.

J. d. *Muller.*

## 294.

### An Herrn D. und Professor C. W. Justi in Marburg.

Cassel, 1 Mai 1808.

Hochw. Herr!

Es gehört unter meine Herzensleiden, daß ich auf Briefe von theuren und geehrten Freunden die Antwort manchmal so lange schuldig bleiben muß. Ihr Schreiben vom 12 April und seine vortreffliche Beilage *) hat mir das größte Vergnügen gemacht, und ich kann Ihnen kaum genug sagen, wie begierig ich die Blumen althebräischer Poesie erwarte. Ich bin mit Ihren Urtheilen über ähnliche Versuche ganz einverstanden. Jehovah mit dem Degen, statt Schwert, charakterisirt genugsam die Geschmacklosigkeit des sonst gelehrten und scharfsinnigen Michaelis; aus Mendelsohns Uebersetzungen hat mich immer eine gewisse philosophische Kälte angeweht, welche in Zions Hainen und an den Gestaden des Jordans wohl nicht die herrschende Temperatur ist.

Ich freue mich auf das Leben der großen Amalia **). Die Zeiten sollen uns nicht abschrecken, sondern auffordern, Deutschlands Zierden, auf die es mit Recht stolz ist, in die Erinnerung des geschreckten Zeitalters zu bringen. — Die Ehre bitte ich Sie mir zu gönnen, daß unter den Subscribenten zu Ihren Gedichten auch mein Name gedruckt werde. Hochachtungsvoll Ihr ꝛc.

---

*) Mehrere metrische Uebersetzungen aus dem alten Testamente.

**) Landgräfin von Hessen.

## 295.

## An Herrn J. von Hammer, in Wien.

Cassel, 5 Mai 1808.

Vergib, edler Freund, meine verspätete Antwort. Bei sehr mannichfaltigen und nie aufhörenden Geschäften war ich bis vor etlichen Wochen ohne Secretair. Endlich habe ich Bosse, der vorhin bei dem Herzog von Braunschweig war, und über die Finanzen Roms u. a. mehrere gute Bücher geschrieben hat, bekommen. Diesem inscribire ich nun die, nicht eigenhändig zu schreibenden Briefe, und er besorgt dieselben. Dessen ungeachtet sind noch 120 von Personen, deren Stand und Würde oder alte Freundschaft eine eigene Mühe fordert; ich hoffe endlich einmal au niveau zu kommen; aber noch geht der ganze Vormittag (bis 5 Uhr) hin, ohne daß ich an meine Studien denken könnte. Solches ist mir äußerst nahe gegangen und hat mannichfaltig meine Gesundheit erschüttert; endlich doch gewinnen die Grundsätze, welchen ich sonst ungetrübte Heiterkeit dankte, wieder die Oberhand, und seit einigen Tagen bin ich wohl. Nun zur Antwort.

Auch mir ist gleichgültig, ob meine Briefe eröffnet werden; ich weiß nichts in mir, das ich sonderlich zu bergen hätte; und wenn die unbekannten Entsiegler eine Seele haben, so rechne ich auf ihre Achtung und Liebe; nichts Heimtückisches, Arges, Niedriges, wird je einer gelesen haben; höchstens etwas Verliebtes zuweilen, ehmals, aber so streng werden die Unbekannten wohl nicht seyn! Ich bin mit meinem Geschäfte dießmal zufrieden: von Idealen war ich nie sehr Freund, und freilich vermag man, bei der Menge äußerer Hindernisse,

auch aus Universitäten und Schulen nicht alles, was man wünschte, zu machen: doch Manches läßt sich thun; und das Verhältniß mit der Jugend und ihren Lehrern hat immer etwas Angenehmeres, als wenn ich z. B. Minister der Accise oder Generaldirector des Zollwesens u. s. f. wäre. Die Göttinger Jünglinge haben mich gehört, schnell, und vollständig; ein paar Professoren habe ich dem Königreich erhalten, und sie beglückt. Ich wohne sehr angenehm, eine der schönsten Aussichten dominirend; um mich *) sind lauter gute friedliche Menschen (B. ist schon lange fort); mit den Finanzen sieht's etwas wild aus, weil die Costümkleider dieses Jahr mir über 10,000 Franken kosten, doch hoffe ich mich durchzuschlagen.

Von der Galerie (preußischer Charaktere) habe ich gehört, sie aber nicht gesehen; solche Dinge kümmern mich nicht: die Kriegsposaune war ja keine Gelegenheitsschrift; höchstens zeigte sie, was man seit vierzehn Jahren vor Augen sah, daß nur ein von Grund aus enthusiastisch militärisches Volk, wie die Araber, wie nun Napoleons auch begeisterte Schaaren **), den Krieg vortrefflich führt, und wahrhaftig war das eben keine Aufmunterung für die Parademaschinen, die wir in Deutschland für Krieger halten; diese Posaune hätte vor 30 Jahren so gut wie jetzt erscheinen können.

Das Buch von Wilken ***) konnte ich noch nicht lesen. Seitdem gab er die Samaniden aus

---

*) Das will sagen — in seinem Hause. A. d. H.

**) Und nun viel mehr noch und für die edelste Sache — Deutschlands begeisterte Schaaren. A. d. H.

***) Geschichte der Kreuzzüge.

Mirchond, ganz wie einst Jenisch die Taheriden und Soffariden. Der Geschmack morgenländischer Literatur blühet in vielen Jünglingen auf. Cultur und Humanität, welche von Ost nach West gekommen, dürften vielleicht über Süd ihren Weg wieder zurücknehmen; mit, ich glaube, Gewinn für die Menschheit, deren edelste Früchte im Lande der Cedern und Palmen doch besser gedeihen, als in unserm Sand und Morast.

Jene Saracenenzüge unter den Karlowingen sind selbst der Schweiz nicht fremde: in einer großen Schlacht bei Salmidekra (sind die Salines de Crau) sollen die alten Lucerner vortrefflich gestritten und die großen Harsthorne verdient haben, die sie bis auf unsere Zeit gebracht.

Die Frau von Stael hat viele Genialität, viel Urtheil, und mehr Güte, als man glauben sollte, wenn man sie satyrisiren hört, welches ein Muthwille ist ohne Theilnehmung des Herzens.

Dein zu zerstreutes Leben gefällt mir nicht; man schleift sich ab; Freundschaft, welche nur mit wenigen seyn kann, ist allein würdig, die Lebensfreude eines Mannes in so ernsten Zeiten zu seyn. So viele Zeitverschleuderung ist unverantwortlich, wenn man bei diesem Schatz von Manuscripten der kaiserl. Bibliothek lebt *). Und Eins noch, geliebtester Freund, verzeih: daß ich dich eben so ungern mit Hafyz als mit Shirin sehe, indeß du gemacht wärest, über das Reelle der Morgenländer so herrliche Aufschlüsse zu Tage zu fördern. Wann wird es der Natur gefallen, wieder einen Joseph von Hammer zu bilden, der mit Zeit und

*) S. die Anmerk. d. Herausg. zu dem Brief an Hrn. von Hammer vom 4 Oct. 1796.

Kräften für das Wesentlichere sparsam sey! Auf deine Reisebemerkungen freue ich mich sehr; sie sind äußerst anziehend und merkwürdig. Norvins du Montbreton, Staatsrathssecretair bei uns, lies't, mit der Feder in der Hand, deine 1001 Nächte, und wird nun bald fertig seyn. Auf den sehr guten, sehr unterrichtenden Brief, den mir Böttiger sandte, ein andermal; vorläufig bin ich mit deinem Gesichtspunkt völlig einverstanden. Jassy schreckt mich weniger als die Gärten Armidens, denen ich meinen edlen Ritter ungemein gern entzaubert sähe. Deinen polnischen Freund lobe ich mir sehr; Heil ihm, wenn der Funke, welchen du in ihm weckte'st, nicht erstirbt! Einmal die Zeit ist da, uns dem Orient recht einzuweihen. Wie wenig wissen wir, und welche reichhaltige Spuren zeigt schon dieß Wenige! Künftig werde ich dir schneller antworten; dein Andenken, deine Liebe ist die Freude meines Lebens, du Edler, Forscher, und selbst genialisch Schaffender, und Biederer, Treuer, m e i n Freund! mein Joseph!

Gedruckt: Augsburg in der J. G. Cotta'schen Verlags-Buchdruckerei.

# Johannes von Müllers

## sämmtliche

# Werke.

---

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

---

Vierzigster Theil.

---

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

Johannes von Müllers

# Briefe an Freunde.

## IV.

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

# Inhalt.

## Register der Briefe.


An Hrn. Charles Abbot (im J. 1814 Sprecher im brittischen Parlament). num. 134.

— Mr. le Comte *d'Antraigues*. n. 196.

† — Hrn. F. U. von Balthasar, Säckelmeister des L. St. Lucern. n. 5. 73. 87. 118.

† — Hrn. von Barfuß, kön. preußischer Lieutenant. n. 249.

† — Hrn. Johann von Batsanyi, Hofsecretär bei der k. hungarischen Kammer in Wien. n. 139. 198. 239.

† —*) Se. kön. Hoheit den Kronprinzen Ludwig Carl August von Bayern. n. 277 b) 301. 330.

— Hrn. Landshauptmann Bernold in Walerstadt. n. 153.

— Thomas Boone (Director of the Customhouse zu London) und Mis Eliza Boone. n. 136. 165.

— Hrn. Baron von Bopheim. n. 126.

† — Hrn. Professor Bredow in Helmstädt. n. 292. 325.

— Hrn. Sobiath Breyer, Mitglied der kön. bayr. Academie d. Wiss. n. 283.


*) Die mit † bezeichneten habe ich von den Eigenthümern oder ihren Erben selbst erhalten.

† An Hrn. Joh. Büel, herzogl. gothaischer Hofrath. n. 162.
† — Hrn. Diakon Cleß zu Schorndorf. n. 247. 267.
† — Hrn. Hans Carl Dippoldt, Doct. Phil. zu Leipzig. n. 265. 277. 296. 326.
† — Hrn. C. W. von Dohm, damals k. preuß. Gesandter beim niederrheinischen Kreis. n. 29. 32. 33. 37. 48. 60. 65. 66. 68. 70. 72. 74. 77. 79. 110. 111. 206. 224.
— Hrn. J. Aug. Ernesti, D. Theol. zu Leipzig. n. 1.
— Hrn. Georg Ferrich, zu Ragusa. n. 169.
— Hrn. P. Niclaus Feyrabend, im Kloster Engelberg. n. 199.
— Hrn. Professor Fischer zu Würzburg. n. 299.
— Hrn. Hans Heinrich Füßlin zu Zürich. n. 34.
† — Hrn. Freiherrn von Gagern, herzogl. Nassauischer Staatsminister zu Weilburg. n. 324.
— Hrn. Canonicus Gleim in Halberstadt. n. 8. 17. 26. 28. 45. 57. 64. 194.
† — Hrn. Rector Gründler zu Glogau. n. 214. 275.
† — Hrn. Friedr. Heinrich von der Hagen zu Berlin. n. 221. 314. 320. 329.
— Hrn. Carl Ludwig von Haller, Professor zu Bern. n. 306.
† — Hrn. Joseph von Hammer, k. k. Rath und Hofdolmetsch in Wien. n. 134. 145. 146. 156. 171. 172. 176. 177. 178. 179. 185. 186. 188. 190. 227. 240. 252. 272. 278. 305. 331. b.
— Hrn. Professor Harding zu Göttingen. n. 334.
† — Hrn. Hofrath Heeren in Göttingen. n. 269. 281. 295.
† — Hrn. Hauptmann Heidegger in Zürich. n. 24.
† — Hrn. Vicepräsident Herder zu Weimar. n. 39. 41. 52. 58. 139. 142. 154. 161. 170.
† — Hrn. Geh. Justizrath Heyne in Göttingen. n. 59. 180. (aus mehrern Briefen.)

An Hgn. Salomon Hirzel, Säckelmeister in Zürich. n. 155.
— Hrn. Caspar Hirzel, Stadtarzt in Zürich. 84, b.
† — Hrn. Freiherr von Hormayr in Wien. n. 155. 216. 221. 230.
† — Hrn. von Hotze, k. k. Feldmarschall. n. 158. 160.
† — Hrn. Friedrich Hurter, Pfarrer zu Schaffhausen. n. 315.
† — Hrn. Präsident Friedrich Heinrich Jacobi. n. 45. 54. 56. 67. 71. 73. 76. 78. 80. 81. 82. 85. 85. 94. 96. 98. 100. 102. 103. 106. 107. 109. 112. 116. 121. 127. 140.
† — Hrn. D. Theol. und Kirchenrath L. W. Justi zu Marburg. n. 282. 294. 302. 306. 323.
† — Hrn. Dynasten Körte in Halberstadt. n. 235. 251.
† — Hrn. Doctor Kremsier in Leipzig. n. 291.
— Langlès, de l'Institut national à Paris. n. 328.
— Marquis de Luchet, à Cassel. n. 44.
— S. E. G. Friedrich Carl, Erzbischof von Mainz. n. 128.
† — Hrn. Conrad von Mandach, in Schaffhausen. n. 186.
† — Hrn. Major von Menu in Berlin. n. 270.
† — Hrn. Conr. Meyer von Solothurn. n. 205. 206.
† — Hrn. Professor Michaelis zu Heidelberg. n. 289.
† — Hrn. Carl von Morgenstern, russ. k. Hofrath und Prof. zu Dorpat. n. 516.
† — Hrn. Theodor Müller, Stadtpfarrer und bischöfl. Commissarius zu Eugern. n. 185.
† — Hrn. Johannes Friedrich von Müllinen zu Bern. n. 92. 93.
† — Hrn. Ulrich Nicolai, Buchhändler zu Berlin. n. 3. 4. 7. 12. 15. 16. 23. 25. 31. 46. 55. 69. 89. 99. 153. 155. 157. 189. 195. 200. 275.

† An Se. kais. Hoheit, Hrn. Erzherzog Johann von Oesterreich. n. 203. 212. [illegible]. 252.
† — Hrn. Friedr. Perthes, Buchhändler zu Hamburg. n. 229. [illegible]. 287.
† — Hrn. Joh. Ludwig und J. Jacob von Peyer zu Schaffhausen. n. 15. 19. 20. [illegible]
† — Hrn. Diaconus Pfister zu Vaihingen. n. 204. 220. 240. 268.
— N. Piccavilla de Casanove (Secretär bei der französischen Gesandtschaft in Solothurn). n. 22.
— Hrn. Joseph Planta (Aufseher des brittischen Museums) zu London. n. 168. 181.
† — Hrn. Oberhofprediger und Consist. Rath F. B. Reinhard in Dresden. n. [illegible]. 279. 307.
† — Hrn. Graf Joh. Adam von Reisach zu Steinberg. n. 130.
— Hrn. Abt Bernhard zu Rheinau. n. 202.
— Hrn. Graf von Romanzow. n. [illegible].
— Mr. le colonel de Reverea. n. [illegible].
† — Hrn. Prof. Rühs zu Greifswalde (von Berlin). n. 251. 271.
— Hrn. von Salis, k. preuß. Geh. Rath zu Königsberg. n. 255.
† — Hrn. Ulysses von Salis-Marschlins. n. 86. 90. 95. 97. 105. 107. 108. 113. 117. 161. 182. 185.
— Hrn. Buchhändler Sander in Berlin. n. 218.
— Hrn. [illegible], Generalsecretär der k. bayr. Akademie der Wissenschaften. n. 351.
— Hrn. General von Schlieffen zu Cassel. n. 36. 40. 47.
† — Hrn. Hofrath Schlözer zu Göttingen. n. 6. 9. 10. 11. 18. 27. 30.
† — Hrn. Inspector Schmidt-Phiseldeck zu Helmstädt. n. 310. 353.

An *M. Siméon*, Ministre de justice et de l'intérieur à Cassel. n. 204. 311. 318. 321.
† — Hrn. Hofrath Sömmerring, Mitglied der kön. bayer. Akad. der Wissenschaften. n. 61. 62. 63.
— Hrn. Obercapsistorialrath J. J. Spalding in Berlin. n. 8.
† — Hrn. Decan Stalder zu Eschlimatt im Entlebuch. n. 192.
† — Hrn. D. und Prof. Theol. Stäudlin zu Göttingen. n. 317. 318. 319. 332.
† — Hrn. Ludwig Stekling, D. Phil. zu Prenzlow. n. 208. 209. 211. 213. 217. 226. 228. 233. 235. 290.
— Hrn. J. Caspar Stokar von Neuforn, Statthalter zu Schaffhausen. n. 116. 119.
† — Hrn. L. Conrad Stokar von Neuforn, im k. k. Militär-Institut zu Wien (nun k. k. Hauptmann beim Genie-Corps). n. 210. 236. 254.
— Hrn. Pet. Fr. Suhm, kön. dänischer Historiograph. n. 136.
— Hrn. Doctor Sulzer in Winterthur. n. 191.
— Hrn. J. B. Tscharner, Bürgermeister in Chur. n. 159.
† — Hrn. Charles *Villers*, Correspondant de l'institut national de France, zu Lübeck. n. 288. 293. 298. 300. 304.
† — Hrn. Niclas Vogt zu Mainz (nun Geh. Legationsrath zu Frankfurt). n. 114. 124. 207, 219. 256. 286.
† — Hrn. D. und Prof. L. Wachler zu Marburg. n. 262.
— Hrn. Werner (Dichter) zu Berlin. n. 243.
† — Hrn. Inspector Wessely zu Aschaffenburg. n. 157.
— Hrn. Freiherrn Johann von Wessenberg. n. 166. 309.

† — Hrn. Freiherrn Ignaz Heinrich von Wessenberg, bischöfl. Generalvicarius in Constanz. n. 167. 174. 305.
† An Hrn C. A. Wetter, Kaufmann in St. Gallen. n. 275. 276.
— Hrn. Hofrath Wieland zu Weimar. n. 141.
— Hrn. N. Willbraham zu Constantinopel. n. 155.
† — Hrn. Leibarzt und Prof. Windischmann in Aschaffenburg. n. 244 248. 259. 265.
† — Hrn. Johann von Zieglern in Schaffhausen. n. 14.
Ungenannte. n. 38. 42. 49. 50. 51. 55. 81. 91. 101. 120. 123. 125. 150. 147. 148. 151. 165. 175. 179. 180. 182. 187. 197. 201. 222. 230. 257. 238. 246. 257. 258. 260. 264. 274. 269,b. (Dieser Brief ist, wie sich erst nach dem Abdruck zeigte, am 19 Dec. 1806 geschrieben.) 297. 305. 322. 329.

# Philippiken.


| | | Seite |
|---|---|---|
| 1. | Die Gefahren der Zeit; 1796, August. | 101 |
| 2. | Mantua. 1796. | 114 |
| 3. | Eine Ausbeute von Borgoforte. 1796. | 120 |
| 4. | Das sicherste Mittel zum Frieden; 1797, April. | 130 |
| 5. | Schreiben über den Frieden. 1800. (Ungedruckt). | 136 |


## Anhang: (Fragmente.)


| | | |
|---|---|---|
| 1. | Die Uebereilungen. 1795. | 147 |
| 2. | Der Reichsfriede. 1795. | 157 |
| 3. | Das Erbrecht Ludwigs XVIII 1795. (Ungedruckt.) | 164 |

## Zur historischen Kritik:

### Nachtrag von einigen Recensionen.

Seite

1. (Müllers von Friedberg) chronologische Darstellung der eidgenössischen Truppenüberlassungen an auswärtige Mächte. 1798. (Allg. Lit. Zeitung 1794.) . . . . 175

2. Briefe eines Deutschen über die politischen Bewegungen im Kanton Zürich. 1795. (Allg. Lit. Zeitung 1796, n. 179.) . . . 179

3. Raccolta chronologico-regionata di documenti che formano la storia diplomatica della rivoluzione e caduta della republica di Venezia. 1799. (ibid. 1804, n. 264) . . . 184

4. J. G. Heinzmanns kleine Chronik für Schweizer. 2 Theile, 1795 und 1801. (ibid. 1804. n. 26.) . . . . . 187

5. Hormayr's kritisch-diplomatische Beiträge zur Geschichte Tyrols im Mittelalter. 1ster Band. 1805. (ibid. 1804, n. 219.) . . . 192

6. Napoleon Bonaparte und das französische Volk unter seinem Consulat. 1804. (Jen. A. L. Z. 1805, n. 45.) . . . . . 205

Seite

7. Traduction d'un fragment du XVIII^me livre de Polybe, trouvé dans le monastère de S. Laure au mont Athos. (par Mr. le Comte d'Antraigues.) 1805. (ibid. 1806, n. 22.) . 206

8. Feldzüge der alliirten Armee in den Jahren 1757 — 1762, nach dem Tagebuch des Generaladjudanten von Roden; herausg. von Oberst A. W. von Osten. Erster Theil. 1805. (ibid. 1805, n. 68.) . . . . . 211

9. Der See Acelos (Ib. Intelligenzblatt n. 9.) 214

10. C. G. Heinrichs Geschichte von Frankreich. 3 Theile. 1802—04. (A. L. Z. 1805, n. ...) 217

11. Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du XV^me siècle; par *F. Ancillon*. IV. Tom. 1803—05. (ibid. 1804, n. 205.) . . . . . 225

12. D. Hüllmanns deutsche Finanzgeschichte des Mittelalters, 1805. (Leipz. Lit. Zeitung 1805, n. 129.) . . . . . 240

13. Manuscrits de Mr. Neker, publiés par sa fille. 1805. (Hallische A. L. Z. 1806, n. 151.) . 244

14. Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne; par *Ch. Vict. de Bonstetten*. 1805. ibid. 1805, n. 118.) . . 249

15. C. A. G. Goede, England, Wales, Irland und Schottland. Erinnerungen an Natur und Kunst aus einer Reise 1802 und 3. 2 Theile 1804. (Jen. A. L. Z. 1804, n. 270.) . 256

16. (N. Vogts) System des Gleichgewichts und der Gerechtigkeit. 2 Theile, 1802. (ibid. 1804, n. 277.) . . . . . 265

Seite

17. J. Fr. Reichardt vertraute Briefe aus Paris geschrieben, in den Jahren 1802 und 1803. III. Th. 129). (ibid. 1805, n. 298.) 276

18. Haupt- und Staats-Sittenspiegel für Große und Kleine, oder offene Briefe des Fürsten Armenius von der Elbe an seinen Leibjäger Hans Heidekraut während ihres Feld- und Freudenlebens in Frankreich; und der Rheingraf, oder das kleine deutsche Hofleben; ein Schauspiel. (ibid. n. 291.) 289

19. Sechs Dialogen, über Krieg und Handel in den letzten Monaten 1805, 1806. (ibid. 1806, n. 188.) 284

20. Demosthenis erste philippische Rede, im Auszug. 1805. (ibid. 1805, n. 8.) 287

Johannes von Müller

# Briefe an Freunde.

---

## IV.

## 296.

## An Hrn. Hans Carl Dippoldt, Dr. der Philosophie in Leipzig.

Cassel, 15 Mai 1808.

Ihre Dissertation,*) bester Dippoldt, habe ich sogleich und mit Beifall gelesen. Was Zeit und Ort mitbrachten, ist beobachtet worden. Sie haben mehr gethan: kein guter Geschichtsforscher wird sie unbefriedigt aus der Hand legen. Ich billige vollkommen Ihren neuen Lebensplan, und verbinde mit demselben einen Studienplan, welcher Ihnen wohl nicht verwerflich scheinen wird. Sie lesen also Universalhistorie: gut; Sie werden bestmöglich lesen, wo möglich in allem genau. — Dann, wenn dieß Collegium einmal im Reinen ist, dächte ich, Sie nähmen jährlich oder halbjährlich je einen Staat zum genauern Studium vor, und läsen darüber publice. Diese Specialbetrachtung wird Sie jedesmal veranlassen, die im Hauptcollegium befindlichen, diesen Staat betreffenden Stellen aus den Quellen zu verbessern. Wenn Sie in einer Reihe von Jahren damit herumkommen, so wird Ihr Hauptcollegium unter der Hand der beste Abriß der ganzen Wissenschaft und ein der Nachwelt würdiges Buch gewor-

*) De fontibus historiae Caroli Magni et scriptoribus eam illustrantibus. Pro juribus Magisterii optimi rite capessendis. Lipsiae. a. d. XXVI. Mart. MDCCCVIII.

den seyn. Fügen Sie hinzu, was für nähere Bestimmungen im Vortrag der stete Blick auf die großen Welterfahrungen und die Beobachtung des Eindrucks einzelner Theile auf Ihre Zuhörer hervorgebracht haben werden: ich glaube, es kann ein der Unsterblichkeit würdiges Werk werden. Die Compilation, die Sie jetzt machen, mag ihren Nutzen haben: doch hat nicht Heeren so etwas geliefert, worüber er lies't? Könnten Sie nicht Schlözern nehmen, und für das Neue Spittlern? Allein, es ist wahr, sie hätten zu viel gekostet. Also mag das Büchelchen *) hingehen. Im Uebrigen, liebster D., Sie wissen, wir sprechen als Freunde. Man schreibt Bücher, weil man muß, andere, weil man will. Ich wünschte, daß wenn res angusta domi (keine Schande, durchaus nicht) jenes nöthig macht, Sie durch Uebersetzungen, ja (wie Erasmus und Adelung) als Corrector sich helfen. Ihr Genie, Ihr Herz, soll nie sich um etwas verdingen; das ist Ihr Heiligthum, welches nicht entweiht werden darf. Serra's **) Hauptverdienst ist die Sprache; diese geht in der Uebersetzung verloren; kaum glaube ich, daß das Werk großen Beifall finden sollte. Arbeiten Sie lieber für die Hallische A. L. Z., und wenn Ihnen da ein recht gutes Buch in fremder Zunge aufstößt, schnell darüber, es zu übersetzen.

Uebrigens ist Ihr Brief schöner, als alle Ihre Schriften, weil mehr als in diesen, Sie darin sind. Es war mir eine zärtliche Freude, zu sehen, daß Sie eine gute Mutter haben, und wie Sie sie lieben: ausgenommen, daß meine schon vor 18 Jahren starb, sonst hatten wir das gleiche Glück; der Name meiner

*) Es ist für jetzt unterblieben. D.
**) De bello Germanico.

seligen Mutter ist mir unbeschreiblich theuer, im Traume beschäftiget sich meine Seele sehr oft mit ihr. Neulich sagte ich ihr und meinem Vater im Traume: „Wenn ich wache, so seh' ich euch nicht, „aber nun seh' ich euch; ist etwa das Wachen der „Traum, und das das wahre Leben, wenn ich mit „euch bin?"

Um die Ausfälle, die ohne mein Wissen (es ist mir noch nichts davon zu Gesichte gekommen) wider mich geschehen, kümmern Sie sich so wenig als ich. Der Mißverstand wird einmal aufhören; bisher meinen die einfältigen Leute, was Wunder ich beneidenswerth sey, mit wie viel List ich's gesucht, in wie Vielem ich die Hand habe. Alles nicht wahr. Ich bin, der ich von Anfang war, mein Lebenszweck ist immer derselbe; daß ich jetzt unterbrochen, vor lauter Geschäften nicht zur Arbeit kommen kann, that ganz das unbereitete und unvorgesehene Spiel der unsichtbaren Hand, welche meine schönsten liebsten Plane — ajourniren wollte.

Uebrigens kann ich vor Ausgang des Jahres nicht recht sagen, wie viele Fonds für den öffentlichen Unterricht bleiben, wie viele Universitäten und Stellen erhalten werden können. Ich hoffe: an mir fehlt es nicht; ich denke und arbeite darüber den ganzen Tag. Sollte sich, bei befestigter Lage, für Sie etwas Taugliches offenbaren, so schreibe ich es Ihnen. In keinem Fall, Bester! soll Dippoldt je meinem Gemüthe fremd werden. Fahren Sie fort, wie Sie trefflich anfingen; hüten Sie sich, die Historie construiren zu wollen; hüten Sie sich, die Einfalt Xenophons, die Treue des Mittelalters und Comines einnehmende Naivetät mit nagelneu ästhetischen calamistris zu inurere. Erfüllen Sie sich mit dem Ernst eines an Abgründen wandelnden Zeitalters, mit dem Muth, welchen man braucht,

um über dem, was ist, nicht zu vergessen des wahren Zwecks, und nicht über der Pracht und Größe*) des gebeugten Vaterlandes. Ihre Abhandlungen habe ich noch nicht gelesen: es soll nächstens geschehen. Schreiben Sie mir, wenn Sie wollen; die Liebe meines Herzens, die Achtung meines Verstandes haben Sie auf ewig.

## 297.

### An einen westphälischen Staatsminister.

20 Mai 1808.

La maison de B — k, issue de ces illustres Guelfes, si célèbres en Allemagne et en Italie, dans les poèmes comme dans l'histoire, depuis la mort de Henri le Lion, a été partagée en diverses branches: il en reste celle de B — k et celle d'H — vre qui règne dans la Gr. B —. Celle de B — k est subdivisée en celle qui fut régnante jusqu'à la bataille d'Anerstett, et celle de B — v — rn, dont le chef octogénaire, sans enfans, a cédé en 1769 tous ses domaines à la branche régnante pour une rente viagère de 16,000 écus, dont le quart, après sa mort, devoit revenir à sa veuve, âgée aujourd'hui d'environ 60 ans. En même tems il prêta 100,000 écus (tout son bien) à la chambre ducale qui devoit lui payer un intérêt de cinq pour cent. Cet arrangement eut lieu pendant 57 ans, jusqu'à la mort du dernier duc de la branche régnante. Il est universellement connu dans le pays de Br — k, que le duc de B — v — rn,

*) hier scheint ein Wort in der Abschrift zu fehlen. H.

vivant très-frugalement, dépensoit tout le surplus en actes de bienfaisance; il étoit le père des malheureux, des orphelins, des veuves. Enfin le jour fatal ayant terminé, la carrière de son cousin le duc régnant dans une guerre, à laquelle le duc de B — v — rn n'eut pas la moindre part, il lui arriva que tandis que le prince F — d et la princesse H — y, oncle et tantes du roi de P —, ne perdirent pas un sol de leur revenu, et que la princesse A — ste de B — k, sœur du dernier duc, conserva son appanage, lui seul, qui dans sa vieillesse extrême étoit isolé, fut privé de tout son bien, et que les instances les plus touchantes qu'il fit à S. M. notre roi et à la reine, et les instances les plus répétées et faites pour toucher les plus grand ennemis, ne purent jamais obtenir ni qu'on lui payât les intérêts de son capital ni la moindre partie de son appanage, et qu'il fût réduit à vendre ses meubles et sa bibliothèque et retirer une partie de ses bienfaisances aux pauvres. C'est une de ces choses que la divine providence n'oublie pas! .... Mais je me tais; j'en ai assez dit à Mr. B — t, j'en ai assez dit à V. E., Mr. B — t l'a senti, V. E. l'a senti; j'en ai autrefois parlé à S. M. et Elle, dans la noble pureté de son ame, manifestoit la pensée, de faire payer à l'avenir ce qui etoit dû à ce malheureux vieillard, avec quelques acomptes pour les arrérages. Mais ni cette pensée du roi, ni les idées que vous-même et Mr. B — t m'aviez manifestées — rien n'a eu la moindre exécution, et les cheveux gris du duc de B — v — rn descendent avec affliction dans sa tombe prochaine, et les deux fils du dernier duc de B — k, les oncles de S. M. la R —,

continuent à manger à sa pauvre table le pain qu'autrefois il donnoit à d'autres malheureux, et boivent en soupirant le calice de la douleur. Je vous en demande pardon, je ne peux parler sans émotion de cette affaire. . . . Mais, depuis que Mr. B — t même, qui savoit s'endurcir outre mesure, a reconnu l'extrême justice des demandes du duc de B — v — rn, nous avons décrété sur la viande des veaux et sur mille objets de médiocre importance, sans penser à la vertu malheureuse, qui réclame la justice d'un Dieu qui n'a pas été detrôné à Auerstett . . . . . je sens que je m'abandonne à des craintes peut-être exagérées. C'est que j'ai tant lu l'histoire, et j'ai tant vu la Nemesis. Voyez, votre excellence, si les oncles et les cousins de la R — doivent effectivement mourir de faim aux yeux de l'Europe? Je le sens, ma franchise peut m'attirer la disgrace; mais elle pourra épargner au roi et à sa dynastie la disgrace de Dieu! C'est pour la dernière fois, que je fais mention de cette funeste affaire à V. E., il en arrivera ce qui pourra; dixi.

J. de M,

Einem andern Miniſter ſchrieb der Verfaſſer über dieſe Angelegenheit unter anderm folgende Worte: je sais tout (que nous sommes dans un tems de révolution, que nous avons soin de nous endurcir contre les cris de la misère etc.), mais seroit-ce pourtant le tems d'Ugolino? et encore c'étoient ses ennemis, et non ses neveux qui firent mourir de faim l'infortuné comte et sa déplorable famille.

Der Miniſter, an welchen obiger Brief geſchrieben war, ſorgte dafür, daß am 14 Jun. Ein Zins

von jenen 100,000 Thlrn. an den Herzog von B — abgetragen wurde.

Dieses fürstliche Paar ist seitdem verstorben.

A. d. H.

## 298.

### A Mr. *Charles Villers*, à Lubek.

à Cassel, ce 2 Juin 1808.

De retour du voyage fait avec le roi, comme vous l'aurez vu par les papiers, j'ai reçu votre excellente lettre du 14 Mai. Je suis bien aise de ce que vous vous fâchez du passage de ma dernière sur la dédicace; je m'étois mal exprimé, et répenti d'abord après; certes, j'entre parfaitement dans votre sens: il s'agit d'engager les grands de la terre à lire ce livre. Mais ne craignez rien, la voix publique le leur indiquera. Comment pouviez vous proférer cette parole impie: *si j'avois pu imaginer que . . . je n'aurois pas songé à le faire imprimer.* Vous avez donc aussi de ces mouvemens comme l'auteur de l'Enéide! Heureusement je vous tiens, et vous paroîtrez; car ce que vous dites, est nécessaire au tems. J'ai écrit au roi au sujet de la dédicace, je la lui ai même communiquée, j'attends ses ordres. Si vous l'aviez vu à Gœttingue, il vous eût paru bien digne de cette dédicace; il étoit admirable, intéressant par ses connaissances, populaire, bienfaisant. On avoit pensé le dégoûter d'Helmstedt, mais il a écouté les motifs pour sa conservation. Il a dit à Halle: qu'il a fait ce qui est en lui, pour son rétablissement; que c'est aux professeurs à motiver la fréquence. A la vé-

rité, il n'y en a presque pas (140?) à l'heure qu'il est, et je doute du succès; sur l'extrême frontière, dans le voisinage de la Saxe et de la Prusse. D'ailleurs, le maudit esprit des nouvelles écoles y gagne, sur-tout la faculté de médecine. A Helmstedt j'ai été seul: il y a quelques professeurs excellens, des instituts, des souvenirs fort intéressans, 250 étudians. Je vous envoie les 3 petits discours par lesquels j'ai présenté 1) Gœttingue, au roi; 2) Helmstedt, au roi, pendant le grand lever à Brunswik, où il fallut être bref; 3) la même au ministre de l'intérieur en sortant de chez le roi. Je sais, que tout cela n'est pas digne de vous comme homme de génie et éloquent; il n'y a que l'ami qui puisse l'excuser. — Il me paroît essentiel d'allonger le titre *d'un mot:* coup-d'œil sur les universités *d'Allemagne.* Il est, j'espère, permis de traiter des universités d'Allemagne; mais sans cette ajoutée, paroissant vouloir traiter des universités en général et en théorie, on paroîtroit faire la critique de celle dont ici nous ne voulions pas parler. Toute l'Allemagne est attentive à ce que vous direz de ce qu'elle a encore de plus cher; bien des plumes sont taillées pour vous traduire, vous commenter. A Heidelberg Creutzer, Gœrres, le jeune Arnim, plein d'esprit et de patriotisme, plusieurs à Gœttingue, Helmstedt, Halle, dévorent d'avance le beau plaidoyer pour la grande et belle cause. — J'ai vu Schlœtzer — *mutatus ab illo*, que j'avois beaucoup aimé il y a 37 ans, mais je l'ai retrouvé pourtant; avec quelle sensibilité il parloit de tout ce que vous avez fait pour sa famille! — Vos présentimens, je le sens avec effroi, combien ils ont

de *probabilités*.. Il y a pourtant des *possibilités* contre; c'est à elles que j'aime m'arrêter: il y a un tems pour tout; qui sait combien il durera — s'il ne sera abrégé, afin que tout ne se perde. Il me semble qu'il y ait encore dix justes. J'ai du écrire ces jours-ci dans un album (ein Stammbuch; connoissez vous cet usage allemand?), et voici quoi: „Das Alte ist vergangen; siehe es ist alles neu worden. So spricht Paulus II. Cor. V. 17. Was ist zu thun? Das sagt Corneille, faites votre devoir, et laissez faire aux dieux!“ —

Vous avez raison 1) dotation territoriale et administration locale; 2) jurisdiction du sénat académique. C'est bien là l'objet de ma lutte continuelle; c'est bien là les principaux bastions que veulent emporter les puissances des ténèbres. Je fais mon possible, en ruse et en force. La dernière est surtout dans mon fidèle allié Ch. d. Villers, qui vient m'amener son grand parc d'artillerie.

Je suis à vous de cœur et d'ame.

## 299.

### An Herrn Professor Fischer zu Würzburg.

Cassel, 29 Jun. 1808.

T.

Mit sehr vielem Vergnügen habe ich Ihr überschicktes Werk empfangen *): (möchte ein Mann, wie Sie zu Cäsars Zeit so für die Geschichte ge-

*) Collection générale et complète des lettres, proclamations, discours etc. de l'empereur Napoléon. Leipz.

sorgt haben!) mit nicht wenigerm Ihr Schreiben gelesen, und Sie auf dem wahren Weg angetroffen.

Sie erinnern sich gewiß, wie es schon zu Cicero's Zeit Geschichtsstaffirer gegeben, welche die antike Einfalt mit ihren calamistris einzukräuseln suchten, und wie im Mittelalter manche durch einen scholastischen Eingang, und seltsame Declamationen die Sache weit besser zu machen geglaubt, als jene ungekünstelte Vorzeit, wo nächst der Natur kaum Homer Muster gewesen; aber alle diese haben die Probe der Jahrhunderte nicht bestanden; jenes gediegene Gold behält seinen Werth, so lange die Schönheit in Harmonie besteht. Sehr freue ich mich Sie kennen gelernt zu haben. Es ist ermunternd in einer wilden Wüste, wozu das Literaturwesen zu werden scheint, hin und wieder einen sympathisirenden Wanderer zu finden, dessen Daseyn verhindert, an der Rückkehr besserer Zeiten zu verzweifeln. Ich bin u. s. w.

## 300.

### A Mr. *Charles Villers*, à Lubek.

à Cassel, 18 Juillet 1808.

Ces longs retards, mon excellent ami, ne sont jamais bon signe; ils sont contraires à mon cœur. Leur cause est ou dans ma santé ou dans quelque surcroit d'affaires accidentel. Quant au premier article, ce n'est jamais le physique dont il faut se plaindre, il est en bon état chez moi, et mon humeur, porté à la gaité, me soutient: mais les chagrins affectent mon système nerveux d'une façon désastreuse; et de ceux-ci j'en ai été abreuvé; j'en suis venu à désespérer que jamais il y ait quelque chose

de bon à faire dans mon office; à avoir honte de m'y prêter; à regretter amèrement le tems qui s'écoule sans fruit, et la perte de mes plus beaux plans. La seconde raison de mon silence étoit dans les cérémonies, les distractions sociales et quelques travaux, occasionnés par l'assemblée des états. Pendant ce tems, enfin, votre excellent livre a paru, et m'a de nouveau électrisé. Excusez si j'ai rayé ce qui me concernoit dans la dédicace. J'étois occupé de projets de démission, et je ne voulois augmenter la dificulté de l'obtenir. C'est par le ministre secrétaire d'état que l'ouvrage a été porté au roi. Il a été fort bien accueilli et le roi le lira; je vous manderai exactement ce qu'on me fera parvenir ultérieurement. En général, c'est le moment où on le lit. Il n'y a que ceux qui le devoroient dont j'ai encore entendu la voix, et j'en ai été très satisfait; c'est d'une manière touchante qu'on reconnoît votre bienfait, l'élévation de votre belle ame, *l'ami dans le danger extrême.* —

Votre petit ouvrage sur les poésies érotiques, „quod Venus quinta parte sui nectaris imbuit" a fait mes délices. Lorsque le desappointement dans les affaires, et la fureur contre les préjugés et les faux intérêts, me rendent incapable de travailler, je ne trouve pour me remettre de meilleur moyen que d'oublier tout, en poursuivant par momens des objets tout-à-fait divers et qui ont du pouvoir sur moi. Que j'aime alors l'ami de mes meilleurs heures quand il ne m'abandonne pas! C'est par là que de tous les auteurs *Horace* fut toujours mon favori; je le trouvois toujours, il fut mon confident dans les affections les plus vives,

comme dans l'essor le plus élevé de l'ame; jamais je ne l'ai recherché en-vain. C'est ainsi que j'aime vos grands sentimens bien plus depuis que je vois que rien dans l'homme vous est étranger; cela donne la confiance qui est la baûme de l'ame. Je ne reponds pas aujourd'hui à votre avant-dernière lettre, parceque je n'en ai pas le tems, ce sera par le courrier prochain. Je vous embrasse en idée bien tendrement et vivement. Adieu.

## 301.

### An Se. Königl. Hoheit, Ludwig Carl August, Kronprinz von Bayern.

Cassel, den 9 Aug. 1808.

Durchlauchtigster Kronprinz! Mit Verehrung und Beschämung erhielt ich Ewr. Königl. Hoheit Schreiben vom 10 Julius. Nur das entschuldigt mein Stillschweigen, daß ich seit zehn Monaten mir selbst nicht mehr frei und eigen zugehöre: Hof- und Staatsrath, und 5 Universitäten, und etwa 3000 Schulen haben sich so in mich getheilt, daß für Studien und Freundschaft, für des Lebens edelste und höchste Genüsse, mir fast keine Zeit bleibt; von diesem kleinen Rest wird mir noch ein guter Theil durch mancherlei Sorgen und Mißmuth entrissen; wovon mehr nicht; indem ich mich gewiß halte, daß Ew. Königl. Hoheit es ohne Commentar begreifen werden. Wie erfreulich Ihre beiden Briefe mir waren, wie ich in dem kraftvollen Styl und Schwung Ihre große Seele mit bewunderuder Liebe erkannt, ist, da Ew. Hoheit mein Gemüth wohl kennen, eben auch nicht nöthig, weitläuftig zu sagen. Es ist groß, Durchlauchtigster Prinz, den schönen Gedanken der

Walhalla der Zierden des Vaterlandes nicht vernachlässigt zu haben; die Nation hatte nie ein größeres Bedürfniß, ihrer selbst nicht zu vergessen, und in der neuen Ordnung der Zeiten mit Würde zu erscheinen; Väter und Enkel, wenn in Schatten der Sinn noch waltet, und wenn, wie wir hoffen, der deutsche Stamm noch für die Zukunft grünt, Väter, sage ich, und Enkel werden Ihnen es danken, Edelster der Wittelsbacher, zu einer Zeit, welche uns selbst uns zu entreißen drohte, des Vaterlandes eingedenk gewesen zu seyn. Es ist eines eigenen Lorbeers würdig, das Gefühl der Nationalkraft nicht untergehen zu lassen, und, wie manchmal Ihre Altvordern an entscheidenden Tagen, so als Verfechter des verkannten Werths zu erscheinen.

Vorerst bitte ich Ew. Königl. Hoheit, mir sagen zu wollen, wie es mit Königs Heinrich Auceps Bild aussieht; weil, da Quedlinburg, wo er liegt, westphälisch ist, ich im Nothfall etwa dort vom Grabe oder einem andern Denkmal seine Gestalt verschaffen könnte.

Dann hätte ich unter den Kaisern dem ersten Friedrich, der Europa und Asien, herrlicher als je einer seit Karl dem Großen, mit Ruhm erfüllt hat, eine Stelle ausbitten mögen. Er war ein Herr von der größten Kraft, wahren Ritterſinns voll, für Freundschaft empfänglich. Neben ihn möchte ich Heinrich den Löwen setzen, seinen Freund in der Jugend, im Alter seinen Gegner, welcher dem Wendenland germanische Cultur gab, mit Recht ein Stolz der Nation durch den hohen Ton seines ganzen Charakters; er und Friedrich die größten des 12ten Jahrhunderts; ist er nicht der Stifter von München, so gut, wie der Vater von Braunschweig? Auf wen sollen wir uns in selbiger Zeit mehr einbilden!

Hierauf der, welcher eine neue Form Deutsch-

lands wohlmeinend begründete, der unermüdete, genialische, redliche, Kaiser Maximilian I., der geistvollsten Fürsten einer, und dessen Arbeiten um das Reich solche Ehre wohl verdienen.

Auf Ihr eigenes Haus komme ich zurück, und möchte, neben dem Sieger von Seckenheim und Ihrem ersten Maximilian, Karl Gustaven von Zweibrücken sehen, der Dänemark und Polen mit wunderwerthem Heldenmuth und Napoleons Schnelligkeit entscheidend besiegt. Ich weiß, ohne Nutzen, weil er starb: aber in die Walhalla kömmt ein Fürst nicht, weil er auf der Landkarte sehr viel geändert, sondern weil ein großer Sinn in ihm war. Es sollte jedes Haus, jedes Volk einen Repräsentanten darin haben, der zeige, wessen es fähig war; welchen bessern könnte Zweibrücken wollen?

Ew. Königl. Hoheit gefiel an Kurfürst Moriz von Sachsen zu vieles nicht, um ihn unter die Worthies der Nation aufzustellen: sein Bruder August, Vater der Staatswirthschaft, ein sehr weiser Fürst, könnte er nicht für Sachsen repräsentiren? Es war viel Würde, viel Verstand und Herz bei ihm.

Und für Brandenburg läßt sich nicht Friedrich der Große annehmen (den Sie schon haben): Friedrich gebührt der Welt, er zeigt das Summum, wozu der Charakter der Deutschen sich emporschwingen konnte, und hat seinen Rang nicht neben den Fürsten, sondern neben dem Dictator Cäsar, auf daß die Welt erkenne, daß ein Deutscher dem Größten des Alterthums gleich werden konnte. Nehmen wir für Brandenburg Friedrich Wilhelm, den großen Kurfürsten, weil er sein Land von Elend, Schutt, Verachtung und Dienstbarkeit mit geringer Macht nur durch Geist, in den Rang eines mächtigen Staates erhob. Der Staat ist nicht mehr, aber Friedrich

Wil-

Wilhelm bleibt, um zu zeigen, daß man ein Volk nicht verachten soll, aus welchem solche Herrsteller haben entstehen können.

Ich wollte auch nicht, daß man glauben könnte, in der tausendjährigen Folge unserer geistlichen Fürsten habe keiner einen Platz bei Weisen oder Helden verdient. Wählen Ew. Hoheit. Hier ist Hans von Dalberg, Bischof zu Worms, der Wiederhersteller deutscher Wissenschaft und Kunst, aller Trefflichen seiner Zeit Freund und Förderer und Schutz. Dort ist Paris von Lodron, der Salzburgische, welcher in 30jährigem Krieg nicht Papst noch Kaiser, kein Vorurtheil noch Interesse zu ungebührlichen Dingen vermocht. Vater seines Volks. Lassen Sie mich Johann Philipps von Schönborn, Kurfürsten von Mainz, erwähnen, welcher nach dem westphälischen Frieden gleichsam die Seele des Reichs war, und sein Cato genannt wurde, der erste, welcher Leibnitzen geehrt, und überhaupt in höherem Sinn regiert hat.

Oder soll die Religiosität, wie sie in einem deutschen Mann seyn mochte, in schlichterem Gewand erscheinen, so glänze neben den Siegern und großen Geistern das Antlitz des Einsiedlers, der, nur durch Gott und sich, die Schweiz von Bürgerkrieg, vielleicht ihrem Untergang errettete, Bruder Nicolaus von der Flüe aus dem Lande Unterwalden, nid dem Wald, dessen sehr ähnliches Bild Ew. Hoheit von mir zu Befehl steht.

Ueber die Frage wegen Holland habe ich mit General von Schliefen (er ist auch ein Deutscher!) gesprochen, weil er in der Stunde meines Nachdenkens eben in mein Zimmer trat. Er glaubt, ja; da die Sprache vom Plattdeutschen fast gar nicht unterschieden ist. Noch wollen wir es dahin gestellt seyn lassen. Aber in jedem Sinn bin ich da, zu

sprechen für Wilhelm von Nassau Oranien, der Freiheit und Bund gestiftet, und als er durch den Meuchelmord fiel, kaum hinterließ, daß er begraben werden konnte; in allem einer der Alten.

Und ist mir nicht erlaubt, seines Urenkels Wilhelms III zu erwähnen, welcher ohne Macht noch Kriegesglück, nur durch seinen Geist, wider Ludwig XIV Europa bewaffnet, und (was schwerer war) zusammengehalten? Zwar wirft man dem Urheber der bill of rights die Vertreibung eines Schwiegervaters vor, welcher ihm aber nicht näher war, als dem ersten Brutus seine Söhne. Vicit amor patriae laudumque immensa cupido.

Erasmus von Roterdam, der meist in Freiburg und Basel gelebt, gehört uns wenigstens durch diese seine Wahl; ein Geist gleich Lucian oder Voltaire, doch weit gelehrter als dieser, ein Mann von dem größten Verdienst und Einfluß, dessen Bücher bleiben werden, wenn längst von den damaligen Controversschriften keine mehr in einer Bibliothek stehen wird. Nehmen Sie sich aber wohl in Acht, ihn zu den Größten zu setzen, auf daß seine schalkhafte Miene über andere sich nicht zu belustigen scheine; wie im Saal der Berliner Akademie die Voltaire'sche Büste eine solche Stellung hat, daß man unmöglich zweifeln kann, er lacht über die gelahrte Versammlung.

Ich möchte nun wohl Grotius nennen, den ersten freien und gerechten Staatsrechtslehrer, und der gehandelt, wie er geschrieben, und so viel Undank der Großen erfahren, daß die Nachwelt ihn nicht genug schadlos halten kann: der aber ist ein ächter Batavер, und noch haben wir die Vorfrage nicht entschieden.

Wollen Ew.. Königl. Hoheit nicht auch ein Muster von deutscher Ritterschaft Ehre? Sie war auch

national, und es glühte in ihnen ein Blut, welches einst noch aufkochen könnte. Franz von Sickingen, Durchl. Prinz, ist im Charakter, den Maximen, der Kraft ein herrlicher Stellvertreter. Oder soll das Ritterwesen durch Wissenschaft veredelt seyn? Wollen Sie Ulrich von Hutten?

Um Einen Epoche machenden Deutschen bitte ich noch; einen mir sehr theuren, in vielem sympathisirenden; er soll die Walhalla nicht verstellen, obschon Elysium ihm wohl lieber wäre — Johann Winckelmann, der aus einem brandenburgischen Dorf nach Rom zog, um den Römern Rom zu erklären, durch den Geist des Alterthums, welcher in ihm war.

Beim Niederschreiben dieser mir oben beifallenden Namen, welchen in andern Briefen mehrere folgen können, ergriff mich ein Gedanke, zu welchem Ihr in mein Herz gegrabnes Bild mich begeisterte. Steht einmal die geweihte Halle, auch nur vorerst Eine Seite, und die Hälfte der Bilder, und Ew. Hoheit sind in München, so suche ich ein paar Monate zu gewinnen, um bei Ihnen alle diese Männer, nicht gelehrt, ohne alles Citat, aber mit lebendiger Vorstellung dessen, was jeder war, und was zu seyn er uns lehrt, in ein Buch aufzuzeichnen, das hierauf da liegen bleibe.

Habe ich nöthig, Ew. Hoheit erst noch der Verehrung und all der großen und süßen Empfindungen zu versichern, mit welchen ich ewig bin ꝛc.

N. S. Unter deutschen Helden verdiente Georg von Frundsperg-Mindelheim, welcher zu dem Sieg bei Pavia, und Franz des Ersten Gefangennehmung vorzüglich beitrug, ein Mann von ächter deutscher Kriegskunst, biederm Sinn und einem edeln Schwung des Charakters, eine vorzügliche Stelle. Sein Leben und Kriegsbuch beweisen es.

Bernharden v. Weimar würd' ich nennen, wenn er für das Vaterland und nicht in den unseligen Kriegen gestritten hätte, wodurch desselben Kraft von außenher den ersten Hauptstoß bekam.

Eher noch Pfalzgrafen Philipp, Vertheidiger der Vormauer des civilisirten Europa's, der Stadt Wien gegen den Großen Suleyman, überhaupt ein sehr gebildeter, interessanter Held.

Soll ich drei nennen, die in fremden Waffen den Namen geehrt! Jenen Schulenburg, der mit höchst geringen Mitteln unter den größten Hindernissen durch die Vertheidigung von Korfu ein unsterbliches Beispiel gab; jenen Moriz von Sachsen, den Marschall von Frankreich, welcher in der Kriegswissenschaft Epoche gemacht, ein Mann von großem Verstand; oder den Marschall von Schomberg (aus deutschem Geschlecht), welcher zwei Könige auf ihren Thronen befestigt, seiner Glaubensüberzeugung den Marschallsstab aufgeopfert, und im 83sten Jahr den Heldentod nahm?

Ja, Durchl. Prinz, viele sind der Männer, des Kranzes werth, und nicht leicht ein Stand noch eine Gegend ohne auszeichnende Helden voll Weisheit und Tugend, neben keinem Volke darf Deutschland seiner Söhne sich schämen. Möge Ihr Walhalla den Geist der Gewesenen auf die Emporkeimenden leiten!

## 302.

### An Herrn Dr. und Professor C. W. Justi in Marburg.

16 August 1808.

Mein verehrtester Herr und Freund! Mit sehr vielem Vergnügen erhielt ich die Schriften des von mir längst ungemein geschätzten Gräter's. Sobald

die bevorstehende Auflösung des Reichstages mir etwas mehr Ruhe gibt, so werde ich sie lesen und Ihnen wieder darüber schreiben. Wegen gleicher Abhaltung habe ich dem edlen Münchhausen, dessen herrliches Büchlein *) ich mit inniger Empfindung las, noch nicht schreiben können.

Die Gesellschaft der Alterthümer ist zwar mit der alten Ordnung der Dinge eingeschlafen, und seit unsere Antiken den Weg nach Paris genommen, findet man sich auch nicht sonderlich ermuntert, hier eine solche Gesellschaft zu haben. Der Wunsch ist jedoch ihre Wiederauferweckung unter noch größerm Namen. Es fehlt eigentlich an Leuten. Wenn die auswärtigen Mitglieder auch sehr trefflich sind, so sollten in der Hauptstadt immer doch 6 bis 10 Männer leiten, beurtheilen, Vorschub geben können. Diese habe ich aber in Cassel bisher noch nicht gefunden. Genug, wenn sie sich zusammenbringen lassen, und eine gelehrte Gesellschaft keimt wieder empor, so werde ich die Schriften Ihres Freundes derselben vorlegen, indeß aber selbst studiren und ihm durch Sie baldmöglichst mehr davon sagen. Versichern Sie ihn indeß meiner schon alten und wahrhaft großen Hochschätzung. —

Ihre hebräischen Lieder machen mir immer besondere Freude. Singen Sie uns doch bald wieder eins von den Liedern Zions; sie klingen wie von der Leyer des Paradieses, hinüber in die Sandwüste der Hütten Kedar.

Eins meiner Lieblingsstücke ist der 23ste Psalm. Haben Sie den noch nicht gesungen? — (Doch nicht nach einer alten Züricher-Uebersetzung, wo disshanta

*) Rückerinnerungen von Seume und Münchhausen, Frankf. a. M. 1797.

bashémen roschi, chosi refajà gegeben ist: „Du schmierest meinen Grind mit Schmutz, du schenkest mir geschwibelt geschwabelt voll ein.“) —

## 303.

## An den Freiherrn Ignaz Heinrich von Wessenberg, Bischöfl. Generalvicarius in Constanz.

Cassel, 19 Aug. 1808.

Wie so ein Laut aus bessern Welten kam mir Ihr Brief, unvergeßlicher, immer sich selbst getreuer Freund alles Wahren und Guten! Ich habe öfters Fragmente Ihrer immer wohlthuenden Wirksamkeit vernommen, allezeit Sie erkannt. So wird mir's auch beim Lesen Ihrer Schriften seyn. Werden Sie nicht ungeduldig, wenn sich's ein wenig damit verziehen sollte; ich bin dießmal mit Geschäften allzu überladen, um viel zu lesen; aber, sobald sie angekommen sind, lese ich täglich doch etwas davon.

Sie hätten mir von meinem Vaterlande nichts Schöneres sagen können, als daß die Volksschulen aufblühen. Was man da lernt, ist eine Aussteuer, die jeder Vater, jede Gemeinde, ihren in die Welt, in die weite Welt, wer weiß nach welchen Zonen? gehenden Kindern schuldig ist. Sie sind mir angelegener als die hohen Schulen, welche man aufsuchen kann, da hingegen jene für Arme und Unbehülfliche sind. Sie können leicht denken, daß meine Gefühle für Genie und Wissenschaft um nichts weniger lebhaft sind: aber diese halten sich durch eigene Kraft empor, und Interesse für sie ist aus vielen Ursachen auch in den Großen: jene bedürfen bei ihrer Unscheinbarkeit Pflege deren, welche nicht aus Ostentation handeln.

Ueberhaupt halte ich die Schweiz, bei allem, was auch sie zu entbehren hat, für das glücklichste Land, und habe nie einen Anlaß versäumt, sie dem ans Herz zu legen, in dessen Hände für einmal die Welt gegeben ist. Ich kann auch sagen, daß ich immer Ursache hatte, beruhigt zu seyn. Ich hoffe, meine Landsleute, deren Charakter auch sonst Verstand ist, werden die Zeichen der Zeit wohl erkennen, und ja nichts Unzweckmäßiges sich erlauben. Man gedenke der Seher der Vorzeit — was riethen sie, als Asien dem Eroberer aus Babylon gegeben ward?

Mit Vergnügen las ich in Ihrem Brief den Namen meines allerältesten Freundes Füßlin; am Neujahrstage 1772 erhielt ich seinen ersten Brief, und wie viele schöne Stunden hat er mir gemacht, wie manchen Unterricht bin ich ihm schuldig! Das kömmt mich schwer an, jetzt ohne einen solchen Freund zu seyn. Aber die Jahre, Geschäfte und Erfahrungen streifen die edelste Lebensblüthe nach und nach ab; in Erinnerungen lebt man, und vergißt sich in der Arbeit. So ist der Sterblichen Loos. Sollte ich je wieder nach Zürich kommen, wie wird das Herz wieder aufthauen!

Auch an des Bodensees schöne Gestade würde ich eilen, Sie, verehrter Freiherr, wieder einmal zu umarmen. Sey'n Sie indeß ferner der weise Führer und Vorstand meiner gutmüthigen Landsleute, und leiten Sie die zweideutige Aufklärung, damit über neuem Schein der fromme Biedersinn nicht in Abnahme komme. Sey'n Sie meiner aufrichtigsten Ergebenheit und Verehrung auf mein Lebenlang gewiß.

## 304.

### A Mr. *Charles Villers*, à Lubek.

Cassel, 25 Août 1808.

Je n'ai fait que vivre avec vous, excellent ami, dans toutes mes heures de loisir depuis plusieurs jours; j'ai lu la troisième édition *de la réformation*, ainsi que de la lettre sur Lubek. J'ai été dans l'admiration des idées si justes et si grandes du premier ouvrage, il n'y a pas un intérêt moral de l'humanité qu'elles n'embrassent, et sur lequel un lecteur attentif ne voit votre pensée. Cette lecture est pour moi une nouvelle preuve qu'un bon livre en matières politiques ne se fera jamais sans la réunion de beaucoup de connoissances à l'expérience d'une vie variée et active. Ce n'est aussi que de tels auteurs, sages plutôt que docteurs, qu'il m'est donné d'aimer; les métaphysiciens n'ont jamais fait qu'embrouiller, et les sciences exactes sont d'une catégorie absolument différente des *humanités*. Combien vous planez sur les siècles et les nations dans l'ouvrage sur Luther, et combien vous vous inclinez généreusement aux moindres détails des misères de Lubek! Je ne puis dire combien vous êtes admirable et aimable à la fois, homme unique.

J'ai encore eu bien des luttes, et quelquefois j'en ai été bien tourmenté, cependant une bonne lecture, la lettre d'un ami, l'essor de quelque belle idée ont une grande force pour rétablir ma bonne humeur, et je me sers de ces remèdes. Derechef, d'ailleurs, va reparoître un moment de crise, dont Napoléon sor-

tira sans doute triomphant, mais qui ne laissera d'influer aussi sur les satellites de la grande planète. J'attends la destinée. Puisse-t-elle bientôt me rendre à mes anciens plans! ou m'accorder une activité moins gênée! Je n'y peux rien, et j'y pense même peu. Que n'existe-t-il de ces associations d'hommes, vivans pour les lettres et l'amitié, sans ambition, sans poursuites de fortune; on est bien coupable de n'avoir pas sauvé une seule de ces retraites

Suave, mari magno, turbantibus aequora ventis
E terra magnum alterius spectare laborem.

Au reste tout ramène à l'idée que j'ai souvent eue, que le rôle de la vieille Europe est achevé, qu'elle tend la lampe au génie du nouveau monde qui va s'élancer dans la carrière, et que c'est à-présent qu'il faut écrire l'histoire universelle, parcequ'on voit la fin d'un acte du grand drame; on comprend l'intrigue, on voit le rapport des parties, on peut juger de l'importance de chaque chose qu'il y a eu. C'est sur les bords fleuris de l'Ohio et dans les charmans recoins des vallées du Pérou, et sur les débris des monumens Atstèques ou des palais des enfans du soleil, qu'il faut tâcher d'être lu, comme dans ma jeunesse je lisois Tacite et Virgile à l'ombre des rochers du Wetterhorn ou dans les vallons du lac de Joux. L'arbre de notre antique culture se dessèche; les fruits sont mûrs, jusqu'à pourriture. Où avons nous de religion, quand on attaque l'authenticité de S. Jean? Où sont des fondemens d'une sorte de droit? Qu'est-ce que l'histoire et la poésie après l'extinction du noble esprit de l'antique liberté? Nous sommes aux tems d'un Sidonius,

d'un Ammien, d'un Augustin, sur les confins des deux mondes, placés dans celui qui menace ruine. Tel est le décret irrésistible; heureux encore qui connoît les marques du tems, et peut, en s'y accommodant, tirer parti des restes d'un lustre et d'un bonheur qui s'éclipse. C'est ainsi qu'en rendant témoignage à la vérité, il faut nous souvenir de la mesure que le tems commande, et en faisant tout le bien possible, nous consoler de vivre *in fasce Romuli*, dont il n'y a rien plus d'essentiellement bon à faire.

Je ne vous dirai rien de notre assemblée d'états, vous l'aurez jugée selon les faits. Je l'ai terminée, par un discours, qui sera apparemment imprimé, et qui dit *ce qui se pourroit*, non ce qui *est*. J'ai été content de plusieurs membres et même de l'esprit général, supérieur aux circonstances, et promettant pour l'avenir. J'ai le plus vécu avec l'Abbé *Henke*, mais j'ai reçu en général beaucoup de marques d'intérêt et de confiance.

Je suis affligé des vos migraines, mon excellent ami! Je n'en ai jamais eu; mais d'ailleurs mon système nerveux paroît se détériorer. Il a toujours été d'une mobilité extraordinaire. De là jadis bien des amitiés, bien des momens très-heureux. Aujourd'hui je vois trop bien, que dans un certain ordre de choses je ne pourrai que me détruire; il me paroît, que depuis un an j'ai veilli de dix.

L'idée d'un institut Westphalien, dans lequel les membres de la société de Gœttingue se trouveroient naturellement, est excellente; surtout quand je songe à la possibilité de finir par vivre ensemble (ce qui rendroit du prix à ma vie, et la conserveroit). Il faut voir ce

qui se développera. Tenons l'œil ouvert l'un sur l'autre; ne nous abandonnons, ni nous-mêmes, ni l'un l'autre.

Que je vous félicite d'avoir revu notre ami *Poel!* Je n'oublierai de ma vie les heures passées à Neumuhl. Quelle femme, cette adorable veuve *Sieveking!* En général il y a, oui il y a encore dans ces Anséates un esprit différent de tous les voisins, et rappellant les jours des vrais républicains. J'ai senti un bien-être à Hambourg comme auprès d'anciens amis à Genève ou dans la Suisse.

Si j'ai effacé (à tort peut-être) ce que vous disiez de moi dans la dédicace, ce n'est pas que je ne désire, qu'un témoignage de notre amitié parvienne à la postérité. J'en prendrai occasion dans le premier ouvrage, si j'en fais un: et vous me ferez grand plaisir d'en faire autant; non aucune louange, mais quelque chose d'amical, de confiant, qui tienne en cœur plus qu'aux livres.

Ce qui m'arrache des larmes de tendresse et de reconnoissance nationale, c'est quand je vois les allemands dans vos ouvrages rappellés au sentiment, à l'estime de leur vrai mérite, dont ils semblent ne pas oser s'appercevoir. Ce que vous m'écriviez là-dessus dans votre dernière est du sens le plus exquis; que ne peux-je le prêcher sur les toits! Parlons de tout ceci une autre fois; votre pensée est grande, lumineuse. Mais je suis pressé par la poste. Je vous embrasse en idée, homme unique! L'année prochaine, si je suis encore ici, je vous donne rendez-vous à Neumuhl. Il faut nous voir, vivre ensemble, d'abord un peu,

puis voir comment nous ferons. Je suis très-entièrement à vous.

P. S. Dans vos lettres vous avez cru que j'ai trop bonne opinion *d'un certain personnage*. Il se trouve que vous ne vous êtes pas trompé. J'ai ce défaut bien allemand de commencer par supposer tout le monde bon, de me créer tel homme, d'après des données insuffisans. Puis — la douleur des découvertes — *et poenitet me fecisse hominem!*

## 305.

## An Hrn. Prof. Carl Ludwig von Haller in Bern.

Cassel, 24 Sept. 1808.

Was Ihr Großvater *), verehrtester Freund, mir von Jugend auf war und meinem Gefühl ewig seyn wird, wie ich der Mittheilung Ihres Vaters **) den Hauptstoff der vaterländischen Geschichte zu danken habe, alles das fühlte ich warm in mir aufleben, als ich Sie zuerst sah; immer bewunderte ich Ihren Scharfsinn und die Kraft Ihrer Seele. Aber hingerissen wurde ich von dem vortrefflichen Buch ***), das alle meine Ueberzeugungen, die Resultate der ganzen Historie, so lebendig und herrlich und ergreifend ausdrückt. Nur weil ich Ihnen weitläuftig schreiben wollte, unterblieb die Antwort. Jetzt auf Ihren

*) Albrecht von Haller.

**) Gottlieb Emanuel von Haller, Verfasser der Bibliothek der schweizerischen Geschichte.

***) Handbuch der allgemeinen Staatenkunde, u. s. f. Winterthur, 1808.

zweiten Brief ergreife ich die Feder, unbekümmert, ob ich früher oder später abgerufen werde. Es war eine herkulische Arbeit, den Augias-Stall der revolutionairen Meinungen zu säubern. Es schien Vielen unbisputirlich, weil man unterlassen es anzugreifen, oder weil man die unrechten Waffen brauchte. Sie haben den einzig wahren Weg ergriffen, die Begriffe scharf gefaßt und klar entwickelt, und dabei das Licht der mehr-tausendjährigen Erfahrung nicht verschmäht. In verschiedenen Capiteln, besonders von Republiken, hatte ich einen Genuß, den wenige Leser so haben konnten, in der schönen Analyse der alten Ordnungen Ihres, unsers, ehrwürdigen Berns. In allem athmet jenes theilnehmende und erwärmende Bewußtseyn der gefundenen Wahrheit, des errungenen Sieges. Leicht begreifen Sie, warum ich Sie nach Göttingen gewünscht hätte, nicht um unsertwillen bloß, sondern weil die Wahrheit, von da ausgehend, am schnellsten sich in hundert Strömen durch Germanien verbreitet. Aber auch niemand begreift leichter, wie es geschah, daß Sie nicht kamen. Auch ich versetze mich im Geist in jene Landschaft, „auf jene stillen Höhn"*), und erinnere mich des alten Rebings, der, als ihm Choiseul in Frankreich Geld, Güter und Orden versprach, antwortete: „Wenn Sie ein „einzigesmal einen schönen Abend in meinem Thal „erlebt hätten, Sie würden nie glauben, das Vater„land mir ersetzen zu können!" Auch ist, die Wahrheit zu sagen, so vieles noch nicht, wie es hoffentlich werden wird; wie hätte man Sie entschädigen können! Noch manchem Sturm können Sie aus dem stillen Winkel am Fuß der Alpen zusehen. Auch der Ein-

*) Anfangsworte des Gedichtes Albrecht von Hallers vom Ursprung des Uebels.

druck der Lehre ist von dorther größer; sie ist evidenter aus Ueberzeugung. Sey'n Sie glücklich, Freund, mit der für Sie gebornen Frau. Neben Ihr, den Kindern, der Meditation und Geschichte vergessen Sie manches Unangenehme. — Welcher Brodneid, welche Verkleinerungssucht, was für — mit Montaigne zu reden — entremangeries professorales gibt es nicht (zuweilen) auf Universitäten! wo auch mehr fabrikenmäßig, nicht für die Grundsätze, mehr für die Buchhändler gearbeitet wird; jedes Product freierer Wirksamkeit hat Eigenthümlichkeit; man sieht den Mann, dort mehr den Gelehrten. Sie sehen, daß ich über das allgemeine Beste das Interesse des westphälischen Studiendirectors zu vergessen weiß. Jenes wird auch, und soll, auf dieses Reich wirken, wie für die Welt. Ihr System ist allumfassend und durchdringend in alles, wie Petrus vom Wort Gottes sagt; und ist nicht jede Wahrheit Wort Gottes? Ich habe nicht gefunden, daß Sie zu weit gegangen; daß aber Verblendung der Leidenschaften bei Fürsten, und noch mehr bei ihren Ministern sie verleiten möchte, einiges, was Sie, als an sich freilich wahr, vortragen, sehr zu mißbrauchen, das war meine Sorge. Auf und neben den Thronen sind Menschen, welche von der ihnen zugetheilten Macht oft sehr gern allmöglichen Gebrauch machen, wie Anatomen den Gebrauch der Messer wohl etwa so lange versuchen, bis das gesunde reine Blut herabläuft. Daher ich wohl auch von den Rechten der höchsten Gewalt gern spräche, aber das NB! von der Gefahr des übeln Gebrauchs nicht unterlassen möchte. Ueberhaupt scheinen Beschränkungsmittel des Bösen von oben an bis auf den Geringsten mir so nothwendig, als der Aufruf zum Gefühl und Gebrauch der Macht. Sie meinen das auch und sagen es, aber bisweilen fehlt doch das nöthige NB! welches immer mit etwas

großen Buchstaben geschrieben seyn sollte. Um so viel noch möglich, da ich das prächtige Buch schon vor einigen Monaten gelesen, einige particulare Stellen noch zu berühren, so scheint mir mein Freund gegen Montesquieu etwas zu hart. Ich erkenne seine schwachen Seiten, wozu, seit der Revolution, eben auch kein großer Scharfsinn gehört; doch hält er sich, so weit er es einsah, an den Weg der Geschichte, welcher nie in solche Abgründe geführt hätte, wie Rousseau's Irrwische. Nie hätte er eine Revolution gerathen, und nie eine Nacht vom 4 August gepriesen — er, der für die Rechte eines jeden war. Er ist der Uebergang zum Neuen, das ist wahr, aber das Neueste hätte er nie für haltbar erkannt. Es war in seinen Rathschlägen die Mäßigung eines Mannes, der mehr gesehen und länger als die Zeitgenossen gelebt.

Die Stelle am Ende S. 60 und 62 hat Bedenklichkeiten: soll der Rath jedem Willen fröhnen? und wenn er durch ein Zeugniß für Wahrheit und Unschuld sein Amt, welches da ist, sein und seiner Kinder Brod einbüßt, ist das recht? Gewiß wird auf diese Art freimüthige Wahrheit ihre ohnedem seltenen Besuche an gewissen Orten lieber ganz einstellen. Weislich und gerecht hätte Nero gehandelt, weil er den, durch sein bloßes Daseyn widerstehenden Trasea einmal aus der Welt gehen hieß, und wäre nicht besser, dem Allgewaltigen zu Gemüthe zu führen, das er es nie mehr ist, als wenn er sich selbst gebeut?

S. 275 sagen Sie ganz vortrefflich, wie die Magistrate und Bürger seyn müssen (sollten); da sie es aber nach dem Zeugniß der gesammten Geschichte, außer unserm glücklichen Vaterland und einigen patriarchalischen Staaten der Vorwelt nie ganz noch lange gewesen sind, so möchten die Beschrän-

kungen, wodurch ihre Macht gemäßiget wird, so gar überflüssig doch nicht seyn.

Unwarmen möchte ich Sie um die Note 13, S. 191. Mein Unwille über gewisse Dinge unserer Literatur ist unaussprechlich: dahin gehören unter andern die ganz willkürlich gesetzten und angewendeten Grundsätze der höhern Kritik, welche dem Johannes sein Evangelium, Paulus seine Briefe an Timotheus; und wer weiß was alles jedem abspricht; jene allegorisirenden Thorheiten, welche den ganzen Moses und Christus bald in indische, bald in astronomische Mythen verwandeln. Es kann nicht mehr so gehen: alle Religion verliert ihre Haltung, das Alterthum alle Würde, wahrhaftig die Litteratur selbst ihr Interesse. Die Vorsehung hat unser Europa verworfen, weil es nichts mehr taugt.

Sehr schön S. 57 die 4te Note: was ist biederer, ehrwürdiger, als der Styl unserer alten Bünde, selbst die gebliebene Canzleisprache, bis in die 80ger und 90ger Jahre! Ist nicht ein Unterschied wie zwischen Dschemshid und Jack? Das neumodische metapolitische Zeug, auf welches Gemüth könnte es wirken?

Vortrefflich S. 52 die letzten Zeilen. S. 81 wie wahr! täglich überzeugt mich die Erfahrung. Sehr wahr auch S. 105 über die Domainen. Sie kennen doch Krug: er wollte den König von Preußen ganz aus dem Ertrag der Domainen leben machen. War es anders in den bessern Zeiten des Mittelalters? Kein größeres Unglück für das Reich, wo ich bin, als dieser Verlust! In Wien sahen Sie vielleicht einen jungen van Corvorden, welcher vor einigen Tagen mich hier wieder besuchte. Er hat über das Papiergeld ein vortreffliches Buch geschrieben.

Was Sie S. 138 vom Lehnrecht sagen, bestätiget mir täglich mehr die fortgesetzte Geschichtforschung. Aber wie Aristokratie, Orthodoxie, so hat

jenes

jenes Wort für den unverständigen Haufen, der von gestern ist und nicht weiß, was vorgestern war, zum Schreckmittel dienen müssen; das Volk in vielen Ländern will sich's gar nicht nehmen lassen.

S. 150. Note 2 wie richtig! S. 167. Note 3. Es brennt mir im Herzen, daß ich meine Welthistorie nicht schreiben kann! Da ist das alles aus der Geschichte so ganz einstimmig dargethan, daß man glauben möchte, wir beide haben unsere Bücher mit einander geschrieben; und es ist nichts als die Gleichheit geraden Sinnes und etwas vaterländischer Verstand, welcher sich nicht so leicht blenden läßt. Auch so 186 Note 4. und noch, noch, agnosco rerum dominos gentemque togatam!

S. 251. Note 5.: eine Hauptbemerkung, auf die bei Festsetzung einer Verfassung sehr zu sehen ist, und welche die alte Berner Manier in ihrem wahren Lichte zeigt (eben wie 255). Allein überhaupt sind Ihre Grundsätze und Ansichten ganz die meinigen, und wo ich etwas ändern möchte, sind es nur einzelne Sätze, deren Mißbrauch ich besorge. Ueberall haben wir es mit leidenschaftlichen, meist mit gemeinen schlechten Leuten zu thun. Sie, in Erinnerung der an heiligster Stätte erlebten Gräuel, ich, zerrissen durch die Erfahrung der entgegengesetzten Uebel, sind natürlich, Sie gegen jene, ich gegen diese nachdrücklicher, aber über die Wahrheit ganz einig.

An der Jenaer Allg. L. Z. habe ich so wenig als für irgend eine andere Schrift seit meinem Hierseyn auch nur eine Zeile arbeiten können. Die Hyder von Correspondenz mit den fünf Universitäten und einigen zwanzig Lyceen und acht Präfecturen und den Schulen und den Aspiranten für Titel und Gehalt, manchmal denn auch der Staatsrath, noch mehr die unvermeidlichem Zerstreuungen lassen mir nie zu, früher

als Abends um 8, alsdann müde und meistens mißmuthig, an einige Lectüre zu kommen; zur Ausarbeitung bin ich dann verdorben. Seit einem Jahr ist eine Hälfte meines 5ten Theiles der Schweiz. Gesch. gedruckt; ich werde sie jetzt herausgeben lassen, muß aber Viertelstündchenweise die Muße für eine Vorrede erstehlen.

Uebrigens wünsche ich die Uebersetzung Ihres Handbuchs in die Sprache, die es am leichtesten in die allgemeine Notiz bringen wird. Zwar die Speise ist stark, an solchen Ideenreichthum sind sie in demselben Land nicht gewöhnt; diese Kraftbrühe hätte in viermal so viel Wasser aufgelöst werden müssen. Doch viel beruht auf der Kunst des Uebersetzers und seiner genauen Zusammensicht mit dem Verfasser. Ihre Schreibart ist nichts weniger als trocken, aber sie ist aus Ihrem innersten Gemüthe ergossen, und weil Sie nie mehr sagen, als zur Verständlichkeit nöthig ist, so brauchen Sie einen Uebersetzer, welcher selbst Sie erfasse. Nicht alltäglich trifft man die; la Baume, nicht ohne Talent, hat in meiner Schweizergeschichte die ungereimtesten Fehler gemacht (Wahlstatt der Laupenerschlacht, la place d'élection de Laupen), sagt mir auch zuweilen sansculottische Grobheiten; dabei war er einer der besten. Man rühmt nun Vanderbourg, besonders aber Humboldt's Uebersetzer, Eriés; auch Valkeneyr, Uebersetzer Pinkerton's. Kennte ich Fontanès, so schickte ich ihm das Buch, mit Vermelden, daß zu Gründung fester Ordnung und radicaler Cur vom Revolutionsfieber seine Uebersetzung und Verbreitung nothwendig ist. —

Vierzehn Tage sind es wohl, seit ich die ersten Zeilen dieses Briefes schrieb, so häufig und lange wurde er unterbrochen. Ich eile ihn zu schließen, damit er endlich seine Reise antrete. Glückliches

Papier, welches dahin wandert, wo meine zärtlichsten Empfindungen mich hinrufen! Leben Sie wohl, dem Vaterlande, der Wahrheit, Sich, den Ihrigen, auch mir, der ich Sie herzlich verehre und liebe.

## 306.

## An Herrn N —

Sept. 1808.

Es ist mir geschrieben worden, mein Herr, daß Sie Bedenken tragen, den von Herrn Heyne im Namen der Schulinspection zu der erledigten Stelle an dem G— Gymnasium vorgeschlagenen Studiosus N. ohne Concurs zu admittiren. Ich wünschte zu wissen, ob Sie hierin einer, mir vielleicht unbekannt gebliebenen Verordnung folgen. In verschiedenen Departements wird es hierin verschiedentlich gehalten, und gewöhnlich ist nur dann Concurs, wo Competenten von ungefähr gleichen Eigenschaften sind. In der Regel halte ich ihn bei Landschulen für gut. Bei höheren wird er nicht so anwendbar seyn. In jenen kann der Examinator die vorkommenden Elementarkenntnisse leicht prüfen, und der abgewiesene Schulmann hat eben keinen Ruhm zu verlieren. Bei Lyceen wird eine Kenntniß z. B. der Classiker erfordert, welche zu beurtheilen wohl mancher Consistorialrath nicht so recht im Stande seyn möchte; die Mannichfaltigkeit von erforderlichen Kenntnissen ist so groß, daß auch dem Geschicktesten manchmal nicht auf jede Frage die Antwort gleich beifällt; hier ist auch das literarische Ehrgefühl viel delicater: ein rechter Mann wird sich nicht gern einem, vielleicht von der Intrigue oder Mittelmäßigkeit gegebenen Korb aussetzen. Nie würde z. B. der Chemiker sich erst prüfen lassen von einem nicht mit der Wissen-

schaft fortgerückten Mann; nie der Geschichtforscher von einem, der seine Concurrenz für die Zukunft nicht wünscht. Ich glaube, daß bei höheren und hohen Schulen der Ruhm der Männer, ihre Schriften, ihr Leben, ihre sonst bekannte Geschicklichkeit entscheiden, und den Inspectoren und Curatoren die Ernennung und Bestätigung freistehen sollte. Gewiß bekommen wir die Besten sonst nie; nie werden sie sich geduldig wie Schulknaben aufs Bänkelchen setzen, und entehren lassen von wenn auch braven Männern, die aber weniger wissen, als sie. Dieses Concurswesen, wie so manche neuere Idee, hat einen Schein, ist aber für höhere und hohe Schulen impraktikabel. Indeß, wenn Sie eine Weisung haben, weiß ich, daß das Gesetz gehalten werden muß, bis es verändert wird (welches, wenn wir irgend ausgezeichnete Männer haben wollen, durchaus geschehen muß). —

## 307.

### An Herrn Oberhofprediger und Kirchenrath D. F. V. Reinhard in Dresden.

Cassel, 24 Oct. 1808.

T.

Auf die erste Nachricht von den Ordensgeschichten in Leipzig und Halle begehrte ich von dem Canzler dieser letztern Universität genaue Untersuchung und Bericht, in der Absicht, letztere Ihnen zuzusenden, damit wir die zweckmäßigen Maßregeln gemeinschaftlich ergreifen. Dieses veranlaßte den Verzug meiner Antwort. Ich habe auch noch nicht das Geringste erhalten — leere Ausflüchte ausgenommen. Was unser vortrefflicher Dohm mit letzter Post an mich schrieb, habe ich, da ich wenig

Ernst bei andern fand, sogleich höchsten Ortes vorgestellt, und man hat die Nothwendigkeit abhülflicher Maßregeln sogleich sehr gefühlt; beinahe hätte ich selbst eine Reise gemacht und einen Absprung zu Ihnen genommen. In der That ist die Sache sehr wichtig. Nicht nur werden die Jünglinge von dem Zweck ihres akademischen Aufenthalts entfernt, nicht nur die von Eltern uns anvertraute Jugend den größten Gefahren ausgesetzt, das gemeine Wesen kann bedeutend leiden: die Brauseköpfe werden durch listige Verführer, welche sich selbst unschuldiger Freundschaft als eines Werkzeugs bemächtigen, zu höchst unbedachtsamen Aeußerungen, wo nicht endlich Unternehmungen, bereitet; ein Geschlecht von Schwärmern bedrohet die Gemeinden und mannichfaltigen Wirkungskreise, in die es einst versetzt wird, unsere Anstalten werden verdächtig, verhaßt und verdorben. Zu helfen ist schwer. Die Statuten, wenn wir auch, wie ich suchen werde, sie bekommen, werden sehr allgemein abgefaßt seyn, und nur Anschließung ausdrücken; der Zweck wird von den unbekannten Obern unterlegt; mündlich dieses, durch Handschlag; woran sie erkennen? Es ist kein besseres Mittel, als durch Jünglinge, denen Geburt, Reichthum, Geist und Muth über die andern Credit geben, und welche die Väter des Vaterlandes in den Sachen unterstützen. Die Professoren vermöchten viel; muß man aber nicht leider über sie die erste Klage erheben? Wo sind mehr verschrobene Köpfe, als auf den Kathedern? Wie wenig Sinn haben die Gelehrtesten für die Bedürfnisse der Zeit? Was soll ich sagen, wenn man auf höchst willkürlich angenommene Hypothesen Systeme gründet, wodurch die Fundamentalurkunden des Christenthums allen Glauben verlieren und als das allerelendeste und unglaubwürdigste Machwerk erscheinen, für das

die Vorsehung sich keineswegs mehr interessirt habe, als für den Eulenspiegel! Was soll ich sagen, wenn ein anderer Collegien anschlagen läßt über die Psychologie, insofern sie mathematischem Calcul unterworfen sey! Dabei die Verwilderung, der Ungehorsam, die Auflösung aller Bande! Ich weiß nicht, ob ganz zu helfen seyn wird? aber gewiß müßten erstlich alle Obrigkeiten sich vereinigen, einander zu unterstützen, daß nicht, wen diese fortjagt, auf der andern Universität Aufnahme finde; zweitens wäre sehr zu wünschen, daß durch Zureden, Ermunterungen, Hoffnungen, talentvolle Jünglinge zu einer heldenmüthigen Reaction bestimmt werden könnten. Leider zeigen sich nur wenige; der Geist der Zeit, ein Geist der Verwirrung und Zerstörung, hat die meisten ergriffen, und die kräftigsten haben beschlossen, Titanen zu seyn. Ich halte daher unser gesammtes Wesen für fast unheilbar verdorben. Da wir jedoch das Mögliche thun sollen, so werde ich nun vorerst wegen der augenblicklichen Noth strenge Restripte an Halle veranlassen und selbst aufstehen: zu dem Zweck, daß, wer von Leipzig relegirt wurde, zu Halle es auch sey; daß solchen, die schon da sind, und aber von dem Leipziger Senat als Ruhestörer bezeichnet würden, streng verboten werde, sich wieder dahin zu begeben; daß der obersten Behörde und jedem Professor bei Pflicht und Eid aufgetragen werde, was von Ordensverbindungen zu seiner Notiz kömmt, anzuzeigen, und Papiere, deren man habhaft werden könnte, einzusenden. Sie, Hochwürdiger Herr, oder weil Sie zu viel Geschäfte haben, einen Ihres Vertrauens würdigen Mann, bitte ich sehr, die sich äußernden Spuren oder aus Acten hervorgehenden Thatsachen über diese genetu wichtigen Verhältnisse mir vertraulich mittheilen zu wollen, und des Gleichen von

mir gewärtig zu seyn. Sollte diese oder jene, mir vielleicht nicht beifallende, Vorkehr oder Veranstaltung von Ihnen gewünscht oder getroffen werden, so bitte ich Sie sehr, mir dieselben zu wissen zu thun. Wir haben einerlei Zweck, das gemeine Wohl, das Reich der Wahrheit und ächtes Wissen; vereinigt wird man doch etwas vermögen. Sie sehen meinen ganzen Willen, meine Ansicht und meinen Zweck, nicht Obscurantismus, nicht Sklavensinn, aber die wahre, immer mit Mäßigung und Bescheidenheit gepaarte Wissenschaft empor zu bringen. Segne Gott, was Sie zu Leipzig thaten, oder vorhaben zu thun! Diese Früchte Ihrer vieljährigen Erfahrung wünsche ich nur zu kennen, und, wo möglich, sie auch uns anzueignen. Versichern Ewr. Hochwürden das verdienstvolle und verehrungswerthe Collegium des hohen Kirchenrathes meines eifrigsten Beiwirkens, wie meiner Hochachtung und völligen Ergebenheit. Da ich nicht Zeit habe, auch dem Herrn v. Dohm heute zu schreiben, so bitte ich Sie, demselben einstweil den Inhalt dieser Zeilen gütigst bekannt machen zu wollen; dieser würdige Mann, meiner ältesten Freunde einer, ist für alles Wahre und Gute voll des lebendigsten Eifers. Empfangen Sie selbst, verehrungswürdigster Herr, meinen herzlichen Dank für das theure höchstwerthe Geschenk Ihrer letzten Predigten. Es ist ein großer wichtiger Trost, wenn man sich in der Wüste sieht, gleichwohl noch die Stimme des Predigers zu vernehmen; man faßt Hoffnung, wenn man sieht, wie unermüdet sich dieselbe erhebt, und daß Sie den Muth nicht verlieren. Lassen Sie uns wirken, so lange es Tag ist! Ewig

Ewr. Hochwürden

ganz ergebenster Diener und alter Freund ꝛc.

## 308.

### An Herrn D. Theol. und Prof. C. W. Justi in Marburg.

Cassel, den 1 Nov. 1808.

Herr N. war gestern hier; da ich aber (an einigem Rothlauf im Gesicht) unpäßlich war, so haben meine Leute ihn nicht vorgelassen; vielleicht kömmt er diesen Morgen, und gibt mir das Buch. Ihr letzter Brief ist über vielen Geschäften von dringender Natur auch liegen geblieben. Leider! Denn wenige machen mir so viel Vergnügen. Das Hohe Lied hat mir besser als von Herder gefallen, eben weil es theuer ist. Großen Dank für Hiob XIV. — ein großes Capitel, wie eine Stimme des gesammten Geschlechts! Einiges darin erinnert mich an den 90sten Psalmen, über welchen ich zweierlei Meinungen habe; Sie sollen mir sagen, welche Ihnen am besten gefällt. Ist er ein Epimythion Geneſis, von Moses vor der Befreiung, in Midian oder Aegypten, nach Vollendung des Buchs geschrieben; daher auch nichts von seiner eigenen größten That, wohl aber die Schöpfung, die Säcula der Erzväter, ein Gefühl von Lebensmühe, Verlassenheit — so etwas wie bei Hiob? Oder machte dieß Epimythion David, nachdem er das Buch gelesen, und weihete es den Manen des göttlichen Mannes? Mit Einem Wort, zur Geneſis gehörig. Und diese, überhaupt Mosis Bücher sind in engstem Verhältniß zu seiner Lage und seinem Zweck (unbedeutende Randglossen, dieß oder jenes Einschiebsel aus alten Liedern vielleicht ausgenommen) sind gewiß von ihm. Von jedem andern wäre die Compilation zwecklos und unverständig. Das erste Buch ist wie das Manifest für den Besitz des Landes. Dahin zielt alles. Darum

ist so vieles (z. B. von Unsterblichkeit), was in einem Religionsbuch nicht fehlen dürfte, nicht darin, weil es kein Religions-, sondern ein historisch-politisches Buch seyn sollte. So habe ich an Unsterblichkeit einen festen Glauben, aber, wo ich in Vorreden (der Geschichte nicht zu gedenken) zu meinem Volke rede, habe ich davon wohl nichts erwähnt; es gehörte nicht dahin. Im Hiob hingegen ist mir wie Michaelis Glaube der Unsterblichkeit kennbar. Mit Ihnen kann man über so etwas reden; mit unsern sogenannten Theologen, denen alles Alte neu, alles Geglaubte schon dadurch verwerflich ist, bei denen keinem Verfasser sein Buch, kein Buch seinem Jahrhundert gehört, nicht; Poesie und Gemüth gehören zusammen; von ihnen alles Große und Gute, aller Vollgenuß, alle Kraft; damit soll und kann man wirken, wenn auch nicht alles von der höhern Kritik zuvor beschnüffelt wäre.....*) (auf die, wenn es so ist, kein vernünftiger Mensch mehr etwas halten dürfte), hat mir innigen Schmerz gemacht; auch gründet er alles auf die aller unwahrscheinlichsten Hypothesen; den sogenannten Verfassern bleibt nicht ein Wort; für die Authentie hat die Vorsehung nicht besser gesorgt, als für die vom Kaiser Octavian oder Tyll Eulenspiegel. Genug; ich verschwatze mich mit Ihnen vom einen ins andere.

Leben Sie wohl, vortrefflicher und wahrhaft hochwürdiger Herr, dem ich Freundschaft und Hochschätzung wohl nicht erst zu versichern brauche.

---

*) Die Arbeit eines neuen berühmten Exegeten und Kritikers, dessen Name hier nichts zur Sache thut. J.

## 309.

### An Herrn
### Johann Freiherrn von Wessenberg.

Cassel, den 5 Nov. 1808.

Theuerster, liebster Freund! Erhebend und erwärmend sind mir Ihre Zeilen. Es geht oft hart; und, wenn ich meiner jugendlichen Vorsätze, Plane, Hoffnungen gedenke, bricht mir das Herz — in wahre, nicht figürliche Thränen! Aber, es wird auch das vorbeigehen, und endlich wohl doch noch der Zweck meines Lebens gedeihen. Indeß thut man, was möglich; besonders für die Georgia Augusta, die noch ganz hübsch blüht, und mit deren Zierden und Stützen ich in traulichster Zusammensicht lebe. Außer dieser Tochter habe ich noch andere vier: die Philippina in ihrem Marburger Felsennest, ein frommes, anständiges Mädchen; die kleine Ernestine dort in Rinteln ganz demüthig, die Helmstädter Julia mit einem gewissen alten Stolz auf die Conringe, die Calixte und Meibome und Mosheime, endlich die arme Friderike von Halle, vom Schlag getroffen, und fast hoffnungslos seit dem 14 October 1806. Diese viel besuchten Töchter (und je mehr Bursche zu ihnen kommen, desto lieber ist's mir) beschäftigen mich den halben Tag, den andern halben die dreißig Lyceen (buchstäblich, Wolfsgruben) und die 3000 Schulen. So komme ich spät am Abend zu mir selbst, und meinen Freunden, die mir vergeben müssen, wenn ich mehr an sie denke, als ihnen schreibe. Das wird auch wieder kommen; en attendant muß man glauben. Glauben auch Sie die feste Wahrheit, daß ich alle Zeit bin Ihr ꝛc.

## 310.

## An Hrn. Inspector Schmidt-Phiseldeck zu Helmstädt.

Cassel, den 29 Nov. 1803.

Ich habe die Predigt von Wort zu Wort gelesen, mein wertheſter Herr! Mit einiger Furcht fing ich an, weil Ihr Herz in dem Brief mir gefiel, und ich fürchtete, Sie auf einem der modiſchen Abwege, der Scholaſtik, oder Myſtik, oder der Schöngeiſterei zu finden. Glücklich hat Ihr geſunder Sinn Sie durch alle Klippen hindurch ſteuern laſſen. Die Predigt iſt ſehr gut. Ich habe das Eine Exemplar dem Herrn Miniſter Stmeon zugeſtellt, um es dem König vorzulegen, und habe ihm dabei die Art und Geſinnung des Redners bezeichnet.

Halten Sie ferner an dem wahren, natürlichen Geſchmack der großen Meiſter. Nie verleite Sie der vorübergehende Schimmer gewiſſer Terminologien. Ihren Geiſt nähren Sie an den Alten, welche den Weg zu den Herzen der Völker wußten. Nicht will ich damit auf Kirchenväter deuten (Chryſoſtomus ausgenommen), ſondern ich meine die Männer, deren aus der Fülle einer großen Natur geſchöpfte Reden dem Laufe der Jahrhunderte und den Revolutionen der Sprachen getrotzt, und Pnyr und Roſtra weit überdauert. Ehren Sie immer, was die Probe der Zeit ausgehalten. Auch die bibliſchen Bücher haben vor allen andern auf die Menſchheit gewirkt, weil ſie den ganzen Menſchen ergreifen. Erfüllen Sie ſich mit ihrer erhaben populären Art. Unſer Zeitalter der Abnahme und Auflöſung meint mit dem Lämpchen der höhern Kritik einige eingeſchobene Steinchen zu entdecken, und ſchabt an dem

κνδς *) des Alterthums, auf daß er nicht mehr so ehrfurchtgebietend erscheine: aber lange werden diese gelehrten Arbeiten bei den Büchertrödlern modern, wenn noch Jesajas Himmel und Erde aufrufen, und der Donner seiner Rede Himmel und Erde bewegen wird. Lassen Sie sich nie irre machen, als wäre die Zweifelsucht Weisheit. Das hat unser Jahrhundert gestürzt, weil der Sinn des Großen und Edlen uns abgeschwatzt worden, und niemand mehr so recht wußte, was er wollte. Halten Sie sich allezeit an die Quellen. Ein fester Blick auf die Bedürfnisse der Zeit, ein lebenslängliches Forschen, aber der Geist des Aufbauens, nicht des Zerstörens, der Eifer des Wirkens, nicht die Sucht der Paradoxen, die Rede κατ' ἐξουσιαν **) und nicht nach den Bedenklichkeiten oder Träumen einseitiger ephemeren Buchschreiber, und die Kraft des Ewigen, immer dieselbe dem, der sie sich aneignet — sey mit und in Ihnen.

Empfangen Sie, vortrefflicher Jüngling, den Ausdruck meiner Theilnahme an allen Ihren Fortschritten, meiner Achtung, meines eifrigsten Wunsches für Ihr Glück. Leben Sie wohl!

## 311.

### A Mr. *Siméon*, Ministre de l'Intérieur à Cassel.

Cassel, 5 Déc. 1808.

Les lettres de V. E. m'ont fait la plus vive impression. D'abord en général, de n'avoir *jamais*, avec la meilleure volonté, le bonheur de rencontrer sa volonté. Plus de cent fois

*) Dem Moos

**) Matth. VII, 29.

elle m'a témoigné son „*étonnement*, son *grand étonnement*," des choses que je lui écrivois. J'attache à ce mot la signifiacation naturelle, que c'étoient de si grandes absurdités, des choses tellement contraires à tout bon-sens, que dans toute votre expérience des idées et des erreurs de l'homme vous n'en trouvez absolument pas la clef; qu'il ne vous reste absolument que la faculté de vous *étonner* d'aussi prodigieuses bêtises. Vous avez sans doute comme ministre le droit de me dire et de me répéter cette phrase presque dans chaque lettre, *qui n'est pas de votre main*, mais j'avoue que je n'y étois pas accoutumé.

C'est ainsi que V. E. voit avec *étonnement* qu'il n'y a pas de professeur en langue française au lycée d'Osnabruk. Mais quand est-ce qu'elle a exprimé le désir qu'il y en ait partout, et là même où il existe un si bon maître de langue comme Mr. le Duc, que je connois fort bien? Avant 1806 quelle loi pouvoit obliger à l'établissement d'un *professeur* de cette langue dans un pays alors gouverné par un prince anglais? Depuis, ils ont eu ce bon le Duc dont ils sont fort contens, et lui d'eux. Qu'y avoit-il donc de si *étonnant* qu'on n'ait pas pensé à un *professeur?* Cette imperfection se trouve en bien d'autres endroits. J'en présenterois à V. E. près de 20 qui se sont adressés à moi pour de pareilles places, mais il n'y en avoit *aucun*, qui en vouloit sans *quelque petite charge pour le trésor public.* V. E. me fait entendre qu'on pourvoira à leur traitement par des *suppressions* (d'instituts allemands). Si moi j'avois dit cela, V. E. peut-être en auroit été étonnée.

Il ne m'est jamais tombé dans l'esprit que le ministre de la guerre pense établir un hôpital à Kloster-Berg etc. *)

Ma lettre à nos autorités westphaliennes n'a pas été plus heureuse. Je remercie le *rédacteur* de la lettre de V. E. **) de m'avoir appris que je n'ai aucun crédit parmi ma nation, et qu'elle ne croit pas un mot de ce dont je lui donne ma parole d'honneur. Soit. Ils n'auront pas la lettre allemande dont je vous envoyois la traduction; ils auront celle de V. E. comme si c'étoit une lettre qu'elle eut écrite à moi etc.

La fin de la lettre est *du style de V. E.*, comme aussi celle de la dernière qui fit naître la circulaire: on y voit cette urbanité, cette délicatesse qui attache et qui captive. Quand on a souffert pendant la lecture du reste — comme un homme qui doit mourir à force de piqûres d'aiguilles, on se retrouve soulagé, comme d'un baume, en lisant ces fins des lettres. Soyez sûr, Mgr., que ce n'est pas ici une adulation, quand je vous assure de mon véritable attachement: mais autant les lignes que quelquefois vous m'écrivez, ou vos conversations,

---

*) Der Verf. vertheidigt in Weiterm sein Benehmen in dieser Sache, von welcher die nähern Umstände dem Herausgeber unbekannt sind. So wie, was am Schlusse des folgenden Abschnitts vorkömmt.

**) *Petitain*; über welchen sich der Verf. in den Briefen an Heyne (p. 280. unterm 20 und 28 Nov.) beklagt. Er war Chef de la division des cultes et de l'instruction publique chez le ministre de l'Intérieur: und in der Kunst zu quälen der ächte Feinmteste.

me font plaisir, autant il m'est impossible de voir de certaines lettres sans en ressentir l'effet sur ma santé même. Ces „étonnemens" continuels, ces més-entendus, ces enseignemens de choses qui s'entendent elles-mêmes. Je puis avoir tort, et sans doute c'en est un de penser que ma réputation dépend des expressions de vos secrétaires: mais à 57 ans, après avoir été pendant 50 ans un enfant gâté du public allemand et de beaucoup d'étrangers, être mené à l'école, *tous les jours*, mais *tous les jours*, dans chaque lettre, cela est-il agréable!

J'ai l'honneur etc.

(Note. In einem Schreiben vom 9 Februar 1809 an den damaligen Minister des Innern, beklagte sich der Verf. abermals gegen Petitain, welcher ihm in einem Rapport an den Minister über eine an sich geringfügige Sache eine wahre Absurdität in den Mund gelegt hatte, und schloß sein Schreiben, nach einer einfachen Darstellung der Sache also: „Les ordres de V. E. dans quelque rédaction qu'ils me parviennent, me seront toujours respectables: dès que je m'apercevrai que le rédacteur a renoncé à ces deux principes:

1) que dans la règle j'ai toujours tort et qu'il ne faut jamais être tout à fait de mon avis;

2) qu'il convient de me faire dire des choses absurdes, afin de pouvoir prendre un ton de docteur.

J'ai eu une carrière assez honorable, et le sacrifice journalier de tous les plans de ma vie et de mes plus chères études est assez grand, pour que je puisse désirer à ne pas être l'objet de la gaîté de quelque rédacteur."

## 312.

### A S. E. Mgr. *le Ministre de la Justice et de l'Intérieur.*

Cassel ce 21 Déc. 1808.

En mettant sous les yeux de Votre Excellence les ci-joints rapports, je ne puis qu'ajouter l'expression de la satisfaction que je ressens des notices qui me parviennent successivement ensuite de la circulaire. Partout on s'est évertué à imaginer des épargnes et à découvrir de nouvelles ressources. Des districts entiers ne coûteront *rien*. Les secours du trésor public pour l'université de *Helmstedt* se réduiront de 52,000 à 10,000 fr. J'espère que le fatal projet de son anéantissement et de la ruine de la ville et du district en sera détourné. Je dois à cet égard implorer la justice et les bontés de V. E. sous deux rapports.

On a insinué au roi des choses tout-à-fait fausses à l'égard de Helmstedt. On lui a dit qu'il n'y avoit au plus que 100 étudians et nous avons la liste de 220. Je ne sais quels contes on a fait d'une partialité que j'avois pour cette université. Je n'en saurois aucun motif: j'y ai été bien reçu: tout curateur l'eût été, partout, et surtout en un moment de danger, et venant seul; car si V. E. y fût allée avec ou sans moi, ce seroit à elle qu'on se fût adressé, et si le roi étoit venu, on ne seroit allé chez V. E. et chez moi que pour nous prier de leur procurer une gracieuse audience. Il n'y a donc rien qui dût me toucher particulièrement. Le présent qu'on m'a fait, étoit un diplôme, comme vous en avez eu de Halle. Mon zèle a été

(j'in-

(j'invoque votre témoignage) le même quand il s'est agi de la suppression d'autres instituts célèbres, que je crois qu'on peut soutenir. Enfin, que diroit-on de moi, si j'étois capable d'approuver la destruction de l'université nationale des Brunswicois, l'appauvrissement de 20 ou 30 familles respectables, d'une ville de 6 à 7000 habitans, et de 30 villages circonvoisins pour épargner au trésor royal la somme de 2500 écus par an. C'est à quoi nous voyons à présent que se réduira désormais toute la dépense du trésor public pour Helmstedt. Et le trésor ne gagnera pas cette somme: car le district, auquel on aura ôté toute sa ressource, ne sera plus en état de payer les contributions. Des 220 étudians il y en a plus de 60 étrangers, qui, comptés l'un dans l'autre à 250 écus de dépenses, portent dans le pays 15,000 écus. Des 160 nationaux, que je ne veux évaluer chacun qu'à 200 écus, 32,000 sont mis en circulation dans le pays. Cela fait 47,000. Mais on peut très-bien compter en général 300 écus par tête; cela feroit entre importation et circulation, 66,000 écus.

Que dira-t-on en Europe d'une mesure qui fait perdre à un district 47 ou 66,000 écus, pour en épargner au trésor public 2500! Comment le roi, qui voit juste, pourroit-il ne pas sentir cela?

Veuillez donc, dans l'occasion, représenter ces faits. La chose concernant le bien-être de plusieurs milliers de personnes, est trop grave pour être décidée sur des préventions qu'on a bien voulu donner contre moi.

Plein de confiance dans la justesse de son coup d'œil et l'équité de sa manière de penser, je

la supplie d'agréer l'hommage de ma plus haute considération et de mon attachement inaltérable.

## 314.

## An den Freiherrn Friedrich Heinrich von der Hagen in Berlin.

Cassel, 19 Dec. 1808.

Edler und vortrefflicher Freund! Die Ursachen, warum ich weder Ihnen noch andern meiner besten Freunde geschrieben, lassen sich denken, während der Abenteuer, die sich dem Wege nach Tübingen entgegengestellt, während meines kurzen, aber so mannichfaltig mich angreifenden Aufenthalts in Paris, und dem Monat meines Ministeriums hatten sich so sehr viele Briefe gehäuft, auf welche zu antworten, Zeit, mehr aber noch die Gemüthsruhe mir fehlte. Hierauf als Generaldirector von fünf Universitäten, einigen 30 Lyceen und einigen tausend Schulen, deren, ich will nur sagen, ökonomische Verfassung ich nicht kannte und welche sammt und sonders mit Bitten und Vorstellungen mich bestürmten, hatte ich selten das Glück aufzuarbeiten, was jeder Tag brachte; daher ein ungeheurer Rückstand, am allermeisten gegen Freunde, denen ich ausführlicher zu schreiben gedachte, und eine gänzliche Versäumniß meiner Lieblingsarbeiten, manchmal hierüber innige Traurigkeit, oft wahrer oder eingebildeter Verfall meiner Gesundheit. Hier haben Sie die volle Wahrheit. Nie hatte mein Herz Theil daran. Auch nicht um das Geringste hat sich die Wärme des Gefühls für meine Freunde verloren. Ich lese Ihre Briefe von jenem noch im Oct. 1807 zu Berlin erhaltenen Billet bis zu Ihrem letzten mit den Gedichten *).

*) Sammlung altdeutscher Gedichte.

Ja wohl, theuerſter Fr., war äußerſt unbillig, über unwillkürliche Handlungen einen zu verurtheilen. Daß der Sinn ſich nicht geändert, wird jeder Augenzeuge bewahrheiten, zeigt ſchon jener zwar ältere, doch nun erſchienene 5te Theil *). Es iſt hierin kein Verdienſt. Ich war mir ſelbſt und dem Publicum jederzeit möglichſt wahr, ohne daß Perſönlichkeit hierauf gewirkt hätte: es haben ſich die Zeiten bisher entwickelt, wie man es nicht vorſehen konnte, und die Acten ſind noch nicht verſiegelt; dieſes mußte die Anwendung der Grundſätze und ihre Lautbarkeit modificiren, aber die Wahrheit iſt ewig; beſonders der Geſchichtſchreiber bleibt nicht ſtehen bei einem Moment.

Die Heidelbergiſchen Manuſcripte zu Rom habe auch ich für Göttingen ins Auge gefaßt. Freilich iſt nicht zu klagen, wenn die Heidelberger zuvorkommen. Indeſſen iſt von keiner Seite noch etwas geſchehen. Auch nicht von Bayern, die doch den erſten Anſpruch hätten.

An eine Akademie war hier noch nicht zu denken; die öffentlichen Lehranſtalten koſten ohnehin über eine halbe Million Franken, und Sie wiſſen die Rückſtände der Contributionen, den Verluſt der Domänen. Der Wille, ſonſt, wäre da.

Schöne ſtärkende Worte vom Glauben ſchreiben Sie mir: ja wohl hält nur er; ohne ihn wäre ich lange todt, wo nicht phyſiſch, doch am Herzen. Aber noch iſt er in mir unerſchütterlich; auch der an Sie, Treuer, Lieber, und an bonum eventum.

Eine treffliche Entdeckung der hornen Sigfrid! Nach und nach kömmt Chronologie in die Geſchichte dieſer Dichter. Die Aufnahme Ihres Werkes iſt mir ein Beweis der noch inwohnenden Nationalität,

*) der Schweizergeſchichte.

welche das Einzige ist, worauf sich Hoffnung stützen kann. Ueberhaupt habe ich dieselbe häufiger bemerkt, je mehr sie hat unterdrückt werden wollen. Haben Sie über Herzog Ernst die lateinische Ausgabe von Martene und Durand verglichen? — Zwischen Rotharit und Karl dem Großen weiß ich kein Geschlechtsverhältniß: des ersten Sohn starb ohne Kinder. Das Handwörterbuch mit Docen ist eine treffliche Idee, welche allen diesen Gedichten weit mehr Leser verschaffen wird. Auch darin haben Sie Recht, mein vortrefflicher Freund, für solche, abziehende, zerstreuende, unschuldige Studien ist diese Zeit. — Mit der Orthographie, ganz einverstanden; Sie haben so viel erleichtert, als thunlich war, ohne den Rost des Alterthums auszumerzen. Das Journal *) lassen Sie mir zukommen. Ihre Arbeiten erfüllen mich mit Enthusiasmus für die Sache.

Die bayerische oder nordgauische Abkunft Wolframs von Eschilbach glaube ich in der neuen Ausgabe meiner Geschichte der Schweiz (Th. VIII, 169. IX, 7, 105.) aus den Monumentis Boicis gezeigt zu haben. Daß der Stamm derselbe mit den helvetischen Eschenbach gewesen (wie auch die Brystetten aus Bayern seyn mögen), gab ich als Vermuthung; und nicht für mehr, daß er wohl auch persönlich die Manesse'sche Gesellschaft kennen mochte. Es soll mir ungemein lieb seyn, wenn Sie über ihn mehr Urkundliches, Gewisses, gefunden haben.

Ich habe ein Circular in das ganze Königreich erlassen, um endlich genau zu wissen, was für Fonds für Lehranstalten uns übrig sind, da so vieles unter dem Namen von Domänen verloren ist. Nach den Antworten werde ich urtheilen, ob die Akademie noch

*) Museum für altdeutsche Literatur und Kunst.

zur Zeit möglich sey. Ist, wird sie es, so sollen Sie mehr davon hören.

Sie haben also den S. Galler-Codex! Ich erstaune. Hat man die Mscte alle zurück? Denn hoffte ich auch für das prächtige Fragment von Virgil, welches mir nicht jünger als das florentinische oder vaticanische scheint. Was aber Beharrlichkeit doch thut, geliebtester Freund! Was werden Sie nicht alles ausführen! Und wenn Sie sonst nichts thäten, als die vaterländische Poesie erwecken, diesen Ruhm der Väter herstellen, es verdiente ein Leben. Sie werden aber noch mehr thun. Ich umarme Sie im Geiste, traulich, wie ehemals; lieben Sie mich, wie ich Sie; mehr fordere ich nicht. Grüßen Sie Büsching herzlich. Wir haben einander endlich wieder gefunden und lassen uns nicht mehr.

## 315.

### An Herrn Friedrich Hurter, Pfarrer zu Löhningen im Kanton Schaffhausen.

Cassel, den 30 December 1808.

Es soll doch nicht seyn, mein verehrter Herr Landsmann und College in der Geschichtschreibung, daß dieses Jahr endige, ohne daß ich Ihnen für das Vergnügen danke, welches Ihr schönes Werk über König Dietrich*) mir verschafft hat. Längst lag mir schwer auf dem Herzen, daß es noch nicht geschehen. Allein ich bin in einer Lage, welche mich eben sowohl meinen Studien als meinen Freunden und fast mir selbst geraubt hat. Ich habe um nichts desto weniger mich gefreut, im Schoß der unvergeßlichen Vaterstadt einen mit solchem Glück sich entwickelnden Freund desselben Studiums zu finden,

*) Geschichte des ostgothischen Königs Theodorich und seiner Regierung. Schaffhausen 1807. 2 Theile.

welches die Lieblingsbeschäftigung meines Lebens gewesen, und Sie auf dem wahren Weg, dem der ächten Quellen, zu erblicken. Ich habe das Buch überhaupt mit großem Beifall gelesen, und hin und wieder, wo bei großen Scenen der Styl sich gleichsam losreißt und aufschwingt, nicht ohne lebhafte Theilnahme einen Blick in Ihr Gemüth gethan, welches sich auf eine des Ernsts und der Würde der Gegenstände angemessene Weise aussprach. In der Vorrede habe ich nicht sowohl eine Beziehung auf dieses Buch als die Einleitung zur Kenntniß des Charakters gesucht, welchen Sie als Geschichtschreiber zu behaupten gedenken: die Sprache ist, nach meinem Geschmack, wohl etwas zu sehr dem Sprachgebrauch der jetzt regierenden philosophischen Schule angepaßt; aber Sie sind ein so fleißiger Forscher in den Quellen, daß ich gewiß bin, wie ich auch schon im 2ten Theil bemerkt zu haben glaube, die natürliche Sprache der Menschen über große Geschäfte wird bald bei Ihnen das völlige Uebergewicht bekommen. Seyn Sie meiner wahren Achtung, meiner wärmsten Theilnahme an Ihren Fortschritten für immer versichert. Nichts ist erfreulicher für mich als die Fortschritte der Wissenschaft. Prüfen Sie genau die Meinungen des Decenniums, auch daß kein Schimmer Sie von dem Wege verlocke, der die Probe der Jahrhunderte und der Jahrtausende ausgehalten. Erfüllen Sie sich ganz mit der Größe des Gedankens, was jetzt ein Geschichtschreiber für Welt und Nachwelt zu seyn hat, welches Richteramt ihm obliegt, welche Auslegung des Zeugnisses einer sich schließenden Weltperiode, welches anzukündigende Resultat der Arbeit so vieler Geschlechter. Ich glaube nicht, Sie persönlich zu kennen, aber Sie sind gewiß zu durchdrungen von der Größe der Unternehmung, um nicht sehr zu fühlen, wie viel uns allen fehlt, um das

Ideal zu erreichen. Mich wird immer sehr freuen, von Ihnen zu hören, zu wissen, was Sie beschäftiget. Und wie, wenn mir so gut werden sollte, Sie zu sehen und Ihnen meine Empfindungen mündlich auszudrücken! Sey'n Sie derselben versichert, vergeben Sie mein überlanges Stillschweigen, ich werde es nie wieder zu Schulden kommen lassen.

P. S. Ich hatte mir beim Durchlesen einiges angezeichnet, was ich Ihnen als Beweis der Wahrheit meiner Theilnahme zur Prüfung vorlege.

Wenn ich die Sprache der Vorrede für zu metaphysisch halte, so bin ich weit entfernt zu verkennen, was in den Gedanken Treffliches liegt. Was mir die größten Hoffnungen für Sie einflößt, ist Ihr bewundernswürdiger Fleiß; genau wissen, ist das Fundament von allem. Auch wird man dadurch bescheiden, weil man bald sieht, wie unmöglich ist, alles so zu wissen.

Die Einleitung scheint mir etwas zu umständlich. Ein allgemeiner Blick, wie es war, dürfte zweckmäßiger gewesen seyn. Nepos und Plutarch führen so fort in mediam rem. — *)

(Unter den Manuscripten des Verfassers fand sich noch folgender Anfang zu einer Antwort auf Herrn Hurters Brief vom 21 Febr. 1809.)

„Ihr Gedanke, mein werthester Herr, über die bewußte Preisfrage **) zu arbeiten, ist sehr gut und Ihr Plan so umfassend als (wie es seyn soll) individualisirend. Außer Cassiodorius, Prokop und Agathias haben Sie ohne Zweifel auch benutzt, was hin und wieder Muratori Einzelnes hat. Ich glaube hienächst mich zu erinnern, daß in dem wichtigen Werk

*) Folgen Bemerkungen über einzelne Stellen.

**) der Pariser Akademie, über den Zustand der Völker unter der gothischen Herrschaft ꝛc.

der papiri diplomatici des Abt Gaetano Marini (Rom 1805 f.) verschiedenes auch vom gothischen Zeitalter vorkömmt. Ueberhaupt habe ich von Ihrer Gründlichkeit im Forschen und von Ihrer klaren Auseinandersetzung die Meinung, daß diese Schrift (selbst wenn Zufall oder Cabale Sie um den Preis brächte, was man sich immer vorstellen muß) Ihnen den schönsten Rang in der Gelehrtenwelt sichern wird. Es ist mir sogar lieb, daß Sie sie lateinisch aufsetzen; um so leichter hüten Sie sich vor unserm modischen Phrasen. Ihr Schreiben, lieber H., hat mich sehr gefreut; indem ich sehe, wie gesund Ihr Urtheil auch über dieß neue Art Historiographie ist; Sie werden, ohne die höhern Ansichten aufzugeben, mehr und mehr auf jene veredelte Natur, wie der Vortrag der alten Griechen war, zurückkommen: ich finde bisweilen in meinen frühsten Papieren, als ich von Göttingen kam, einen gewissen witzigseynsollenden Ton, welcher mir nun höchst widerlich ist; solche Besonderheiten streifen sich ab, wenn man sich fortbildet; hingegen fühlt man täglich mehr, wie unendlich schwer ist, Cäsars Proprietät, und große Kunst, immer nur das zu sagen, was er soll, dieses aber aufs schönste, sich eigen zu machen. Der französischen Gelehrten-Republik sind Sie indeß genannt worden: der berühmte Villers erstattet an das Institut einen Bericht über den Zustand der Geschichtschreiberei bei uns. Zu spät hörte er den Theodorich nennen, um noch im Text seiner zu gedenken; aber er widmete ihm eine aufmunternde Note.

„Uebrigens ist sehr gut, Ein Hauptwerk das ganze Leben durchzuführen; unermeßlich darf es nicht seyn, sonst kömmt doch nichts heraus; aber, z. B. die Sie reizende hohenstaufische Zeit ist reich und sehr groß, würdig ein Leben zu füllen, doch nicht unermeßlich; vortrefflich, wenn Sie diese wählen, von 1080 bis 1269, welche Heroen!“ — — —

## 316.

### An Herrn Carl von Morgenstern, Russisch-Kais. Hofrath, Prof. zu Dorpat ꝛc.

Cassel, 9 Jan. 1809.

Mein Theuerster, ich bin den ganzen Tag nicht ausgegangen, hatte also Muße nachzufühlen, mir den ganzen Eindruck klar darzustellen; eine für mein Gemüth sehr genugthuende Arbeit, indem ich wirklich über manche Ansicht weiter gekommen bin*), das aber, was mir die Hauptsache gewesen, die Freundschaft bestätigt und befestigt gefunden. Ich gehe meinen Gang nun desto ruhiger, und das ist viel werth. Reise auch, mein Freund, glücklich, nicht nur in Westeuropa herum, sondern durch das Leben. Wir wissen dessen Fügungen nicht, aber die Wünsche und Hoffnungen sind uns klar, und sind solche, deren Erfüllung nicht unmöglich ist.

Ich bin, wie man es nennt, heut wieder obruirt, und nichts ermüdet mehr, als der Ardelionengang (multa agendo nihil agens). Glücklicher! Sie reisen; und wohin? wo die Götter des Olymps, wo die Heroen und die göttergleichen Künstler der Alten mit aller modernen Pracht und allen Schätzen der Wissenschaft Ihnen zuwinken, und die humansten Gelehrten Ihnen treulich alles vorlegen und mit unterrichtvollen Gesprächen würzen! Man muß gerecht seyn. In letzterer Hinsicht ist nichts über Paris. Genießen Sie alles mit dem Blicke, welcher das Wesentliche ergründet, und nicht im Buche, sondern in der Seele mitnimmt, wo es sich in zwanzig

*) Bezieht sich auf ein von Herrn von M. dem Verfasser mitgetheiltes Manuscript.

Jahren so lebendig erneuert, wie der Eindruck jetzt seyn wird. Fast möchte ich sagen, gehen Sie nun aus der Bücherwelt hinaus, seyn Sie mit voller Seele allein bei den Meistern, bei der Natur; was sich in Ihnen da entwickeln wird, ist mehr, als was immer Sie davon gelesen haben mögen. Es ist mit jeder Hauptwahrheit, wie mit dem Evangelium: sie zu fassen, ist kindlicher Sinn das Hauptrequisit. Was dem Winckelmann, was Lessing und Goethe jedes war, ist nachmals fein und lehrreich zu lesen; aber nun gilt's zu wissen, was jedes der Wunder Ihrem Sinne seyn wird. Das sind entscheidende Tage für Ihr geistiges Leben. Ach, daß ich sie an Ihrer Seite verlebte! Nach Paris würde ich fliegen, wenn ich könnte, und nachmals ausruhen im Schoß der südlichen Natur; dann sollte jeder Leser, wenn auch einst am Oronoko, fühlen, daß in Arkadien auch ich war. Doch, was Ihnen Gutes ward, ist mir auch geschehen, und wenn meine Seele unter Rechnungen erstickt, so wird Ihre, die Sie erneuert wiederbringen, auch mich wieder beleben. Also, geliebter Freund, geh' und sieh; erfülle dich mit den hohen Idealen, und sey zuweilen eingedenk meiner, deines Freundes.

## 317.

### An Herrn Dr. und Professor Stäudlin in Göttingen.

Cassel, 19 Jänner 1809.

T.

In der Meinung, daß Euer Hochwürden gegenwärtiger Dekan der Facultät sind, habe ich die Ehre, Ihnen diesen Katechismus eines unserer westphälischen Theologen, den er für die Schulen eines Districts verfertiget und der wohl auch in andern Gegenden einge-

führt werden möchte, mit der Bitte zu übersenden, denselben lesen und auch dem Herrn C. R. Plank mittheilen zu wollen, mir aber zu melden, ob die Lehre richtig und der Vortrag faßlich sey? Ihrem Gutachten zufolge, wird der Katechismus von mir autorisirt, oder zuvor noch von dem Herrn Verfasser verbessert werden. Ueber die Gesichtspunkte sind wir wohl alle Eins: Eine, und zwar die christliche, Religion soll vorgetragen werden; die müßigen Fragen, die kritischen Zweifel, die Terminologien des Tags, gehören nicht dahin; und lieber als eine abstracte Definition des oft indefinissablen ist mir ein Kraftspruch unserer mit Ehren altgewordenen Bibel; nicht herrsche hier der kalte Ton der neuen Weisheit, eben so wenig die enge Ansicht finstrer Bußpredigten, sondern das kindliche Verhältniß zu unser Aller Vater und Herrn, jenes Vertrauen die Hauptquelle des Muths und heitern Sinns, und die unüberwindliche Hoffnung, daß Er die Schicksale führt, und Welten und Zeiten hat, auszuführen, was hier als unbegreiflich erscheint. Jedoch was brauche ich Ihnen zu sagen, was Sie eben so gut wissen? Ihrem und Ihrer Freunde Urtheil übergebe ich dieses Werk eines übrigens recht würdigen Theologen.

## 318.

## An Ebendenselben.

Cassel, s. d.

Auch ich fühle mit Ihnen die Nothwendigkeit strengerer Gesetze wider die fatalen Zweikämpfe. Ihre Vervielfältigung ist eine Folge des Zeitgeistes, welcher Balgereien günstiger als stiller Ehrbarkeit ist. Man muß zu schrecken suchen. Aber wird's helfen? Der Universitäten sind genug, welche unsere

Ausgestoßenen mit offenen Armen empfangen. Von Grund aus müßte geholfen, das Gemüth curirt werden, eher als die Beulen. Aber dieses heilsame Werk setzt eine Oberhand der Moralität voraus, deren sich unser Jahrhundert nicht rühmen kann. Daß wir, mit gelähmter Gerichtsbarkeit, in wilden Zeiten ausrichten, was weder dem großen Friedrich noch Ludwig XIV, und nicht einmal unserer patriarchalischen Schweiz ganz gelungen, diese Erwartung werden Ewr. Hochwürden selbst nicht haben. Indeß läßt sich etwas von mehrern Seiten thun. Möge auf Lehrstühlen, Canzeln und in Schriften, der Humanität (einer doch noch beim Publicum in einiger Achtung stehenden Gemüthseigenschaft) so beredtes Lob gegeben werden, daß der Renommist sich in seiner Herabsetzung fühle; möge der Zweikampf selbst nach dem Verstand der Römer und Griechen, wie eine nordische Barbarei, diese aber verächtlich dargestellt werden. Man soll die Schuldigen unstreitig relegiren. Aber, Hauptsache scheint mir, daß niemand wirklich umkomme. Zu dem Ende, anstatt daß die Unglücklichen, wie man sagt im letzten Fall, sterben, weil sie nicht gleich den besten Arzt hatten, wäre ich geneigt, die Wundärzte der Pflicht, Angeber zu seyn, förmlich zu entlassen. Wir wollen nicht den Tod des Sünders, sondern daß er sich bekehre und lebe. Mögen zwanzig dieser Thorheiten unbekannt bleiben, weil der Wundarzt ihre Folgen heilt, ohne sie anzugeben; es ist besser, als wenn Einer darum stirbt, weil er nicht gewagt hat, einen Wundarzt zu rufen, der sein Angeber hätte werden müssen. Ich glaube, daß wir nie einem bessern Beispiele folgen können, als Gott. Wie leicht wäre, die Sünder alle (und wer ist so rein!) zu zerschmettern; aber die Welt ist so gemacht, daß man gleichwohl immer zusammen haushalten muß. Also dünkt mir das Beste: 1) alles zu thun durch Lehre, auf daß des Uebels nicht viel

geschehe; 2) das Geschehene nicht öffentlich zu machen, auf daß die Universalität des Uebels nicht einladend werde; 3) mit den nothwendigen Strafen den größten Ernst mit Feier zu verbinden, und dabei in einem kräftigen Vortrag auf eine herzerschütternde Weise die Seiten der Sache darzustellen, wodurch sie jedem Menschen abscheulich werden muß. Es soll mich freuen, hierüber, wie in allem, Ihre durch Erfahrung und Studium gereifte Weisheit zu benutzen *). Ich verbleibe Ihnen mit unveränderlicher Ergebenheit und Hochschätzung zugethan.

---

*) Herrn Hofrath Eichhorn, mit welchem, als damaligem Prorector, der Verf. viele Briefe in Amtsgeschäften wechselte, schrieb er (28 Febr. 1809) über den Duellen-Unfug:

„Ich habe nun 16 Namen solcher Herren, und stehe an, ob nicht gut wäre, sie sämmtlich zu verweisen. Denn wenn die akademische Jugend aus solchen rohen Bengeln bestehen soll, die nichts abhalten kann, sich einander für nichts und wieder nichts die Hälse zu brechen, wenn alle Weisheit, Klugheit und Menschenkenntniß so vieler Gelehrten sie davon zurückzubringen unfähig ist, wozu eine so kostbare Universität? Mit Geistesentwicklung, mit Bildung ist's ohnedem aus, wenn die Wüthereien der Landsmannschaften das prædominium haben. Was haben Staat und Menschheit von dem Raufen und Balgen zu erwarten? Ich sehe den Untergang herbeieilen und fange an, mich darüber zu trösten. — Mit gebeugtem Muth endige ich. Ich getraue mir nicht, die indisciplinirte Rotte länger als Zöglinge der Musen interessant zu machen.

## 319.

### An Ebendenselben.

Cassel, 2 Februar. 1809.

T.

Den Katechismus haben Ewr. Hochwürden wohl gethan, auch Herrn D. Gräffe mitzutheilen. So wie ich den Theologen kenne, von dem er ist, wird er wohl keine der Bocksprünge enthalten, welche man sich heutiges Tages, zu weniger Erbauung der Gemeinden, in der Theologie erlaubt; wohl aber das Meiste auf den Vortrag ankommen, worin Einfalt und Herzlichkeit seyn muß. Der Religionsunterricht sollte die Glaubenskraft wecken, diesen Keim der herrlichsten Tugend. Wodurch bleibt David allezeit groß, als durch sein Festhalten an die Vorsehung, die von Bethlehems Triften bis auf den Thron von ganz Israel seine Führerin war! Heutiges Tages arbeitet man daran, diese Kraft schwinden zu machen. „Ich gehe hinauf zu meinem Vater und eurem Vater!" „Siehe, ich bin bei euch alle Tage bis an der Welt Ende!" waren sonst Worte des Herrn aus dem göttlichen Buch; jetzt weiß man nicht recht, in was für einem Sinn oder Unsinn der unbekannte Compilator, dessen Flickwerk A. 200 kanonisch wurde, sie hat aufnehmen können. Daher geht es so schön — mit Selbstaufopferungen, Gemeinsinn, Hingebung! Doch — wir sind wohl einerlei Meinung.

— Ueber die Repetenten werde ich die Vorschläge gern genehmigen; es werden gelehrte Jünglinge seyn, welche nicht für ihren Spaß halten, an den Grundfesten der Religion zu rütteln, wohl aber in allen Wissenschaften ihr neue aufsuchen werden.

9 März. — — Uebrigens ist eine Stelle in

der theologischen Facultät wichtiger, als je. Mehr und mehr entfernt sich der Protestantism von dem ursprünglich angegebenen Glaubensgrund. Was ist das für ein Neues Testament, woraus man die Evangelien und einen Theil der Episteln streicht? Alle positive Religion geht verloren *). Ich verehre die Kenntnisse und manche Eigenschaften von N—, von P—, von E—. Wenn aber keine Theologen sich im Stand finden, ihre oft scharfsinnigen Darstellungen zu widerlegen, so ist eine theologische Facultät überhaubt bald entbehrlich. Ich wünschte solche anzustellen, die befestigen, und nicht die untergraben, die wankend machen **).

---

*) Das will man ja eben! H.

**) Einem andern theologischen Freunde schrieb der Verf. damals über jene Hypothesen:

„Es ist nicht erweislich, ja höchst unwahrscheinlich, daß eine solche schriftstellerische Thätigkeit unter den armen Gemeinden der ersten Jahrhunderte gewesen wäre, wodurch aus einer Menge Texte ohne irgend originelle Zuthat, meist chimärisch und abergläubig, diese ersten Evangelien, von Verfassern, die sich ihnen anlügen, aus unbekannten Scribeleien zusammengesetzt worden. Und wenn (unmöglich!) es auch wäre, wozu der Christenwelt die Urgeschichte ihres Stifters, mit so viel Heiligem und Großem verwoben, durch eine Hypothese aus der Hand reißen? Ist denn, ohne irgend neue historische Angaben, unsere Zeit auf Einmal so unfehlbar scharfsichtig geworden, daß der Glaube aller Jahrhunderte durch die Kühnheit neuer Ansicht wiederlegt wäre? Ich scheue mich nicht, es zu sagen, wenn wir den Menschen alles Verehrte nehmen, und am Evan-

## 320.

### An Herrn Freiherrn Friedrich Heinrich von der Hagen in Berlin.

Cassel, 26 Jänner 1809.

Glauben Sie nicht, th. Fr., daß ich Sie vergessen habe. Ich bin zwar zu gelehrten Untersuchungen dießmal sehr ungeschickt, weil mir die Zeit ganz fehlt, und ich keine Hülfe habe. Eigentlich hätte ich Ihnen das Buch längst zukommen lassen, wenn ich wüßte, daß es das rechte ist. Als ich es aus der Bibliothek kommen ließ, erhielt ich eines der schönsten Manuscripte, die ich je sah, in groß Folio, auf Pergament, mit großer Sorgfalt geschrieben, und ohne Titel, aber mit beiliegender Aufschrift am Ende: allein dieß Werk war Ulrichs von dem Turlin, und Sie wollen Rudolfs von Montfort Wilhelmen von Orlienz. Das ist nun ein ganz gemeines papiernes Manuscript von 1474, und was mich abhält es zu schicken, ist der mit anderer Hand geschriebene Titel Hertzog *Wilhelms von Brabant* hystoria. Das 36ste Capitel handelt von seiner Krönung zum König von England. Es sind 548 Seiten, jede von etwa 30 Versen. Wollen Sie dieses — gut; jenes — ich würde es wohl etwa erhalten, doch haben sich Widersprüche gezeigt: es sieht aus wie ein Hauskleinod

---

gelium einer zum Helden werden will, wie ein anderer es an Homer zu werden meinte, verdient unser gelehrtes Wesen fernere Erhaltung, und würde die alles leitende Hand nicht besser es wegwerfen, wie Stroh verzehren lassen, da wirklich alles die Seele Nährende, das wahre Brod des Lebens hinwegkritisirt wird!“

Heinrich von Heſſen; dazu ließ Heinrich der Eiſerne es ſchreiben. Wollen Sie von dem oder jenem ein Excerpt, es ſoll beſorgt werden.

Ihr Freund ꝛc.

(Anno Domini millesimo trecentesimo vicesimo quarto, illustris princeps Henricus, Landgravius, terre hassie dominus, volumen istud in honore Sancti Wilhelmi Marchionis scribi fecit a sua curia nunquam alienandum, sed apud suos heredes perpetuo permanendum.)

## 321.

### A Mr. *Siméon*, Ministre de l'Intérieur etc.

à Cassel, 16 Févr. 1809.

Je supplie V. E. de daigner me donner une ligne d'information pour savoir en quelles mains se trouve en France la censure des livres? Mr. le directeur général de la haute police m'avertit que „la surveillance de l'imprimerie „et de la librairie fait partie des attributions „spéciales, textuellement décrétées de la haute „police, que Mrs. les commissaires généraux „exercent cette surveillance dans les départemens.“

Cela ne peut se rapporter, il me paroît, qu'à la partie *politique*. Mais il seroit fâcheux que des hommes qu'on ne sauroit supposer tous savans et des fins connoisseurs, voulussent s'immiscer à la censure de *toutes* les branches de la littérature. C'étoit un privilège ou une loi fondamentale de l'université de Gœttingue que *la liberté de la presse*. Qu'on donne sur les doigts à des brochuriers politiques, je n'ai rien

contre. Mais il seroit fâcheux que des hommes éminens, célèbres, constitués en office, fussent forcés de porter leurs ouvrages de tout genre *aux commissaires de police*, qui affecteroient de faire les savans pour critiquer des choses qui ne touchent ni le gouvernement de Westphalie, ni celui de l'empereur, ni le XIXme siècle. Il est triste de voir les savans, qui jusqu'ici étoient censeurs des livres, tout-d'un-coup destitués, comme s'ils avoient démérité. C'est ce qui me fait désirer de connoître le mode de France. Non par rapport aux papiers publics ni à des pamphlets, mais quant au reste de la littérature. Une censure universelle, exercée par les agens de la police, donneroit au royaume un certain air d'Espagne, celui du gouvernement le plus méfiant, le plus sombre, le plus violent, le plus mal-assuré. *)

J'ai l'honneur etc.

## 322.

### An N.

1809.

„ — Unter den vernachläſſigten Kräften, deren Aufregung Wohlthat iſt, wäre wohl eine, von den Vätern zu weit getriebene, jetzt mit Unrecht verworfene, der Glaube. Ohne den iſt kein Heldenmuth, kein Gemeingeiſt, kein wahrer Genuß des Lebens. Den hat unſere ſpitzfindige Philoſophie hinweg demonſtrirt. Nach der ſogenannten (meiner Einſicht nach, höchſt willkürlichen) höhern Kritik ſind

*) Der Miniſter entſprach dieſem Begehren, ſo viel ich weiß.

Ilias und Odyssee und Evangelium, eines wie das andere, spätes Machwerk von Unbekannten *), woran kein Wort Wahrheit ist. Ich will nicht sagen, welches Vergnügen, wäre es auch illusorisch, ohne einigen praktischen Nutzen, am Homer verloren geht; aber wenn, wie unsere Theologen jetzt wollen, die ersten drei Evangelien eine Zusammenstoppelung der allenfalls erträglichsten Fabeln von Jesus aus dem 2ten, 3ten Jahrhundert sind, und selbst an dem Jünger, den er lieb hatte, kein wahres Wort ist, so möchte ich nachgerade doch wissen, auf was das protestantische Christenthum ruhet, und mit welchen Formeln man die Kraftsprüche, die Trostworte, die herzergreifenden Vorstellungen dem Laien zu ersetzen vermeint? Die biblische Büchersammlung hat unsere Voreltern durch die tausendjährige Barbarei begleitet; und ihr orientalischer Schwung, ihr Alter, ihre Mannichfaltigkeit, ihre Kraft, hat beim Wiederaufwachen tausend Ideen und Gefühle geweckt, tausend Untersuchungen motivirt; nun, bei wiederkommender Hemmung und Verdunkelung, wird unsern Enkeln das Buch wegdisputirt. Bei dem allem finde ich gar keine Haltbarkeit in den Gründen, und bin gewiß, wenn ich die Muße hätte, sie mit vieler Satyre widerlegen zu können."

„— Was ich vom Glauben sagte, davon können Sie, wie von allem, Gebrauch machen. Es ist mir Herzensangelegenheit, zu sehen, wie diese köstliche Gabe der Menschheit, ohne die wir gar nicht bestehen könnten, ohne die zumal von höherm Streben, von der Poesie des Lebens gar nichts existiren kann, durch Schulformeln und willkürlich angenom-

*) In Nro. 56 des westphälischen Anzeigers von 1809 von einem Unbekannten eingerückt.

meine Sätze paralysirt wird. Aber unser Zeitalter wandelt auf Extremen, und hat kein Ohr für warnende Stimmen. Wenn Eine wirken könnte, so wäre es die des Menschenverstandes, der so klar und ergreifend durch Sie redet.“ —

## 323.

### An Hrn. Dr. und Prof. Justi in Marburg.

Cassel, 14 Febr. 1809.

Einen Abend, welcher hier häufig in Tanz und Musik verschwindet, stehle ich, nun endlich, Edelster Sänger der heiligsten Gefühle, für den Genuß, für die Rückkehr in die Tiefen meiner eigenen Seele Ihnen zu danken, so ich seit mehrern Tagen Ihnen schuldig bin. Sie wissen, daß ich Ihre Muse sehr liebe; noch mehr, seit ich sie ganz kenne. Sie berührt die zartesten Saiten der Seele; sie erhebt ahnungsvoll in unvergängliche Wohnungen; sie führt in uns, und dann heim. Ich kann Ihnen nicht ausdrücken, geliebtester Dichter, wie diese Gesänge mich anziehen *). Sonst hörte ich Sie gern bei der David'schen Harfe, und noch lüstert mich unaussprechlich, Sie bald wieder auf dieser zu hören. Aber ich erfahre, daß sie von sich, aus sich zu hören, ein eigner Genuß ist, welchem in der Reinheit kaum ein anderer vates (das ist Ihr wahrer Name) gewährt. Haben Sie Dank; Sie haben mir einen Schatz für viele Stunden des Lebens geschenkt, wo ich seiner bedürfen werde. Ich kann mir nun Ihre Seele denken, und begreife, wie Sie so brav sind, und so liebenswürdig; aus einem Gemüth, wo diese Weltansicht herrscht, kann lauter Schönes und

*) Gedichte von C. W. Justi; Marburg 1808; zweite verbesserte Auflage, Siegen 1810.

fesselnde Hoheit der Gedanken entquellen. Wie waren Sie Sohn, wie Vater, Gatte und Freund! Könnt' ich jetzt meine Bande abwerfen, um mit Ihnen meine Gefühle zu mischen! Es herrscht auch in mir der häusliche Sinn, lange, ja noch, meines Volkes Nationalsinn. Das ächte Glück, die wahre Würdigkeit, und der unüberwindliche Glaube quillt aus demselben, wie er in Ihnen ist. Daher auch die Vorsehung ihre Menschenerziehung nicht von Helden, sondern mit dem Erzväterleben anfing. Wie Sie die ganze Natur beseelen, so daß alles spricht, daß über alle Creatur die Sympathie sich ergießt! Daß der Mensch nie einsam, und seine letzte Revolution ein kaum merkbarer Übergang ist! Es ist etwas, das der Philosoph nicht erklärt, etwas, das im Sturm der Welt unbeachtet verhallt, aber es ist — ich weiß nicht was, wie so ein Widerschein oder ein unbegreiflicher ernster Hall aus einer andern Welt, welche uns umgibt, und in die wir einst erwachen. Dieses Θειον *) fühlte ich oft, und gibt Ihren Werken einen unbeschreiblichen Reiz. Das ist die ποιησις **), welche, was wir nicht sehen, uns zeigt, und den durch Sinnlichkeit obruirten Sinn weckt. Mögen viele Trostbedürftige Ihnen das ablernen, hinübergezaubert werden durch Sie in Edens unvergängliche Auen!

Geschrieben habe ich sehr lange nicht; gethan auch wenig; aber immer gearbeitet, immer gewälzt an dem Sisyphusrad, welches alle Trimester herabrollt, und meist mit sehr großer Mühe wieder aufwärts gebracht wird. Was soll ich Ihnen sagen, als daß oft Ihre Lieder mich entweder erheiterten oder besänftigten! Auch unserm Münchhausen habe ich noch nicht geschrie-

---

*) Dieses Göttliche, Ahnung des Göttlichen.

**) Die wahre Poesie.

ben; ich schreibe am wenigsten an die, wo mein Herz ernstes Interesse nimmt; ich habe selten so viel Zeit, um es recht zur Sprache zu lassen.

Längst las ich Ihre mir sehr merkwürdigen Schriften über S. Elisabeth, ihren Brunnen, die Gräber in der Kirche. Nicht, ich gestehe es, mit Enthusiasmus für die Heilige. Solches Leben kann meinem antiken Griechen- und Römersinn unmöglich zusagen. Aber sonst haben Sie in mir manches Andenken der Vorzeit erneuert; und fast so lieb als Blandusiens Quell ist mir der Brunnen *) (obschon ich den Sänger von jenem doch noch lieber antreffen würde, als Konrads von Marburg allzu kindische Schülerin). Vieles möchte ich mit Ihnen sehen, vieles fragen. (Ich erlaube mir nur eins: der Sie von Rittern und Geistern mir so viel schauerlich Erhabenes sangen, sagen Sie mir, nur in Prose, die Fabeln und Sagen von Wilhelms III Grabstätte.)

Von Dingen dieser Welt nur das. Es ist weder so gut, wie ich's wünschte, noch ganz so arg, wie mancher fürchtet. Ich hoffe, wenn einmal die monatlichen Zahlungen im Gang sind, bessere Ordnung, u. s. w. **)

Die althessischen Schulen haben Sie mir richtig geschildert. Wenn einmal ein Schulfonds sich zusammenbringen läßt, so soll zuerst hier geholfen werden. Jetzt muß man sich begnügen, den jungen Gemüthern wenige, aber die trostvollsten, leitende und kräftigende Grundwahrheiten einzuprägen, und sie übrigens im Lesen und Schreiben zu unterrichten. Es ist schön, wohlgeordnete Schulen zu haben. Doch bedenken Sie jene Jahrhunderte ungebeugter Freiheit und flecken-

*) Der Elisabeth-Brunn unweit Marburg.

**) Folgt einiges über Marburgische Akademie-Angelegenheiten.

losen Ruhms des alten Germaniens! Nicht Pestalozzi hatte Hermann gebildet. —

Von Herzen und verehrungsvoll Ihr ergebenster ꝛc.

## 324.

### Sr. Excellenz Herrn Freiherr von Gagern, herzogl. nassauischen Staatsminister in Weilburg.

Cassel, 24 Febr. 1809.

Längst, verehrtester Freiherr und alter Freund, war mein Herz voll, Ihnen für den herrlichen Genuß Ihres Werkes zu danken. *) Ich habe es mit größter Begierde gelesen, weil ich in allem Sie, den sich gleichbleibenden Weisen fand. Wenn Sie auch nur S. 40 u. 41 geschrieben hätten, ich möchte das Werk als Lehre der Nation in allen Händen sehen. Doch auch sonst, welches Glück des Ausdruckes der verstandvollen Gedanken — wie viele der Stellen, die man so gar nicht anders sagen könnte, wo Sie jedem begegnen, der noch eine Seele hat! „Graue Locken, die erste Krone!" (S. 63.) Ihr eigenes Bild 157, und mögen die Söhne ehrenvoll die Rolle fortspielen! Wie richtig, wie wahr von dem im Schiffchen, 149! Mit Vergnügen sah ich 153 dem verkannten Montesquieu auch Sie getreu! Bei S. 185: „Es war auch das Geschick (sehr edler Männer auf andern Laufbahnen des Glücks, im Leben mißkannt zu werden. Dann ist die Nachwelt Richterin und Vergelterin) u. s. f." habe ich auch tief geseufzt. Schön und wahr 199 die Menschen gerechtfertiget. Ein großes, ein Grundwort, wofür

*) Die Resultate der Sittengeschichte.

ich Sie küssen möchte 203, „Treue" ꝛc. Genug; es ist der Bücher eines, die ich nie lassen werde; oft sollen Sie mir Trost und Freudigkeit einflößen.

Doch zu der Veranlassung, die sich ergab, eben jetzt Ihnen zu schreiben.

Unter den einigen tausend Schullehrern, mit denen ich im Verhältniß zu seyn habe, ist ein — ich will nicht eben sagen, tiefgelehrter, doch, was er soll, weiß er sehr gut — aber ein moralisch vortrefflicher, dabei durch seine treue Hingebung liebenswürdiger, wahrhaft religioser angenehmer Jüngling, Namens N — g, Schulrector zu Sp — g, den ich mit großer Mühe von der Conscription losgebeten, auf einem äußerst schlechten Posten, für den ich aber auch keine nahe Aussicht habe, beim besten Willen. Dieser kam heute freudenvoll zu mir mit einem Brief Ihres würdigen Herrn Superintendenten an den Metropolitan zu Sp — g, worin er dem N. die erledigte Schulstelle zu Benndorf anträgt. Er sofort nach Cassel, um meinen Rath; und nachdem ich die Lage des Orts, den Charakter der nassauischen Regierung, und alles ihm geschildert, wie dankte er der Vorsehung für diesen Strahl von Hoffnung! Ich aber, nicht wissend zwar, ob Sie etwas mit dem Schulwesen zu thun haben, wohl aber, daß Sie mit allem Guten sich etwas zu thun zu machen wissen, beschloß augenblicklich Ihnen zu schreiben, daß Sie für das Dorf und für den ganzen Einfluß, den ein guter Schulmeister haben kann, keinen bessern finden könnten. Sie werden persönlich ihn gern haben, wenn seine redliche Natur sich ohne Scheu vor Ihnen zeigt. Er soll auch als Organist und Sänger gut seyn. Daß er ein guter Christ und rein moralischer Mensch ist, glaube ich verbürgen zu können.

So wäre denn dieser Tag nicht verloren, ist ja etwas geschehen! etwas Gutes!

Ich verehre und liebe Sie, seit Ihrem Werk noch mehr als zuvor, unauslöschlich ist in meinem Herzen Ihr Bild. Leben Sie wohl, eingedenk

Ihres

## 325.

### An Herrn Professor Bredow in Helmstädt.

Cassel, 18 März 1809.

*) — Wie kann ich aber Ihren Entschluß mißbilligen! wie meinem Freund verargen, was ich mir selbst tausendmal wünsche! Das ist das Traurige, der Ardelione Leben zu führen **); den Tag durch sich aufopfern — ohne Erfolg. Vor der unersättlichen Begierde nach den Fonds und Sparnissen, die immer abzuhalten war, konnte ich nie zur Ausführung einer wahren Reform im Innern kommen. — Nach Helmstädt gedachte ich, nach Festsetzung der Erhaltung, einen tüchtigen Juristen, einen angesehenen Mediciner, einen guten Literator zu berufen, die Hälfte der Wolfenbüttelschen Bibliothek hinzubringen, und auf alle Weise den Entschluß des neuen Emporstrebens anzukündigen. In einiger Zeit, nach und nach, hätten die verfallenen Institute sich wieder heben lassen.

Daß die bessere Epoche von dem Erziehungssystem

---

*) Hr. Br. hatte seinen Abschied begehrt, und Müller, so leid es ihm that, endlich sein Gesuch der Behörde vorgetragen. (S. den Brief vom 28 April 1808.)

**) Phædr. fab. L. II, f. 5. — „Multa agendo nihil agens.“

ausgehen werde, so wohlmeinend Fichte es behauptet, kann ich nicht glauben. Wo müßte das Institut liegen, wenn die Umgebungen, das tägliche Schauspiel, der Anblick der Selbstentwürdigung, das Werk nicht vereiteln sollte? Noch kenne ich die besondere Methode nicht, nach der die Geusen *) oder die alten Eidsgenossen gebildet worden; Männer waren sie. Ich habe übrigens ganz die Ansicht, daß aus allem, was wir sehen (wenn es so fortgeht), der Rückgang ins zwölfte Jahrhundert erfolgen muß, doch ohne dieselbe Kraft jener Alten.

(Von den Gefahren der Universitäten:) — Sie wissen nicht, m. Fr., wie taub gegen alle Vernunft man ist, wenn einer einmal leidenschaftlich Partei genommen. Da wird geläugnet, daß Ausländer Geld in die Stadt bringen; geläugnet, daß einer Regierung obliege, durch eigene Anstrengung Leben, Geldumlauf, Betriebsamkeit zu erhalten! —

## 326.

### An Hrn. Hans Karl Dippoldt, Dr. der Phil. in Leipzig.

Cassel, 22 März 1809.

Lassen Sie uns, trefflicher Dippoldt, wie einst von Berlin aus, als wären wir allein in der Welt und geschäftlos, wieder einmal zusammen sprechen. Wie lieb ich die ersten Proben Ihres interessanten Strebens, und Ihr dadurch hervorleuchtendes Gemüth und Geist, wie lieb ich die bekam, lasen Sie in meinen ersten Briefen. Dieser Eindruck ist nicht

*) Die Holländer, welche im XVIten Jahrhundert ihr Vaterland von der Tyrannei errretteten.

geschwächt, sondern tiefer geworden durch: den deutschen Jüngling — deutsche Baukunst *) — Ihren umgearbeiteten Karl. **) Wie daß ich's Ihnen nicht sagte? Aus gleichem Grund, warum ich dem Freunde meiner Jugend, an welchen die Briefe geschrieben sind, seit 15 Monaten Antwort schuldig bin, mein Lieblingswerk vom Vaterland, meinen welthistorischen Plan, alles warum ich eigentlich lebe, und warum nur es mir etwas werth seyn kann zu leben, alles aufgegeben. Erstlich weil mein Geschäft eine täglich mehrmals sich erneuernde Hydra ist, womit ich nie fertig werde; zweitens, weil alles zusammenkommt, mich zu verstimmen; drittens, weil in dem Gefühl, nicht seyn zu können wie ich wünschte, und nicht in meinem wahren Seyn zu erscheinen, ich lieber schweige; endlich, weil ich am wenigsten an die schreibe, welchen ich viel sagen und ausführlich schreiben möchte. So wollte es des Schicksals unvorgesehene und unabwendbare Macht; ich habe nicht gewählt. Was ich thue, ist zweierlei: was mir im Weg meines Berufs begegnet, so zu behandeln, daß des Guten möglichst viel geschehe, das Gegentheil gemildert oder gemindert werde; dabei durch alle mir noch inwohnende Kraft eine gewisse Heiterkeit zu unterhalten, welche für die Erhaltung meines Lebens auf eine andere Zeit mir ganz unentbehrlich ist. Geschrieben habe ich an der Geschichte der Schweiz keine Zeile mehr, keine Zeile in irgend eine Zeitschrift, nur den officiellen Vortrag an die Reichsstände, und die kurze Vorrede zum längst abgedruckt gewesenen 5ten Theil jener Historie. Ablehnen mußte ich die zärtlichsten Bit-

*) Kleine ungedruckte Abhandlungen. D

**) Karls des Großen Leben.

ten; selbst ein Werk Herders, welches ich geordnet hatte, kann ich mit keinem Wort begleiten. Einmal aus obigen Gründen; aber auch weil ich jetzt außerordentlich ungern daran komme, über etwas mich öffentlich zu äußern. Ich bin in jenem Zustand, worin ich mich erinnere, daß in sonderbaren Lagen mancher merkwürdige Mensch zu seyn beklagt hat, — gehalten, gehemmt, ich soll jetzt nicht schreiben, es ist jetzt nicht meine Stunde, da es mir gegeben ist; so wenig als der Seher von Pethora, den Midian lud, kann ich segnen oder verwünschen, wenn es mir nicht gegeben ist. Was kann ich jetzt Ihnen, bester D., sagen, als daß, was in meinem Herzen ist, alles blieb und bleibt, also auch meine Achtung und Liebe für Sie, und daß ich die Zeit zu sehen hoffe, wo ich, nicht mehr so gebunden, Ihnen besser es werde beweisen können. Was ich jetzt kann, ist allein folgendes: Noch habe ich das Manuscript von Karl dem Großen nicht lesen können; Sie wünschen es zurück, und sollen es sogleich bekommen; doch damit es nicht unnütz bei mir gelegen habe, so werde ich heute noch anderes aufopfern und hinausschieben, um es noch ganz zu lesen, und meine Bemerkungen Ihnen zu schreiben. Es soll alsdann mit nächster fahrender Post in 3 — 4 Tagen abgehen; Sie können dem Verleger sagen, ja ich selbst, wenn Sie wollen, werde ihm schreiben, daß ich's revidirt habe; die kleinen Aufsätze kommen mit, und ich schreibe Ihnen wieder. Mit Ihren Collegien, besonders was Sie von den über die Revolution mir sagen, war ich sehr zufrieden. Ich war es noch mehr mit der Arbeit Ihres Geistes an Ihnen selbst, Ihrem Kampf mit den Idealen, Ihrem so durchaus edlen, reinen Streben. Sie sind mir in nichts fremd geworden; ich umarme Sie in der Einbildung mit voriger Wärme. Möchte Ihnen

ein Freund nahe seyn, der Sie auf alle Art unterstützte. Mögen Gute und Weitersehende erkennen, was in Ihnen ist, Ihrer pflegen, und Sie durch Freundschaft stärken! Ich verbleibe Ihnen ewig zugethan.

Cassel, 30 März 1809.

— Und nun, mein Freund, den ich im Geist gerührt umarme, ich habe es gelesen, aufmerksam, ganz — der Beweis liegt bei — gelesen habe ich's und gefühlt das meisterhafte herrliche Werk, würdig des Helden, würdig, den Verfasser in den Tempel der unsterblichen Geschichtschreiber einzuführen. Ueber meine Erwartung trefflich; ich fürchtete vom Jüngling etwas Schwulst, etwas metaphysische Terminologie. Nein. Es ist ein rein deutsches Werk, voll alter Gravität. Ich verehre dich, Dippoldt, mein Bruder; fahre so fort; es wird dir gelingen.

Eine Vorrede ist nicht nöthig. Will der Verleger durchaus etwas haben, so fällt mir ein Rath bei. Zuschrift an mich, und in derselben werde mir gesagt, wie ich, von Anfang an, des Werks mich angenommen, und zuletzt noch es ganz durchlesen. Daraus wird man doch so viel sehen, als irgend eine Vorrede sagen könnte. Es werde gesagt, daß, da wir uns nie sehen, diese Arbeit Ihnen meine Freundschaft erworben.

Von Herzen — treulich — mein geliebter Freund; ich bin ewig der Deinige.

## 327.

## An Herrn N.

Cassel, 24 März 1809.

In der Anlage sende ich nebst Ew. Hw. Katechismus das von einer theologischen Facultät mir erstattete

Gutachten. Mit letzterm glaube ich einverstanden seyn zu sollen, daß der Katechismus für das reifere gebildetere Alter vorzüglich paßt. Gleichwie schon Luther einen größern und kleinern gemacht, so scheint mir die Einrichtung von Isaac Watts nicht übel gewesen zu seyn, der (wenn ich seit einigen 40 Jahren mich genau erinnere) für verschiedene Alter 4 oder 5 ausgearbeitet. Da ich weiß, daß Sie nur die Wahrheit und das Beste suchen, so erlaube ich mir Ihnen frei zu gestehen, daß die Facultät in Ansehung des Ausdrucks mir nicht ganz unrecht zu haben scheint. Es ist mir dieser etwas zu modern, hat etwas von der Farbe dieses (Si DIS placet!) philosophischen Zeitalters. Ich wünschte in so einem Buch, das man auf sein Lebtag und auf alle Lagen des Lebens lernt, und sich eigen macht, jene altväterliche feierliche Gravitas der Schrift, Kern- und Kraftsprüche, deren man gedenke, wie wir der Stellen aus Horaz oder Haller, überhaupt eine nicht mit der Mode wechselnde Schul-, sondern eine immer gleich das Gemüth erfassende Sprache der gefühlten Religion. Uebrigens unterschreibe ich mit vieler Freude das wohlverdiente Lob.

Eben jetzt hängt wieder das Schwert über dem Scheitel einiger Universitäten! —

(Ueber eine specielle Anfrage:) — Verwandlung des Schulgeldes in Naturallieferungen wäre, zumal in einem den letztern so ungünstigen Augenblick, nicht klug anzubringen. In einiger Zeit hätte, ohne Rücksicht auf den Ursprung, beides zusammen verloren werden können. Ueberhaupt ist gut, daß die Eltern sich's etwas kosten lassen, ihre Kinder zur Schule zu halten; desto mehr sehen sie darauf, daß sie für das Geld etwas lernen. Was man unentgeldlich hat, wird nicht viel geachtet. —

## 328.

### A Mr. *Langlés*, de l'Institut National, à Paris.

Cassel, 29 März. 1809

— Nos établissemens littéraires se sont soutenus cette année, mais les universités, dotées d'anciens fonds de couvens, ont perdu tout, au moment où ces fonds ont été qualifiés de *domaines*. Ils pèsent donc pour plus d'un demi million sur le trésor public, sans les lycées, sans les écoles primaires. — Je prevois la triste nécessité des réductions, des suppressions. Les districts qui en ont vécu et tant de familles s'en lamentent d'avance; et moi .... j'aimerois mieux mettre mon nom à la tête de quelque ouvrage, qu'au bas d'une lettre qui leur annoncera leur anéantissement. N'en parlons plus *).

Es wäre eine des großen Mannes, der so viele Dinge, die man für unmöglich hielt, vollendet, würdige Unternehmung, der gelehrten Welt mit einer Sammlung Scriptorum orientalium de rebus orientalibus, ein Geschenk zu machen, so umfassend, so gut und verständig geordnet, als die Sammlungen von Muratori und der Congregation von S. Maur. Eine Gesellschaft junger Gelehrten unter Ihrer Leitung würde ein solches Werk in wenig Jahren zu Stande bringen. Das wäre ein wahrer patefactus Oriens, und ein Werk, mit dem weder England noch irgend eine andere Nation irgend etwas zu vergleichen hätte. Die Uebersetzung würde jedermann den Zu-

*) Aus dem Morgenblatt für gebildete Stände, 1809, n. 156 u. 161 abgedruckt, woselbst das folgende nur übersetzt ist.

gang zu dieser Quelle einer neuen Kenntniß öffnen. In wenig Jahren würde man alle Zeiten dieses interessanten Welttheils kennen, wie man jetzt die Geschichte von Deutschland kennt. Die Schätze des Escurials, mit denen der kaiserlichen Bibliothek zu Paris vereinigt, würden das Werk zu einem Grade von Vollkommenheit erheben, wohin man ehemals unmöglich hätte gelangen können.

Fügen Sie hiezu noch die Arbeiten an den Manuscripten von Herculanum, und die Wahrscheinlichkeit, darunter einige gute Autoren zu finden, und wir werden darüber eins seyn, daß die Wissenschaften einen großen Antheil an den Triumphen des neuen Cäsars haben werden.

Ich habe den ersten Theil des 5ten Bandes der Geschichte der Schweiz herausgegeben, weil ich die Hoffnung aufgebe, den zweiten zu Stande zu bringen. Ich bin so sehr mit laufenden Geschäften überhäuft, daß ich nur mit großer Mühe zwei Stunden vor dem Schlafengehen zu einiger Lectüre mir vorbehalten kann. Es ist mir unmöglich, etwas zu componiren; ich habe nicht einmal dieses letzte Werk durchsehen können; ich fürchte, es werden viele Unvollkommenheiten darin seyn: viele Details, wie die Geschichte der Republiken es mit sich bringt, nur denen erträglich, welche die Alten lieben, sonst viele Sachen und Begebenheiten, remota a nostris moribus sejunctaque longe.

## 329.

### An den Herrn Freiherrn Fr. von der Hagen in Berlin.

Cassel, 7 April 1809.

Erstlich pro captanda benevolentia — Rudolf von Montfort und Wilkina Saga sind unterwegens,

ganz, und da die große Fehde südlicher brauset, so hoffe ich glückliche Ankunft bei meinem geliebten Freund. Welchem — das ist nun eigentlich das erste — ich für seinen herrlichen Brief vom 1 März, eben wie seinem Patroklos für den vom 4ten recht herzlich danke. Wahrhaft erfreut hat mich der unermüdete glückliche Eifer, womit, um von der Gegenwart zu zerstreuen, die alte Welt, noch dazu die poetische, hervorgezaubert wird. Noch, es mag seyn, hat vor häufigem Kanonendonner das Waffengeklirre derselben alten Ritterschaft nicht von so vielen können gehört werden, wie es einst seyn wird. Aber bleiben werden die Werke und ihr Zeitalter finden, wo sie die edeln vaterländischen Früchte tragen und die Namen ihrer Pflegväter mit sich verewigen werden.

Das Museum konnte ich noch nicht ganz lesen; indeß reiche ich unserm Büsching die friedliche Hand: zuerst Duellius brachte mich darauf, daß Eschilbach kein Thurgauer oder Zürichgauer seyn dürfte; die Monumenta Boica machten mich mit der Familie bekannt. Aber nicht unglaublich, daß die Geschlechter von Einem Stamm gewesen, und gewiß war Königs Albrechts Mörder auch Dichter, und endigte dichterisch, im Hirtenstande. Sonderbar fiel mir immer auf, wie man einen Eschenbach mit Herzog Ott von Oesterreich in Verbindung bringen mochte. Bekanntlich hat Wolfram zur Zeit des Streites auf der Wartburg zu Landgraf Hermanns Zeiten (gest. 1215) gelebt, nie aber war zu Oesterreich ein Herzog Ott vor dem, 1338 verstorbenen Sohn des von jenem schweizerischen Eschenbach ermordeten Königs. Doch mehr hievon; zurück auf unsere Briefe. Die an Schlieffen und Heyne sind besorgt. Jener 77jährige Greis, mein alter Freund, noch rüstig in allem, nimmt den lebhaftesten Antheil an dem, was ich von Ihnen ihm sage. Das

Buch der Liebe erwarte ich mit Freuden und einiger Unruhe: sollte es nicht eintönig seyn! Doch der Süd ist fruchtbar, er kocht die Gefühle zu Licht und Feuer, besser als unsere feuchte Luft. Der Ziely von Bern starb als Stiftsschaffner 1540; sein Valentyn wird eine Jugendfreude gewesen seyn, wie Thüring von Ringoltingen, der große Schultheiß, in seiner Jugend den Roman von der Meerfey Melusina übersetzt. Pontus ist in der Mitte des XV Jahrhunderts übersetzt worden von Eleonora, der Fürstin von Schotten (Scotland), Gemahlin Erzherzog Sigmunds zu Innsbruck. — Die sieben Meister haben in mir aus früher Kindheit einen ehrwürdigen Eindruck hinterlassen. Wollten Sie nicht eine Parallele mit des Arabers Hariri consessibus versuchen? (gedruckt sind, glaube ich, nur 4.) — wegen der vaticanischen Handschriften läßt sich nicht wohl jetzt etwas machen, da man mit dem Papst auf gespanntem Fuße ist, und keine Minister unterhält. Aber es wird uns niemand vorkommen; wie wenige denken jetzt auf so etwas! — Halle bleibt; nicht aber Rinteln, auch Marburg vielleicht nicht, und was mir leid ist, Helmstädt; auch andere Institute fallen, und über Mobilmachung des Heers ist an die Akademie jetzt nicht zu denken.

Wenn ich das Museum ganz gelesen, so schreibe ich unserm lieben Büsching. Ich kann leider nicht lesen, so viel ich wollte; es geht schon, aber langsam. Daß dieß einst wieder anders wird, und ich die 16,000 Folioseiten zur Weltgeschichte auch nicht vergeblich gesammelt — ist mein Glaube. Das Glauben, Freund, ist eine schöne Sache; wenn ich Monate lang schweige, und Hagen wollte nicht glauben, daß ich ihn gleichwohl wie allezeit herzlich liebe, welch Leid für mich, und unrecht wäre es noch dazu! Von Herzen und auf ewig Ihr Freund J. v. M.

12 April 1809.

N. S. Ich öffne den Brief; da Hr. von L. nach Berlin geht, so gebe ich ihm den Rudolf mit. — Ich bin überaus müde von den fatalsten Geschäften — kann nicht mehr als Lebewohl sagen!

Marburg ist noch gerettet; vielleicht glückt es auch mit Helmstädt. Desto mehr Aussicht zu Anstellungen bleibt für gelehrte Jünglinge.

## 330.

## An Seine königl. Hoheit Ludwig Karl August, Kronprinzen von Bayern.

Cassel, 10 April 1809.

Durchlauchtigster Kronprinz!

Daß ich mein Stillschweigen gegen Eure königliche Hoheit nicht entschuldige, ist natürlich, denn da müßte ich mich schuldig fühlen; mein Herz aber spricht mich von aller Schuld frei; es lag an Umständen, deren Herr ich nicht bin. Meine Ewr. königl. Hoheit auf alle Zeiten geweihten Empfindungen sind immer dieselbigen; mit dem wärmsten Interesse habe ich auf alles gehascht, was die Zeitungen oder was Reisende mir etwa meldeten, meine reine, treue Anhänglichkeit ist keines Wechsels fähig. Meine Tage sind indeß in vieler Arbeit verflossen, welche aber ohne Beziehung auf die Werke ist, welche in dem Plan meines Lebens waren, und für die ich auf Hoffnungen reducirt bin. Lassen Sie mich lieber von der alten Zeit sprechen, und über den vollgeladeten mich vergessen. Was mir die größte Freude macht, ist, daß E. k. H. jenen großen Gedanken der Walhalla nicht sinken lassen: er zeigt einen ge-

wissen Glauben an unsere Zeit und Nation, den auch ich nur äußerst ungern würde fahren lassen, obschon viele ihn aufgeben, weil sie Symptome der Unheilbarkeit finden. In edlen Gemüthern aber kann der Glaube, alles Muthes Quelle, nie versiegen. Abgesondert also von der umgebenden Gegenwart, wandle ich mit Ewr. k. H. in dem dichten Hain, womit Sie das Heiligthum der Vorwelt umschatten wollen.

Bruder Claus von der Flüe wird am trefflichsten gebildet durch den Bildhauer Christen im Land Unterwalden. E. H. dürfen ihm nur das Maß, und wenn Sie wollen, die Steinart angeben. Eben derselbe hat auch den großen Haller in vollkommenster Aehnlichkeit; und dieser Punkt gibt immer ein größeres Interesse. Eben so ähnlich ist bei Christen der Einsiedler; der Maler, der ihn für mich auf der Tagsatzung von Stanz gemalt *), ist vor Vollendung der Arbeit gestorben. Vollkommen richtig urtheilen E. k. H., daß die Nachkommen der deutschen Ritter in Livland so wenig als in Preußen aufgehört haben, Deutsche zu seyn. Unter den preußischen Hochmeistern wäre ein Konrad von Erlichshausen der Aufstellung würdiger als verschiedene andere (sein Leben in Kotzebue's achtungswerther Geschichte). Laudon scheint nicht deutschen Stamms, und wenn wir wegen des österreichischen Dienstes ihn aufnehmen, so verdient Prinz Eugen es eben so gut. Faust, Tschirnhausen, haben Kunst und Wissenschaft vervollkommnet, nicht erfunden; von Gelehrten und Künstlern gehören bloß die Schöpfergenies, in verschiedenen Classen, in diesen Tempel; so z. B.

*) J. Georg Ott von Schaffhausen. (Th. XXXIII, 189.)

Leibnitz, nicht Wolf, so nützlich dieser und groß sein Name war (Albrecht Dürer'n bitte ich nicht zu vergessen). Im Uebrigen meine ich von Maximilian II zu Prag auf seinem Grab ein schönes Bild gesehen zu haben. Von Kaiser Ludewig muß zu München das beste seyn. Von Luthern ist das beste von Cranach, in vielen Galerien. Von Guttenberg erscheint ein sehr schönes zu Mainz eben jetzt. Von Otto Gerike ist ein gutes Bild in der Sammlung der westphälischen Friedensgesandten. Konrad Celtes war ein schöner Geist, für diese Gesellschaft nicht groß genug. Möser, ein Mann von Verstand, Patriotismus, Gelehrsamkeit — dieser mag bleiben, weil er so sehr innig deutsch war. An Agricola zweifelte ich auch, allein er ist doch Vater deutscher Bergbaukunde. Lebende aufzunehmen ist allzeit mißlich; E. k. H. können die wenigen, wo Sie haben, irgend anders wohin, oder in ein Propyläum setzen. Der sächsische Friedrich war in Wahrheit weise, in allem; gewiß weiser, als Friedrich August I. Aus den Hessen ist Philipp der Großmüthige; sonst viele gut, viele verständig, aber nicht wie er genialisch. Groß war die deutsche Frau, die Landgräfin Amalia, die in sehr schweren Zeiten des 30jährigen Kriegs das dazumal kleine Land männlich behauptet und ruhmvoll vergrößert hat; sie war vom Hause Hanau. Die holländische Sprache ist wie die englische, dänische, allerdings germanisch, aber wenn E. k. H. es so nehmen, so muß Walhalla so groß wie Nymphenburg werden: Wie viele große herrliche Helden, Staatsmänner, Weise, werden sich über den Canal herüber drängen! Sie wollen den Tempel jetzt aufs allgemeine Mutterland beschränken. Setzen Sie lieber die Mutter Germania auf einen Stuhl und Anglia, Batavia, Dania und andere Töchter nähern sich, jede eine

Tafel mit eingegrabenen Namen ihrer Worthies der Altmutter als Ehrengeschenke darreichend. Das hindert nicht, daß unter deutschen Heroen der erste oranische Wilhelm, der Großen einer, die je in der Welt geblüht, und König Wilhelm III glänze, der Europa wider Ludewig vereinigte, zusammenhielt, und ohne Siege ihn doch beschränkte. Solche Beispiele zu vergessen, solch Talent nicht zu verehren, wäre wohl thöricht. Aber alle diese Oranien sind geborne Nassauer, Deutsche aus Deutschen gewesen. Ob E. k. H. Walhalla gründen und ausbauen werden, hängt von dem alle Kunst und Vorsicht übermeisternden Schicksal ab. Wäre unsern Wünschen, theuerster Prinz, das nicht gegönnt, genug, daß in Ihrer Brust der Gedanke entstand; er wird nicht vergessen werden; zumal wenn auch mir ein guter Genius den Griffel der Geschichte wieder in die Hand gibt. Schreiben Sie immer den Plan, aber verlieren Sie darüber die Hoffnung nicht, ihn selbst auszuführen; er ist ganz Ihrer würdig, in der Vereinigung von Größe und einfacher Form.

Ich komme auf die Fragen im 2ten Brief. Berchtold von Zäringen war ein staatskluger Herr, doch an Gemüth nicht eben groß: aber Rudolph von Erlach verdient allerdings unter den Helden einen ausgezeichneten Rang. Mit den Gothen ist's wie mit den Holländern; germanisch, doch nicht unsere Väter, sondern unsere Vettern. Sonst könnten wir mit dem großen Dietrich schön prangen. Die Pulvererfindung ist in Ansehung der Umstände zu ungewiß, als Verdienst um die Menschheit (um wenig zu sagen) allzu zweideutig; Bertold Schwarz komme nicht unter Heroen. Für Aventinus habe ich die größte Ehrerbietung; er könnte doch wohl ein würdiger Repräsentant altbayerischer Musen seyn. Es ist nicht zu läugnen, daß die

Lodron eigentlich alle von den Confinen sind, doch sind sie so wenig Italien als Deutschland ausschließlich eigen, und wenn ich bedenke, wie lange und wie deutsch Paris seine Erzstift verwaltet, so wäre ich doch geneigt, ihn einzulassen.

Daß E. H. Latein lernen, ist vortrefflich. Es ist in jener Welt etwas Freies und Hohes, das uns fehlt; sie waren der Natur (und welcher Natur, der im schönsten Klima sich entwickelnden) näher; ihre Verfassung (die Hauptsache; nach dem Untergang der Verfassungen vermochte die Natur nicht mehr sie emporzuhalten) begünstigte jede edle und schöne Form der Entwicklung. Ich bin überzeugt, daß die Britten die besten Züge ihres Charakters, die praktische Weisheit, den Gemeinsinn, die Kraft, großentheils ihrer ganz classischen Erziehung zu danken haben, welche uns bisher fast ganz fehlt. Auch Friedrich, der weder lateinisch noch griechisch wußte, fühlte sich zu den Alten gezogen; sie las er immer, bis in den Tod. Man bekömmt eine ganz andere Ansicht der Dinge dieser Welt; nichts ist erfrischender; ich fühle es oft, meine Seele lebt davon.

Seyn E. k. H. versichert, daß auch auf den bevorstehenden Scenen ich im Geist und von Herzen Sie begleiten werde. Wann ich das Glück noch haben werde, Sie zu sehen, wer kann es wissen? Das aber weiß ich, denn es ist in mir, daß wo und wann und wie es sey, es für mich einer der glücklichsten Tage meines Lebens seyn wird, weil die Verehrung und Liebe, welche Sie mir eingeflößt haben, sich mit keinem gewöhnlichen Gefühl vergleichen läßt.

## 331.

### An Herrn Schlichtegroll, Generalsecretair der königl. Akademie der Wissenschaften in München.

Cassel, 11 April 1809.

Das mehr als jahrlange Stillschweigen, meine verehrtester Herr, auf einen Brief, dessen Beilage *) höchst ehrenvoll, dessen Geist aber noch weit ergreifender für mich war, läßt eigentlich keine Entschuldigung zu. Der Brief kam von Ihnen, dem ich längst und oft meine wahrhafte Hochschätzung zu bezeugen gewünscht, und er war in dem Styl, der meinem Gemüth so sehr zusagte, daß ich die erste ganz heitere Stunde zur Beantwortung ausseßte. Diese aber sind allzu selten, und ich sehe mehr und mehr, daß ich jeden Brief sogleich, wäre es auch noch so kurz, beantworten muß, wenn er nicht in den unverzeihlichsten Rückstand gerathen soll.

Empfangen Sie, ich bitte Sie, mein wertheßter Herr, auch jeßt noch mit Güte für die königliche Akademie den Ausdruck meines respectvollen Dankes für die mir erwiesene ehrenvolle Auszeichnung. Ich wandle zwar jeßt nicht in des Akademus Gärten, sondern ſiße an Tantal's Tisch, wo ich freilich die herrlichen Gerichte, die Sie vorseßen, sehe, leider aber weder sie nachmachen oder auch nur genießen kann. Doch behaupten orthodore Homeriden, daß aus diesem Zustand Wiederkehr ist; wofür ich alle Olympischen sehnlich bitte.

Zurückzukommen auf den übrigen Inhalt Ihres

*) Das Diplom eines ordentlichen auswärtigen Mitgliedes der königl. Akademie der Wissenschaften. Datirt 26 Febr. 1808.

Briefs, w. H. können Sie leicht denken, daß der Geist und die Lage unsers Literaturwesens mir auch nicht zusagen. Durch Geburt, unauslöschliche Liebe des Alterthums, und selbst durch die Lieblingsbeschäftigung meines Lebens an Einfalt und geraden Sinn gewöhnt, mißfällt der unselige Mißbrauch, der mit der höhern Kritik, mit den größten Ansichten und übelverschwendeter Kraft getrieben wird, sehr. Allzusehr gleichwohl schreckt es mich nicht. Alles Excessive hat eine kurze Zeit; oft fühlt der kräftige Jüngling selbst, oft für ihn die Leser, daß er die Wolke für die Juno genommen. Ich sehe noch immer bei der Nation eine bessere Stimmung, als man jetzt eben erwarten möchte. Es ist jetzt alles wie umsponnen; erst wenn die Chrysalidenhülle geborsten ist, wird man sie wieder erkennen, das allzeit ehrenwerthe, freie, verständige Muttervolk. Ich glaube es, die Zeit wird kommen, wo die hochgepriesenen Terminologien, die weder im Staat noch vor dem Heer brauchbar sind, und die paradoxen Einreden gegen unsern Glauben an Homer, an Moses, an Johannes, der Anwendung ihrer Schriften und veredelter Popularität Raum geben werden.

Hiezu habe ich von Bayern und Ober-Deutschland immer Vieles erwartet. Es ist eine eingeborne, dem schon südlichern Himmel und der bessern Nahrung gemäße Kraft; im Norden ist (wie zuletzt von den Griechen) zu viel polemisirt, zu viel Spitzfindigkeit getrieben worden; es ist eine unverdorbenere Natur, wo man weniger schrieb. Nicht alles wird vollkommen und auf Einmal; aber die Anstalten Ihrer erleuchteten Regierung verdienen unsterblichen Ruhm, wie der den Baum gepflanzt, größeres Verdienst hat, als der, auch brave Mann, der ihn beschneidet. Sie sehen, daß ich den edlen Verein zu schätzen weiß, worein ich aufs neue

berufen bin *), und nicht von denen, welche in schweren Augenblicken den Glauben des Besserwerdens aufgeben. Wer wollte nicht hoffen, viel hoffen, man mag den Hof, die Akademie oder die Nation unparteiisch, aber theilnehmend betrachten!

Sie aber, m. H., werde ich nicht versuchen, qua Todtenrichter **) durch allerhand Complimente einzuschläfern, sondern mit eben der Wahrheit, womit Sie über so Viele ein billiges Urtheil gesprochen, erkläre ich Ihnen meine Dankbarkeit für mannichfaltige Belehrung, meine Hochschätzung und den Wunsch beweisen zu können, wie sehr ich Ihnen zugethan bin.

## 331, b).

## A Mr. *de Hammer*, à Vienne †).

à Cassel, 18 Avril 1809.

Mon plus cher ami, il n'y a pas en effet grande différence entre un ami qui a cessé de vivre et un ami qui ne donne aucun signe de vie. Seulement la résurrection de celui-ci est plus probable. Il est vrai que le tems et l'humeur me manque pour composer, et que mes meilleurs amis, à qui j'aime à parler le cœur sur la langue, sont ceux à qui j'écris le moins.

---

*) Der Verfasser war schon 1788 Mitglied der ehemaligen kurfürstl. Akademie der Wissenschaften und Künste zu Mannheim.

**) So bald konnte der Verfasser des Nekrologs dieses werden, da Müller schon anderthalb Monate nach diesem Brief starb! H.

†) Letzter Brief an Herrn von Hammer.

Je viens de répondre à Bonstetten après 16 mois. Il y a de cela plus d'une raison: je voudrois écrire de longues lettres, bien franches. Puis il est vrai que les affaires officielles me prennent la journée toute entière. Le soir, tard, fatigué, souvent bien triste, je lis pendant deux heures, mais je suis hors d'état alors d'écrire. Ma santé ne laisse pas d'être minée; à mon regret, car j'ai plus d'un genre de dettes à payer avant de pouvoir mourir tranquillement. Que ne donnerois-je de vous revoir pour une heure! D'après cela vous voyez que je ne suis pas fait pour travailler même à votre excellent journal *), dont l'idée m'enchante. Heureusement j'ai encore un mémoire lu (non imprimé) à Berlin sur les chronologies de la haute antiquité; je vous le destine; non pour ce moment, où il risqueroit de se perdre et où vous-même vous trouvez dans la situation de Lucrèce I, 42. Je vous promets pour la suite la communication de tout ce qui pendant mes soirées peut s'offrir d'un peu remarquable pour les choses orientales; je m'en occupe souvent et elles font naître des idées ne fût ce qu'aphoristiques. —

Vous sentez que je ne saurois qu'être prodigieusement impatient de cette influence que peut avoir sur vous la nouvelle scène du grand drame **). Je vous dis — je *te* dis, pour reprendre notre ancien language, qu'ainsi que jamais la politique n'est entrée pour rien dans notre amitié, de même dans cette nouvelle

*) Die Fundgruben des Orients.

**) Der damals zwischen Oesterreich und Frankreich ausgebrochene Krieg.

commotion du monde, en toute occasion où l'on pourra la prouver à l'un ou à l'autre, il y pourra compter. Ce qui est en nous, est la seule chose dont on soit sûr; ce qui est hors de l'homme, est plus passager que jamais. Je me rappelle bien des choses sublimes des lettres arabes, saisies dans leur période de vie de quelque crise semblable. N'allons pas plus loin. Adieu, Joseph, mon bon, mon tendre ami, je suis à toi, dans quelque développement que la fortune amène, tenons-nous en de plus en plus à ce que fut le premier ciment de notre amitié, l'amour commun de la science et de la *vraie* vertu. On peut être méconnu; mais nous ne le serons pas l'un de l'autre. Sois heureux, sois mon ami jusqu'à la mort. Tu es unique en bien des choses excellentes; aucun tems, aucun sort n'affaiblira dans mon ame ta chère et sacrée image. *Adieu!*

## 332.

### An Herrn Dr. und Professor Stäudlin in Göttingen.

Cassel, 4 Mai 1808.

T.

Die unanständige Handlung des Studenten B —, und die Schlägereien mit Soldaten, haben mir den traurigsten Eindruck gemacht. Wie leicht werden solche Dinge mißdeutet! Ich bitte Sie sehr, mein Herr Prorector, selbst, und durch diejenigen Ihrer Collegen, welche den meisten Credit bei der Jugend haben, mit Studenten väterlich und ernstlich über die Gefahr zu sprechen, welche durch dergleichen Unbesonnenheiten der, gewiß von ihnen geliebten Univer-

stät zugezogen werden könnten. Ich wünschte, daß die akademische Jugend von allen Orten, wo Militär ist, und, so viel möglich, von allem Zusammentreffen mit demselben, sich entfernt hielte, und wenn Zufälle irgend etwas Unbeliebiges dennoch veranlaßten, der Umstände sich erinnerte, worin es jetzt nicht auf Behauptung dieses und jenes eingebildeten Vorzugs, sondern auf die Erhaltung und Ruhe des ganzen Instituts ankömmt. Unklugheiten, wie B—s mag ich gar nicht erwähnen, aber warnen soll man jeden vor unüberlegten Worten und Werken, in diesem Augenblick weit folgenreicher als je. Sie sollen auch, was irgend vorgeht, wodurch jemand präjudicirt schiene, es durch Sie mir wissen lassen, und Aeußerungen von Mißmuth oder Haß und Verachtung wider diesen und jenen durchaus sich nicht erlauben. Daran wird man erkennen, daß sie Männer sind, wenn sie sich beherrschen; daran werde ich selbst erkennen, daß sie würdige Schüler der Weisheit sind, wenn sie mit großer Klugheit über alle ihre Schritte und Worte wachen. Ich weiß, daß der König der Universität und den Studenten gut ist; aber, wie leicht kann in diesen Zeiten ein sonst unbedeutender Jugendstreich als wichtig vorgestellt werden!

Ihnen selbst, mein Herr Prorector, und der Deputation muß ich bemerklich machen, daß, ein so großer Freund der akademischen Oberaufsicht über die Disciplin ich sonst bin, in diesen außerordentlichen Zeiten eher dieß oder das, was andere Behörden durchaus an sich ziehen wollen (zumal, wenn es in die öffentliche Polizei einschlägt), stillschweigend ihnen überlassen, als zu eifrig verfochten werden soll; damit wir nicht scheinen, den Gang solcher für diese Zeit angeordneten Behörden hemmen zu wollen. Einst, in ruhigen Augenblicken, wird sich alles in den ordentlichen Weg leiten lassen.

Tag und Nacht steht mir vor, daß nur nichts Ahndungswürdiges vorgehe. Ich bitte Sie, und jeden angesehenen öffentlichen Lehrer, in seinem Kreise diese Klugheitsregeln sehr zu empfehlen. Die jungen Gemüther sehen nicht immer ein, wohin etwas führen kann. Am allerbesten, daß sie nun ganz und gar den Wissenschaften sich weihen, und um alle Welthändel sich durchaus nicht kümmern, wenigstens nicht äußern.

Es wird auch von den Herren selbst patriotisch für die Universität gehandelt seyn, wenn sie die Personen, welche dieß oder jenes, wenn auch nicht eben angenehme Geschäft, aus Auftrag zu besorgen haben, durch Rücksicht und Zuvorkommenheit von gutem Willen zu überzeugen, und mit ihnen auf einen eher freundschaftlichen Fuß zu kommen suchen. Man versteht sich besser, wenn man einander kennt. Solche Sachen qualificiren sich nicht für öffentliche Bekanntmachung, Lehrer und Schüler haben der Berührungspunkte genug.

Ewr. Hochwürden ergebenster.

(A. d. H. Ueber die hier berührten Unruhen habe ich durch die Güte eines Freundes folgende Erläuterung erhalten: „Müller war um diese Zeit „in einer peinlichen Verlegenheit; es wurde zu „Göttingen eine hohe und geheime Polizei einge„führt, welche jede Studentenhorheit an die Re„gierung berichtete und als gefährlich vorstellte. Die „Studenten wollten sich in die neue Ordnung der „Dinge nicht fügen, und ließen viel freie Reden „fallen. Der Krieg und verschiedene unruhige Be„wegungen in Deutschland äußerten auch ihre Wir„kung auf die jungen Leute. Der Studiendirector „sollte verhindern, was ihm doch zu verhindern un„möglich, und, was auch im Grunde gar nicht ge-

„fährlich war. Die eigentliche Jurisdiction der „Universität war aufgehoben. Gewisse Behörden „hatten gar keinen Begriff von einer deutschen Uni„versität. Das Drückende dieser Lage der Dinge „fiel am meisten auf Müller.“) *)

## 333.

### An Herrn Inspector Schmidt-Phiseldek zu Helmstädt.

Cassel, 12 Mai 1809.

Mit innigster Rührung, theurester Schmidt, las ich das erhabene Todtenlied, worin, wider die Gewohnheit, alles wahr ist. Des Guten Ehrwürdigen**) früher Abschied hatte mich sehr ergriffen. Vor wenigen Monaten saß er noch so lebensvoll zu meiner Seite, und gefiel sich über den Plan, wie er die neueste Kirchengeschichte behandeln, wie er den ganzen ersten Theil vervollkommnen wollte. Wir waren vergnügt, und Helmstädt schien dazumal ziemlich gesichert. Nun ist er über der vielgestalten Lebensmühe entschlafen; er ist weggenommen der Welt, welche seiner nicht mehr würdig war, ihm nichts anbot. Ich denke, der 57jährige Lebenstraum kömmt ihm nun so vor, wie unsere Träume, die liebsten oder innigsten Scenen erhalten sich: der Freundschaft und

*) Ich darf es nun wohl verrathen, daß die schöne Erzählung von J. von M. letztem Lebensjahr (im XXXIIIten Thl. S. 262—272.) von seinem treuen Freund und Hausgenossen, Herrn Rudolph von Bosse, von Braunschweig, verfaßt ist.

**) Der sel. Abt Henke zu Helmstädt, dessen Tod er an diesem Tag erfuhr.

Liebe, des Genusses, wenn er ein schönes Stück seiner Geschichten vollendet, des Eindrucks der Welt überhaupt mag er sich erinnern, und fühlen, wie er darin sich ausgebildet. Aber von jenem allem wissen wir nicht mehr als die griechische Jugendwelt; und wie gut dieses — damit wir uns dem Augenblick unseres Lebens fügen!

Exitus clarorum virorum waren mir immer kostbar. Wie starb er? einschlafend oder mit noch theilnehmender Kraft? Sagte er am letzten Tag nichts Denkwürdiges. Von all dahin gehörigen Umständen schreiben Sie mir, was sich schreiben läßt, Mehreres, wenn wir einst uns wieder sehen, in Erinnerung des Weisen. Dieß so in Eil, bald schreibe ich wieder, hoffentlich etwas Vergnügliches; ich habe es verschiedentlich versucht, und keine Hoffnung benehmende Antwort erhalten; ich verliere Ihre billigen Wünsche nicht aus den Augen.

Der Ihrige.

## 334.

### An Herrn Prof. Harding in Göttingen *).

Cassel, 19 Mai 1809.

Es ist mir ungemein leid, mein theuerster Herr Professor, daß ich bei meinem letzten Dortseyn Sie nicht

*) Dieser war der allerletzte, in Amtsgeschäften geschriebene Brief des Verfassers; überhaupt sein letztes Amtsgeschäft, das 785ste seit dem 1 Jänner. Herr Harding hat ihn wahrscheinlich nicht erhalten, denn das Original fand sich, nebst andern, in seinem Heft von laufenden Arbeiten. Am 25sten schrieb er noch den kurzen Brief an einen schweizerischen Freund, der im XXXIIIten Th. S. 242 abgedruckt ist. H.

nicht auf dem Observatorium besuchen konnte, um lebhafter mündlich Ihnen auszudrücken, mit wie viel Bewunderung ich dieses vortreffliche Werk, den Himmels-Atlas, betrachtet hatte. Ja wohl war der Alte allzeit ein arbeitvoller (πολυμογησας) Greis; welche Mühe mögen Sie bestanden haben beim Aufzählen der Heere, oder nach andern der Heerde des Himmels, daß nichts vergeblich oder am unrechten Ort gesucht werde! Kaum genug vorstellen mag man sich, welche Erleichterung Sie allen Astronomen für immer verschafft haben: wenn auch die Nachlese in wenig Jahren zahlreich scheint, inventis facile est addere. Und vielleicht haben Sie den Gedanken von jedem Blatt eine zwei-, dreimal so große Abzeichnung zu haben, in deren Lücken oder Zwischenräume jedem neuen Ankömmling sein Quartier bezeichnet würde; ein Exemplar für die Mutter, Georgia Augusta, bei ihr einzig, Ihr unvergängliches Denkmal. Glücklicher Mann, dem Plan seines Lebens zu leben, und über dem allererhabensten Gegenstand, welcher das Nichts unserer großen Geschäfte so feierlich und offenbar zeigt!

Sie wissen, daß die Bauten im botanischen Garten, und noch mehr die außerordentlichen Zeitereignisse nicht erlaubt haben, vor jetzt für das neue Observatorium zu verfügen: es ist aber durchaus nicht vergessen; der König liebt die Astronomie; sobald nur immer die Zeitumstände erlauben, den Bau mit einiger Zuversicht der Vollendung zu unternehmen, so werden Sie den Anfang sehen. Was wäre mir theurer, als hiebei mitzuwirken! Zählen Sie auf meine Ehrfurcht für die Wissenschaft, und auf meine warme Theilnehmung an allen großen Gedanken eines einzig für Sie lebenden Mannes!

J. v. Müller.

# Philippiken

# Die
# Gefahren der Zeit.
## Anfangs August 1796.

Ihr habt noch nicht bis aufs Blut widerstanden.
Epistel an die Hebr. K. 12, 3.

Es gibt für jedes Volk Zeiten, wo die Vorsehung (welche nicht Schlummer und Weichlichkeit, sondern Anstrengung und Entwicklung der Menschheit zum Ziel gesetzt hat) durch eine drohende Noth es gleichsam aufruft, aufzutreten, darzustellen, ob etwas in ihm sey? ob es noch ferner unter den Nationen einen Rang verdiene! Und was für einen? Gewöhnliche Maßregeln verlieren alsdann die gewohnte Kraft; bald sollte man glauben, daß die gewissesten Grundsätze und Wahrscheinlichkeitsberechnungen, daß die sichersten Data, die vernünftigsten Erwartungen einsmals falsch geworden: alle Macht, alle Kunst scheint eiserner Nothwendigkeit zu weichen, und Himmel, Elemente, Dispositionen, Meinungen, Gefühle, sich verschworen zu haben, entweder einem gewaltigen Feind Unaufhaltbarkeit, oder seiner nur illusorischen Größe präpotente Realität zu geben: es stürmen Winde und Wogen, durch deren Stoß alle Grundfesten erbeben.

Wer in solchen Augenblicken nicht wagt, die Gefahr ins Auge zu fassen; der Mensch von Erde und Staub ohne inwohnenden Geist; die Kinder und Spiele des Glücks; die Sklaven vorüberschwindender Eindrücke, anscheinender Privatvortheile, blinden Parteigeists, Hasses und Neides; Leute, deren Herz, stolz und verzagt, nichts in sich fühlt, was Prüfung aushielte; die Schwätzer, die Schreier und ihre Hörer; selbstsüchtige Schwachköpfe, ohne Kraft ihr Interesse in dem Allgemeinen zu suchen; Geistliche, die ernster Pflicht müde sind; Edle, die durch Geburt von Arbeit und Verdienst sich dispensirt glauben; Beamte und Prakticanten, deren Ehrgeiz und Habsucht, deren Trägheit und Eitelkeit rechtliche Wege mühsam, langsam, unausgiebig finden; Jünglinge, die nicht früh genug erben, andere, die zu früh geerbt haben; voll gutmüthiger Illusionen über die Politik, wie über ihre Maitressen, oder auf das nie erlebte Schauspiel unwiederbringlichen Unglücks unbesonnen neugierig; Menschen solcher Art, Völker, die solche Leute hören, vergessen, verrathen sich, geben sich hin, weichen, gehen unter, zu Grund.

Nationen von weniger blendendem Witz als gesundem Verstand; rechtliebende Landleute; biedere Bürgersmänner; Priester, voll Gott; ein Adel, welcher in Größe der Aufopferung seinen Vorzug sucht; Beamte, die, auf das Bewußtseyn verdienstvoller Arbeit geizig, ihren Kindern rühmliches Beispiel und einen heiligen Creditbrief auf den Dank des Fürsten und Volks hinterlassen wollen; Jünglinge, die nicht viehisch dem Augenblick, nicht weibisch jedem Eindruck, sondern männlich den grauen Eltern, dem allumfassenden Vaterland und der ewigen Nachwelt leben: ein Volk solcher Männer mißt die Größe der Gefahr; bald findet es sich ihr gewachsen; sein Muth, seine Eintracht beschwören die Gewitter; es bleibt: diese Noth

wurde ihm Epoche des Ruhms; das behauptete politische Ansehen wirkt auf die Ehre, das Glück, den Credit seiner Bürger; es wird Empfehlung, ihm anzugehören.

Die neubelebte Kraft äußert in allen Gewerben, Künsten und Wissenschaften, in der ganzen Cultur des Lebens, eine dem Staat und jedem Privatmann gleich vortheilhafte Thätigkeit zur Vervollkommnung.

So, als nach den Siegen bei Clastidium, an der Trebia und an dem Trasimenersee der große Carthaginienser die (schien es) letzte Hoffnung Roms, das vereinigte Heer der Consuln, in den Gefilden von Cannä vernichtet hatte, erwies Senat und Volk den Rechtstitel Roms auf die Ehrfurcht aller Jahrhunderte, durch den Dank, womit der unglückliche Consul dafür empfangen wurde, daß er an dem gemeinen Wesen nicht verzweifelte; durch verweigerte Lösung der Gefangenen, und dadurch, daß bei solchen Umständen gar keine Meldung von Friedensanträgen fiel. Die Römer wußten, daß Tractate der Uebermacht mit Ueberwundenen keine Friedensschlüsse, sondern Abdankung der Herrschaft, Resignation der Ehre, der Tod des Staats, und die Schande aller seiner Bürger seyen.

Als in der österreichischen Monarchie Ferdinand II, mit Staatskräften, welche den unsrigen gar nicht zu vergleichen sind, Böhmen in Aufstand, Ungarn halb türkisch und halb wankend, sehr zweideutige Dispositionen in Oesterreich selbst, halb Deutschland feindselig, den Feind bald an den Vorstädten Wiens, und in der ganzen Welt keinen Freund sah, als den schon entkräfteten Hof zu Madrid; als, mitten in einem sehr lebhaften Türkenkrieg, Ludwig der Große, noch Gesetzgeber Europens, die unüberwundenen Schaaren wider Kaiser Leopold den Ersten sandte, dessen treuester Bundes-

freund *) mühsam den kaum bestiegenen Thron behauptete, und in allen Treffen geschlagen wurde; als die Erbtochter von Habsburg unvorbereitet auf dem gewährleisteten Thron, die unter Fleury ausgeruhete französische Macht, den größten Mann unter den Königen, und ihren nächsten Nachbar, wider ihre Verlassenheit vereiniget, bald diesseits Prag, bald diesseits Linz erblickte: wurde nach langen harten Kämpfen Friede, zwar mit Aufopferungen, aber mit aller, einer selbstständigen Macht gebührenden Würde, nicht in einer feindlichen Hauptstadt erbeten, sondern reiflich unterhandelt, und mit Anstand geschlossen; so daß an auswärtiger Achtung und innerer Kraft die Monarchie mehr gewann, als sie an Provinzen einbüßte.

Zum Theil waren jene Gefahren dem gegenwärtigen Krieg in so fern gleich, daß dieser nicht beispiellos und unerhört genannt werden darf. Das neue Evangelium der Freiheit und Gleichheit, mit der noch immer sehr zweideutigen Aussicht auf bevorstehen-sollendes großes Glück, kann seine wärmsten Verehrer nicht mehr begeistern, als man es dazumal für Glaubensformen, für Gott und ewige Zukunft war. Auch diese Aehnlichkeit hatten jene mit unserm Krieg, daß, auf jedem Hof und auf jedem Dorf, die nichtherrschende Partei heimlich eifrige Anhänger hatte, die sich nicht selten vieles erlaubten, um ihren Vertheidigern den Fortgang möglichst zu erleichtern.

Groß ist auf der andern Seite in folgendem Betracht der Unterschied jener alten und der nunmehrigen Kriege für alle Classen der Menschheit. Es kam damals darauf an, ob eine Provinz künftig von Theresia oder Friederich, von Ferdinand

*) König Wilhelm III.

oder Ludwig, die Befehle empfangen soll: Gott und Landrecht und Herkommen blieben; ja der militärischen folgte eine langsamere humane Art von Eroberung; man suchte durch milde Behandlung die Herzen der neuen Provinz zu gewinnen. Selbst Religionskriege wurden für und wider das tridentinische Concilium oder die Augsburgische Confession geführt; beiden Parteien blieb die heilige Schrift alten und neuen Testamentes, die Verehrung der Majestät, hergebrachte Organisation der Verwaltung, das Eigenthum der Edlen, der Bürger und Landleute, die Moralität gesitteter Völker: da hingegen kein Stein, keine Fuge in dem ganzen Gebäude unserer Verfassungen und Sitten, keine Andacht, keine Verehrung und Liebe, im Himmel, auf dem Fürstenstuhl, und in der Hütte des armen Mannes ist, so jetzt nicht in Gefahr wäre, gebrochen, zerrissen, entweihet zu werden.

Ich will nicht sagen, daß der Gott unserer Altvordern, durch den wir sind, vor dem sie angebetet, vor dem in dieser Stunde zahllose Schaaren gemißhandelte, beraubte, vertriebene, geschreckte Menschen, in Thränen der Angst, Rettung und Herstellung der Ordnung erflehen; und ich will nicht sagen, daß der, auf den wir getauft sind, auf dessen Blut wir Vergebung hoffen, den selbst Arabiens Prophet als künftigen Richter der Erde verehrt, eben die zu Feinden hat, welche unser Staat: denn der im Himmel wohnet, lachet ihr, und der Höchste hat seinen Hohn mit ihnen.*) Ein Wort mag Er reden, zu seiner Zeit, so sind sie dahin; und winken, so sind sie verschwunden. Uns aber, von allen Religionsparteien, ist so bekannt als allarmirend, daß das Buch, welches in den wildesten Jahrhunderten

*) Psalm 2, 4.

einiger Humanität Haltung gab, Tausenden im Leben Gesetz, und sterbend Trost war, in allen Ländern der Herrschaft unserer Feinde um sein Ansehen gebracht, und jener heilsame Zaum der bürgerlichen Gesellschaft, die Religion, dem Muthwillen und der Mißhandlung eines jeden preisgegeben wird.

Wir wollen eben so wenig über die Verfassung erinnern, deren Experiment sie an sich selbst machen: die hingerichteten Stifter, die hungersterbenden Rentiers, die ruinirten Agioteurs, der Wirbel von Parteiungen, die ineinandergreifenden Conspirationen, die Requisitionen, die Geldnoth, möchten das Beispiel wohl nicht mehr so einladend machen, als es nach den ersten schönen Worten scheinen konnte. Daß aber diejenige Nation, deren (uns Deutschen von je her beleidigendster) Hochmuth durch unerwartetes Glück den höchsten Schwung erreicht hat, unter dem Namen der Freiheit uns und aller Welt Gesetze vorschreiben soll; daß der Enkel Theresiens, Josephs Neffe, von einem insolenten Franzosen, mit jener Grobheit, welche sie republicanische Würde nennen, einen Frieden sich dictiren lassen sollte (nach welchem unter andern künftig jeder verwirrte Kopf, jeder verdorbene Mensch, auf die Republik getrost, der Majestät und den Rechten in unserm Land ungescheut sollte trotzen dürfen), daß die große österreichische Monarchie, so viele Jahrhunderte an der Spitze der Mächte; daß die vielbeneidete Kaiserstadt, daß unser edler kriegerischer Ungar, so oft des Wests und Ostens Schrecken; daß unser so oft von so vielen vergeblich gesuchtes Böhmen; daß unser biederes Breisgau, unser tapferes Tyrol, das kraftvolle Oesterreich, ein cappadocisches oder bithynisches Reich gegen das neufränkische Rom werden, und impertinente Commissärs auf der Burg der Kaiser das Gesetz geben sollen; wer könnte den Gedanken ertragen!

Nicht die Geistlichkeit, nicht der Adel. Denn es handelt sich jetzt nicht um das Mehr oder Weniger des Ansehens im Ministerium oder auf Tagen; und nicht um diese oder jene Privilegien oder Einkünfte: Seyn oder Nichtseyn ist für sie die Frage.

Eben so wenig der wohlhabende Landmann oder Bürger, der den ehrlich zusammengelegten Sparpfennig der Großeltern, oder des eigenen Fleißes langsame Frucht, nicht in Requisition gesetzt sehen mag.

Bei uns läßt auch der Aermste sich nicht weiß machen, daß es ein Land gebe, wo jedermann Herr seyn, und essen könne, ohne zu arbeiten. Lieber dient er dem Kaiser oder dem wohlhabenden Mitbürger, als Haus und sich und Weib und Kinder hungrigen Franzosen preiszugeben.

Mit einer Nation, deren auszeichnende Eitelkeit, weniger durch Großthaten, als durch die schändliche Schwäche der Benachbarten und mannichfaltige Verrätherei, auf den höchsten Grad gestiegen, läßt in diesem Augenblick sich kein anderer Friede machen, als wodurch wir, ich will nicht sagen, gedemüthiget, sondern entehrt; ich will nicht sagen, Verräther unserer Alliirten, sondern Verräther unserer selbst, unserer eigenen Weiber und Kinder, und wodurch, ich will nicht sagen, der Glanz der Monarchie verdunkelt, sondern die Krone des römischen Kaisers, die Krone des Königs der Ungarn und Böhmen, und der erzherzogliche Hut von Oesterreich kaum würdig bliebe, von dem Enkel Rudolphs von Hapsburg und Karls von Lothringen *) ferner getragen zu werden.

---

*) Des im Jahr 1690 verstorbenen Helden, welchem Oesterreich sehr viel schuldig war.

Von dem Rande des grauenvollen Abgrundes, welcher, die Ehre des österreichischen Namens, die Unabhängigkeit unserer Verfassung, und für uns und unsere Nachkommen das Heiligste, Größte, Wertheste, was wir haben, zu verschlingen drohet, ist zu Rettung der Monarchie, zu unsterblichem Ruhm, zu ehrenvollem Frieden, nur Ein Schritt: von uns hängt ab, ihn zu thun.

Die Erfahrung zeigt, daß der Krieg bisher mit ungleichen Waffen geführt worden ist. Einen stehenden Truppenfuß ist nicht möglich, in die Länge, allein, ohne Unterstützung, wider eine Nation auszuhalten, deren ganze Einrichtung, selbst wenn sie aus Hottentoten bestünde, das militärische System aller Benachbarten in vielem verändern muß.

Gegen eine Nation, wo ein Wort eine ganze Generation waffnet, welche ohne Magazine, ohne Train, mit halb zerrissenem Rock, mit unvollkommen bedeckter Blöße, auf den bestimmten Fleck plötzlich hinstürzt, läuft, raubt, schießt, leichtersetzlich fällt, oder den Schrecken ihres Namens auf neue Siege befestigt, marschiren Regimenter von den äußersten Enden Europens, um die Breschen zu füllen, die der Waldstrom riß.

Sie kommen; mit Impedimentis *) belastet; alles müssen sie mitbringen; durch tausend Rücksichten wird ihnen alles erschwert. Bluten dürfen sie, aber nicht essen. Den Meistbietenden wächs't das Brod; auf die Casse der Landesvertheidiger wird speculirt. Wovon sollen sie leben, bis von den Ufern der Theiß der schwere Ochs an das Rheinufer kömmt? Küm-

*) Das bedeutende Wort der Alten für Fuhrwesen, Troß.

merlich zu schweren Procenten findet Oesterreich Hunderttausende; Millionen der brandschatzende Feind, und es wird ein Dankfest gehalten, wenn er sie abnimmt. Langsam werden hundert Reichsstände durch kaiserliche Minister nach und nach erbeten, die versprochenen Römermonate (wenn sie nicht lieber neutral sind) einmal bezahlen zu wollen; über den dringend nöthigen Vorschuß wird Deliberation angefangen, Verlaß genommen, Instructionen eingeholt, votirt, concludirt, ratificirt und zuletzt negociirt, ob ihn jemand machen wolle? wie soll das Heer sich begeistern, wenn es von denen, die es am wenigsten sollten, nichts hört, als Verwünschung des Kriegs, Tadel der Staatsverwaltung, Lob der Franzosen, Friedensgier; und niemand weiß, wozu er da ist? wofür er streitet? ob der Krieg auch für ihn ein Interesse hat?

Bei allem dem hat es inner einem Jahr zweimal den Feind über den Rhein vertrieben, von drei Hauptfestungen zwei entsetzt, eine erobert; dreimal gesiegt; nicht als Soldaten, sondern als Krieger gestritten; die fünf Kreuzer konnten das nicht bewirken, aber der Gedanke, daß sie Männer und Bürger sind.

Vom linken Rheinufer rief sie große Gefahr an das rechte: von der Befreiung des letztern am niedern Rhein plötzliche Noth an den obern, als ein großer Theil des Heers zur Befreiung Italiens eilte.

Männer der österreichischen Monarchie! Eure Brüder, die Soldaten, sind Menschen! Helden sind sie; aber unter Gesetzen der Natur, welche die angestrengte Kraft aufzufrischen gebieten. Tretet auf! seyd Männer, ihr alle!

Dann seyd ihr es, wenn es entschiedene Schmach seyn wird, indeß der Feind auf der Gränze tobt, mit gesunden Gliedern im Prater und auf dem Gra-

den zu erscheinen; anders wohin auszureiten, als an die Etsch oder an den Rhein; Herr seyn zu wollen, und nur Knechte bluten zu lassen; hundert Morgen Landes zu haben, und keinen Arm gegen Räuber; zu speculiren, zu agiotiren, zu wuchern, zu sammeln, für die Franzosen; um Würde, um Titel, um Schlüssel, um Aemter sich zu bekümmern und die erste der Würden, die des Kriegers, der für sein Vaterland blutet, denen zu überlassen, welche am wenigsten zu verlieren haben; in einem Collegium der Zwanzigste seyn zu wollen, wo Zehn alles besorgen könnten; der fünfzigste Schreiber, wo zwanzig hinreichten, in vollem Chor Latein zu singen, anstatt den Gott gerechten Kriegs, welcher will, daß einer für den andern sterbe*), dem aufmarschirenden Heer zu verkündigen; brodlose Handwerker, entbehrliche Professionisten; vacirende Bediente, Kuppler, Plauderer, Schmarotzer zu sehen, ohne sie in Dienste und bewaffnet mit ins Feld zu nehmen.

Der Verrätherei werden wenige Vollziehungsfälle eines einigen Gesezes vorbeugen: daß, wer angegeben wird, von Frieden gesprochen zu haben, ehe der Feind in seiner alten Gränze ist, oder eine Maßregel zu tadeln, ohne der Behörde eine bessere an Handen zu geben, oder irgend Freund unsers Feindes zu seyn, von Geschwornen öffentlich summarisch gerichtet, und wenn er überwiesen wird (sey er, wer er will), als Feind des Vaterlandes dem Volke preisgegeben werde.

Alsdann wird Friede seyn, schnell, gut und fest, wann des Kaisers Majestät, an der Spitze der ersten Zehnmalhunderttausende von Oesterreich, Ihrer Edlen und Ritter, des ersten Drittheils der streitbaren Mannschaft Ihrer Städte und Länder, der Aus-

*) 1 Joh. 3, 16.

schüsse aller Departements und Gerichte, der freudigen Jugend Ihrer Universitäten, Innungen und Stiftungen*), auf der Gränze, die der Feind vor dem Krieg hatte, ihm bezeugen werden: bis hieher sollst du thun, was du willst, aber nicht einen Fußbreit weiter gehen!

Ich höre, wohin sollen wir ziehen? dahin, wo der Feind ist. Wie weit? Bis in sein Land. Wie lange sollen wir streiten? Bis er nachgibt.

Wo unsere Magazine seyn werden? Wo Früchte gewachsen sind, wo Vieh geboren ist und durststillende Wasser fließen.

Wo wir die Waffen hernehmen? Von allen Burgen, allen Rüstkammern der Monarchie, der Edlen und Bürger, und wo zwischen Cronstadt und Schärding, zwischen Krakau und Triest gießbares Metall ist.

Wer mit uns seyn wird! Unsere Alliirten werden seyn: der vor einem Volk, das ernstlich will, herwandelnde Schrecken, und die Flamme der Begeisterung für Gott und Recht, welche, mit oder wider den Willen ihrer Führer, die edlen Italiener, die biedern Bayern, die übelberathenen Schwaben, und andere rechtliebende Völker ergreifen, mit uns fortreißen, und mit unserm unüberwundenen Tyrol, unserm unerschütterlichen Vorderösterreich, auf den verwunderuden Feind hinwerfen wird.

Der große Völkerbund, welcher unter dem Na-

---

*) Von einem vortrefflichen Plan dieser großen augenblicklichen Nationalanstrengung hat der Verfasser den Entwurf gesehen. Alles ist leicht: nur wollen wird supponirt.

men österreichische Monarchie unter Einem Oberhaupt, Herrn und Führer, seit Jahrhunderten besteht, von den Franzosen auf das empfindlichste gereizt, desabusirt über des unbehülflichen Reichs unmächtigen Prunk, sollte er der That so einer Aufwallung nicht fähig seyn? An ihm ist, zu zeigen, ob die zwanzig Cäsarn Wiens ihr Ansehen in Europa dem arabischen Mantel *), oder dem Säbel ihrer Madscharen, dem tschechischen Schwert, ihrem treuen Norikum, ihrem frommen Rhätien **), schuldig waren.

Wille und Vollbringen würden einerlei seyn. Es läßt sich nicht zweifeln, daß der Raub der Völker zurückkommen, daß die gestohlenen Statuen und Gemälde den Triumph der Erretter zieren würden.

Hoch, wie Roms Adler, über Eifersucht und Neid, und wie Habsburgs Löwe unter den Völkern sicher, würde Oesterreich den erkämpften Frieden neben gedemüthigten Feinden und geretteten Nachbaren, großmüthig behaupten; und von dem an keinen wohlconstituirten Bürger (auch die Edlen sind Bürger) zu irgend einer Stelle, irgend einem freien Betrieb, oder der Würde eines Hausvaters zulassen, der nicht seine vier Jahre, ohne Unterschied des Standes von unten auf, nicht in dumpfen Casernen, sondern in stehenden Lagern und Uebung jeder Art von Waffen, zur Bereitschaft auf ähnliche Fälle, zugebracht hätte.

Wo

*) Bekanntlich ist der kaiserliche Krönungsmantel, das Geschenk eines, wie es scheint, sicilianischen Emirs der Fatemitischen Chalifen.

**) Devota morti pectora liberæ. Die Hauptstadt Rhätiens lag in Tyrol (Roschmann).

Wo gewöhnliche Mittel nichts helfen, ist nichts verloren, so lang außerordentliche möglich sind.

Das ist die Gleichheit, wenn alle streiten; das ist die Freiheit, wenn man nichts fürchtet; der siegt, der ernstlich will. Oesterreicher, meine Mitbürger! ihr wollet Frieden mit Ehren? Seyd Männer; ça ira.

# Mantua.
## 1796.

Italiam læto socii clamore salutant.
Virg.

Mantua ist entsetzt; und Bonaparte, nicht, wo ihn seine Freunde uns vor drei Monaten ankündigten, schon zu Trient, schon zu Triest, bereits zu Villach, bereits zu Klagenfurt, und (wie er selbst sagte) unterwegs über Wien nach Paris: er ist, belastet von den Verwünschungen, mehr noch als dem Raub, Italiens, und, gedrängt von dem Heer, das er vernichtet glaubte, auf dem Wege vieler andern vor ihm, die Italien eben auch gleich schnell durchzogen, erobert und verloren haben.

Das Land Italien, für die Verbindung der drei Hauptabtheilungen der alten Welt so wichtig; durch Waffen und Gesetze, durch Religion und Literatur so vielfach Fürstin der Völker, durch die Mannichfaltigkeiten des Erdreichs für alle Arten der Cultur so vortrefflich, für jeden Genuß das Paradies Europens, erregt seit dritthalb tausend Jahren die Herrschgier der gallischen oder französischen Nachbarn. Bald war unbemäntelte Raubsucht, bald ein Anspruch nach gewohnten Formeln, bald Befreiung, ihr Vorwand.

Die Franzosen fanden im Lande selbst gemeiniglich keinen großen Widerstand. Eine vorzügliche Ursache lag in der Menge seiner Staaten, welche gewöhnlich von verschiedenen Systemen waren.

Hiezu kam, daß die meisten Fürsten und Großen, wenn auch sonst Männer von Cultur, von dem herrschenden Sittenton sich verleiten ließen, dem Gemälde allzu oft ähnlich zu seyn, welches vor dreihundert Jahren ein großer Mann, der Italien liebte, von ihnen entworfen hat: „Unsere italienischen „Großen, ehe sie den Stoß der transalpinischen „Kriege erfuhren, waren der Meinung, daß ein „Fürst höchstens brauche, sich an gewisse Formeln „von Rückäußerungen zu gewöhnen, einen wohlgesetzten Brief zu schreiben, irgend eine List zu combiniren; übrigens in reichen Kleidern zu erscheinen, prächtiger als andere Menschen zu essen und „zu schlafen, Werkzeuge aller Arten von Vergnügen „um sich zu haben, gegen Unterthanen mit Stolz „und Habsucht zu verfahren, um Regentenpflichten „sich nicht sonderlich zu bekümmern, und guten „Rath mit Verachtung von sich zu weisen. Sie „fühlten nicht, diese Unglücklichen *), daß sie sich „der Gefahr aussetzten, die Beute des ersten besten „Angriffs zu werden. Daher entstanden in dem „tausend vierhundert vier und neunzigsten Jahr die „panischen Schrecknisse, die unüberlegte Selbstvergessenheit, die unbegreiflichen Einbußen, und so „sind drei der mächtigsten italienischen Staaten mehr „als Einmal durchgeplündert, und mannichfaltig verheeret worden.“ **)

Endlich war in dem Nationalcharakter, daß eine unerwartete Erscheinung in der italienischen Einbildungskraft viele überspanntschreckbare Vorstellungen veranlaßte, welche über die eigentliche Stärke und wahren Absichten des Feindes, wie über die möglichen Gegenmittel, im ersten Augenblick täuschten.

*) I meschini.

**) Macchiavelli, arte della guerra, L. VII.

Eben diese Nation, sobald sie sich erholte, betrachtete den Gegenstand ihrer ersten Furcht mit jener, dem Italiener eigenthümlichen, Festigkeit und Richtigkeit des Blicks: die französische Verachtung ihrer Sitten, die Unbescheidenheit, Ungenügsamkeit und der Leichtsinn dieses Volks contrastirte mit jener Mäßigkeit, Gravität und Selbstachtung, welche die südlichen und östlichen Völker bezeichnen; es erwachte in den Italienern ein Gefühl, welches nicht, wie bei anderen, in weibische Lamentationen ausbrach, sondern, nach Beschaffenheit der Umstände und Regierungen, entweder einem standhaften Senat für die gewaltigsten, beharrlichsten Anstrengungen die Nationalkraft darbot, oder wenn in Italien es niemand wagte, so warf die Nation diesseits und jenseits des Alpengebirges die Blicke herum, ob denn keine freundschaftliche Macht für die Befreiung, die Rache, des beleidigten Italiens eine Anstrengung machen wolle.

Der Fürst jenes Pannoniens, jener illyrischen Mark, des Vaterlandes der letzten Helden, welche den Fall des alten Kaiserthums aufgehalten, *) der Herr des Landes und der Völker, wovon die Stammväter des italienischen Volkes **) ausgingen, er, auch Kaiser von Rom, er, kein Fremder, ist Italiens natürlicher Befreier und Retter. Die Italiener sind auch sein Volk, sie sind unsere Brüder.

Voll gerechten Unwillens über die Apostel der Freiheit, in deren Banden der mailändische Adel schmachtet; über die Volksfreunde, durch die Binasco, Arquata, Pavia und Romagna rauchen; über die biederen Neutralitätsbeobachter, von welchen die Ere-

*) Claudius II, Aurelianus, Probus, u. a.
**) Ostgothen und Lombarden.

maschen, die Bergamaschen, die Bressaner, die Veroneser, Venedig, Genua, Lucca und Livorno zu sagen wissen; über die Gleichheitsmänner, welche jedem Land seine Zierden rauben, damit ihre Hauptstadt allein merkwürdig sey; über die Befreier der Welt (von allem, was ihnen ansteht); voll Gefühls dieser Unwürdigkeiten, welche nur Bosheit ignorirt, und nur Feigheit erduldet, werden die Italiener, anders als andere, für die wir sonst Krieg geführt, unserm Heer seine Unternehmungen erleichtern, es in seinen Bedürfnissen unterstützen, und Siege ihm vollenden helfen.

Das Werk der Rettung Italiens hat glorwürdig angefangen; alle Dispositionen machen großen Erfolg wahrscheinlich: indeß bei uns die Gefahr der Zeit jede Anstrengung aufruft, im deutschen Reich der Feind, seit er da ist, nach und nach in seiner wahren Gestalt erkannt, sein Zauber gebrochen; seine Freunde entlarvt und beschämt und jeder häusliche Mißmuth, jedes mindere Interesse, jedes schwächende Vorurtheil, dem einig nothwendigen-Zweck mehr und mehr aufgeopfert wird.

Das ist das Geheimniß des Sieges: die Ueberzeugung von der Nothwendigkeit, alles zu vergessen, um jetzt Eines zu wollen, Eines zu seyn, mit aller Kraft Eines zu suchen.

Der Erfolg alles Großen und Edlen, was ein Staat und jeder Mensch irgend unternehmen mag, beruhet auf dem, daß er wisse, was er will, daß er es aus allen Kräften allezeit wolle. Wir wissen, was wir nicht wollen: kein trügerisches Geschenk vom Feind, keine Revolution (Verkehrung unserer Ordnung, unseres Wohlseyns, in Elend und Anarchie). Und wir wissen, was wir wollen? Behauptung der Selbstständigkeit der österreichischen Monarchie, als das einzige Mittel friedsam fortschreitender Evolu-

tion *) unſeres allgemeinen und beſonderen Wohlſtandes.

Die Nationen dieſer Monarchie ſtehen auf mancherlei verſchiedenen Graden der Civiliſation; ihre Verfaſſungen, Rechte und Sitten ſind nicht einerlei: aber es iſt Ein alles zuſammenhaltender Eckſtein der ganzen Verfaſſung, aller Macht, Nationalehre und Glückſeligkeit; für den iſt nur Ein Sinn: er iſt der Kaiſer.

Man kann ſagen, daß in Ihm der Staat iſt, weil ohne Ihn der Staat ſich auflöſen würde. Und was iſt uns der Staat, als die Sicherheit unſeres Lebens, Vermögens und Anſehens. Dafür bluten wir, wenn wir für den Kaiſer ſtreiten. In Seiner Perſon ſind wir angegriffen. Unſer Feind iſt, wer Widerſtand und Vertheidigung ſchwächt. Ja; wenn jemand wäre, der von dem Feind hoch, von unſeren Waffen muthlos redete, Lobpreiſer der Thaten des Feindes, Prophet ſeiner Fortſchritte ſeyn wollte, gern, umſtändlich, voreilig, die vergrößerte Erzählung unſerer Unfälle machte, über unſere Mängel ſcharfſichtig, über des Feindes Abſichten und Schwächen blind wäre, dem der Zug der Franzoſen bald allzu langſam, bald wieder unaufhaltbar, dem die Rettungsmittel ſyſtemwidrig, ihre Anzeige bedenklich, ihre Ausführung unmöglich, die Umkehrung der Monarchie unzweifelhaft ſchiene: der wäre wohl des Kaiſers, aber auch unſer Feind. Hunc tu Romane caveto!

Das iſt das Pfand unſeres Sieges, daß die vor Aerger berſten möchten, welche uns nicht muthlos machen können; daß, wie in den alten Türkengefahren und nach Karls des Sechsten Tod, Gemeingeiſt unter allen Bürgern aufwacht; daß Franz der

*) Entwickelung.

Zweite seinem Heer und Volk noch traut, fest wie ein Fels in Ungewittern, und wie die große Theresia, da in ihrer ersten Noth jedermann außer Einem *) durch die Aufopferung der halben Monarchie den Frieden für das Uebrige erkaufen zu müssen glaubte.

Diesem Vertrauen und Muth unseres Kaisers wollen wir entsprechen, wie zu Thereſiens Zeit unsere Väter, welchen für das erste Ausharren vierzig Jahre wachsenden Wohlstandes und emporsteigender Größe herrlich gelohnt. Der Kaiser, unser Vater und Herr, rede! Wir hören. Er ordne an! wir sind da; wir sind Sein! In seiner weiten reichen Monarchie hat kein rechtschaffener Unterthan einen Tropfen Blut, einen Heller Eigenthum, der nicht für die gemeine, für Seine und unsere Sache, der nicht Sein sey.

---

*) Johann Christoph von Bartenstein, Staatsreferendarius, war dieser Eine. Dem Verfasser dieses Aufsatzes sind Correspondenzen derselbigen Zeit unter Händen gewesen, woraus zu sehen war, was er auszustehen hatte. Diese Geschichte verdient Beschreibung.

# Eine Ausbeute von Borgoforte. 1796.

Exemplis vitiorum quaeque notando.
Horaz.

Als Held Bonaparte vor Oesterreichs grauem Feldherrn floh, warf zu Borgoforte ein schnellfliehender Franzose auch den Torniſter von ſich. Darin fanden ſich einige Kleinodien in ein griechiſch überſchriebenes Pergament gewickelt. Letzteres fiel in die Hände eines Feldpaters, der es dem Verfaſſer dieſes Aufſatzes zum Geſchenk überſandte. Es enthielt außer wenigen Zeilen, die von der Erzählung übrig waren, eine Rede des römiſchen Feldherrn Marcus Licinius Craſſus, da er in den Fechterkrieg zog. Eine in der Ecke des Randes mit anderer Hand beigeſchriebene Zahl erregte bei mir die Vermuthung, daß dieſes Fragment Stück einer Fortſetzung der Denkwürdigkeiten des Dictators Sulla (vielleicht bis auf den Anfang der von Lucullus geſchriebenen Geſchichte) geweſen ſeyn möchte. Da mir aber unbekannt iſt, durch welchen Zufall und aus welcher beraubten Bibliothek dieſe Schrift in einen Torni-

ster zu Borgoforte gekommen, so bleibt mir nichts übrig, als dieselbe, so wie sie ist, ihres merkwürdigen Inhaltes wegen, mit möglichster Treue einstweilen deutsch zu liefern.

Statt Commentars mag die Vorerinnerung dienen, daß in dem 681sten Jahr der Stadt Rom, da sie bereits einen großen Theil der gesitteten Welt bezwungen, plötzlich eine Rotte von Fechtern und entlaufenen Sklaven, unter Spartakus, Oenomaus und Krix, unternahm, den Römern die Herrschaft Italiens streitig zu machen; welches Beginnen anfangs bei gutmüthigen Leuten Mitleiden, bei härtern Menschen Hohn erregte, bis nach drei Jahren unerwarteter Dauer und kaum begreiflicher Siege, die Rotte, durch Liebe der Beute und Zügellosigkeit, von siebzig, auf so viele Tausende, ja auf 120,000 stieg, und Rom selber bedrohete; worauf Marcus Licinius Crassus ernannt wurde, sie mit acht Legionen zu bekämpfen. Den Tag vor seinem Aufbruch redete er im Senat über die Mittel, dem Krieg eine bessere Wendung zu geben, und ihm ein schnelleres Ende zu machen, wie folget:

„Unter den Legionen, versammelte Väter, welche ihr meinem Oberbefehl anvertraut habt, sind viele alte Krieger, welche einst mit abwechselndem Glück gegen jenen listigen König gestritten, der wider unsere weit größere Macht in seinem Genie und in seiner Thätigkeit unerschöpfliche Ressourcen fand. Andere haben barbarische Horden geschlagen, vor deren Namen weiland unser Vaterland bebte, deren ungewohnte*) Gestalt und Geschrei sonst panische Furcht auf der ganzen Gränze verbreitete. Wer wird überhaupt an der Kriegserfahrenheit, an der vorzüglichen Taktik und an der trefflichen Organisation un-

*) Αλλοχροος.

serer Legionen zweifeln? Die alte Nebenbuhlerin Carthago, das reiche Korinth, das wilde Numantia, und, Andriskus und Aristonikus nicht zu erwähnen, sogar Mithridates, hat ihren gewaltigen Arm empfunden."

„Und dieses imponirende herrliche Heer, das erste der Welt, und oft ihr Schrecken, führt gegen zusammengelaufene Rotten (ist's möglich?) seit mehreren Jahren (erstaunet, Römer!) einen noch unvollendeten Krieg. Leute, die zu nichts gut schienen, als für Belustigung,*) haben, ich will nicht sagen einen Varinius Glaber, einen P. Valerius, sie haben Consuln geschlagen, wiederholt geschlagen. Von dem Anspruch auf die Freiheit, ihrem ursprünglichen Vorwand, haben sie sich bis zu der Kühnheit erhoben, ihr Angesicht gegen den Sitz unseres Reichs**) zu richten. Wo wir keine Steuer heben dürfen, hat Spartakus Requisitionen ausgeschrieben, und sie werden bezahlt. Wie einst kaum vor Hannibal, so zittert Italien vor ihm. Consularische Schaaren (ungern nenne ich sie Römer, ungern Legionen), muthlos durch öfteres Mißgeschick, schienen endlich kaum zu wagen, gegen Krix und Spartakus den oft vergeblichen Kampf zu erneuern."

„Versammelte Väter!***) Der ist kein wahrer General, welcher nicht eher an den Krieg denkt, bis ihm ein Commando gegeben wird: ich in der Voraussicht, daß das Vaterland auch meiner bedürfen möchte, habe weder Mühe noch Aufwand gespart, um durch Erforschung der Ursachen unserer Unfälle,

*) *Εις θεας.*

**) *Ηγεμονιας.*

***) Das Original setzt überall *Ανδρες ρωμαιοι*; allein, da aus mehrerem Grunde die Rede im Senate gehalten worden zu seyn scheint, so habe ich übersetzt, als hieße es Patres Conscripti.

der Natur dieses Krieges, der Lage der Gegenden, wo er geführt wird, mich vorzubereiten, um nicht durch römisches Blut und Verlust von Provinzen spate Erfahrung erst kostbar zu erkaufen. Geschwiegen habe ich, bis ihr mich berufen habt; denn es ist nicht meine Manier, dem tadelsüchtigen Stadtpöbel *) (viel Pöbel ist auch unter uns Patriciern) durch Aeußerungen, die einen Anstrich unbefriedigter Ehrsucht hätten, zu seinem unverständigen Geschwätz Materie zu geben."

„Zu euch rede ich vor meinem Aufbruch, weil einige Hauptquellen des bisherigen Mißgeschicks gemeinsame Zusammenwirkung und eine heilsame Strenge erfordern, worüber die müßigen Schreier nicht ermangeln werden, ihre Kritik hören zu lassen. Allein ich rede zu Römern, welchen keine Consideration über die des gemeinen Wesens geht, und welche, gegen menschliche Schwachheit nachsichtig, unerbittlich sind gegen Bosheit, die nur durch Schrecken sich brechen läßt."

„Väter! Ich höre an den Tafeln, in den Cirkeln **) und Schreibstuben der Großen und Reichen von Jünglingen, Schreibern ***) und Knechten, die Sache unserer Gegner Sache der Freiheit nennen, ihre Thaten mit Bewunderung erzählen, ihren Muth mit Theilnahme erheben: und gegen diese Helden und gegen diese Sache sollen die Jünglinge unsere Cohorten führen! Diesen interessanten Freiheitsmännern sollen unsere Maßregeln verborgen bleiben, ihnen soll auf keine Weise etwas hinterbracht, sie sollen vor nichts gewarnt werden! Väter! Wir sind in dem vierten Feldzug; es ist jetzt nicht

*) Αγοραιος ομιλος.
**) Συνουσιαι.
***) Αντιγραφεις.

mehr Zeit zu untersuchen, wie der Krieg entstanden, und ob er zu vermeiden gewesen wäre.

Genug, wir haben ihn: also müssen wir ihn führen; unsere Wahl ist nicht mehr zwischen Friede und Krieg, sondern zwischen einem schändlichen und ehrenhaften Ausgange des Kriegs. Wie wäre aber möglich, daß der Arm des Kriegers mannhaft streite, wenn sein Herz für die Feinde schlüge? Und, wenn öffentliches Unglück unausbleibliche Folge hievon würde, was möchte von denjenigen zu denken seyn, welche die öffentliche Stimmung auf diese Weise verdorben hätten!"

„Mir ist nicht nur Spartakus, mir ist der Parther und der Pontische König nicht so furchtbar, als die Bemerkung, wie sehr wir, auch über diesen Punkt, von der Denkungsart der Voreltern uns entfernt haben. Bei ihnen wurde über Krieg und andere große Geschäfte, nach der Einsicht eines jeden, mit Freimüthigkeit geurtheilet, bis die Regenten einen Entschluß genommen. Sofort verlor sich die Privatgesinnung eines jeden in dem einmal erklärten Willen der Staatsverwaltung. Unparteiisch seyn zu wollen, nachdem der Staat Partei genommen, schien nicht nur tollkühner Stolz, sondern Verrätherei; alle Ideen der Einzelnen verwandelten sich in den Gemeingeist, welcher unsere Herrschaft emporgebracht hat. Jetzt sucht jeder eine sogenannte Selbstständigkeit, wie damals das gemeine Wesen sie hatte. Damals gab der Name Roms jedem Bürger seine Würde, nun wird jeder unbedeutend, weil er für sich wichtig seyn will."

„Alle menschlichen Dinge sind vielseitig; nicht leicht haben zwei Menschen denselben Gesichtspunkt: unschädlich vielleicht, so lange von Formeln der Philosophie die Rede ist; wo aber über Geschäfte und Krieg an die Stelle der öffentlichen Beschlüsse jeder seine

eigene Denkungsart setzt, entsteht unaufhörliches Wanken, schmählicher Unbestand, geschäftsverderbliche Kraftlosigkeit, Niederlage, Ruin."

„Aus diesem höchstwichtigen Grund haben einige Republiken *) den Einfällen und Gelüsten der Menschen in andern Dingen möglichsten Spielraum gelassen, aber Staatsinquisitoren **) angeordnet, welche mit Strenge darüber wachen, daß über Staatssachen nur Eine Sprache in der Republik sey: und solche Städte haben, bei sehr mittelmäßiger Macht, weit länger als alle andern Staaten ihre Verfassung und einen eigenthümlichen Ruhm der Weisheit behauptet."

„So evident und so nothwendig ist dieser Grundsatz, daß selbst in dem Vaterlande des Parteigeistes und Leichtsinnes, in Gallien, wo in irgend einer Stadt bessere Ordnung ist, von Staatssachen niemand anderswo, als bei der Behörde reden, und unverbürgte Neuigkeiten nur an der dazu bestimmten Stelle angeben darf." ***)

---

*) Da das Hauptwerk des Aristoteles, worin er alle bekannten Verfassungen beschrieb, verloren ist, so kann ich nicht sagen, von welchen Republiken Erassus hier reden will; wir neuern können an Venedig denken.

**) *Εφοροι.*

***) Das Nämliche ist in der Folge von Cäsar bemerkt worden: Quae civitates commodius suam remp. administrare existimantur, habent legibus sanctum, si quis quid de rep. fama acceperit, uti ad magistratum deferat, neve cum quo alio communicet; quod saepe homines temerarios et imperitos falsis rumoribus terreri, et ad facinus impelli, cognitum est. Magistratus, quae visa sunt, occultant, quaeque esse ex usu judicaverint, multitudini produnt. (Bell. Gall. VI. 20.)

„Ich weiß, daß dem verdorbenen Rom solche Dinge unerträglich scheinen werden: wenn aber Natur und Erfahrung ihre Nothwendigkeit bewiesen, so werden rechtliche Bürger euch Beifall geben, wenn ihr die schlechten, zu ihrem eigenen Besten zwinget; sie werden euch preisen, versammelte Väter, wenn ihr für das Vaterland die Barmherzigkeit habt, an einigen ohne Verschonen zu strafen, was alle verderben könnte."

„Decretiret, versuchsweise, daß, sintemal Krieg mit Spartakus ist, wer wider den Krieg oder für den Feind redet, an Ehre, Leib und Gut, und mit Unfähigkeit aller Beförderung *) bestraft werden soll."

„Gemeinsinn, diese tägliche Selbstverläugnung, ist eine der erhabensten Eigenschaften: aber die Menschenkenntniß erlaubt nicht, von jedem das Größte zu erwarten. Dieser Schwäche der Natur kam die Weisheit unserer Väter durch Belohnungen und Strafen zu Hülfe. Sie hatten keine dergleichen Rechtsformen, wodurch, mit Gefahr von allen, wenigen durchgeholfen wurde; abzuhörende Zeugen hielten nicht unter sich mit den Schuldigen (als die gleicher Nachsicht bald selbst genießen möchten), sondern für das Vaterland zusammen: damals war nicht jene Verirrung der Empfindsamkeit, welche mit einem schlechten Gesellen Mitleiden trägt, und für das verrathene Vaterland, für die Menge unschuldiger Bürger, Weiber und Kinder, ohne Mitleiden ist; die Richter scheuten die Patronatschaft und Verwandte mächtiger Verbrecher nicht."

„Versammelte Väter! In Zeiten der Desorganisation eines Systems von Ideen und Sitten ist Erneuerung des ersten Geistes der Verfassung das ei-

*) Atimia.

nige Mittel, sie zu retten. Führet ihr den Krieg wider unsere Feinde in der Stadt, und ich versichere den Sieg über Spartakus. Sorget, daß er von meiner Stärke nicht vor meiner Ankunft, über meine Plane nicht vor dem Anfang ihrer Ausführung unterrichtet sey; wenn Perpenna ferners tumultuirt, und ihr zwei von meinen Legionen nach Spanien zu senden gut findet, so bitte ich mir aus, daß Spartakus es nicht vor mir erfahre. Ihr staunet, Väter! aber gegen die Möglichkeit von Dingen, die geschehen sind, läßt sich nichts einwenden."

„Für das Heer sorget nicht; es kömmt auf die Commandirenden an; ich kenne den römischen Krieger, er ist bieder; wenige wird mein Stab zu berühren haben *), und es ist mir undenkbar, daß ich eine Legion feig oder treulos finden sollte, ohne daß die Schuldigen mir angezeigt würden. Dieses würde mich zu dem ernsten Mittel unserer samniti-

*) Come il reo era innanzi al tribuno, o al Consolo, convinto, era da quello leggiermente con una verga percosso; dopo laquale percossa al reo era lecito fuggire, ed a tutti i Soldati ammazzarlo. Vedesi questo modo essere quasi osservato da Svizzeri, iquali fanno i condannati ammazzar *popolarmente* da gli altri Soldati. *Il che è bene considerato e ottimamente fatto*; u. s. w. Arte della guerra di Nic. Macchiavelli L. VI. Und auf dieses ging die Anspielung in den Gefahren der Zeit, S. 229, wo Männer, deren Geschichtskenntniß nicht über den Moniteur hinaufreicht, geglaubt haben, das Laternisiren zu sehen; noch dazu hatten sie die Güte, über die dort erwähnte vorgängige Untersuchung hinweg zu sehen. Der Verfasser bittet um Vergebung, daß er in dem Wahn gestanden, sie haben Classiker gelesen, oder wissen etwas Historie.

schen, punischen und spanischen Kriege nöthigen: ohne weiters je den zehnten Mann nach der Strenge der Gesetze zu behandeln *): dadurch würden freilich Sachwalterkünste, Collisionen und Parteirücksichten verschwinden; aus Selbsterhaltungstrieb müßte jeder ehrliche Mann Aufseher und Angeber schlechter Cameraden werden; diese selbst würden gewinnen: umringt von Beobachtern, ohne Hülfe in den gewohnten Künsten, würden sie ihre Denkungsart ändern, oder unwirksam in sich verschließen müssen."

„Aber nein, versammelte Väter, bereitet euch, wie ihr die Truppen belohnen und ehren wollet; sie rüsten sich sehr viel zu verdienen. Die harte, die seltene Nothwendigkeit, an Einigen Strafe zu üben, übernehme Ich, der Feldherr. Rechenschaft werde ich darüber geben, aber nach dem Triumph; und es mir gefallen lassen, wenn das Vaterland mich verurtheilen will, aber nachdem ich es werde gerettet haben."

„Fürchtet nicht, Väter, daß die Maßregeln, welche ich vorgeschlagen, Düsternheit oder Niedergeschlagenheit hervorbringen werden. Frohsinn ist ein Sohn des Muthes, und Muth entsteht aus dem Gefühl treu und gemeinsam vereinigter Kraft. Heiterkeit ist eine Tochter der Ordnung, und Freudigkeit der Lohn wohlerfüllter Pflicht. Oder sollte Schwäche, die Aussicht auf Schande und Verlust, die Scheu des erwachenden, der Jammer des zusammenstürzenden Vaterlandes die Gemüther mehr befriedigen? Oder sollte das Politisiren im Winkel, sollte das Raisonniren an Orten, wo man agiren muß, ein so edles Glück

*) Δεκατευειν. (Eine der 24 schweren Militärstrafen, welche die Römer nebst 16 geringeren Arten ausgedacht haben. Stewechius in Vegetium, 225.)

Glück seyn, dem man Rom aufopfern dürfte? Nicht so unsere Voreltern, welche den Staat gegründet haben, den wir kaum zu erhalten wissen! Sie, selbst wenn Parteigeist im Innern war, waren gegen Feinde Ein Mann, Ein Sinn; über alle Neigungen siegte Gemeingeist und Pflicht. Daher die Triumphe! daher das Glück des Staats, die Ruhe der Gemüther, die Freudigkeit, und freier Genuß des Lebens in vollkommener Sicherheit. Versammelte Väter! Auch wir sind Römer!"

„Appianus von Alexandria, ein wohl unterrichteter Geschichtschreiber und ein Mann von gesundem Urtheil, meldet in dem hundert und achtzehnten Capitel des ersten Buchs der Bürgerkriege, wie das Glück sich sofort geändert, als Licinius die Gesetze furchtbarer machte, als der Feind es seyn konnte; *) und wo er erzählt, wie der Krieg hierauf in sehr wenigen Monaten zu Ende war, ruft er aus: „So „groß war einsmals die Veränderung, als die Scheu „vor dem Feldherrn den Entschluß entflammte, über „die Feinde durchaus zu siegen!" **)

---

*) Φοβερωτερος αυτοις της των πολεμιων ηττης φανεις.

**) Τοση δε ην αυτικα δια την κολασιν ες το νικης θαρσος μεταβολη. c. 119.

# Das sicherste Mittel zum Frieden. *)

## Wien, im April 1797.

„Wie wider Lasten muthig die Palme strebt
Und mehr gedrücket, mehr sich entgegen wölbt,
Durch Ungemache selbst genähret,
Steigt so die Zierde des deutschen Herrschers.
Nach Finsternissen jedesmal glänzender,
Nach Niederlagen stärker ergreift sein Arm
Den Ueberwinder."

Denis.

Der Feind hat sich unterstanden, die Ueberbleibsel einer auf alle Weise geschwächten Armee bis in das Herz von Innerösterreich zu verfolgen. Er meinte, daß ihm nicht schwer seyn würde, die unerschrockenen Landleute von Tyrol aus einander zu sprengen, und hiedurch auf derselben Seite seine Flanken zu sichern. Er ließ sein Heer auf der anderen Seite; ohne Anstützung **), und verrieth hiedurch, entweder eine

*) (Ecrit à tire-plume, au premier moment. Il falloit faire envisager *au peuple* la situation des affaires sous son vrai point de vue.)

Anm. d. Verf.

**) Appui.

durch leichte Siege über unkriegerische oder unglücklich angeführte Heere aufgeblasene Vermessenheit, worin die Beachtung der ersten Vorsichten der Kriegskunst ihm unnöthig schien, oder die tiefste Verachtung der Nationen der österreichischen Monarchie, indem er ihnen Mangel an Kraft oder Willen zuschrieb, dasjenige gegen Wien zu verhindern, was mitten in der Anarchie des 1792sten Jahrs die Franzosen von Paris abzuhalten wußte.

Dieser Hohn des Feindes konnte sich nur auf zweierlei irrige Vorstellungen gründen: nämlich auf das Vorurtheil, daß die Streitkräfte dieser Monarchie gefallen oder anderwärts beschäftiget wären, die zurückgebliebenen Bürger und Landleute aber weder das Ehrgefühl noch den Verstand und das Herz hätten, durch Benutzung der ihnen am besten bekannten Lagen ihres eigenen Landes und durch vereinigte Verwendung all ihres Vermögens an Leib und Gut ihn der Tollkühnheit zu überzeugen. Oder zählte er darauf, daß Parteigeist, Neid und Mißmuth, welche in allen Ländern und Verfassungen unvermeidlich sind, ihre Allgewalt auch in solchen Zeiten behaupten würden, wo alle einzelnen Leidenschaften vor dem Ruf des gefahrlaufenden Vaterlandes verstummen?

Beides ist so grundlos, als für alle Einwohner und Bürger der österreichischen Monarchie beleidigend.

Die Armeen Sr. Majestät sind weder vernichtet noch unheilbar geschwächt. Sie stehen noch, jene Schaaren, welche vor wenigen Monaten Jourdan fast schneller durch das Reich hinaus verfolgten, als ein unaufgehaltener Fußgänger den Weg zurückzulegen gewußt hätte, und welche Moreau aus Ländern, die sich seinem Willen schon ganz gefügt hatten, unwiderstehlich verdrängten. Dem italienischen

Heer ist etwas begegnet, wovon alle Schulknaben aus der alt-römischen Geschichte eine Menge Beispiele wissen: oft hatte eine Kette unglücklicher Fügungen die Zuversicht der Schaaren auf so lange gedämpft, bis ein rettender Scipio durch neue Organisirung, durch Vereinigung mit frischen siegsgewohnten Völkern, durch Rückerinnerung an Rom und vorige Lorbeeren, und durch den Enthusiasmus seiner Gegenwart sie zu ihrem Selbstgefühl zurückrief, und bald dem Feind empfinden ließ, was derselbe kurz zuvor seiner Vaterstadt gedrohet hatte.

Der Scipio fehlt uns nicht. An Jugend, Geist und Ruhm erkennen wir in dem Bruder unsers Kaisers den wiederauflebenden Retter des weltbeherrschenden Roms. Wird er an uns auch die alten Römer finden!

Es ist eure Sache, Männer der österreichischen Monarchie, diese Frage zu beantworten. Euer Dankgefühl, Bürger von Wien, sah er vor wenigen Wochen. Es ist jetzt an euch, durch thätige Theilnehmung zu beweisen, daß ihr seiner würdig seyd. Er würde euer Lob verschmähen, wenn ihr nicht selbst euch lobenswerth zeigtet.

Der Erzherzog hat eine starke Abtheilung des Heers, mit dem er oft gesiegt, an sich gezogen damit steht er wider einen Feind, welcher das nicht erwartete, und welcher oft gesiegt haben mag, aber nie über ihn, wenn er so gut unterstützt war.

Die biederen Tyroler, Vertheidiger der Vorburg unserer Monarchie, haben auch jetzt dieser ausgezeichneten Rolle gemäß gehandelt, und in dieser lang unerhörten Zeit ihre thatenvolle Landeschronik mit erneuertem Ruhme geschmückt. Von allen Ufern der Donau und der Theiß bewegen sich die insurgirenden Edlen des Königreichs Ungarn. Wien will

den Landleuten nicht nachstehen. *) Der Niederösterreicher fühlt sich als die Leibwache des in seiner Mitte thronenden obersten Monarchen. Oberösterreichs herrliche Mannschaft strömt von dem ganzen Gebirge auf den Tag entscheidender Schlachten mit angestammtem Muthe zusammen. Jetzt eilt Böheim, dem vorjährigen Retter seine Triumphe zu vollenden. Es drängen sich beide Galizien zu dem ersten Range der Tapferkeit in den Linien ihrer neuen Mitbürger.

Der Augenblick unwillkürlichen Erstaunens ist vorüber. Man wagt zu sehen, und man sieht, daß das Waffengerassel der feindlichen Schaaren viel Gespenstermäßiges hatte: die Poltergeister werden bei dem Annähern immer weniger furchtbar, schwinden zusammen, und sind bald nicht mehr zu sehen. Man wagt zu hören, und man hört den Kaiser unerschrocken, den Erzherzog mit jener Heldenstimme; und alle Männer von Geistesgegenwart beharrlich, Friede auf der Bahn des Sieges und der Ehre versprechen. Man wagt zu überlegen, und es findet sich, daß der Friede auf diesem Weg allein möglich ist; darum, weil ein auf Kosten der Ehre erkaufter Friede unsicher, und eben deßwegen kein Friede seyn würde. Denn, Friede, wie Freundschaft, setzt Achtung voraus; und wie könnte eine Nation auf Achtung Anspruch machen, welche den Ruhm ihrer bisherigen Größe und Selbstständigkeit einem durch Furcht vergrößerten Haufen durch einen kühnen Führer zusammengezwungener Leute preis gäbe!

Wenn dem also ist (und wer vermag das Gegentheil auch nur zu denken!), so freuen wir uns des

---

*) Von dem edeln Benehmen der Einwohner Wiens wird in eigenen Blättern mehr gesagt werden.

Ausflusses, der nicht besser seyn könnte, um durch die Vernichtung (sehr mögliche Vernichtung) des Heerhaufens und des Mannes, der uns trutzte, dem Nationalruhm in unserm eigenen Lande ein ewiges Denkmal zu errichten. Männer von Oesterreich! An euch ist es, Europa den Frieden zu geben. Der Verwirrer des weichen Südens ist in eure nervichten Arme gefallen. Geht er unter, und bleibt von seinem Heere ein Beinhaus das einige Denkmal, dann, zweifelt nicht, dann werden die Gewalthaber Frankreichs euch mit Achtung den Olivenkranz reichen, unverwelklich, wie die Erinnerung dieser That.

Die göttliche Vorsehung, welche unsere Monarchie aus hundert Nöthen durch Wunder gerettet, die durch Anstrengung erzeugt, und durch weise Feldherrn benutzt wurden, wie konnte sie gegen das Ende dieses ermüdenden Krieges eine günstigere Verbindung der Umstände herbeiführen, um ihn schnell, und nicht nur für das Heer, sondern für die ganze Nation ruhmvoll zu endigen. Jetzt hängt unser und Europens Schicksal von der unermüdeten Anstrengung höchstens eines Monates ab, wenn die volle Kraft der österreichischen Monarchie, auf Einmal erhoben, von allen Seiten, wie die Wellen des rothen Meeres, auf den eitlen Pharao zusammenstürzen will, ohne daß er zurückziehen könne.

Wohin wollte er sich zurückziehen? Wo wollte er neue Kräfte sammeln? Bei den revolutionirenden Städten der Terra Ferma von Venedig? Der Arm des Landmanns hat ihren unsinnigen Dünkel gebrochen. Bei den Mailändern? Sie verwünschen ihn, sie sehen zwanzig Marate allen rechtlichen Bürgern den Untergang drohen. Bei den Cispadanern? werden diese, auch wenn er geschlagen ist, vor seinem Adjutanten zittern?

Oesterreicher! Da ich zum erstenmal zu euch redete, rief der Feind vom Gebirge der Oberpfalz euch zu Proben eurer Mannhaftigkeit auf. Man wollte es, und er floh. Jetzt schreit er euch aus der Nähe zu: seyd ihr noch Männer? Beweiset es; er ist da; er ist (Gott wollte es) in euren Händen, und sein Untergang euer Friede.

# Schreiben über den Frieden.

## 1 8 0 0.

Die zwei Briefe, mein vortrefflicher Freund, welche Sie nach der Schlacht bei Marengo, und auf Ihrer Flucht aus München über die gegenwärtige Lage der öffentlichen Angelegenheiten an mich erlassen haben, enthalten über die Ursachen, so wie über die besorglichen Folgen des Uebels Betrachtungen voll Ernst und Licht. Ueber jene habe ich Ihnen nichts zu sagen; die jetzige Welt kennt sie so ziemlich allgemein, und es wird anderwärts dafür gesorgt werden, daß auch vor dem unparteiischen Richterstuhle der Nachwelt nicht die unrechten Leute gebrandmarkt werden. Mit den Folgen verhält es sich anders. So schwarz, so vernichtend Sie dieselben darstellen, können sie in der That seyn: aber das ist nicht nothwendig; man kann sie, wo nicht vereiteln, doch sehr mäßigen. Hiezu gehört nur hauptsächlich Vertrauen und Eintracht. Diese Stimmung neu zu begründen, dürften einige Betrachtungen über einen Gegenstand nützlich seyn, den Sie in Ihrem Schreiben berühren, von dem jedermann spricht, welchen Sie nicht kennen (und ich eben so wenig), die von Bonaparte vorgeschlagenen Friedensbeding-

nisse, über deren Inhalt und Absicht Sie gewiß in irrigen Begriffen sind. Selbst meine Unwissenheit muß Ihnen Zutrauen geben; Sie sehen, daß ich gewiß nicht aus Instruction schreibe. Glauben Sie mir. Warum sollte ich täuschen? Habe ich eine Verantwortung von mir zu wälzen, der ich ohne die allergeringste Theilnehmung an irgend einem Plan, Entschluß oder Geschäft seit mehreren Jahren so manches erlitten habe, was einem Mann von Ehrgefühl kränkend seyn kann? Mir führt nicht Dankbarkeit noch Hoffnung die feile Feder, und ich habe der Erfahrung zu viel, um noch das Spiel eitler Täuschung zu seyn. Aber wider unverdiente Unbill sträubt der Geist empor; Gunst, eine nie sichere Stütze, kann weichen; ein Mann von Grundsätzen findet sich. So, etwas gebeugt, doch nicht gebrochen, werde ich an Ihrer Hand die vorliegende große Sache von allen ihren Seiten betrachten und Ihnen zeigen, daß Eintracht und Vertrauen nie nothwendiger waren.

Der gegenwärtige Krieg war eine Folge der unmäßigen Herrschsucht des damaligen französischen Vollziehungsdirectoriums, welches, bei noch fortwährendem Krieg mit Großbritannien, und noch unvollendeter Friedenshandlung mit dem Reich, doch in Einem Jahr sehr beträchtliche Länder durch Revolutionirung sich zugeeignet hatte; Europa erschütterte, Afrika verwirrte, Asien bedrohte, und America zurückstieß. Nachdem der oberste Priester katholischer Christenheit, die stille Schweiz, der unschuldige Großmeister von Malta, in Aegypten die angestammte Herrschaft der Türken, und in Italien die Könige des stärksten und des besten Landes das bevorstehende Schicksal allen, auch den freundschaftlichsten Mächten gezeigt, und nachdem ihre ausgeraubten Völker mit ihrem Gold, und um die her-

römische Religion, Ordnung und Sitten das eiserne Joch der französischen Freiheit überall theuer bezahlt hatten, erhob sich Oesterreich, vielfältig aufgerufen, mit großem Beifall, und Gott gab ein Jahr voll Triumphe, wodurch Italien befreit, und das Vollziehungs-Directorium selbst einer Gegenpartei zur leichten Beute gegeben wurde.

Da bildete sich in Frankreich ein tiefer angelegtes System von feinerm Stoffe und vollendeterer Kunst, jenem der alten Römer nicht unähnlich, welches den Griechen die Freiheit, einem schwachen Fürsten ein großes Land, und großen Königen im Anfang noch gemäßigte Friedensgesetze gab, durch die Namen von Gerechtigkeit und Frieden einschläferte, und in kurzer Zeit über den Trümmern einer betrogenen Welt, unter einem großen und einem weisen Vorsteher, eine Alleinherrschaft gründete, durch welche alles Große, Schöne und Gute der alten Welt Beute und Spiel der Parteien, Tyrannen und Barbaren wurde.

Diesen verderblichen Ausgang hatten die alten Römer eben so wenig zur Absicht, als man von dem Großconsul der französischen Nation es vermuthen mag: aber alles war eine eben so unausbleibliche Folge ihres Unternehmungsgeistes und des Blödsinnes der übrigen Völker, als gewiß uns und unsere Nachkommen das gleiche Schicksal treffen würde, wenn wir uns eben so verleiten ließen, gewisse Grundwahrheiten aus den Augen zu setzen.

Die erste derselben ist, einem bösen Augenblick nicht die ganze Zukunft in leidenschaftlicher Ungeduld aufzuopfern. Größere Schlachten als die bei Marengo haben die Römer verloren, und nicht eine Provinz, sondern beinahe alles, was sie außer den Stadtmauern hatten. So haben auch die Franzosen Schlachten eingebüßt, worin ihre Könige gefangen wurden, durch

deren Folge die Hälfte ihres Reichs in feindliche Hände fiel, ihre Hauptstadt belagert, ein Fremder (ihr Erbfeind) über sie zum König ausgerufen wurde. Einmal, während sieben finsterer Unglücksjahre, erheiterte sie kaum Ein Schimmer wiederkehrenden Glücks. Unsere Väter haben die Schweden in den Vorstädten und die Türken wiederholt unter Wiens Wällen gesehen. Solche Zufälle des Kriegsglückes sind weder unerhört noch entscheidend. Außerordentliche Maßregeln vereiteln ihre Wirkung. Jener Hannibal an Roms Thoren hat nachmals an den Thoren von Carthago einen schweren Frieden erbitten müssen. Nach jenem siebenjährigen Unstern verlor Frankreich nichts, und behauptete sein Königshaus auf dem spanischen Thron. Der Krieg, der die Türken vor Wien führte, wurde die Epoche der Wiedervereinigung des ganzen Königreichs Ungarn und des Großfürstenthums Siebenbürgen.

Eine zweite Wahrheit ist eben so unstreitig: wenn ein selbstständiger großer Staat aus wohl bedachten Gründen für seine Selbsterhaltung einen Krieg hat unternehmen müssen, so nähert dieser Staat sich seinem Fall und Umsturz, wenn er Friede macht, ohne im Wesentlichen seinen Zweck zu erreichen. Diese Selbsthingebung ist eine Verzichtleistung auf den Muth seiner Bürger, und auf seinen Rang unter den Mächten, eine Einladung alter und neuerer Feinde und Neider, die Zerstörung nicht nur seiner politischen Größe, sondern der Glückseligkeit und Sicherheit seiner Bewohner. Den gegenwärtigen Krieg sahen wir durch die Unruhe der damaligen französischen Regierung veranlaßt. Ihrem Nachfolger, dem Großconsul, ist ungemein leicht ihn sehr geschwind zu endigen, wenn er die revolutionirten Staaten verläßt, herstellt, entschädiget, und benachbarte Völker gegen ähnliche Unternehmungen hinläng-

lich sichert. Von allem dem ist nichts geschehen; seine Friedensanträge müssen wohl nichts dergleichen in sich fassen, sonst würde er diese Proben seiner Mäßigung dem französischen, und allen Völkern zur Beruhigung vorgelegt haben. Wenn jener große Ludwig die erniedrigenden Anträge von Gertrudenberg seiner Nation mitgetheilt hat, um ihren edlen Stolz zu reizen, so würde wohl auch ein Consul weltberuhigende Vorschläge ihr nicht vorenthalten, um sie durch Friedensaussicht zu erfreuen oder um seinen Krieg zu rechtfertigen.

Hieraus folgt natürlich, daß unstatthaften Gerüchten über die Stimmung des Feindes kein Glaube zu geben ist. Die Schweiz ging durch Gerüchte zu Grund; viele ließen sich bereden, Frankreich wolle nur die Herstellung einer gewissen verjährten Verfassung der französischen Schweiz; nach diesem, es handle sich höchstens um die Vereinigung der französischen Schweiz mit der französischen Republik; alsdann, man wolle bloß die westhelvetischen Aristokratien um etwas populariſiren; hierauf, man könne sich nicht enthalten, die Mißvergnügten am Zürchersee mit der Stadt auszugleichen. Alle diese Ausstreuungen waren mit den bestimmtesten beruhigendsten Zusicherungen für die, sich außer der Sache haltenden Kantons verbunden: so fiel das arme Land ganz und ohne Rettung unter Schauenburg und Rapinat. Die Gerüchte, die unverbürgten Schreibereien, die zweideutigen Zusagen sind Hauptpunkte der Revolutionstaktik; eine verlorne Hauptschlacht ist kein so großer Verlust für den Feind, als wenn man irgendwo anfängt, nur den Thatsachen und nie seinen Worten, zu glauben.

Nicht eroberte Provinzen und Festungen, und Bergpässe und Ströme, die Eroberung der Gemüther macht seine Kraft. Er begeistert den feurigen Jüng-

ling durch den Gedanken eines neuen Anfangs der veralterten, finstern, steifen Welteinrichtungen, und schmeichelt ihm durch die Eröffnung einer gränzenlosen Laufbahn freier Thätigkeit in dem götterwürdigen Werk der großen Umschaffung, nicht weniger als durch die Aussicht, mit kurzer Aufopferung und nicht unangenehmer Anstrengung, ein ungestörtes Wohlbehagen, und ewigen Ruhm zu erringen. Er erweckt bei der Menge Ueberdruß des ewigen Einerlei, der lästigen lebenslänglichen Bande, der Einschränkungen des Genusses; die Natur sey viel freigebiger und erlaube alles, wozu sie Kräfte gab. Gleichwie jenem attischen Unholden Skiron Prokrustes die unseligen Gäste zu groß oder zu klein waren, damit er sie auf seinem Folterbette dehnend von einander reißen oder verstümmeln könne, so sind dem Revolutionär alle Regenten entweder tyrannisch oder schwach; keinem vergibt er den Thron, noch weniger die Herrschaft über die Herzen des Volkes; er stiehlt ihnen diese durch verleumderische Herabwürdigung ihres persönlichen Charakters, denn Ehrfurcht ist die sicherste Wache. Gleichwie vor Alters die höhern Classen, wo sie eine opponirende Mittelmacht hatten, oft unter mancherlei gutem Schein heruntergebracht wurden (von den Wölfen angestiftet, wollten die Hirten ihre geliebte Heerde von den lästigen bellenden Thieren befreien), so ist durch Wölfe in Fuchsbälgen die Aufklärung nun so weit gediehen, daß man die Hirten selbst entlassen möchte, weil ihr Stab die Schafe hindert, nach Selbstbelieben zu grasen; die Gewährleistung ihres künftigen Daseyns übernehmen die freundlichen Wölfe.

Das Hauptübel ist hier, daß jeder sich vornimmt und gewiß hofft, nicht Schaf, sondern Wolf zu seyn. Da dieses nur wenigen gelingt, so geschieht natürlich, daß die Revolutionsmänner einander allenthalben

selbst wegbeißen, und viele in Verachtung und Elend, viele auf dem Richtplatz ein Leben geendigt haben, welches, wenn sie nicht revolutionirt hätten, geehrt, genußreich und lang hätte seyn können. Eben darum ist weder einer vor dem andern, noch die Welt vor ihnen sicher. Unmäßigkeit und Unordnung sind unvereinbarlich mit Ruhe und Sicherheit, ohne deren Würze keine Lebensfreude Geschmack hat, Ueberfluß ungenießbar, und das Leben eine Last ist.

Diesem Bild gestörten Lebensgenusses, erschütterter Ordnung des Eigenthums, häuslicher Sitten und bürgerlicher Verfassung, ist keines unähnlicher, als das Bild der Consistenz und des frohen ruhigen Wohlstandes einer Nation, welche unerschütterlich in dem Vertrauen auf ihre Regierung den Feind nicht hört, und, unbekümmert über seine falschen Vorbildungen, die Sorge der Auswahl des Augenblickes für Krieg und Frieden dem überläßt, welcher mit ausschließlicher Einsicht der einzig authentischen Notizen die stärksten Gründe hat, Sieg oder Friede so schnell als möglich zu verschaffen.

Wenn eine Monarchie wäre, groß, schön, reich und tapfer, die nichts bedürfte noch fürchtete, weil sie in hundert wüthenden Stürmen ehrenvoll bestanden hätte, und an ihrer Spitze Antoninus Pius, ein Fürst voll Weisheit und Humanität, voll Gleichmuth und Mäßigung und Sorgfalt, nicht begierig der Schrecken, wohl aber der Vater der Völker zu seyn, der keinen sehnlichern Wunsch nährte, als der Welt die Ruhe zu geben, die in seiner Seele ist: wenn zwölf Jahre voll Glückwechsel und erschöpfender Anstrengung, wenn die Unterbrechung der wohlthätigsten Pläne für das innere Glück, und der unaufhörliche Kampf mit Neid und Verzweiflung und Mißvergnügen ihm jeden Tag verloren achten ließe, der noch in Sturm

und Gährung verfließt: sollte die Nation zweifeln dürfen, ob dieser Fürst annehmliche Anträge hören würde!

Die Oesterreicher werden ihre Lage nicht mißkennen, sondern mit edler Darbietung ihrer äußersten Kräfte und Hülfsquellen annehmliche Bedingnisse dem Feind abzunöthigen wissen.

# Anhang.

Ueber den am 5ten April 1795 zwischen Frankreich und Preußen zu Basel geschlossenen Separatfrieden, und die damaligen Unterhandlungen für einen Reichsfrieden, hat der Verfasser, erhaltenen Aufträgen gemäß, einige Flugschriften geschrieben, deren er selbst in seiner Lebensgeschichte gedenkt *). Mögen jene verderblichen Mißhelligkeiten der Deutschen unter sich selbst auf ewig vergessen seyn! Wozu also infandum renovare dolorem — nun, da die längstersehnte Versöhnung auf dem Feld der Ehre erfolgt ist!

Nur wenige Fragmente aus jenen Schriften, die zur Kenntniß der damaligen Lage Deutschlands im Allgemeinen dienen, füge ich hier bei.

Der Herausgeber.

---

*) S. dieser Sammlung Th. XXIX, S. 24.

# Die Uebereilungen.

## 1795.

Jamque comes semper magnorum prima malorum
Saeva fames aderat, nulloque obsessus ab hoste
Gallus eget, toto censu, non prodigus, emit
Exiguam Cererem.

VIRGIL.

In eben den Tagen, als das (ungeduldig erwartete) kaiserliche Hofdecret über die, von Reichs wegen, mit den Franzosen anzugehenden Friedenseinleitungen unterweges zwischen Wien und Regensburg nun den letzten Posten sich näherte, wurde zu Paris ein Mitglied der Convention im Saal der Convention ermordet*); sein bluttriefendes Haupt diente zur Mißhandlung der Würde des Präsidenten; die ganze Nationalrepräsentation, und Viele besonders, wurden beschimpft, und von dem Untergang nur durch Gewalt noch für dießmal gerettet.

Hierauf an eben dem Tag, als das Decret in Regensburg ankam — kaum vermochte man den zu erwarten; im Zögerungsfall war eine andere Autorität schon bereit, den gepreßten Gemüthern durch ihre Einschreitung zu Friedensseufzern Luft zu machen —

*) am 20 Mai.

eben damals wurde zu Paris der Mörder jenes Conventionsgliedes durch seine Genossen vom Schwert gerettet, und, unter tausend Schmähungen der Assemblee, im Triumph durch die Stadt geführt. Eben diese Convention, von welcher man zu Regensburg so ganz anders redet, als jener Senat von dem Sieger bei Cannä an seinen Thoren — muß einen Theil von Paris, einen sorgsam gewählten Ausschuß (vor den Meisten zittert sie) gegen den andern bewaffnen, und anstatt in den zwölf Armeen, welche sie gegen alle Mächte unterhalten muß, die sich noch zu viel respectiren, um sie zu erkennen, die unzählbaren Opfer der mannichfaltigsten Todesarten zu ersetzen, muß sie mit dem Kern der Heere sich selbst umgeben. Sie, durch die Schrecknisse des Hungers gezwungen, ihre Brodaustheilung mit ängstlicher Kargheit abzumessen, was konnte sie nöthigen, bei Paris die Zahl der essenden Mäuler mit vielen tausend Soldaten zu vermehren, als die stündlich wachsende Gefahr, über den Trümmern der Republik, keineswegs zur Versöhnung des milden Schattens ihres ermordeten Königs, aber als das Opfer ihres Tollsinns zu fallen.

Mit diesen Leuten eilen die Reichsstände — sie haben Recht, daß sie eilen, denn die Convention erlebt es sonst nicht — in Freundschaft und Verständniß zu kommen. Sie eilen; ja wohl! Der Ausdruck ist aber zu schwach; sie überstürzen sich einander. Man höre!

Von Alters her pflegt am Reichstag zu Berathschlagung wichtiger Gegenstände ein Verlaß*) von

*) Kunstwort aus der Comitialsprache, für Aufschubstermin.

sechs, wenigstens von vier Wochen *) genommen zu werden; weil, selbst wenn die Sache bekannt ist, nicht nur neue Ereignisse ihre Gestalt verwandeln können, sondern weil auch dem gemeinen Besten und selbst der Anständigkeit gemäß schien, zumal in höchstbedenklichen Zeiten, die Aeußerungen des Reichsoberhauptes zu eigener Wissenschaft der Reichsstände gelangen zu lassen; sie könnten, glaubte man, auf die Instructionen wirken, und neue Concertirungen der Höfe veranlassen **). Dießmal schien zu langweilig, hierauf zu warten; ohne die mindeste Rücksicht noch Rücksprache wurde die Eröffnung des Protokolles auf den 9ten Tag ***) festgesetzt.

Die Abstimmungen, ihre Ursachen, die Verhältnisse derer, die jede angerathen und abgelegt, sollen (es kommt dem gemeinen Wesen darauf an und ist für die Nachwelt merkwürdig) mit freimüthiger Wahrheit an einem andern Ort beschrieben werden. Jetzt nur von der Eilfertigkeit.

---

*) Im J. 1666 wurde als etwas Auffallendes bemerkt, daß über ein am 5 Aug. dictirtes Memorial die kaiserl. Gesandtschaft schon am 9 Sept. auf die Proposition drang; Moser, Staatsrecht, XLVII. 552; wo er eine Menge Beschwerden anführt, welche gegen zu rasche Vorgänge seyen geführt worden.

**) Dänemark und Schweden, selbst ein Kurfürst des Reichs, der König von England, wird wirklich durch die Uebereilung des Verlasses des reichsständigen Stimmrechtes beraubt; wie können sie, in 14 Tagen, die Anträge des Kaisers vernehmen, überlegen, die Instructionen entwerfen, concertiren und an ihre Gesandten bringen? Die physische Zeit reicht nicht hin.

***) Am 23 Mai auf den 1 Junius.

Daß der preußische Hof ..... die Nationalconvention baldmöglichst, und am liebsten noch vor der Ernte, aus ihren Drangsalen retten möchte, ist natürlich. Die Darstellung einer eminenten Gefahr für die vorliegenden Kreise, von einem Schwarm hungriger Franzosen aufgefressen zu werden *); die Ausstreuung verborgener Unterhandlungen des Kaisers auf Unkosten des Reichs **); die fröhliche Botschaft vertraulicher Concertirungen des Kaisers mit Preußen und Mainz***); — diese und andere Mittel zu jenem Zweck sind wohl schwer zu rechtfertigen, aber desto leichter zu begreifen.

Hingegen, daß der überlegsame Deutsche von dieser ganzen Maschinerie nichts merkt; sich gutmüthig einbildet, in der Lage Preußens zu seyn; sich verleiten läßt, erbitten zu wollen, was, bei der geringsten Beharrlichkeit von seiner Seite, der Feind von ihm erflehen würde; daß er Clerfayt's Heer nicht sieht, und vor lauter Friedensgier alles glaubt

---

*) Man erinnert hiebei, daß das römische Volk während innerer Gährungen den auswärtigen Feinden am furchtbarsten war. Es ist nur zwischen Rom und Paris genau der Unterschied, wie zwischen dem Senat und der Nationalconvention; und das sind noch keine Römer, die einige Fehler der alten Römer ohne ihre Tugenden haben.

**) Ich lese in den Reichszeitungen, daß der kaiserliche Hof dieses Gerücht öffentlich für Verleumdung erklärt.

***) Es ist mir von einer sehr guten Quelle versichert worden, daß das Zusammentreffen eines österreichischen und preußischen Staatsmannes zu Frankfurt nicht nur ganz zufällig, sondern auch ohne die mindesten Folgen war.

und alles thut, außer was zu seinem Frieden dient — das ist Verblendung der Leidenschaft; vielleicht vermag das Licht der Wahrheit, sie einigermaßen zu zerstreuen.

Friede, Glück des Friedens, was Anderes ist es, als ruhiger Genuß der Vortheile des Daseyns? Für Völker besteht seine Sicherheit (ohne Sicherheit ist kein Glück; fraget alle Tyrannen, zumal die Convention); seine Sicherheit für die Völker besteht darin, daß der Feind ihr Glück nicht mehr stören kann, oder daß er nicht mehr wagt, es zu thun. Wenn die Convention in der Wuth eines jener täglichen Fieberanfälle durch eigene oder fremde Hand fällt, und einer ordentlichen Regierung Platz macht, oder wenn Deutschland alle Versuchungen zu voreiligen Schritten und Verletzung seiner Gesetze mit Würde und Selbstständigkeit von der Hand weiset, um nach gegenseitiger Convenienz einen ehrenhaften Frieden zu machen, so läßt sich auf dessen Dauer hoffen, wenn hingegen dem Reichsdirectorium zugelassen wird, sein Protokoll zu schließen *), ehe es hätte sollen geöffnet werden **); wenn man die Rettung hierauf bei dem sucht, welcher bei den Franzosen für seine eigene Schwester und für seine Tochter nichts vermag ***), so läßt sich nicht leicht eine Wendung der Dinge gedenken, wobei das Reich auf einen auch nur einigermaßen sichern Frieden zählen könnte.

Sollte das uralte heilige Reich in der Lage eines

---

*) Der 14 Junius soll hiezu bestimmt seyn.

**) Dieses hätte ordentlicher Weise am 22 Junius aufs früheste geschehen können.

***) Siehe den am 16 Mai zwischen den Franzosen und Holländern geschlossenen Tractat.

unweisen Jünglings seyn, dem, von einer geschminkten Schönheit bezaubert, die Augenblicke bis zur Schäferstunde Jahrhunderte dünken, ohne daß ihm über die Folgen irgend ein Gedanke beifiele!

Entweder bleibt Frankreich Republik, oder das Königthum wird hergestellt.

In jenem Fall gewährt der Friede, wenn sie ihn erbitten, den Deutschen einen kurzen Schlaf am Rande eines unabsehlichen Abgrundes. Ich will annehmen, daß die erbitterten Feinde der in Frankreich gegenwärtig herrschenden Partei, wenn sie in Tagen oder Monaten in der Convention über sie triumphiren, das Friedenswerk nicht etwa (wie es doch wohl seyn könnte, wenn es für uns vortheilhaft war) für ein Verbrechen beleidigter Nation erklären; wie aber, wenn gefallene Assignaten, wenn gelderschöpfte Cassen ihnen den Gedanken beliebt machen, eure Ernten lieber zu holen, als zu bezahlen? wenn sie, die Freiheitshelden, nach des Archidamus Rath *), lieber nicht mehr säen und ernten, sondern die Kornfelder der Nachbaren für die ihrigen erklären! Eure Gränze wird alsdann offen, euer Kaiser beleidiget, euer Friedensmittler erschöpft, oder in dringenderen Beschäftigungen, oder — euch zu theuer seyn. Für euer Brod bringen jene euren Unterthanen das nahrhafte Geschenk der Freiheit und Gleichheit (der Freiheit, Kurfürsten, Fürsten und Stände von Land und Leuten zu verjagen; der Gleichheit, wie sie bei den Bettlern ist). Dann wird in der Wüste, wo das Reich war, zur Warnung der Völker, ein großes Denkmal mit folgender Aufschrift sich erheben: „Diese sind gefallen, weil sie

*) Welchen er nach der Schlacht bei Leuktren gab Isocrat. in Archid.

„durch thörichte Uebereilung und schändliche Furcht „die Achtung ihres eigenen Kaisers verloren."

Sollte (auch das ist nicht unmöglich) die französische Monarchie wieder aufblühen, so läßt sich ermessen, ob der, welcher seinerseits alles gethan, um dieses zu verhindern, und ob die, welche der sterbenden Convention so lächerlich in die Arme geeilt haben, für ehrenwerthe, sichere Nachbarn werden gehalten werden, oder über diese nicht alles kommen wird, was eine Nation verdient, welche durch eigene Schuld — nichts ist.

Der erniedrigenden, verderblichen Unfälle, die eine Nation treffen, welche ihrer selbst vergißt, sind unzählige. Es gleicht in der That einem Anfalle von Wahnsinn, alles auf das Spiel zu setzen, um nur einige Monate früher einer die Gränze beschützenden Armee los zu werden, dafür aber den Bürgern Ambassadeurs und einem zahllosen Schwarme moralischer Giftmischer die Thore zu öffnen, welche dem Kurfürsten von Mainz ihren guten Willen schon vor dritthalb Jahren bewiesen, und ohne Zweifel den Oheim ihres ermordeten Königs und den Bruder der ermordeten Königin eben so lieb haben, deren Wirkungskreis aber einzuschränken kein Reichsfürst sich wird dürfen einfallen lassen. Denn die Insolenz der insolentesten unter allen Nationen, gegen beurkundete Zaghaftigkeit, was wird sich die nicht erlauben?

Uebrigens rede ich darum von den Gefahren der deutschen Fürsten hier noch mehr, als von den gleich großen Gefahren ihres Volks, weil ich weiß, daß in gegenwärtigem Augenblick, wo es auf Nationalehre ankommt, letzteres richtiger fühlt, als ihre Minister und Kanzler. Ja, noch ist es unverdorben genug, um über das Benehmen gewisser Höfe und Stände in seinem Urtheile nicht zu irren. Vielmehr

ist zu befürchten, daß jene Ehrfurcht, welche zur Zeit unserer Väter die Fürstenstühle, imposanter als alle Leibwachen, umgab, durch die öffentliche Bekenntniß der Kraftlosigkeit, durch die Trennung von des Reichsoberhauptes schützender Majestät, und durch die Dahingebung des Vaterlandes an die Feinde aus den Herzen der Unterthanen endlich gar verschwinden möchte.

Doch noch läßt sich hoffen; mehrere Stände werden, weil es noch Zeit ist, voreilige Abstimmungen aus dem Protokoll tilgen, oder durch Zusätze, im Ausdrucke des ächten Selbstgefühls und vaterländischer Würde, berichtigen. Welcher Reichsdirectorialis wollte, durch voreilige Schließung, sich selbst oder seinem Herrn, die auf sie zuerst fallende Responsabilität für die Verunglückung der Sache des gemeinsamen Vaterlandes aufbürden!

Niemand auf dem Reichstage der Deutschen wird jenen hohen Mythos der ersten Vorwelt, als wie Ogyges, zur Weissagung machen wollen:

„Der Vater der Götter und Menschen *) hatte „das Geschenk der Unsterblichkeit auch Menschen ge„geben. Die Menschen vertrauten das Arcanum ihrer „periodischen Verjüngerung **) dem Rücken des ge„duldigsten der lastbaren Thiere; eine schwer zugäng„liche Grotte oben in dem Thal des heiligen Gebir„ges war zu seiner Verwahrung bestimmt. Mit

*) Nikander, Theriac. et alexipharm. (in Lectii corpore poet. graec.); Aelianus (nat. anim. VI. 51.) Der auch den Sophokles, Deinolochus, Ibykus, Aristeas und Apollophanes anführt. Einige Nebenumstände haben die unsterblichen Götter mir geoffenbaret.

**) Ἠρως αμυντηριον.

„gemessenem, festem Schritte, langsam, doch sicher, „und billig stolz auf die Würde seiner Last, zog das „vortreffliche Thier den genau vorgezeichneten Weg. „Schon erschien ihm, jenseits des Palmwaldes der „unverwelkliche Lorbeer, der die nie verwitternden „Felsen der Grotte bekränzte, an deren Eingang, in „Ambrosia duftendem Wasen, seiner selbst, als Hüters „des himmlischen Gartens, ewiger Lohn der Beharr„lichkeit harrete. In diesem Augenblick, in der Hitze „des Tages *) sandte der Feind des menschlichen „Geschlechtes einen unbeschreiblichen Durst nach Labung „und Ausruhen über ihn. Ein Brunn des herr„lichsten Wassers, der Friedensbrunn genannt **), „entdeckte sich seinem Blick; nur lag er außer dem „Weg, und eine Schlange, nicht von den größten, „aber von den schlauesten und schädlichsten, versperrte „den Zugang. Ihm (als Esel) war die Versuchung „unüberwindlich. Demnach trat er hinzu; bat erst„lich die Schlange um Verwendung, bona officia, „Vermittlung, bei den Nymphen der Quelle. Sie, „mit herzlicher Bereitwilligkeit, sagte ihm zu, die „Erleichterung, der er so sehr bedürfe, ihm sogleich „zu verschaffen; er möchte nur noch ein wenig aus „dem Pfade abseits treten, bei ihr sich niederlassen, „und das lästige Ding, dessen Ecken ihm den Rücken „zerfleischen, ihr zum Geschenk machen. Er (als Esel) „unfähig, der Begierde nach Ruhe und Genuß noch

---

*) *Ην δε ωρα θερεινος*; nach Suidas (T. I. 611. edit. Cantabri) trug die Historie sich in Arabien oder Libyen zu; daher man die Epoche derselben mit vieler Wahrscheinlichkeit so in die Mitte des Junius (nach unserer Zeitrechnung) setzen kann.

**) Wie man im alten Orient Quellen solche Namen zu geben pflegte; 1 Mos. 26.

„eine Stunde zu gebieten, that ihren Willen. Weg „war für die Menschen die Unsterblichkeit; worauf „sie den Esel, sonst ein edles Thier *), fortpeitschten. „Die Schlange zwar bekam die (ihre Politik bezeich- „nende) Gabe periodischer Hautwandlung, doch leg- „ten die Götter den Fluch auf sie, ewig nicht nur „ein kriechendes Thier, sondern, so viel sie auch in „sich schlucke, ewig eben so durstig zu seyn, wie zu „der Zeit, als sie ihren Platz bei dem Friedens- „brunn eingenommen **).“

*) Siehe Büffon.

**) Diese Art heißt von dem an Dypsas; welches ist verdolmetschet, die Durstschlange.

Aus der Schrift:

# Der Reichsfriede, 1795;

mit dem Motto:

Differ; habent parvæ commoda magna moræ.

Ovidius.

---

Das Reichsgutachten über die Einleitung zu einem annehmlichen Reichsfrieden wurde am 3ten Julius erstattet. Schon acht Tage früher hatten die königlichgesinnten Franzosen mit großbritannischer Unterstützung ihre erste Landung auf den Küsten des Morbihan mit bestem Erfolge vollzogen. Mit neuer, um sich greifender Kraft erhob sich der Krieg der Vendee. Zu gleicher Zeit waren die Conventionstruppen durch den General de Vins aus der genuesischen Riviera bis hinter Loano gedrängt worden. Große Städte öffneten zurückkommenden Emigrirten die Thore. Haufenweise eilten Bürger und Landleute zu den Altären des Gottes ihrer Väter zurück. Mehr und mehr wurden die Paniere der Republik verlassen. Von allen Parteien (von vielen mit großer Zufriedenheit) wurde Condé erwartet. In der Nordsee erbeuteten die Engländer inner vierzehn Tagen achtzig für Frankreich geladene Proviantschiffe. Die russische Flotte kam in Bewegung. Die Coalition der Mächte schien durch Concentrirung nicht zu verlieren, eher enger, fester, kraftvoller zu werden.

In diesem Augenblick der allgemeinen gespanntesten Erwartung, ob die Unordnung ferner siegen, oder ob nicht aus dem Schutte der Revolution die Lilien wieder aufblühen, und ein auf erneuerte Gesetze gegründeter Thron seinem Volk Flor, Consistenz und Ordnung, jedem Nachbar das Seinige, treuen Freunden Freundschaft und Achtung, und Europa den Frieden wieder geben werde: in diesem Augenblick eilen, eilen, eilen — deutsche Reichsstände, schnell noch mit der Convention zu tractiren, um Frieden zu bitten, Frieden zu kaufen.

Denn, sie kommen, sie kommen! sie sind schon da, die welterobernden Schaaren der allmächtigen Convention. Bretagne, die Vendee, die Normandie, Lyon, Burgund, das unruhige Belgien, das gährende Holland — lassen sie (als Kleinigkeiten) hinter sich, gehen über den Rhein, bombardiren heute Mannheim, erobern morgen Mainz, blasen den General Clerfayt und seine Armee hinweg, sind in Regensburg, und guillotiniren im 133sten Jahr ihres ehrwürdigen Alters die allgemeine Reichsversammlung, weil sie nicht geschwinder tractirt hat, als ihre Verfassung es mit sich brachte *).....

— Männer von gesundem Sinn können unter diesen Umständen ihren Fürsten unmöglich etwas Besseres rathen, als verfassungsmäßig und mit dem Kaiser einverständlich zu gehen, und ohne zweckwidrige Emsigkeiten den Ausgang der sich mehr und mehr entwickelnden Krisis festen Schrittes abzuwarten; um aber auch vorübergehende Unfälle abzuwenden, dem auf der Gränze stehenden Heer (wenn die Nothwendigkeit auch einige Aufopferungen

*) Hierauf spricht der Verf. über die Unterhandlungen für den Separatfrieden.

erforderte) alle mögliche Verstärkung und Erleichterung zugehen zu lassen.

Kein depossedirter, kein beschädigter Stand kann seine Herstellung, und eben so wenig das ganze Vaterland künftige Sicherheit von einem andern Frieden hoffen, als der zu rechter Zeit geschlossen würde. Eintreten kann die rechte Zeit auf zweierlei Art: am wünschbarsten, bei dem Wiederaufkommen einer wohlgeordneten Regierung in Frankreich; aber auch im andern Fall alsdann, wenn die französische Nation durch ein gesetztes Betragen von der deutschen die Ueberzeugung bekäme, daß sie weder zu überlisten, noch zu überwältigen, sondern bloß durch einen für beide Theile vortheilhaften Frieden die Verhältnisse des Handels und Wandels auf einen guten Fuß herzustellen seyen.

Alle außerordentliche Gewalt, welche auf die Ruinen einer hergebrachten Verfassung ihr usurpirtes Ansehen gründet, fängt mit plausibeln Maßregeln an, wodurch sie die Menge in einer Lieblingsleidenschaft oder in einem herrschenden Hange schmeichelt. Jede Stufe des Throns, den sie sich baut, schmückt der Name einer Tugend; Gerechtigkeit, Uneigennützigkeit, Wohlthätigkeit und Friedensliebe sind die vier Edelsteine ihrer Krone, der große Diamant der Vaterlandsliebe dominirt über alle; das eiserne Scepter ist verborgen im Horn des Ueberflusses, welches der Oelzweig des Friedens lieblich umschlingt. Alles, was sie nicht ist, kündiget sie für ihr Wesen an, und gibt für Maximen die Grundsätze aus, welche sie am ersten übertreten will. . . . . .

*) Der allgemeine Zweck, wie er in der Haupt-

*) Nachdem von gefährlichen und verfänglichen Friedensvorschlägen gesprochen worden.

sache von dem Reichstage selbst bereits erklärt worden, besteht in Herstellung der Integrität des Reichs. Hiernächst sind eine Menge Stände mit schaudervollen Beschreibungen des Ruins eingekommen, den sie (größtentheils unschuldige Opfer ihrer geographischen Lage) durch die Petulanz und Raubsucht feindlicher Schaaren erlitten. Das gemeinste Rechtsgefühl, die Ehre des Reichs und das Interesse seiner künftigen Sicherheit vereinigen sich, die Vorsorge für einige Entschädigung dieser Mitstände dem Reich als Pflicht aufzulegen. Endlich wäre dahin zu sehen, daß, wo die Gränze unbestimmt oder ungewiß zusammenfließt, sie auf eine, beiden Theilen annehmliche Art beim Reichsfrieden aus einander geschieden werde, auf daß nicht die Gränzstände und ihre spätern Enkel dem Reich vorzuwerfen haben, durch seine Uebereilung dem Dominat oder immerwährenden Beeinträchtigungen präpotenter Nachbarn preisgegeben worden zu seyn; oder damit nicht, wenn man ihrer sich künftig annehme, bei der entzündbaren Complexion des Nachbars neuer Krieg jeden Augenblick zu besorgen sey.

Nur durch die Erfüllung dieses dreifachen Zwecks kann das Reich den Franzosen respectabel bleiben. Nur, wenn sie es respectiren, kann es auf einen Frieden zählen, den sonst kein Fluß, keine Linie von Festungen und kein Berg sichern kann.

Vergeblich hatte die Natur die Gränze Vorderasiens am Euphrat bestimmt; vergeblich Crassus mit seinem Blut, und ein weit besserer Feldherr *) durch sein Mißgeschick die Schwierigkeiten ihrer Verrückung beurkundet. Sobald das unregelmäßige Reich der Parther durch innere Gährungen Blöße gab,

*) M. Antonius der Triumvir.

gab, oder den größten der Kaiser*) die Nacheiferung des ersten Cäsars entflammte, oder gegen Justinians factiösen Hof Nushirwan die Achtung verlor, **) oder dem letzten Khosru die Rache des ermordeten Wohlthäters***) zur Hülle seiner ehrgeizigen Absichten diente,****) und auch sonst, so oft man wollte, war zu den blutigsten Kriegen der Vorwand leicht. Bald rief eine bedrückte Provinz Beschützer zu Hülfe; bald floß das Blut, Generationen lang, um durch diese oder jene Barriere den Frieden zu sichern; †) oder an den Quellen der Flüsse war ein Land, gleich der Schweiz, ††) dem oder diesem zu sehr ergeben, oder der Paß durch Swanien streitig. †††)

Aber, auch dieser nämliche Rhein, an dem wir jetzt stehen, war nie sichere Gränze, wenn gegenseitige Achtung fehlte. Er war es nicht, als lange vor Cäsar die Anarchie der (für die republicanische Form immer zu leidenschaftlichen) Gallier deutschen Horden weit und breit Platz um sich geben mußte; er war es nicht, als Rom, aus dem Traum seiner Ewigkeit durch Hermann geweckt, für nöthig hielt, Germaniens Stämme, wo möglich, jenseits der Elbe und an den Gabretawald zurückzudrängen; und er war es nicht, als das Scepter der Weltmonarchie dem Honorius aus den schwachen Händen entsank, als Rhein und Alpen und Pyrenäen vor den nordischen Schaaren verschwanden.

---

*) Trajan.

**) Die von Procopius beschriebenen Kriege.

***) Kaiser Moriz; Theophil. Simocatta.

****) Theophanes beschreibt dieses.

†) Amida, Nisibis, Dara.

††) Lazien.

†††) Excerpta de legationibus; Agathias.

Es hat sich gefunden, daß für die menschlichen Leidenschaften das atlantische Meer nicht allzubreit ist, indeß seit vielen Jahrhunderten das Violenbächlein *) als eine unüberschreitbare Gränze der schweizerischen Eidgenossenschaft geachtet wird. Karl der Fünfte und Philipp der Zweite haben als eine solche die Pieve Valerna **) respectirt, da viele tapfere Tanshu's der alten Hiongnu ***), viele tungusische Rotten die wunderbare Mauer der Shinesen durchbrochen, umgeworfen, und ihr gelehrtes grosses Reich von wilden Mandschu's erobert worden. Die Ursache des Unterschiedes ist klar. Weder die unschuldigen Staaten der Söhne der Sonne ****), noch das pürstliche Shina zeigten Energie; wo hingegen bei den Eidgenossen bei aller Unförmlichkeit ihrer Verfassung und ihren hin und wieder nichts weniger als natürlichen Gränzen, die Nachbaren noch jene Väter ehrten, die, als bei S. Jacob ihre ganze Armee fiel, †) um keinen Frieden gebeten, und nachdem sie bei Marignano drei Tage nach einander geschlagen worden, ††) sich nicht einfallen ließen, von den ennetbürgischen Vogteien einen Fuß breit abzutreten.

So kann auch das Reich der Deutschen von seiner billigen Friedensbasis ohne Verletzung seiner Ehre und ohne Gefahr künftiger Sicherheit nicht abgehen.

Sie durchzusetzen, ist Beharrlichkeit in Sperrung der Zuflüsse und Bedeckung der Gränzen das unträg-

---

*) Im Kanton Basel, gegen dem Frickthal; es fällt in die Ergolz.

**) In der Landvogtei Mendrisio, gegen Mailand hin.

***) Deguignes, hist. d. Huns, t. I. Die Tanshu's waren Landeshäupter.

****) Der Yncas.

†) 1444.

††) 1515

liche Mittel. Von aller Zufuhr abgeschnitten (hier durch uns, dort durch die Engländer), aufgezehrt im Innern durch den bürgerlichen Krieg, wäre der Feind genöthiget, billig zu werden. Die Hälfte seiner Macht (mehr zu brauchen, erlaubt ihm die innere Lage nicht) sollte sie, die Reichsarmee, die Oesterreicher, die für Brüder und Eigenthum zur Landwehr aufstehenden deutschen Völker umwerfen?

Wer dem Feind Wege der Zufuhr öffnet, wer durch Waffenstillstand Eröffnung des Handels bezielt, beraubt das Reich des einigen, in seiner Gewalt stehenden Mittels zu einem anständigen, sichern Frieden; die Convention befreit er einer großen Verlegenheit.

Hier ist der Scheideweg. Selbsteigenes Interesse, wenn man es auf die Dauer berechnet, Ehre und Nachkommen fordern das geringe Opfer einer gesetzten Bedächtlichkeit in Befriedigung des allgemeinen Wunsches. Damit vergleiche man die alles vereitelnden Maßregeln unconstitutioneller Uebereilungen oder eines zweckwidrigen Waffenstillstandes, nebst ihren untrennbaren Folgen, Verachtung von außen, Parteiung im Innern; und wähle!

# Das Erbrecht Ludwigs XVIII.

(Ein Fragment.)

## 1795.

Der Erbe zwei und dreißig französischer Könige,*) unter deren Schutz das verwilderte, verwirrte Reich der Franken in acht Jahrhunderten zu dem mächtigsten und cultivirtesten Staat von Europa und einer der mildesten Monarchien**) erwachsen — der Erbe Ludewigs des Städtestifters,***) des heiligen Ludewigs des Gesetzgebers,****) Ludewigs des Sklavenbefreiers,†) Karls des Weisen,††) Ludewigs des

*) Von Hugo an, dem Stifter der Capetischen Dynastie.

**) Adam Smith (wealth of nations) gibt der französischen Regierung (unter Ludwig XVI) den Ruhm, nach Abrechnung der Verhaftsbriefe (Lettres de cachet) und einiger Mißbräuche bei der Landsteuer (taille) die humanste Verfassung zu seyn.

***) Louis VI, le Gros. Mably Observations sur l'hist. de France, C. III. ch. 7.

****) Etablissemens de S. Louis.

†) Louis X, le Hutin; von seiner Verordnung, daß im Reich der Franken jedermann frei (franc) seyn soll, s. Mably am a. O

††) Charles V.

Volksvaters, *) Franz des Vaters der Wissenschaften, Heinrichs des Großen und Guten, Ludewigs XIV, den kein europäischer König ein halbes Jahrhundert hindurch an Glanz, an Macht und mannichfaltiger Größe übertraf — der Sohn Ludewigs XVI, welchem die Herstellung der Parlamente, die Abschaffung der Frohnden, die Provinzialversammlungen, die Befreiung von America, die Berufung der Generalstaaten, die Milde, die Redlichkeit, die Publicität, die Populariſirung, die Selbstaufopferung, auf dem Schaffot gelohnt worden — das Kind, über dessen Geburt vor zehn Jahren ganz Frankreich Freudenfeuer brannte — ein Kind, rein wie die Lilien seiner Väter — hat nach drei angstvollen Jahren, beim Brode der Trübsal, im Thurm, sein Leben — man sagt, durch Krankheit — beschlossen. **) (O Völker, ist für wohlthätige Könige das euer Dank? so wird man Priester und Heere desto besser besolden, und Demagogen bestechen, um nur dir zu entgehen, fühlloses Geschlecht!)

Nach dem uralten Grundgesetz, das der Held Chlodowig, nach hergebrachter Sitte der ihm folgenden Franken, aus den Wäldern und Auen Germaniens nach Gallien hinübertrug, und welches, nach dreizehnhundertjähriger Probe, im Anfang der gegenwärtigen Staatsumwälzung, als im Getümmel der Parteien, die Stimme einiger Edlen und Weisen und des Volks noch hörbar war, feierlich bestätigt worden — ist unstreitig der ältere Oheim nun rechtmäßiger König.

Aber — hierin den Stuarts gleich, hat er durch Entweichung sein Recht aufgegeben! — W e r ist ent-

*) Louis XII. Philipp August und viele andere verdienstvolle Könige übergeht man hier der Kürze wegen.

**) (Im Temple, am 8 Jun. 1795.)

wichen? Monsieur, da er weder König noch der nächste Thronerbe war, ist — wann? als das königliche Haus in immer größere Gefahr seiner Freiheit und Würde kam — wem? den aufkeimenden Terroristen — warum? nicht als Unterdrücker von Flüchen und von Rache verfolgt, sondern um seinen schuldlosen Charakter entweder auf glücklichere Zeiten oder auf die Zeit einer Bedürfniß, der Nation, unentwürdigt, aufzubewahren — zu dem Kurfürsten von Trier, seinem Oheim, entwichen. Gewiß, wenn man ihn vergleichen will, so darf es nicht mit Jacob II, sondern mit Karl, desselben Bruder, seyn. Daß dieser vor Cromwell's Mordschwert floh, hat in der öffentlichen Meinung ihm nicht geschadet, als, nach dem Untergang des Tyrannen, das durch gemäßigte Verwaltung bezähmte Volk den allgemeinen Wunsch nach Ordnung und Ruhe durch die Restoration *) endlich befriedigte.

Die Befriedigung einer ähnlichen Bedürfniß würde durch die Erhebung eines entferntern Erben von Bourbon, **) oder vollends einer neuen Dynastie, eben so unbillig als zwecklos gesucht werden. Es ist einer Nation weniger daran gelegen, daß ein Herr von sehr großen und glänzenden Eigenschaften ihr König sey, als daß derjenige auf dem Stuhl seiner Voreltern sitze, welcher auf denselben gehört. Denn der Zweck des Königthums ist nicht selbsteigene Führung der Geschäfte, die sehr selten gelingt, und mehr Scheinbares als Wünschbares hat; sondern daß das ganze Staatsgebäude Einen festen Schlußstein, daß

*) In der englischen Geschichte gewöhnlicher Ausdruck für die Herstellung des Throns im Jahr 1660.

**) Deren vom regierensollenden Hause, von Orleans, Condé, Conti, Spanien, Napoli und Parma 22 sind.

die Nation Ein allgemein anerkanntes Oberhaupt, Einen unzweifelbaren Vorsteher habe. Er sey immer nicht der allervortrefflichste; für das gemeine Wohl ist fürs erste sein Daseyn genug; für das Uebrige sorgen, besser oder schlechter, die Gesetze und Gebräuche in jedem Lande.

Wenn jemals und irgendwo, so ist nach Revolutionen die Festhaltung auf der unbezweifelten Erbfolge die weiseste Maßregel, *) um Parteien, deren jede für den besten zu seyn glaubt, ihrer Privatmeinung unbeschadet, auf Einen zu vereinigen, welcher allen ihre Vorzüge läßt, weil sein Rechtstitel ihm ausschließlich gebührt, und keinem andern beleidigend ist.

Der Sieger von Aegospotamos, **) der den mächtigen Athenienfern die vier und siebzigjährige Oberherrschaft Griechenlands entriß, war ein weit größerer Feldherr, als die gleichzeitigen lacedämonischen Könige: es hatte aber Lykurgus (dieser bewundernswürdige Mann, welcher auf den Ruin aller andern Empfindungen, Begriffe und Leidenschaften das einige Gefühl für die Freiheit von Sparta prädominirend und unzerstörbar ***) zu gründen gewußt) mit großer Weisheit festgesetzt (neunhundert Jahre hielt man

*) So thaten die Engländer nicht nur 1660, sondern auch als 1689 mit oder ohne Grund (siehe jedoch in den Dalrymple'schen State-papers den merkwürdigen Brief der nachmaligen Königin Anna) die Rechtmäßigkeit der Geburt des Prinzen von Wales bezweifelt wurde, nahmen sie Wilhelm doch nicht ohne Maria zum König.

**) Lysander, im Jahr vor unserer Zeitrechnung 404.

***) Herunter durch die Zeiten der Griechen und Römer, durch die Jahrhunderte der Byzantiner, bis auf die Mainoten, die noch frei sind.

es,*) ) daß nur die Herakliden, und nicht alle Herakliden,**) sondern die Nachkommen des Eurysthenes und Prokles, von Mann zu Mann, seyen sie wie sie wollen, die durch Gesetz und Glauben geheiligte Person der Könige von Lacedämon vorstellen sollen.

Eben so Hermanns Volk, der Schrecken Roms, unsere und der Franzosen Väter, die Deutschen. Sie wählten ihre Feldhauptleute nach Geist und Muth; in den Königen ehrten sie die aus hohem Alterthum angestammte Majestät. ***)

Die Gefahr einer Aenderung der Dynastie können die Franzosen aus der benachbarten Geschichte der Britten abnehmen. Daß König Richard, Sohn des Helden von Poitiers,****) im Hungerthurm sterben mußte, †) und Heinrich von Lancaster unrechtmäßig den Thron einnahm, ††) hatte zur Folge den Untergang von eilfmal hunderttausend Menschen, achtzig Prinzen und beinahe allen Baronen von England, †††)

---

*) Zu rechnen vom Einfall der Herakliden bis auf Nabis den Tyrannen.

**) Deren viele Zweige waren.

***) Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumebant. Tacitus.

****) Des „schwarzen Prinzen," dem 1356 der Ruhm des Tages von Poitiers zukam.

†) Gray, (nach den Quellen):

Fill high the Sparkling bowl,
The rich repast prepare;
Reft of a crown he yet may Shave the feast.
Close by the regal chair
Fell thirst and famine Scowl
A baleful Smile upon the baffled guest.

††) Blackstone laws of England, B. I. ch. 3.

†††) In den Kriegen der beiden Rosen. Comines.

den Verlust aller ausländischen Besitzungen, und, als vollends Heinrich Tudor die Krone ohne einiges Recht an sich gebracht, *) ein System von Politik, **) das den Despotismus erzeugte, hierüber grausenvolle Gährungen, fünfzigjähriges Wanken des Throns, ***) und im Ganzen einen beinahe dreihundertjährigen Aufenthalt im Fortgang des Nationalwohls.

Die völlige Wahlfreiheit hat Polen nach den entsetzlichsten Convulsionen und jeder Art von Erniedrigung, ****) nachdem in zweihundert Jahren †) unter zehn Wahlen zwei gut ausgefallen, ††) mit seiner Existenz bezahlt.

Es ist aber in Prüfung des Werthes politischer Sätze der Weg der Erfahrung aller Zeiten und Völker (Montesquieu's Weg) den abstracten Theorien der bei der Revolution wirksam gewesenen Philosophen weit vorzuziehen. Letzterer hat zwar einen Schein größern Scharfsinns; er ist glänzender, kühner, imponirender, wie Plato, wie Rousseau. Jener hält sich bescheiden am Leitfaden des Menschenverstandes, der erprobten Sprüche, der Sagen der Väter. Sicherer ist sein Gang; höher ist jener, aber (wie die Einfälle der Menschen) unstät, führt mit irrwischgleichem Schimmer in bodenlose, unfruchtbare, von Gespenstern der Einbildung durchstörte Sumpfgründe, und gemeiniglich in die Klauen des Feindes aller menschlichen

---

*) Blackstone: His right, indeed, was none at all.

**) Am besten entwickelt von Hume.

***) Von 1640 bis zur Bill of rights.

****) In Vergleichung der großen Zeit von Casimir dem Gerechten bis auf den Tod des letzten Jagellonen.

†) Zwischen 1573 und 1764.

††) Bathory und Sobiesky.

Glückseligkeit und aller guten Einrichtungen, dessen Name ist Ueberspannung. *)

Eben solche trügerische Schatten haben in Frankreich das größte Unglück angerichtet. Wie durch einen moralischen Magnetismus zogen sie die leichten flüchtigen Geister der (ohne viele Arbeit) gern recht viel und entscheidend sprechenden Gelehrten an sich. Daher, als mit Beiseitesetzung aller praktischen Betrachtungen, unter vielen hämischen Seitenblicken auf Montesquieu und auf die englische Verfassung, die constituirende Nationalassemblée in dem 1791sten Jahr mit ihrem Werk, der Constitution, zu Stande kam, ein in allen ähnlichgestimmten Köpfen durch ganz Europa widerhallendes Geschrei sich erhob: „Hier „die Freiheit! Nationen, sie ist erschienen, die „Göttin. Kommet, eilet, höret, sehet! Hier die „Gesetze; unveränderlich, alt, ewig, wie die Natur. „Grabet sie in Erz; prediget sie in allen Sprachen. „Höre, Menschengeschlecht, und bete an!" Unter eben diesen Gesetzen war noch nicht ein Jahr verflossen; und siehe, „welch ein abscheuliches Werk, „jene sogenannte Constitution von 1791; Bestechung, „Schmeichelei, Sklavensinn, haben sie dictirt. Wo „sind sie, die Verfasser, daß wir an ihnen die belei„digte Volksmajestät rächen? Wie? das Haupt ist „krank, und man will es durch Diät heilen! Eine „einige Radicalcur kennt eine große Nation wie wir; „davon hat Doctor Guillotin das Recept vorgeschrie„ben. Wie? ein König! Sind wir nicht Römer? „Ja, so viel mehr, als die Römer, so viel höher „über allen Nationen des Erdbodens der Franzose „sich erhebt!" Als hierauf eilends die Constitution

*) Parceque l'esprit se jette tout d'un côté et abandonne tous les autres. Montesquieu.

in republicanischen Formen entworfen wurde, erfuhr Frankreich fast auf Einmal ihr Daseyn und ihre Suspension. Es fand sich, daß sie herrlich ist, so lange man sie nicht braucht, so lange die Geschäfte so gut als von sich selbst gehen. Die Oligarchie, genannt Revolutionsregierung, wurde nun eingeführt, übte Monate lang, was Marius und Sylla wenige Tage und Wochen, schuf aber durch eine neue Kunst ungeheure Armeen; durch die Methode, jeden zu Hause so unglücklich zu machen, daß er lieber auf die Gränze zog. Als endlich die natürliche Liebe, die jeder zu seinem Nacken trägt, auch die Terroristen gestürzt, weil Robespierre Dr. Guillotins Recept nach der Dosis gebrauchte, die er von Caligula gelernt, *) befand man sich in großer Verlegenheit. Die schöne, vier und vierzigtausendköpfige Demokratie hatte den kleinen Fehler, impraktikabel zu seyn; **) die oligarchischen Comité's, durch den Schein der Nothwendigkeit entschuldigt, vergröberten und mißbrauchten ihre Gewalt; die Selbstüberwindung einer Unerkenntniß der Vorzüge monarchischer Formen war für die Eitelkeit der dominirenden Redner eine zu schwere Aufgabe. Dennoch wurden sie durch diesen ihren eignen, theuer bezahlten Curs von Verirrungen aus der hyperpolitischen Sphäre ihrer Theorien auf den ordentlichen Fußpfad menschlicher Erfahrung nach und nach herabgezogen; und wenn die Convention ihre Ueberzeugung der Bedürfniß eines Königs auch nicht so bald gestehen wollte, so wird es die öffentliche Stimme thun, der, wenn sie zu einer gewissen Allgemeinheit gelangt, ein Vollzieher ihres Willens noch nie gefehlt.

*) Welcher bekanntlich dem römischen Volk (nämlich den bedeutenden Leuten, aux gens de marque) einen einigen Nacken wünschte,

**) Und auch immaniabel (unleitbar.)

Diesem Trieb des bessern Theils, dieser unter Bürgern und Landleuten laut werdenden Stimme könnte nichts mehr Kraft geben, als Beharrlichkeit von Seite der Deutschen, als Vermehrung der Verlegenheiten der Convention ..... *)

..... Fürsten! irret euch nicht. Es ist hier keine Rede von der so übelgedeuteten cause commune des Souverains (ihr könnet sie aufgeben, wenn ihr nichts dafür fühlt), sondern von der gemeinen Sache eurer und aller Völker, die die Obsorge für die Erhaltung ihres Wohls, des Eigenthums, der Ehre, des Lebens eines jeden, ihren Gewalthabern aufgetragen haben. Wenn Ihr, dessen uneingedenk, und als wenn Ihr nur für jetzt und nur für Euch zu sorgen hättet, die Mittel einer dauerhaften und allgemeinen Beruhigung verabsäumt, so gebt Ihr selber das Signal einer allgemeinen Desorganisation. Wie erfüllt Ihr den Zweck Eures Daseyns? Ohne Ueberlegung des Zusammenhangs, ohne Sorge für die Zukunft, nach dem Eindruck des Augenblicks regieren, kann auch ein Dorfschulze. System und Festigkeit muß rechtfertigen, daß Ihr Fürsten seyd; das ist Euer Rechtstitel; hütet Euch, diesen zu resigniren! Das hieße der Regierung entsagen — und nicht, wenn Ludwig Stanislaus, noch als Privatmann, sich der geblendeten Menge entzog, um der besser belehrten Nation einst als König Frieden, Ueberfluß, Ordnung und Consistenz wieder zu bringen.

*) Hierauf einiges über das unpatriotische Benehmen verschiedener deutschen Stände.

# Historische Kritik.

## Nachtrag von einigen Recensionen.

## 1.

**Chronologische Darstellung der eidgenössischen Truppen-Ueberlassungen an auswärtige Mächte. S. Gallen, 1793; 125 S. in 8.**

Bekannt ist aus der neuesten Geschichte, daß die in Frankreich, zumal aber in Paris befindlichen schweizerischen Truppen beim Ausbruch und in den verschiedenen Epochen der Revolution sich genau auf die Erfüllung ihrer Berufspflichten beschränkten, überhaupt einen gewissen Charakter ruhiger Vernunft und einer Gelassenheit behaupteten; welche Bundesverwandten (die sich möglichst wenig in häusliche Sachen mischen sollten) zu geziemen schien (S. 11). Unter der Anführung eines Mannes von alter Entschlossenheit würden die Officiere und Gemeinen, welche am 10 August in ihrer Pflicht gefallen sind, vielleicht bei frühern günstigern Gelegenheiten den berühmten Tag erneuert haben, da ihre Voreltern zu Meaux den König und sein Haus in ihr furchtbares Viereck nahmen, und aus der Hand der Aufrührer retteten (S. 47). Dem sey, wie man (in Betrachtung der freilich andern Umstände) will; nach dem Umsturz des Throns wurden die zwölf schweizerischen Regimenter in Frankreich aufgelöst. „Sortez de vos rangs, sagten die Commissarien, il n'y a plus

de service, plus de devoirs; engagez-vous parmi nous; vous êtes Suisses, vous êtes libres." (S. 17). Viele Officiere hielten sich für verbunden, auch den letzten Mann ihren Obern und dem Vaterland zurückzubringen; mehrere Tausende blieben in Frankreich; sie verloren sich in der Menge entweder französischer Nationalgarden, oder in die für die Herstellung der Monarchie kämpfenden Schaaren; die Kantons, so sehr es gegen ihre Maximen ist, ihre Nationalfahnen verlassen und ihr Volk in andern als solchen Truppen dienen zu sehen, die von ihnen autorisirt und nach den eidgenössischen Gewohnheiten errichtet sind, schwiegen. Sie schwiegen, als Beurlaubte wieder nach Frankreich zogen (S. 17); als andere in den Dienst gegen Frankreich streitender Mächte traten und Regimenter dafür bildeten, ließen sie es geschehen. Die bei diesen Umständen sehr wichtige Frage, in welchem Verhältniß die eidgenössischen Truppenüberlassungen zu dem Neutralitätssysteme zu betrachten seyen? diese Staatsfrage ist der Gegenstand vorliegender Schrift. Um sie zu beantworten, oder vielmehr um den Leser in Stand zu setzen, sie sich selbst zu beantworten, werden alle Kriege, worin Eidgenossen fremden Mächten gedient, von der Epoche an, da ihre eigenen Kriege aufhören (von 1500 — 1763), mit Präcision und Genauigkeit durchgegangen und die zweckmäßigen Facta darin aufgezeichnet.

Das Resultat ist eben so unstreitig als merkwürdig: daß das Betragen der Kantons in ihrem Lande, und hingegen der auswärtige Dienst ihrer Leute von jeher als zwei von einander ganz unabhängige Sachen betrachtet worden. Die Schweizer in ihrem Land blieben neutral (anfangs aus vielen, in ihre Geschichte gehörigen Gründen; jetzt aber

unter

unter andern auch wegen der Unmöglichkeit, ohne Auflagen die den größten Monarchien lästigen Kosten aufzubringen, oder für unpopuläre Kriege — es ist aber jeder Angriffskrieg bei ihnen unpopulär — Auflagen zu heben, ohne die Regierungen aufs äußerste zu exponiren); diese Neutralität wurde, außer in wenigen unbedeutenden Fällen, von den benachbarten Mächten wegen des gemeinschaftlichen Interesses respectirt, ja in verschiedenen Zeiten auf einen Theil Vorderösterreichs und auf die Franche-comté erstreckt (weil nun von dieser Seite niemand etwas zu besorgen, also keine Gränze zu bedecken hatte, und hierdurch anderwärts nachdrucksamere Operationen möglich wurden). Hingegen, daß die Schweizer (aus Gründen, deren Prüfung zu weit führen würde) für fremde Dienste Werbungen gestatteten, wurde als eine hergebrachte Gewohnheit und um so gleichgültiger betrachtet, als der Vortheil meist für beide Parteien war (welche nur so viel möglich zu verhüten brauchten, daß nicht eben Schweizer gegen Schweizer, wie einigemal vor Alters geschah, zu stehen kamen; denn meistens thaten sie einander nichts). So geschah es, daß, um nur Ein Beispiel anzuführen, in dem Krieg, der nach dem Tode Karls VI geführt worden, die Schweiz, wie immer, neutral blieb, aber neun und sechzig tausend Mann in Schweizerregimentern zu Felde standen*): und zwar im französischen Dienst 22,000 (auch aus Kantons, die keinen Bund mit Frankreich hatten), im Dienste der Königin von Hungarn 2400 Mann, im spanischen 13,600, im sardinischen 10,600, in Holland 20,400 (obwohl

*) Darunter waren aber mehr als die Hälfte Fremde, in der Schweiz Angeworbene. H.

kein Bund mit Holland war, und die meisten dieser Truppen mitten im Krieg, den Frankreich gegen Holland erhoben, verlangt und gestellt wurden). (S. 114 — 118). Dieses ist nicht neu, sondern war von jeher so (S. 27, 40, 63 u. s. f.). Es scheint, man fühlte, daß der schweizerischen Jugend nicht übel zu nehmen sey, der Liebe zu Waffen, wozu sie nicht weniger Bedürfniß, als Hang so übermächtig reizte, zu folgen. In der That, wenn Kriege und Maßregeln wider Kriege einst ganz aufhören könnten, und einfachere Lebensart oder auswärtige Handelsverbote die schon geschwächten Fabriken vollends entkräften, so wird nicht leicht ein anderes Mittel für den Ueberfluß der Volksmenge seyn, als ein der physischen Lage dieses Landes wenig bequemes — Auswanderungen, Colonien; und es ist zu befürchten, daß vorher noch mancher innere Sturm es erschüttern würde .... Rec. ist, wider den Zweck der A. L. Z., von der Betrachtung des Buchs fast zu tief in die der Sache selbst gerathen; begnügt sich also, beizufügen, daß Ersteres im Ganzen reich an Thatsachen und Bemerkungen ist, welche auch sonst interessiren. (Hierunter gehören viele edle Züge, die die Nation ehren.) (S. 22, 37, 54, 55, 66, 95 u. a.).

Da man heutiges Tags bei einem jeden Schriftsteller, der sich im politischen Fach als denkender Kopf zeigt, begierig ist zu wissen, welches Glaubens er in Ansehung der französischen Revolution sey, so dient zu wissen, daß der Verf. zwar von den neuesten Sachen klüglich urtheilt, „sie werden „besser im neunzehnten Jahrhundert „beschrieben, und alsdann unbefangener „gelesen werden" (S. 125), doch einige Aeußerungen hat fallen lassen, die zugleich eine Probe seiner (überhaupt kraftvollen und edlen) Schreibart

seyn können: „Die Bürgerkriege, sagt er S. 69, „scheinen für die Franzosen gemacht; „einmal angezündet, ist ihre Fackel bei „diesem Volk unauslöschlich; und die „Franzosen sind es für die Bürgerkriege, „die keine Nation so meisterhaft in un„zählig abwechselnde, grausame und „lächerliche Formen zu putzen weiß. Un„möglich könnte das holde Bild der Frei„heit in seinem einfachen Alpengewande „das nicht gewechselt werden darf, die„sem leichten Volk lange gefallen.“ — Und wo er von den Zeiten der Ligue spricht, S. 42: „die Grausamkeiten der Sylla und „Marius wurden erneuert. Daß einst „auch jene übertroffen werden sollten „— wer hätte das geahnet, ohne zu knir„schen, daß der Mensch nicht lieber — „bloß Wolf ist!“

Der auch sonst rühmlich bekannte Herr Carl Müller von Fridberg, Ritter, Landvogt in dem Toggenburg *), ist der Verfasser.

## 2.

**Ohne Druckort: Briefe eines Deutschen über die politischen Bewegungen im Kanton Zürich, an H. 1795. 110 S. 8.**

Bekanntlich haben sich im vorigen Jahr, in den blühendsten Gegenden des Kantons Zürich, besonders am See, wo Industrie, Reichthum, und mit ihnen Geistescultur, auf einen, unter Landleuten unge-

*) Seit 1803 Regierungsrath des Kantons S. Gallen.

wöhnlichen Grad gediehen waren, zu zwei verschiedenenmalen Bewegungen erhoben, welche die Regierung anfangs durch Verbannung einiger Urheber, nachmals durch militärische Macht gestillt hat. Einen großen Theil der vorliegenden Schrift füllt das Memorial (S. 5 bis 34), welches ursprünglich das Mißfallen der Obrigkeit erregte. Ein Töpfer, Namens Nehracher, wird (S. 34) als Verf. genannt: einige Wundärzte und ein Bäcker werden als Mitarbeiter angegeben (35, 39), andere durch Ehrenstellen auf ihren Dörfern, oder durch andern Einfluß wichtige Landmänner in großer Anzahl, als Theilhaber der Sache und Verbreiter des Memorials, beschuldigt, und zu mehr und weniger strengen Strafen verurtheilt (38 — 47). Der Hauptinhalt des Memorials ist folgender. (Wir übergehen die weitläuftig und nicht mit gehöriger Bestimmtheit ausgeführten Grundsätze über Menschenrechte und andere Punkte des Naturrechts, um uns an das eigentliche Anbringen der Landleute zu halten): „Schön und gut sey die Verfassung der Stadt „Zürich; nur wünschten sie, daß das Land sie auch „hätte: aber im Lande der Freiheit könne der geschickteste Mann mehr nicht als Taglöhner werden: „alle rohen Materialien müsse er von einem Bürger „der Stadt erkaufen; er dürfe die Baumwolle alsdann spinnen und weben, aber (auch nicht einmal „für seinen eigenen Gebrauch) bleichen lassen, und „müsse jedes Product seines Fleißes an einen Bürger der Stadt verkaufen. Dieses sey mit allen „Manufacturwaaren der Fall, und jede Correspondenz ins Ausland über kaufmännische Geschäfte „durchaus verboten. Er dürfe ohne erkaufte Privilegien auch nicht Schneider, Schmied oder Zimmermann seyn; um Kupferschmied, Weißgerber, „Zinngießer zu werden, sey auch für Geld keine

„Erlaubniß zu haben. Den geschicktesten Jünglin„gen vom Lande seyen die Schulen und Collegien „der Stadt verschlossen, und alle Beförderung zu „Pfarrdiensten, wenn sie auswärts studiren, abge„schnitten. Die Lasten hingegen fallen alle auf den „Landmann: er müsse Zehenten und Grundzinse „bezahlen, ohne je sich davon loskaufen zu können; „von ihm werde, oft mit Strenge, der Todtenfall, „dieses Ueberbleibsel der Leibeigenschaft, gefordert; „er müsse den Kriegsdienst versehen, und für den „Bürger sey die Ehre, sey Avancement; die alten „Freiheiten der Gemeinden seyen außer Kraft und „Ansehen gekommen. Sie, die Landleute, klagen „aber nicht gegen die Obrigkeit, sondern ge„gen den Despotismus der Zünfte, und „nicht über die Verwaltung, sondern über die un„gleiche Verfassung. Die wachsende Volksmenge nö„thige sie, hierüber zur Sprache zu kommen; der „Geist der Zeiten gebe ihnen die Hoffnung, daß der „Obrigkeit selber die Convenienz einleuchten werde, „sie auf einen billigern Fuß zu setzen."

Auf dieses Memorial, welches eher in Zürich bekannt wurde, als die Landleute es überreichen konnten, geschahen jene ersten Verfügungen (S. 34 — 50), daß nämlich der Nehracher und alle Theilhaber theils verwiesen, theils an Geld gestraft wurden. — Weil aber die Landleute sich auf Urkunden berufen hatten, erhielten sie (S. 51) die Zusicherung, daß jeder berechtigt seyn soll, von seiner Ortsobrigkeit über deren Inhalt Aufschlüsse zu begehren. Man beschloß nun zu Stäfa, diese in einem benachbarten Gemeindarchive befindlichen Documente einzusehen (S. 52 f.).

In obiger Schrift folgt nun der wörtliche Abdruck von dreien der vornehmsten Urkunden (S. 54 — 92), deren die erste im J. 1489, zwar in Zeiten

großer Unruhen, aber eben zur Verhinderung neuer, und unter Vermittlung sieben schweizerischer Kantons, „auf ewige Zeiten" errichtet worden; welches letztere in der Urkunde selbst sechs- oder siebenmal auf das allernachdrücklichste und eidlich versichert wird. Die zweite Urkunde ist eine im J. 1525, in friedlichen Zeiten, von der Obrigkeit ohne Zwang ertheilte Erneuerung der vorigen. Die dritte, vom J. 1532, wurde nach einem, unweislich oder unglücklich geführten Kriege dem mißvergnügten Landmann zu seiner Beruhigung ausgestellt. Alle drei wurden in gleichlautenden Originalien bei der Stadt und in den Gemeinden aufbewahrt. Jetzt haben die Landleute geglaubt, sich darauf beziehen zu können, daß (Art. 1, 1489) ihnen gestattet wurde, „das Ihrige zu kaufen und zu verkaufen, wohin, „wann und gegen wen es einem jeglichen eben ist;" (Art. 2.) ihr Salz zu kaufen, „wo einem jeden das „fügt;" (Art. 6) „daß jeder hinziehen möge, wohin „er will;" (Art. 7.) „daß die Handwerksleute blei„ben mögen, wo jeder traut sich zu ernähren." (Art. 10.) „daß jeder sein Gut bewerben mag, wie „er das traut zu genießen;" (Art. 22.) „daß wenn „ihnen etwas unter einander angelegen wär, zwo „oder drei Kilchhörinnen wohl mügend ihres Anlie„gens Unterred halten; (Art. 24.) „daß die Ge„meind am Zürichsee der von Zürich eingesessene „Burger seyen." Sogar hatten sie (Art. 1, 1532) gelesen, „daß die Stadt ohne einer Landschaft Wis„sen und Willen keinen Krieg mehr anfahen solle „und wolle," und (Art. 2.) daß „beide Räthe mit „Stadt- und Landskindern" besetzt seyen; daß „ob sie mit Beschwerungen beladen, sie die biedern „Lüt uf dem Lande darum berathsammen sollen;" und daß man (Art. 5.) „sie bei ihren alten Frei„heiten und Gerechtigkeiten und bei ihren Brief

und Siegeln bleiben lassen, und in kein Weis und Weg daran hindern wolle."

Hingegen wurde nun von der Stadt in dem gedruckten Manifeste bemerkt: „sie finde, daß diese alten Urkunden den jetzigen Zeiten nicht mehr angemessen seyen" (S. 100). Der Herausgeber freilich „zittert für alle Verträge und für die Schweiz, „wenn dieser Grundsatz allgemein werden, zumal „wenn er auch von den Unterthanen adoptirt wer„den sollte" (S. 103). Indessen ist der Ausgang bekannt. Es läßt sich aber vermuthen, daß die Regierung sich nur nicht hat wollen abfordern lassen, was sie thunlichermaßen von selbst zu geben gedenkt; welches denn alle Gemüther vereinigen und beruhigen wird.

Die Aehnlichkeit des Gegenstandes veranlaßt uns, folgende kleine Schrift hiemit zu verbinden:

Vortrag und Schlußrede des Herrn Major Küenzle von Gassau an der Landsgemeinde vom 23 Nov. 1795. 15 S. 8.

Die Unruhen, welche sich in der sogenannten alten Landschaft des Klosters S. Gallen seit einiger Zeit erhoben hatten, haben ohne einiges Blutvergießen, ohne daß irgend jemand wäre eingekerkert worden (S. 14), durch einen von dem Fürsten bewilligten, den Wünschen des Volkes angemessenen Vertrag (S. 11) ein friedliches Ende genommen. Diese Landesgemeinde, seit 270 Jahren (S. 4) die erste ihrer Art, bestätigte und solennisirte den Vertrag. Ihr Führer, der Verfasser, welcher in dem ganzen Geschäfte sich besonders thätig bewiesen, bricht hierüber in patriotischen Jubel aus. Er ist ein gemeiner Landmann; in seinem Vortrage wird man originelle Kraft erkennen.

3.

*Augusta*, (wohl aber in Italien:) Raccolta cronologico-ragionata di documenti che formano la storia diplomatica della rivoluzione e caduta della republica di Venezia. Unicuique suum *) 1799. Zwei Theile, 396 u. 416 S. 4.

Der älteste unabhängige Staat in Europa, der durch Tapferkeit und Weisheit gegen die Oberherren Italiens, die Tyrannen der benachbarten Communen, und gegen die osmanische Pforte, in den Zeiten ihrer gewaltigsten Macht, glücklich bestanden, ist in einem Augenblick ohne einigen Widerstand verschwunden. Durch den Haß des Volks? Das Volk zu Stadt und Land liebte die Regierung unaussprechlich, war zum Tode für sie bereit, war kaum zurückzuhalten, gerieth am Morgen des jammervollen Untergangs in die äußerste Wuth.

So fehlten Vertheidigungsmittel? Diese Republik beherrschte den sechsten Theil Italiens; venetianisch war ein Fünftheil der italischen Volksmenge; Venedig hatte zwanzig Städte; vierthalbtausend Gemeinden; neun Millionen Ducaten Einkünfte; noch im letzten Augenblick zweihundert und sechs Schiffe, und achthundert Stücke, und nebst der herzlichsten Bereitwilligkeit einer bei fünfzigtausend Mann starken Miliz (*Cernide*), eilftausend (leicht zu vermehrende) Slavonen, brennend vor Begierde zur Schlacht, an Mehl Getreide, Zwieback, Wein, Wasser, Vorrath mehrerer Monate, die Lagunen, das Meer,

*) Der Verfasser soll Herr Tentori seyn. H.

die Nähe großbritannischer Flotten, das Recht, die Politik, die Ehrfurcht, die Liebe der Nationen; dreihundert übelversorgte Feinde, mit einer Kanone, ohne Schiffe, erscheinen zu Marghera, und das tausendjährige Werk, so vieler Tugend und Klugheit — fällt! Nicht verlassener als andere Staaten war Venedig von Männern, alter Zeit würdig; noch lebte der ehrwürdige Francesco Pesaro, noch der edle Niccolo Frizzo, Joseph Priuli, mehrere würdige Enkel der Großen. So kann, was ihnen geschah, wer weiß, wie schnell, jedem begegnen. Dieses gibt der Frage, wie es zuging, ein jedem nahe liegendes wichtiges Interesse. Diese Frage wird hier mit mehr Gründlichkeit und Evidenz, als je irgend eine andere politische oder historische Frage, vollständig beantwortet: so daß, wenn man von dem Verfasser auch nicht ein Wort, sondern bloß und allein die Urkunden lesen will, kein Mann von Ehre oder Gefühl dieses zu thun vermag, ohne daß das Herz ihm zerrissen werde, das Geblüt koche, und die Haare zu Berg stehen. Dieses Buch, welches allein für alle Uebel der letztabgewichenen Jahre schadlos halten könnte, wenn man Lehre daraus zöge, dieses zu Schätzung des äußersten Grades von Verdorbenheit und Schwäche in dem menschlichen Herzen, und des Gangs und Gehalts der großen Geschäfte unserer Zeit unentbehrliche Buch, das in allen Cabinetten und Rathssälen der etwa noch selbstständig bleiben wollenden Staaten, wie vormals die Bibel, auf dem Tisch liegen sollte, ist auf das geflissentste dem Buchhandel, der öffentlichen Kenntniß entrissen worden: eben wie vor Zeiten dem machiavellischen Principe geschah. Es hat Aehnlichkeit mit demselben, insofern der ganze Gang, Ton und Geist seiner, in moderne Phraseologie, übersetzten Politik noch umständlicher dargestellt wird,

nur gab der Florentiner die Resultate, hier sieht man die Sachen: so klar aber, daß jene auch dem mittelmäßigen Kopf in die Augen fallen müssen; man könnte, und sollte aus diesem Buch einen zweiten Principe schreiben.

Der Alte hat die Künste der Unterdrückung enthüllt, welche in einem noch kraftvollen Jahrhundert üblich waren; — dieser, nebst viel größerer Profanation von Treu und Glauben, liefert eine höchst denkwürdige Schilderung der Folgen unbewaffneter Neutralität, übertriebener Verheimlichung der Staatsgeschäfte, übler Wahlen, Selbstbetrugs, falscher Mäßigung, und der Heuchelei, die einen verrätherischen Plan, hinter einem Schein von Erbärmlichkeit verbirgt, welchen die gemeinen Menschen zu entschuldigen geneigt sind. Wenn bei schon zu weit verbreiteter Herabwürdigung der Charaktere (so weit, daß man den Willen, sich noch helfen zu wollen, zu gestehen kaum wagen dürfte, und übel nähme, wenn andere helfen möchten) der praktische Nutzen dieses Buchs nicht mehr zu erreichen stünde, so ist seine Aufbewahrung doch Pflicht für die Nachwelt, um ihr die Ereignisse unserer Zeit begreiflich zu machen. Es ist auch zu wünschen, daß wohlgesinnte Männer einige Exemplare jenseits dem Ocean in die Länder bringen, welche nach Vollendung des Falls von Europa der interessantere Schauplatz eines erneuerten Kampfes zwischen Licht, Freiheit, Sklaverei und Barbarei seyn werden. Denn, wenn ein träges, verblendetes, niederträchtiges Geschlecht vor den Lehren der Geschichte und vor dem Anblick der Erfahrung Augen und Ohren zustopft, so bleibt edlen Geschichtschreibern doch das, nebst den Verbrechern die Namen so elender Häupter und Räthe, wie wir in diesem Buch viele urkundlich dargestellt sehen, mit gebührender Infamie

auf ewig zu proscribiren, damit die Nachkommen wissen, wie viel sie zu vergüten haben, und andere durch die Lautbarkeit der öffentlichen Meinung, und einige Scheu vor der unparteiischen Strenge der Nachwelt, wo möglich, zu einigem Pflichtgefühl aufgeschreckt werden. Ein Auszug dieses Buchs würde merkwürdig seyn; wir finden aber nicht für gut, hiedurch die Neugier zu befriedigen: man übersetze es mit Sachkenntniß und Verstand; alsdann wer sehen will, sehe.

Was hier geschah, ist in anderen Ländern auch begegnet, und muß begegnen, wenn man sich selbst verläßt.

## 4.

Kleine Chronik für Schweizer. Bern 1795. Ebendas., bei dem Verfasser, Johann Georg Heinzmann: zweiter Theil, 1801, 650 und 1018 S. in 12. mit elenden Kupfern.

Der Zusatz auf dem Titel des ersten Theils: „zu Nutzen und Frommen der lieben Bauersame, „von einem Freund des Landmanns," wie auch der ganze Ton zeigt, daß der (nun verstorbene) Verfasser dieses gutgemeinten, sonderbaren Werks ein Volksbuch habe schreiben wollen. Hievon aber hatte er keinen Begriff; nichts ist schwerer, als die zu einer solchen Schrift erforderliche bestimmte Richtigkeit, und nie unedle, obwohl populäre, lichtvolle Klarheit des Ausdrucks, die nicht alles sage, aber über alles Nachdenken errege, und nicht ohne tiefen Eindruck bleibe. Der Landmann wenigstens in dem größern und interessanten Theil der Schweiz lies't wenig, aber weit aufmerksamer als unser Publicum; gern strengt er seine Aufmerksamkeit an; wenn er merkt, daß

sie belohnt werden wird; so ein Buch wird ein Familienstück, fruchtbar an guter und böser Wirkung. Heinzmann zeigt in seinen Schriften Eifer für religiöse Moralität, und suchte hiefür die jeweiligen Regenten zu gewinnen; ein schätzbarer Zweck, der aber, wenn es im Kopfe nicht hell ist, einerseits unbillig machen, anderseits zu Declamationen verführen kann, wie man kaum dem Prediger sie vergibt. In diesem Buch ist alles unter einander geworfen: von Zürich, von Bern zumal, wird sehr viel erzählt; man glaubt sich am Ende; alsdann kömmt der Artikel von Erbauung der Stadt Bern. Ueberhaupt wird einerlei Geschichte oft an verschiedenen Stellen anders erzählt, so daß der Leser nicht genug aufmerken kann, um sie nicht für zweierlei zu halten. Von Kritik, von Angabe der Ursachen, ist selten, und befriedigend kaum jemals, die Rede. Der Unrichtigkeiten, welche zum Theil die gröbste Unwissenheit voraussetzen, sind eine Menge: da haben (I, 4 die Deutschen, die Gallier (?), Burgunder (?) und Franken sich vereiniget, auf Einmal zugleich das römische Reich zu zerstören. I, 114 wird der hochburgundische Thibaut von Neufchatel mit den Neuenburgern auf der Ostseite des Jura verwechselt. Cäsar ist eines Kaufmanns Enkel, Cicero eines Krämers Sohn, I, 424. Zu Zofingen wird 1381 ein Rittergefecht gehalten von — Kaiser Leopold dem Dritten, I, 522. Neben Frankreich weiß er von keinem andern Hauptgewährleister des westphälischen Friedens, außer Preußen II, 598. Der erzkatholische Kaiser Joseph I hatte Karl VI zum Nachfolger, der „ein ganz anderer Mann war, und Pfaffenhändeln kein Gehör gab (II, 13.)." Die Auswahl der Begebenheiten ist auch sonderbar genug; I, 629 fängt eine Reihe Alltagshistorien an, welche höchstens

für den hinkenden Boten erbaulich zu erzählen wären.

Ueber diesen großen Fehlern ist das Gute nicht zu verkennen. Der freimüthige Verfasser verschweigt nicht, wie viel Verderben sich eingeschlichen hatte. Die Farben zur Contrastirung der alten und neuen Sitten dürften etwa zu stark aufgetragen seyn; die alten kennt er nicht genug; die neuen beurtheilt er zu streng, ohne zu bedenken, daß einem in Wohlstand und Friede lebenden Volk verfeinerte Genüsse, daß auch ein freieres Wesen ihm nicht zu hoch anzurechnen sind. Hingegen ist allzurichtig, was II, 83, und bei vielen anderen Anlässen gerügt wird: man hatte den Sinn der Freiheit so vergessen, daß für Unterthanen außer dem guten Willen einer oft verblendeten Obrigkeit durchaus keine Hülfe war; der Stolz der Souveränetät ging hierin zu weit; es war bisweilen wie eine Verstockung, oder wie eine Verschwörung. Nicht weniger abscheulich sind jene Blutschulden, welche durch Schmidlins, Schuhmachers, Wasers, Suters, und einige andere Hinrichtungen auf etliche Kantone gewälzt worden sind. Bei dem allem war der Umsturz ein Unglück: selten, im Lauf der Jahrhunderte, und in neueren Zeiten mit immer freierm Tadel, wagte man eine schreiende Ungerechtigkeit; furchtsam waren auch die schlimmen; die öffentliche Stimme wurde nach und nach Gesetz; und wer wird vergessen können, was, bei allen Mängeln, die Schweiz gewesen!

Die Geschichte ihrer Revolution füllt von der 205ten Seite des zweiten Theils das ganze Werk, und ist sein interessanter Theil; nicht sowohl der Ansicht wegen, die durchaus nicht unparteiisch ist, sondern durch die Zusammenstellung der (nur nicht immer kritisch genauen) Auszüge öffentlicher Be-

richte und Acten. Wie viel zu erinnern wäre, läßt sich aus dem bisher Gesagten abnehmen. Wir beschränken uns nur auf die Rüge der Einseitigkeit. Wie Vellejus nach der Schlacht bei Actium wird unser Verfasser (wenn die Vergleichung für ihn nicht doch zu edel ist) nach dem Untergang der alten Berner Verfassung ein anderer Mann. Die schöne Standrede auf diese Ereigniß setzen wir als Probe der Schreibart im Auszuge her: „der in der „Schweiz ansehnliche Freistaat Bern tritt nun in „seine Todesgruft; nachdem er vor 600 Jahren „wie ein kleiner Bach entsprungen, und im Fortgange der Zeit durch alle benachbarten Herrschaften und Städte angewachsen, bis er in der „Mitte seiner Existenz, vor fast 300 Jahren, seine „volle Kraft entwickelte, und durch die Reformation auch die Waadt an sich gezogen. Mancher „große Mann ist in dieser Zeit hier aufgetreten; „durch Glück, Sparsamkeit, Klugheit und langen „Frieden wurde ein Staat gegründet, der der „ganzen Schweiz Haltung und Centralkraft gab. „Aber wie überall Reichthum und Glück zu Sicherheit und Uebermuth führen, so litt auch dieser „Staatskörper davon. Der Charakter war im „Mittelpunkt seines Flors Kraft und Treue; „später sprach man von Bernerstolz; Glanz war, „wo man ging und stund; aber Neid erwachte „in gleichem Maße; und Luxus vollendete den „Herrengeist, und Verweichlichung nahm zu. Durch „Frankreichs Forderungen aufgebracht, erklärte Bern „den Krieg. Dieses übermäßige Gefühl von noch „vermeinter Kraft brachte die völlige Umwälzung „des Staates hervor (II, 314).“ Von dem an, unaufhörliches Lob der Franzosen, durchgängig bittere, höhnende Censur der Landleute, die wähnten, etwas versuchen zu sollen, damit man

ihnen ihre Verfassung lasse. So werden die armen Unterwaldner zu Grabe begleitet; so wird in dem rhätischen Landsturm der Tapferkeit gespottet, welche unerschüttert blieb, da ganze Schaaren durch das feindliche Feuer niedergestreckt lagen (II, 616). So werden des Erzherzogs Siege zweideutig dargestellt: „Jourdan schlug seine Armee drei Tage „nach einander mit abwechselndem Glücke (593).“ Man muß denken, daß es wenigstens unentschieden blieb, und das sind die Tage von Ostrach und Stockach! Zwar wird Carl gerühmt: etwa weil man ihn demokratischer Grundsätze beschuldigte (662)! Wie viel mehr doch le Courbe, Schauenburg (der so gutmüthige, so schonende!) und Massena's Uneigennützigkeit!! (815). Wir sind gewiß weit entfernt, weder die Tapferkeit und eigenthümliche Gewandtheit, noch den militärischen Edelmuth und die nationelle Liebenswürdigkeit eines großen Theils der Soldaten und Feldherren zu mißkennen, welche den damaligen Krieg in der Schweiz geführt haben; die Unanstelligkeit der alten Regierung, ihre unberechneten Ideen, ihre Mißgriffe, sind uns so bekannt, als ihr Unglück: aber ein Volksbuch sollte wohl hauptsächlich zur Absicht haben, dem biedern Landmann den Gemeinsinn einzuflößen, daß er nie wieder so sich mißbrauchen ließe, wie als diese Revolution bereitet wurde.

## 5.

**Wien, bei Gaeler: Kritisch-diplomatische Beiträge zur Geschichte Tyrols im Mittelalter; mit mehreren hundert ungedruckten Urkunden. Von Joseph Freiherrn von Hormayr zu Hortenburg, k. k. Hofconcipisten bei der geheimen Hof- und Staatskanzlei — ehemals Tyroler Landesschützen-Major. Erster Band 1803. 200 S., mit 5 großen Geschlechtstafeln. Zweite Abtheilung, 406 S. 8.**

Das von den alten Grafen zu Tyrol, und von den Erben ihrer Güter und ihres Namens auf beiden Seiten der Alpen zusammengebrachte Gebiet war nie zuvor ein Land; nie war unter diesem oder anderm Namen eine Tyroler Nation. Das unter vielen großen Landeigenthümern (die mit den lombardischen, fränkischen und deutschen Königen mittelbare oder unmittelbare Vasallenverhältnisse hatten) cultivirte Gebirg wurde wichtig durch seine Lage, die auch den Bewohnern eigenthümlichen Charakter gab. Nach Abgang des altbojoarischen Hauses der Grafen von Andechs, deren die Letzten Herzoge von Meran genannt worden, als auch die großen Grafen von Ulten, von Eppan, eigenen Fehlern und der Macht und List Albrechts von Tyrol unterlagen, erwarb dieser in dem Gebirge an den Quellen des Inns und der Etsch die Präpotenz. Von ihm kam sie durch die Erbtochter an einen Zweig des Grafenstammes von Görtz, durch Verfügung der Erbin desselben an Habsburg-Oesterreich. Was aber diesem Lande eigener ist: während dem Wechsel der herrschenden Familien erhob sich ein Bund und eine

Frei-

Freiheit, wodurch, der Herrschaft unbeschadet, ja zu ihrem Vortheil, der Landmann von Tyrol vor den meisten deutschen Völkerschaften, sich bis auf diesen Tag auszeichnet.

Man wußte ungefähr, daß dieses geschehen: das wie, das wann, weniger, und auch nicht so recht, wie diese Volksfreiheit und Fürstenmacht ohne merkliche Reibung so lange neben einander bestanden. Die von dem Freiherrn von Hormayr beschriebene Geschichte Tyrols wird diese Räthsel auflösen. Da aber dieselbe, um popular zu seyn, in die Aufräumung unkritischer Fabeleien sich nicht einlassen kann, so läßt er vorliegendes Urkundenbuch und die Beiträge, worin jenes kritisch verarbeitet ist, vorausgehen. Außer dem Lobe dieser sehr zweckmäßigen Anordnung verdient der Verfasser vielen Dank für den reinen Gewinn, welchen er durch Beibringung einer großen Menge von Urkunden aus ungedruckten Privatsammlungen, und aus den Archiven des Landes, der Bisthümer Trient und Brixen, und einiger Klöster, der Historie überhaupt verschafft. Auch seine übrigen Angaben schöpft er aus ächten Quellen (den Monumentis Boicis, Meichelbek, Resch u. a.). Ohne eine solche Zusammenstellung sind dergleichen Notizen so gut als nicht vorhanden. Sein Urtheil ist im Allgemeinen (wer kann in so dunkeln Zeiten jede Jahrszahl verbürgen) richtig, sein Vortrag bündig; nur selten stößt man auf einen Satz, eine Wortfügung, die wegbleiben oder schmuckloser gegeben werden dürfte; Kleinigkeiten gegen das wahre, bleibende Verdienst! Nach diesem zeigen wir die Bestandtheile der Beiträge genauer, und bringen aus dem Codex etliche Proben seines, auch auf die Geschichte der Zeiten und Menschen überhaupt sich erstreckenden Interesse's.

Ueber die weiland in Tyrol bestandenen

Herzogthümer, Grafschaften und Gaue verbreitet sich dieser ganze erste Theil, nach folgendem Gang: den ersten Herzog Rhätiens gab Dietrich, der Ostgothen König (der Unterschied eines ostgothischen und germanischen Herzogs wird S. 14 gut bezeichnet); zu einer Landestheilung, woraus in der Folge Deutsch- und Welsch-Tyrol wurden, gab Theudat's Vertrag mit den Franken (535) die erste Anlage. Die bald so, bald anders gesonderten Gränzen werden mit möglichster Kritik beleuchtet. Es folgt nun die Historie der mächtigen Herzoge von Trient, wo Paul Warnfried Quelle ist, aber aus der Landeskunde erläutert wird.

Im Jahr 690 hörte dieses Herzogthum auf, und findet sich als persönliche Würde, und nur für einen Augenblick einmal in den Zeiten erst wieder, als mit der Karlowinger Politik ihre Macht in Abnahme gerieth (843). Aus eben dieser Zeit erheben sich nach und nach hellere Notizen des Zustandes einzelner Landestheile, die, nächst oberwähnten Quellen, aus mehreren kritisch brauchbaren, in Deutschland wenig bekannten Provinzialgeschichten des benachbarten Italiens erläutert werden; hiedurch sinkt auch mehr als Eine Urkunde aus der Zahl historischer Denkmale als erweislich falsch unter die unbrauchbaren. Ohne Kenntniß dieser Erörterungen läßt sich von gewissen Archivschätzen dieser Lande in Zukunft kein sicherer Gebrauch machen.

Vorerst wird näher (und sehr gründlich) gezeigt, daß das rechte Ufer der Etsch wenigstens vom 9ten Jahrhundert an (wahrscheinlich viel früher; wohl seit 725!) ganz zu dem Königreich Italien gezählt wurde. Die urkundlich dazumal in Südtyrol vorkommenden Orte werden unter jenen und jetzigen Namen S. 72 bis 74 aufgeführt, worauf der Ver-

fasser diese Gegenden für die interessanteren des deutschen Landes verläßt.

Von den Herzogen und Grafen des deutschen Reichs gibt er nach den Vorarbeiten, die er nicht nur benutzte, sondern neu prüfte, und mit eigenen urkundlichen Beweisen versieht, in Kürze einen richtigen Begriff (die S. 76 aus Beatus Rhenanus angeführte Urkunde ist falsch, die Sache aber sonst erwiesen).

Der Etymologie gemäß pflegt er die erste dieser Würden, die heerzogliche, zu schreiben. Auch wir halten die Etymologie für die sicherste Form der Rechtschreibung; doch würden wir in diesem Wort, uns an den angenommenen Gebrauch halten: 1) das doppelte e ist weder in Heer noch Heerzog ursprünglich; 2) bekanntlich hörten die Herzoge nach und nach auf, zu seyn, was diese Etymologie bezeichnete: wollen wir von dem an dieses e wieder auslassen? Heerzog Thassilo und Herzog von Zäringen schreiben? Unrichtigkeit oder Verwirrung ist schwer zu vermeiden, wenn wir es hierin nicht lieber bei der Gewohnheit lassen.

Da Deutschtyrol mit Bayern in der engsten Verbindung war, gibt der Verfasser hierauf das Resultat der vielfältigen neueren Forschungen über die Natur der bayerischen Verfassung in der Agilolfingischen Zeit. Der Kürze wegen citirt er die Werke der benutzten kritischen Untersucher überhaupt. Es ist immer besser, über jeden noch nicht durchaus bekannten Satz die Hauptbeweisstelle, welche ihn begründet, aus den Quellen nachzuweisen. Oft ist es hier musterhaft geschehen (S. 85 ff.)

Nunmehr wird von jedem Gau des Gebirgslandes das Vorfindliche dargestellt. Die Grafschaft in dem Pusterthale kömmt 974 zuerst ausdrücklich vor, und der Verfasser erklärt mit Herrn

Pfarrer Paprian den Namen um so richtiger aus dem Slawischen (ödes, leeres Land), als der Zusammenhang mit Cäsars und Strabo's Pyrrhusten wohl nicht probhaltig seyn dürfte. Es war übrigens dieser Landstrich bis 1045 ein Theil der Grafschaft Lurn (genannt von Liburnia, einer über Noreja's Trümmern entstandenen römischen Ortschaft, deren Ursprung (wir möchten sagen ohne Zweifel) an das ausgehende achte Jahrhundert hinaufreicht); aber erst 963 erscheint ein Gaugraf namentlich. Die von einer Nebenlinie verwaltete Grafschaft in dem Pusterthale wurde von Heinrich IV dem Bisthum Brixen aufgetragen (1090). Aus denen von Lurn wurden endlich die Grafen, welche von Görz genannt werden. Man sieht nach 1150 auch die Dynasten *Loximunde* sich mindern, doch zu gräflichem Rang erheben, und von diesen folgen bis 1189 die unzusammenhängend aufgefundenen Notizen. Wie eben auch im Pusterthale aus dem altrömischen Agunt 772 das Kloster und die Herrschaft Innichen (lat. India) entstand, wird nach Resch und Professor Huber berichtet. Bei so dunkeln fragmentarischen Geschichten werden die Urkunden jeder Geschlechtsreihe am besten in einer genau chronologischen Ordnung mit den erforderlichen Erläuterungen aufgeführt. Vergl. hier S. 99 ff. mit 119 ff., und das kömmt auch sonst wohl vor.

Das Orithal (Norithal, Eisakviertel) enthielt mehrere Grafschaften, wovon die von Bozen wegen des Handelsweges wichtig gewesen seyn muß: einen andern Bezirk hatten die Grafen von Andechs, deren Geschichte unser Verfasser in noch früherer Jugend vor einigen Jahren kritisch bearbeitet herausgab. Ein dritter Theil vom Ori- oder Norithal hatten die Grafen von Mareith. Die schon bei Paul Diacon vorkommende Grafschaft findet sich

im 9ten oder 10ten Jahrhundert welfisch. In diese Gegend scheint Ethich der Welfe in seinem Unmuth sich begeben zu haben, als Heinrich mit dem goldenen Wagen, sein Sohn, die angestammte Freiheit durch die Annahme lehenbarer Dynastialgüter befleckte. Dieser Zweig des welfischen Hauses läuft in den Grafen von Eppan bis über die Mitte des XIIIten Jahrhunderts fort. (Ueber die Behandlung haben wir nichts zu erinnern, als daß die Anführungen hin und wieder genauer seyn könnten. Bei einem Citat, wie S. 132 Fragm. vetus — in Ludwig rell. Msctor. kann einer das Vergnügen haben, von XII Bänden eilf vergeblich aufzuschlagen.) Kürzlich wird noch das Unstatthafte der Schenkungsurkunde Kaiser Conrads, der Bozen 1021 an Trient vergabet haben soll, sehr gut bemerkt. Die Andechsische Grafschaft im Norithal kommt 901 zuerst vor, und die Geschichte wird einstweilen bis auf des Grafen Popo Tod (1060), nach Urkunden mit Einrückung der bedeutenden Stellen (welches, da die Urkunden in der 2ten Abtheilung wörtlich abgedruckt stehen, sparsamer geschehen konnte) fortgesetzt. Ihre übrige, theils frühere Abstammungsgeschichte aus dem Huosigau, als Nebenzweig der Agilolfingen und Welfen, theils unter dem Namen Herzoge von Meran erfolgte Erlöschung stellt der Freiherr von Hormayr anderswo dar.

Die Grafen von Mareith scheint er (nicht unwahrscheinlich) von Quartino, viro nobili nationis Noricorum (Norithal) et Pregnariorum (am Brenner: Brenni veloces bei Horaz), der 827 vorkömmt, abzuleiten; aber die erweislichern Spuren kommen früher nicht als gegen 1090 vor; ja erst 1101 Chuonrad de Moricht namentlich. Schon dieser hinterließ nur eine Erbtochter, deren Gemahl aus dem eppanischen Hause bis an seinen Tod 1167

sich von Mareith geschrieben hat. Kein Hans habe so glücklich wie dieses seine Grafschaft zu allodifiren gewußt.

Vinstgau (Venostergau), ein Theil des churischen Rhätiens, beschäftiget hierauf den Verfasser. Nach den altfränkischen (oder tuscanischen) Präsidenten Rhätiens folgt ein von Hunfried (aus Karls des Großen Zeit) ursprünglicher Stamm.

Wie Einer seiner Zweige durch die Erbtochter seine Güter an die Grafen von Lenzburg brachte, ist bekannt. Genauer wäre zu sagen gewesen, wie Burkhard, Adelrichs Nachfolger, in der churrhätischen Grafschaft, dessen Vetter gewesen. Die Geschichte dieser Grafen, der Stammväter derer, welche dem Lande Tyrol den Namen gegeben, wird jetzt bis 1035 fortgesetzt. Uns ist nur auffallend, Adalberten im Jahr 940 als churrhätischen Grafen, und Otto seinen Sohn erst 1055 sterben zu sehen: welches nicht unmöglich, aber doch so ungewöhnlich ist, daß die Empfehlung neuer Prüfung dieser Urkunden nicht ungereimt scheinen kann.

Zum Andern glauben wir S. 176 die Meldung von Ghibellinen bei dem Jahr 1078 um 70 oder 80 Jahr zu voreilig.

Mehrere Gaue bestanden in dem weitgehenden Innthale. Der Pfaffengau (Poapinthal) erstreckt sich weit in die klosterreiche Gegend Bayerns; er kömmt 799 vor; später wurde er von Welfen verwaltet. Eben dieselben waren Herren von fast ganz Oberinnthal; sie vererbten es an die letzten Hohenstaufen, von welchen es an Bayern, endlich um Geld, und als Mitgabe an die Görzischen Grafen von Tyrol überging. In Unterinnthal, insofern es zu dem größern Sundergaue gerechnet worden, lief auch der Chiemgau, nebst dem von Salzburg benannten zusammen. Vom Chiemgau werden die

wenigen Tyrolischen Orte angeführt. Vom Salzgaue sind aus dem IXten Jahrhundert her Grafen bekannt; alle, oder die meisten, sind Andechsisch.

Dasselbe Haus verwaltete den größten und wichtigsten Theil von Unterinnthal: da war ihr Taur in Legenden berühmt; ihr schönes Ambras; hier ihre Stiftung, die Hauptstadt Innsbruck (zuerst 1027 vorkommend, als Stadt um zwei Jahrhunderte später).

Nach dieser so deutlichen als richtigen Beschreibung, wie um den Anfang des XIten Jahrhunderts, zumal die deutsch-tyrolischen Lande eingetheilt waren und regiert wurden, endiget der Freiherr von Hormayr mit einer tabellarischen Darstellung alles bisher Vorgetragenen im Allgemeinen (die sehr zweckmäßig ist); einer Geschlechtstafel des Hauses Andechs von Radboden, Grafen im Huosigau 845, bis auf den Abgang der letzten von Meran 1248; einer ähnlichen des Hauses von Eppan von Rudolphen dem Welfen 1020 bis mit Egeno, Bischofen zu Trient; und vollends mit dasigem Domdechant Gottschalk 1273 und 1300 der mächtige Stamm erloschen; einer eben so merkwürdigen der Grafen zu Tyrol von obenerwähntem Vintstgauischen Hunfried 790 bis auf Adelheidens Tod (1275), welche Erbtochter den Reichthum denen von Görtz zugebracht hat; endlich einer des Görtzischen Hauses vom Grafen Orwin zu Lurn dem Stammvater 970 bis auf den Sohn Margarethens, welche (von einem Schloß, das ihr Lieblingssitz war) die Maultasche heißt, und von welcher das Land nach des Sohnes Tod 1363 an Oesterreich kam.

Man sieht, wie viel weiter diese Tafeln als die obige Abhandlung reichen: welches zu richtigem Verstehen des Urkundenbuchs nothwendig war; denn es reicht auch dieses einige Jahrhunderte über die recensirte kritische Ausführung hinaus. Es ist sehr wohl

daran geschehen, nicht nur, weil es für diesen so gut als folgende Theile dient, sondern weil, ohne dem Verdienste der Dissertation etwas benehmen zu wollen, das an bisher ungedruckten Quellen reiche Urkundenbuch immer die wichtigste Bereicherung bleibt, für die man dem Freiherrn von Hormayr verbunden ist; hievon bleibt uns der Gewinn, wenn Geschäfte oder Umstände anderer Art die (zwar sehr wünschenswerthe) Fortsetzung der Beiträge unterbrechen sollten.

Das Urkundenbuch enthält 171 Stücke. Der Verfasser würde durch eine synoptische Uebersicht für die gerechte Schätzung seines Verdienstes, wie für die Bequemlichkeit derer gesorgt haben, welche diese Schätze benutzen werden.

Der Recensent würde auch gern sehen, daß die ganze Sammlung nach strenger Zeitfolge geordnet wäre: der Synchronismus erläutert Vieles und gibt Anlaß zu mancher unerwarteten Beobachtung. Doch der edle Jüngling, der ganz der Sache lebte, mag diese Vortheile der Buchmacherei übersehen haben: sein Geschenk verdient nicht geringeren Dank. Die älteste Urkunde ist von dem Jahr 789, die späteste von 1333. Der Abdruck ist sorgfältig; über fünf oder sechs wenig bedeutende Druckfehler sind dem Rec. nicht aufgefallen. Da ein Auszug nicht möglich und die Anzeige überflüssig ist, daß man hier findet, was zu Aufhellung der mittleren Geschichte Tyrols gehört, so bleiben wenige allgemeinere Bemerkungen übrig.

Es gibt hier nicht wenig für die Handelsgeschichte; man sieht Verhältnisse mit dem letzten und größten Eccelino; merkwürdig ist Egeno's, des letzten Eppaners, Kampf mit des Hauses Tyrol überwachsender Kraft; manches ist für Oesterreich (S. 162 und die älteste deutsche Urkunde im Wiener Archiv von

den Bürgen, die Rudolph, der Habsburger, und Mainhard von Görtz-Tyrol bei Verheirathung ihrer Kinder 1270 sich gaben), etwas auch für die Schweiz merkwürdig: eine Urkunde nämlich, nicht zwar originem foederis Helvetici accuratius eruens, doch ein Beweis, daß über Schwyz und Unterwalden eigentlich nur eines römischen Königs Gewalt verfügen mochte. Karl IV von Frankreich verspricht (1324), wenn Leopold von Oesterreich ihm die Würde eines römischen Königs verschaffe, denselben in den Besitz dieser Thäler zu bringen. Wir bemerken dafür den Gang der tyrolischen Freiheit und einige Sittenzüge.

Freie Leute im Norithal, Bisthums Brixen (qui nulli census aut vectigalia persolvant aut aliquo publico districtui subjaceant) kommen schon 1043 vor. Bauern im Pusterthal, auf den sonneburgischen Gütern, eximirt Heinrich V von des Gaugrafen Gericht; sie sind unmittelbar 1120. Dem Grafen von Tyrol selbst wird ursprüngliche Unabhängigkeit von den Herzogen zu Bayern und Schwaben beurkundet (1212). Was aber der ganzen Verfassung die Haltung gab, wodurch sie den Zeiten und Begebenheiten besser als andere, im Anfang ähnliche, widerstand, ist der Bund der Herren, Ritter und Knechte, Städte, Märkte, Gerichte und Thäler der Grafschaft zu Tyrol und der Landschaft an der Etsch und in dem Innthal, und der Bisthume Trident, Chur und Brixen, Sonntags nach Margaretha 1323 beurkundet, und hier am Ende des Buchs abgedruckt.

Von Sittenzügen wären viele auffallend: Urkunde 62, das Schreiben an Heinrich den Löwen; 78, der Criminalcodex von Brixen 1229; 83, Bertholden Chrells, vom Hause Trautson, Testament 1278, der Schenkungsbrief derer von Schlitters (der

aber so gefaßt wohl unmöglich von 1112 seyn kann). Besonders ist folgende Urkunde wegen des affectvollen Ausdrucks auffallend: „Anno verbi 1273. — Nos Conradus, praepositus de Martello, cum universo conventu, attendentes quod mulierum nequitia superet omnes nequitias, quae sunt in mundo, — — quodque venena aspidum mitiora sint homini quam familiaritas mulierum, decrevimus communi consilio, saluti animarum, corporum, rerum etiam providentes, ut aliquas de caetero sorores nullatenus recipiamus, sed eas quasi venenata animalia devitemus. Ego praelatus dedi fidem meam sanioribus et senioribus ut infra spatium quinquaginta annorum nullam recipi patiar. Quid successoribus placeat, arbitrio eorum relinquimus, consulimus autem ut imitentur. Utinam fiat!“

Auch die Verordnung Heinrichs ist nicht unmerkwürdig, wie, wenn ein glaubwürdiger Mann einem zwei Finger in den Schopf und der Frau in „die Scheitel“ legt, und mit sechs andern schwört, daß das „schädlich Lüt seyn Land und Lüten,“ man demnach wider sie procediren mag (1312). Es wäre noch viel mehr anzuführen. Aber diese Darstellung dürfte hinreichen, den Werth dieser Schrift bekannt zu machen.

Stellen, wie S. 30 und 40, sind für den historischen Styl zu geziert; so wie S. 79 Grafen als „Phänomene am Horizonte der Staatsverfassung.“ Daß S. 76 die Römer cultivirte Barbaren heißen, dürfte hart scheinen; sie sind von Eroberung zu Eroberung doch gewissermaßen durch die Umstände fortgerissen worden, und gaben der Welt Gesetze, die wir noch ehren. In Unterwerfung der, meist räuberischen Alpenvölker erkennen wir nicht blutdürstigen Stolz (S. 163), sondern eine nöthige Vor-

sorge Augusts. Domitian und Licinius (S. 11) mit Heliogabal zu classificiren, ist historisch nicht richtig. Endlich möchten wir für das unschuldig Verfolgte c bitten. Tazitus, Plazitum, Nazion, Piazenza, haben wirklich keinen sichtbaren Vorzug: so wenig als Karakter für Charakter. Etymolvgie, Gebrauch der Völker — doch der Verfasser ist von diesen Sonderbarkeiten wohl selbst schon zurückgekommen. Sie können sich einem gründlichen Manne auf nicht lange empfehlen.

Seinem Werk wünschen wir baldige Fortsetzung, seinem Forschungsgeist eine reiche Ernte wichtiger Beobachtungen. —

## 6.

**Germanien: Napoleon Bonaparte und das französische Volk unter seinem Consulat *). (Dritte Auflage.) 1804. 435 S. 8.**

**London, b. Tipper u. Richards: Bonaparte and the french people under his consulate. Translated from the German. Veritas odium parit. The second edition, 1804. XVI. v. 233 S. 8.**

Daß jene Auflage die dritte ist, erhellet aus Vergleichung mit den vorigen. Sie ist, mit weit kleineren Buchstaben, um acht Seiten stärker; aber der Verfasser scheute sich wohl, es zu sagen. Warum? Daß eine Schrift, deren Verfasser über den vorherr-

---

*) Es darf nun wohl gesagt werden, daß der verstorbene königl. preußische Capellmeister Joh. Fried. Reichardt Verfasser dieses Buches war. H.

schenden Mann des Zeitalters, umständlicher und zusammenhängender als alle andern seiner Gegner, ein ungünstiges Urtheil motivirt, in kurzem mehrere Auflagen bekomme, liegt in der Natur der Menschen. Auf einer so hohen Stelle den Uebertreibungen des Lobes oder Tadels entgehen zu wollen, wäre wohl die einige, der Macht des Beglücktesten zu schwere Unternehmung. Sie wäre dabei unnütz: über ein gemeines Leben kann die Welt getäuscht werden; ihm können Worte der Schriftsteller gleichgültig seyn; seine Worte, der Charakter seiner Werke, werden einst ihn richten.

Es ist unnöthig, von einem Buche viel sagen, das schon so viel gelesen worden. Man wird leicht unterscheiden, wo der Verfasser nur urtheilt, oder wo er referirt. Vollständige Acten und den authentischen Sinn von allem werden einst nach vollendeter Rolle die Nachkommen haben, und sehen, wie das alles zu nehmen war: indeß ist nützlich, daß die Zeitgenossen durch das Für und Wider bei dem Gleichmuth erhalten werden, welcher nöthig ist, alles wohl zu beachten, um in jedem Augenblick sich selbst gegenwärtig zu seyn.

Jedes Jahrhundert hat selbst großen Antheil an dem Charakter seiner ausgezeichneten Männer: wenn seine Stimme unbestochen, unerschrocken, uneingeschläfert, nichts als Recht und Wahrheit lobt, so bildet sie Väter der Völker; wenn das Zeitalter vergißt, was es sich selbst schuldig ist, so ist nicht übel zu nehmen, wenn der Mächtigste auch vergißt, jemanden Rücksicht schuldig zu seyn.

Der wichtigste Zusatz dieser neuen Auflage betrifft das in den französischen Schulen aufkommende Verfinsterungssystem (S. 396 — 405). Schon der Zustand der Lyceen wird als erbärmlich geschildert (S. 306); aber niemand bekümmere sich darum, als

etwa reiſende Deutſche, die immer noch ſo gern an die Vervollkommnung des Menſchengeſchlechts glauben. Der Schulunterricht werde mehr als jeſuitiſch beſchränkt: jene Väter ließen den Schulen doch die Alten; jetzt ſind die Griechen verbannt, die römiſchen Claſſiker den Schulen nur in kurzen Auszügen erlaubt; die Geſchichte wird auf gewiſſe Zeitalter und Autoren eingeſchränkt, nichts bleibt unbeſchnitten, als die Mathematik. Wenn man die Dauer und den Fortgang und Einfluß dieſes Geiſtes vorausſetzt; wenn man bedenkt, was vor wenigen Jahren in einem andern Kaiſerthum Grundſatz war, und in einem dritten es noch iſt und immer mehr wird; wenn man die Herabſetzung der größten und berühmteſten Schriftſteller, der Reformation, ſelbſt der Buchdruckerei, damit verbindet: ſo findet man ſich unverſehens näher, als man glaubte, den Pforten der Barbarei; doch kann bald hier, bald dort ein Friedrich, ein Joſeph, ein Alexander, dem Ruhm der Menſchheit aufhelfen — ſo lange viele unabhängige Staaten neben einander beſtehen!

Wir übergehen die übrigen Zuſätze; betreffend Robespierre S. 33 — 68; Chaptal 105; Mirabeau 205 ff.; Talleyrand 213 (ſeine, obwohl unverdiente? Verachtung der Menſchen); Murat S. 233 ff.; die Natur der ſcheinbarlich vertheilten Gewalt S. 161; den corſiſchen und franzöſiſchen Nationalcharakter (S. 6, 8, 20, 28, 95, 153 ff.), die Politik, jedem Hof zu Sinn zu reden, jedem insbeſondere auf Koſten des andern Vortheile zuverſprechen, S. 353; Hannover S. 357 ff.; den deutſchen Reichstag S. 367.

Die engliſche Ueberſetzung iſt gut, der Verfaſſer ein Mann von Einſicht. Er zürnt nicht über die Beſchuldigung des der engliſchen Regierung zur Laſt fallenden Antheils an den Uebeln. Die deutſche

Nation scheint ihm die geschickteste zu richtigem Urtheil; nicht nur wegen der Oberhand der Vernunft über Leidenschaft, welche man uns allzu gefällig zuschreibt, sondern auch wegen der vielseitigern Aussicht, welche die mannichfaltigen Verfassungen seines Vaterlandes einem Deutschen geben müssen.

Im Uebrigen ist über Octavius viel gesagt worden, was die Welt Augusten gern vergessen hat, als er die Lorbeeren für eine ungenießbare Frucht, und neue Kriege für eine thörichte Fischerei mit goldenen Netzen erkannte.

## 7.

**Ohne Druckort: Traduction d'un fragment du XVIII^me^ livre de Polybe, trouvé dans le monastère de S. Laure au mont Athos 1805. 80 S. 8.**

Ohne alle Rücksicht auf die bezweckte, augenblickliche Wirkung verdient diese Schrift, wegen der allgemeinen Grundsätze und Beredsamkeit, in den Archiven der Literatur eine auszeichnende Erwähnung. Denn jene mögen jetzt angenommen oder verworfen seyn, genug für die Geschichte, daß sie vorgetragen wurden. Die Erfahrung mag über ihren Werth entscheiden. Einmal, in dem Fall, der hier als Einkleidung dient, hat sie es gethan. Aber was weiß man nicht alles gegen veralterte Beispiele! Darum eben werden sie periodisch wiederholt; wenn etwa einmal die Menschen Einsicht lernen wollten! Auch geschieht das nicht ganz ohne Wirkung. Unsere Väter in den letzten dreihundert Jahren, deren Verstand im Studium des Alterthums aufgenährt war, hatten sich dergleichen gemerkt, und Mittel ergriffen, wodurch wir bisher in einer gewissen Selbstständig-

keit und in einer Art von Gleichgewicht bestanden sind. Aber auch der Vortrag sichert dieser Schrift Fortdauer, wie den Philippischen Reden, die auch nicht mehr gewirkt, und nichts desto weniger für ihr Jahrhundert auf die Nachwelt ein ehrendes Zeugniß gebracht haben.

Die Erinnerung der Geschichtsperiode, worin die alte Welt Rom unterlag, ist an sich natürlich, und wurde früh von den Siegern unsrer Zeit geweckt (man kennt *Barzoni's* Vergleichung „*Romani nella Grecia*" von 1797). Hier wird an das Benehmen der Regierungen erinnert, welche nach dem zweiten punischen Krieg durch ihr Mißtrauen, ihre unzeitige Eifersucht, und widersinnige Vergrößerungsbegierde, oder ihr Nichtsthun, und die Aufdeckung des Geheimnisses ihrer Unmacht und Schwäche, den Ruin ihrer Throne, und die Unterjochung der Völker beschleuniget haben. In der That war die Eroberung der cultivirten Welt (nicht Galliens, nicht Spaniens) auch dazumal deßwegen sehr leicht, weil von der altberühmten Kraft nur der Schein übrig war. Soldaten, um die Sache gleichgültig, thaten mechanisch den langweiligen kleinen Dienst; auch die Feldherren, wenn sie bei Hof mächtige Unterstützung hatten, waren eben wenig geneigt, um Heldenruhm viel zu wagen, sie waren Hofschranzen geworden. Wie konnte es anders seyn, da das gemeine Wesen nicht nur dem Militär, sondern den Nationen selbst fremd und gleichgültig ward, durch die Menge ungerechter Kriege aller Begriff von Recht, alle öffentliche Moral, nicht weniger bei einer, als der andern Partei getilgt, und selbst die wissenschaftliche Cultur, wodurch vor Alters die Gemüther geweckt, begeistert und erhöhet worden, in herzlose Speculationen ausgeartet war, die mit größter Unbescheidenheit und nicht geringerer Unklugheit alle Gefühle, durch die der Mensch ein heil-

ſames inneres Geſetz und erhöhende Hoffnungen erhält, geſchwächt und wegraiſonnirt hatte! Daher wurde den Römern, die zuvor mit großer Anſtrengung und in langen Kriegen kaum dieß und jenes Ländchen eingenommen, die Eroberung der griechiſchen Welt nicht ſo ſchwer, daß über dieſe Siege viel Aufhebens zu machen wäre; Eines Anſtoßes mit kühner Hand bedurfte es, und der armſelige Bau, mit Flitterſtaat überhängt, brach und fiel. Gefallen, erhob er ſich nie wieder, ungeachtet der höhniſche Stolz und die niederträchtige Raubſucht der meiſten Legaten und Präfecte empörend genug war, und Rom oft ſeine eigenen Eingeweide zerriß. Da trug nun freilich viel dazu bei, daß die Könige in ihrer Verworfenheit ganz unheilbar waren; in 120, in 160 Jahren wurden die Seleuciden und Lagiden immer ſchlechter: allzu ſpät erwachte ein Mithridat. Man muß aber auch ſagen, daß keine Verbrüderung der Weiſeſten und Edelſten eine öffentliche Stimme, einen Gemeinſinn der Unterdrückten zu erregen, und ſie auf Benutzung der Augenblicke, durch die Reform der verderblich erfundenen Denkungsart, vorzubereiten gewußt hat: ſondern man verzweifelte, daß es je anders werden könne, man gab ſich hin. Es war damals gewiſſermaßen zu verzeihen: Rom, als Republik, fruchtbar an Männern von eigenthümlicher Größe, blieb der überwundenen Welt lange überlegen; und lange nachher wußte der erſten Kaiſer weiſe Mäßigung und durch Begünſtigung eines Anſcheins von Freiheit und einer verführeriſchen Blüthe von Literatur um das Verlorne zu tröſten, zu täuſchen: die ewige Stadt übereilte nichts; es vergingen dreihundert Jahre, ſeit bei Philippi die Freiheit gebrochen ward, bis zu Einführung des Hofceremoniels. So langſam wurden die Völker der alten Formen entwöhnt.

Aus dieſem großen Drama hat der Graf d'Au-

trai-

traigues, russisch-kaiserlicher Legationsrath und Correspondent der Aufklärungs-Commission (er nennt sich am Ende), den Augenblick ausgehoben, wo Philipp, des Perseus Vater, Antiochus den Großen, zu einem Bund wider die Römer einlud. Es müssen ausgezeichnete Talente unter den russischen Diplomaten sehr gewöhnlich seyn, da ein Mann von solchem Talent und solcher Beredsamkeit nur Legationsrath ist: er war aber auch Rousseau's letzter eigentlicher Freund und Schüler. Man erkennt in diesen Blättern den Geist und das Wort des kraftvollen Lehrers. Ueberflüssig wäre ein umständliches Excerpt vom Ganzen: Hannibal spricht für die gemeine Sache; die Rede desselben widerlegt mit macchiavellischer Politik — doch nein! Macchiavell war für die Vereinigung Italiens; also mit Gründen aus der Lage und üblichen Politik Syriens widerlegt jene Rede Polykrates, des Königs vertrauter Secretär; wider diesen erhebt sich der Staatsminister Kallisthenes, donnert, führt aus dem Grabe den Schatten des großen Seleucus hervor, erschüttert auch den König, der aber hierauf mit Polykrates in sein Cabinet geht, und wir wissen aus Livius, daß er dazumal sich wider die Römer nicht eingelassen hat. Nicht viele Mühe gab sich der Verfasser um Genauigkeit in den historischen Umständen, er begnügte sich mit ihrer Wahrheit im Allgemeinen; den Gegenstand erfaßte er, und bemächtigte sich desselben ganz. Die augenblickliche Veranlassung dieser Schrift ist ohne Zweifel vorübergegangen: um so mehr haben wir sie hier nur als Kunstwerk zu betrachten. In dieser Hinsicht können wir uns nicht enthalten, ein paar Proben beizufügen; eine von dem rathschlagenden, eine andere von dem darstellenden Vortrage des Kallisthenes. S. 71. Quand Philippe sera vaincu, Rome ne se con-

tentera pas de votre inertie; elle veut vos trésors, vos troupes, votre territoire: elle les veut, parceque depuis que Rome existe, elle a toujours voulu ce qu'elle ne peut cesser de vouloir. Rome périra, dit-on. Mais vous ne serez plus, à quoi vous servira sa ruine? Vous serez vous-même un de ses débris que vous convoitez. Voulez-vous vous laisser égorger dans l'espoir d'une brillante resurrection? L'excès de la folie n'est surpassé en cette occasion que par l'excès du ridicule; wir haben ſehr abgekürzt. S. 72. Dieux, si le grand roi qui créa cet empire, pouvoit briser le cercueil qui recèle ses cendres, et que sortant un moment de l'empire des morts, il reparût dans celui qu'il a élevé sur la terre, s'il apparoissoit dans ce conseil, qui de vous oseroit soutenir le feu de ses regards! On attaque l'indépendance de l'univers, diroit-il, et vous délibérez? Que sont devenus ces hommes que j'avois fait connoître à l'univers, ces ministres qui m'avoient entendu, ces généraux que ma main présenta à la victoire? Nicanor n'est plus, mais vous n'êtes pas digne d'honorer sa mémoire par vos regrets; c'est en suivant leurs maximes qu'on honore la mémoire des grands rois. Rendez un dernier hommage à votre maître, allez dans ce lieu où reposent ces cendres, épargnez-leur la honte d'appartenir aux Romains, épargnez-leur la honte de leurs insultans hommages, et si cet empire doit périr, ne laissez pas profaner ma tombe; si vous devez servir, honorez au moins encore une fois celui qui vous avoit rendu invincibles. Auch hier haben wir das Stärkſte ausgelaſſen, weil unſre Hand es nicht nachzuſchreiben vermochte.

## 8.

**Hamburg, bei G. B. Hofmann: Feldzüge der alliirten Armee in den Jahren 1757 bis 1762, nach dem Tagebuche des Generaladjutanten, nachmaligen Feldmarschalls von Reden. Herausgegeben von Wilhelm August von der Osten, Oberster (n). Erster Theil 1805. X; 248 S. in Octav, nebst acht Tabellen.**

Die Bekanntmachung einer so authentischen Relation bedarf keiner Entschuldigung; nie kann sie überflüssig seyn! Wer wollte nicht von Feldzügen, wodurch ein großer Theil des Vaterlandes, nach anfänglichem Mißgeschick, und bei fortwährend entschiedener feindlichen Uebermacht, glorreich gerettet ward, gern recht genau wissen, wie man es denn damals gemacht? Von wem lieber, als von dem Generaladjutanten des Siegers von Crevelt und Minden! Man hat Ursache, lebhafter als je sich zu erinnern, wie viel mit gutwilligen tapfern Deutschen Ein Mann vermag, der ihr Vertrauen verdient. In Ansehung der Form der Herausgabe dürfte nur zu wünschen seyn, daß oben an jeder Blattseite das Jahr, der Monat und der Tag, wovon die Rede ist, bezeichnet würde; es ist etwas unbequem, vor letzterer bisweilen mehrere Blätter zurück wieder aufsuchen zu müssen.

Der Inhalt dieses Bandes ist folgender. Nach einer kurzen Zuschrift an den russischen Kaiser, auf dessen Vermittelung das unglückliche Hannover sehnsuchtsvoll blicke; nach einer auch kurzen Vorrede, voll edlen Gefühls des militärischen Werthes, den eine Katastrophe unter gewissen Umständen dem Krieger nicht raubt, folgen auf 29 Seiten drei Marschdispositionen und Lagerpolizeiverordnungen, worin viele

Ordnung und Bestimmtheit herrscht. Die Geschichte selbst wird von dem 25. November 1757 bis Ende 1758 erzählt. Voran wird kurz erzählt, was seit dem 16. April unter Führung des Herzogs von Cumberland vorging; doch mit so vieler Schonung, daß manche andere Kenntniß und Aufmerksamkeit erfordert wird, um den schlechten Ausgang sich zu erklären. Daß der Vertrag zu Kloster-Seven ohne Noth bei ungeschwächter Kraft der Truppen geschlossen worden, war die Ursache, sowohl der treulosen Deutung, welche die Feinde ihr gaben, als des Buchs, wozu dieser Vorwand war. Die Franzosen mußten freilich „in einem eroberten Lande bei weiterm Vorrücken 12,000 vortreffliche Krieger bewaffnet hinter sich zu lassen" Bedenken tragen (S. 65.); die Entwaffnung aber war capitulationswidrig. So zerstört, was nicht natürlich ist, sich selbst; unüberwunden ist ein an sich gutes Heer, wenn bloß die Ungeschicklichkeit des Commandirenden für den Augenblick es liefert. Es kann geschehen, daß ganze Regierungen durch ihre Fehler fallen, und der triumphirende Eroberer nachmals mit Erstaunen gewahr wird, daß er nicht die Nation besiegt hat, sondern nur die, welche durch schlechte Maßregeln ihre Kraft gelähmt. Ein Lauer, ein Melas, können das Heer aufopfern, und, weil nicht gleich ein anderes da steht, muß man wohl Friede machen: dadurch ist aber Deutschland und die österreichische Monarchie noch nicht in solchem Sinn überwunden, wie jene, die bei Chäronea oder Zama die letzten Hülfsmittel eingebüßt. Nach dieser traurigen Geschichte ist nicht weniger anziehend, wie anders alles wird, sobald Ferdinand kömmt und wie in den ersten Wochen des nächsten Feldzugs der Feind von der Aller bis über den Rhein hinüber manövrirt wird. Warum dieses nicht noch früher geschehen mochte und was Ferdinanden sehr aufhielt, ja in Noth brachte, ist nicht genug zu erwägen: es war die Oekono-

mie des hannoverschen Ministeriums: nichts war bereit, keine Magazine; man hatte sich des Kriegs nicht versehen; ja wie er schon da war, wurde an ein paar Monaten Fouragirung für die Pferde so geknickert, daß sie darüber zu kraftlosen Schindmähren wurden, die die Artillerie nicht mehr fortbringen konnten. Kaum traut man den Augen, wenn man diese Sorglosigkeit, wenn man diese schildbürgerische Wirthschaft sieht. Magazine freilich thun nicht alles; man hat es an den Bernern gesehen. (Das kam aber daher, weil man sich derselben nicht zu rechter Zeit bediente; man wußte nicht, ob man Krieg machen wollte, oder nicht; oder vielmehr, man verblendete sich zu lange durch den Gedanken, daß Krieg oder Friede von den Entschließungen des schwächern Theils abhangen könne.) Hingegen ist in den italienischen Feldzügen manches gelitten worden, weil das Brod, so man in der Lombardei verzehren sollte, noch in Ungarn lag. Es ist überhaupt erstaunlich, wie viel gerade darum geschieht, weil man darauf nicht gerechnet. Wann wird die Zeit seyn, wo nichts Böses mehr begegnen kann, weil man sich auf das Schlimmste gefaßt gemacht! Wo der Friede auf eine lange Periode hinaus dauern wird, weil man Krieg zu führen in täglicher Bereitschaft ist, Ein durch die übergroßen Kosten der Mobilisirung der heutigen Heere schwer zu erreichender Stand der Sachen: der aber um nichts weniger durchaus nothwendig ist. Vieles auch läßt sich vereinfachen; alles wird leicht, wenn einmal die Maschine im rechten Gang ist; und, bei den großen Quellen, welche der Flor der Völker darbeut, kann ein Fürst hierin, was er will, sobald er überzeugt ist, das durchaus wollen zu müssen. Die Schlacht bei Crevelt, dieses Geniestück, ist sehr gut beschrieben. Mit welchem Gefühl mancher nun lesen mag, „der wackern hannoverschen Infanterie und „deren Artillerie, welche beide sich vortrefflich hielten,

„hatten wir den Ausschlag zu danken" (S. 187.)! Es war eine erstaunliche Begeisterung des Heers; überhaupt blickt der herrliche Charakter deutscher Armeen ruhmvoll durch: und man stelle sich nicht vor, daß sie es gegen schlechte Feinde oder mit etwa gleichen Kräften aufzunehmen hatten. Vortrefflich, so viel sie gelitten, hielt sich die französische Cavallerie; drei Wochen nach dem Verluste der bei Crevelt gebliebenen 8000, stand der Feind uns wieder eben so gewaltig gegenüber, umschwärmte, schnitt ab, so daß alle Vortheile verloren gingen und man aus einer höchst kritischen Lage sich kaum über den Rhein zurück retten mochte: der Feind hatte über 50,000 Mann mehr, und nach den glorreichsten Siegen erschien er (1761) beinahe doppelt so stark, als die, welche ihn geschlagen hatten. Die schmähliche Unwissenheit und Schlechtigkeit vieler unserer Zeitgenossen, die nichts sehen wollen, als was vor der Nase liegt, vergißt die Nöthen des siebenjährigen Kriegs, als wären es Kinderspiele gewesen. Nicht so: so schlimm und schwerer waren die Zeiten, aber es zeigten sich einige deutschen Helden, deren Altersschwachheiten wir jetzt kritisiren, anstatt durch Dank für ihre Thaten ihres Gleichen aufzurufen.

## 9.

## Der See Accios *).

Sah je der deutsche Homer und Virgil die Majestät der venetischen und akronischen Wasser, fühlte er je an den Gestaden des Accios mit Voltaire, daß hier der erste der Seen; so wird er

*) In Beziehung auf eine von Herrn Voß im Jenaischen Intelligenzblatt 1804, Nr. 139. geäußerte Vermuthung.

*Ths* **) gern vergeben, wenn er den alten Ruhm dieser Namen nicht so leicht sich entschließen kann, der Fabelwelt abzutreten.

*Ths, antiquorum hominum* einer, ist gegen die Sitte unserer Zeit, in Verwerfung alter Sagen und Nachrichten sehr zurückhaltend. Die Alten konnten so viel wissen, das nicht aufgeschrieben wurde; so viel Aufgezeichnetes ist verloren, ist in dem, was wir haben, wohl ganz unerwähnt, daß, wenn er auch nicht weiß, wie, woher sie etwas wissen mochten, er sich begnügt, nachzusehen, ob ihre Angaben der Wahrheit gemäß, oder wo die Quelle des Mißverstandes, welches wahre Wörtchen der Grund einer fehlerhaften Ausmalung ist. „Der Wasservorrath des Alpgebirges ergießt sich „nordwärts im Rhein, südlich im Rhodan." So ein Spruch einer Urgeographie, kurz wie jene bei Moses, gab dem zweihörnigen Strom seine Quelle; wie in Eden vier Hauptströme Asiens Einen Brunn haben. Sieben Mündungen zählte der, jener fünf: nachdem Versandungen und Canäle ihr Werk vollendet, mochte der dritte nur noch zwei finden. Was die Verehrtesten verwerfen, ist darum nicht falsch. Wie viel bei Herodot wird nach zwei und zwanzig Jahrhunderten endlich als richtig erfunden! Hat nicht Marc Paul von Venedig sein Lebenlang und dritthalb hundert Jahre Lügner seyn müssen? So dürfte manche Sage von Schifffahrt oder Zügen der unbekannten Jahrtausende, zu dunkel für Polyb, später wahr erfunden seyn.

Habe Avien gefolgt, wem er will, und Polyb, der gerade diese Gegend nicht kannte, halte

---

**) Ths pflegte der Verfasser seine Recensionen in der Jenäischen A. L. Z. zu unterzeichnen.

von seinen Quellen, was er will, wenn er die des Rhodans in dem Gebirg mir zeigt,

quod de editamine gentici cognominant
*Solis columnas*,

ich erkenne, namentlich, die Furken; folge ihm durch die Sitze der Tylangier, nicht ohne Erinnerung an Cäsars Tulingen; kenne weder Daliterner noch die Chabilken; aber er führt mich

Temenicum in agrum;

da finde ich mich wieder: la Tour Temaigne, Turtemen, ist mitten in Wallis am Rhodanstrom. *Deinditur porro — stagnum grave*; der alte Sumpf um Port Valais; um Villeneuve, noch bemerkbar, obschon mit Flußabsatz meist überführt; bis an den See

quem vetus mos Graeciae
vocitavit Accion.

So mochte er noch in der Quelle heißen, die Orosius über den cimbrischen Krieg vor sich hatte; er verstand sie nicht, und machte aus Accion, *Oceanum* (V, 15.) Wer schon dazumal, wie in den mittleren Zeiten, von ücht (öde, wüste) ein Uechtersee? oder ist ücht von ακοιτος, dem See der unwohnbaren Wildniß? Sey dem; wie ihm will, Avien spricht vom Rhodansee; und Polyb hätte besser gethan, hierüber den Timäus zu prüfen, als über ihn abzusprechen.

„Rhenus, ab Alpibus decidens, prope a capite, duos lacus efficit, Venetum et Acronium.“ So Mela; wohl nur scherzweise als Polsterbrüter verhöhnt: oder keiner müßte Geograph seyn dürfen, ohne (was kein Engel vom Nebo oder Gotthard und nicht der Satan von der Zinne des Staßburgerthurms zeigen könnte) alle Reiche der Welt und die Herrlichkeit ihrer Gebirge und Wasser selbst persönlich gesehen zu haben. Wann saß Mela auf seinem Polster? sechs und fünfzig Jahre nach dem

Krieg, den der kaum verstorbene Kaiser Tiberius in eben diesem Land auf eben diesen Wassern geführt hatte. Gegen Veneten vom Lech (Vindeliker, Lechwenden), Anwohnern des Veneterſees, wo Bregenz ist, führte er ihn. Wo mehrere ακραι der immer engeren Wasser in die alemannischen Landschaften laufen, mochte der See der akronische heißen (das Griechische war in Helvetien wohl bekannt). Einer, wenn man bei einer Welttafel wie Plinius es nicht genau nimmt; zwei Seen in einer umständlichen officiellen Berichterstattung oder Geschichtschreibung des Feldzuges und der von Tiber ganz eigentlich mit geographischer Aufmerksamkeit an die Donauquelle vorgenommenen Reise. Wenn Mela nun veralterten Geographen folgte, so that er, wie wer jetzt über Deutschland nicht Büsching, sondern Ptolemäus nachschlüge. In dem Wirwarr der Zeiten wurde viel wieder vergessen, das Ammian leicht nicht wissen konnte: war doch die Heerstraße von Arbon auf Winterthur kaum noch kennbar.

Möge der große Demonstrator der Hesiodischen Welttafel den Grund meines Glaubens nur nicht ganz bodenlos finden! fester würde ich auftreten, wenn er mit mir ginge, oder voran! Ths.

## 10.

Leipzig, bei Fritsch: Geschichte von Frankreich, ein Handbuch, von Christoph Gottlob Heinrich, herz. sachs. weimar. Hofrath, ord. Prof. der Gesch. zu Jena. Drei Theile. 1802, 3. und 4. 510, 592 und 594 S. in Octav.

Neben den kritischen Bearbeitungen der Masse historischer Notizen von den Thaten und Schicksalen

einer Nation, und neben den philosophischen oder politischen Beleuchtungen solcher Materialien, werden Handbücher, die ohne umständliche Erörterungen, ohne Anspruch auf ästhetische Zier, das eigentliche Resultat in einer natürlichen Ordnung und einfachem Vortrage dem größeren Publicum zur Befriedigung oder als Leitfaden vorlegen, immer eine verdienstliche Arbeit seyn, und so wie mehreres in größeren Werken eine andere Gestalt erhält, von Zeit zu Zeit umgeschrieben werden müssen. Was ist nicht durch die Arbeiten von S. Maur. und der Inschriftenakademie eruirt, wie viel Licht seit Montesquieu in die französische Geschichte hereingetragen, wie manche irrige Vorstellung in den großen Discussionen der letzten Zeit berichtiget worden?

Das vor uns liegende Handbuch hält überhaupt ein richtiges Ebenmaß. Es vergißt nicht über dem uns vorgeschwebten die Größe älterer Zeiten. Ueber dem weiland Gepriesenen wird dem, durch Unglück und Mißgriffe etwa noch Errungenen sein wahrer oder scheinbarer Werth nicht abgesprochen. Ueber zweifelhafte Punkte ist entweder ein richtiges, oder, wenn die Gründe fehlten, kein entscheidendes Urtheil gefällt. Eben diese Nüchternheit herrscht in Darstellung solcher Charaktere und Begebenheiten, welche der Parteigeist verschiedentlich verstellt hat. Auch die Schreibart erhebt sich nicht, oder selten, sinkt aber eben so wenig unter die gebührende Einfachheit eines anspruchlosen Vortrages. Wenn, wie Hr. Heinrich (Vorr. XI.) Willens scheint, auch andere vorzügliche Staaten eben so von ihm behandelt werden, so kann eine Reihe von wo nicht (wie er meinte) neun, doch zwölf Bänden, in Verbindung mit seiner Geschichte des deutschen Reichs, einem, wirklich von Vielen gefühlten Bedürfniß abhelfen. Nichts leichter alsdann für jeden, über sein Vater-

land ausführlichere Geschichtserzählungen mit dieser, schon ziemlich genauen, Uebersicht des Allgemeinen zu verbinden. Dieses wird nicht wenig durch die Manier der Citate erleichtert: bei jeder Regierung werden die Hauptquellen, wenigstens nur quellenmäßige Schriftsteller angeführt; hin und wieder auch solche, die sonst nicht jedem einfiele, nachzuschlagen: alles ist zweckmäßig; die Zeitrechnung hinreichend, richtig, in neueren Zeiten zumal genau. In dieser Hinsicht würde noch zu einiger Erleichterung dienen, oben an jeder Blattseite das Jahr zu bemerken; vielleicht auch bei Anfang eines Regenten die Epoche seines Antritts und Abgangs. Anekdoten, die etwa beleben, aus den Quellen gehobene Züge, sind nicht viele, aber man sucht sie nachgerade hier nicht, und jeder Vernünftige wird unterscheiden zwischen einem durch die Mühe eines Lebens aus Urquellen herausgearbeiteten, und einem solchen Buch, wo die Quellen nur nachgeschlagen werden mußten. Bei etwas weniger Eile wird auch leicht seyn, der Schreibart etwas mehr Eleganz und Reinheit zu geben; sie ist zuweilen etwas französisch.

Alles bisher Gesagte wird bei Betrachtung einzelner Stellen noch mehr einleuchten. Das Jahr der Welt 3554 (Th. I, 1.) würden wir wegstreichen oder angeben, in welchem chronologischen System wir zählen: so weiß niemand, was für eine scythische Revolution gemeint wird. Daß der salische Name nicht von den deutschen Salen sey, sondern römischen Ursprung habe, wäre S. 13 zu erweisen gewesen; überhaupt fehlen da einige mehrere Beweise der Ansicht. Sollte Samo (S. 49) wirklich in Böhmen geherrscht haben? Der weibliche Verwandte S. 50 ist in Eile aus der Feder geflossen; durch Weiber, oder von weiblicher Seite verwandt, ist besser. Uebrigens sind die vortrefflichen Vorar-

beiten über die ersten Dynastien sehr gut benützt, und, was sehr zu billigen, die allgemeinen Bemerkungen an Ort und Stelle beigebracht. So ist auch über die Kreuzzüge, was Gutes und Böses zu sagen war, S. 178 f. f. hinreichend aufgezeichnet; also, daß man die Ansichten beisammen findet. Nur scheint der Wunsch, „daß die Kreuzfahrer lieber alle im Orient ihr Grab gefunden haben möchten," mit der Bemerkung, daß „die Begriffe der Abendländer durch diese Züge mannichfaltiger und heller geworden," nicht zu vereinigen; wie hätten jene das bewirken können, wenn sie alle gestorben wären! Daß der König nicht unmittelbar sehr dabei gewonnen, wird gut bemerkt. Irrig wird hingegen Heinrich I. Wilhelms des Eroberers zweiter Sohn genannt (S. 186), er war der dritte. Herzog Robert von der Normandie, ein edler biederer Held, übervortheilt, unterdrückt, verdient nicht den harten Beinamen des Verächtlichen. S. 262 wird von den Tempelherren wohl geurtheilt, daß sie „nur „darum gefallen, weil ein treuloser habsüchtiger „König, in grausamem Einverständniß mit dem „Papst, aller Mittel der Gewissenlosigkeit und Tyran„nei sich bediente, um seinen Geiz und seine Rach„sucht zu befriedigen." Stark; was für eine Sprache geziemt aber für Tyrannen, die gebrandmarkt werden sollen! Unbilliger, obwohl mit der gemeinen Vorstellung übereinstimmend, scheint das Urtheil über Ludwig XI (S. 406), dessen Berichtigung zu weit führen würde. 1480 (nicht 79) starb König René der Gute. Die Schilderung Franz des Ersten Th. II, S. 1, 113, 116 ist vorzüglich gerathen: freilich hatte, nebst den vielen Memoiren, Gaillard (den wir nicht genannt finden) nicht übel vorgearbeitet. Warum auch hier: er hatte ganz die Miene und die Taille eines Helden? Haben wir Deutschen dafür

keine Wörter? Bei S. 161 möchte bemerkt werden, daß statt des Mährchens von dem bei Tours umgehenden Gespenst Königs Hugo die zu Genf als Parteiname üblich gewordenen Eignotz (Eidgenossen) den Hugenots weit wahrscheinlicher ihren Namen geliehen. Den Tadel der Paulette S. 528 finden wir etwas einseitig: nicht was absolut, sondern was nach Zeiten und Leuten gut oder böse ist, beachtet der Geschichtschreiber. Was schon Montesquieu sagte, sollte vor Einseitigkeit warnen: der Canzlar, der tugendhafte Hopital, war für, Catharina von Medicis wider die Paulette. In der Beurtheilung Heinrichs IV, 337, und des Cardinals Richelieu, 388, dürfte die Strenge zu weit gehen. „Nothwendig muß ihn (Heinrichen) seine „unordentliche Geschlechtslust in seinen Regierungs„geschäften gehindert haben:" das ist eine durch Beispiele besonderer Vernachlässigung nicht gerechtfertigte Voraussetzung; man kann behaupten, daß er alles gethan, was irgend erwartet werden mochte. Es hat aber Dio, wo er der griechischen Liebe Trajans erwähnt, wohl bemerkt, daß es, wenn Privatneigungen des Fürsten auf die Geschäfte nicht schädlich wirken, undankbar ist, sie ihm vorzuwerfen. In der That: „obtrectatio pronis auribus accipitur; malignitati falsa species libertatis inest:" aber gute und große Fürsten, die gleichwohl Menschen sind, sollten nicht durch dergleichen Censuren schüchtern gemacht werden, sondern sehen, daß Letzteres um des Erstern willen vergeben wird. Dem Cardinal Richelieu wird Einsicht abgesprochen. Fast kann man hiebei sich eines Lächelns nicht enthalten. Wo sind die tadellosen, hochweisen Minister, welche für die Größe ihres Fürsten und Staats und für das allgemeine System Europens mit so wenig Mitteln unter solchen Hindernissen so viel mehr ge-

than haben, als dieser einfältige Cardinal Richelieu? Man setzt voraus, daß die Rede nicht von idealischen Staaten im Monde ist. Auch widerspricht die Ausführung und das Epiphonema nach seinem Tode 433 f. f. diesem etwas unbescheidenen Urtheil ziemlich grell. Die Madame d'Orleans war bei ihrer Heirath nicht Schwester (523), sondern Tochter des Kurfürsten von der Pfalz. Das Fort-Louis bei Hüningen (566) ist auch ein wenig sehr uneigentlich gesagt. Und so mag Th. III, 49 unter dem tyrolischen Ehrenbreitstein wohl die Ehrenberger Clause gemeint werden.

Aber das sind kleine Flecken gegen die vortreffliche Behandlung der neuern Geschichte, wo in den meisten Schilderungen und Urtheilen die Reife des deutschen Ernsts, die Würde eines freien deutschen Mannes, hervorleuchtet. Wir können zumal diesen dritten Theil (von 1697 bis 1802) anders nicht als sehr empfehlen. Die fromme Maintenon hätte wegbleiben mögen; wie viel Unglück hat die Heuchlerin über das Land, oft über vortreffliche Männer gebracht, wie nachtheilig auf den König und sein Haus gewirkt! Kein Zweig des Amtes der Geschichtschreiber ist heiliger, als die Entlarvung derer, die aus Eigennutz die Welt getäuscht und unglücklich gemacht. Ludwig XIV ist mit Gerechtigkeit und Verstand geschildert. Es ist gut, daß Andere sehen, welch einen Fleck es noch jetzt auf ihn wirft, auf das ehrlose Spioniren so viel Werth gelegt zu haben; wie wenig die Brieferbrecherei gefrommt, wie er dadurch selbst betrogen wurde; wie er immer selbst alles zu thun scheinen wollte und auf das jämmerlichste mißbraucht wurde. Doch über ihn sind die Stimmen überhaupt ziemlich einig. Hingegen ist Law's Charakter nicht leicht besser gewürdiget worden. Sein Fehler war, Frankreich

beurtheilt zu haben wie England, wo sein System vielleicht Fortgang gehabt haben würde; Actienhandel ist nicht für die Franzosen. Traurige Anmerkung über die absichtliche Vernachlässigung der Bildung Ludwigs XV, aus dem durchaus ein folgsamer, zurückhaltender, kleinmüthiger, scheuer, andächtiger Prinz werden sollte; noch im Jünglingsalter hielt Fleury von Staatsgeschäften ihn entfernt (und niemand war edel und muthvoll genug zu dem Versuch, ihn aus dem Schlaf zu wecken). Jeden Mann von Kraft und hervorstechenden Eigenschaften habe der Alte entfernt (welches anderswo noch geschieht. Hiedurch findet sich der Staat mit seinen unanstelligen Führern jedem Spott und dem Fall preisgegeben). Es entgeht dem Herrn Verf. nicht, wie nachtheilig der Mißmuth großer Köpfe geworden. Da sie sich verstoßen fanden, machten sie Gegenpartei. Bald verschwand der Zauber aller auf Vorstellungen sich fußenden Größe. Da die verehrten Gegenstände in nie bemerkter Blöße erschienen, da König, Adel, Priesterschaft, mit unwilligem neidischem Geschrei aus dem blendenden Schimmer herab unter die Menge gerufen, und nach Grundsätzen beurtheilt worden, welchen sie sich entwachsen geglaubt, war eine Revolution unvermeidlich. Das sollte sehr erwogen werden, ehe man, aus Vorurtheil, Furcht und jeder Art von Schwäche, auf dem Krieg wider alle Talente und ausgezeichneten Schriftsteller eigensinnig zu beharren sich entschließt. Auch läßt sich hieraus viel prognosticiren. Wer im Gegensatz derjenigen handelt, die durch Geist und Herz auf die Welt wirken, den deckt in die Länge kein, noch so lichtdickes Bollwerk; er wird beleuchtet. S. 364, wo von den Fortschritten der Zügellosigkeit viel Wahres gesagt wird, findet sich auch die Bemerkung, daß der moralische Zustand, worin das

Volk sich gefunden, für die gerühmte Wirkung jesuitischen Unterrichts kein sonderliches Zeugniß gebe. Hiebei ist jedoch zu merken, daß letzterer ein volles Geschlechtsalter zuvor aufgehört hatte, und die Verwilderung mehr den unstatthaften und verwirrten Begriffen beizumessen war, welche eben durch ihre Gegner Ton wurden: nicht unter den Großen und nicht unter den gebildeten Ständen blieb es, obwohl schon das alles erklären würde (denn das Volk ist und wird, was die Führer aus ihm machen); aber jeder Lakei voltairisirte. Die Jesuiten, wie sie waren, herzustellen, ist (ohne zu sagen, ob es gut wäre) so unmöglich, als die Wiederauferweckung irgend einer gewesenen Form; nie kann, was war, dasselbe werden: aber desto unparteiischer soll die Historie nun abwägen, und von allem die Ursachen, wo sie waren, aufspüren. Das Gemälde von Necker S. 380 f. wird mehr Beifall finden, als das durch seine Tochter entworfene: er hielt auf sich, seine Fähigkeiten und sein Ansehen zu viel (so hatten die Schmeichler mit ihren Declamationen ihn verblendet). Von dem Mann, „welcher die sich darbietenden Verhältnisse mit der meisten Kühnheit und „(für sich und die Seinigen) am glücklichsten benutzt," wird gesprochen, wie es der Mäßigung und Rechtschaffenheit des Verfassers würdig ist. Die Darstellung der Wahrheit mindert das Erstaunen. „Zu „den außerordentlichen würde der Vorfall „bei Lodi gehören, man würde die Tapferkeit und „Kühnheit bewundern müssen, wenn man nicht mit „Zuverlässigkeit erfahren hätte, daß die Oesterreicher „keine Munition hatten (500)." Möge das S. 528 ausbrechende Gefühl (die Stelle ist hinreichend für die Empfehlung des ganzen Werks) nicht unbemerkt bleiben: „Beispiellos, und im höchsten Grade indi„gnirend, war der Uebermuth, mit welchem die

Fran-

„Franzosen den deutschen Gesandten bei diesen „schmachvollen Friedenshandlungen (und er redet „erst von denen zu Rastatt) begegneten. Die deutsche „Nation (möge sie es fühlen und weise werden!) „erfuhr eine Demüthigung, wie sie im 18ten Jahr„hundert kein Volk, keine Völkerschaft ertragen hat." (Immer scheint, so lange man das fühlt, nicht ganz alle Hoffnung hin.) Das Werk schließt mit einem oft wiederholten Tadel des im J. 1792 erhobenen Kriegs. Man sollte denken, die Franzosen wären von den Deutschen muthwilliger Weise überfallen worden. Als wäre er nicht von den Franzosen selbst angekündiget worden; als wäre er zu vermeiden gewesen, wann sie seiner bedurften; als hinge die Ruhe Europens vielmehr von denen ab, die alles zu befürchten haben, als von dem Willen der größten Macht! Krieg und Friede macht und hat sonst nicht, wer will.

## 11.

Berlin bei Ch. Quien. Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle, par Frédéric Ancillon, Prof. à l'académie militaire (seither auch Historiographe de la maison de Brandebourg, Membre de l'académie des sciences à Berlin). Première partie, tome premier, 1803. LXXVI und 446 in 8. tome second, XLVII. und 574 S. seconde p., t. trois., 1805. XXIV u. 523 S., t. quatr. XL u. 578.

Eine, mit guter Auswahl, gründlicher Einsicht und gesundem Urtheil in einladender Schreibart ab-

gefaßte Darstellung der Begebenheiten, welche den großen europäischen Staatenbund begründet, wohlthätig gemacht und bis jetzt erhalten haben, und der Maximen und Sitten, welche die Kraft jedes Reichs bald hoben, bald niederdrückten, war immer noch Bedürfniß der vornehmern Classen unter uns, noch mehr in Ländern, wo gelehrte Bildung seltener ist. Wahrheit, so viel möglich (bei der Menge meist parteiisch beschriebener Begebenheiten überall sie zu treffen dürfte unmöglich seyn), Vergessenheit der eigenen Individualität, so daß keine Nation, keine kirchliche, keine politische Partei über Verdienen in Licht oder Schatten gestellt werde, und ein über alle Rücksichten erhabener, das Ganze beseelender Geist des Rechts, nie dem Glück schmeichelnd, sondern die aus den mühseligsten kostbarsten Erfahrungen hervorgehende Lehre rein darstellend, diese, von ächter Geschichtschreibung überhaupt untrennbaren Eigenschaften, werden zumal einer so umfassenden Arbeit beiwohnen müssen; denn sie ist für Männer, die meist nicht weiter forschen, und von deren Ansicht oft wichtige Entschlüsse abhängen. Von so einem Buch ist mehr zu fordern, es ist ihm aber auch einiges mehr als anderen Geschichtbüchern zu erlassen. Obschon wir weit entfernt sind, über die Anführung der Quellen im Allgemeinen so zu denken, wie hier Th. I. Vorr. 75. (Il m'eût été facile de charger cet ouvrage de citations; le lecteur instruit jugera si j'ai consulté les sources; — l'échaffaudage doit disparoître quand le bâtiment est élevé), gleichwohl geben wir zu, daß bei einem Werk, wo keine eigenthümlichen Entdeckungen oder kritisch herausgeschiedenen Resultate, sondern die Bestimmung der Ansicht, die Heraushebung des Geistes, Zweck ist, Anführungen wegbleiben können. So mag eine unge-

wöhnliche Menge ausführlicher Charakterschilderungen in eigentlicher Historie nicht zugelassen werden, in einem Gemälde, wie dieses, ist sie wohl unvermeidlich: wie viele glänzen in des Vellejus kurzer Geschichte, weil er nicht wie Polyb oder Livius ausführlich genug seyn konnte, auf daß der Leser sie aus den Begebenheiten finde. Es ist wahr; sie sollen auch in diesen Büchern keine Nomenclatur von moralischen Eigenschaften seyn, und nicht, wie bei den spätern Classikern oder in vielen, sonst vorzüglichen Werken der Franzosen durch gesuchte Antithesen Ueberraschung, anstatt Belehrung, erwirken wollen, sondern die auszeichnenden Züge, wie andere Facta, nur vereiniget, nur zusammengedrängt, übrigens in der antiken Einfalt darstellen, und Schriftsteller in einer, solchen Spielen vorzüglich günstigen Sprache sind an dieses besonders zu erinnern; Jünglinge vor dieser fehlerhaften Seite der schätzbarsten Werke vorzüglich zu warnen. Tacitus selbst und Montesquieu sind gefährliche Muster, insofern ihr großer Geist, mit allen Früchten des fleißigsten Forschens bereichert, sich erkühnen dürfte, dem Leser manches zu gebieten, was er von andern sich nicht gefallen zu lassen braucht; hiedurch eben ist in Zeiten sinkenden Geschmacks das unerträgliche Wortgeklingel entstanden. Diesen Punkt berührten wir, um zu zeigen, daß die vielen Charakterschilderungen in dem vorliegenden Buch, als von seiner Natur unzertrennlich, die Art aber derselben, meist gut, gleichwohl nicht immer ohne Gefahr nachgeahmt werden mag.

Wir wollen den Inhalt vorlegen, den Geist kennen lehren, hierauf einige Verbesserungen machen, wo der Buchdrucker fehlte, und vorschlagen, wo über der langen Arbeit auch der Verfasser von kleinen Versehen beschlichen worden zu seyn scheint.

senschaften bei Anfang des vorletzten Jahrhunderts (t. III, 3 — 40) sieht man den schrecklichen dreißigjährigen Kriegs, oder die so lang fortwährende Verwicklung und Folge von Kriegen, Richelieu, Gustav Adolph, wie viele große Feldherren, welche Staatsmänner (41 — 259)! Um nicht weniger anziehend durch ganz eigenen Charakter ist Portugals Befreiung (260 — 297); tröstlich, wenn man erwägt, es sey dem Nationalwillen doch möglich, ein aufgedrungenes Joch bei etwas günstigern Umständen wieder los zu werden; eine große Lehre für Völker, die in bösen Augenblicken, wo Uebermaß der Kühnheit und Uebermaß der Abspannung sich gegenüber stehen, sich viel gefallen lassen müssen: geschehe mit Formen, was da will; wenn nur der Geist nicht erlischt, wenn nur die Erinnerung bleibt, wenn nur das heilige Feuer im Herzen unterhalten wird. Fr. Ancillon schildert nach diesem die englischen Bürgerkriege (sehr geschickt) (298 — 465) und die Komödien der Fronde (466 — 525) mit dem Gefühl, dessen sie würdig sind. Es enthält der vierte Theil, was man die Zeit Ludwigs XIV zu nennen pflegt; so daß, während seiner Minderjährigkeit und Mazarins Leben, die wunderbare Christina und Karls X erschöpfende Thatensucht (IV, 3 — 41), die Umwandlung der Verfassung Dänemarks, ohne große Männer, durch benutzte Volksstimmung (42 — 60), endlich der pyrenäische Friede (61 — 94) beschrieben wird. Alsdann die Epoche des Glanzes und der Obermacht, mit den lebhaftesten Farben, die Menge der großen Diener und Feinde Ludwigs, des Königs Uebermuth (so groß, daß man kaum hätte glauben sollen, er könne übertroffen werden), die lange Geduld endlich aufgerüttelt (eben so durch den Hohn seines Prahlens wie durch die Willkür, womit er handelte), und der große Ludwig endlich

von einer Coalition meist schwacher Regenten, die ein paar gute Feldherren und die Stimme Europens für sich hatten, schmählich heruntergebracht, und sein allbedrohendes Reich andern wieder gleich gestellt. Episodenweise wird natürlich die Revolution Hollands 1672, Großbritanniens 1688 und Spaniens Dynastienänderung, nebst dem goldenen Alter, sowohl der französischen (197 — 268) als englischen 554 Literatur, wohl beschrieben. So viel von der Einrichtung des wohlgerathenen Werks; mann kan sie nicht anders als klar und verständig finden.

Die Denkungsart war schon aus obangeführten Stellen der Vorreden als frei und edel zu erkennen; wofür denn thörichte oder gewonnene Schmeichler, feige, feile Zeitgenossen den Verfasser nicht loben werden, aber die Nachwelt wird besser urtheilen. Wie gut er dieses verdient, wollen wir noch deutlicher machen.

Bekanntlich ist die Besorgniß der Universalmonarchie nicht ein Hirngespinnst unserer Zeiten, wohl aber haben die, welche sie in verschiedenen Zeiten zu gründen suchten, die Welt über die Möglichkeit derselben zu täuschen getrachtet, oder zeigen wollen, daß sie nicht von ihnen, sondern von ihren Gegnern zu befürchten sey. Herr Ancillon hat wohl erläutert, worin eigentlich die unter diesem Namen drohende Gefahr besteht. „Ludwig XIV gedachte wohl nie, „die sämmtlichen Staaten Europens in unterthänige „Provinzen zu verwandeln, oder seinem Reich sie förmlich einzuverleiben; aber Vorschriften sollten sie „von ihm nehmen, seiner Eitelkeit und Prachtliebe „dienstbar seyn; die Furcht ihm zu mißfallen, sollte „der leitende Grundsatz aller Cabinette werden; „Fürsten, eigentlich vermummte Sklaven, sollten „durch jede Unterwürfigkeit von ihm die Erlaubniß

„erkaufen, weiter fort zu existiren, die Völker „allen Nationalstolz, wie die Fürsten alle Würde, „aufgeben, alles entmuthet, alles jämmerlich von „ihm das Gesetz nehmen (IV, 196)“ „Das ist „die in neuern Zeiten zu befürchtende Art von Uni„versalmonarchie, daß Eine Macht, ein so ent„scheidendes Uebergewicht habe, daß sie andern nur „den Namen der Unabhängigkeit ließe, und durch „Furcht vor Krieg sie alle ganz nach ihrem Willen „bestimmte (I, 360.) Sobald eine Macht alles vermag, „was sie will, wird sie wollen, was sie nicht sollte; „nichts wird ihr ehrwürdig, nichts heilig seyn; „kühn wird sie alles wagen; es wird vorbei seyn „mit der Freiheit (III. Vorr. 9).“ Aber wo wäre, wird die pöbelhafte Gemeinheit fragen, wohl das große Uebel hiebei? „Unterdrückung, der schreiend„ste Mißbrauch der Gewalt wäre die untrenn„bare Folge, ein schrankenloser orientalischer De„spotismus ohne irgend eine Hülfe; von dem an „keine freie Entwickelung des Geistes, kein wahres „Leben, keine selbstständige Persönlichkeit mehr, (I, 68 f.). „Eine völlige Entwürdigung mensch„licher Natur, der Tod aller eigenen Würde, „der Untergang alles edeln Lebens- und Geistes„genusses wäre die gewisseste Frucht (I, Vorr. 17 „f. f.).“ Was brauchen wir weiter Zeugniß; „die schöne alte Römerwelt bestätigt jedes Wort: „Es ist also durchaus erforderlich, daß Macht der Macht entgegenwirkend, die Entwicklung dieser vergiftenden Thätigkeit, den Fortgang dieses allverschlingen„den unseligen Laufs, durch kraftvollen Widerstand „aufhalte (III, Vorr. 9, 10).“ Hiezu habe Ludwig XIV seine Zeitgenossen gebracht. Man würde seine furchtbare „Uebermacht nie angetastet haben, wenn man irgend ein „Ziel seiner unruhigen Herrschsucht gesehen hätte; aber „das habe weder sein Stolz noch jenes nimmersatte

„Bedürfniß unaufhörlicher Bewegung und immer neuer Lorbeeren erlaubt" (IV, 195). Daß aber mit der Unabhängigkeit eine Nation alles verliert, wird an Portugals Beispiel 1580 schön gezeigt. „Selbst „eines milden guten Herrn glücklicher Sklave hört „auf, sich selbst anzugehören; und so verliert sich „alle Ehre, alle häusliche Eigenthümlichkeit, alle „Vaterlandsliebe eines Volks; jammervolles An„denken bleibt, wird bald gefährlich, und erstirbt „am Ende" (II, 441); und hierauf, wie schändlich Portugal betrogen ward, als es sich einverleiben ließ u. s. f. Nachdem bei Anlaß Jacobs II bemerkt worden, „daß nur durch Schwäche Kronen „verloren gehen, und daß die, welchen die höchste „Gewalt entrissen wird, es gemeiniglich wohl ver„dienen, durch den unseligen Leichtsinn, womit sie sich hingeben (IV, 390)", stellt Hr. Ancillon dar, mit welchem Scharfsinn, mit welcher Beharrlichkeit, mit welchem Nutzen für die Welt Wilhelm von Oranien der Dritte das System des contre forces, wie er es nennt (sonst unter dem Namen des Gleichgewichtes berühmt), eingeführt hat. Er schildert Wilhelmen, mit so wenig Parteilichkeit (IV, 139, 367 f. f.), daß er des Guten eher zu wenig sagt, er vergißt, daß Wilhelm so kalt nicht war, nicht von seiner ersten Jugend an lebenslänglich wenigstens Einen Freund zu haben, den er über alles liebte, und daß von Ritter Temple und andern, die es um die Sache ernstlich meinten, er mit nicht weniger persönlichem Vertrauen als Achtung behandelt wurde. Desto unverdächtiger ist das der Frucht seiner Geistesarbeit ertheilte Lob: es wird gezeigt, wie vortrefflich der Utrechter Friede Wilhelms System festhielt und auf eine Weise entwickelte, wodurch „keine Macht aufgeopfert, „keiner solche Vortheile zugestanden wurden, wobei „das Gleichgewicht gelitten hätte (IV, 540)."

Weil von derselben Zeit Englands Continentalverhältnisse beginnen, wird die Natur desselben gewürdiget. „Die allgemeine Unabhängigkeit fordere „diese Verbindung: mehrmals hätte eine andere „Macht, wenn sie von der See her nicht gestört „worden wäre, die Unterjochung des festen Landes „mit Erfolg versuchen können. Wenn verblendete oder „bestochene Minister diese Verhältniß mißbraucht „haben, so beweise dieses nicht gegen ihren wesentlichen Nutzen überhaupt; sie sey offenbar in der „Natur gegründet (IV, 463 f. f.)." Hier wird unter dem „festen Lande" besonders das mittlere Europa von Schweden bis Malta gemeint, von welchem gesagt werden kann, daß es bei jener Verbindung in mancher Hinsicht den Kern der wahren Cultur und moralischen Civilisation enthält, so daß für unverblendete Menschen, denen das Allgemeine am Herzen liegt, was in Mysore, was am Phasis und Orus geschieht, gegen die Alteration der Staatseintheilung in dieser unserer Weltgegend durchaus gar nichts ist, und in keine Betrachtung kommen kann.

Im ersten Th. S. 16 möchte die Stelle vom arabischen Alphabet so zu berichtigen seyn, daß durch den Koran Sprache und Schrift eine Art Universalität in den Morgenländern bekam, übrigens weiß der Herr Verfasser wohl, daß jedes der genannten Völker sein eigenes, ja zum Theil mehr als Ein Alphabet gebraucht. S. 17: Persiens Eroberung durch die Römer, wenn man die Windbeuteleien der Dichter abrechnet, hatte in der That nie Allgemeinheit noch Dauer. S. 19: Die parthische Dynastie in Persien war von der Sassanidischen ganz verschieden, und hatte längst aufgehört; aber die Sassaniden waren (wenig unterbrochen) immer die Nachkommen Chosru Anuschirvan's. S. 29:

Waraka war keineswegs Mohammeds Neffe, sondern seines Oheims gelehrter Sohn (Abulf. I, 29). Sehr gut werden S. 32 die Siege der Araber erklärt: „es war keine Zusammenficht, keine Verbindung zwischen den Staaten, welche sie nach einander zerstörten." S. 64 f. werden die Ungerechtigkeiten Karls des Großen gerügt: „Genie entschuldiget die Verbrechen nicht; über äußerlicher Größe darf die Sache beleidigter Menschheit nicht vergessen werden. Leicht ist erobern, wo, wie damals, kein vereinter Widerstand ist." Uebrigens bestieg er den Thron in seinem 26sten, nicht 24sten Jahr, 768, nicht 63 (S. 41.) Die Kreuzzüge sind gut behandelt, und man sieht, daß ihre Wirkung auf Europa zu eingreifend vorgestellt worden. Genau genommen läßt sich Bagdad nicht an das Ende des achten Jahrhunderts setzen: Abu (nicht Abna) Dshjafar starb 775, und Harun, sein Enkel, war erst sein dritter Nachfolger. S. 202: Karl der Kühne, da er in seinem drei und vierzigsten Jahr den Schweizerkrieg führte, dürfte nicht mehr *jeune imprudent* gewesen seyn. S. 207: 53 Jahre hat Friedrich III regiert, 41 Jahre die Kaiserkrone getragen. S. 228: die Einführung des Christenthums in Ungarn ist nicht Geysa, sondern seinem Sohne Stephan zuzuschreiben, welcher ungemeine Schwierigkeiten fand; und nicht von Hedwig, der Tochter König Ludewigs (S. 231), von der russischen Sophie zeugte Jagello die Könige seines Geschlechtes. Vortrefflich ist Gasto von Foix gemalt (328) ꝛc. Die Betrachtungen über Karls V und König Franzen Kriege (394, 401) sind recht gut; schön und nach unserer Meinung überhaupt richtig die Urtheile über die Literatur (430 z. B.) im letzten Capitel. Th. II. S. 74: ein halbes, nicht anderthalb Jahre dauerte das Zwischenreich nach Maximilian dem ersten. S. 89 erklärt sich der Verfasser wider die symbolischen Bü-

der sehr stark: „les Luthériens ne firent „qu'échanger une servitude contre l'autre, ils „se soumirent à un véritable despotisme" u. s. f. Man ist weit davon, den Mißbrauch zu entschuldigen: daß aber zwischen den Extremen auch gar keine Mittelstraße erlaubt seyn soll! Unbeschränkte Freiheit in Verbreitung aller (also auch der verkehrtesten) Meinungen über Gegenstände, die, wie die Welt einmal ist, mit Erhaltung der moralischen Gesellschaft zusammenhängen, wohin führt sie, als durch den Weg der Ungebundenheit unter die Zuchtruthe des Despotismus: Im Uebrigen ist der Weg zwischen beiderlei Abgründen sehr schmal und schlüpfrig; hier ist nicht Raum für einen vollkommnen Guide des voyageurs. S. 126: die Geschichte kennt keine Heirath Kaiser Ferdinands I mit einer Tochter des Gegenkönigs Zapolya, noch wissen wir die Existenz dieser Prinzessin. Gustav Wasa (S. 154) und auch die übrigen, so oft poetischen, Könige der Schweden, vortrefflich geschildert.... Die Schilderung der inneren Unruhen Frankreichs im sechszehnten Jahrhundert (siehe z. B. S. 276), der Charakter des niederländischen Unternehmens (siehe z. B. 393, 397) sind sehr gut gezeichnet. Ja wohl haben weder die Niederländer noch die alten Schweizer etwas Neues, nur im Gegentheil das Alte, nicht über abstracte Theorien einen blutigen Versuch, sondern das erprobte Gute gewollt. Mit welcher unparteiischen Gerechtigkeit der Verfasser zu urtheilen pflegt, hat er an einem brandenburgischen Regenten bewiesen: „es habe Georg Wilhelm die Gefahren „wohl vorgesehen, aber denselben nicht vorzubeugen „gewußt. Die schrecklichen Zeiten haben eine große „Seele erfordert, seine sey schwach gewesen. Immer mißtrauisch auf sich, und ohne Mißtrauen „auf treulose Räthe, habe er Unthätigkeit mit Ruhe,

„Furchtsamkeit mit Klugheit verwechselt, und hie„durch sein und seiner Unterthanen Unglück gemacht „(S. 561).“ S. 103 ist statt Manstein Mannsfeld zu lesen. Wer betrachtet nicht mit höchster Theilnahme die Entwicklung der großen Krise, da Deutschland verloren schien, „als man sich begnügte, „in der Stille abzuwarten, wie weit Ferdinand endlich „gehen würde, und Ferdinand ohne allen Rückhalt, ja „gegen alle Politik, von der Schwäche der Fürsten und „von der Unthätigkeit Europens überzeugt, versuchen zu „wollen schien, wie weit die Geduld gehen könne (S. „111).“ Herrlicher Charakter des rettenden Helden, des schwedischen Königs, den man gar nicht gefürchtet, er aber rechnete auf den allgemeinen Haß, auf die Sehnsucht der Hülflosen (136, 139, 151, 163). Es ist eine der Geschichte würdige Frage (259), woher es kam, daß der großen Männer so viele sich damals zusammendrängten und folgten: „in so gewaltsamen „Krisen fühlen sich die großen Talente, und man ist „genöthigt, sie an ihren Platz zu stellen. Die Macht „der Ereignisse bricht durch die Gebräuche und Etiketten; die kleinen Leidenschaften müssen schweigen. „Wenn die Menschheit mit Verbrechen und Unglück „zu kämpfen hat, so entflammt sich das Genie; es „findet Materie zu Arbeiten, durch welche es über sich selbst erhoben wird.“ In Beschreibung der brittischen Bürgerkriege sind Stellen, des Alterthums würdig (siehe III, 300.) Cromwell ist gut analysirt (401); wie er früh zwei Dinge einsah, daß in Revolutionen die Gemäßigten immer zu Grunde gehen und daß immer am Ende die Bewaffneten das Gesetz geben. In der That, „man fängt an über die Frei„heit hinaus zu schwärmen, und endlich (wie um sich „dafür zu strafen) wirft man sich weit hinter die „Freiheit zurück; die Ermüdung sieht alsdann weiter „nicht vor, berechnet nichts (464).“ Th. IV, 97 lies

Cosmus III. Ludwig XIV wird sehr billig beurtheilt (98), und was Frankreich seyn kann, wenn es seine Kräfte nicht mißbraucht, vortrefflich gezeigt. Es thut wohl, in der düstern Galerie von Gemälden superfeiner Minister, die mit vielem Geiste die Bürde und das Verderben der Völker geworden, das musterhafte Bild Ritter William Temple's zu finden (131, 164); wir haben ihn bei aller Gelegenheit als das vollkommenste Ideal, nach dem ein Staatsmann sich bilden sollte, empfohlen.... S. 275 sieht man, wie auch die Uebergabe Straßburgs mitten im Frieden *volontaire* genannt wurde; Spätere verlieren die Ehre der Erfindung. S. 290 hätte besser bestimmt werden mögen, in welchem Sinne „l'unité dans l'église seroit toujours funeste." Wäre die Religion auf die eigentlichen uralten Grundlehren zurückgebracht, woher das Unglück, daß Gott (Vorsehung, Unsterblichkeit, sind in ihm) durchaus geglaubt würde! Die Verfolgung der Hugenotten ist eine vorzügliche Stelle. Gerechtes Lob der englischen Nation im Jahr 1688; nie war in einem großen Reich eine schönere, nie eine so weise Revolution. — Von Tökly kann man nicht sagen, *que sa résistance lui a coûté la vie* (444); er ist 27 Jahre nach der Belagerung Wiens im Jahre 1705 zu Nicomedia ruhig verstorben... Sollte (nach S. 512) Philipp V daran gedacht haben, sich nach Ostindien auf wenig bedeutende Inseln und nicht eher nach Mexico oder Peru zu retten? Eine gute Betrachtung ist S. 516 bei Anlaß der englischen Hofcabale 1711: „oberflächliche Menschen, oder welche die Geschichte der Menschheit gern höhnen," haben den ganzen Utrechter Frieden der Historie mit Lady Masham (nicht Marsham) zugeschrieben; es waren höhere Grundsätze. Wenn S. 544 Frankreich als *l'amie naturelle de l'Allemagne* erscheint, so ist nöthig, weithin

zurückzudenken; alsdann möchte man einschieben *de l'extrême confusion et de l'affoiblissement de l'Allemagne.* Doch wer wird die Ironie verkennen! Die Pfalz haben sie verbrannt; im siebenjährigen Krieg sollte Contade Westphalen wüste legen! Andere Proben sind nicht so alt. Im Fache der Literatur wird eigentlich die französische (vorzüglich), dann die englische, auch die spanische und italienische gewürdiget. Wir haben uns gewundert, unter Frankreichs Geschichtschreibern (S. 236) den besten, Mezeray (zumal wenn man ihn hat, wie er war, ehe ihn die Censur entmannt), nicht genannt zu sehen; es ist weniger verwunderlich, daß er auf Colberts Pensionenliste nicht blieb. Sollte Bossuets Universalhistorie (S. 234) nicht allzu sehr erhoben seyn! Wir finden in der ersten Abtheilung eine Anzahl glücklicher Ausdrücke, überwogen von der alles durchdringenden schiefen Ansicht des Bischofs; in der zweiten, ganz ihn, in seinem Fache, trefflich als solchen; in der dritten, viel Schönes, in Frankreich dazumal Neues, aus den Alten und Machiavel. Daß unsere Sprache so metaphysisch seyn soll (231), hatten wir an Luther, an unsern Chroniken, im Umgange des Volks, nicht bemerkt; wenn die Narrenkappe allgemein gesucht wird, kann freilich Schellen auch sie leihen. S. 566 wird Miltons Todesjahr, nicht allegorisch, sondern durch einen Druckfehler, für sein Geburtsjahr ausgegeben.

Bei einem Werk von mehr als zweitausend Seiten sind wenige und kleine Unrichtigkeiten, und großentheils der Schrift und dem Druck zuzuschreiben! Der Geist des Buchs ist gut, ist edel, das Buch unterrichtend; wir wünschen es in viele Hände, mehr noch in Köpfe, die seine Lehre fassen, und sind auf die Fortsetzung begierig.

## 12.

**Deutsche Finanzgeschichte des Mittelalters, von Karl Dietrich Hüllmann, Professor der Geschichte zu Frankfurt a. d. Oder. Berlin, bei Fröhlich, 1805. XII v. 234 S. in 8.**

An Ordnung, an Genauigkeit, an Richtigkeit und Umfassung der Begriffe und Anspruchlosigkeit des reichhaltigen Vortrages ein besonders gutes Buch; worin der Gegenstand aus den Quellen mit kritischer Auswahl und Anführung derselben so beleuchtet wird, wie dieselben es nur immer gestatten. Die Abhandlung zerfällt natürlich in drei Theile, da die Einkünfte der Könige, theils aus ihrem eigenthümlichen Vermögen, theils aus den Regalien, theils aus den Leistungen des Unterthans flossen. Dabei wird gezeigt, auf welche Art, was bloß königlich war, endlich auf die Landherren überging. Es wird aus der Karolingischen Zeit ein, wie der Herr Verfasser selbst sagt, nicht vollständiges, doch immer mannichfaltig merkwürdiges Verzeichniß von 123 Reichsdomänen geliefert. Als Regalian werden die Berg- und Salzwerke, nebst der Münze aufgeführt; insofern der König, außer seinen Familiengütern, Forst- und Jagdbarkeit nutzte, hätte auch diese Rubrik wohl den Regalien beigerechnet werden mögen. Die Leistungen des Volks werden in die Natural und Geldlieferungen getheilt; jene betrachtet, wie der Hof, oder die Vertheidigung des gemeinen Wesens, oder die Einrichtung und Unterhaltung öffentlicher Anstalten sie erforderte; diese (nach einer wohlgerathenen Bestimmung des Namens und der Natur öffentlicher Geldleistungen), so wie sie vom Grunde, den Gütern, oder nach Köpfen, ordentlich und außerordentlich, oder für die Gerichte, oder Krieg, oder von dem Handelsbetrieb geleistet wurden. Bei Anlaß der letz-

letztern wird auf den Ursprung, die Wege, die Verbreitung des deutschen Handels ein Blick geworfen, und sonach das Zollwesen behandelt. Ungefähr dieses ist der Hauptinhalt, und so ist er geordnet: sehr deutlich und umfassend. Bei solcher Kürze sind sehr viele wichtigere Bestimmungen und Erörterungen beigebracht, von denen wir beispielsweise einige nennen.

Unstreitig hat sich die Staatsverfassung nach der Analogie der häuslichen gebildet (S. 71): Staatskunst und Finanzwissenschaft waren ganz unbekannte Begriffe (S. 56.) Die Regierung Karls des Großen, der sich das eitle Ziel gesetzt hatte, die erste Rolle in Europa zu spielen, war die Epoche eines unerträglichen Drucks. Die Kriegsverpflichtung der Allodialbesitzer wurde so außerordentlich erweitert (S. 106 f.), und so ungeheuer hoch stieg die Strafe versäumter Pflicht (bis auf die Hälfte des Vermögens, S. 177), daß die kleinen Grundeigenthümer, um nur zu leben, sich den Magnaten ergeben mußten, durch deren Bekittene sie von dieser Zeit an vertreten wurden. Der Verlust der alten, freien Verfassung, die Verwirrung im Staat, eine Revolution in der Kriegsmanier, waren unausbleibliche Folgen. Kann die unnatürliche Anstrengung zu Europens Unterjochung und Festhaltung unter dem Joch je andere, als verderbliche haben? Wie theuer muß die Menschheit das schnöde Lob büßen, wodurch verkaufte Schriftsteller unternehmenden Männern hierüber den Kopf verrücken!

Die ältesten Wege des deutschen Handels werden von Lorch (bei Ens) nach Bardewyk, von Venedig hier den Rhein hinab auf Wyk de Dnurstede, dort über Frankfurt nach der Saale und Elbe, endlich von Schleswig nach Sluys und den Mündungen der Seine bezeichnet. Von dem Geldwerth, wie von den Preisen, sind Tabellen. Der Solidus wird auf einen Reichsthaler Lpz., der Denar zu zwei gr. berechnet; aber

gezeigt, daß jener der Mittelpreis von 20 Berliner Schäffel Roggen war.

S. 3 wird von dem „Verräther Ludwig dem „Ersten, un[illegible]ten Wuth gegen die benachbarten „kleinen Fürsten [illegible]rochen. In dieser Kraftsprache (an deren Schi[illegible]t in diesem Fall sich zweifeln läßt) wird nicht [illegible] jeder erkennen, daß die Rede von Clodwig ist, noch welchen Nutzen diese Umwandlung der angewöhnten Schreibart bringt, nach der also Ludwig XVI der XIX wird heißen müssen. Das Wort Ungeld (gewöhnlich Umgeld) wird S. 141 wohl nicht richtig von dem Gegensatze des Geldes hergeleitet, und als frühere Leistung beschrieben: vielfältig war es Trankſteuer, und sollte Ohmgelt geschrieben werden, öfters eine von Hause zu Hause umgehende, gemeine Steuer. Daß egnegia familia in Wertheim (der Urkunde Ottons II, 976) die der heutigen Grafen von Wertheim gewesen, ist S. 211, doch wohl sehr uneigentlich gesagt; man weiß, daß vor dritthalb hundert Jahren das Haus Löwenstein durch die Wertheimische Erbtochter den Sitz des erstorbenen Namsstammes von Wertheim an sich gebracht.

Eine vielfach anwendbare Bemerkung diene zugleich als Probe des Vortrags, S. 72 f.: „daß die Rohheit „und Gesetzlosigkeit unserer Vorfahren neben der ge„rühmten Religiosität und hohen Achtung des Prie„sterstandes bestehen konnte, ist nicht zu verwundern; „jene war natürlich, diese erkünstelt. Was man Re„ligion nannte, war ein leeres Formenwesen, ohne „Ueberzeugung und Aufklärung, ohne sittliche Cultur; „was für Hochachtung der Geistlichkeit galt, war bloß, „zum wenigsten bei den Großen, eine gewisse Scheu. „Wenn die Zeitgenossen sich demüthig vor einem „Stande beugen, dem das Spiel der Umstände große „Macht verleiht, so ist diese kalte nothgedrungene Ver„beugung nicht zu verwechseln mit wahrhafter Hoch-

„achtung, gegründet auf Anerkennung der Größe, „Vorzüge und Verdienste, auf freiwillige Huldigung. „Wie den neuern Europäern gegen den Fürstenstand „eine kriechende Unterwürfigkeit, eine morgenländische „Sprache eigen geworden ist, seitdem derselbe durch die „stehenden Truppen so große Gewalt erlangt hat, „ohne daß jedoch mit dieser äußern Ehrerbietung wirk„liche Hochschätzung aller Glieder dieses Standes ver„bunden ist, eben so behandelten die meisten weltli„chen Magnaten des Mittelalters den Priesterstand „zwar mit vieler äußern Unterthänigkeit, da ganz „Europa von dem festen Gewebe der Hierachie be„fangen war; aber ohne Wahrheit, ohne Zustimmung „des Gefühls.“ Ganz können wir dieser Darstellung doch nicht beistimmen: sie scheint eine unbegreifliche Erhabenheit innerer Einsicht bei den Großen voraus zu setzen, die doch, bis auf wenige, nicht über, sondern in ihrem Zeitalter waren, das nach den unverdächtigsten Beweisen wirklich im Ernst glaubte, und mit jenen Formen viele Wärme der Andacht verbannt. Die Rohheit kam von Wildheit der Leidenschaften; die Geistlichkeit selbst war davon nicht frei: nur durch eine höhere Cultur (welcher auch hier u. a. die Abschaffung des Menschenhandels zugeschrieben wird) über die Menge der Zeitgenossen so weit erhaben, daß sie eine ungeheuchelte Verehrung verdienen konnte, wider welche die augenblicklichen Unthaten der Leidenschaft nichts beweisen. Was war diesen je irgendwo heilig? Man kann sich nicht genug hüten, Ansichten unserer Zeit in die Geschichte eines Zeitalters hinein zu dichten, denen wir zu sehr entwachsen sind, um es uns recht vorstellen zu können.

Im Uebrigen wünschen wir sehr, daß der H. Verf. viele Sätze, die er hier mehr andeutet, als ausführt, und andere Punkte der vaterländischen Mittelalter-

geschichte, nach seinem trefflichen Quellenstudium und Urtheil genau zu bearbeiten sich entschließen möge.

## 13.

**Genève bei Paschoud: Manuscrits de Mr. Neker, publiés par sa fille. An XIII, 153 u. 353 S. in 8.**

Die ersten 153 Seiten dieses Buchs enthalten, was die Frau von Staël von dem Charakter und Privatleben ihres Vaters mit jener Sprache der tiefsten vollesten Empfindung dem Publicum fürs erste zu sagen hat. Das Buch selbst besteht aus 145 abgerissenen Aufsätzen oder Sprüchen, die sich in den Handschriften des Verstorbenen gefunden haben. Von der 229. S. bis zu Ende ist ein von ihm verfaßter Roman, Suites d'une seule faute. Eine Sammlung seiner Werke, und nähere Nachrichten über ihn haben wir zu erwarten. Was aus seiner Charakterschilderung hervorgeht, ist von dem Recensenten in einer eigenen Schrift anderswo behandelt worden *). „Er wollte das Gute, und er that, was er konnte." Das ist er den Lesern dieser Blätter schuldig, zu bezeugen, daß, obwohl nicht ein unparteiischer kalter Geschichtschreiber, sondern eine zwar wohl unterrichtete, jedoch den Vater mit höchster Leidenschaft

*) Gern hätte ich diese Schrift Müllers über Neker diesem Band beifügen mögen, wo ihr schicklichster Platz gewesen wäre — aber sie ist nicht in meinen Händen, sondern in denen eines angesehenen deutschen Gelehrten, auf dessen Bitte M. sie schrieb, sie im Jul. 1806 ihm, als Vorrede zu derselben Uebersetzung der Manuscrits de Neker, überschickte,

liebende Tochter spricht, in dieser vorliegenden Abhandlung die Thatsachen um nichts weniger wahrhaft sind. Viele, die meisten sind offenkundig; die Bestätigung anderer hat man durch unverdächtige Zeugen, welche ihn wohl gekannt haben. Man kann also dieser Herzensergießung der Tochter mit ungetrübter Theilnahme folgen; sie wird keine falsche Vorstellung in den Kopf bringen. Dabei ist sie höchst anziehend; es redet hier nicht Geist und Witz, es glänzt hier nicht jene, sonst etwa zu reichlich gebrauchte Kunst der Schriftstellerin: Sie ist's, ihr Herz redet. Wer sie dieses Stück schreiben sah, wer sie es lesen gehört, könnte darüber zeugen: aber der beste Zeuge ist im Innern jedes edlen Gemüthes, der Sinn für das Ungeheuchelte. Wir wollen auch die nicht bestreiten, welchen dieser und jener Ausdruck übertrieben scheinen mag: denn die sind nicht sie, sie so ganz, mit aller Kraft ihrer Seele, nicht für die Welt jetzt schreibend, sondern um sich Luft zu machen. Wer spotten kann (ist ja des großen Haller's Mariane zu derselben Zeit auch parodirt worden!), dem ist auch nichts zu sagen, denn er hat keinen Sinn, es zu fassen; das Genie des Herzens ist dem Unglücklichen unverständlich.

---

und am 23 Sept. 1807, da die Uebersetzung nicht erschien (und auch schwerlich mehr erscheinen wird) selbst sie ausdrücklich zurück begehrte, aber nicht erhielt. Durch einen Zufall ging die Abschrift davon, die mein Bruder für mich machen ließ, verloren. Von der Billigkeit des Besitzers erwarte ich noch Entsprechung auf meine öfters wiederholten Bitten und Anerbietungen, — oder wenn auch nicht, daß wenigstens er sie herausgebe, damit sie nicht für das Publicum ganz verloren gehe.

A. d. Herausg.

Herrn Neker's hier erscheinende Gedanken über mancherlei Gegenstände tragen sein Gepräge ganz; eines denkenden Beobachters der Welt, welcher in dem großen Kreise seines Lebens (denn auch vor seiner politischen Berühmtheit war sein Haus ein Sammelplatz der geistreichsten und ausgezeichnetsten Männer) eine Feinheit in dem Urtheil bekommen, wodurch, wenn er weniger gut gewesen wäre, er furchtbar seyn konnte, dem aber eine hohe Moralität allezeit alles war. Ein Auszug ist unmöglich; einige seiner Sätze wollen wir zur Probe ausheben.

Der Mann, welcher das Schicksal der Welt (insofern dieses Menschen möglich) in seine Hand genommen, welche Aufmerksamkeit mußte er bei dem erwecken, der auch sich, sich aber beim besten Willen und vielem Wissen vom Glück so zurückgeworfen, als jenen erhöhet sah! Das Resultat schrieb Neker kurz vor seinem Tode (S. 49 f.): „was den damals ersten Consul außerordentlich „bezeichnet, ist die in ihm herrschende Willenskraft, „ein hoher prächtiger Wille, welcher alles faßt, „ordnet, bestimmt, nach den Umständen sich ausbreitet oder anhält. Das ist die erste Regenteneigenschaft. Man betrachtet so einen Willen „zuletzt wie ein Naturgesetz, dem zu widerstreben „man sich gar nicht einfallen läßt. Hingegen im „zweiten Rang hat die Willenskraft Schranken; da „braucht man tausenderlei Schonungen, man „muß einen großen Theil seiner Kräfte auf sie verschwenden." Diese Stelle zeigt genugsam, worauf es ankömmt, und die Eitelkeit alles Andern, wo das Eine abgeht. Fein komisch malt Herr Neker die mannichfaltige List unwissender Großen, die ihre Schwäche bergen wollen, S. 54. Noch satyrischer ist die, ehemals schon gedruckte, geistvolle Schrift, welche hier S. 84 — 93 wieder erscheint,

*le bonheur des sots.* Was haben wir über sein Wort von der Vaterlandsliebe zu sagen! S. 68 f.: „wo der Bürger von politischer Theilnahme ganz „ausgeschlossen ist, wird Vaterlandsliebe nur Name „seyn. Man sagt, ich liebe mein Vaterland, ich „kenne sein Gutes: kalt sagt man es sich und „Anderen. Die wahre Vaterlandsliebe ist inniger, „feuriger. Zwanzigmal täglich bedenkt der Britte, „daß er ein Britte ist; aber in den weiten Landen „der alten Germanen denkt einer in seinem Leben, „auch wohl einmal daran, daß er ein Deutscher ist?" Das zu widerlegen, beeifert euch; politische Theilnahme haben die Zeiten uns gegeben, geben sie, täglich wärmer, jedem. Die vortrefflichen Gedanken über die protestantische Geistlichkeit S. 70 — 80 verdienen besondere Empfehlung. S. 111 großes Resultat eines viel versuchten Lebens, worin so viel mißglückte: „mich haben alle meine Beobach„tungen darauf gebracht, daß genauere Kenntniß der Menschen nicht nothwendig zu ihrer Verachtung führt." (Hierüber mehrere Seiten Ausführung.) „Wie natürlich, daß der Allwissende der Allerbar„mer sey, und daß der in seiner Einfalt so tief„sinnige Lehrer Christus unsere Urtheile so mildernd „leitet! "Neker hatte sich der Menschen eben nicht zu sehr zu loben; er war aber von Grund aus gerecht. Von der Darstellung eine Probe, S. 142: „mit „dem Tod ist nicht zu scherzen: wir kennen ihn „nicht; zu sehr zerstreut uns das Leben. Wie aber? „Er kömmt, will allein mit uns reden, setzt den „Tag, wo wir mit ihm sollen in die Finsterniß; „er ruft; wir möchten viel wissen, keine Antwort; „nun, Verlegenheit, nun Kümmerniß. Erscheine, „trostvoller Glanz der Religion! Noch Eine Stelle S. 183: „Ewigkeit der Höllenstrafen. Gott! Ewi„ges Feuer, haben Dich die gekannt, welche dieses

„Wort zuerst auszusprechen? Ewiges Feuer, für elende „Geschöpfe, in beständigem Kampf gegen Lockungen „des Irrthums und Stürme der Leidenschaft! Ewiges „Feuer, elenden Creaturen, deren Waffen so schwach, „deren Kampf so mannichfaltig und immerwährend ist! „Gott, Deine Güte! Sie war, ehe wir wurden; „sie bleibt, wenn der Tod uns niederwirft.“ Guter Mensch Gottes, du bist nicht orthodox, aber bitte für uns! Was er über die öffentliche Meinung S. 20 f. f., was er über den Ton der sogenannten guten Gesellschaft S. 116 ff. sagt, verdiente auch hier zu stehen; doch wir wollen mit Einem Wort über seine Landsleute schließen, S. 185: „die Genfer sind viel weniger oberflächlich als die Franzosen; „dennoch ist mir nicht so gemüthlich, mit ihnen zu „sprechen; man merkt kaum, ob man Eindruck „macht.“ Sie hatten weniger Herzlichkeit und „Wärme, als kalten Verstand. — Doch noch Eines: „sonderbar! Genf ist erobert; das kleine Volk ver„loren in die große, die größte Nation: aber Genfer „und Franzosen bleiben doch zweierlei. Es ist eine „Ehre, dieses edle Andenken dessen, was man war. „Die Papiere sprachen von der unaussprechlichen „Freude, als die Stadt französisch wurde. Welche „Materialien für die Historie, die öffentlichen Papiere „unserer Zeit!“ In der That: als ein französischer General die allgemeine Traurigkeit sah, konnte er sich nicht enthalten, einem, der die Sehnsucht nach der Einverleibung, die Freude über deren Decretirung, besonders gerühmt hatte, seine Gegenbemerkung zu machen. Dieser behauptete wider den Augenschein, sie wären alle „trunken vor Freude.“ Da antwortete der General: „*il faut avouer qu'ils „ont le vin bien triste!*“

Den angehängten Roman des Greisen, eine ganz zufällige Beschäftigung weniger Stunden, nach den

strengen Regeln der Kunst zu richten, möchte wohl unbillig seyn. Die Scenen sind erschütternd, herzzerreißend: niemand kann ihn ohne warmes Mitgefühl lesen. Mehr hat er nicht wollen; und es ist viel, in einem Fach, das ihm durchaus fremd war, ihn so weit gekommen zu sehen.

## 14.

Genf, bei Paschoud: Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne, par Charles Victor de Bonstetten, anc. baillif de Nion etc. An XIII 372 S. 8.; nebst einer Karte.

Männer, die aus sehr natürlicher Liebe für Rom die Darstellung des herabgewürdigten, unausdrückbar elenden Zustandes, worunter Latium erliegt, wie ein verrathenes Familiengeheimniß betrachten, haben die Reise des Hrn. von Bonstetten mit äußerstem Unwillen gelesen; auch gemäßigtere vermutheten Uebertreibung. Allein, wenn auch hin und wieder die Farben des Gemäldes etwas grell aufgetragen seyn möchten, so ist sein Grund nicht weniger wahr. Man kennt den Verf. aus andern Schriften als einen sorgsamen, genauen Beobachter, dessen Berichte freilich oft etwas Auffallendes, aber nur darum haben, weil er, mit Vorbeigehung des allgemein Bemerkten, das Wesentliche heraushebt, und was er mit Scharfsinn sah, mit der Wärme vorträgt, welche seiner Denkungsart würdig ist. Sein Sinn ging von jeher auf bürgerliches Wohl, auf die gute Sache des Lichtes und wahrer Freiheit; er suchte immer das Anwendbare; französisch

war die Einkleidung, aber deutscher Verstand lag zum Grunde. Die Thatsachen pflegt er mit Wahrheit anzugeben; wenn das Feuer ihn etwas zu Uebertreibung fortreißt, so mag es seyn, wo er die Folgen zeigt. So ist überhaupt dieses Buch, dessen mannichfaltige Ansichten wir mit einigen Bemerkungen darzustellen gedenken.

Es zerfällt in zwei Theile, deren der erste, bis S. 293, die kleine Reise von Rom nach Ostia, dem alten Laurentum und Lavinium; der zweite ihre Frucht, nämlich die Schilderung des heutigen Latiums, enthält. Ueberhaupt sind zwei gute Eigenschaften sichtbar: eine lebhafte Erinnerung der alten Zeit, und eine sehr anschauliche Darstellung der ursprünglichen, physischen, sowohl als der gegenwärtigen durchaus traurigen Beschaffenheit dieses Landes. Die erste Bemerkung, wie bewunderungswürdig genau die Localbeschreibungen der alten Dichter zu seyn pflegen, wie historisch, wie wahr sie sind, ist nicht so neu als reichhaltig an Aussichten und Lehren. Welcher Commentar wird durch die Waffen bereitet, welche den classischen Boden in aller Welt für Beobachter zugänglich machen! Zugleich erkennt man den Unterschied buchgelehrter Dichterei von der durch die Natur geweckten. Der Herr von Bonstetten bringt über den historischen Gebrauch der von Virgil gesungenen Sagen viel Gutes bei, dessen Resultat scheint, daß er nichts vortrug, was nicht in denselben lag, die unsichere Chronologie aber und die Widersprüche nach dem Bedürfniß der poetischen Wirkung ordnete. Die Localität kömmt zur Bestätigung. Noch ist der alte Picus, noch der laurentinische Name, noch die albuneische Grotte (acqua solforata d'Altieri), worin Latinus das Orakel nahm, noch sind die Stabula alta und viele ländliche Sittenzüge dem nur einigermaßen gutwilligen Forscher wohl aufzu-

weisen. Und wie Virgil dieselbe Anfangsstufe der Cultur, von welcher Latiums vier glücklichste, die albanischen, Jahrhunderte ausgingen, schildert, ist nach dem natürlichen Gang der Dinge wahrscheinlich genug; die Nachrichten aus der Odyssee, wo diese Küste noch in der Fabelwelt liegt, gehören in etwas ältere Zeit. In genauere Prüfung der Frage, was für ein Aeneas von der Sage gemeint war, läßt der Verfasser sich nicht ein. Es wäre immer möglich, daß um mehr als ein Jahrhundert später, nach der dorischen Ansiedelung in Aeolien, ein Aeneas, wirklich Dardanide, wirklich aus dem Königshause, die Colonie geführt hätte, deren Sprache und Sitten schon von andern, Alten und Neuen, im ersten Rom bemerkt worden sind. Nun, wie er 500 Schritte vom Meer gelagert; wie geschickt er durch die Tiber und den Sumpf seine Fronte, seinen Rücken durch einen kleinen See gedeckt; wo Nisus und Eurvalus den Morast umgehen mußten; die Selva Laurentina, wo des alten Königs Maierhof, Jahrhunderte nach diesem, immer der albanische (Erbdomäne des Hauses) hieß; des Turnus Lager; in Laviniums Lage die unverkennbare Aehnlichkeit mit der ehmaligen Vaterstadt, die mit Lanzen ziehenden Hirten; Alecto vom Conus des Daches trompetend, dieses und mehreres, wodurch diese Quadratmeile Land (größer ist der Schauplatz nicht) so ein inniges Interesse erhält, wird von dem Verfasser gut beschrieben. Was Lieblingsträumen unserer Einbildung Realität sichert, ist jedem fühlenden Menschen werth; es ist unbillig, über so alte Geschichten mehr als Aufspürung der Merkmale ihrer Aechtheit zu begehren, und Herr v. B. hat die Schranken nicht übertreten. Mag immer Anna Perennia nicht Didons Schwester gewesen seyn, was hindert's, daß in Anna Petronilla's Capelle der

Ort noch kenntlich sey, wo Rom ihr frohes Fest gefeiert!

Der Verf. steigt aber auch weiter hinauf, in die chaotische Nacht, wo in der Bucht, welche die Jahrtausende zur lateinischen Erde gefestet, unter den Wassern Vulcane getobt, die zahlreichen Hügel hervorgestossen, und den Kern des Kalkgebirges überall mit ihrem Auswurf bedeckt. Es wäre zu wünschen, daß er seine Beobachtungen weiter in die dunkelblaue Kette der sabinischen Berge fortgesetzt, und wenigstens von dem Albanerberge und Soracte genauere eigene Ansicht genommen hätte. Die zahllosen wunderbaren Höhlen, die sauren Quellen, die mit Wasser gefüllten Krater. Bis Magliano strömt die Tiber durch vulcanische Gegend; diese hört auf gegen Otricoli hin. Wie viele tausend Jahre zu Befestigung der Alluvionen von Ostia bis Antium erfordert wurden, ist eine etwas unsichere Berechnung, weil mit der fortwährenden Arbeit des Stroms die Wirkung der Vulcane zu verbinden ist, welche wir unmöglich beurtheilen können: wissen wir doch nicht, wie hoch die Wasser den Grund bedeckten!

Höchst merkwürdig ist, wie das fruchtbare, volkreiche Land in das gegenwärtige Elend versank. Nachdem die Ländereien lange durch Hirten benutzt, nach und nach Landbau in Uebung gebracht, und von Männern, die noch als Landgötter oder Stammhäupter da des Ruhms ihrer Erfindungen genossen, vervollkommnet worden, und nach den Heldenzeiten, wo consularische Hände zugleich das väterliche Feld und Roms Gemeinwesen auf die höchste Stufe des Flors erhoben, fing mit der Weltmonarchie sogleich der Verfall der Sitten, des Feldbaues und des Vaterlands an. Von dem an hatten Sklaven das Land; bis unter den Kaisern, welche das Volk

umsonst von sicilischen und ägyptischen Ernten nährten, es gar nicht mehr gebaut würde. Von dem an, latifundia, wie noch, da Ein vornehmer Römer einige siebzig Herrschaften besitzt, nie sieht, nie beachtet, und kein Verwalter, kein Pächter auf die Zukunft, jeder nur darauf sieht, für seinen Eigennutz das Land, wenn es auch auf ewig zu erschöpfen wäre, möglichst auszusaugen. „Seize siècles n'ont „pu suffire" (hört es, Zeitgenossen!) „à expier „le crime de ces Romains, d'avoir usurpé la „monarchie universelle sur des nations indépendantes, et leur lâcheté, d'avoir abandonné „une liberté qui leur avoit coûté si cher, pour „attenter à celle d'autrui à faire à leurs propres dépens le malheur de la terre" (S. 191). Daher die fruchtbare lateinische Erde in eine grause Wüste verwandelt, unergiebig, wie vom Tod berührt (S. 47); und wo der latialische und der capitolinische Jupiter die Macht der Herren der Erde verkündigten, Bettelklöster als Wahrheiten der allgemeinen Bettelhaftigkeit (S. 192); daher ein Zustand der Gesellschaft, dessen erste Opfer die Urheber seiner falschen Richtung sind, und worin diejenige Macht, welche den Menschen über sich selbst erheben sollte, ihn unter die Creaturen herabsetzt, welche nicht wie der Mensch ihre eigenen Gesetzgeber zu seyn bestimmt sind (S. 225). Der Verf. zwar, nichts weniger als überlästiger Tadler oder trübsinniger Prophet, wagt noch, eine Zeit zu hoffen, wo man einst lernen werde, die Freiheit mit den Gesetzen, Kraft mit Gehorsam, und den Schwung der Thätigkeit, ohne den kein Glück ist, mit der öffentlichen Ordnung zu verbinden, ohne die keine Tugend ist (S. 119). Aber so lange das gleiche Ungeheuer, welches in alten Zeiten alles Edle, Schöne und Gute derselben jugendlichen blühenden Civilisation in seinen unersättlichen Rachen ver-

schlungen, um über den Trümmern einer herrlichen Welt scheußlich zu verwesen, die Freiheit auch des europäischen Gemeinwesens und die Selbstständigkeit seiner Theile bedrohet, und (gemäß der neuern unseligen Verdrehung und Verwirrung aller Begriffe und Ansichten) selbst unter uns Lobredner findet, so mag eine gute Zeit (weil Hoffnung uns nie verlassen darf) zu erwarten seyn, aber nicht in Europa.

Ueber dem vielen Vergnügen, das dieses Buch uns gewährte, haben wir einige Kleinigkeiten zu bemerken beinahe vergessen. Hin und wieder ist wider die Rechtschreibung gesündiget: wenn Ostia le pyrée von Rom genannt wird, so kostet es dem Leser eine Besinnung, ob vielleicht in den Kaiserzeiten daselbst ein Hauptsitz des Feuerdienstes war? Nein; es wird dem attischen Hafen, dem Piräus, verglichen. So unrichtig wird auch für Mithras Myrtha geschrieben. Was S. 369 vom alten Sabinus, dem Visitator, angeführt wird, will zu S. 333 ff., „daß „der Weinbau nicht alt war," kaum recht passen. S. 355 wird eine Grotte bei der Villa Medicis als der Ort angegeben, wo der Plan der Pariser Bluthochzeit gemacht worden wäre; ist hier nicht Etwas verschrieben?

Allein wir übergehen ungern die zahlreichen Bemerkungen, wodurch das Buch so anziehend als nützlich wird. So, über den vortrefflichen Gebrauch, den die Römer von dem Wasser gemacht, besonders über die unter der Erde erstaunungswürdig weit gehenden Canäle (S. 41 — 45). Ein wahres Wort über Livius: „cet historien si éloquent, si „plein de goût et d'élégance, qui comme Vol„taire avoit l'horreur des livres ennuyeux, n'a „pas assez de génie pour entrevoir, même „dans les ouvrages mal écrits, la liaison sublime „des principes." (S. 148. Virgil ist wirklich als

Geschichtforscher weit gelehrter); die sonderbare Manier des römischen Volks, in bekannten Wörtern Buchstaben zu versetzen: Capra ist crapa, statt febbre sagt man frebbe, paduli für paludi; Contestabuli für Connetable aber wird mit Unrecht angeführt, jenes ist richtiger; über die mal'-aria, daß sie nicht sowohl von den Morästen kömmt, als von der üblen Bestellung des Latiums: der Abnahme der Wälder; der Entvölkerung (es wird im ganzen Lande kein Feuer mehr gemacht; wo Völkerschaften wohnten, ist etwa noch ein Haus; Sommers zu Ostia, der Stadt von einst achtzigtausend Menschen, etliche Weiber; zu Ardea sind 1802 fünfzehn Personen Hungers gestorben); der äußersten Unreinlichkeit und anderen zusammenhängenden Ursachen. Die Widerlegung des mißverstandenen Gemeinsatzes, die Armuth mache erfinderisch. Wo sie die Frucht der Unterdrückung ist, nimmt sie den Muth, und macht für alles, auch das genußlose Leben, gleichgültig; die römischen Bauern sind das Gegentheil der englischen Pächter. Ueber die verschiedenen Ochsenarten. Ueber die höchst empfehlungswerthe Cultur des Cytisus S. 335. Lob des rührend guten Gemüthscharakters, und (wo immer möglich) der Gastfreiheit, wenigstens der Gefälligkeit und Uneigennützigkeit dieser verwahrloseten, dahingeopferten Landleute im Latium. Zur Zeit der neuesten Revolution hörten die Mordthaten auf, sobald einige bestraft worden: sie fingen wieder an mit den Freistätten; wo bei einem reizbaren Volk das Gesandtschaftsrecht, die Kirche, das bürgerliche Recht und herrschende Meinungen den Mord begünstigten, ist wohl kein Wunder, daß entflammte Leidenschaft sich denselben erlaubt.

Wie viel wäre noch zu sagen von der Stadt, wo Jahrhunderte und Jahrtausende hindurch, auf

Wechselbänken und Lauen, die Trümmer des alten republicanischen, auf dem Schutte des kaiserlichen Zeitalters, siebzehn Palmi höher, die Gassen Roms im Mittelalter, und auf diesen die sinkende Pracht neuer Zeit ruhet! Von der Cirse noch schreckender Grotte; dem verlornen Numicus; der Unermeßlichkeit noch zu machender Entdeckungen; dem Laurentinum des Plinius und Hortensius, und der Bauart jener Villen, die jeder für sich, nicht zum Prunk vor anderen einrichtete. Herr von Bonstetten hat in so vielen Ländern so Vieles und auf seine eigenthümliche Art gesehen, daß zu wünschen ist, er möge noch sehr viel uns mittheilen. Hiebei wird, was er sah, was er dabei dachte, allgemein gefallen; Flosceln französischer Beredsamkeit bedarf es nicht.

## 15.

**Dresden in der Arnoldischen Buch- und Kunsthandlung: England, Wales, Irland und Schottland. Erinnerungen an Natur und Kunst aus einer Reise 1802 und 1803. Von Christian August Gottlieb Goede. Erster Theil 1804. 236 S. Zweiter Theil 405 S. in 8.**

Keinen Augenblick konnte der Verfasser wählen, welcher der begierigen Aufnahme einer unparteiischen Würdigung seines Gegenstandes günstiger gewesen wäre. Ob das Reich, dessen Freiheit und Flor seit jenen berühmten Capiteln Montesquieu's bis auf die Revolution von den beredtesten französischen Schriftstellern ihrem damaligen Hofe so oft als die bitterste Satyre seiner elenden Regierung vorgehalten wurde, in der That, wie sie nun wollen, einsmals

mals aller Achtung, aller Theilnahme und Hoffnung unwerth geworden, davon kann zwar bei Vernünftigen die Frage nicht seyn. Doch gibt es Leute auch unter uns, „die seit einiger Zeit mit den elendesten „aller elenden Declamationen über die selbstsüchtige „Härte der Engländer den breiten Strom boden„loser Erbärmlichkeit noch höher anzuschwellen be„dacht sind" (S. 238), und auch Bessere sind von den Diatriben der neuen Whigs (der Revolutionspartei in England) verblendet oder erschüttert worden. Daher wird jedem rechtlichen Mann über viele Materien das Urtheil eines verständigen Augenzeugen höchst erwünscht seyn. Für die Erhaltung des Guten und Großen in Europa sind unter gewissen Umständen eben wenige Hoffnungen: desto niederschlagender, auch diese nach und nach aufgeben zu müssen.

Wir haben das Vergnügen, in dem Verfasser dieses Werks einen wahrhaft hellsehenden, rechtliebenden, der Wahrheit, auch wenn sie schmerzt und wenn sie Besorgnisse einflößt, unwandelbar getreuen Mann zu erkennen. Da seine Schreibart und auch das Aeußere des Werks empfehlend sind, so hoffen wir den besten und einen sehr allgemeinen Eindruck. Uebrigens hat er in diesen zwei Theilen seine Bemerkungen über England noch nicht vollendet; mit wahrer Begierde sehen wir der Fortsetzung entgegen.

Ueberraschend war ihm die Herrlichkeit des ersten Anblicks von dem unglaublichen Wohlstande, der allgemeinen Lebendigkeit, dem alle Erwartungen übertreffenden Gemeingeiste; und daß derselbe Geist der Erhaltung und Verschönerung, wie in der Hauptstadt, so in den Landstädten, und daß bei der größten Thätigkeit des Handels auch der Landbau blühender ist, als je oder irgend. Es freute ihn, in allem die Nation und nicht Paläste der Großen zu

finden. Ohne Matrosen und Reisende habe London 864,845 Einwohner; volkreicher in der entlegensten Straße, als die glänzendeste von Paris. Er schildert hierauf die Größe des Welthandels, des Kleinhandels mannichfaltigern Glanz und listige Kunstgriffe. Unparteiisch verhehlt er weder den Mangel an Geschmack, Glanz und Abwechselung öffentlicher Vergnügungen, noch die abgeschmackte kleinliche Bauart der Börse, den spießbürgerlichen Aufzug des Lordmayors, seine Constables Nachtwächtern gleich, die Volontairs der City, „gegen die eine deutsche Schützengesellschaft sich mit Ehren dürfte sehen lassen;" über die erbärmlichen Merkwürdigkeiten im Tower (Erinnerungen weckt er) wird gelächelt; S. James ist wie ein altes Spital, der Park hat nicht über zwei englische Meilen im Umfange; trübsinnig, wie finstere kleine Capellen, langweilig wie eine Gesellschaft von Quäkern sind die Kaffeehäuser. Aber das Allgemeine ist groß; Londons Reichthum unermeßlich; in Einer Hauptstraße mehr zu sehen, als auf der größten unserer Messen oder in Paris. Der Verfasser hat die gute Manier, einen Cityman, einen Eleganten von Westminster und andere abstechende Charaktere in ihrer Tagesordnung zu zeigen. Die Freudenmädchen rechnet er auf 70,000; sie machen in Hauptstraßen ein Achtel der Fußgänger. Zu Paris sollen sie abnehmen; die ehrbaren Frauen verderben ihnen das Handwerk; der Cicisbeism kömmt auf (durch nichts wird eine Menschenclasse vollständiger entmannt). Im Uebrigen bemerkt er an den Londoner Weltdamen (so nennt er, nicht ganz schicklich, die Classe der Lustdirnen) eine „brennende Leidenschaftlichkeit, im Genusse eine glühende Unersättlichkeit." Romane, voll Empfindsamkeit und Unzucht, mit Bildern, verführen die Mädchen schon in den Erziehungsanstal-

ten. Denn es ist keine Polizeiaufsicht in London; in dieser Hinsicht wird Colquhoun's Klage bestätiget. Gestehen muß man, daß ein Spionensystem noch ein größeres Uebel seyn würde. Die Erfahrung zeigt, wie unzureichend es ist. Man bedenke Paris, Venedig, Wien. Die schlechten Kerls lassen sich bestechen, und wer nichts gibt, kömmt auf die geheimen Verzeichnisse. Weit mehr wirkt, worin er will, der kraftvolle Charakter der Nation. Oder welche Polizei erhält in unsern Residenzen jene holländische Sauberkeit der Straßen, wie zu London, und ohne Taxordnung jene Fülle und Vortrefflichkeit der Verbrauchsartikel! So sind wir über die Sache mit Colquhoun mehr einig, als über die Mittel der Abhülfe; fortschreitende Bildung durch populäre Schriften und (in England hört man sie) bessere Canzelredner, scheint das Beste. Vieles ist von der Größe und Freiheit untrennbar, und nur durch die Masse auffallend.

Der Nationalcharakter wird hauptsächlich durch die gleichförmige Erziehung erhalten. Die entsetzlichste Pedanterei herrscht in den öffentlichen Anstalten derselben; sie sind um ein paar hundert Jahre zurück: aber es werden die Alten (und zwar ohne ästhetische Durchwässerung) gelesen, und, was mehr, was die Hauptsache ist, von innen heraus geht die Bildung; die Knaben lernen genauen Gehorsam unter strenger Gerechtigkeit, Gleichheit auch in Strafen, besonders unter sich das erste der Gesetze, Wahrheit in Worten und Werken; hier werden die lebenslänglichen Bündnisse inniger Freundschaft geschlossen. Das geht aus dem ganzen Buche hervor, und erhebt den Muth eines jeden, welchem England etwas ist; daß der moralische Werth nicht auf Instituten und nicht auf dem Regierungseinflusse, sondern auf den Gefühlen beruhet, welche

in dem Engländer von Jugend auf sich selbst entwickeln. So wächst das Christenthum blühend empor, und bei der liberalsten Denkungsart schließt man sich der Kirche an, weil dieses aus dem Unschuldssinne, aus der ungestörten Innigkeit, wobei man den Knaben ließ und aus der Nationalmeinung so fließt. Man kann hoffen, daß es bleiben wird: niedere Prediger, einen trockneren Gottesdienst gibt es in der Welt wohl nirgend; aber die Andacht der Gemeinde ist inbrünstig; auch die Jugend besucht die Kirchen; in fünfzig Jahren sind in England mehr Kirchen entstanden, als vordem in zweihundert. (Zu berechnen wäre, ob und wie viel das Beispiel des Königs hierauf gewirkt.) Wir kommen auf die Bildungsanstalten zurück. Sollte man erwarten, daß keine Handels-, keine Landwirthschafts-Akademie in dem Lande ist, wo diese Hauptzweige menschlichen Betriebs mehr als irgend in einem blühen! freilich ist nicht nothwendig, alles in Schulen zu lernen. Die große Lehrerin der Britten, von der ihre allmächtige Königin, die öffentliche Meinung, erzogen wird, ist — Publicität. Wir können uns dieses nicht genug sagen; unter Vorwand des Mißbrauchs will man sie uns entziehen, aber, „die Publicität," sagt eine Dubliner Dame, „ist der „Sonnenschein, worin ein öffentlicher „Charakter glänzt; wer wollte Wärme und „Licht entbehren, weil sie Insecten herbeilocken" (II, 35.)! Wo sie nicht ist, mag jeder durchgeschlüpfte Autor das Lesepublicum bethören, entflammen: den Verstand des Britten täuscht nicht des größten Staatsmanns verführerisch geschmückte Rede; jede Ansicht wird vertheidiget, die Urtheile durchkreuzen einander; so werden alle Classen in der historischen Kritik geübt und erkennen richtig und klar die Lage der Dinge. Was haben in dem unsell-

gen Krieg die Staatsgeheimnisse und erhalten? Keine Ideen verborgen, deren man sich zu schämen hatte. Ruhiger, um heimliche Angriffe unbesorgt, sind Staatsmänner, gegen die eine öffentliche Stimme laut werden darf. Von Herrn Goede wird das Zunehmen der Publicität in England bemerkt, daß aber die Zeitungsschreiber in Hauptsachen weniger die Dolmetscher einer Partei als der öffentlichen Meinung sind, auf welche ihre Darstellung nur nach und nach künstlich wirke.

Unterschied der alten Whigs (wie Burke) von den neuen (Horne Tooke, Thomas Payne). Diese vermeinen, durch Formen der Verfassung den Charakter zu bilden; jene halten die Verfassung für eine Wirkung desselben, für ein langsam entstandenes, durch Freiheit und Publicität zu vervollkommnendes Kunstwerk. Wir sehen in jenem revolutionäre Tyrannei, in diesem den Gang eines edlen freien Volks. Der Verfasser macht hier sehr vernünftige Bemerkungen über die, in ruhigern Zeiten auch von Guten bezweckte Parlamentsreform. Er erzählt von dem unglaublichen Enthusiasmus, welchen in ganz Großbritannien jene (authentisch noch nicht gedruckte) Rede Sheridan's hervorgebracht, worin er eine sichere Schutzwehr gegen einen übermüthigen Feind in dem unüberwindlichen Gemeingeist gezeigt. Hiebei verstummte aller Parteigeist, Ein hoher Sinn schien die ganze Nation über sich selbst zu erhöhen. Es folgen, vorzüglich wohlgerathene, Schilderungen der großen Parlamentsredner, von Fox'ens umfassendem hohem Geist, seiner Tiefe und Genialität, seiner jovialen Offenheit und seiner Uneigennützigkeit; größere Thatkraft in Pitt, seine auch Adam Smith, auch seinen Feinden, bewunderungswürdige Kenntniß der Finanzen und aller Kleinigkeiten der Landesindustrie; am Ende der langen Verwaltung war er um drei Viertheile ärmer; wenige Vertraute

und die Alten seyen seine Lust (bisweilen et divina Catonis fertur mero caluisse virtus).

Der Artikel von der Justiz ist sehr wohl ausgefallen. Die Hauptsache ist ihre Unabhängigkeit, mit welcher das Festhalten an dem Buchstaben genau verbunden ist. In politischen Einrichtungen ist nicht vieles durchaus an sich gut oder verwerflich; abwägen muß man, wie auch hier mit Geschicklichkeit geschehen ist. Schnell und vor den Augen der Welt werden die Processe entschieden; die Mißbräuche in der Procedur sind nur zum Theil von Grund aus heilbar; mit Recht nimmt man viel Bedenken, etwas Neues zuzulassen, was dem Gebäude der Nationalfreiheit von unvorgesehenem Nachtheil werden möchte.

In Ansehung milder Stiftungen, die, uns unbewußt (man posaunet nicht so viel), jährlich vermehrt werden, könne kein Volk die Vergleichung mit diesem aushalten. (In, verhältnißmäßig den Reichthümern verjüngtem Maßstabe würden die reformirten Städte der alten Schweiz daneben erscheinen dürfen.) Der Verfasser erwartet mit Recht eine den Engländern etwas günstigere Stimmung verschiedener deutschen Schriftsteller von der Nachricht, daß seit 1792 auch eine Versorgungsanstalt für verarmte Autoren existirt. Und wie muß es im Buchhandel aussehen, wenn wir dem Buchhändler Thomas Guy's 20,000 Pf. Sterl. zum Bau eines Spitals hergeben, 220,000 demselben hinterlassen sehen. In London sind 1680 Privatgesellschaften zu monatlicher Unterstützung unglücklicher Menschen; 107 Häuser für Arme, die nicht mehr arbeiten können. Die weise Humanität in den Tollhäusern: durch Heiterkeit, Bewegung, Freiheit, gute Speisen, sind im S. Lucas Hospital innert 51 Jahren von 6387 doch 3389 hergestellt worden; von 16 Bedienten werden 295 Kranke verwundrungswürdig besorgt; reinlicher

sind die Fußböden im königlichen Pallaste nicht. Uebrigens hatte Wollust und Religionsschwärmerei die meisten Narren gemacht, auch eine Charadenmacherin fand der Verf.

Wir eilen über den guten Artikel von der Schönheit, einer Folge der natürlichen einfachen Lebensart, und über den von der Allgewalt der Mode hinweg: auf Sinn und Charakter darf diese nicht wirken. A gentleman (ein feiner Mann), wie jeder seyn will und soll, hat eine gewisse Selbstbeherrschung, und sein Selbstgefühl ist durchgängig wahr, anspruchslos, offen, ernst und gut; wer in gesetztem Alter seine Grundsätze ändert, wird nie reif; wem sie gleichgültig sind, der ist kein Mann. Der englische Große lebt ganz vor den Augen seines Volkes, von ihm kömmt, was er thut, in die Zeitungen. Der Verf. handelt auch von den Assembleen, die in England, wo möglich, noch langweiliger sind, als auf unserm Continent. Von so einem Ding ist, was *a rout* genannt wird, eine kolossalische Carricatur. Im Uebrigen hält in der Hauptstadt keiner der Großen ein offenes Haus; für den Fremden, wenn er nicht ehrbaren Citpfamilien adressirt ist, gibt es keinen Umgang; die Gastfreiheit ist nur, wo die alten Sitten. Alles im Geschäftsleben dreht sich um den Wunsch, einst als *an independant man* sorgenfrei in seiner Familie zu leben; die Vorliebe des Familienlebens nimmt immer zu, und nirgend geschehen mehr freiwillige Gelübde der Einsamkeit.

Zwei Feinde nährt England in seinem Busen: die außerordentlich um sich greifende finstere Secte schwärmerischer Methodisten, durch deren Auserwählte der Geist (ihr verdammender, stolzer Geist) redet, welche alle zu Erhaltung der Exaltation und Ausbreitung der Gemeinde tauglichen Mittel unaufhörlich anwenden, und, so wie die Literatur, alle

andere Größe mit Verachtung und Wissen betrachten; und einen Pöbel voll Gesetzlosigkeit, rohe, grausamer, als der pariſiſche, zu allem feil, für alle Humanität ſtumpf, täglich zunehmend. Es klingt fürchterlich, von Solchahnen zu hören, daß zu London täglich 20,000 Menſchen aufwachen, deren keiner weiß, wo er Abends ſchlafen wird: doch Napoli ſteht ſeit Jahrhunderten an noch gäherm Rande eines Abgrundes dieſer Art; England hat für den Pöbel jene unzähligen Wohlthätigkeitsanſtalten, immer neue Bedürfniſſe an Seevolk, Colonien, Botany-bay; wider die Schwärmer die Macht hoher Cultur und geſunden Verſtandes und die glückliche Nothwendigkeit großer Anſtrengungen für die Erhaltung ſeines Daſeyns und Glücks. Dem Fanatismus iſt nichts gefährlicher als die Arbeit.

Von dem ganzen Eindruck wird, hoffen wir, bei jedem Leſer das Reſultat jenes ſeyn, was an einem Ort, wo ſolten viel geſprochen wird, in der Kopie der Laterne auf der Paulskirche zu London, der große Anblick der Londonerwelt in dem Gemüth eines Irländers hervorgebracht, welcher mit Herrn Goede da war: „und dieſe lebensvolle Welt ſollte in öde „Trümmer ſinken? Und dieſes ſtolze, mächtige Volk „unter militäriſches Joch ſich beugen? England „ſollte ſchimpflich fallen! Zerſtört werden der Frei„heit letztes Aſyl! Bei Gott, wer wollte das über„leben!“

16.

Frankfurt am Main; Andreä: System des Gleichgewichts und der Gerechtigkeit. Erster Theil. 1802. XLVI und 382 S. Zweiter Theil. VIII und 501 S. in Octav mit zwei Karten.

Dieses Buch, das allumfassend genannt werden mag, enthält nicht, wie man vermuthen möchte, meist politische Betrachtungen, oder moralisirte Politik; nach vorausgesandten allgemeinen Grundsätzen wird der Mensch, wie er aus Mutterleibe hervorgeht, aufgenommen, und in allen Geschäften und Künsten, allen individuellen und gesellschaftlichen Verhältnissen, worein er in den Perioden seines Erdenlebens tritt oder treten oder womit er sich abgeben mag, betrachtet, und fortgeführt bis zu der Ahnung dessen, was jenseits aus uns werden dürfte. Wie der Mensch, so die Gesellschaft: es wird mit den Völkern eben so verfahren; aber man bekömmt keine fortlaufende Universalhistorie; die geschichtliche Erfahrung ist nach dem Parallelismus geordnet; nach dem Heroenalter der Griechen folgt unser Ritterwesen; neben den punischen Kriegen die, so wir erlebt, und nach Roms Zubereitungen zum Weltreich, was wir sehen. In solchen Gelegenheiten, statt viel Willkürliches, das Manchem nicht wohlerwiesen schiene, vorzubringen, pflegt der Verf. abzutreten, und Polyb, Tacitus oder einen andern anerkannten Seher der Wahrheit und Zukunft in concentrirter Uebersetzung, ja in der Originalsprache, reden zu lassen. Wirklich ist ein unsäglicher Vorrath von den mannichfaltigsten (auch physikalischen, chemischen, artistischen), oft nur angedeuteten Ideen und Kenntnissen in diesem Buche: die Ansicht und Verarbeitung ist

ganz eigen; die Tendenz dem moralisch. Man kann (wie ist es anders möglich!) über dieses und das verschieden denken; den edlen Zweck, den inwohnenden guten Geist zu miskennen, halten wir für schwer. Auffassen kann einer das oder dieses, den cursirenden Vorstellungen widersprechende, und vielleicht manchem sonderbar auffallende: aber wer den Geist und Plan ganz durchdachte, muß ihn verehrungswerth und interessant finden. Es ist nicht für die oder jene Facultät oder Secte oder Classe, sondern für den Menschen geschrieben; der ist des Buchs Gegenstand; der ist die Quelle; die Erfahrungen, die Geschichten, die großen Schriftsteller haben nur ihn ausgesprochen. Wie er mit sich und aller Natur in Einklang, Ebenmaß, Gleichgewicht, wie er der ewigen Ordnung unterthan, gerecht, seyn soll, das wird gezeigt; es ist eine Theodicee aus der Weltgeschichte (Th. II, 423).

Herr Niclaus Vogt, Professor zu Aschaffenburg und Bibliothekar bei dem Kur-Erzkanzler, Verfasser dieses Werks, war seit mehreren Jahren durch andere, deren eines, die europäische Republik, zu diesem in Verhältniß ist, und nächstens ungearbeitet erscheinen soll (Th. I, 363 f.), bekannt. Eine eigenthümliche Ansicht (wie die Selbstbildung die ernste Arbeit eines freien Mannes über sich, so gibt) war man, wie bei seinem verstorbenen Bruder, Joh. Heinrich Vogt, bei ihm anzutreffen gewöhnt. Den Sinn eigener Beobachtung, ein durchgängiges Rechtgefühl und ein ungescheutes Bekenntniß seiner Ueberzeugungen, viel Edles, Liebenswürdiges und eine herrschende Erhöhung des Blicks zu großen Uebersichten und höhern Hoffnungen wird niemand verkennen; und, welches der Zweck war (Th. I, Vorr. 43), die Gewohnheit des Allvaterländischen gemeinen Menschen-

verstand so wohl gerechtfertiget finden, als es nach den Schranken unserer Begriffe seyn kann. Ein anderes Werk, dessen Herausgeber er bald seyn will und von dessen Verfasser er mit Verehrung spricht, wird über seinen Gegenstand, unsere höhere Bestimmung, schwerlich viel zu sagen wissen, das hier nicht auch wäre: aber solche Poesie hat immer etwas Erhebendes, über die niederschlagenden Gefühle vereitelter Hoffnungen oder des allgemeinen Mißverstandes köstlich wegsetzender; daher das Buch willkommen seyn wird.

Ein Auszug würde sich kaum in Kürze geben lassen. Komm, Leser, und siehe. Wir begnügen uns, einige Gedanken auszuheben, und ein paar Staubflecken von dem Gemälde zu wischen.

Den Gang seiner Arbeit, insofern sie die Staatenverhältnisse mit umfaßt, legt er in der ersten Vorrede dar. Vor den letzten Kriegen war in einem Theil Europens das Volk durch herrschsüchtige verschwenderische Regierungen um alle Rechte, andere Staaten waren durch Lage und Verfassung um ihr Gewicht gebracht, und alles schien in solche getheilt, welche verschlingen, und solche, die verschlungen werden sollten. Der altgermanische Geist des Gleichgewichtes und der Gerechtigkeit war noch am meisten unter den letztern sichtbar: bei aller Unvollkommenheit galten das deutsche Reich, England, Holland, Schweizerland, Scandinavien, einige Staaten Italiens immer noch für Zufluchtsorte verfolgter Menschheit; auch schienen andere Reiche großer Verbesserungen empfänglich. Es war in diesen Staaten eine gewisse Rechtlichkeit; die Stimme des Publicums galt etwas; aus den Federn ihrer Gelehrten flossen die gründlichsten Schriften über das Recht. Aber eben diese Staaten, und auch eben darum waren im Wege des Faustrechts die schwächsten; und war der

klugheit und Vaterlandsliebe, nach mehr dem Neid ihrer Nachbarn, hatten sie ihre Erhaltung zu danken; gemeiniglich jedoch heilten Künste des Friedens ihre empfangenen Wunden; sie waren die fleißigsten, freiesten, aufgeklärtesten und reichsten europäischen Staaten. War so ein System von Politik und Freiheit nicht edler, fester, größer, als alle die Albernheiten in Cleostischer, die Abscheulichkeiten in Maratscher Manier? Allein es bildete sich eine Coalition aus heterogenen Bestandtheilen und eine zerstörende Secte von Sophisten und Schwärmern. Bald verläugneten fast alle Höfe und Völker die sonst feierlichst aufgestellten Maximen. Die, welche die Erhaltung minder mächtiger und rechtlicher Staaten und des durch sie bestehenden Gleichgewichts am heftigsten zu rühmen gewußt, forderten ihre Vernichtung. Der Verfasser selbst (und welcher rechtliche Mann nicht!) erfuhr, daß selbst Freunde einen mißkannten, wenn man in ihre Tollheiten nicht einstimmte, und vorhersagte, was jetzt erfolgt ist. Erst nun darf man wieder einmal an die vor dem Krieg anerkannten Grundsätze erinnern. Das thut er, und benutzt hiezu alle Parteien und Zeiten; die Weissagungen Polybs, des Tacitus Warnungen, die Maximen Machiavells sind pünktlich eingetroffen; aber bis auf diesen Tag hat noch keine platonische Republik, keine Condorcetsche Verfassung zu Bestand kommen können. Auch träumt er selbst nicht von der Möglichkeit, völligen Gleichgewicht und Recht aufzubringen: wo Lebenskraft ist, äußert sich allemal auch Unrecht, sonst würde alles stillstehen, das Uebel ist nothwendig (Th. II, 51); man muß es nur zu mäßigen und von sich abzuhalten suchen.

Seit Karl dem Großen (so urtheilt er von Europens gegenwärtiger Lage, Th. II, 302 ff.) war für die Cultur und Freiheit wohl keine Epoche günstiger

oder gefährlicher. Es hängt von dem guten oder bösen Genius einer Regierung ab, ob der Schwelgerdespotismus der Cäsarn oder die mäßige Verfassung der europäischen Republik hergestellt werden soll. Kann man denken, daß jemand mit so vieler Mühe und Blut Lorbeeren zusammen getragen hätte, um für künftige Caligulasse oder Domitiane ein Ruhebette daraus zu machen? Hierauf werden die Warnungen der Geschichte abgehört. Die Sophisterei der Gelehrten, die Unklugheit der einen, der Machiavellism anderer Regierungen und die Ausgelassenheit der Sitten sind Weltbegebenheiten, welche immer dieselben Folgen haben müssen. Möge die Vorsehung zu unserer Besserung die gelindern Mittel wählen. Wo nicht — wehe dem verfeinerten Europa! *Discite justitiam* (Th. II, 415)!

Er scheint bisweilen, etwa weil er selbst weise und gut ist, mehr zu hoffen, als wozu man, bei einiger Betrachtung der täglichen Ereignisse, berechtiget seyn dürfte. Doch, manchmal scheint ein wohldenkender Schriftsteller einen Gewalthaber auf dem wahren Wege des Ruhms zu glauben, damit er ihn erinnere, denselben endlich zu betreten.

Zwar parallelisirt Herr Vogt (wir sagten es oben) gern die Stufen der Völkercultur und ihre Folgen in den verschiedenen Zeiten; die Erziehung des Geschlechtes von roher Kindheit durch alle Fortschritte der Entwicklung ist von den ökonomischen Theologien der Coccejaner bis auf Lessing nie besser dargestellt worden: aber, scheinbares Zusammentreffen blendet ihn nicht: England ist ihm nicht Karthago. Karthago war eine Stadt, die Britten sind ein Volk. Der Handel beschäftiget sie, aber auch andere Dinge" (II, 192). Er vergißt übrigens nicht, zu erzählen, „wie die Römer, „so lang ihnen Karthago noch furchtbar war, den

„übrigen Völkern mit einer Art von Achtung begegnet, und die unsinnigen Griechen sogar noch „mit Namen von Schutz und Freiheit getäuscht," wie sie aber später mit empörender Härte sich in alles gemengt und überall nach Willkür verfahren; besonders weil, wie Polybius bemerkt, unter den meisten Regenten und Völkern die niederträchtige Meinung aufgekommen sey, „es wäre jetzt nichts „Anderes mehr übrig, als sich von den Römern „alles gefallen zu lassen" (Th. II, 282).

Für solche Zeiten bleibt man nicht ohne allen Trost. „Der Sieger übernimmt sich gemeiniglich; „darum wird er gehaßt, und das bringt die Welt „wieder in Gang. Dazu ist aber nöthig, daß, weil „es noch Zeit ist, weise und kluge Patrioten sich „zu der Partei schlagen, die man unterdrückt; heiße „sie, wie immer sie wolle!"

Die Alten in Vergleichung mit späteren Verfassungen werden ungefähr so beurtheilt. Eine Welt mußte unterjocht werden, um erhabene Römer zu bilden, Gefühle der Menschlichkeit und Natur wurden verdrängt, um Spartaner zu machen; Väter ließen das Blut ihrer Kinder fließen, Brüder sah man in ihrer Brüder Brust den Dolch stoßen, um die bürgerliche Freiheit zu erhalten. In der gothischen Verfassung (den verschrienen mittleren Zeiten) behauptete die Natur ihre Rechte. Nicht wurde der Adel durch Erstickung derselben zu Patrioten, die übrigen durch Zertretung zu Sklaven organisirt. Gegen einander strebend, in den verschiedensten Tönen doch harmonisch, erschienen auf Reichstagen, Parlamenten, Cortes, Generalstaaten, Könige, Adel, Geistlichkeit und Volk. Da war in den Städten demokratische Gleichheit, Kunstbetriebsamkeit, Zierlichkeit; man sah in König und Adel den monarchischen Glanz, in den Geistlichen das Gute, was auch

die Theokratie hat; ein Gemisch von Ordnung, Freiheit und Schönheit, wie weder in geizigen unruhigen Republiken alter, noch in drückenden eroberungssüchtigen Monarchien neuerer Zeit.

Aber wir mochten zu viel ausziehen: man wird in vielem auch der letzten Stelle verschiedenes zu berichtigen, oder vielmehr genauer auszulegen finden, was auch zum Theil in dem Buche geschehen ist. Wir schließen mit Bemerkung etlicher Kleinigkeiten. Es ist nicht anzunehmen, daß wegen des rheinischen Landfriedensbundes 1255 Mainz Stifterin der deutschen Hansa genannt werden möge (Th. I. Vorr. 25). S. 285 wird Cato, dessen Leben wir auszugsweise bei Nepos haben, aus Versehen mit dem verwechselt, welcher zu Utica fiel. S. 326 und auch sonst wohl wird selten mit seltsam verwechselt; das geschieht so in einigen Rheinländern. Th. II, 106, auch anderwärts, ist auffallend neben Thucydides ganz neue, nicht eben kritisch genaue Schriftsteller zu sehen, als wäre der eine so beweisend, wie der andere; es ist besser bei den Quellen zu bleiben. Aus welcher derselben weiß der Verfasser, daß der leitende Senat der alten Tusken von Mezentius wäre (II, 118)? S. 194 ist nicht gut gesagt, „das dürftige Schicksal" habe Rom mit Producten schlecht versorgt; und eben dasselbe wohl zu kühn: „gewisse Tugenden seyen mit den „Mauern Roms (für die Einwohner) gegründet „worden." Ungrammatisch und unhistorisch wird Julius Cäsar S. 196 des Brutus „adoptirter Vater" genannt. Was sind S. 241 „ungewöhnliche Himmelsstriche?" seit Anfang der Erde, wenige langsame Milderungen oder Verwilderungen abgerechnet, bleibt jeder derselbe. S. 291 ff. ist aus Versehen die militärische Lage der Sachen in den letzten Jahren des ersten Revolutionskrieges so

beschrieben; als ob schon dazumal die Schweiz von den Franzosen besetzt gewesen wäre.

Uebrigens ist die Stellung der Kriegsmacht in der für die alte Welt unglücklichen Periode von Hannibal bis zur Unterjochung, und die der Heere, welche 1799 und in den folgenden zwei Jahren (Gott wolle, doch noch nicht mit so durchaus auf immer niederstürzenden Folgen!) wider einander gestanden sind, auf zwei Karten wohl entworfen.

Wir erwarten begierig die zunächst herauskommen sollende Fortsetzung der Geschichte von Mainz, welche, wie man weiß, überhaupt, besonders aber in den neuesten Zeiten, von dem Verfasser mit vieler Sorgfalt und sehr lehrreich bearbeitet worden.

(Anmerk. des Herausg.) Hr. Sch. Legationsrath Vogt schrieb mir (im April 1814), bei Gelegenheit der mir mitgetheilten Briefe meines Bruders, folgende allgemeine Bemerkung über seine und Mr's politische Grundsätze, welche ich, mit ihm völlig einverstanden und nach seinem Wunsch, hier als am schicklichsten Ort abdrucken lasse:

„Ihr Bruder und ich werden von einigen Flugschriftstellern beschuldiget, daß wir den Geist der Zeiten nicht recht erfaßt und zu viel am Alten gehangen hätten; und doch sieht man in ihren Producten auf jeder Seite, daß sie entweder ihres Bruders oder meine Schriften benützt, ja öfter, ohne einen zu nennen, fast abgeschrieben haben. Diese Menschen bringen mir die Fabel vom kranken Löwen ins Gedächtniß. Sie sollten doch nur ihres Bruders Fürstenbund, Weltgeschichte, Gefahren der Zeit u. a., mein System des Gleichgewichts, Vergleichung der alten und neuen Geschichte und meine Geschichte der französischen Revolution vom Jahr 1553 lesen, und sie würden finden, daß wir den Geist der Zeit sehr wohl verstanden, und eher

dafür

„dafür gewarnet haben, als manche Minister und Ge„lehrte ihn fassen konnten. Man zeige mir doch unter „den deutschen Gelehrten einen politisch- oder historisch„philosophischen Schriftsteller, welcher mit so klaren „deutlichen Worten den Geist unserer Zeit und die Ge„fahren der Zeit dargestellt habe, als Ihr Bruder und „ich. Ja, ich sehe vielmehr an diesen Flugschriftstellern „und selbst an unsern Staatsleuten, daß sie, nach allen „den schrecklichen Erfahrungen, welche sie leider gemacht „haben, noch bis auf diese Stunde den Geist unserer „Zeit nicht verstehen; sonst würden sie consequenter „schreiben und handeln. Sowohl Ihr Bruder als ich „haben in allen unsern Schriften die Religions- und „Staatsformen ohne Geist für todte Körper ohne Seele „gehalten, und deßwegen die unserer Altvordern gerühmt, „weil ihre Formen auch dem Geiste der Zeit angemessen „waren. Deßwegen stund zu ihrer Zeit auch das hier„archisch- *) politische Gebäude der europäisch-christlichen „Republik, groß, herrlich, ehrwürdig da, wie das „Münster von Straßburg, dessen kühn aufstrebender „Thurm nach so vielen Jahrhunderten noch jedem Sturm „der Witterung und Revolution trotzt; dagegen wachsen „jetzt fast alle Jahre neue Constitutionen, Religionen, „Philosophien, Organisationen, Ländervertheilungen „u. dgl. wie Pilsen oder Kartenhäuschen herauf, die „aber bei dem geringsten Widerstande sogleich auch wie„der wie Kartenhäuschen verschwinden. Fast alle Jahre „müssen die Buben in der Schule sich neue Landkarten „anschaffen, so sehr wechselt jetzt Geographie, und mit

*) Religios-politische, vielmehr: wo Ehrfurcht vor dem Höchsten (Aidos) und Gewissenhaftigkeit galt, der Eid und die Erhaltung der Gesetze für heilig gehalten wurde — denn so wohlthätig war doch die eigentlich sogenannte Hierarchie für Deutschland, wenigstens seit dem im 13 und 14 Jahrhundert wieder erwachten Freiheitsgeist, nicht mehr! A. d. H.

„ihr Statistik Staatskunst und Staatsverfassung. Un„sere Väter haben ihre Kirchen- und Staatsverfassungen „auf Grund und Boden, und ihre Reiche nach Sprachen, „Gebirgen und Meeren gebaut, wie es die Natur aus„weiset. Daher die Kirchengüter, Schulgüter, Hospital„güter, Adelsgüter, Domainen, Gemeindegüter ꝛc. und „die darauf sich gründende Festigkeit der Reichs- und „Landstände, des Heerbanns und der Landwehre, und „endlich die sichere Vertheidigung ihrer Gränze und Un„abhängigkeit. In unsern Zeiten wechseln Priester, Kö„nige, Adel, Reichthum und Gut fast alle Jahre. Der „heute Christus gepredigt hat, rühmt morgen die Göt„tin der Vernunft — der heute ein mächtiger König „war, zieht morgen wie ein Narr herum, und der heute „Millionen gewonnen hat, bettelt morgen an der Thüre. „Nichts Festes, nichts Sicheres, nichts Consequentes „mehr. Ein ewiges Schwanken in Meinung, Charakter, „Verfassung, Sitten und Gebräuchen!“ —

Ein ernstes, doch schwer zu widerlegendes Zeugniß der Wahrheit; was Herr V. über die schiefen Beurtheilungen der politischen Schriften beider Freunde klagt, findet in zwanzig Flugschriften immerfort wiederholte Beweise. Aber ein gewisser Sectengeist war seit mehr als zwei Jahrhunderten ein Erbübel in der deutschen Gelehrten-Republik *), wobei die Sprecher desselben immer nur Eine Form der Ansicht und des Urtheils, nur Eine Schul- und Systemsprache, die ihrige, gelten lassen, und ächte Originalität und wahres Verdienst weniger als keine andere Nation zu schätzen wissen. Ein literarisches Genie in Deutschland muß seine gerechte Würdigung von der Nachwelt erwarten, wo die kleinen Leidenschaften verschwinden. Wie viel Beispiele wären hie-

*) Von dieser Reliquie des XVII Jahrhunderts habe ich in den Reliquien alter Zeiten, Sitten und Meinungen, Th. IV, 318 den historischen Ursprung angezeigt.

für anzuführen! Ging's z. B. Herder'n besser? Philosophen und Theologen (von diesen selbst solche, die auf seinen Schultern stehen) suchten sich, sobald er todt war, an seiner Größe zu rächen, und durch Verkleinerung seiner Verdienste dieselben, wo möglich, ganz vergessen zu machen. Daß Müller die herrschende Philosophie seiner Zeit sich nicht angeeignet, darin liegt die eigentliche Ursache der Beschuldigung, daß er den Geist seiner Zeit und den Geist ächter Geschichtbeschreibung („die, nach jener, a priori anfangen soll!") nicht verstanden habe. Indeß steht der Tadel jedem frei, und veranlaßt wenigstens genauere Untersuchung, wobei die Wahrheit zuletzt doch gewinnt. Nur wenn man tadeln will, sollte es mit Besonnenheit und mit etwelcher Kenntniß der Sache geschehen. Wenn z. B. in einer bekannten süddeutschen Monatschrift, nachdem über M's Schreibart, so recht von oben herunter, alles mögliche Böse gesagt worden, am Ende hinzugesetzt wird: „was deutlicher als „alles beweise, wie fremd ihm die deutsche Sprache „war, sey sein Nachlaß, der zum Theil aus den Vor„lesungen *) bestehe, die er in Genf hielt, und die „auch in französischer Sprache gedruckt „seyen; das Französische sey hier klar, deutlich, und „doch fließend und gedrängt, kurz die Sprache, die „Rousseau und d'Alembert schrieben:" — so wird es vergönnt seyn, über diese seltsame Beweisführung zu lächeln: da weder im März 1812, wo diese Worte geschrieben wurden, noch bis auf den heutigen Tag von seinen französischen Vorlesungen auch nicht eine Sylbe gedruckt ist! der Verfasser sie also auch nicht gelesen haben kann.

*) Seine Allgemeine Geschichte (Th. I—VI dieser Sammlung) ist gemeint. Diese, von dem Verfasser selbst französisch geschrieben, und in ihrer ganzen Anlage von der deutschen Ausgabe verschieden, wird im nächsten Jahr (1815) im Druck erscheinen.

## 17.

**Hamburg, bei Hofmann: Johann Friedrich Reichardts vertraute Briefe, aus Paris geschrieben, in den Jahren 1802 und 1803, Zweite verbesserte Auflage, drei Theile, 1803, XLVIII. 1318. S. 8.**

Von einem Werk, wie dieses, das bei seiner frühesten Erscheinung den Weg zu einem sehr zahlreichen Publicum sich selbst gemacht, und über dessen erste Bände ein großer Schriftsteller sein Urtheil in unsere Blätter bereits niedergelegt hat, bleibt gegenwärtig nichts übrig anzuzeigen, als die Vorzüge des neuen Abdrucks, und der dritte Theil, von dem die A. L. Z. noch keine frühere Erwähnung that. Die Veränderungen, die Zusätze sind weder unbedeutend noch selten; es wird sich jeder belohnt finden, der das Buch zum zweitenmal auch ihrentwegen durchlies't. Bei der Unmöglichkeit, hierüber umständlich zu seyn, begnügen wir uns mit Erwähnung einer besonders merkwürdigen Stelle (Th. II. S. 50 — 54), worin die Frau von Stael mit solcher Wahrheit in so treffenden Zügen geschildert ist, daß wer sie nie sah, nach diesem Gemälde sie am besten beurtheilen, und, wer das Vergnügen ihres Umgangs genossen und nun zu ruhiger Besinnung gekommen, seine Richtigkeit gewiß bezeugen wird. Ueberhaupt, je mehr die Leidenschaften sich legen, oder die Charakterzüge der aufgeführten Menschen sich unverkennbarer aussprechen, desto mehr wird man die Unparteilichkeit des Verfassers dieser Briefe ehren, welcher in der That nicht gleichgültig über Interessen der Freiheit und Humanität, in dem Augenblick, da er schildert, doch alles vergißt, außer dem,

was sich ihm wirklich in der Person darstellt. Hiedurch werden solche Briefe nicht, wie viele ähnliche Schriften, bloße Befriedigung der Neugier, sondern der Nachwelt würdig, der es um die Unbefangenheit der Berichte vornehmlich zu thun ist.

Der dritte Band enthält dreizehn Briefe, deren vollständigen Auszug zu geben überflüssig ist: wir begnügen uns einige hervorstechende Züge der behandelten Gegenstände herauszuheben.

Der Verfasser sah den Staatschef bei einer Privatmesse, die er wie ein anderes nöthig erachtetes Ceremoniell zu betrachten schien. Sehr thätig ist für ihre Sache die Geistlichkeit, besonders weil Andacht und Scheu ihre einigen Finanzquellen sind, aber bei der Nation scheint nicht sonderlich Empfänglichkeit für alten Katholicismus. Der öffentliche Unterricht beschränkt sich immer mehr auf mechanische körperliche Dinge (Fertigkeiten ohne Theilnahme des Herzens, welches bei der ausschließlichen Vorliebe der sogenannten höhern Wissenschaften eigentlich leer ausgeht). Die deutschen Blätter werden mit Widerwillen betrachtet, „weil sie überall philosophische „und politische Ideen anbringen" (S. 294). Die Anstellung verschiedener Gelehrten bei Staatsämtern, wo bekanntlich der Spielraum ihrer Wirksamkeit sehr genau abgemessen ist, entreißt sie der Wissenschaft, so daß sie (236) endlich nur die Kunst üben, Entdeckungen und Ausarbeitungen großer, in der Stille fortarbeitender Männer, bunt ausgeschmückt, nach ihrer und ihrer Lenker An- und Absicht, der Welt vorzulegen; und wie leicht wird anbei der berühmte Name als Autorität für schlechte Zwecke benutzt! Uebrigens werden von Condorcet, Suard, Morellet, Delille, Vauquelin, Chaptal, la Grange und andern Gelehrten interessante

Züge erzählt, überhaupt aber von dem guten Geschmack geurtheilt, daß er auf dem Wege des Untergangs ist, weil man einer rohen geschmacklosen Menge zu gefallen suchen muß. War es anders bei den Römern des dritten Jahrhunderts unserer Zeitrechnung! Unter den Officiers waren die von Moreau's Heer die gebildetsten: bei andern war das glänzendste Aeußere und die gränzenlose Ergebenheit die Hauptsache. Uebrigens herrschte für eine solche Stadt viele Stille; über Sachen des anderwärts sogenannten gemeinen Wesens wurde nicht gesprochen; sobald es etwas dunkel ward, ließ bei den Tuilerien sich niemand mehr blicken; außer dem Hof und den Ministern waren keine großen Gesellschaften; um eilf Uhr alles vorbei. Das Pantheon baufällig, Passy, Sevres öde, Bois de Boulogne meist ausgehauen. Unter dem Volk häufig Mord, auch an sich selbst. Malmaisons Hauptverdienst: die isolirte Lage; dortige Casernen, sechsmal so groß und weit ansehnlicher, als die Wohnung; breite Graben und eine hohe Mauer. Häufiges Lob des Militärs: man sucht Friedrichs des Großen Ordnung und Ernst. Mehrmals von Moreau, wie er in seinem braunen Frack so freundlich und einfach, wie unbefangen und heiter er war, obschon sich damals die neue große Welt von ihm entfernte.

Alles dieses, wobei die bessern Seiten (die schönen Concerte, das Humane einiger Großen) nicht vergessen werden, mußte den Verfasser, welcher, wie wir wissen, nicht zum erstenmale Frankreich sah, auf den Contrast vormaligen Scheins mit der gegenwärtigen Realität aufmerksam machen. „Wäre," ruft er aus, „die Nation weise und gerecht genug gewesen, sich mit der Reform, einer gemäßigten constitutionellen Monarchie zu begnügen, und alle ihre großen so schändlich verschleuderten Kräfte

wären für besseren Unterricht, ächte Kunstbildung und Nationalmonumente im edlen Sinn der Römer und Griechen benützt worden, was für ein begeisterndes Beispiel! Jetzt sind durch den tollen Gang der Sache alle Begriffe mehr als je verworren, aller Eifer für weise Reformen erstickt, aller Muth und Geschmack für große, schöne, bleibende Unternehmungen erloschen. Das eine Zerstreuungs-Mittel bleibt einem theilnehmenden Menschen, das Theater, und wieder Theater, und immer wieder Theater!" (S. 186 f.) Die Kritik desselben füllt einen guten Theil dieser Briefe, ist aber unterrichtend.

Einige in verschiedener Rücksicht merkwürdige Actenstücke sind ganz aufgenommen: die Apologie des Abbé Geoffroi S. 133, wegen seines Urtheils über die Demoiselle Duchenois und Georges, deren Vorzug nun die Parteien eben so ernstlich beschäftiget, wie vor wenigen Jahren die Monarchie und Republik einige kleine Gedichte (Friedrich wird nun um seine Loblieder bestohlen), auf daß die erkälteten Musen unter veränderter Ueberschrift sie für den Helden unsrer Jahre benutzen (S. 160), der Küchenzettel des Restaurateurs Very S. 198 lehrreich zeigend, wie man es machen muß, um sich vom Nachdenken zu zerstreuen, und durch physische Ueberladung den innern Sinn zum Schweigen zu bringen; ein Aufsatz über die Stereotypie.

Wenn eine so lebendige Nation, deren Feuer für die größten Worte vor kurzem das allgemeine Erstaunen erregte, durch einen festen Willen so schnell auf den Grad um oder herunter gestimmt wird; in welche wüste Barbarei müßten Menschen versinken, in deren Brust vollends kein so elektrischer Funke glüht! Doch, Maturität macht fester als Prunk; und so wenig andere so bezaubert haben,

so vernünftiger ist die Hoffnung, daß sie sich nicht so täuschen, lähmen, und, lieber das rechte Wort, unterwerfen lassen werden.

## 18.

**Germanien: Haupt- und Staatssittenspiegel für Große und Kleine: oder, offene Briefe des Freiherrn Arminius von der Eiche und seines Leibjägers, Hans Heidekraut, während ihres Leid- und Freudelebens in Frankreich; und: der Rheingraf, oder das kleine deutsche Hofleben. Ein Schauspiel in fünf Aufzügen. 1806. 192 und 254 S. in 8.**

Was in Zeiten blühenden Friedens und Ueberflusses der Anblick eines Leichenzuges oder der Donner einer wohlberedten Sonntagspredigt, oder eines erhabenen Trauerspiels hoher Zauber bewirkte, daß über dem lustigen Leben der gehörige Ernst nicht vergessen werde, das thut, eben so heilsam, in einem der dunkelsten Momente einer folgeschwangern Zeit, ein Verfasser *), welcher das traurige Nachdenken und Gefühl durch geistreichen Scherz ein wenig unterbricht, auf daß der Sinn, ungebeugt von dem, was man sieht und vorsieht, sich heiterer zu dem erhebe, was zu thun und wie die Sache zu nehmen ist. Man muß gestehen, daß der Herausgeber dieser Briefe seinen Zweck vortrefflich zu erreichen weiß. Die größten Thorheiten des Zeitalters hat er mit genauester Wahrheit von ihrer lächerlichen Seite geschildert: solche Dinge haben im peloponnesischen Krieg die Athenienser sich von Ari-

*) Johann Friedrich Reichardt.

stophanes müssen sagen lassen. Gebessert (das ist leider wahr) wurden sie dadurch nicht: soll man aber nicht alle Zugänge zum Herzen des entnervten Geschlechtes aufsuchen, ob es durch dieses oder das wohl noch erregt, noch Besinnung hervorgebracht werden könnte? Was dazu führt, ist allezeit gut. Sollte es endlich zu gar nichts dienen, als um zu trösten über das Schicksal von Leuten, an welchen alles vergeblich versucht worden, und welche nichts Besseres werth sind, indem sie durchaus in ihrer Verblendung bleiben wollen! Quid Paris? ut salvus regnet, vivatque beatus, cogi posse negat.

Der gute Junker Hermann von der Eiche, macht, wie so Viele, eine Reise in jenes einzige Land, wo alles schöner und größer ist, als bei uns. In der dreifachen Ueberzeugung zieht er hin, daß 1) alles in der That und im Ernste so ist, und so gemeint ist, wie es die Zeitungen allen Geschlechtern auf Erden verkündigt haben; 2) daß der einmal angestimmte Ton derselbige bleibt; 3) daß an allen den Warnungen und Einreden gar nichts, und auf solche Art gar nicht zu achten ist; sie sind Früchte des englischen Geldes, oder verruchten Neides, oder einer heillosen Beschränktheit der Ansichten. Unser ehrlicher Landsmann sucht also die eigentliche Blüthe der Menschheit; besonders den Einzigen, den Mittelpunkt aller Hoffnungen, so wie den Größesten der Großen, der den Sinn der Revolution allein ganz gefaßt und ganz in seinen Thaten ausspricht. Nachdem der Junker mit seinen metaphysischen Träumen überall etwa so angekommen, wie wenn Er mit der Allongeperuke eines alten venetianischen Senators in der Welt erschienen wäre, wollte das Schicksal, daß der Mann des Jahrhunderts ihn endlich auch sah, leider aber als einen verrückten Kopf, wo nicht einen Verschwornen,

welches zu untersuchen Bicêtre der schicklichste Ort zu seyn schien. Eine in der That wohlthätige Verfügung, die ihn aus einem ungeheuren Gewirre von Prellereien und Kupplereien herausgebracht; möchte er nur nicht (wenn von Abenteuern eines deutschen Edelmanns erlaubt ist, ein altdeutsches Sprüchwort zu gebrauchen) aus dem Regen in die Traufe gekommen seyn! Die kunstvollen Maßregeln der Pariser Polizei verwickelten ihn bald in solche Verhältnisse, daß der letzte Betrug ärger als der erste ward. Jedoch, nachdem er mehrere Jahre das Einkommen vom väterlichen Gute vorausgenossen, auch wohl einige Zehenten und Grundstücke mobil gemacht, so erschien endlich die lohnende Glückssonne, da er den Gewalthaber kurz vor seiner Erhöhung über alle Könige in den Niederlanden sah, und vernahm, daß ihm angenehm seyn werde, ihn zu Paris zu sehen. Wie der Junker nun von Freiheitsschwindelei durchaus geheilt, im Gefolge und Genuß des prachtvollen Hofes das übrige deutsche Geld und die altfränkische Gesundheit des Stammes von der Eiche vollends dem Ton zum Opfer gebracht, ist gegen Ende des Büchleins erbaulich zu lesen. Für seine Friedrichsd'or und sein gesundes Blut ist er, was nicht jeder, doch zum Verstande gekommen. Die Menschen, findet er, sind nun einmal so klein und erbärmlich, daß sie nur immer im gegenwärtigen Augenblick leben. Weiß man ihnen den, wenn auch nur mit leeren Hoffnungen, die ihrer Trägheit und Eitelkeit schmeicheln, zu versüßen, so lassen sie sich willig von einem Tag zum andern hinhalten, und verlieren bald das Ganze so aus den Augen, daß sie zuletzt gar nicht mehr wissen, was sie gewollt haben. Wenn denn anderseits solch ein Mann, der gewiß weiß, was er will, und der seinen Zweck immer nüchtern vor Augen behält, jeden Augenblick, den die

andern verschlafen oder verschwärmen, klug und zweckmäßig zu benutzen weiß, so folgt natürlich bald daraus, daß sein Wille, als der alleinige kräftige und wirksame, schaltet und waltet. Wenn er nun einem solchen Volk nicht anders wohlthätig werden könnte, als daß er zur Befriedigung der Verblendeten, deren Augen seit einem Jahrtausend an falschen Schimmer gewöhnt worden sind, und zur Verblendung der kleinen Regenten Europa's, die für nichts Anderes Achtung haben, und Ehrfurcht bezeugen, als für äußere blendende Macht und Größe, wenn er nun also, zur Erreichung des Hauptzwecks, auf der zerrütteten, entmannten Menge, vor den Augen des furchtsamen charakterlosen Europa's, eine sogenannte große Nation zu erkünsteln, auch alle die kleinen armseligen Kunstmittel von Titel und Orden, heiliger Schmiere und vergoldeten eisernen Kronen anwendet, wodurch Weiber und Kinder, Fürsten und ihre Edelknechte am sichersten ergötzt, geblendet und versteinert werden, — wer könnt' es ihm verdenken? wer dürft' es tadeln? (S. 163 ff.) Doch häufiger, herzlicher, munterer spricht, gleich vom Anfang an, über alles, der Mutterwitz aus dem Jäger. Es ist nicht möglich, seine Briefe ohne die wohlthätigste Erschütterung des Zwerchfelles zu lesen, ohne die ehrliche deutsche Haut zu lieben.

Das zweite Stück, der Rheingraf, enthält nicht weniger Lehre über die lächerliche Jämmerlichkeit kleiner Herrschaften, welche, statt durch das Beispiel vernünftiger Haushaltung, liebenswürdiger Cultur und edler Befähigung zu Verdiensten ums Vaterland vorzuleuchten, lieber durch die abgeschmackteste Carricatur eingebildeter Hoheit sich selbst zur Last, Auswärtigen zum Gespött, ihren Unterthanen und ihrem Hause verderblich werden.

Eine Menge der originellsten Scenen in beiden

Schriften lassen wir unberührt, weil jeder gebildete Mann das Ganze lesen wird. Er wird unter der komischen Maske immer die gesunde Vernunft erkennen, der wir den Anspruch täuschenden Prunks gern aufopfern sollen, wenn sie uns lehrt, was ächt groß, und was es nur durch die Schlechtigkeit Anderer ist.

## 19.

Ohne Druckort: Sechs Diglogen, über Krieg und Handel in den letzten Monaten 1803 *). Variis idem 1806. S. 130. 8.

Diese kleine Schrift liefert einen angenehmen Beweis, wie gut sich die Socratische Manier auf die Entwicklung der verworrensten politischen Fragen des Zeitalters anwenden läßt. Es ist uns nicht bekannt, wie viel, oder ob der Verfasser den Plato im Orginal studirt hat. Wenn nicht oder wenig, so betrachten wir seine Arbeit als eine der schönsten Früchte, die man sich von dem Umlauf der neuern vortrefflichen Uebersetzungen zu versprechen hat. Gegenstände von solcher Wichtigkeit und Popularität, welche der Parteigeist geflissentlich aufs künstlichste verwickelt hat, sind vor allen andern zu dieser Bearbeitungsmanier geeignet. Es gehört eine vielseitige Ansicht und das Talent dazu, die eigentlich wichtigste Seite in das hellste Licht zu setzen, die Werke der Verblendung auszulöschen. Dem Verfasser fehlt weder Klarheit noch Kraft; sein Unternehmen ist ihm gelungen; rechtliebende vernünftige Leser werden bei ihm Befriedigung finden. Worüber? Das wird aus Erzählung des Inhaltes hervorgehen.

*) Von Hrn. von Raumer in Berlin.

Der erste Dialog handelt von den allgemeinen Fragen über die Erhaltung der Sicherheit und des Flors der Staaten (S. 1 — 31), so daß allerdings die gegenwärtigen Maßregeln, als nothwendige Uebel, und in ihrer Mangelhaftigkeit erscheinen. In dem Zeitpunkte heranrückender großer Veränderungen, deren jede nur für den Augenblick die letzte scheint, ist freie Erörterung solcher Fragen der Zeit gemäß; das, was endlich bleiben wird (werde es von einem ausgesprochen, der die öffentliche Stimme kenne und berücksichtige, oder sey es das Werk einer jetzt kaum vorzusehenden Wendung und neuen Entwickelung), sollte von diesen zur Sprache kommenden Gedanken das reine Resultat seyn. Hier wird darüber nicht viel bestimmt geäußert: nur daß die bisherigen Gesichtspunkte zu einseitig und vergänglich seyen: die höhern (die aber nicht höher seyn dürfen, als die menschliche Natur) wird der Verfasser wohl ein andermal in Untersuchung ziehen.

„Gottlob, daß Bonaparte in Wien ist, nun wird „Kaiser Franz Friede machen müssen, und dann ist „alles gut." So trostreich lautet der Eingang des zweiten Gesprächs (32 — 47), wo man aber bald auf mancherlei Dinge kömmt, welche mancher für ausgemacht angenommen hat, und hier doch wohl anders findet: als da ist, wer eigentlich angreifender Theil zu nennen, wie die Sache in Ansehung des Ganzen zu nehmen sey? Der ironische Dialog vom Wort-halten S. 41 — 51. Ueber die Bitterkeiten der politischen Journale S. 52 — 57. Diese beiden Gespräche sind nicht erfunden: so hat man sie gehört: das leichtsinnige Geschwätz ist so natürlich dargestellt, wie sich's jeder erinnert.

Wichtiger sind die beiden letzten Gespräche, deren Hauptgegenstand England ist. In dem fünften (S. 58 — 88) wird der Satz, daß diese Macht von

den Uebeln Europens Haupturſache iſt, nach allen ihm gegebenen Anwendungen und Folgerungen beleuchtet. Eigentlich ſind es Blitze, die die Wolken trennen; es iſt alles — nicht ſo, ausführlich, unterſucht, als — getroffen, darnieder geworfen: daß die einfältige Lüge des Aufſtehens vergißt. Eben ſo (da iſt aber die Unterſuchung entwickelter) in dem Geſpräch über den Welthandel, wo die reinſten Grundſätze der Handelsfreiheit bis zur einleuchtenden Evidenz auseinander geſetzt ſind. Geſunde Vernunft iſt der Charakter des Geiſtes in dieſer Schrift; wir behaupten nicht, daß ſie neuere Entdeckungen liefere, daß ſie aber als deutliche, kräftige Antwort auf die verbreiteten Sophismen (welche ſo manchen im Denken Ungeübten verwirren), Empfehlung, und der Verfaſſer (ein, wie wir hören, zum erſtenmal auftretender Jüngling) die größte Aufmunterung verdient.

Es bleibt übrig, eine Probe der Schreibart zu geben. Geſchmeidiger iſt ſie im Dialog; wir wählen (ohne andere Rückſicht als, wie es ſeyn ſoll, die literäriſche) den pathetiſchen Schluß, wo der Verfaſſer, vom Gegenſtand erhoben, aus den gewählten Schranken ſich losreißt, und in höherm Schwung das Gefühl eines Zeugen der gegenwärtigen Geſtaltung der Dinge ausſpricht. „Was auch die Zeit für Ereigniſſe herbeiführen mag, groß, wird allein England erſcheinen, in den Kampf gegen eine Uebermacht, welche Staaten wie einzelne zur Nichtigkeit führt. Unſelige Verblendung, erzeugt durch unendliche Schlaffheit, wagt es, ſeine Flotten gefährlicher zu ſchelten, als die das Innere durchwühlenden Heere. Aber mit ſeinem Untergang iſt Europa's gänzliche Sklaverei entſchieden. Wehe denen, die ſo Herrliches zerſtören! Wehe denen, die es dulden! Wehe den Nationen, die vom Zügelloſen, Verbildeten, ſich zur höhern Stufe ſollen bilden laſſen! Dahin iſt es ge-

kommen, daß der Geist der Bürger sich entweder vom Guten oder vom Vaterland sich losreißen muß. Entnervung und Weichlichkeit hat Männer, wie Thermopylens Helden, zu Narren gestempelt, ihre Grabschrift für dummes Gewäsch erklärt. Aeußere Künste und Spielereien werden das Todte nicht zurückrufen; es wird verwesen, und in andern Zeiten junges Leben hervorquellen. Indeß erstirbt mit dem Leben der Staaten das der Nationen, des Gemeinsamen, der Sittlichkeit, der geistigen Ausbildung. Was soll der Einzelne? Sich feig, durch eigene Zerstörung, dem Anblick entziehen? Als wäre dadurch etwas gewonnen, geändert! Erkennen soll er jeglichen Frevel, jegliche Bosheit, jegliche Dummheit, nicht von Einem, nein von Allen. Damit ihn aber die Erkentniß nicht zerstöre, so — fasse er den höhern Schwung zu der höheren Weltordnung, deren göttlicher Urheber Zweck, Maß und Ziel von allem weiß!"

## 20.

Ohne Druckort: Demosthenis erste philippische Rede; im Auszug. Prospicio natas e cladibus iras. (Sil.) 1805. 19 S. 8.

Diese kleine Schrift, welcher wohl niemand das Lob eines Wortes zu seiner Zeit absprechen wird, ist Kaiser Alexander'n zugeeignet. Hic rem Romanam, so lautet die weissagende Zuschrift:

Hic rem Romanam magno turbante tumultu
Sistet eques, Poenum sternet Gallumque rebellem.

Das Wann ist in des Schicksals unerforschlichen Tafeln, welche der Verfasser nicht mitgetheilt bekommen: wohl aber ist sichtbar seine Tendenz, die Athenienser empor zu halten, daß sie ihrer selbst nicht

vergessen, und in sich selbst die Gründe von Philipps Fortschritt suchen. Es erscheint auch in der Uebersetzung jener kraftvolle demosthenische Verstand, welcher so klar einsah, wie die großen Staaten aus eigener Selbstversäumniß, die kleinen aus Mangel an Einheit fallen. Wer Augen hat zu sehen, betrachte dieses lebende Gemälde der lehrreichen Vorzeit!

---

Gedruckt: Augsburg, in der Buchdruckerei der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.

Widener Library
3 2044 098 673 023